

LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

1892

Compilé article par article en continu

Le Messager Evangélique – Année 1892

TABLE DES MATIERES

Lettres de J.N.D.	6
ME 1892 page 3 - Lettre de J.N.D. n° 25	6
ME 1892 page 6 - Lettre de J.N.D. n° 26	7
ME 1892 page 35 - Lettre de J.N.D. n° 27	9
ME 1892 page 49 - Lettre de J.N.D. n° 28	10
ME 1892 page 73 - Lettre de J.N.D. n° 29	11
ME 1892 page 93 - Lettre de J.N.D. n° 30	13
ME 1892 page 114 - Lettre de J.N.D. n° 31	14
ME 1892 page 136 - Lettre de J.N.D. n° 32	16
ME 1892 page 153 - Lettre de J.N.D. n° 33	17
ME 1892 page 169 - Lettre de J.N.D. n° 34	19
ME 1892 page 190 - Lettre de J.N.D. n° 35	20
ME 1892 page 193 - Lettre de J.N.D. n° 36	22
ME 1892 page 213 - Lettre de J.N.D. n° 37	22
ME 1892 page 238 - Lettre de J.N.D. n° 38	24
ME 1892 page 248 - Lettre de J.N.D. n° 39	25
ME 1892 page 249 - Lettre de J.N.D. n° 40	25
ME 1892 page 270 - Lettre de J.N.D. n° 41	26
ME 1892 page 271 - Lettre de J.N.D. n° 42	26
ME 1892 page 286 - Lettre de J.N.D. n° 43	27
ME 1892 page 308 - Lettre de J.N.D. n° 44	29
ME 1892 page 309 - Lettre de J.N.D. n° 45	30
ME 1892 page 337 - Lettre de J.N.D. n° 46	30
ME 1892 page 338 - Lettre de J.N.D. n° 47	31
ME 1892 page 339 - Lettre de J.N.D. n° 48	31
ME 1892 page 340 - Lettre de J.N.D. n° 49	31
ME 1892 page 358 - Lettre de J.N.D. n° 50	32
ME 1892 page 372 - Lettre de J.N.D. n° 51	33

ME 1892 page 399 - Lettre de J.N.D. n° 52	34
ME 1892 page 418 - Lettre de J.N.D. n° 53	34
ME 1892 page 418 - Lettre de J.N.D. n° 54	34
ME 1892 page 430 - Lettre de J.N.D. n° 55	35
ME 1892 page 431 - Lettre de J.N.D. n° 56	36
ME 1892 page 458 - Lettre de J.N.D. n° 57	38
ME 1892 page 477 - Lettre de J.N.D. n° 58	39
Le Fils de Dieu (Bellett J.G.)	41
1. Son existence éternelle et sa divinité	41
2. Son humanité	51
3. Sa dépendance	63
4. «Elevé dans la gloire» (1 Timothée 3: 16).....	75
5. Sa domination sur toutes choses	89
6. Il remet le royaume.....	104
Pourquoi Jean ne parle pas de la transfiguration.....	117
La venue du Saint Esprit son importance	118
Méditations de Darby J.N.	119
ME 1892 page 32 - Méditation de J.N.D. n° 37	119
ME 1892 page 52 - Méditation de J.N.D. n° 38.....	120
ME 1892 page 76 - Méditation de J.N.D. n° 39.....	122
ME 1892 page 97 - Méditation de J.N.D. n° 40.....	124
ME 1892 page 117 - Méditation de J.N.D. n° 41.....	125
ME 1892 page 194 - Méditation de J.N.D. n° 42.....	127
ME 1892 page 217 - Méditation de J.N.D. n° 43.....	129
ME 1892 page 245 - Méditation de J.N.D. n° 44.....	130
ME 1892 page 266 - Méditation de J.N.D. n° 45.....	131
ME 1892 page 283 - Méditation de J.N.D. n° 46.....	133
ME 1892 page 304 - Méditation de J.N.D. n° 47.....	134
ME 1892 page 333 - Méditation de J.N.D. n° 48.....	136
ME 1892 page 354 - Méditation de J.N.D. n° 49.....	138
ME 1892 page 368 - Méditation de J.N.D. n° 50.....	139
Le Fils de Dieu et le Fils de l'homme.....	142

La maison de Dieu.....	143
Pensées	163
ME 1892 page 72	163
ME 1892 page 140	163
ME 1892 page 156	163
ME 1892 page 189	163
ME 1892 page 197	163
ME 1892 page 200	163
ME 1892 page 220	164
ME 1892 page 240	164
ME 1892 page 360	164
ME 1892 page 380	164
ME 1892 page 417	164
ME 1892 page 460	164
La vie et l'Esprit.....	165
«Je suis là au milieu d'eux».....	166
Le Saint Esprit demeure avec vous et sera en vous.....	170
«Vous le verrez»	171
La résurrection de Christ et quelques-unes de ses conséquences.....	177
«Nous avons vu le Seigneur».....	185
La vie, la lumière des hommes	189
Gethsémané - Magnenat H.....	190
«Ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons»	193
Quelques notes sur l'épître aux Hébreux	202
Chapitre 1	202
Chapitre 2	206
Chapitre 3	212
Chapitre 4	215
Chapitre 5	220
Chapitre 6	225
Chapitre 7	229
Chapitre 8	234

Chapitre 9	236
Chapitre 10	244
Chapitre 11	253
Chapitre 12	264
Chapitre 13	277
Le voeu de Paul dans les liens	287
Sur l'épître aux Galates.....	294
Quelques remarques sur Néhémie 3.....	299
Christ, la sagesse de Dieu et la puissance de Dieu	307
Sommaire des chapitres 1 à 17 de l'évangile de Jean	310
Le chrétien ayant pour modèle Christ ici-bas.....	316
L'effet produit par la vue de Christ dans la gloire	324
Je te guiderai de mon oeil.....	332
Un esprit, non de crainte, mais de puissance.....	337

Lettres de J.N.D.

ME 1892 page 3 - Lettre de J.N.D. n° 25

à Mr M.

Londres, 30 décembre 1870

Bien cher frère,

J'ai été heureux de recevoir de vos nouvelles. Nous pensons beaucoup à nos chers frères de France, et en particulier à ceux de Paris; de ceux-ci nous ne recevons pas de nouvelles. La main de Dieu est trop évidente pour que nous ne la reconnaissons pas. Deux de nos frères et quatre soeurs sont allés à Sedan pour soigner les malades; l'un des frères, médecin chirurgien, a soigné beaucoup de malades pendant je ne sais combien de semaines, et presque tous ayant été guéris, et renvoyés, préoccupé des misères qui viennent à la suite de la guerre, il s'est mis à fournir de la nourriture aux gens du pays. Il a succombé en huit jours à la petite vérole; l'autre frère étant déjà malade de la dysenterie épidémique qui régnait, son cousin a dû l'aller chercher; les quatre soeurs sont maintenant de retour. Ils avaient apporté 30.000 fr. à peu près. Un frère qui est allé trouver le Docteur à son lit de mort lui apportait encore 25.000 fr. Cette nouvelle ressource a permis de fournir 1.000 bonnes rations de soupe par jour, jusqu'au mois d'avril. Quelques dames protestantes dévouées s'occupent de ce service; trois de ces dames, m'a-t-on dit, sont chrétiennes. Je craignais un peu pour ces frères l'excitation des circonstances, mais je bénis Dieu de ce qu'il y a eu au moins ce témoignage d'intérêt chrétien porté de la part de nos amis à ces pauvres malheureux. J'ai été réjoui de leur dévouement, et j'admets que le Seigneur lui-même se laissa mouvoir par les circonstances, seulement je crains qu'il n'y aurait peut-être pas eu le même fruit dans les circonstances ordinaires, aussi Dieu a permis que ces frères montrassent ce dévouement, puis il les a rappelés.

J'ai reçu des nouvelles de trois frères français prisonniers en Allemagne. Les deux premiers sont à Coblenz, et les frères d'Elberfeld ont l'espoir de les recevoir chez eux. Cela dépend naturellement des autorités, mais il est doux de penser que l'amour fraternel cherche à adoucir les horreurs de la guerre. Que ce soit un lien de plus pour nos coeurs!

Quant au Nouveau Testament français, il n'y aura pas de changement important; pour la traduction presque point; mais trois ou quatre nouveaux manuscrits très anciens ayant été publiés depuis la première édition, je les ai collationnés pour rendre le texte plus exact en quelques endroits. Pour l'âme, le texte ne sera guère autre qu'il n'était.

Quant à 1 Corinthiens 12, les dons se rapportent au Saint Esprit qui les distribue, étant ici-bas, à qui il trouve bon; mais à l'égard du don, celui qui le possède est serviteur de Christ; il y a, par conséquent, plusieurs administrations, mais un seul Seigneur. — On aurait pu

supposer que, le Saint Esprit étant sur la terre, et le Seigneur, homme, dans le ciel, il s'agissait d'une chose inférieure à ce qui est proprement divin, aussi est-il ajouté: «diverses opérations», et «un seul Dieu qui opère tout en tous». Parmi les païens, il y avait plusieurs esprits, voire «une légion» d'esprits, mais parmi les chrétiens, il n'y a qu'un seul Esprit. Vous trouverez que Dieu, le Seigneur, l'Esprit, dans ces passages, différent de «Père, Fils et Saint Esprit». Dans le dernier cas, ce sont les personnes qui subsistent dans l'unité de la Déité; mais les termes Dieu, Seigneur, Esprit, sont plutôt officiels, les deux derniers en tout cas, et ce que ces titres sont en position et en opération.

Quant au «plus d'honneur» donné à «ceux qui sont moins honorables», cela signifie qu'on peut avoir un don plus en évidence, tandis qu'un autre frère, par une tranquille sagesse, sera beaucoup plus utile sans jamais paraître; et, en général, que l'on ne doit pas juger de l'importance d'un membre par son apparence extérieure.

Saluez cordialement les frères. Ici, ils vont bien, grâce à Dieu; leur nombre aussi augmente beaucoup, mais les flots du mal et de l'incrédulité montent rapidement. Toutefois le Seigneur est fidèle, et l'on peut, en tout temps, s'attendre à lui.

Votre bien affectionné en Christ...

ME 1892 page 6 - Lettre de J.N.D. n° 26

à Mr M.

London (Canada), 25 septembre 1872

Bien-aimé frère,

J'ai été hier réjoui de recevoir des nouvelles de vous et des autres frères que vous nommez. Je craignais un peu que le zèle ne se fût évaporé chez quelques-uns, car il faut une foi personnelle et une vraie liaison de coeur avec le Seigneur pour rechercher ses intérêts et le bien des âmes. Un frère est allé, je crois, dans le Gard, où un ouvrier fait grand besoin. Que Dieu donne à beaucoup d'estimer toutes choses comme une perte pour l'amour de Christ, et pour le suivre sans réserve. Quant à l'oeuvre, je suis plutôt encouragé. X. a été très utile, ici en Amérique, parmi les Français et les Suisses; ils ne vont pas mal. J'ai eu de bonnes réunions parmi ces frères. Je ne crois pas qu'il y en ait un seul qui puisse dire qu'il soit venu ici avec Dieu, et le plus grand nombre se trouvent chargés de dettes. Parmi les Américains, il y a un certain mouvement. En général, ils ne cherchent pas la vérité, se contentant de la forme de la piété, et d'appartenir à une église quelconque. Toutefois la vérité a pénétré jusqu'à un certain point: il y a des ministres qui la prêchent, qui enseignent la venue du Sauveur, la présence du Saint Esprit, et reconnaissent que tout est en ruine et que les sectes sont une chose mauvaise, tout en y restant. Cependant quelques-uns, sentant que cela n'est pas bien, ont quitté leurs systèmes, et d'autres sont travaillés à ce sujet. Mais il est triste de voir des ministres prêchant que tout ce qu'ils suivent est mauvais et le suivant néanmoins. Je crois que, tout en ayant reçu beaucoup de vérités, la pleine grâce leur manque et ainsi la confiance en Dieu. Sans ces choses, on n'a pas de force pour suivre le Seigneur. Qu'on cherche la communion constante

avec lui, qu'on connaisse que la force est là pour tenir la chair pour morte et marcher selon je le veux bien: souvent on le néglige; mais qu'on n'affaiblisse pas la grâce, seul moyen qui nous rende capables de marcher dans cette communion et dans cette force. Cependant la vérité se propage considérablement, et bien que les pasteurs officiels veuillent qu'on reste stationnaire, une à une les âmes se détachent; je crois que les consciences de plusieurs, en voyant cela, se réveilleront peu à peu. J'ai peine à croire que tous continuent à dire: nous faisons mal, mais nous le ferons toujours. Dans une localité, il y a un mouvement considérable dans les âmes; quelques-unes se sont entièrement détachées des systèmes, quoiqu'elles ne rompent pas encore le pain. On a à veiller ici contre toute sorte d'opinions hérétiques ou simplement de volonté propre: aussi la Parole a peu d'autorité; en général, chacun a son opinion. Toutefois, dans l'endroit dont j'ai parlé, il y a beaucoup d'âmes pieuses.

Ici, dans le Canada, il y a du bien, mais plutôt un certain affaissement, ce qui est l'ordinaire après un réveil accompagné de quelque excitation. Il y a en même temps des fruits évidents de l'oeuvre, mais il faut des soins continuels, si l'on veut que les âmes glorifient le Seigneur. Aussi faut-il prier continuellement pour elles. C'est lui qui seul peut stimuler les âmes à rechercher sa gloire et à se juger elles-mêmes, sans quoi on ne peut rester près du Seigneur, et jouir de sa force. Pour ma part, je crois que le chrétien ne devrait jamais perdre la conscience qu'il est aimé comme Jésus est aimé, — la conscience de la clarté de la face du Père, et de cette faveur qui est meilleure que la vie. Si je marche fidèlement et dans sa présence quand je me trouve plus directement devant lui, je n'ai pas à m'occuper de moi-même, mais de lui; sinon sa présence me force à m'occuper de moi-même.

Quant au passage que ceci me rappelle, il faut se souvenir que le Saint Esprit s'occupe, dans les épîtres de Pierre, du gouvernement de Dieu, c'est-à-dire de ses voies envers nous sur la terre; dans la première épître, en faveur des siens, dans la seconde, contre les méchants. Ainsi il est dit que les justes sont sauvés difficilement, mais il s'agit des troubles et des épreuves par lesquels il faut qu'ils passent, — le jugement sur la maison de Dieu ici-bas. En 2 Pierre 1: 10, 11, au lieu d'entrer comme à travers le feu, en étant sauvé comme Lot ou Noé, ce qui arrivera à quelques-uns qui ne veulent pas marcher avec Dieu, on peut entrer joyeusement, dans la plénitude de la paix et de la joie, témoignage de la pleine victoire de l'Esprit de Dieu sur le monde. On le voit journallement dans ceux qui meurent; l'un peut dire tout juste qu'il est en paix, et que sa confiance est en Christ; chez l'autre, la mort est un véritable triomphe. Ceci est la même chose en principe, mais Pierre parle plutôt des derniers jours que de marcher fidèlement en dehors du monde: le feu qui sépare n'est pas nécessaire, on jouit de sa portion et l'on entre dans le royaume avec triomphe. Quelle différence entre Ananias et Sapphira, et Etienne, quand même tous sont morts et que la vie de tous a été tranchée. Mais, je le répète, Pierre a en vue les derniers jours, où l'effet de la marche sera manifesté dans les voies de Dieu envers les siens.

Saluez cordialement tous les frères. Que nos chers frères ouvriers se dévouent selon la volonté de Dieu et soient dirigés par lui.

Votre bien affectionné frère...

ME 1892 page 35 - Lettre de J.N.D. n° 27

à Mr M.

Nîmes, 1^{er} mars 1872

Bien cher frère,

Je comprends bien l'état dont vous parlez, car en Allemagne il manquait complètement, quoique la question de l'affranchissement y fût la grande affaire. En général, dans ce pays, les frères marchaient assez bien avec les misères qui, hélas! se trouvent partout; mais l'intelligence de notre position chrétienne, des choses dans lesquelles nous sommes introduits par l'affranchissement, manquait souvent. Si une âme est convaincue de péché, elle a besoin d'affranchissement; une fois affranchie, tout le reste dépend de la mesure dans laquelle Christ est précieux pour le coeur. Le danger d'une simple prédication d'affranchissement, est que l'on s'en contente. Avec elle, on peut mener une pauvre vie (quoique sans scandale), parce que, affranchi de la crainte qui accompagne le légalisme, on n'a pas d'objet qui engage les affections dans un meilleur chemin. Ce n'est pas que de plus grandes connaissances puissent, à elles seules, garantir l'âme de décadence spirituelle: on peut être superficiel avec beaucoup de lumières acquises; mais quand la conscience et les besoins du coeur sont liés à Christ, qui rend la première plus délicate et clairvoyante, plus forte pour se maintenir dans le droit chemin, et qui répond aux autres, alors les connaissances nourrissent l'âme. Mais ce qui est essentiel, c'est que Christ soit tout. Nous avons cherché et demandé cela à Dieu, ici, au milieu des frères, autant que la connaissance.

Quant à l'Italie, je n'ai pas grand chose à vous dire. Dieu a ouvert ce pays, ainsi que l'Espagne, à l'évangile, d'une manière tout à fait remarquable; nous devons l'en bénir. Mais si l'on veut voir la ruine de l'Eglise et ses effets, c'est là qu'il faut aller. Chaque secte cherche à accaparer ceux que Dieu amène à sa connaissance, — les introduisant dans l'état où elle se trouve, et dans un relâchement moral qui brise le coeur. Aussi, en général, ces églises à peine établies dégringolent. On cherche maintenant à monter une espèce d'église libre, mais les choses restent à peu près dans la même confusion que jamais et plutôt dans un état pire. Toutefois il ne manque pas d'âmes qui ont reçu la vie, et j'ai bon espoir que Dieu agira. Il n'y a qu'une toute petite poignée de frères, mais ils vont bien. S'il y avait un frère capable, pour la langue et pour la doctrine, il y aurait bien à faire, mais il faudrait de la patience et de la fermeté. Au reste, notre consolation, c'est que le Seigneur, fils sur la maison de Dieu, veille sur les siens et sur l'oeuvre. Que l'Esprit de Dieu opère en ce moment, la chose est, grâce à Dieu, évidente; la France s'en ressent aussi. Qu'il daigne susciter des ouvriers dans sa grâce. La bénédiction en Suisse est aussi bien réjouissante. Un ancien camarade de X. est bien béni au Canada. Dans une localité nouvelle, il y a eu une centaine de conversions; mais il nous faut instamment demander à Dieu que ceux qui sont convertis ne soient pas du monde, mais glorifient le Seigneur en ayant leurs affections fixées sur les choses qui sont en haut, où Christ se trouve. On se contente de ne pas scandaliser le monde et les chrétiens, mais souvent on sait peu ce que c'est que d'avoir Christ habitant dans le coeur, par la foi, de se nourrir de lui,

de vivre de chaque parole qui sort de la bouche de Dieu. Or il faut que l'ouvrier apporte Christ ainsi. Christ, ainsi connu et prêché, attire le coeur et réveille la conscience, non seulement à l'égard des choses extérieurement mauvaises, mais à l'égard de l'état même de l'âme. La conscience reconnaît les droits du Seigneur sur nous, sur nos affections; on s'humilie, et le coeur devient droit devant lui. Ce que je désire ardemment, c'est que Christ soit glorifié dans l'Eglise, et qu'il y ait une véritable épître de Christ connue et lue de tout le monde. Qu'il veuille le faire dans sa grâce. Tenons-nous près du Seigneur, cher frère, afin qu'au moins, pour notre part, il en soit ainsi, et que le témoignage soit là pour les autres. Pour nous, ce sera jouir de Christ; pour eux, ce sera le voir reflété dans notre conversation. Notre frère X. a été arrêté par une laryngite, grande discipline pour une âme ardente comme la sienne, mais sûrement fruit de l'amour de Celui qui nous garde. Dieu veuille continuer à faire reposer sa bénédiction sur vos travaux. Saluez affectueusement tous les frères.

Nous n'avions pas, ou plutôt on n'avait pas invité à notre conférence; un ou deux frères sont venus pour un temps; mais en général, le but était de réunir ceux qui pensaient se mettre à l'oeuvre.

Votre affectionné frère...

ME 1892 page 49 - Lettre de J.N.D. n° 28

à Mr M.

Concord (Etats-Unis), 25 avril 1873

Bien-aimé frère,

J'ai été heureux de recevoir votre lettre et des nouvelles des frères des Cévennes, et je bénis Dieu, particulièrement, de ce qu'il a suscité quelques ouvriers. Mon âge et l'étendue actuelle de l'oeuvre rendent mes visites moins fréquentes, mais mon coeur reste attaché aux frères de vos côtés, comme si j'étais au milieu d'eux. Nous nous reverrons, grâce à Dieu, là où nous nous raconterons mutuellement les merveilles de sa grâce. Si je me rends en Italie, d'où je reçois de très bonnes nouvelles, bien que ce ne soient que de petits commencements, il se pourrait que je visse les frères en passant; mais tout cela est entre les mains de Dieu. Je pensais me rendre en Nouvelle Zélande, où il y a eu un mouvement en bien au milieu de certains frères, relâchés quant à la discipline; mais comme je pensais partir, on a supprimé le service par San Francisco, et je rentrerai, Dieu voulant, en Europe, au mois de mai. Ces onze derniers mois, j'ai fait environ seize mille kilomètres de terre et de mer, par une chaleur accablante, ou par un froid extraordinaire, et me voici, par la bonté de Dieu, debout et en bonne santé. J'ai été un peu fatigué par la chaleur, mais les âmes cherchaient la vérité, et je parlais treize heures par jour. La chaleur et les moustiques m'ont fait perdre le sommeil, mais, grâce à Dieu, je me suis bientôt remis. Le Seigneur a été avec moi dans cette tournée d'une manière toute spéciale, ou plutôt, il agit, en ce moment, dans les Etats-Unis, d'une manière bien réjouissante. L'état de choses dans les soi-disant églises est épouvantable; tout est permis: bals masqués, loterie, tromperie, bazars, pièces de théâtre dans l'église même, pour

faire de l'argent, et une indifférence à la moralité, dont on ne se fait pas une idée; on échappe à toute discipline, si l'on donne de l'argent. Le monde s'en moque, dans les journaux. De plus, toutes les hérésies imaginables ont cours sans qu'on s'en inquiète; on nie la résurrection, on nie l'immortalité de l'âme, on croit ce que l'on veut, ou l'on ne croit rien. Eh bien, Dieu agit; les âmes pieuses commencent à sentir que cet état de choses est intolérable. On sonde la Parole, et il y a un intérêt pour elle, comme on n'en a jamais vu. Des incrédules avoués prennent part à leurs réunions de prières, sans qu'on y prenne garde. Eh bien, dans mes réunions, tout cela a été mis en évidence, d'une manière pénible, sans doute, mais Dieu était là, et le résultat a été très bon. Les réunions des frères s'accroissent; quatre ont été formées dans l'Ouest; deux ministres presbytériens ont quitté leur système et sont à l'oeuvre, ainsi qu'un ministre baptiste. L'esprit des chrétiens se réveille partout, et c'est la chose intéressante dans ce moment. La vérité se répand; les hérésies et les erreurs fourmillent; pour sortir du mauvais état dans lequel on se trouve, on veut être parfait dans la chair; tout cela n'empêche pas que la vérité soit goûtée et gagne les coeurs; on sent partout, dans ce vaste pays, que les frères possèdent la vérité et qu'il y en a qui veulent marcher en dehors du mal. C'est une petite nuée, mais qui présage, je n'en doute pas, beaucoup de pluie. L'oeuvre se fait maintenant au milieu des Américains d'origine, ce qui n'a guère été le cas jusqu'ici. Tous sentent que le Seigneur agit. Le mal est démontré par la lumière, et ce qui restait caché sous des formes pieuses se manifeste tel quel. C'est un tout petit commencement, mais l'oeuvre et le témoignage de Dieu se font sentir.

Je suis sur le point de retourner en Angleterre; à 73 ans, il n'est pas facile de dire, même selon l'homme: je reviendrai ici, comme je le dirais si j'étais plus jeune, mais c'est Dieu qui fait l'oeuvre. Il est doux de sentir que Christ nourrit et chérit l'Eglise, comme un homme, sa propre chair; c'est là notre confiance, et ma consolation de tous les jours. Ce à quoi je tiens, ce que je demande à Dieu, c'est que les frères marchent fidèlement selon le Seigneur, qu'ils ne se mondanisent pas, et qu'il y ait de la sainteté, qu'ils marchent avec Dieu et dans sa communion, comme des pèlerins et des étrangers, manifestant clairement qu'ils cherchent leur patrie; — qu'ils se nourrissent de Christ, et qu'ainsi ils vivent de lui. Que tout ce qui sort de leur bouche ou qu'ils pratiquent, procède de Christ demeurant dans leurs coeurs par la foi; que la vie intérieure soit maintenue dans sa communion!

Saluez affectueusement les frères. Je m'intéresse à l'oeuvre, comme si c'était la mienne, et elle est à nous tous ensemble, devant Dieu, comme étant la sienne. Paix vous soit, cher frère, et que sa grâce soit richement avec vous et avec tous les frères...

Votre affectionné en Jésus...

ME 1892 page 73 - Lettre de J.N.D. n° 29

à Mr M.

Londres, 19 septembre 1873

Bien cher frère,

Je bénis Dieu de ce qu'il continue son oeuvre dans vos contrées. J'espère que tout ceci réveillera la Drôme qui dormait un peu et depuis trop longtemps. Mon coeur et mes prières sont avec nos chers frères pour qu'ils soient abondamment bénis dans leur travail. Que Dieu les tienne près de lui. Le travail même, si nous ne nous tenons pas près de lui, nous dessèche et nous expose aux ruses de l'ennemi. La présence du Seigneur seule nous garde et nous garantit de ses attaques, mais il faut la conscience de sa présence, car aussitôt que nous la perdons, voilà la volonté qui s'élève; et le moi est toujours exposé à l'ennemi. Le travail doit découler immédiatement de Christ. «Je vous envoie», dit le Seigneur, et cela est toujours vrai à chaque instant. Mais le coeur devrait être près du Seigneur et dans sa communion, pour apporter de sa part de la vérité et de la grâce toutes fraîches comme elles sont venues par lui. Si l'on ne s'adresse pas aux âmes, de sa part, on reçoit ses impressions, soit des circonstances, soit des personnes au milieu desquelles on se trouve. Le Seigneur était toujours sensible aux circonstances, mais il était toujours lui-même, manifestant le Père dans ces circonstances; et nous devrions toujours être la manifestation de Christ aux personnes, dans les circonstances où nous nous trouvons. Or cela nous est impossible, si nous ne sommes pas assez avec lui pour les dominer par la conscience de sa présence. Que Dieu nous fasse la grâce d'être diligents dans la recherche de sa communion, afin que notre âme soit vidée de tout pour être remplie de lui, et cela n'a lieu que dans la communion du Seigneur — on ne connaît l'état de son âme que là.

Quant à vos passages, il est clair que les saints viendront avec le Seigneur, quand il apparaîtra pour juger, mais il y a deux genres de jugements; le jugement guerrier et la séance judiciaire (Apocalypse 19; 20). Ce dernier jugement sera de longue durée, voyez la fin de Matthieu 19. Le passage 1 Corinthiens 6: 2, semble parler davantage de ce dernier genre de jugement, car il est question de capacité de discerner. Quant au jugement des anges (verset 3), rien n'en est dit, que je sache, sinon ici, de sorte qu'il faut prendre la chose simplement comme elle est dite. Nous participons avec Christ, à toute sa gloire. Jude 14, 15, montre que les fidèles viennent avec Christ et prennent part au jugement, mais c'est là le jugement, guerrier et non une séance judiciaire. Le jugement continue pendant toute la durée des mille ans, mais cela ne s'applique pas aux anges, mais bien au monde et à Israël.

Quant à 2 Thessaloniens 1: 12, la première partie est simple: «Que le nom de notre Seigneur Jésus Christ soit glorifié en vous». La seule question est jusqu'à quel point la seconde partie — «et vous en lui» — se vérifie aussi ici-bas. Le verset 12 se rapporte aux deux versets précédents, et la première partie est évidemment fondée sur le verset 11. La dernière partie s'accomplira pleinement quand il reviendra, mais je crois que l'apôtre pense à une pleine réalisation de Christ dans le coeur, à «une riche entrée dans le royaume éternel», et que, dès à présent, on réalise la gloire de Christ dans le coeur. Nous sommes en Jésus; en réalisant ce qu'il est, on est glorifié en lui; on le sera pleinement plus tard.

Toutes les nouvelles que j'ai reçues des Etats-Unis démontrent qu'une impulsion a été donnée à la vérité, qui se propage par la grâce.

Je suis à Londres dans ce moment, au sujet du départ pour l'Egypte d'un frère, précédemment ministre presbytérien, et déjà missionnaire dans ces contrées, qui a reçu la vérité lorsque j'étais aux Etats-Unis; un autre qui s'était rendu en Egypte a donné sa démission. Ceci a naturellement réveillé l'opposition; on doit s'y attendre et il faut combattre le bon combat de la foi.

Tout ce que je demande, c'est que Dieu nous garde de la mondanité et nous donne de lui être dévoués. Saluez affectueusement les frères.

Votre affectionné frère en Christ...

ME 1892 page 93 - Lettre de J.N.D. n° 30

à Mr M.

Auckland, Nouvelle-Zélande, 14 septembre 1873

Bien cher frère,

Je réponds à votre lettre, quoiqu'il doive s'écouler environ deux mois avant que vous receviez celle-ci. Après avoir passé presque une année aux Etats-Unis, je viens de traverser l'Océan Pacifique, franchissant une distance de 2.000 lieues, soit 9.600 kilomètres, précédés de 3.200 kilomètres en chemin de fer sans descendre de voiture, sinon pour les repas. Notre Dieu m'a non seulement gardé, mais donné un voyage des plus favorables. Ce qui change tout ici, c'est que nous avons le soleil au nord. Le printemps est sur le point de commencer. Nous avons abordé dans quelques îles de l'océan, visité un petit royaume civilisé et christianisé, puis d'autres encore sauvages, mais où l'on trouve des missionnaires. Ici, quelques réunions de frères m'attendent depuis deux ou trois ans. Dieu a agi, dans sa grâce, pour les délivrer d'une fausse voie, mais ils ont besoin d'être visités, enseignés, encouragés dans la bonne voie, et c'est pourquoi je suis venu, quoique un peu vieux pour entreprendre de tels voyages. J'ai trouvé à Auckland une bonne réunion de 70 personnes que Mr W. a déjà visitées. Il y a d'autres assemblées où j'espère aller. Il faut que les âmes soient solidement établies dans la grâce et dans le vrai chemin, car les éléments qui viennent d'Europe ne sont souvent pas des meilleurs; mais la grâce suffit pour les nouveaux pays comme pour les vieux. Les conversions n'ont pas manqué, soit ici, soit en Australie, colonie plus avancée que celle-ci. Un frère irlandais, actuellement en Australie, a été particulièrement béni du Seigneur au milieu d'eux. Si Dieu, dans sa bonté, me garde, j'espère être de retour en Europe l'été prochain, en traversant de nouveau l'Amérique du nord, un désert absolu, long de plus de 2.000 kilomètres.

J'arrive à votre question: Les soeurs n'ont rien à faire avec *l'examen* des questions qui surgissent dans l'assemblée. Mais, s'agit-il de l'action de l'assemblée comme un tout, elles en font partie, et quand les frères, après avoir examiné la chose, en nantissent l'assemblée, les soeurs y sont ou peuvent y être. Elles sont libres de parler avec leurs maris en particulier, ou même de communiquer avec un frère sage et responsable, car elles peuvent connaître des faits destinés à influencer sur le jugement de ceux qui s'enquière de l'affaire; mais elles ne prennent aucune part publique à l'activité ecclésiastique. Comme je l'ai dit, elles se trouvent

faire partie de l'assemblée, quand celle-ci agit définitivement, mais la chose importante est, que le Seigneur s'y trouve. Lorsque des frères se consultent, Dieu les aide par son Esprit, s'ils s'attendent à lui; de plus, le Seigneur se trouve dans l'assemblée, et avec l'action de l'Esprit, son autorité s'y exerce; mais la femme ne peut se mêler de son administration; c'est chose défendue par la Parole. Je n'ai jamais vu une femme s'occuper du gouvernement ou de l'administration d'une assemblée, sans qu'il en résultât du mal.

Je ne savais pas que le cher frère M. fût délogé. On sent de telles pertes, mais notre Dieu fait toutes choses bien. Pour notre frère, c'est un gain; mais l'assemblée doit s'en ressentir. Que le Maître de la moisson daigne susciter des ouvriers dans sa moisson! Nous dépendons de lui, on le sent toujours davantage.

L'épître aux Romains envisage toujours le chrétien comme marchant de fait sur cette terre, quoique vivifié de la vie de Christ, et justifié. Dès lors il est appelé à se donner à Dieu, à s'offrir à lui en sacrifice vivant, étant mort au péché, et vivant à Dieu. Dans l'épître aux Ephésiens, nous sommes une nouvelle création, assis dans les lieux célestes; dès lors, appelés à être des imitateurs de Dieu lui-même, et à manifester son caractère d'amour et de lumière, comme Christ l'a fait. Dans l'épître aux Colossiens, l'apôtre veut que les affections, le propos arrêté du coeur soit là où Christ se trouve, le chrétien étant envisagé comme mort et ressuscité, mais pas encore comme assis dans les lieux célestes.

Vous le dites, cher frère, le temps se hâte. Soyons prêts; les choses que j'ai crues depuis bien des années prennent pour moi une réalité qu'elles n'ont jamais eue. Tout passe, tout est néant, sauf Christ et ce qui est de lui. Son amour est parfait, il est le seul bon, il est le seul bien au milieu d'un monde sans Dieu, dont on ne se rend bien compte que par ce contraste; et si nous ne sommes pas du monde, c'est par sa pure grâce, afin que nous vivions pour lui. Si nous regardons en arrière, à la fin, nous verrons que cela seul est la vie.

Saluez affectueusement tous les frères. Je suis bien aise que vous ayez vu le cher L. F. dans vos montagnes; il y a longtemps que je n'ai eu de ses nouvelles.

Adieu, cher frère, que Dieu soit abondamment avec vous, et qu'il garde nos bien-aimés qui sont autour de vous, dans sa communion et sous la clarté de sa face; qu'ils jouissent de lui et ne contristent pas son Esprit.

Votre affectionné en Lui...

ME 1892 page 114 - Lettre de J.N.D. n° 31

à Mr M.

Liverpool (Amérique), août 1874

Bien cher frère.

Ce que j'ai dit à l'égard des dons (1 Corinthiens 12), se rapportait aux noms avec lesquels ils sont en relation; Dieu, le Seigneur, le Saint Esprit — non pas aux personnes comme telles, le Père, le Fils, et le Saint Esprit; mais à l'ordre divin dans les voies de Dieu en grâce. Dieu, dans

ce caractère, source de tout, en grâce; Jésus Christ, le Seigneur, position qui lui a été conférée, et dans laquelle il est entré comme homme; puis celui qui opère tout, le Saint Esprit. Vous avez le même ordre, dans Ephésiens 4: 4-6. Le don est le fruit de l'action du Saint Esprit qui distribue à qui il veut; puis la possession du don appelle à un service qui s'accomplit sous l'autorité du Seigneur Jésus Christ, mais pour ne pas laisser supposer que cette action n'est pas proprement divine, il est ajouté: «Dieu opère tout». En Ephésiens 4, les dons sont envisagés autrement. Ils viennent de Christ monté en haut. Ce sont les soins de Christ pour son corps, et non seulement la puissance du Saint Esprit qui habite ici-bas, et dont l'exercice doit être réglé pour l'édification de tous: deux ou trois seulement devaient parler; une langue étrangère, bien qu'inspirée, était prohibée, s'il n'y avait pas d'interprète. Aussi n'est-il pas dit que ces dons dussent continuer; et de fait, les dons de puissance, les signes, n'ont pas continué; tandis que les dons d'Ephésiens 4, qui sont purement pour l'édification de l'Assemblée, continueront, car Christ ne peut cesser de prendre soin de son Eglise. Les apôtres et les prophètes en sont le fondement (chapitre 2).

Je suis à Liverpool, comptant partir mardi prochain, 11 août, pour Boston. Beaucoup de portes s'ouvrent dans les Etats-Unis, autrement je ne me serais pas rendu dans ce pays lointain. Les ouvriers sont un peu novices pour l'oeuvre qu'il y a à faire, et de tous côtés on demande à s'instruire, non sans opposition, cela va sans dire, mais on est fatigué de l'état des églises diverses; aussi, bien que je sois vieux, j'ai senti que je devais m'y rendre, mais je serai content d'un peu plus de tranquillité. Pour pouvoir bien travailler, il faut que nous soyons parfois recueillis devant le Seigneur; il faut que sa présence tienne la principale place dans nos coeurs, pour que nous travaillions de sa part, et que ce ne soit pas de la routine.

Je suis heureux d'apprendre que cela va passablement en France. Dans la haute Drôme, il y a eu plusieurs conversions, et dans le Gard ils reprennent un peu de vigueur.

Je pars, Dieu voulant, demain matin pour Boston et n'ai guère le temps d'ajouter grand-chose.

Il est vrai que, dans l'épître aux Romains, le chrétien est envisagé comme étant sur la terre, mais vivant en Jésus, et justifié, se tenant pour mort au péché; dans l'épître aux Colossiens, il est ressuscité, mais encore sur la terre: son espérance est dans le ciel; dans l'épître aux Ephésiens, il est assis dans les lieux célestes; ayant été autrefois mort, quant à Dieu, dans ses péchés, il est devenu une toute nouvelle création. Vous trouverez que la vie chrétienne est beaucoup plus développée dans les Colossiens que dans les Ephésiens, toutefois, la présence de l'Esprit n'est pas le sujet des Colossiens. Dans les Ephésiens, vous trouvez plus de contraste entre les privilèges chrétiens et l'ancien état loin de Dieu. D'une manière générale, nous trouvons, dans les Ephésiens, Juifs et gentils faits un; dans les Colossiens, les gentils seulement; dans les Ephésiens, le chrétien en Christ; dans les Colossiens, Christ dans le chrétien. Ce ne sont que quelques suggestions pour la lecture de ces épîtres.

Saluez affectueusement tous les frères. Paix vous soit, bien-aimé frère; puissiez-vous jouir beaucoup de Sa présence.

Votre affectionné en Jésus...

ME 1892 page 136 - Lettre de J.N.D. n° 32

à Mr M.

Boston, le 29 mars 1875

Bien cher frère,

Quant à moi, je suis assez bien, malgré mes 75 ans, mais je sens quelle différence ils font pour le travail: je ne saurais m'en étonner, mais Dieu est bon, et je travaille encore en attendant que le Seigneur vienne pour nous prendre. Toutefois je le trouve bon de me placer en face du départ pour être avec lui.

Il y a du bien ici, soit à New York, soit à Boston: à New York, il y a des conversions et des âmes ajoutées; les frères aussi sont unis et heureux. J'y ai tenu une petite réunion française; nous avons eu quatre conversions, dues non seulement aux réunions, mais aussi à une soeur de langue française qui s'occupait des âmes. A Boston, il s'agissait plutôt de répandre la vérité, les auditeurs venaient tous les jours, et même deux fois par jour, à une réunion de lecture où la vérité a été annoncée et discutée, la Parole en main; il en est sorti du bien; plusieurs âmes ont trouvé la paix et ont appris à attendre le Seigneur; d'autres ont été affermies et éclairées, quelques-unes même ajoutées à l'assemblée. Dieu agit, mais le gâchis d'opinions dans ce pays est affreux. Cela a été mis en évidence par ces lectures. Le public soi-disant chrétien est profondément indifférent aux idées qu'on soutient, quand même ce serait nier la divinité du Sauveur, et l'existence du diable; les pasteurs orthodoxes ne se font pas scrupule de faire échange de chaires avec les incrédules. A Concord, dans le New Hampshire, il y a aussi du bien; le champ est très vaste, avec peu d'ouvriers. Toutefois Dieu agit, et crée des besoins. Je pense me diriger ces jours-ci vers l'Ouest.

Voilà, cher frère, notre petite histoire, Dieu a suscité deux nouveaux ouvriers, ce qui est une grande grâce, et même un troisième qui, je l'espère, sera utile.

Pour ma part, je prends le passage de 1 Corinthiens 9, comme vous le prenez; il ne m'a jamais présenté la moindre difficulté, car l'on sait bien qu'on peut prêcher et être perdu, et je ne pense pas que Paul ait douté de son salut. Si je dis: Je ne sors pas de peur de m'enrhumer, je ne pense pas m'enrhumer en restant à la maison. S'il avait dit: De peur qu'après avoir *cru* je ne sois pas un réprouvé, ce serait autre chose, mais il agissait en chrétien lui-même, afin qu'il ne fût pas perdu lui, après avoir prêché à *d'autres*. C'est bien ce qu'il faut faire. Je vois aussi clairement que Dieu nous fait passer par le désert après nous avoir rachetés, et qu'il faut atteindre le but. Lorsque je dis par le Saint Esprit: Je suis en Christ, il n'y a pas de «si». J'y suis, et je le sais selon Jean 14. Mais quand je pense à la traversée du désert, au but à atteindre, je dis «si», mais avec ce «si», j'ai la certitude que Dieu me gardera jusqu'à la fin; voyez 1 Corinthiens 1, et Jean 10. De sorte qu'il y a dépendance, mais pleine certitude, car Dieu est fidèle. Nous sommes gardés par la puissance de Dieu, mais nous avons besoin d'être gardés. Grâce à Dieu, cela ne peut pas manquer. Le désert n'est pas dans les conseils de Dieu, mais il

est dans les voies de Dieu; il peut faire passer une âme directement en paradis, et nous sommes déjà rendus propres pour l'héritage des saints dans la lumière; mais en général il nous fait traverser le désert en nous éprouvant. En Exode 3: 17, il n'est pas question du désert; en Exode 15, pas davantage, et de fait la mer Rouge et le Jourdain se confondent ensemble, s'identifient: c'est la mort et la résurrection de Christ, mais, par la première, on sort de l'Egypte; par le second, on entre en Canaan: la mer Rouge est la mort et la résurrection de Christ pour nous; le Jourdain, notre mort et notre résurrection avec lui; l'arche se trouve dans le Jourdain jusqu'à ce que le peuple ait passé. Il n'y a pas d'arche dans la mer Rouge. Deutéronome 8 explique le désert. Il n'y avait pas là de circoncision, la manne et l'eau du rocher y étaient bien, — et c'est une immense grâce, — mais non pas le blé du pays: l'opprobre d'Egypte n'a été ôté qu'à Guilgal. Il y a des chrétiens qui ne sortent du désert qu'à leur lit de mort. C'est une chose d'être fidèle, même dans le chemin du monde, c'en est une autre, d'être assis ou de combattre dans les lieux célestes.

Saluez affectueusement les frères. J'espère que les ouvriers, — vous ne me les nommez pas, — sont soutenus et bénis. Que Dieu les garde dans l'humilité et dans le dévouement, et dans une étroite communion avec le Seigneur, source de toute force, en sorte que le secret du Seigneur soit avec eux. Je me réjouis de coeur de la bénédiction que Dieu répand sur vous.

Votre affectionné frère en Jésus...

ME 1892 page 153 - Lettre de J.N.D. n° 33

à Mr M.

New York, le 27 mars 1877

Bien cher frère,

Quant à votre question, je crois qu'en 2 Corinthiens 2 et 7, l'apôtre parle de la même circonstance, seulement il y mêle toutes ses affections pour les Corinthiens, toutes les craintes pour eux par lesquelles il avait passé. La crainte de s'être aliéné le coeur des Corinthiens, par la sévérité de sa première lettre, allait chez lui jusqu'au point de regretter de l'avoir écrite, et l'empêchait de rester à Troas, etc. Il raconte cela pour les rassurer à l'égard de son affection pour eux. Rien ne montre plus que ces deux épîtres les exercices de son âme dans ses soins pour les brebis. Le retour de Tite avec de bonnes nouvelles l'avait remonté.

Quant à l'Ardèche, je crois que nous avons tous à remercier Dieu de ce qu'il a mis sa bonne main dans cette affaire, tout en nous humiliant devant lui pour tout ce qui s'est passé, et encore davantage pour l'état qui a donné lieu à ce désordre. J'espère que Dieu y mettra encore sa bonne main, car il reste des plaies à guérir. Toutefois je sens profondément la bonté de Dieu, en gardant la grande majorité des réunions en paix. Pensons avec prière et humiliation de coeur à ces frères de V. et des O, afin que Dieu, dans sa grâce, les ramène et donne la paix partout; car les fruits de la justice sont semés dans la paix. L'état de choses à V. a été déplorable; c'était une lutte entre individus, et on n'a guère recherché la présence de

Dieu. X. n'a fait que souffler le feu, mais le désir de mon coeur est que ce frère aussi soit ramené à une marche humble, car je me rappelle le temps où il marchait bien.

Ici, Dieu agit puissamment; on cherche la vérité et on sonde la Parole, comme on ne l'a jamais fait jusqu'ici; aussi le nombre des frères s'est augmenté, et ils marchent bien et en paix. La foi à la venue du Sauveur pénètre partout, on est mécontent de l'état de mort où les soi-disant églises se trouvent. Naturellement, l'action de la Parole excite de l'opposition, et le clergé s'oppose maintenant, non seulement aux frères, mais aussi à l'activité des membres de l'association chrétienne des jeunes gens. Le christianisme réel, et ce qui est simple profession, se dessinent à travers tout cela. C'est une oeuvre de patience où il faut s'attendre à Dieu, mais il agit dans sa grâce. Ce que je désire, c'est que la mondanité ne s'empare pas des frères, qu'il n'y ait pas de conformité avec le monde. S'il en est ainsi, leur témoignage n'en est pas un; ils ne servent à rien, étant comme le sel qui a perdu sa saveur. Que Dieu les garde.

Je ne sais si je vous ai parlé de la différence entre les épîtres aux Romains, aux Colossiens et aux Ephésiens. Voici quelques pensées que vous pourrez utiliser en les lisant: L'épître aux Romains prend le côté de la responsabilité de l'homme, et envisage le chrétien comme homme (comme nous le sommes), vivant sur cette terre, ayant toutefois sa vie en Christ, et étant justifié. Alors la grâce, en Christ, jusqu'au verset 11 du chapitre 5, répond à sa culpabilité, à ses péchés. Il a été livré pour nos offenses. Depuis le verset 12, c'est *l'état* de l'homme; le péché d'un seul l'a ruiné, c'est le péché dans la chair. Le remède est que nous sommes morts *avec* Christ, et que nous sommes en Christ devant Dieu. Dans l'épître aux Colossiens, nous sommes ressuscités *avec* Christ, mais encore sur cette terre; c'est la vie, Christ notre vie; auparavant nous vivions dans les péchés, maintenant nous sommes morts et ressuscités avec lui, mais toujours sur cette terre. Il ne s'agit pas du Saint Esprit, dans les Colossiens, mais de la vie. Un autre côté de la vérité est mis en avant: nous étions morts dans nos péchés, mais maintenant nous sommes vivifiés avec Christ, mais pas encore assis dans les lieux célestes. Ayant été vivants dans le péché, la mort au péché est nécessaire: nous l'avons en Christ, ce qui se trouve déjà dans l'épître aux Romains. Dans les Colossiens, nous sommes ressuscités aussi, puis étant morts dans nos péchés, nous sommes vivifiés avec lui. Or dans les Ephésiens, nous ne sommes envisagés que comme morts dans nos péchés, et maintenant créés à nouveau, puis assis dans les lieux célestes en Christ; aussi il est partout question du Saint Esprit: l'épître s'occupe des conseils de Dieu, Il ne s'agit pas de justification.

La pratique correspond. En Romains, comme vivants en Christ, nous nous donnons à Dieu, nous nous offrons en sacrifice vivant. Dans les Colossiens, c'est la vie chrétienne pleinement développée. Dans les Ephésiens, nous sortons de la présence de Dieu comme étant assis dans les lieux célestes en Christ, pour montrer son caractère: amour et lumière; et il y a toujours contraste frappant entre le vieil homme et le nouvel homme. Je vous dis ces choses, cher frère, non pas pour tout dire sur ces riches sujets, mais pour que vous vous en serviez en lisant la Parole.

Saluez affectueusement tous les frères. Je ne sais si, à mon âge, Dieu me permettra de les revoir, je le désirerais. Je pense être en Europe quand il fera plus beau et que j'aurai un

peu travaillé ici. Que la paix soit avec vous et avec tous les chers frères, et qu'il vous garde tous bien près de lui.

Votre affectionné frère en Jésus...

ME 1892 page 169 - Lettre de J.N.D. n° 34

à Mr. M.

Londres, 7 novembre 1877

Bien cher frère,

J'ai mis plus de retard que je n'aurais voulu à vous répondre, ayant été constamment occupé du travail journalier, travail qui exigeait toutes mes forces et plus même que je n'en avais. J'ai devant moi une trentaine de lettres, auxquelles je n'ai pu encore répondre.

Le frère B. m'a donné de vos nouvelles, et grâce à Dieu, elles étaient bonnes.

En général, l'oeuvre s'étend. Dernièrement, la nouvelle de quelques centaines de conversions parmi les païens m'a beaucoup intéressé, et non seulement m'a intéressé, mais a exercé mon âme. Le monsieur qui en a été l'instrument principal, a lu les livres des frères qu'on lui a envoyés, s'est mis en route depuis les îles asiatiques pour visiter les frères, et rompt le pain actuellement avec eux en Hollande. Il a beaucoup à apprendre, mais il semble avoir compris qu'il n'y a qu'une seule assemblée de Dieu dans ce monde, et c'est l'essentiel, quant aux principes de la marche chrétienne. Ce qui m'a exercé dans cette circonstance, c'est qu'en général le témoignage des frères a été plutôt dans la chrétienté et contre la corruption et le mal qui s'y trouvent, et c'est en effet ce que Dieu nous avait confié. Il y a bien eu une oeuvre en Palestine (on rompt le pain à Nazareth) et dans la Haute Egypte, et un assez grand nombre de nègres et de peaux rouges sont en communion en Amérique, mais le nom de Christ était déjà reconnu parmi eux. Ici, c'est le pur paganisme, et si Dieu nous permet d'entrer dans ce champ de travail aussi, ce sera une grande grâce; je l'en bénirai. Au reste, le témoignage au milieu de la chrétienté devient toujours plus important, les réunions sont plus fréquentées. Il y a, malgré l'opposition, l'évidence que le témoignage de Dieu se trouve, soit pour l'évangile, soit pour la vérité biblique, au milieu des frères: on s'y oppose, mais on sent qu'on a à compter avec une force qui, bien certainement, n'est pas la nôtre. Je crois que l'attente du Seigneur devient plus réelle, et qu'elle s'étend; mais l'incrédulité et le rejet, de l'inspiration de la Parole, s'étendent aussi et s'emparent des ministres. Par contre, l'Esprit de Dieu agit évidemment. Les réunions se multiplient, et on sent ce qu'on savait toujours, que le Seigneur seul peut veiller sur l'oeuvre, la diriger et la garder.

Je pense que c'est de la position du chrétien que j'ai parlé, en vous écrivant sur les trois épîtres aux Romains, aux Ephésiens et aux Colossiens, mais les exhortations répondent à cette position. Dans l'épître aux Romains, le chrétien est sur la terre: il doit se livrer à Dieu pour vivre selon la justice. Dans les Ephésiens, il est assis dans les lieux célestes en Christ, et doit en porter le caractère en manifestant Dieu, comme Christ l'a fait, en marchant dans l'amour et

selon la lumière, Christ étant son modèle. Dans les Colossiens, c'est la vie de résurrection développée, plus amplement que partout ailleurs; aussi il y est question de la vie, non de l'Esprit. En Ephésiens, nous avons l'Esprit, et par conséquent le contraste avec la chair, puis, la pensée de Dieu quant à l'Eglise, et l'amour de Christ pour elle. Dans les Colossiens, il n'est pas question du Saint Esprit; c'est Christ notre vie.

Je ne sais si je vous ai fait remarquer, en parlant de ces épîtres que, dans celle aux Colossiens, nous trouvons à la suite de la réconciliation actuelle du chrétien, sa présentation sans tache à Dieu, «si...»

Les versets 12, 13, 14, du chapitre 1, présentent l'état actuel du chrétien d'une manière très frappante. Dans ce qui suit, nous avons la gloire du Christ, et le fait qu'il va réconcilier tout ce qui est dans les cieux et sur la terre: les chrétiens sont déjà réconciliés; et ils vont être présentés à Dieu sans tache, si... — parce que, pour que cela soit réalisé, il leur faut traverser le désert. Or, dans cette épître, ce qui est dans le ciel est une espérance. Il n'y a pas de «si» dans les conseils de Dieu, ni dans la rédemption, ni à l'égard du fait que nous sommes en Christ. Tout cela est actuel et certain. Mais pour arriver dans le ciel, si Dieu nous laisse ici-bas, il faut traverser le désert. Nous ne sommes pas encore au terme; notre arrivée est-elle donc incertaine? Certes non pour le vrai croyant, mais il faut bien aller jusqu'au bout; je puis parfaitement dire: «si vous persévérez jusqu'à la fin»; mais nous avons la promesse de Dieu pour nous rassurer, nous qui sommes gardés par la puissance de Dieu par la foi: «Elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main»; il y avait donc là des personnes pour les ravir. Il en est de même en 1 Corinthiens 1: 8, 9. Ainsi, quoique le résultat soit parfaitement sûr, nous sommes toujours sous la dépendance de Dieu. «Il nous a rendus propres pour l'héritage des saints dans la lumière: le Seigneur a pu prendre directement le brigand avec lui, dans le paradis; mais nous sommes exercés en traversant le désert, nous y apprenons ce que nous sommes et ce que Dieu est. Le désert ne fait pas partie des conseils de Dieu; ceux-ci embrassent la rédemption et la gloire. Comparez Exode 3: 8; 6: 6-8; 15: 13-17.

Deutéronome 8 nous fait comprendre ce qu'est le désert; il a sa place dans les voies de Dieu, pour nous y enseigner la marche pratique. La parole et la sacrificature de Christ sont les moyens pour cela. C'est la dépendance continuelle et, d'un autre côté, la fidélité de Dieu.

Saluez cordialement les frères; dites à G. que je lui écrirai aussitôt que possible.

Votre affectionné frère.

ME 1892 page 190 - Lettre de J.N.D. n° 35

à Mr M.

Reading, 27 mars 1880

Bien cher frère,

J'ai été excessivement occupé, tout particulièrement à la révision de la traduction française de l'Ancien Testament, ce qui a retardé ma réponse à votre lettre. Puis j'ai été

malade de la goutte, à la suite de trop de fatigue. Je ne porte pas encore de chaussures, tout en étant en voyage. Mais Dieu fait tout tourner au bien, car j'avais grand désir et besoin de repos, et naturellement il ne s'agissait pas pour moi de prêcher dans cet état; j'aurais eu bien de la peine à m'y refuser si j'avais été en bonne santé.

Vous savez que nous avons quelques difficultés à Londres. Je crois que Dieu a fait concourir tout cela pour le bien des frères, d'abord en ce que l'un après l'autre a vu clair, et surtout qu'il paraît y avoir un renouvellement de vie et un réveil de conscience parmi le grand nombre par la grâce de Dieu. Il en reste par ci, par là, des traces, mais là aussi Dieu agit. En fin de compte, il y a eu un sentiment plus profond de l'importance du témoignage qui nous a été confié. J'en bénis Dieu du fond de mon coeur; cela a été une grande grâce de sa part. Il y a encore à faire, car le monde envahit facilement et subtilement les chrétiens là où la première énergie de la foi n'est pas en activité. Voyez, du vivant de l'apôtre, comment tous (Philippiens 2: 21) cherchaient leur propre intérêt; non les choses de Jésus Christ. Terrible témoignage! toutefois la puissance de l'Esprit de Dieu n'avait pas manqué chez l'apôtre. Maintenant il est vrai on attend le Seigneur, ou plutôt on croit à sa venue, ce qui est autre chose; toutefois, on peut espérer que cela aidera à détacher les coeurs du monde; on n'amasse pas des trésors pour sa venue si ce n'est en donnant. Le Père nous a donnés à Jésus, et lui a tout fait pour nous présenter dans la gloire selon le coeur et les pensées du Père, semblables à lui-même. On ne pourrait être mieux, et déjà par l'Esprit nous savons que c'est notre part. Tel qu'il est, tels nous sommes dans ce monde. Voilà ce qui rend la figure passagère de ce monde de peu de valeur. Au reste, qu'est-ce que ce monde, au prix de Christ qui nous a aimés et s'est donné pour nous? On traverse les ténèbres par la foi, et les temps de bénédiction manifeste produisent la foi et les actions de grâce. Mais Christ est toujours le même, et *rien* ne nous sépare de l'amour de Dieu qui est en lui. Puis il peut être touché par nos circonstances ou par nos besoins. Ça été une joie pour moi que de voir le Seigneur non seulement manifester l'amour divin, mais *touché* de compassion pour les foules, pour la veuve de Naïn.

Quand on compte bien sur lui, on peut dire: Je bénirai l'Eternel *en tout temps*. «Cet affligé (Christ) a crié, et l'Eternel l'a entendu». On jouit non seulement de ce qu'il donne, mais de ce qu'il est. Il est au-dessus de toutes les circonstances, et rien ne nous sépare de lui.

Il est intéressant pour moi de voir la pleine force de la fin d'Ephésiens 1, «la plénitude de celui qui remplit tout en tous». Ce n'est pas seulement comme Dieu, mais (comparez 4: 9, 10) dans l'oeuvre efficace et puissante de la rédemption, il est descendu dans les parties les plus basses de la terre, dans le sépulcre et dans le hadès, et est monté au-dessus de tous les cieux, afin qu'il remplît toutes choses. Il remplit donc toutes choses dans l'efficace de la rédemption qu'il a accomplie, en descendant et en montant en haut. Il n'a pas pris possession de tout, mais il a toute puissance dans les cieux et sur la terre, et il n'y a pas d'endroit depuis le sépulcre et le hadès où la foi ne le trouve pas. Le seul endroit où il est difficile de le trouver, c'est notre propre coeur, toutefois, en regardant vers lui, nous le trouvons toujours.

Saluez affectueusement tous les frères.

Si vos forces commencent à manquer pour travailler à l'oeuvre, elles ne sont pas nécessaires pour jouir de lui et pour réaliser toute sa grâce. Il faut que la volonté soit soumise, et on peut servir le Seigneur selon sa volonté.

Votre affectionné en Christ...

ME 1892 page 193 - Lettre de J.N.D. n° 36

à Mr L.B.

Genève, 183...

Il me semble clair que c'est vous, cher frère, qui devez avoir la direction de vos enfants, et tout en ayant des rapports d'affection et de reconnaissance avec votre parent, votre autorité paternelle devrait rester absolument intacte; je crois même la chose très importante. Il est impossible d'imprimer une double direction, et toute la vie de vos enfants serait faussée par des impulsions qui se contrediraient, et la division serait semée dans la famille, si l'un suivait une marche, et les autres une autre. L'unité d'intérêt d'une famille est de la plus haute importance, et elle est de Dieu; et cet intérêt se rattache beaucoup à des habitudes et à des idées de position, d'avenir, etc. Pour ma part, j'estime que vous devriez, avec douceur, s'il est possible, être ferme sur ce point. Que votre parent vous aide, c'est très bien, c'est l'expression de cet intérêt dont je parle, venant d'une génération plus haut. Mais mieux vaut se confier en Dieu, et à l'affection de vos frères en Christ, et en retenant en définitive la direction de vos enfants entre vos mains, que de fausser votre position en l'abandonnant. Conseils, secours d'affection de la part des vôtres, à la bonne heure, mais que vos enfants comme tels restent sous votre dépendance. Voilà, je le crois, l'ordre de Dieu, soit pour eux, soit pour vous.

ME 1892 page 213 - Lettre de J.N.D. n° 37

à Mr L.B.

Genève, 21 janvier 1840

J'ai trouvé quelquefois qu'il m'a fallu dire: «Mon âme est abattue au dedans de moi». Mais ne pas être exaucé n'est pas une preuve que Dieu ne nous aime pas. Les souffrances de Christ m'ont paru admirables à ce point de vue: ce n'est pas seulement une expiation faite, mais aussi une évidence que les plus grandes souffrances sont compatibles avec un amour parfait de la part de Dieu. Les Psaumes en rendent témoignage. Je me rappelle parfaitement le temps où je ne pouvais pas m'appliquer une seule promesse, et où, quand je lisais les Psaumes, ma seule consolation était que les personnes dont ils parlaient étaient des saints; ils étaient misérables; et dans mon cas, c'était ma seule branche de salut. Le Psaume 88 me frappa spécialement, parce que d'un bout à l'autre il a ce même caractère; je me dis: peut-être, malgré tout ce que j'éprouve, suis-je pourtant un saint, car voici un saint qui était dans mon cas. Il n'y a pas un rayon de lumière dans ce Psaume, c'est-à-dire de consolation, car Dieu

fournit des consolations pour les inconsolables dans quelque position qu'ils se trouvent. Il sait bien — je le sais bien moi-même — que c'est un travail inutile de chercher à consoler les inconsolables: c'est presque une moquerie, c'est le vent qui passe sur un mort sans le rafraîchir. Mais Dieu dit: Moi, je vous donnerai des compagnons dans vos misères; je serai dans votre peine *si* vous ne pouvez pas être dans ma joie.

Jesus my sorrow lies too deep
(*Jésus, ma douleur est trop profonde*)
For human sympathy
(*Pour la sympathie humaine*).
Yea, as if thou wouldst be God
(*Oui, comme si tu voulais être Dieu*),
Even in misery,
(*Même dans la misère*),
Thou'st left no sorrow but thine own
(*Tu n'as laissé aucune douleur — sinon la tienne -*)
Unreached by sympathy.
(*Que la sympathie ne pût atteindre*).

«Les eaux me sont entrées jusque dans l'âme», dit le Psaume 69. «Je suis enfoncé dans un borbier profond *dans lequel il n'y a pas où prendre pied*». Il était entre deux éternités, et il n'y avait pas là un seul rayon de lumière, au contraire, la colère seule était là. «Je suis entré dans la profondeur des eaux, et le courant me submerge. Je suis las de crier; mon gosier est desséché, mes yeux se consomment pendant que j'attends mon Dieu». Voici donc quelqu'un qui était plus misérable que Moi. Mais moi, direz-vous peut-être, j'ai connu la joie. Dieu ne vous laissera pas échapper ainsi, car lui n'avait-il pas connu la joie dans le sein même du Père? Lui était plus misérable que vous, et c'était le Fils de Dieu. Voilà donc votre compagnon. Peut-être y en a-t-il d'autres. Mais quoiqu'il en soit, quoi que vous soyez et quelque stérile que soit votre connaissance, il reste vrai qu'il ne repoussera aucun de ceux qui viennent à Jésus. Il dit: «Venez à moi», — lui qui marchait, souffrait, priait, travaillait de ses mains, s'entretenait avec eux: «Venez à moi, dit-il, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et je vous donnerai du repos». C'est à Jésus lui-même qu'il faut venir tel qu'on est. Il ne cherche pas les âmes affranchies et à leur aise.

Je sais quelle épreuve c'est pour une âme de se trouver seule. Jésus a connu cette épreuve. On est seul en quelque sorte quand on n'a autour de soi que des personnes sur lesquelles on agit. Plus on sait prendre une petite place, plus on est heureux, et moins Satan a de puissance. Dès qu'on est en avant, on s'expose à recevoir plus de flèches d'une manière ou de l'autre. «Ainsi donc», dit l'apôtre, «la mort opère en nous, mais la vie en vous». Si on n'a pas fait son compte de la mort, on est étonné de la trouver dans la vie chrétienne; la mort est toujours la mort; on ne s'y accoutume pas. Si on la porte par la foi, si on a la sentence de mort en soi, la mort est déjà là, et Satan ne peut faire beaucoup; notre confiance aussi est infiniment plus grande, parce que nous nous fions à Celui qui ressuscite les morts. Mais il faut beaucoup de foi pour cela; du moins c'est ce que je sens. S'il y a quelque plaie qui ait été

pensée à la légère, quelque chose par quoi Satan puisse nous troubler, — or Dieu le permet, parce qu'il n'y a pas eu devant lui une pleine confession, par conséquent l'Accusateur a le pouvoir de tourmenter en se cachant sous d'autres formes; — il faut être entièrement franc devant Dieu pour trouver la paix. Si ce sont des tentations présentes, il faut, tout en se fiant pleinement au sang de Christ, et sentant que Dieu *a condamné le péché dans la chair en envoyant son Fils pour le péché*, — il faut, dis-je, chercher la présence et la puissance de l'Esprit, et la communion des frères...

ME 1892 page 238 - Lettre de J.N.D. n° 38

à Mr L.B.

Lausanne, le 5 février 1842

... Je sais par moi-même que, vivant d'une manière isolée, il faut que nous soyons ceints: *the mind needs bracing up*. On se relâche dans l'isolement. Ce ne sont pas des efforts proprement dits qu'il faut, mais le gouvernement de soi-même, qui fait sentir à ce «moi» qu'il est sous surveillance, et Dieu bénit cela. Soyez sobres et espérez parfaitement; ceignez, comme il est dit, les reins de votre entendement. L'effet de la bride sur la volonté en détail, si on ne se place pas sous la loi, est souvent très utile. L'habitude de se gouverner fait qu'on jouit de tout davantage. Ce n'est pas, vous me croirez bien, pour vous empêcher de regarder à Jésus, mais pour vous en rendre la vue plus claire. Il y a pour le chrétien une telle chose que la vertu. Cette vertu, le courage, a sa base dans le gouvernement de soi, qui fait qu'on ne se laisse pas aller à la première impression; en présence des obstacles qu'on rencontre, elle s'habitue à ne pas se laisser arrêter par les difficultés. Je suis toujours plus convaincu de la vérité de ce principe. C'est seulement la discipline de soi-même en petit, qui nous épargne souvent la nécessité d'être disciplinés en grand. Si l'on rachète le temps en détail, ou l'a plus facilement en gros pour le Seigneur. Faites-le en petit pour le Seigneur, et comme débiteur de sa grâce, aussi bien que dans les grandes choses. En vous occupant du Seigneur joyeusement pour vous soumettre dans de petites affaires, vous serez plus rempli de lui, et de plus grandes difficultés disparaîtront quelquefois entièrement. Un petit trou dans la toiture par où l'eau pénètre, pourrait quelquefois la poutre dans une grande étendue; c'est ce que j'ai éprouvé moi-même. Négliger Christ dans de petites choses, remplacer ses consolations par de petites jouissances, c'est le négliger *beaucoup*, et cela affaiblit l'âme. Tout ce qui nous tient près de lui, nous le rend précieux d'une manière sensible, nous donne de la force, et nous fait comprendre la grâce quoique, en somme, il nous faille comprendre que la grâce, et la grâce seule, est tout. Ne soyez pas découragé, cher frère; notre Jésus ne change pas, ne s'affaiblit pas, et la force de l'ennemi ne nous arrachera pas de ses mains. Etudiez ce qu'il est lui-même, dans la Bible, — ne recherchez pas seulement les doctrines, ni les connaissances, mais ce qu'il est lui-même pour vos besoins, dans les évangiles. Si Jésus était là dans la chambre, le plus vil pécheur n'aurait pas besoin de discuter les doctrines pour le trouver bon; s'il éprouvait le besoin de Jésus, c'est en Jésus qu'il trouverait la réponse. Il trouverait la réponse en lui, non, pas même dans les effets que cette présence produirait dans son coeur, mais en Jésus lui-

même. En abordant le Seigneur, on fait sa connaissance, tout misérable qu'on soit. Or il est important de lire ce qu'il est, pour le trouver tel qu'il est. C'est dans la Parole qu'on le trouve comme il se présente lui-même, par l'Esprit, non selon les idées que nous pouvons nous faire de lui. Cherchez-le dans le Nouveau Testament, cher frère, et soyez assuré que je crains beaucoup plus de manquer à votre égard quand vous souffrez, que d'être fatigué de vos souffrances. Je le répète, examinez dans la Bible ce que Jésus est, — comment il se présente lui-même à ceux qui se trouvent devant lui. Vous êtes en sa présence, quand vous lisez ce qu'il dit, ce qu'il fait...

Vous savez que Dieu met nos larmes dans ses vaisseaux, et non pas seulement nos louanges, et que le gémissement des prisonniers vient jusqu'en sa présence. Quand nos âmes se pâment, il faut lui demander de nous conduire à un rocher qui est trop haut pour nous.

ME 1892 page 248 - Lettre de J.N.D. n° 39

à Mr L.B.

Lausanne, 2 juillet 1842

... Il ne faut pas juger des voies de Dieu par les peines qu'il nous fait éprouver. Nous avons entendu parler de la patience de Job, et nous avons vu la fin du Seigneur: que le Seigneur est plein de compassion et miséricordieux. Ce qui est nécessaire pour la discipline de nos coeurs, pour les briser et pour triturer le terrain dur qu'ils contiennent, Dieu le fera; il nous fera passer par ce qui nous brise, cela est évident, mais toujours dans des buts de miséricorde, dans des intentions d'amour, qu'il a formées à notre égard.

ME 1892 page 249 - Lettre de J.N.D. n° 40

à Mr L.B.

Sheffield, 11 novembre 1843

... Il faut vous souvenir qu'il m'est assez difficile de trouver du temps pour écrire des lettres, et depuis que je suis en Angleterre et en Irlande, le désir de voir tous les frères, autant que cela était possible selon la volonté de Dieu, m'a privé du peu de temps que j'avais ordinairement. En moins de six semaines, j'ai fait près de mille lieues, et j'ai prêché tous les jours, sauf quand j'avais fait cent trente lieues en une fois. Ce qui m'a fait me presser ainsi, était l'espoir de visiter le midi de la France avant la fin de l'hiver.

Ici, en Angleterre, il y a immensément à faire, en sorte qu'il me faudra, je le pense, m'appliquer, tout de bon à l'oeuvre dans ce pays: elle s'étend de tous les côtés, et le puséyisme, et l'état des choses en général ont tellement ébranlé les coeurs, que le moment exige qu'on présente aux besoins naissants, les principes de vérité et d'espérances chrétiennes.

En Irlande, j'ai eu aussi plus d'auditeurs que jamais. Les frères y sont heureux en se nourrissant du Seigneur.

Ici, dans le Yorkshire, le champ s'ouvre partout; l'oeuvre ne fait que commencer, et en bien des endroits, il y a de petites réunions qui se sont formées à la suite du bruit qu'ont fait nos principes.

Dans le Devonshire, en général, ils sont un peu trop à leur aise; toutefois, en quelques endroits on se ranime. Le nombre des frères a beaucoup augmenté depuis mon départ. L'extension de l'oeuvre demande aussi quelqu'un qui les lie un peu tous ensemble, et c'est une fonction que j'accomplis. Toutefois, je pense faire une tournée dans le Midi, avant d'entreprendre un travail suivi dans ce pays. Je désire commencer par les Basses-Pyrénées, si Dieu me le permet. Dans ce but, je ne fais maintenant que parcourir l'Angleterre, visiter rapidement le Yorkshire où je suis actuellement; puis le Westmoreland, et retourner à Londres, par Stafford et Hereford, y rester quelque temps, puis visiter Winchester, où une oeuvre très intéressante commence, et enfin, mais rien de plus, les frères du Suffolk.

... J'ai de très bonnes nouvelles de la Suisse: plusieurs se réunissent maintenant à Yverdon et, paraît-il, avec bonheur.

ME 1892 page 270 - Lettre de J.N.D. n° 41

à Mr L.B.

Genève, 16 octobre 1844

... Enoch marchait avec Dieu. Il n'est pas dit qu'il faisait ce que Dieu commandait, mais qu'il marcha avec Dieu et que Dieu le prit. Voilà un joyau, enchâssé dans cette sombre histoire d'hommes (Genèse 5) qui se résume en ceci: il vécut, il engendra des fils et des filles, et il mourut. On pourrait en dire autant d'un animal. Mais Enoch marcha avec Dieu. Quel secret de paix! Comme ce seul mot est puissant pour raconter cette histoire! Plus courte que les autres, quant à ce monde, elle parle à travers les siècles, et le résultat n'en finira jamais, Dieu en soit béni; et ce Dieu est notre Dieu à toujours. Nous devrions nous-mêmes le connaître, l'apprécier davantage. Il est tout amour.

ME 1892 page 271 - Lettre de J.N.D. n° 42

à Mr L.B.

Lyon, en route pour la Suisse, 6 mai 1844

... Nous avons eu une réunion bénie, et même très bénie à Vernoux. Nous étions soixante et un à dîner, mercredi. Vingt-six frères à l'oeuvre et d'autres frères, dont treize se sont donnés entièrement à l'oeuvre; c'est au moins ce qu'on m'a dit, car moi je ne les ai pas comptés. De plus, tous les invités sont venus et avant tout Celui qui ne fait jamais défaut aux besoins et aux faibles désirs de ses enfants. Il nous a bénis de sa bonté; les frères étaient tout à fait au large et heureux entre eux. Il y en avait deux qui n'étaient pas formellement des nôtres; l'un, ministre national, qui a reçu, je le crois, beaucoup de bien, et qui probablement n'avait jamais rien vu de semblable. Nous avons été en paix dans ce pauvre coin de Vernoux. Plusieurs frères

qui ne se connaissaient pas, ont fait connaissance les uns avec les autres, et l'impression en a été heureuse. On s'en est retourné fortifié, dans le sentiment que Dieu était avec nous, et le coeur raffermi et rafraîchi pour l'oeuvre, dans la charité et dans la foi. Du reste, il y a certainement de la bénédiction en général. Dans le Gard, j'ai été très heureux. Notre bon Dieu y agit. Il y a des conversions; les frères sont heureux, et le sceau de la faveur de Dieu est sur eux, quoiqu'ils soient très petits et faibles selon la chair. — Dans la Drôme, il en est de même: on se voue à l'oeuvre; il y a encore peu de fruit, mais c'est, pour le moins, la verdure du printemps. Les frères vont bien, et dans les lieux où il y avait de l'opposition, on commence à éprouver des besoins. X. est béni dans l'Isère, et de nouvelles portes lui sont ouvertes. En d'autres endroits aussi, il y a de quoi se réjouir. — A Montpellier, il y aura une oeuvre, j'en suis sûr, mais si quelques-uns en profitent, il faut qu'ils deviennent petits: il y a souvent des derniers qui sont les premiers, et des premiers qui sont les derniers.

J'espère revenir bientôt en France. C'est actuellement la contrée où l'oeuvre se fait, ou, du moins, où Dieu attire le travail et met sa bénédiction. Il y a bien de la bénédiction en Suisse, mais le combat n'est pas là dans ce moment. Je suis étonné quelquefois, en présence de la petitesse des frères, de voir à quel point Dieu pose sa bénédiction sur eux. Et pourquoi s'en étonnerait-on? Il est en grâce au delà de toutes nos pensées, Il se glorifie lui-même. J'espère qu'il sera avec moi en Suisse, comme il l'a été en France, et qu'ayant vite accompli son oeuvre là, il me ramènera dans ces pays.

J'ai été heureux ici avec les frères, ils sont mieux même que je ne m'y attendais, quoique petits et en petit nombre.

ME 1892 page 286 - Lettre de J.N.D. n° 43

à Mr L.B.

Plymouth, 22 août 1846

... J'ai souvent pensé à vous, et à vous écrire, et j'entre en matière tout de suite, étant fort occupé.

Quant aux cas de discipline dont vous me parlez, on ne fait pas assez attention à ceci: que les chrétiens, l'Eglise, sont un peuple, et que Jésus prie pour son peuple. Dans l'épître aux Corinthiens, lorsqu'on ne savait pas, semble-t-il, bien exercer la discipline, ils auraient dû s'affliger du mal devant Dieu, *pour que Dieu l'ôtât*. On ne compte pas assez sur l'intérêt que Jésus met au bien de l'Eglise, et sur son intervention directe. Sans doute, si c'est un cas patent, il nous faut exercer la discipline en ôtant le mal du milieu de nous; mais dans bien d'autres cas, il faut prier le Seigneur. On dit que le scandale reste devant le monde; — mais on s'en humilie en grâce, et si l'on agit en présence du Seigneur, en lui remettant assidûment le cas, il agira en présence du monde. Il sait agir sur les coeurs. On ne compte pas assez non plus sur sa grâce, sur l'amour qu'il a pour les membres de son corps, si ces pauvres chrétiens dont vous parlez sont siens, comme je l'espère. Il les aime; il faut beaucoup les lui présenter pour qu'il intervienne, pour qu'il agisse directement sur leurs coeurs, car il sait le faire. Quelquefois le

mal disparaît, de manière à étonner notre faible foi; quelquefois, quand il est trop profond pour une telle guérison, Dieu fait ressortir le mal, dans des actes flagrants qui donnent lieu à une action qui se justifie à la conscience de tous (*chose nécessaire pour la vraie discipline*). Ce que je vous engagerais donc à faire tout premièrement dans ce cas, c'est de prier beaucoup le Seigneur qu'il agisse, et qu'il se manifeste dans les coeurs de ces pauvres gens. Quel que soit le caractère national, sa grâce nous suffit, et sa grâce s'accomplit dans la faiblesse. Lorsqu'on ne sait que faire, on doit se rejeter sur le Seigneur; il sait garder et prendre soin des siens, de son Eglise. On dit qu'il y a du scandale devant le monde, — peut-être y en a-t-il, — Jésus sait y mettre la main. Peut-être même est-ce un bien, — pas en soi, mais vu l'état des choses: le corps n'a pas assez senti son pauvre état. Dieu le lui fait sentir par ce moyen, et le ramène doucement à un état plus sain et à plus de joie. La prière pour les autres, en nous faisant sentir qu'ils sont des membres de Christ, nous rend capables d'agir avec une vraie charité quand nous les rencontrons. Il me semble positivement que le cas dont vous me parlez, demande des prières pour que Dieu restaure les âmes. Peut-être arrivera-t-il que les unes se manifesteront comme étant restaurées; et peut-être (que cela n'advienne!) quelqu'une d'entre elles ira-t-elle plus loin que jamais? Vous ne pouvez savoir ce qui en sera...

J'ai été plus réjoui que je ne saurais vous le dire, cher frère, de savoir que vous jouissez un peu de l'amour de Dieu. Cela ne m'étonne pas, il est vrai, vu Sa bonté; mais enfin, quand on voit qu'il est là, lui-même, car il est amour, tout s'éclaircit. Des combats, il y en a des fruits humiliants, quelquefois l'affaiblissement de la communion, le sentiment confirmé de notre néant et du mal de notre coeur, de sa parfaite iniquité, de son éloignement total de Dieu; mais la foi se repose à travers tout cela sur une Personne connue. On se retrouve, ou plutôt on le retrouve, comme le soleil après les nuages sombres, aussi brillant, aussi réchauffant que jamais, et avec plus de joie. C'est ce que les doctrines ne sauraient faire pour nos âmes, car les doctrines ne sont pas Dieu; cherchez donc, bien-aimé, à marcher devant lui. Il faut de la diligence, et il faut en même temps dépendre entièrement de la grâce. La sainteté pratique ne donne point de prise à Satan, et ne contriste pas le Saint Esprit. Les combats et l'abattement, même d'un chrétien, car cela arrive, sont tout autre chose que l'incertitude, si Dieu est pour nous. Oh! qu'on est heureux quand on a cette certitude, ce sceau de la joie éternelle — «et non seulement cela, mais nous nous glorifions en lui».

Que Dieu vous garde près de lui, cher frère, sous sa dépendance continuelle. Nous en avons besoin, car nous traversons le pays de l'Ennemi, et nous ne gagnons le terrain des promesses qu'en remportant la victoire sur l'adversaire. C'est notre joie et notre force.

J'ai toujours la pensée de vous voir cet automne; la seule chose qui m'en fasse douter un peu, c'est que Dieu, dans sa bonté, dans sa grande grâce, nous accorde en ce moment des bénédictions. Il y a quelque âme bénie à presque toutes les réunions d'appel; si cela continue, j'hésiterais à rompre le cours de la bénédiction, et à abandonner l'oeuvre à un tel moment. Cela aurait l'air de négligence et de faire peu de cas de sa bonté. J'espère qu'Il me conduira; je sais bien que c'est lui qui fait l'oeuvre? et qu'il peut la faire sans moi, aussi bien, peut-être mieux, que par mon moyen. Nous sommes très heureux dans nos réunions; je ne crois pas

avoir trouvé une compagnie de frères plus vrais et marchant mieux je n'en connais point qui me fassent de la peine tout au plus y a-t-il deux soeurs qui, sans rien de mal, ont, je le crains, peu de vie. Je prie pour elles, voilà tout. Dieu nous a bien bénis, cela a été une vraie délivrance pour beaucoup d'âmes que cette «session», comme on l'appelle. Le monde s'était glissé dans l'assemblée; le mensonge, le mépris des pauvres (on discutait si l'on devait toucher la main à une personne qui tient un magasin), et l'esprit de secte au dernier degré. Je me suis arrêté à ce point, savoir que Mr N. a avoué qu'il cherchait à faire de Plymouth un foyer, et à réunir les frères de cet endroit, en témoignage contre les frères qui n'étaient pas de son avis; et qu'il espérait dans ce but avoir le Devonshire et le Somersetshire sous son influence. Telles sont ses propres paroles devant treize frères. Ensuite, il a cherché à soutenir sa cause, par toute sorte de mensonges, et pour se justifier il a répandu les calomnies les plus grandes contre la doctrine des frères, et a refusé absolument d'être jugé par l'Eglise. Après cela je l'ai laissé, et Dieu a évidemment béni cette démarche toute pénible qu'elle fût. Le cléricalisme était arrivé à un point dont on se fait à peine une idée. Les frères qui n'étaient pas déjà entraînés ont les yeux ouverts (toutes ces choses se sont passées pendant mon absence en Suisse, mais cela s'enseignait depuis quatre ans), et il y en a même d'entraînés qui sont ramenés. Je parle de l'Angleterre en général...

ME 1892 page 308 - Lettre de J.N.D. n° 44

à Mr L.B.

Plymouth, 9 septembre 1847

... Je vous remercie des directions que vous me donnez pour la route; Dieu sait que les portes s'ouvrent souvent là où on s'y attend le moins. Je suis heureux que vous ayez trouvé une occasion pour évangéliser. Cela me fait aussi toujours du bien, ainsi que les visites particulières au milieu des pauvres. On n'a pas toujours le sentiment de la joie, mais, on se repose sur Jésus, et si l'on fait peu de progrès, la grande affaire est de se tenir toujours plus près de lui, non pour la joie, mais parce qu'il est notre seule confiance, notre tout...

Ce sera pour moi une grande joie de vous revoir, cher frère... Le système d'indifférentisme cherche à se parer du beau nom de l'amour; mais ce n'est plus l'amour et la vérité de Dieu. L'amour monte beaucoup plus haut, et agit selon les pensées de Dieu.

Dieu vous garde près de lui et près de Jésus. Tout ira bien et vous serez heureux. Ce ne sont pas seulement les connaissances qui font croître les frères, mais l'application vraie et affectueuse de Christ par la Parole à leurs besoins. Cette Parole rend Christ précieux, inspire à l'âme la confiance en lui, la fait cheminer par la foi, loin des pièges de l'ennemi, parce que les yeux sont sur Lui, et que le coeur n'a pas besoin de chercher quoi que ce soit ailleurs, lors même qu'il est faible. C'est là ce qu'il faut: Christ en détail de grâce appliqué aux besoins. Les fidèles seront alors, en pratique, l'épître de Christ dressée par un tel ministère. Plus on connaît Christ en grâce, plus on sera à même de réaliser cela.

ME 1892 page 309 - Lettre de J.N.D. n° 45

à Mr L.B.

Clairac, 23 mai 1848

... Je suis bien d'accord avec vous. Il y a des choses dans la prophétie, sur lesquelles je n'ai rien de positif; d'ailleurs, il en a toujours été ainsi. Je crains les esprits trop positifs. Il y a des choses certaines pour moi; mais les esprits trop positifs sont en général humains, c'est-à-dire voient les choses au point de vue humain, les lient trop peu à Christ, et sont étroits. Mais nous n'avons fait de vrais progrès dans la prophétie qu'en nous plaçant tous devant la parole de Dieu pour apprendre; alors ce qui était obscur pour nous une année, devenait un axiome l'année suivante. En même temps, je crois que cette crainte du positif tient d'un côté au caractère de mon intelligence, comme le besoin du positif au caractère de la vôtre. Notez que je ne parle ni de vous, ni de moi; mais de la manière de poursuivre l'étude de la prophétie. Les frères en Angleterre ont mal réussi, aussitôt qu'ils en ont abandonné la recherche pour dogmatiser ou former un système; mais je me réjouis de tout mon coeur de ce que votre coeur se rattache à ce qui le lie à Christ. Je ne donnerais pas un sou pour toute la prophétie, si elle n'avait pas cet effet; et je crois que les traits généraux ont le plus d'importance pour cela. Toutefois la connaissance des détails, si l'on se contente de suivre et de ne pas dépasser l'enseignement de Dieu, jette de la clarté sur les principes, et vous met à même de répondre aux objections des contredisants.

ME 1892 page 337 - Lettre de J.N.D. n° 46

à Mr L.B.

1848

... Quant à la prophétie, la grande affaire est que le coeur, enseigné du Saint Esprit, attende avec intelligence l'Epoux, qu'il ait la conscience de sa relation avec Christ comme tel. Comme Eglise, nous n'avons rien à faire avec la succession des événements; nous ne sommes pas du siècle, ni du monde, auxquels ces événements s'appliquent. C'est là le grand point. Si cela n'est pas compris, peu m'importe l'ordre des faits. C'est une distinction essentielle à maintenir. Les faits qui se déroulent sous nos yeux ne sont pas pour moi des signes proprement dits; ils sont un progrès des principes et des événements nécessaires pour former l'empire romain, consolider l'Allemagne qui est en dehors de ses limites, et former par ce moyen une barrière pour que le Nord et l'Occident ne se rencontrent pas avant de se trouver en face l'un de l'autre en Orient

Préciser au delà de nos lumières et de la Parole est souvent un grand piège et tend à intéresser aux choses mondaines auxquelles Dieu ne s'intéresse pas. Lorsque le système juif reparâtra, nous aurons des faits positivement terrestres; mais ce moment n'est pas encore venu; nous sommes dans la sphère morale et éternelle des choses célestes et d'un Christ caché...

ME 1892 page 338 - Lettre de J.N.D. n° 47

à Mr L.B.

Montpellier, 16 avril 1849

La chose importante de nos jours, n'est pas de résoudre toutes les théories ecclésiastiques qui, semblables aux constitutions politiques, se promènent par le monde; mais c'est la simplicité de la foi qui marche en avant, parce qu'on est convaincu, qu'on se fie à Jésus et qu'on veut le suivre. Quand il n'y en aurait que deux ou trois s'appuyant ainsi sur le Seigneur, et ayant personnellement les convictions nécessaires pour les faire marcher, cela vaudrait une foule qui n'aurait pas ces caractères. Des personnes simplement persuadées ne sont pas cela; je parle de celles qui ont la foi.

Je ne connais nullement les circonstances de Pau. Ce que j'aimerais y voir comme ailleurs, ce serait quelques âmes sans haine, sans tumulte, sans arrière-pensée, certaines que la promesse de Jésus est vraie pour deux ou trois qui se réunissent en son nom, agir selon cette promesse et se réunir; cela vaudrait mieux que beaucoup d'autres choses. Il ne faut cependant jamais pousser quelqu'un au delà de sa foi, mais si quelqu'un a de la foi, le conseil et le secours d'un frère peut faire beaucoup. Je le répète, j'ignore entièrement l'état des choses à Pau, et par conséquent je ne parle que de ce qui est vrai devant Dieu. Dépendre des autres est une des plaies familières aux chrétiens de ces contrées.

ME 1892 page 339 - Lettre de J.N.D. n° 48

à Mr L.B.

Suisse, 21 juin 1849

J'espère être aussi large qu'au premier jour de ma marche chrétienne, plus large encore, car c'est l'amour; mais comment être large en pratique avec ceux qui ne veulent pas vous saluer? Je le suis devant Dieu, mais il faut que j'en reste là pour le moment. Sortir du chemin étroit pour leur plaire, je ne le puis, ni non plus affaiblir mon témoignage à la vérité, de fait déjà trop faible.

ME 1892 page 340 - Lettre de J.N.D. n° 49

à Mr L.B.

Nîmes, 18 novembre 1849

Il y a beaucoup d'adversaires, beaucoup d'hommes qui, autrefois des lions rugissants, aimeraient aujourd'hui tout mélanger poliment, ou plutôt que je vinsse reconnaître tout ce qui a été fait, en sorte qu'il n'y eût plus de témoignage. C'est le mot d'ordre du jour, et cela rend la marche plus difficile. Au lieu de crier au schisme comme auparavant, forcés par les circonstances, ils crient à l'union, sans la foi qui en reconnaît le centre. Pour ceux qui ne sentent pas l'état des choses, cela a bonne façon, et blâmer ou attaquer ce qui a la forme

d'union, a l'air méchant et sectaire. Il faut s'en remettre à Dieu. Au reste, ils ne cherchent pas l'union plus qu'auparavant: ce qui les pousse, c'est la crainte d'un témoignage vrai, et le désir de conserver des choses respectables.

ME 1892 page 358 - Lettre de J.N.D. n° 50

à Mr L.B.

28 novembre 1849

Ce qui manquait à Pierre n'était ni la sincérité, ni l'amour de Jésus: il y avait chez lui ces deux choses; mais il n'était pas dépouillé de lui-même. Lorsque ce dépouillement se fait par le jugement de soi-même, il n'est pas toujours nécessaire que l'âme soit livrée à de si rudes épreuves; mais lorsqu'on ne se juge pas, il faut être dépouillé de soi par des expériences plus pénibles. Dieu supporte quelquefois pendant longtemps le manque de dépouillement de soi chez les siens, mais si le renoncement et le dépouillement ne se font pas, tôt ou tard il faut y arriver par des moyens douloureux. C'est toujours une oeuvre de grâce, quoique l'Ennemi en soit l'instrument, comme «l'écharde dans la chair» de Paul. Un reniement de soi-même dans le plus petit détail vaut mieux que beaucoup de progrès dans la connaissance, sans ce renoncement. Quand Dieu commence cette oeuvre, il ne retire pas sa main jusqu'à ce qu'elle soit accomplie. Il en fut ainsi de Job. La justification, en tant que comme dans l'âme, n'est jamais solide, la grâce jamais sûrement appréciée non plus, tant que nous ne sommes pas dépouillés de nous-mêmes. Nous aimons naturellement à paraître, mais Dieu nous fait sentir que tout cela ne vaut rien, que Christ est tout, que nous sommes justifiés gratuitement, et bien d'autres choses; il nous fait sentir, non que ces choses sont vraies, mais que nous en avons besoin, que les posséder comme connaissance ne vaut absolument rien, que ce n'est pour l'âme que de la fumée dans les narines, et même une angoisse de les connaître si nous ne sommes pas de Christ. Que Dieu nous fasse sentir cela, n'est nullement une preuve qu'il ne nous aime pas, mais la preuve du contraire. S'il nous laissait satisfaits de notre connaissance, ce serait ne pas nous aimer; et s'il nous laissait sentir son amour et sa joie pendant l'opération, ce serait tout gâter, nous ne serions pas dépouillés de nous-mêmes par l'amertume de notre expérience. Il faut que l'oeuvre se fasse, et jusqu'à ce qu'elle soit accomplie, Dieu peut soulager par moments, mais on n'a pas de paix solide. Le Seigneur n'a jamais reproché à Pierre son péché, mais il a ramené son âme au point de départ. Pierre avait dit: Si tous te renient, moi je ne te renierai pas. Jésus lui dit: M'aimes-tu plus que ne font ceux-ci? — Quelle sonde terrible que ces paroles! Au lieu de pouvoir en appeler aux preuves de son amour, Pierre doit faire appel à la connaissance divine de Jésus. Ce n'est pas que tout ne soit pas pardonné, mais Dieu veut nous réconcilier avec lui, nous placer dans des rapports vrais et réels avec lui. Quel bonheur! Il fait ce qui est nécessaire pour cela; il sait ce qu'il faut; il est bon médecin, quoique sa médecine soit amère; il n'y a absolument que celle-là, et précisément parce qu'elle a cette amertume, qui puisse guérir dans certains cas. Christ assaisonne sa Parole à celui qui est accablé de maux, car il a passé par tout ce par quoi nous passons, et par bien plus, afin que nous en profitions maintenant. Quelle révélation les Psaumes nous fournissent sur la manière

dont Christ est entré dans l'affliction d'autrui, dans «toute leur affliction». — On voit dans le cas de Pierre, que le manque de dépouillement de soi-même peut revêtir la forme de dévouement, et cela, lorsqu'il y a la plus profonde sincérité et que l'on est enseigné de Dieu. Mais il faut que Pierre soit criblé, et d'autant plus qu'il est ministre de Christ, et que Dieu veut se servir de lui.

ME 1892 page 372 - Lettre de J.N.D. n° 51

à Mr L.B.

Nîmes, 5 décembre 1849

Je pense que l'oeuvre de Dieu dans un coeur, reste souvent dans un certain sens à la surface, tout en étant réelle. Mais si elle est réelle, le salut est tout aussi réel que si l'oeuvre était au fond du coeur. Quelquefois le travail d'approfondissement de l'oeuvre se fait peu à peu dans une vie fidèle et tranquille, quelquefois par des combats terribles sur un lit de mort, d'autres fois, et plus particulièrement, si l'on s'est laissé aller aux tentations de l'ennemi tout en étant beaucoup occupé dans le service extérieur, par des angoisses comme celles que vous éprouvez. L'étendue des connaissances qu'on peut avoir en pareil cas, ne fait qu'aggraver le mal. En présence de tant de richesses que Dieu place devant nous, on se sent privé de tout. Tandis que l'on passe par ce travail, on ne peut supposer qu'on soit enfant de Dieu, parce que Dieu sonde le coeur et nous fait sentir ce qu'est la chair dans les choses de Dieu. Si Dieu nous faisait sentir en même temps la paix du salut, nous ne ferions plus l'expérience de ce qu'est la chair, et elle ne serait pas jugée dans notre propre coeur. Satan, si nous avons été infidèles, s'en mêle aussi et ajoute à nos misères; mais Dieu se sert de tout cela. Je crois que vous n'avez jamais été primitivement fondé sur la justification en vue de ce que vous êtes, et j'ai la conviction qu'il y a très peu de chrétiens qui le soient. Ils ont reconnu la grâce, et qu'il n'y a de justice qu'en Christ; mais cela ne s'est pas appliqué à une connaissance qu'ils avaient faite de la chair. Cela n'empêche nullement que la vie ne soit là, et de fait la justification est aussi parfaite devant Dieu qu'au moment où nous jouissons de la paix. — Vous avez raison quand vous dites que l'homme ne peut pas vous soulager; Dieu ne le veut même pas; mais il se sert de lui pour soutenir le coeur et la foi, pendant que l'oeuvre se fait. En attendant, confiez-vous en Dieu: «Voici, qu'il me tue, j'espérerai en lui» (Job 13: 15). Dieu n'éprouve pas ainsi ceux qu'il veut laisser. Il a dit des pharisiens: «Laissez-les...» (Matthieu 15: 14). Lorsqu'il a voulu bénir la Cananéenne qui reconnaissait déjà sa misère et l'extrémité dans laquelle était sa fille, qui reconnaissait aussi réellement Jésus comme fils de David, il ne l'a pas laissée qu'elle n'eût pris la place d'un chien, tout en le reconnaissant comme Seigneur; il l'a amenée à reconnaître que, lorsqu'elle était en présence de la bénédiction, elle n'avait aucun droit d'y participer. Seule, la souveraine grâce pouvait la lui accorder. La foi de la Cananéenne s'est montrée en ce qu'elle a persévéré à travers toute la dureté apparente du Seigneur, qui ne s'arrêta que lorsqu'il l'eût amenée là où il pouvait la bénir pleinement. «Soumettez-vous donc à la puissante main de Dieu, afin qu'il vous élève quand il en sera temps».

ME 1892 page 399 - Lettre de J.N.D. n° 52

à Mr L.B.

6 janvier 1850

Il y a un point qui mérite une très sérieuse attention; le voici: Si nous péchons et que nous jugions le péché au moment où il a été commis, notre chute, sans doute, est un empêchement dans l'âme, elle nuit à notre progrès et à notre service; mais la chose n'est pas accumulée sur la conscience en sorte que Satan puisse s'en servir, car elle a été vidée devant Dieu. Dans le cas contraire, on oublie le péché; mais plus tard, les choses n'étant pas vidées devant Dieu, toute cette accumulation devient une arme formidable entre les mains de l'adversaire, et nous ne pouvons pas avoir le sentiment «que Dieu est pour nous dans l'affaire», parce que cela n'a pas été vidé devant lui; c'est comme un homme souillé par un mort; il ne pouvait pas s'approcher du tabernacle jusqu'à ce que l'eau de séparation eût été versée sur lui. Ce n'est pas qu'il ne fût pas Israélite; au contraire, tout cela avait lieu parce qu'il l'était. Il ne s'agit pas de justification, ni de conversion, quand même on ne peut pas s'approcher de Dieu, car la condition de l'âme revêt nécessairement ce caractère, dans le cas dont je parle; mais il s'agit du gouvernement de Dieu à l'égard des siens. Or dans ce cas, jusqu'à ce que tout soit vidé, il est impossible qu'on ait la paix. Un autre aura péché autant, mais se sera jugé sur le champ, il ne sera pas dans le même cas; mais Dieu est toujours fidèle et toujours amour, quand même nous ne nous en apercevions pas.

ME 1892 page 418 - Lettre de J.N.D. n° 53

à Mr L.B.

1850

Si Dieu vous conduit par un désert rempli de serpents brûlants, c'est pour vous faire *enfin* du bien, car nous trouvons à la fin, que le poil de nos vêtements ne s'est pas usé. Dieu est bon, fidèle et parfait, dans toutes ses voies; et lors même que c'est l'incrédulité d'Israël qui a été cause de sort long séjour dans le désert, l'Esprit dit: «Dieu t'a fait passer par ce désert...» (Deutéronome 8: 2). C'est bien Dieu, en effet. L'infidélité du peuple avait rendu la chose nécessaire, mais c'est bien lui qui, connaissant ces coeurs infidèles, a tout arrangé et coordonne tout...

ME 1892 page 418 - Lettre de J.N.D. n° 54

à Mr L.B.

Berne, le 20 novembre 1850

J'étais heureux en écrivant la réponse à Schérer; je sentais le Seigneur avec moi pour m'aider, et la même impression m'est encore restée en arrangeant la traduction anglaise qu'on a voulu en faire.

La mort de notre chère soeur, Madame G., ne m'a pas surpris, mais elle m'a été bien sensible. Je n'ai guère vu une piété plus calme; marchant avec Dieu, elle voyait sa volonté avec un oeil net, et pour elle, la voir était la faire. Il est bon de trouver cette simplicité chrétienne qui découle d'une sainte proximité de Dieu; elle aimait aussi beaucoup le Seigneur. J'apprends que Mme X. ne tardera pas à la suivre: ce sera un grand vide dans la joie fraternelle de l'assemblée que le délogement de ces deux chères soeurs. Pour elles, ce n'est que bonheur. Tous les jours, cher frère, je sens davantage tout le bonheur qu'il y a de s'en aller. Ce n'est pas que je désire m'en aller, avant d'avoir achevé ma course. Après Christ (ce qui est une toute autre affection), j'aime l'Eglise de toute mon âme. Accomplir le peu (chose grande pour moi) que Dieu m'a confié, est ma joie. Mais en elle-même, la mort est un gain, qui dépasse toutes nos pensées. Il m'est doux de penser que je m'achemine vers le but, vers mon chez-moi, c'est-à-dire que le but est toujours plus mon chez-moi, — ce qui est de l'autre côté du Jourdain. Ce n'est pas que la venue du précieux Sauveur soit moins l'objet de mes pensées, de mes désirs; loin de là: je soupire toujours davantage après ce qui satisfera (avec l'amour de Dieu qui en est la source) tous les désirs du coeur, mû par son Esprit. Mais les deux choses se lient: c'est Dieu pour le coeur à la place de l'homme, de l'homme ruiné et éloigné de Dieu par le péché, dominé par ses passions, et par l'agitation d'un monde qui se tourmente sans Dieu, et qui est opprimé par l'ennemi. Y travailler pour Dieu est beau. Mais le repos de Dieu est meilleur: ce ne serait pas *son* repos s'il ne l'était pas. C'est là ce après quoi mon âme soupire. On entre dans ce repos, après avoir travaillé jusqu'au bout légitimement, de sorte que ne pas achever sa course, ne suffirait pas. Je sais combien je suis petit, mais ces choses sont vraies en petit et en grand. Déloger et être avec Christ, est beaucoup meilleur.

J'ai dû m'arrêter. Me voici à Lausanne, j'espère être à Lyon dimanche prochain, en route de nouveau pour le midi. J'ai été très heureux à Montbéliard, il y a là une oeuvre d'une plus grande étendue, et plus bénie que je ne l'avais pensé. Il y a à Desandans, Colombier et dans quelques autres villages, de petites réunions. C'est une séparation presque complète entre les chrétiens et le monde, ou pour parler selon le monde et l'état public des choses, entre l'église et les piétistes. Il y a de l'union, et à part quelques misères, à la guérison desquelles Dieu, je l'espère, a mis sa bonne main, ils marchent en simplicité, et s'édifient entre eux. Il y a de bien braves frères; ils se souviennent de vous, et m'ont demandé de vos nouvelles.

J'espère vous voir sans savoir quand; je dépends un peu de Mr B. pour le second volume des Etudes. Je ne resterai dans le midi que tout juste le temps nécessaire pour faire cela... Josué et les Juges sont imprimés, mais j'ai déjà corrigé pour la presse, jusqu'à la fin d'Esther.

ME 1892 page 430 - Lettre de J.N.D. n° 55

à Mr L.B.

1850

Dieu, dans sa Parole, s'adresse constamment aux Hébreux comme nation, parce que Christ était mort pour la nation. Ceux qui acceptaient le Messie étaient devenus un peuple

sanctifié par le sang de l'alliance; mais ils étaient toujours en danger de revenir en arrière, à des sacrifices et à un sacrificateur visible, au lieu de s'en tenir à un Messie invisible; et ainsi, quoique délivrés (comme le peuple sauvé d'Égypte), en danger de tomber en chemin. C'est pourquoi, dans l'épître aux Hébreux, il y a beaucoup plus de menaces ou plutôt d'avertissements. En effet, la séparation des incrédules d'avec la nation s'approchait; et les croyants sont exhortés à quitter le camp: c'est ce qui n'avait pas été dit jusque-là d'une manière définitive. Aussi, dans cette épître, ne s'agit-il pas du Père, ni du renouvellement du Saint Esprit, mais de Dieu, du peuple, d'une sanctification par le sang de l'alliance, efficace sans doute pour ceux qui croyaient, mais qui supposait la possibilité d'une incrédulité qui abandonnait cette sanctification en ne croyant pas à son efficacité. Aussi les versets 16-18 du chapitre 3, proposent le cas de ceux qui, quoique sortis d'Égypte, sont tombés dans le désert, à cause d'une incrédulité qui se manifestait par la crainte que Dieu ne pût pas accomplir sa promesse quant à Canaan, ou qui méprisait Sa puissance quand ils se comparaient eux-mêmes aux difficultés — à des sauterelles en présence des enfants d'Anak.

ME 1892 page 431 - Lettre de J.N.D. n° 56

à Mr L.B.

1850

Je comprends bien que ce n'est que lorsque Dieu fera luire la clarté de sa face sur vous, ou plutôt lorsqu'il vous donnera des yeux pour la voir, que vous serez délivré; je sais aussi que l'homme n'y peut rien. Cependant la prière et la Parole sont les choses dont Dieu se sert, et quelquefois par le moyen d'un homme.

Premièrement, vous vous trompez en pensant que des élus n'ont jamais passé par un état pareil au vôtre. J'y ai été; B. y a été; le fameux Dr O. y a passé cinq ans; on y passe souvent sur son lit de mort, comme J. S... Cela ne diminue nullement la gravité de la chose; mais toutes les personnes dont je parle vivent encore ou sont mortes dans la foi.

... Il y a trois choses qui caractérisent votre état: premièrement, vous avez beaucoup cultivé la science religieuse. Ainsi, il est tout naturel que Satan dise: «Assez! tu as cela et rien d'autre»; parce que ces vérités ont été souvent, je n'en doute pas, comme science dans votre esprit. Vos livres le trahissent; ils n'en sont pas moins utiles comme science; mais une âme spirituelle sentira quelquefois cela en les lisant. Puis, vous avez négligé de vous restreindre et de vous gouverner vous-même; et Satan peut dire: Tu as eu le dehors, tu n'as pas eu la vie intérieure. Enfin, avoir parlé à d'autres aggrave la chose, sous certains rapports, parce qu'on a l'air d'être soi-même hypocrite, quoiqu'on ne le soit pas. Mais si l'Ennemi se sert de toutes ces choses, Dieu s'en sert aussi.

Vous voyez que j'agis fidèlement envers vous en vous parlant ainsi; et maintenant je vais vous dire ce que j'entends par la justification en vue de ce que nous sommes, ne doutant nullement que votre état est défini par le manque de cela. Vous avez ainsi ouvert la porte à l'Ennemi, *Dieu l'ayant permis pour votre bien*. Une âme reconnaît, par la grâce de Dieu, qu'elle

est pécheresse, qu'elle a mérité la condamnation et qu'il n'y a que le sang de Christ qui puisse la laver; elle croit que Jésus est le Fils de Dieu, le seul Sauveur; elle le confesse comme tel; elle jouit, par la bonté de Dieu, de la pensée d'être justifiée, mais d'une manière vague. Elle n'a jamais su ce que c'est que de se trouver *dans la présence de Dieu*, avec la pleine découverte du fond affreux de péché qui est en nous; elle n'a jamais eu la conscience de ce qu'est vraiment le péché, ni de la présence d'un Dieu juge *en même temps*, et puis peut-être aussi de la présence de l'Accusateur qui est là. Il se peut que des âmes arrivent dans le ciel sans passer par cette expérience, mais je n'en ai guère vu, — une seule peut-être. Le travail dont je parle durera peu de temps ou longtemps, sera aggravé si par négligence on a prêté le flanc à l'Ennemi, ou parfois si Dieu veut se servir d'un homme qui a un caractère orgueilleux ou léger. Ce travail peut avoir lieu pendant que nous sommes sous la loi, avant que nous ayons compris vraiment la grâce; dans ce cas, la chose est plus simple, car lorsqu'on a eu connaissance de la grâce, on se croit hypocrite; mais en général on y passe tôt ou tard. S'il y a eu des péchés cachés, le cas est aggravé. Or Dieu ne peut pas exaucer nos supplications, tant que le coeur n'a pas été sondé, car c'est ce qu'il fait en grâce. Si cela doit prendre cent ans, Dieu continuera, seulement il soutiendra l'âme, comme il est écrit: «J'ai prié pour toi que ta foi ne défaille pas». Or se trouver dans cet état devant Dieu, et Satan à notre droite pour nous contrarier, c'est affreux! Mais voyez la conséquence: qu'est-ce que Satan nous dit? — Tu as fait ceci; tu es cela; il n'y a pas de bien en toi; il y a eu des dehors sans réalité intérieure; tu as connu la grâce merveilleuse de Dieu et tu n'as pas eu les affections qui y correspondent. Eh bien, qu'est-ce que Satan fait? Il nous montre la vérité; *il nous rend service* malgré lui.

J'ai été frappé de voir qu'il n'y a pas un seul mot (sauf les conséquences que vous en tirez), dans votre lettre, que tout chrétien ne dirait; mais il y a cette différence que vous le dites en présence du jugement, et eux en présence de l'amour. Différence immense, sans doute, mais accord complet quant à ce qui est en nous, quant à ce que nous sommes. Le fils prodigue ne savait pas comment il serait reçu avant d'avoir son père à son cou. Après cela, il ne s'agissait pas pour lui de ce qu'il était, mais de ce que le père était. Or, cher ami, *c'est en présence du jugement qu'on apprend ce que c'est que le péché*. Il n'en est pas moins vrai que le fils prodigue était revenu à lui-même et porté comme une brebis sur les épaules de Jésus. Si Dieu nous *montrait* son amour, son oeuvre serait arrêtée, parce qu'il nous enseigne ce que c'est que le péché en présence de la sainteté de son jugement. S'il nous montrait l'amour qui ne s'en souvient pas, cette oeuvre ne serait pas faite. Or il tient à la faire, pour notre bien. Cela ne vous consolera peut-être pas, je le comprends, mais Dieu agit; aussitôt que l'oeuvre sera accomplie, il versera dans votre coeur une paix infiniment plus solide qui dépendra, non du jugement que vous portez sur vous-même, mais de la connaissance que vous avez faite de lui en vue de ce que vous êtes. Le Père au cou d'un enfant ruiné et couvert de haillons! Aucun spectacle n'est plus beau, si ce n'est quand nous voyons ce même enfant revêtu de la plus belle robe; mais cette robe n'était plus «*sa part du bien*»; elle provenait «du Père». — Je ne puis regretter de vous voir là où vous êtes, quoique je désire que vous en sortiez. Et soyez sûr que, dans un certain sens, Dieu désire que vous en sortiez, comme un père désire voir son fils sortir de punition, quoiqu'il l'y retienne pour son bien. Ne cessez pas de crier à lui pour qu'il

accomplisse l'oeuvre de son amour, et vous fasse vaincre, ou plutôt vous humilier sous sa puissante main au nom de Jésus. — Je pourrais vous montrer clairement, par votre lettre, que vous avez la foi, mais je ne le fais pas, parce que je connais trop l'état d'une âme qui se trouve où vous êtes, pour supposer que vous verriez ce qui est évident pour les autres. Souvenez-vous qu'il n'a jamais été dit aux démons: «Quiconque croit à la vie éternelle»; mais cela nous a été dit à nous. Vous croyez que vous êtes condamné selon la Parole; mais vous n'avez pas les affections qui répondent intérieurement à l'amour de Dieu; vous savez bien que c'est là le raisonnement de toute âme quelconque sous la loi, quel que soit d'ailleurs le degré de son angoisse, et vous diriez vous-même: Comment voulez-vous avoir les affections qui répondent à cet amour, sans que vous y croyiez avant de les avoir! Mais vous ne savez pas appliquer ce raisonnement à votre cas, je le comprends. Outre cela, Satan vous tourmente, je le comprends aussi. Mais ne pensez pas que vous soyez le seul. Croire à l'amour de Dieu *tel que vous êtes*, voilà ce qu'il vous faut comme à nous tous. Heureusement que, comme vous l'avez souvent dit à d'autres, Dieu voit le sang, bien que vous-même vous ne le voyiez pas. Il ne demande pas ce que vous pensez de vous-même. Vous croyez — car il vous a donné de le croire — que Jésus est son Fils; et lui juge et déclare que vous êtes sauvé! Si vous me dites que les dards de l'Ennemi vous atteignent, je le comprends; si vous dites qu'il n'existe pas de bien en vous, ou que vous n'avez pas de force pour résister, j'en conviens. Mais je ne conviens pas que Dieu ne dise pas la vérité, lorsqu'il vous déclare sauvé. Vous me dites que Dieu ne vous exauce pas; je ne le nie pas, parce que l'intelligence de son amour ne serait pas encore une bénédiction pour vous. Il n'a pas ôté l'écharde à Paul, quoique ce dernier l'ait demandé avec instance; — mais il vous exaucera. — Aussi je désire prier pour vous, car je crois que vous aurez la délivrance par ce moyen. Au reste, Dieu est fidèle...

ME 1892 page 458 - Lettre de J.N.D. n° 57

à Mr L.B.

1850

Je ne puis vous engager à vous abstenir de la cène. Je comprends que vous trouver dans une pareille position, soit un élément d'angoisse. Je l'ai déjà dit, humainement parlant, je ne l'aurais pas désiré. Mais parce que c'est un élément d'angoisse pour vous, ce n'est pas une raison pour que la chose soit bonne ou mauvaise. Le soulagement d'en parler aux frères, tout en étant un soulagement, n'est pas nécessairement bon parce que ce serait un soulagement: il vaut mieux chercher ce soulagement auprès du Seigneur. L'âme est volontiers poussée, dans l'état où vous êtes, à chercher une espèce de justice dans sa droiture envers les hommes. Plus tard, l'Ennemi pourrait vous en faire le reproche, et vous dire comme il m'a dit: Vous avez vu votre plaie,... et vous êtes allés au roi Jareb (Osée 5: 13). Je le répète, je comprends que cela vous pèse sur le coeur; mais un soulagement n'est pas la grâce. Jusqu'à présent, il me semble que ce serait une victoire de l'Ennemi, et pas un effet de la grâce. Lorsque vous dites que vous n'êtes pas digne de prendre la cène, j'en conviens; certes, j'en dirais autant du fond de mon coeur, absolument indigne. Il n'y a pas de comparaison entre l'état de mon misérable coeur

comme homme, et le prix infini de ce qui est représenté dans la cène. Mais là n'est pas la question: tout homme qui sentirait quelque peu la valeur de Christ en dirait autant. Il n'y a qu'une raison de plus, l'idée d'hypocrisie: or il ne s'agit pas de cela, lorsque l'âme est tourmentée comme vous l'êtes, et je n'ai pas, dans mon expérience, trouvé que ce fût une bonne chose de communiquer à d'autres ces exercices pénibles de l'âme. Ce n'est pas de l'hypocrisie assurément de ne pas dire à tous soit des exercices intérieurs, soit des luttes, soit des expériences bénies. — Ma conviction est donc toujours que vous devriez prendre la cène, et seulement, en enseignant, vous borner à ce qui est simple, comme la chose vous aura frappé dans la Parole, sans prétendre parler beaucoup d'expérience, ni de science; parler de ce que Christ est, comme quelque passage le présente, sans dire ce que vous en sentez, à moins que cela ne surgisse au moment, et même dans ce cas d'en dire seulement peu de chose. Il y a des moments où, au milieu des chrétiens et dans une réunion où l'on parle, on oublie un peu sa misère et où l'on peut avoir telle heureuse pensée. Si l'on s'étend là-dessus, l'Ennemi peut s'en servir ensuite pour faire de nous des hypocrites ou, du moins, pour nous embrouiller à l'égard de tout.

Votre lettre, soyez-en certain, montre que vous êtes un croyant. Mais alors vous me direz peut-être qu'elle n'est pas vraie. C'est pourquoi je n'en dis rien. Mais vous ne pouvez pas, dans votre état de ténèbres, prétendre imposer votre jugement à d'autres qui sont dans la lumière, tout faibles qu'ils soient. Je comprends que vous souffriez beaucoup; je veux croire tout le mal que vous pouvez dire de vous-même, car vous êtes un homme, et moi aussi. Je comprends que vous n'éprouviez pas l'amour de Dieu, c'est pénible. Mais moi qui connais cet amour, par la grâce souveraine envers un indigne pécheur, je n'en doute pas à votre égard. Je vous répète donc que je vous conseille de ne pas parler de votre état, mais de le présenter toujours au Dieu d'amour, aussi humblement et paisiblement que vous le pourrez. La soumission du coeur est un grand point. Ce n'est pas qu'on puisse ni qu'on doive se contenter d'être malheureux, mais présenter la chose à Dieu comme n'ayant pas le droit d'en sortir. C'est là ce que la foi fait, tout en disant: Il y a des miettes pour les chiens qui n'ont pas le droit d'enfants...

ME 1892 page 477 - Lettre de J.N.D. n° 58

à Mr L.B.

1850

Vous parlez de *fausse expérience*... Je ne sais pourquoi on introduit ainsi le mal quand il n'en est pas question; cela ne fait qu'embrouiller les âmes simples. Je ne crois guère à cette fausse expérience: aucune expérience ne saurait être fausse, parce qu'elle est ce qu'elle est, une expérience. On peut en tirer de fausses conséquences, mais une fausse expérience est une contradiction dans les termes mêmes... Vous avez appris cela dans vos livres puritains, qui n'ont pas fait de bien par ce moyen, mais passablement de mal selon moi. Satan peut se déguiser en ange de lumière; il faut le montrer tel qu'il est, non pas troubler l'âme qui en souffre, mais la délivrer. Il y a des hypocrites; mais alors il ne s'agit pas d'expériences; il y a des personnes qui reçoivent la Parole avec joie; il n'y a rien là de faux, seulement il n'y a pas

toujours de racine, c'est-à-dire la joie ne dure pas et la vie n'y est pas. — Je le répète, parler de fausses expériences, nuit à la simplicité de la foi; j'aime et je recherche la simplicité. Que des âmes se trompent, je ne le nie pas; mais je ne vois pas le bien qu'on fait en poussant toutes les âmes simples à se demander si elles ne se trompent pas, et en leur faisant faire un retour sur elles-mêmes pour analyser d'une manière spirito-chimique tous leurs sentiments, au lieu de penser au Sauveur. L'âme qui n'est pas assez simple pour l'aimer, n'est pas capable de porter un jugement sain sur elle-même. Qu'on y passe malgré soi, lorsqu'on n'est pas simple, à la bonne heure; mais qu'on doive amener les âmes là, c'est ce que je ne vois nulle part dans la Bible... Conviction de péché, angoisse de s'y trouver,... je le comprends; — ce n'est pas une fausse expérience. Joie qui ne porte pas de fruit, je la comprends aussi; ce n'est pas une fausse expérience: on juge l'arbre par les fruits. Je sais qu'il y a des tromperies de Satan et je juge les choses qui les accompagnent en cherchant à en délivrer les âmes. Mais venir parler de fausses expériences parmi les chrétiens, cela ne peut faire du bien.

Le Fils de Dieu (Bellett J.G.)

ME 1891 page 54 - ME 1892 page 10

1. Son existence éternelle et sa divinité

«Le Fils unique qui est dans le sein du Père» (Jean 1: 18).

Rien n'est plus à redouter que les *raisonnements* dans les choses où les *affections* doivent nous animer; rien de plus dangereux que d'abandonner le domaine de la puissance vivante pour la région des spéculations ou des théories. Les mystères de Dieu sont eux-mêmes tous de la plus haute valeur pratique, pour fortifier dans le service, consoler dans l'épreuve, ou élargir la communion de l'âme.

L'apôtre Paul parle de lui-même et de ses compagnons de service comme étant des «serviteurs de Christ», et des «administrateurs des mystères de Dieu». Nous aussi, dans notre mesure, nous sommes appelés à être des serviteurs, pratiquement et personnellement actifs et dévoués en tout, patients, diligents et utiles dans les labeurs. Mais nous devons aussi être des «administrateurs des mystères», gardant pures et inviolées les vérités révélées de Dieu. Les raisonneurs de ce siècle peuvent ne pas les recevoir: la croix leur est une folie, et les «chefs de ce monde», les philosophes qui se disent sages, n'ont pas connu «la sagesse de Dieu en mystère». Toutefois ce mystère ne doit leur être concédé en aucune manière. L'administration nous en a été confiée, et ce qui est requis d'un administrateur, c'est qu'il soit fidèle (1 Corinthiens 4: 1, 2).

Maintenir la gloire personnelle du Fils de Dieu et y rendre témoignage, est une partie importante de cette haute et sainte administration. L'apôtre Jean le fait avec un soin jaloux. Lorsqu'il s'agit des judaïsant ou d'autres faux docteurs qui corrompaient la vérité, Paul les combat par divers arguments, Dans l'épître aux Galates, où il défend la simplicité de l'évangile, il mêle aux *raisonnements* les plus serrés et les plus pressants, des *appels* pleins de tendresse et des *supplications* ardentes. Mais, dans les épîtres de Jean, tout est péremptoire. Il écarte sommairement et tient à distance tout ce qui n'est pas de cette «onction de la part du Saint» qui fait connaître *le Fils*, aussi bien que le Père, qui n'admet pas qu'aucun mensonge vienne de la vérité, et qui dit nettement: «Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père».

Cette diversité de procédés dont use l'Esprit Saint dans sa sagesse a son importance, et nous devons y faire attention. L'observation des jours ou l'abstention des viandes étaient des choses qui, en réalité, dépréciaient la pleine gloire et la liberté de l'évangile. Toutefois il fallait les supporter (Romains 14). Mais la dépréciation de la Personne du Fils ne saurait être tolérée; nous ne pouvons à cet égard passer un décret d'indifférence.

Un simple voyage d'Egypte en Canaan n'aurait pas constitué un vrai pèlerinage. Plusieurs avaient parcouru cette route sans être des étrangers et des pèlerins de Dieu. Les fatigues et

les difficultés inhérentes à la traversée d'un désert aride et sans chemin frayé, n'en auraient pas fait un pèlerinage divin ou céleste. Il ne suffit pas d'une vie de labeurs et de renoncement poursuivie même avec ce courage moral qui convient à ceux qui, pour Dieu, sont étrangers sur la terre. Pour faire de ce voyage celui du Dieu d'Israël, il fallait que l'arche fût au milieu des pèlerins, portée par un peuple racheté d'Égypte par le sang, et se dirigeant vers Canaan dans la foi en la promesse.

Telle était la vocation des enfants d'Israël dans le désert. Ils avaient à suivre l'arche, à l'accompagner et à la sanctifier. Leur faiblesse a pu se trahir et attirer sur eux, de plus d'une manière et en plus d'une occasion, le châtement et la discipline; mais du moment qu'ils abandonnaient l'objet direct de leur vocation, tout était perdu. C'est ce qui arriva. En face de l'arche de Jéhovah, ils portèrent le tabernacle de Moloch et l'étoile de Remphan, et, en conséquence, leurs pas furent tournés vers Babylone ou Damas (Amos 5; Actes des Apôtres 7).

Et quelle est l'arche qui, maintenant, est au milieu des saints pour les conduire sûrement, saintement et à la gloire de Dieu, à travers le désert de ce monde? N'est-ce pas le nom du Fils de Dieu? Quel est le mystère confié à notre administration et à notre témoignage, sinon celui-là? «Celui qui demeure dans la doctrine (la doctrine de Christ), celui-là a le Père et le Fils. Si quelqu'un vient à vous et n'apporte pas cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison et ne le saluez pas, car celui qui le salue participe à ses mauvaises oeuvres» (2 Jean 9-11). Un mur de séparation doit être élevé par les saints, entre eux et ce qui déshonore Christ.

Arrêtons-nous pour considérer, pendant quelques moments, la personne du Seigneur Jésus comme Fils de Dieu, et s'il daigne lui-même nous assister, le sujet de notre méditation sera en bénédiction pour nos âmes.

Nous sommes baptisés «au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit». Ces paroles renferment la déclaration *formelle* du mystère de *l'essence divine*, la Trinité, *le Fils* y étant reconnu comme une personne divine, aussi bien que le Père et le Saint Esprit.

Ce mystère — le Père, le Fils et le Saint Esprit, trois Personnes dans l'unité de la gloire ou de l'essence divine — est présenté dans d'autres parties des Ecritures, d'une manière différente et à un point de vue plutôt *moral*. Elles le montrent dans sa grâce et sa puissance, et dans son application à nos besoins, à notre vie et à notre édification. C'est ce que l'on voit spécialement dans l'évangile de Jean, qui n'énonce pas ce mystère sous la forme précise qu'il a dans les paroles du baptême, mais qui le place devant l'intelligence des saints, le présente à nos affections, à nos consciences, et le met en notre possession dans la foi et la communion.

C'est ainsi qu'au verset 14 du premier chapitre de Jean, on entend les saints interrompre, pour ainsi dire, l'histoire des gloires de Jésus, et sceller de leur témoignage cette grande vérité: «La Parole devint chair». Dans la ferveur qui convenait à un tel moment, le courant de leurs pensées est comme brisé. Après avoir commencé à parler de la Parole devenue chair, avant d'avoir achevé leur témoignage, ils proclament (dans une parenthèse) sa gloire *personnelle* qu'ils disent avoir vue — «la gloire comme d'un Fils unique de la part du Père». Et bientôt

après (verset 18), il est parlé de ce Fils unique comme étant «dans le sein du Père» — paroles profondément précieuses pour nos âmes (*).

(*) Il est πρωτοτοχοζ ou premier-né en différents sens — et sous ce rapport nous sommes en relation avec Lui: il est πρωτοτοχοζ ou premier-né parmi plusieurs frères. Mais il est aussi μονογενοζ ou Fils unique. Comme tel il est seul.

Le Seigneur, sans doute, est appelé «le Fils de Dieu», à différents points de vue. Il est nommé ainsi comme né de la vierge Marie (Luc 1: 35). Il est dit Fils de Dieu par un *décret* divin, comme aussi en résurrection (Psaume 2: 7; Actes des Apôtres 13: 33; Romains 1: 4). Cela est et demeure vrai, bien que d'autres révélations nous soient données quant à sa filiation divine. Il est le Fils, et cependant il a reçu le nom de Fils (Hébreux 1: 1-5). Matthieu et Marc ne font mention pour la première fois de sa relation avec Dieu comme Fils, qu'à son baptême. Luc va plus loin, il parle de lui comme Fils du Très-haut avant sa naissance dans ce monde. Mais Jean remonte plus haut encore, jusque dans l'incommensurable et ineffable distance de l'éternité, et nous l'annonce comme Fils dans le sein du Père.

Sans doute, tous ne le discernaient pas avec la même clarté; il y avait chez ceux qui s'adressaient à lui différentes mesures de foi touchant sa Personne. Lui-même, par exemple, reconnaît que la foi du centurion qui saisissait sa gloire personnelle, dépassait ce qu'il avait trouvé en Israël. Mais tout cela n'affecte en rien ce que nous apprenons touchant sa Personne, savoir qu'il était le Fils «dans le sein du Père», ou «la vie éternelle qui était auprès du Père», et qui nous a été manifestée.

Nous ne devons pas, bien-aimés, toucher à ce précieux mystère. Craignons d'obscurcir la lumière de cet amour, dans lequel nos âmes sont invitées à marcher en poursuivant leur chemin vers le ciel. Et — si j'ose exprimer cette pensée plus douce et plus profonde — craignons d'admettre aucune confession de foi (ou plutôt d'incrédulité) qui priverait le sein de Dieu de ses éternelles et ineffables délices, qui nous dirait que notre Dieu n'a pas connu de toute éternité, la joie d'un Père, et que notre Seigneur ne goûtait pas de toute éternité, la joie d'un Fils quand il reposait dans le sein du Père.

Si, dans l'essence divine, il y a des Personnes, comme nous savons qu'il y en a, ne devons-nous pas aussi reconnaître qu'il existe entre elles des relations? Le Père, le Fils et le Saint Esprit ne sont-ils pas révélés à notre foi, le Fils engendré et le Saint Esprit procédant du Père? Assurément. Les Personnes dans cette gloire ne sont pas *indépendantes* l'une de l'autre, mais *en relation* l'une avec l'autre. Et ce n'est pas dépasser notre mesure que de dire que le grand architype de l'amour, le précieux modèle ou l'original de toute affection de relation, se trouve dans cette relation entre les Personnes divines.

Pouvons-nous accepter cette pensée d'incrédulité qu'il n'y a pas de *Personnes* dans l'essence divine, et que le Père, le Fils et le Saint Esprit ne sont que différentes manifestations de la même Personne? La *substance* même de l'évangile en serait détruite. Et cette autre pensée d'incrédulité que ces Personnes divines ne sont pas en relation entre elles, jetterait une ombre sur *l'amour* révélé dans l'évangile.

On me demandait un jour si le «sein du Père» n'avait existé qu'au jour où le petit enfant naquit à Bethléhem. A cette question, je répons avec une entière assurance: Certainement le sein du Père a existé de toute éternité. Il était l'habitation éternelle dont jouissait le Fils, et où il était l'ineffable délice du Père. C'est «la retraite cachée de l'amour», a dit quelqu'un, «de l'amour *ineffable* plus élevé que la gloire, car la gloire peut être révélée, mais non pas cet amour». Il est insondable.

L'âme peut n'avoir pas été exercée touchant ces vérités, mais les saints ne peuvent admettre qu'on les nie. L'âme n'ose livrer ce mystère aux pensées des hommes. La foi défend ce terrain contre «la philosophie et les vaines déceptions». Les Juifs même réfutent la difficulté que plusieurs trouvent à l'admettre. Ils comprenaient qu'affirmer être *Fils de Dieu*, comme le faisait le Seigneur, c'était se dire égal à Dieu. Dans leur pensée, se dire Fils, bien loin d'impliquer qu'il s'agissait d'une Personne secondaire ou inférieure, affirmait *l'égalité*. Dans une autre occasion, ils accusent Jésus de blasphème, disant qu'il se faisait *Dieu* parce qu'il revendiquait sa relation du Fils avec Dieu, son Père (Jean 5; 10). C'est ainsi que les Juifs, à plus d'une reprise, réfutent cette misérable difficulté que soulèvent l'incrédulité et les vaines déceptions des hommes. Ils étaient assez sages pour ne pas vouloir soumettre au prisme des raisonnements humains la lumière où Dieu habite.

«Personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père», est une parole qui doit arrêter nos raisonnements, et la déclaration que la vie éternelle nous a été manifestée, pour que nous ayons communion avec le Père et le Fils (1 Jean 1: 2), exprime distinctement l'ineffable mystère *du Fils* comme étant une Personne dans l'essence divine, comme étant «la vie éternelle» auprès du Père. Il est aussi écrit: «Le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître». Et je le demande, quel autre que Dieu peut faire connaître Dieu? En un certain sens, on peut *définir* Dieu. Mais le coeur de l'Eglise ne saurait se contenter de ces définitions, bien que la sagesse du monde ne connaisse rien d'autre. Il nous faut une connaissance ou une révélation de lui-même que *lui seul* peut donner. Le Fils dans le sein du Père, le Fils qui a fait connaître Dieu, peut-il donc être autre qu'une Personne divine?

Rien ne saurait répondre à tout ce que l'Ecriture nous dit de ce grand mystère, sinon la foi en ceci: le Père et le Fils sont dans la gloire de l'essence divine, et, quoique égaux en gloire, il y a entre eux cette relation de Père et de Fils. «Celui qui était auprès de Dieu au commencement, éternel comme Dieu, Dieu lui-même, était aussi le Fils de Dieu», a dit quelqu'un; puis il ajoute: «Dieu permet que plusieurs choses restent des mystères, en partie, je le pense, afin d'éprouver de cette manière l'obéissance de nos *esprits*, car il demande de nous cette obéissance d'esprit, tout autant que celle en action. Cette sujétion de *l'esprit* à Dieu est une partie de la sainteté, et c'est une chose que l'Esprit de Dieu seul peut donner. Lui seul est capable de calmer et d'humilier ces puissances intérieures de l'esprit qui s'élèvent et osent juger des choses de Dieu, refusant de recevoir ce qu'elles ne comprennent pas; désobéissance et orgueil qui n'ont leurs pareils que dans la désobéissance et l'orgueil de Satan». Garantie sainte et bien à propos pour nos âmes! «Qui est le menteur», demande l'apôtre, «sinon celui qui nie que Jésus est le Christ?» Et immédiatement après, il ajoute: «Celui-là est l'antichrist,

qui nie le Père et le Fils», et encore: «Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père»; paroles bien sérieuses que l'Esprit Saint nous donne. Comment aurions-nous, la connaissance du Père, sinon par le Fils et dans le Fils? Le Père peut-il être connu autrement? C'est pourquoi il est écrit: «Quiconque nie le Fils, n'a pas non plus le Père?» Je puis dire: «Abba, Père», dans l'esprit d'adoption; — un poète a pu dire; «Car aussi nous sommes sa race»; — mais Dieu n'est pas connu réellement comme *le Père* si le Fils n'est pas reconnu comme étant dans la gloire de l'essence divine.

Nous pouvons être sûrs; oui, nous avons l'assurance, sous la sanction de l'autorité divine, que si l'onction que nous avons reçue demeure en nous, nous demeurerons dans *le Fils* et dans *le Père*.

Le Fils peut-il être honoré comme le Père (Jean 5: 23), s'il n'est pas reconnu comme étant dans l'essence divine? La foi en lui ne consiste pas à croire qu'il est un Fils de Dieu, ou Fils de Dieu comme né de la vierge, ou comme ressuscité d'entre les morts, bien que ce soient des vérités qui le concernent. La foi en lui est la foi en sa propre Personne. Je ne puis pas appeler Jésus «Fils de Dieu», sauf dans la foi en sa relation *divine* comme Fils. L'intelligence qui nous a été donnée, l'a été, «afin que nous connaissions le Véritable», comme étant «dans le Véritable, savoir dans *son Fils* Jésus Christ», et à cela l'apôtre ajoute: «Lui est le Dieu véritable et la vie éternelle».

«La vérité», dans le sens que lui donne la seconde épître de Jean, n'est-elle pas «la doctrine du Christ», ou l'enseignement de l'Écriture touchant la *personne de Christ*? Et la vérité de la relation de Fils dans l'essence divine, n'y est-elle pas renfermée? Oui, car il y est dit: «Celui qui demeure dans la doctrine, *celui-là a le Père et le Fils*». Et la porte doit être fermée contre ceux qui n'apportent pas cette doctrine du Christ — la même épître parlant de lui comme du «Fils du Père», paroles qui ne sauraient s'appliquer à lui comme né de la vierge par l'opération du Saint Esprit.

Mais de plus, l'amour de Dieu peut-il être compris selon l'Écriture, si la divinité du Fils n'est pas reconnue? Cet amour ne tire-t-il pas son caractère de cette doctrine même? N'est-ce pas sur ce fondement-là que nos cœurs sont touchés et attirés? «Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle». Et encore: «En ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aima, et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés». Et auparavant, l'apôtre avait dit: «En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui,... et nous avons vu et nous témoignons que le Père a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde».

Cet amour ne perdra-t-il pas immédiatement son incomparable gloire, si la vérité de la divinité éternelle du Fils est mise en question? Que répondraient nos âmes à celui qui nous dirait que ce n'est pas *son propre* Fils que Dieu n'a point épargné, et a livré pour tous? Combien cela dessécherait le cœur d'apprendre que Celui que Dieu a ainsi livré (voyez

Romains 8: 32), n'était son Fils que comme né de la vierge, et que ces paroles: «Il n'a pas épargné son propre Fils» se rapportent à ce qui en lui est *humain*, et non à ce qui est *divin*.

Prenons bien garde d'amoindrir la portée de la précieuse parole de Dieu, pour l'accommoder aux préjugés de l'homme. Était-ce avec son serviteur, ou avec un étranger, ou avec quelqu'un qui fût simplement né dans sa maison, qu'Abraham, se rendait à Morija? Était-ce avec un fils d'adoption, ou bien avec son propre fils, son fils même, son fils unique qu'il aimait? Nous savons comment répondre à ces questions? Et je ne sais pas comment je pourrais parler du *Fils* de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi, si je ne le recevais point par la foi comme le Fils dans le sein du Père, le Fils dans la gloire de l'essence divine.

Le Fils est le Christ. Dieu, dans la personne de son Fils, a entrepris pour nous toute l'oeuvre *officielle*, toute l'oeuvre pour laquelle était nécessaire un Christ, oint de Dieu. Il l'a fait dans la personne de Jésus. En conséquence, nous disons: «Jésus Christ, le Fils de Dieu». Le Fils unique, le Christ, Jésus de Nazareth, sont une même personne. Mais c'est dans *sa gloire personnelle et essentielle*, dans *son office*, et dans *l'humanité qu'il a prise*, que nous le voyons sous ces noms différents.

Nous pouvons suivre son merveilleux sentier depuis la gloire jusqu'à ce qu'il hérite de toutes choses. Quelles découvertes, bien-aimés, nous faisons touchant sa Personne! Lisez ce que disent de lui les passages suivants: Proverbes 8: 23-31; Jean 1: 1-3; Ephésiens 1: 10; Colossiens 1: 13-22; Hébreux 1: 1-3; 1 Jean 1: 2; Apocalypse 3: 14. Méditez sur sa Personne, telle qu'elle vous est présentée dans ces glorieuses Écritures. Laissez-les vous pénétrer de leurs diverses lumières pour voir Celui en qui vous vous confiez, Celui qui a tout quitté pour vous, Celui qui a foulé, et foule encore, un tel sentier — et dites-moi si vous pouvez vous séparer de Lui ou de *ce sentier*? Il était dans le sein du Père — il était là la vie éternelle auprès du Père, Dieu, et cependant auprès de Dieu. En conseil il était alors établi, avant le commencement de la poussière du monde. Ensuite, il fut le Créateur de toutes choses dans leur beauté et leur ordre primitifs; puis, dans leur état de péché et de ruine, le Réconciliateur de toutes choses; et bientôt, dans leur réunion en un, il sera l'Héritier de toutes choses. Notre foi le contemple ainsi, et parle ainsi de lui. Nous disons: Il était dans les conseils éternels, dans le sein de la vierge, dans les afflictions de ce monde, dans la résurrection d'entre les morts; il est couronné dans le ciel de gloire et d'honneur, et sera, avec toute autorité et louange, Héritier et Seigneur de toutes choses.

Admettez qu'il n'était pas dans le sein du Père de toute éternité, puis demandez à votre âme si elle n'a rien perdu de l'intelligence et de la joie de ce précieux mystère, déroulé ainsi devant elle d'éternité en éternité. Je ne puis comprendre un saint soutenant une telle chose, et je ne pourrais consentir à me joindre à une confession de foi, disant de mon Père céleste qu'il n'a pas donné son *propre* Fils pour moi.

Quelle bénédiction il y aurait pour nous si nous étions capables de suivre cette pensée — de contempler le Seigneur tout du long de ce sentier jusqu'au trône de la gloire!

Et j'ajouterai: à chaque pas de sa course, nous le voyons objet dans le coeur de Dieu des mêmes et parfaites délices; toute sa joie à la fin, autant qu'au commencement, bien qu'avec ce privilège et cette gloire, qu'il faisait ses délices d'une manière bienheureuse et merveilleusement variée. L'écriture nous permet de suivre cette précieuse pensée. Nous ne parlons pas de cette joie que le Fils avait dans le sein du Père de toute éternité. Nous ne le pourrions pas. Le sein du Père était «la retraite cachée de l'amour» — et la joie qui accompagnait cet amour est aussi inexprimable que lui-même.

Mais lorsque son Bien-aimé fut établi comme centre de toutes les opérations divines et fondement de tous les conseils de Dieu, il était encore les délices de Dieu. C'est dans cette position et dans ce caractère, que nous le voyons au chapitre 8 des Proverbes (versets 22-31). Dans ce merveilleux passage, la Sagesse, ou le Fils, est vue comme l'origine, l'auteur et le soutien de toutes les oeuvres et de tous les conseils divins; établi selon les desseins de Dieu avant que le monde fût, ainsi que nous le présentent plusieurs passages du Nouveau testament (voyez Jean 1: 3; Ephésiens 1: 9, 10; Colossiens 1: 15-17).

Et en tout cela, il peut dire de lui-même: «J'étais alors à côté de lui, son nourrisson, j'étais ses délices tous les jours, toujours en joie devant lui».

Et lorsque l'accomplissement du temps est arrivé, le Fils de Dieu vint dans le sein de la vierge. Qui peut dire ce mystère? Il est réel, mais nul ne peut le sonder. C'est un autre moment de joie et une nouvelle occasion de la faire naître; des anges viennent proclamer le mystère et l'annoncer aux bergers dans les campagnes de Bethléhem.

Alors, sous une nouvelle forme, le Fils de son amour commença une autre carrière. A travers les souffrances et dans son service comme Fils de l'homme, on le voit sur la terre, mais toujours et sans mélange les délices ineffables du Père, comme dans les siècles cachés de l'éternité. «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir»; «voici mon serviteur que je soutiens, mon élu en qui mon âme trouve son plaisir»; telles sont les paroles du Père, exprimant sa joie immuable en suivant les pas de Jésus sur cette terre souillée.

Et cette même voix: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir», se fit entendre une seconde fois sur la sainte montagne, au jour de la transfiguration, de même qu'on l'avait entendue à son baptême, sur les rives du Jourdain. La transfiguration était le gage et la figure du royaume, de même que le baptême était l'entrée dans son ministère et son témoignage. Mais le sein du Père jouit toujours des mêmes délices là où se trouve le Fils, soit que son regard le suive le long du sentier solitaire où, comme serviteur, Jésus traversa un monde souillé, soit qu'il le contemple sur les hauteurs où, comme Roi de gloire, il dominera sur le monde millénaire.

Ce sont ses *délices* en lui, délices parfaites et toujours les mêmes d'éternité en éternité. Aucun arrêt, aucune interruption, dans la joie de Dieu en lui, bien qu'elle soit variée — joie immuable dans sa plénitude et sa profondeur, quelles que soient les occasions qui la font naître. Celui qui la cause est toujours et en tout le même, et telle est aussi la joie. Elle ne connaît pas différentes *mesures*, bien que les *sources* en soient diverses.

Et ce Jésus fut sans souillure dans tout son sentier d'éternité en éternité; aussi saint dans le sein de la vierge, que dans le sein du Père; aussi pur et sans tache à la fin de son voyage ici-bas, que lorsqu'il le commença; aussi parfait comme serviteur, que comme Roi; une perfection infinie caractérisant tout, et le bon plaisir du Père reposant en tout sur lui.

Si seulement l'âme était pénétrée de la pensée que ce précieux Seigneur (contemplé soit où il est, soit *tel* qu'il est) est le même qui, de toute éternité, était dans le sein du Père, si cette pensée était retenue avec force par la puissance du Saint Esprit, plus d'une tendance dans notre esprit qui maintenant le souille, serait arrêtée. Celui qui était dans le sein de la vierge, est le même qui était dans le sein du Père! Quelle pensée! L'Eternel des armées, assis sur son trône haut et élevé, comme Esaïe le vit, Celui que les séraphins ailés adoraient, était Jésus de Galilée! Aussi pur comme *Homme* qu'il l'était comme Dieu — sans tache dans le vase humain, comme il l'était dans le sein éternel — aussi immaculé au milieu des souillures du monde, que lorsqu'il était tous les jours les délices du Père, avant que le monde fût! Quelle ineffable pensée!

Si l'âme est pénétrée de ce mystère, bien des pensées qui surgissent dans notre esprit, trouveront immédiatement leur solution. Qui oserait en présence d'un semblable mystère, parler légèrement, comme plusieurs l'ont fait? Que sa gloire apparaisse à l'âme, et, comme les séraphins, nous nous voilerons la face, et tels que Moïse, nous ôterons les sandales de nos pieds.

Les divins raisonnements de la première épître de Jean montrent, je le pense, que nos vues touchant le Fils de Dieu affectent la communion de l'âme. Car, dans cette épître, l'*amour* est manifesté dans le don du Fils, et nous demeurons dans l'amour. Si donc j'estime que le Père en donnant le Fils, n'a fait don que de la semence de la vierge, l'atmosphère dans laquelle je demeure est obscurcie. Mais si ce don est pour moi celui du Fils qui, de toute éternité, est dans le sein du Père, mon sentiment de l'amour s'élève, et avec lui le caractère de ce en quoi je demeure. C'est ainsi que la communion de l'âme est affectée par notre appréciation du Fils. En conversant avec les saints, on peut voir, il est vrai, que plusieurs, à cause de la simplicité de leur foi, bien que n'ayant qu'une faible mesure de vérité, en jouissent plus que d'autres qui en ont une plus considérable. Mais cela ne touche en rien les pensées et les raisonnements de l'Esprit dans cette épître. Il reste toujours vrai que l'*amour* est ce en quoi nous *demeurons*, et notre communion tirera son caractère de la manière dont nous apprécierons l'amour. Et pourquoi, je le demande, chercherions-nous à affaiblir la jouissance de la communion, et ainsi notre jouissance en Dieu? Le mal gît en ceci — si j'ose parler pour d'autres — c'est que nous nous soucions trop peu des choses précieuses que nous avons en Lui.

Le Fils, le Fils unique, le Fils du Père, s'est «anéanti lui-même», afin d'accomplir le bon plaisir de Dieu, en servant de misérables pécheurs, Mais le Père souffrira-t-il que les pécheurs, pour qui toute cette humiliation a été endurée, en prennent occasion pour déprécier le Fils? Cela ne peut être, comme nous le dit Jean 5: 23. Jésus avait déclaré que Dieu était *son Père*, «se faisant ainsi *égal à Dieu*». Mettrions-nous en question que Dieu l'ait soutenu dans sa déclaration? Que font donc ceux qui nient que le Fils soit dans l'essence divine? Le Père

n'acceptera pas l'honneur qu'on voudrait lui rendre, si, en même temps, il n'est pas rendu au Fils, car «celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé».

L'Esprit fut donné aux disciples par Jésus ressuscité, lorsqu'il souffla en eux (Jean 20). Le Saint Esprit procéda alors de lui, et ainsi *l'Esprit fut (*)*. Mais dira-t-on pour cela, qu'il n'était pas auparavant dans l'essence divine? Jamais un saint n'aura cette pensée. Il en est ainsi *du Fils*. L'Esprit Saint vint sur Marie; la puissance du Très-haut la couvrit de son ombre, et c'est pourquoi la sainte chose qui naquit d'elle fut appelée Fils de Dieu. Mais cela ne touche en rien la vérité qu'auparavant il était le Fils dans l'essence divine.

(*) Voyez Jean 7: 39. (Note du traducteur)

Considérons encore la première épître de Jean. Il s'adresse aux pères, aux jeunes gens et aux petits enfants. Les «*pères*» sont ceux qui ont «connu Celui qui est dès le commencement». Ils demeurent dans «la doctrine de Christ» et ont «le Père et le Fils». L'onction de la part du Saint est puissante en eux, si je puis m'exprimer ainsi. Ils ont écouté avec un profond recueillement d'âme, la déclaration du Père par le Fils (Jean 1: 18). Ayant vu le Fils, ils ont aussi vu le Père (Jean 14: 7-11). Ils gardent les paroles du Fils et du Père (Jean 14: 21-23).

Ils savent que le Fils est dans le Père, eux dans le Fils, et le Fils en eux. Ils ne sont pas orphelins (Jean 14: 18-20).

Les «*jeunes gens*» sont ceux qui ont «vaincu le méchant», celui qui agit dans le monde en niant le mystère du Christ (1 Jean 4: 1-6). Mais ils ne sont pas établis dans la pleine puissance de ce mystère, comme les pères le sont, et ils ont besoin d'exhortations. L'apôtre les avertit donc contre *tout* ce qui appartient au monde, parce qu'ils ont déjà vaincu cet esprit qui, dans le monde, s'oppose à Christ.

Les «*petits enfants*» sont ceux qui ont «connu le Père». Mais ils ne sont que de petits enfants; ils ont donc besoin d'être enseignés et exhortés. Leur connaissance du Père a quelque chose qui manque de maturité, et qui n'est pas aussi liée que celle des pères avec la connaissance du Fils, de «Celui qui est dès le commencement». L'apôtre les met donc en garde contre les antichrists, les décrivant comme s'élevant contre «la vérité» ou «la doctrine du Christ». Il leur dit que «celui qui nie le Fils, n'a pas non plus le Père», que si l'onction qu'ils ont reçue demeure en eux, ils demeureront sûrement dans le Fils et dans le Père, et que la maison de Dieu porte ce caractère qu'aucun de ceux qui ne goûtaient pas cette onction, ne pouvait y rester. Il leur rappelle que la promesse que le Fils a promise, est la vie éternelle. Et enfin, il les exhorte à demeurer dans ce que cette onction enseigne, afin qu'eux, les apôtres, ne soient pas couverts de honte au jour de l'apparition du Fils.

Tout ce précieux passage des Ecritures traite donc de *la Personne du Fils*, ou de «la doctrine du Christ». C'est leur progrès dans *cette* vérité, leur relation *avec* elle, et non leur *caractère général de chrétien*, qui les distingue comme pères, jeunes gens, et petits enfants. Ces exhortations ont donc en vue le grand sujet de toute l'épître, c'est-à-dire *le Fils de Dieu*. En effet, c'est lui qui la caractérise d'un bout à l'autre. C'est le sang du *Fils* qui purifie. Nous avons un avocat auprès du Père, et qui est-il, sinon le *Fils*? C'est dans le *Fils* que l'onction que

nous avons reçue nous fait demeurer. C'est le *Fils* qui a été manifesté pour détruire les oeuvres du diable. C'est dans le nom du *Fils* qu'il nous est dit de croire. C'est le *Fils* qui a été envoyé pour manifester ce qu'est l'amour. C'est la foi dans le *Fils* qui donne la victoire sur le monde. C'est touchant le *Fils* qu'est le témoignage de Dieu. C'est dans le *Fils* que nous avons la vie. C'est le *Fils* qui est venu pour nous donner une intelligence, et c'est en *lui* que nous sommes. C'est le *Fils* qui est le Dieu véritable et la vie éternelle. Nous trouvons tout cela dans cette épître, et ainsi c'est le *Fils* qui est le grand objet qu'elle nous présente. L'apôtre distingue les pères, les jeunes gens et les petits enfants, *selon* leur relation avec cet objet; *d'après la mesure selon laquelle leurs âmes le saisissent*. Ainsi tout, dans cette épître, se trouve être conséquent d'une manière divine et précieuse.

Jean, dans le même écrit, parle beaucoup d'*amour* et de *justice*, comme ce qui découle nécessairement du fait que nous sommes nés de Dieu, et en est la preuve. Mais, en même temps, il parle d'une vraie ou d'une fausse confession de Christ. Considère-t-il les premières choses comme *pratiques et vivantes*, et les autres comme *spéculatives*? Il ne nous autorise en rien à faire cette distinction. Toutes sont traitées comme ayant le même caractère, et il nous fait connaître que l'exercice de l'amour et la pratique de la justice ne compléteraient pas le témoignage d'une âme née de Dieu, sans la connaissance et la confession du Fils.

Si, dans la vision, Esaïe avait pu suivre le sentier de Jésus parcourant les villes et les villages de son pays natal, dans quelle adoration perpétuelle n'aurait-il pas été? Il avait vu sa gloire. Il l'avait contemplé sur son trône haut et élevé, les pans de sa robe remplissant le temple et les séraphins se voilant la face, en reconnaissant en Jésus la gloire de la Dété. Esaïe «vit sa gloire, et parla de lui» (Jean 12; Esaïe 6). Et nous avons besoin de la voir ainsi par la foi — la foi dans le Fils, la foi en Jésus, la foi en son Nom; nous avons besoin de saisir sa Personne, d'avoir le sentiment de sa gloire, cachée derrière un voile plus épais que l'aile d'un séraphin, le voile d'un Galiléen humble et rejeté du monde.

En terminant, rappelons-nous ce que dit le Seigneur touchant les serviteurs qui ont à donner aux autres la nourriture dans le temps convenable (Matthieu 24; Luc 12). Ils doivent avoir soin de ne pas corrompre cette nourriture. Ils ont à «paître l'assemblée de Dieu, laquelle il a acquise par le sang de son propre Fils», dit un apôtre. «Paissez le troupeau de Dieu qui est avec vous», dit un autre. Et l'Assemblée de Dieu et le troupeau de Dieu doit croître de «l'accroissement de Dieu». Merveilleuses paroles!

Veillons, bien-aimés, sur les tentatives de l'ennemi pour corrompre la nourriture des esclaves du Seigneur. Les enseignements de Jean touchant le *Fils de Dieu*, et ceux de Paul touchant *l'Assemblée de Dieu*, sont la nourriture qui convient au temps *actuel*, et nous ne devons pas accommoder au goût et aux raisonnements des hommes la nourriture que Dieu a mise en réserve pour ses saints. La manne doit être recueillie telle qu'elle vient du ciel, et apportée au camp des voyageurs pour les nourrir du pain des anges.

«Et maintenant, je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce, qui a la puissance d'édifier et de vous donner un héritage avec tous les sanctifiés»; telles sont les paroles de Paul, bien applicables aussi de nos jours (*).

(*) En réponse à plusieurs questions, nous faisons remarquer que les importants articles sur «le Fils de Dieu» ont été écrits il y a un grand nombre d'années par notre bienheureux frère J.G. Bellett. (Réd.)

2. Son humanité

«Et la Parole devint chair, et habita au milieu de nous» (Jean 1: 14).

Dans l'histoire de la chair et du sang qui nous est donnée dans les Ecritures, nous apprenons que, *par le péché la mort est entrée dans le monde*. Pour tous ceux qui sont représentés comme étant en Adam, la sentence était: «Au jour que tu en mangeras, tu mourras certainement». Mais touchant la semence de la femme qui n'était pas ainsi représentée, il avait été dit au serpent: «Tu lui briseras le talon». La mort de cette semence devait avoir un caractère aussi particulier que sa naissance. Selon celle-ci, il devait être *la semence de la femme*, et dans sa mort, avoir *son talon brisé*. Quand les temps furent accomplis, Celui qui avait été promis naquit «*de femme*». Le Fils de Dieu, Celui qui sanctifie, participa à la chair et au sang; il devint «la sainte chose» qui naquit de Marie.

La mort avait-elle aucun droit sur lui? Non, aucun. Selon l'alliance éternelle, il devait avoir le talon brisé, mais la mort n'avait aucun droit sur sa chair et son sang. Dans cet Etre béni, il y avait, si j'ose ainsi l'exprimer, la capacité de répondre au dessein divin, que son talon serait brisé; mais en aucune manière il n'était exposé à la mort.

Sous l'alliance éternelle, pour accomplir le dessein de Dieu et selon son propre bon plaisir divin, il s'était livré lui-même, disant: «Voici, je viens». En vue des grandes fins que Dieu se proposait: déployer sa gloire et donner la paix au pécheur, il avait pris «la forme d'esclave». Au temps convenable, il fut «fait à la ressemblance des hommes», et étant «en figure comme un homme» il poursuivit sa course d'humiliation volontaire «jusqu'à la mort de la croix (*)» (Philippiens 2).

(*) C'est ce qu'il n'aurait pu faire, s'il n'eût été égal à Dieu. En effet, toute créature, tout être moindre que Dieu, est déjà *serviteur* de son Créateur. Un Juif pouvait être le serviteur *volontaire* d'un autre Juif — un serviteur dont l'oreille avait été percée (Exode 21). Mais aucune créature ne *saurait* être serviteur *volontaire* de Dieu, parce que toute créature est déjà tenue d'être telle, à cause de sa relation avec Dieu comme Créateur.

C'est ainsi que nous le voyons durant toute sa vie. Il voile sa gloire, «la forme de Dieu» sous celle «d'esclave»; il ne cherchait pas la gloire de la part des hommes. Il honorait le Père qui l'avait envoyé et non pas lui-même. Il ne voulait pas se faire connaître. Il ne voulait pas se montrer au monde. C'est ce que nous lisons de lui. Tout cela convenait à la «forme» qu'il avait prise, et nous en trouvons la parfaite illustration dans les récits des évangiles.

Sous cette forme humble, qui cache celle de Seigneur de la terre et de la mer, il consent à payer le tribut. On le lui demande, ou au moins on demande à Pierre: «Votre Maître ne paie-t-il pas les didrachmes?» Le Seigneur déclare sa liberté de le faire ou non, mais de peur de scandaliser, il paie pour lui et pour Pierre. Mais quel était celui qui se soumettait ainsi au tribut? C'était Celui duquel il est écrit: «La terre appartient à l'Eternel, et tout ce qu'elle contient». Et, en effet, il commande à un poisson de la mer de lui apporter la pièce d'argent même qui lui était nécessaire et qu'il fait donner aux préposés à l'impôt (Matthieu 17).

Quel exemple frappant de ce qu'est le précieux mystère de la piété! Celui qui était «en forme de Dieu», et qui «ne regardait pas comme un objet à ravir d'être égal à Dieu», se servant des trésors du grand abîme et commandant, comme étant *toutes à lui*, aux créatures formées par la main de Dieu, Celui-là avait pris la «forme d'un esclave!» Quelle gloire nous voyons briller à travers le nuage, en considérant cette circonstance passagère et aussi vulgaire! Tout se passait entre le Seigneur et Pierre, mais c'était une manifestation de la «forme de Dieu» cachée sous la «forme d'esclave», de quelqu'un qui était soumis à la puissance humaine. Tout ce que la terre contient lui était tributaire, au moment même où il consentait à être tributaire des hommes. Dans une autre occasion, le convive sans apparence qui se trouvait à un festin de noces, faisait les frais de la fête, non seulement comme s'il eût été «l'époux», mais comme le Créateur de tout ce qui y était servi. Là encore, «il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui».

Il est aussi écrit de lui: «Il ne contestera pas, et ne criera pas; et personne n'entendra sa voix dans les rues»; il ne voulait pas briser le roseau froissé, mais plutôt se retirer. Et c'était parce qu'il avait pris «la forme de serviteur», comme le dit le passage de l'Ecriture que cite l'évangile: «Voici mon serviteur que j'ai élu» (Matthieu 12).

Tous ces incidents montrent d'une manière significative quelle était sa voie. «Montre-nous un signe du ciel», disaient les pharisiens (Matthieu 16). C'était une nouvelle tentation placée devant lui pour l'engager à s'élever lui-même, comme lorsque Satan cherchait à lui persuader de se précipiter du haut du temple, ou lorsque les siens lui disaient: «Montre-toi au monde toi-même». Mais que répond le parfait serviteur? Il ne sera pas donné d'autre signe que celui de Jonas — un signe d'humiliation, un signe que le monde et le prince de ce monde remporteraient en apparence et pour un moment, un avantage sur lui, au lieu d'un signe qui aurait frappé de terreur et réduit au silence le monde forcé de se soumettre à lui.

Elles sont d'une excellence et d'une beauté exquis, ces traces du parfait serviteur de Dieu. David et Paul se tenant, pour ainsi dire, de chaque côté de sa Personne, comme Moïse et Elie sur la sainte montagne, reflètent l'image de Celui qui, comme serviteur, se cachait lui-même. David avait frappé le lion et l'ours, et Paul fuit ravi au troisième ciel — mais ni l'un ni l'autre ne parlèrent de ces faits. Ces actes étaient de brillants reflets du parfait serviteur. Mais David et Paul, comme d'autres mentionnés dans l'Ecriture, ou ceux que nous rencontrons parmi les saints, sont trop loin du grand Modèle pour que nous puissions le mesurer. Il cachait «la forme de Dieu» sous «la forme d'esclave». C'est lui qui avait été la force de David quand

celui-ci frappa le lion et l'ours, et il était le Seigneur de ce ciel où Paul fut ravi, mais il était ici-bas sous la forme de quelqu'un qui n'avait pas «où reposer sa tête».

Il en est de même au sommet, puis au pied de la sainte montagne. Au sommet, durant un moment fugitif, il se montre à ses élus comme le Seigneur de gloire. Redescendu dans la plaine, il était seulement Jésus, défendant à ses disciples de dire à personne la vision, jusqu'à ce que le Fils de l'homme eût été ressuscité d'entre les morts (Matthieu 17).

Observez-le encore dans la nacelle sur le lac durant l'orage. Il était là comme un travailleur fatigué auquel le sommeil était doux. Telle était la forme dans laquelle il se manifestait. Mais sous ce voile était «la forme de Dieu». Il se lève, et comme Celui «qui a rassemblé le vent dans le creux de ses mains, et qui a serré les eaux dans un manteau» (Proverbes 30: 4), il reprend le vent, et dit à la mer: «Fais silence, tais-toi!» (Marc 4).

C'est dans les pleines et diverses gloires du Jéhovah d'Israël, que notre Jésus passe parfois devant nous. Autrefois, le Dieu d'Israël avait commandé aux créatures du grand abîme, et «un grand poisson» avait été préparé pour engloutir Jonas, et être pour lui un tombeau pendant le temps fixé. De même, en son temps, Jésus se montra le Seigneur de «cette mer grande et vaste» et de tout ce qu'elle contient, et commanda à une multitude de poissons de se rassembler dans le filet de Pierre (Luc 5). «Les animaux, les petits avec les grands», qui s'ébattent dans les eaux, reconnaissent dans les premiers temps comme dans de plus rapprochés, la voix de Jéhovah — Jésus.

Ainsi le Dieu d'Israël, comme Seigneur de tout ce que la terre aussi bien que la mer contiennent, se servit d'une ânesse muette pour réprimer la folie du prophète. Et il se montre encore plus dans ce caractère, lorsque l'arche dut être ramenée du pays des Philistins. Le Dieu d'Israël fit éclater sa puissance sur ce que la nature a de plus fort, en obligeant les jeunes vaches attelées au char qui portait l'arche, à se diriger, sans se détourner ni à droite ni à gauche, vers Beth-Shémesh sur les frontières d'Israël, en dépit des fortes résistances de tous leurs instincts naturels.

Plus tard, le Seigneur Jésus agit en affirmant de la manière la plus frappante la même gloire et la même puissance du Dieu d'Israël. Lui, la vraie arche, avait aussi à retourner en son lieu. Le moment vint, dans la suite de son histoire, où, comme l'arche aux jours de Samuel, il devait être transporté de la place où il était dans ce monde. Il avait à visiter Jérusalem entouré de sa gloire. Il était *nécessaire* que, comme Roi de Sion, il entrât dans la cité royale, et il prend un ânon, le petit d'une ânesse, pour lui rendre ce service. Et il le fait, dans toute la conscience de sa dignité et de ses droits comme Seigneur de toute la terre. Le possesseur de l'ânon écoute le message: «Le Seigneur en a besoin», et contrairement à la nature, en opposition à tout ce que le cœur de l'homme aurait pu dire touchant son droit, «il l'envoya aussitôt».

Ainsi Jésus brillait de la gloire qui *caractérisait* le Dieu d'Israël. Le voile pouvait être épais, et il l'était. C'était Jésus de Nazareth, le charpentier, le fils du charpentier (Matthieu 13: 55; Marc 6: 3), mais si épais que fût le voile, la gloire qu'il couvrait était infinie. C'était la gloire de Jéhovah dans toute sa plénitude, toute la divine splendeur que ses rayons brillants venaient

affirmer et exprimer. «Il n'a pas regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu», bien qu'il se soit «anéanti lui-même». La foi saisit cette gloire voilée, et le coeur la garde et l'entoure comme d'une muraille de feu. «Qui est monté dans les cieux, et qui en est descendu? Qui a rassemblé le vent dans le creux de ses mains? Qui a serré les eaux dans un manteau? Qui a établi toutes les bornes de la terre? Quel est son nom, et quel est le nom de son fils, si tu le sais?» (Proverbes 30: 4). Nous n'essaierons pas de le dire — mais comme Moïse, tandis que Jésus passe, nous nous prosternerons et adorerons (Exode 34).

Qu'ils sont beaux ces exemples dans lesquels l'Écriture nous montre la forme d'esclave cachant la gloire de Dieu! Ils ont le même caractère et la même signification, j'ose le dire, ces cas dans lesquels il semble s'abriter du danger, ou mettre en sûreté sa vie. Et c'est toujours pour l'âme une tâche précieuse et bénie de découvrir ainsi sa beauté et sa gloire cachées aux yeux des hommes. Mais plusieurs qui, à aucun prix, ne voudraient ternir sa gloire, sont encore incapables à la saisir, et souvent se trompent sur la manière dont elle se manifeste, ou la forme qu'elle prend.

Le Fils vint dans le monde en contraste complet avec celui qui est encore à venir, et devant lequel, comme il est écrit, «la terre tout entière sera dans l'admiration» (Apocalypse 13: 3). Ainsi que Jésus le dit lui-même: «Moi, je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas; si un autre vient en son propre nom, celui-là vous le recevrez». En accord avec cela, si sa vie était menacée, il n'étonnait pas le monde par quelque acte qui aurait commandé l'admiration: au contraire. Il s'était anéanti lui-même. Il ne voulait être ni quelqu'un ni quelque chose. Il refuse absolument d'être grand aux yeux des hommes — admirable et glorieux contraste avec celui dont «*la plaie mortelle avait été guérie,*» de sorte que toute la terre frappée d'étonnement l'adorait, celui dont l'image avait reçu la vie et la parole, afin que tous, petits et grands, reçussent sa marque sur leur front.

Le Fils de Dieu offrait un parfait contraste avec tout cela. Il vint au nom de son Père, et non en son propre nom. Il avait la vie en lui-même, Il était égal à Dieu, duquel il est écrit «qu'il possède seul l'immortalité», mais il cachait *cette splendeur de la gloire divine* sous la forme de quelqu'un qui semblait protéger sa vie par les moyens les plus ordinaires et les plus méprisés. Cette pensée nous serait précieuse, si nous avions seulement des coeurs disposés à adorer. Celui qui viendra bientôt en son propre nom pourra recevoir par l'épée une blessure mortelle et cependant vivre, de sorte que le monde en sera dans l'étonnement, mais le Fils de Dieu fuit en Égypte.

Manquerions-nous d'intelligence spirituelle au point de ne pas voir de telles choses? La vue de sa gloire est-elle tellement voilée qu'elle doive nous être imposée? S'il en est ainsi, que le Seigneur veuille nous supporter, et qu'il daigne nous donner de la voir. Car sous ce voile se trouve une gloire qui, semblable aux flammes de la fournaise des Chaldéens, aurait pu détruire en un instant tous ses ennemis. En effet, à la fin, quand le moment fut venu, la puissance des ténèbres devait avoir son heure, les serviteurs de cette puissance, en présence de la gloire du Seigneur, «reculèrent et tombèrent par terre», nous montrant que, si Jésus fut saisi par eux, il était un captif entièrement *volontaire*, de même que plus tard il fut une victime volontaire (*).

(*) Lorsque je me rappelle qui il était — la semence de la femme, le Fils de Dieu, Dieu manifesté en chair, quand je me rappelle aussi que la mort, sous quelque forme qu'elle se présentât, n'avait aucun droit sur lui, je ne puis avoir d'autre pensée que celle-ci qu'il était une victime volontaire. Envisagé comme étant dans la chair et le sang qu'il avait pris, la mort n'avait aucun droit, parce qu'en lui, il n'y avait point de péché; envisagé dans sa Personne, la mort ne pouvait pas le toucher, à moins qu'il ne la rencontrât selon l'alliance éternelle. Ainsi l'âme se refuse absolument à admettre la pensée qu'il sauvait sa vie dans le sens ordinaire du mot.

En rapport avec ce que je viens de dire, contemplons-le dans l'occasion à laquelle j'ai déjà fait allusion (Matthieu 12: 14, 15). Le Seigneur craignait-il en ce moment la colère des pharisiens, et croyait-il devoir mettre sa vie en sûreté? Je ne le pense pas. Il prenait une position qui convenait parfaitement au sentier admirable qu'il suivait comme serviteur, ne cherchant point à s'acquérir un nom honoré dans le monde, mais, à travers l'humiliation et la mort, un nom tel que les gentils pussent se confier en lui, et que les pauvres pécheurs fussent sauvés par la foi en ce nom.

Considérez-le dans un autre moment, quand l'épée d'un Hérode le menaçait une seconde fois. Comment le Seigneur agit-il devant ce danger et le domine-t-il? C'est dans la conscience que, en dépit de toute la ruse du roi, et dût Hérode y ajouter la violence, lui, Jésus, suivrait jusqu'au bout le chemin qui lui était tracé, accomplirait son oeuvre, puis serait consommé. Et cette consommation dont il parle, devait venir, nous le savons, non du fait qu'Hérode ou les Juifs l'auraient emporté sur lui, mais de ce qu'il se livrerait lui-même pour devenir le chef de notre salut et serait «consommé par les souffrances». Et, dans la même occasion, le Seigneur dit que, bien que comme prophète, il dût mourir à Jérusalem, c'était afin que Jérusalem comblât la mesure de ses péchés, car il était le Dieu de Jérusalem qui, pendant tant de siècles de patience et d'amour, l'avait supportée, avait plaidé avec elle, mais qui bientôt, exerçant le jugement, la laisserait désolée (Luc 13: 31-35).

Je le répète: que de gloires étaient voilées sous l'humble forme de Celui que menaçait la colère d'un roi, et qui avait à rencontrer le mépris et l'inimitié de son peuple!

Je voudrais encore relever un ou deux incidents plus frappants que ces derniers. Considérons le Seigneur dans sa propre ville, aux premiers jours de son ministère. Nous y voyons le même grand principe. Pour moi, le bord escarpé de la montagne sur laquelle Nazareth était bâtie, n'est pas un lieu où la vie de Jésus fût en danger, mais ce que le faîte du temple avait été pour lui (voyez Luc 4: 9, 29). Le diable n'avait pas la pensée que le Seigneur se donnerait la mort en se précipitant du haut du temple. Il le tentait, comme autrefois il avait tenté la femme dans le jardin. Il voulait l'induire à se glorifier lui-même, et, si j'ose dire ainsi, à se faire semblable à Dieu, comme il l'avait dit à Eve. Il cherchait à corrompre en Christ les sources secrètes, comme il l'avait fait en Adam, et à mettre en mouvement un des principaux ressorts — «l'orgueil de la vie». Mais Jésus garda la forme de serviteur. Il ne voulut pas se précipiter lui-même, mais rappela avec soumission cette parole: «Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu».

Il en fut ainsi sur la montagne de Nazareth. Le lieu d'où l'on voulait précipiter Jésus n'était pas plus élevé que le faîte du temple. Jésus ne courait pas plus de danger en un endroit que

dans l'autre. Il serait arrivé sain et sauf au pied de la montagne comme au bas du temple. Mais comment aurait été accomplie l'Écriture qui annonce qu'il ne chercherait point sa gloire? Lui donc, «passant au milieu d'eux, s'en alla». Il se retira sans être remarqué ni connu, restant sous sa forme de serviteur, et manifestant sa grâce dans les pensées de ses saints.

Nous n'osons pas dire qu'il sauva ainsi sa vie. Une telle pensée est contraire à la gloire de sa personne, «Dieu manifesté en chair». Dans les jours de sa chair, Jésus était constamment rafraîchi dans son cœur, lorsque la foi découvrait sa gloire cachée sous le voile! Quand le Fils de David, ou le Fils de Dieu, ou le Jéhovah d'Israël, ou le Créateur du monde, était discerné par la foi sous la forme de Jésus de Nazareth, Jésus se réjouissait en esprit. Et maintenant aussi, nous pouvons le dire, lorsqu'il est présenté de nouveau à nos pensées sous la forme de serviteur, il se réjouit dans les saints contemplant sa gloire derrière le nuage.

La «fuite» en Égypte, comme nous pouvons la nommer, pendant les jours du jeune enfant de Bethléhem, est un incident d'une beauté spéciale. Nous nous rappelons qu'au temps de Moïse, les enfants d'Israël en Égypte étaient comme un buisson au milieu du feu; mais à cause de la sympathie et de la présence du Dieu de leurs pères, le buisson n'était pas consumé. Jéhovah était au-dessus du Pharaon; celui-ci aurait voulu détruire le peuple, mais Jéhovah le gardait et le faisait multiplier au cœur même du pays du Pharaon. Et cela s'opérait «non par force, ni par pouvoir», car Israël ne valait pas plus qu'un buisson, un buisson de ronces, qu'une étincelle aurait consumé. Mais le Fils de Dieu était dans le buisson. C'était là le secret. Il était avec Israël en Égypte, comme plus tard dans la fournaise avec Shadrac, Mésac et Abed-Nego, et, bien que le buisson fût brûlant, et que la fournaise fût chauffée sept fois plus qu'à l'ordinaire, l'odeur du feu n'avait point passé sur eux.

«Grande vision», en effet, que celle que Moïse contempla — le buisson en feu qui ne se consumait pas — vision telle qu'il se détourna pour la voir. Et nous pouvons encore, dans le même esprit que Moïse, nous détourner et visiter le même lieu. Lisons Exode 1-15, et regardons encore cette vision merveilleuse; comment le buisson était en feu sans être consumé, comment ce faible buisson d'Israël fut gardé sain et sauf au milieu de la fournaise d'Égypte, parce que le Fils de Dieu était là.

Que l'ardeur du feu fût augmentée de plus en plus, il ne pouvait l'emporter. Et comment enfin Israël quitta-t-il l'Égypte? De la même manière que les trois jeunes hommes sortirent de la fournaise que Nebucadnetsar avait fait chauffer. Ce fut en triomphe, sans que rien fût brûlé, sinon les liens qui les enchaînaient. Pharaon et son armée périrent dans la mer Rouge, tandis qu'Israël en sortait sous la bannière de l'Éternel.

Mais Israël en Égypte jouissant des *sympathies* du Fils de Dieu, était-il plus en sécurité que Jésus, «Dieu manifesté en chair»? Le buisson israélite aurait-il été à l'épreuve de la fournaise d'Égypte, et la chair de Jésus dans son humiliation, lorsque Dieu lui-même était manifesté dans cette chair, n'aurait-elle pas été inattaquable, malgré l'inimitié complète de l'homme, la haine d'un roi, l'envie des scribes et la rage de la multitude? Tout le mystère du buisson en feu et non consumé, est là. Israël ne pouvait pas souffrir au delà de ce que Dieu

avait prescrit, à cause des *sympathies* du Fils de Dieu; Jésus ne pouvait pas être touché au delà de ce qu'il voulait, parce qu'il était *l'incarnation* du Fils de Dieu.

«J'ai appelé mon Fils hors d'Egypte», était vrai de Jésus comme d'Israël. Jésus et Israël étaient, chacun dans leur jour, des buissons en feu mais non consumés — faibles en apparence et au jugement des hommes, mais inattaquables. Tous deux eurent leurs douleurs dans cette Egypte du monde, mais leur vie est à l'abri de toute atteinte; Israël à cause des sympathies dont il jouissait, Jésus à cause de ce qu'il était dans sa Personne.

Etait-ce donc pour sauver sa vie que le petit enfant fut conduit en Egypte? Israël autrefois quitta-t-il l'Egypte pour échapper à la mort? Shadrac et ses compagnons sortirent-ils de la fournaise pour que leur vie fût à l'abri. La vie d'Israël était en sûreté en Egypte comme hors d'Egypte. Les trois jeunes gens juifs étaient aussi peu touchés par le feu dans la fournaise que dehors. Israël quitta l'Egypte pour rendre témoignage à la gloire de Jéhovah, son Sauveur; il en fut de même des trois jeunes hommes en Chaldée; et de la même manière, et pour la même fin, le petit enfant fut conduit hors de la Judée, loin de la colère du roi Hérode. Le Fils de Dieu avait pris la forme de serviteur. Il n'était pas venu en son propre nom, mais au nom de son Père. Il s'était anéanti lui-même, il avait pris cette humble forme d'esclave, et c'est comme tel qu'il commença sa course, tandis qu'il était encore «petit enfant». Il fut ainsi, parmi d'autres humiliations, obéissant même jusqu'à fuir en Egypte, comme pour sauver sa vie de la colère du roi, et c'était pour la gloire de Celui qui l'avait envoyé.

Nous devons être attentifs à ne pas prendre occasion de ces exemples de sa vie de parfait serviteur, pour déprécier sa Personne. Il était inattaquable. Jusqu'à ce que son heure fût venue, et qu'il fût prêt à se livrer lui-même, les capitaines et leurs cinquantes devaient tomber avant de pouvoir le saisir; mais lui, avant cette heure, il s'abaissait, et s'abaissait encore, allant en Egypte dans une occasion, et ensuite d'un village à un autre, — Fils de l'homme, méprisé et rejeté.

Traiterons-nous avec un esprit insouciant et léger ce mystère de l'assujettissement volontaire du Fils de Dieu? Lèverons-nous avec irrévérence le voile qui le couvre? Et c'est ce que l'on ferait, si l'on voulait se servir des exemples que j'ai cités et d'autres semblables, pour démontrer que la condition de chair et de sang que le Seigneur avait prise, était *assujettie à la mort*. Ce serait vouloir lever le voile d'une main irrespectueuse et inhabile. Et ce serait plus encore. Nous lui porterions un double déshonneur. Nous déprécierions sa Personne dans des actes qui manifestent sa grâce et son amour infinis pour nous, son assujettissement et son dévouement à Dieu.

On dit cependant de nos jours que la nature, ou la violence, ou un accident, auraient pu porter atteinte à la vie du Seigneur Jésus, et causer sa mort comme à nous. Une telle pensée, je le demande, ne rattache-t-elle pas le péché à sa Personne? On dira que ce n'est pas ce que l'on entend. C'est possible, mais en réalité, ce n'est pas autre chose, car dans l'histoire de l'homme que trace l'Ecriture inspirée (et notre sagesse ne doit pas aller au delà de ce qui est écrit), la mort ne s'attache à lui que par le péché. Si la chair et le sang dans la Personne de

Jésus étaient exposés à mourir, ou si, par leur nature et leur condition, ils étaient sujets à la mort (sauf lorsque, dans sa grâce, il s'est livré lui-même), ne seraient-ils pas rattachés au péché? Est-ce ainsi que Christ est devant l'âme? Cette suggestion le traite comme quelqu'un qui est *exposé* à mourir. Il n'aurait alors jamais pu entreprendre d'accomplir tout ce que comporte la forme de serviteur — l'obéissance jusqu'à la mort. A part ce qu'il avait entrepris dans ce caractère de serviteur, il n'était assujéti à rien.

Il y a, dans la pensée que nous combattons, quelque chose qui fait craindre que «les portes du hadès» ne tentent de nouveau d'assaillir le Roc sur lequel l'Eglise est fondée, je veux dire la Personne du Fils de Dieu. Et si l'on cherche à la justifier sous le prétexte que l'on a voulu faire ainsi ressortir la réelle humanité du Seigneur, l'excuse elle-même doit d'autant plus éveiller nos soupçons. Est-ce simplement l'humanité que j'ai dans la Personne de Christ? N'est-ce pas infiniment plus, savoir Dieu manifesté en chair? Il ne pourrait être mon Sauveur à moi, s'il n'était pas le compagnon de Jéhovah. Chaque créature doit au Créateur tout ce qu'elle peut lui rendre. Celui-là seul qui ne regardait pas «comme un objet à ravir d'être égal à Dieu», a pu *prendre* la forme de serviteur — tout autre *est* déjà serviteur, ainsi que nous l'avons dit. Aucune créature ne peut sans rébellion vouloir faire au delà de ce qu'elle est obligée de faire. Personne n'était qualifié afin d'être garant pour l'homme; si ce n'est Celui qui, sans prétention, revendiquait le droit d'être égal à Dieu et par conséquent d'être indépendant.

La vraie humanité en Adam était susceptible de pécher; le fait le prouve. Nous pouvons affirmer avec plus de certitude qu'Adam avait la capacité de *pécher* que la capacité de *mourir*. Son histoire démontre la première chose, mais ne nous permet pas d'affirmer la seconde, car il nous est dit que la mort est entrée par le péché. Par nature, il y avait en lui la capacité de pécher, mais il ne nous est pas dit qu'il y eût la capacité de mourir.

Si donc quelqu'un, pour démontrer la vraie humanité de Christ, voulait suggérer qu'il y avait en lui la capacité ou la possibilité de pécher, que lui dirait notre âme? Je laisse la réponse à ceux qui connaissent Jésus. Soyons sûrs que le diable est derrière toutes ces tentatives contre le *Roc de l'Eglise*, qui est *la Personne du Fils de Dieu* (Matthieu 16: 18). Car son oeuvre, son témoignage, ses souffrances, sa mort même, ne seraient absolument rien pour nous, s'il n'était pas Dieu. Sa *Personne* donne sa valeur à son sacrifice, et c'est ainsi qu'elle est notre Rocher. Ce fut une confession de sa Personne, faite par quelqu'un qui, à ce moment, était ignorant de son oeuvre et de son sacrifice, qui conduisit le Fils de Dieu à parler de lui-même comme du Roc sur lequel son Assemblée serait bâtie, et aussi à annoncer cette vérité ou ce mystère contre lequel les portes du hadès, la force et la subtilité, devaient déployer tous leurs efforts. C'est ce qui eut lieu dès le commencement, et c'est ce qui a encore lieu maintenant. La pleine gloire de «Dieu manifesté en chair», a été, dans les temps passés, obscurcie par les Ariens et les Sociniens, au moyen des raisonnements plus ou moins spéciaux et faux. Plus récemment, la nature *morale* de l'homme Christ Jésus, «sur toutes choses, Dieu béni éternellement», a été assaillie par l'Irvingisme, ternie et souillée autant que la pensée mauvaise pouvait atteindre. Plus récemment encore, les *relations* dans lesquelles Jésus se trouve auprès de Dieu, et les *expériences d'âme* par lesquelles il fut exercé, ont été l'objet des

spéculation de l'esprit humain, et maintenant, *sa chair et son sang*, le «temple de son corps», a été profané (*). Mais il est aisé de voir dans toutes ces attaques le même dessein — celui de *déprécier la gloire du Fils de Dieu*. D'où vient cela? Nous le savons. Et d'où viennent l'énergie et la puissance qui s'y opposent? *Le Père* est occupé et jaloux de la gloire de son Fils; il la maintient contre tout ce qui tend à la déprécier, que les attaques soient grossières ou subtiles. Lisez, bien-aimés, les paroles du Seigneur aux Juifs dans le chapitre 5 de Jean. Là est découvert ce secret, que bien que le Fils se soit abaissé lui-même, et, comme il le dit, ne puisse «rien faire de lui-même», le Père regarde à ce que par là, il ne soit en rien déshonoré, ni déprécié — il veille sur les droits, sur tous les droits divins du Fils, et le déclare par ces paroles qui montrent son soin jaloux: «Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé».

(*) Il peut être utile de rappeler au lecteur que l'écrit dont nous donnons ici la traduction, est de J-G. Bellett, auteur de «La gloire morale de Christ», ouvrage bien connu parmi nous. L'édition anglaise sur laquelle nous faisons notre traduction est de 1880. (Réd.)

La patience dans l'enseignement, la patience envers ceux qui sont simplement ignorants, est assurément la voie divine, la voie de l'Esprit de grâce. C'est celle que suivait lui-même le Seigneur: «Je suis depuis si longtemps avec vous, et tu ne m'as pas connu, Philippe?» disait-il.

Mais permettre ou tolérer la moindre chose qui porte atteinte à Christ, n'est pas la voie divine. Les écrits de Jean nous le prouvent — ils sont la portion la plus solennelle des oracles de Dieu, tellement à part et précieuse en même temps, parce qu'elle traite de la gloire personnelle du Fils. Et ils me semblent montrer que ceux qui voudraient souiller cette gloire, ou qui seraient insouciants de la maintenir, n'ont à attendre que peu de miséricorde, si même aucune.

J'ajouterai que d'autres faits dans l'histoire du Seigneur, tels que la faim, la soif et la fatigue qu'il endura, ne peuvent être allégués pour soutenir la pensée que, dans la chair et le sang auxquels il participait, il fut sujet à la mort. Le Fils de Dieu, Dieu manifesté en chair, n'était exposé à rien. Aucune chose en dehors du jardin d'Eden n'était sa portion. Il avait soif et était fatigué lorsqu'il s'assit au puits de Sichar. Il dormait dans la nacelle après une journée de service pénible. Mais quoi que ce fût qu'il connût de toutes ces choses, dans ce lieu de ronces et d'épines, de douleurs, de peines et de labeurs, il le connut et l'endura seulement comme accomplissant ce qui convenait à la forme de serviteur qu'il avait prise.

Dans une occasion où les Juifs s'adressaient à lui, l'Homme de douleurs, il leur apparaissait comme âgé de près de cinquante ans. Ce que j'apprends de ce fait est seulement combien il avait supporté de labeurs dans le service qu'il accomplissait pour notre bénédiction et pour la gloire de son Père. J'y vois la réalisation de ce qui est écrit: «Son visage était défait plus que celui d'aucun homme», à cause de tout ce qu'il endura pour nous et de la contradiction des pécheurs, et non pas, même dans la moindre mesure, par l'effet du déclin causé par l'âge, comme si ce déclin pouvait s'attacher à lui.

Les Juifs sont plus d'une fois, dans l'Écriture, accusés d'avoir été ses meurtriers (Actes des Apôtres 2: 36; 3: 15; 7: 52), et c'est avec justice. Nous sommes tous sous la même condamnation. C'est *le crime de meurtre* qui pèse sur nous. Dans un sens entièrement

judiciaire, ils livrèrent et mirent à mort le Juste. Ils furent ses meurtriers. Et cependant, si étrange que cela semble à la raison, ce que nous lisons est parfait aux yeux de la foi: «Personne ne me l'ôte, mais moi, je la laisse de moi-même; j'ai le pouvoir de la laisser, et j'ai le pouvoir de la reprendre: j'ai reçu ce commandement de mon Père». Il était *libre* et cependant *assujetti* à un commandement. Etrange, je le répète, pour la raison et l'incrédulité, mais parfait pour la foi.

Le Fils de Dieu mourut sur la croix, où les mains iniques de l'homme l'avaient cloué, et selon le dessein éternel et la grâce de Dieu. C'est là qu'il mourut, et il mourut parce qu'il était là. L'Agneau fut *immolé*. Qui voudrait contredire ce fait? Des mains iniques l'ont mis à mort, et Dieu s'est pourvu de lui comme d'un Agneau pour son autel. Qui oserait toucher à un mystère si précieux et si nécessaire pour nous? Et cependant l'Agneau s'est livré lui-même en sacrifice. Ce ne furent ni l'épuisement causé par les souffrances, ni les douleurs de la crucifixion qui amenèrent sa mort. Il laissa sa vie de lui-même. En signe qu'il était en pleine possession de la vie qu'il laissait, «il cria d'une forte voix», puis «rendit l'esprit». Le récit ne nous permet pas d'avoir une autre pensée, ni, ajouterai-je, les affections des saints qui l'adorent. Pilate s'étonna qu'il fût déjà mort; il avait peine à le croire et eut à s'en assurer. Le temps qui s'était écoulé depuis la crucifixion n'était pas suffisant pour avoir amené la mort; aussi les jambes des deux autres crucifiés avec Jésus, furent-elles brisées. Mais lui était déjà mort. Pilate dut faire une enquête et s'en assurer par des témoins oculaires. La vérité que nous maintenons interprète ainsi seule le sens strict et littéral du récit. Nos âmes devraient bénir Dieu de nous avoir présenté un tel tableau de son Agneau immolé, de notre Sauveur crucifié par des meurtriers, et mourant pour nous. Mettons-nous de côté le récit qui nous le montre comme l'Agneau *immolé*, ou faisons-nous taire le cantique qui, dans le ciel, célèbre ce mystère, lorsque nous disons que l'Agneau immolé a laissé de lui-même sa vie? L'histoire du Calvaire qu'a tracée le Saint Esprit affirme cette pensée; ce que nous soutenons interprète seul le récit strict des faits. Jésus était *libre* et cependant assujetti à un *commandement*. La foi saisit tout cela. Et selon ce mystère, quand l'heure fut venue, comme nous le lisons: «Ayant baissé la tête, il remit son esprit» (Jean 19: 30). Il reconnaissait le commandement qu'il avait reçu, et cependant de lui-même il donnait sa vie; *obéissant* jusqu'à la mort, c'était cependant lui qui laissait sa vie.

La foi n'a aucune difficulté à comprendre ces choses — et même elle saisit que c'est en cela seul que consiste le vrai et parfait mystère. Il mourut selon les conseils éternels, auxquels il se soumit volontairement, étant le «Compagnon» de «l'Eternel des armées».

Mais, ainsi que nous l'avons déjà dit à sa louange, le Fils de Dieu sur la terre cachait toujours sa gloire — la forme de Dieu — sous la forme de serviteur. Sa gloire avait été reconnue dans toutes les sphères de la domination de Dieu. Les démons, les corps et les âmes des hommes, la mort et le sépulcre, les bêtes des champs et les poissons de la mer, le blé et le vin, reconnaissaient sa puissance. Lui seul, si j'ose le dire, n'y prétendait pas, car son sentier ici-bas était de voiler sa gloire. Il était «le Seigneur de la moisson», mais il se montrait comme

un des ouvriers dans le champ; il était le Dieu du temple, et le Seigneur du sabbat, mais se soumettait aux attaques et aux défis d'un monde incrédule.

Tel était le voile ou la nuée sous lesquels sa gloire se retirait. Et c'est ainsi, dans une entière communion avec tout ceci, comme nous l'avons déjà dit, qu'il agissait dans les diverses occasions où sa vie était menacée. Sous des formes méprisées, il cachait sa grandeur. Parfois, la faveur du commun peuple le mettait à l'abri (Marc 11: 32; 12: 12; Luc 20: 19); d'autres fois, il se retirait lui-même, soit d'une manière ordinaire ou d'une manière plus miraculeuse (Luc 4: 30; Jean 8: 59; 10: 39); d'autres fois encore, l'ennemi ne pouvait mettre la main sur lui, parce que son heure n'était pas venue (Jean 7: 30; 8: 20); et dans une occasion remarquable, comme nous l'avons vu, la fuite en Egypte l'éloigna de la colère d'un roi qui cherchait sa vie.

En toutes ces choses, du commencement à la fin, ce que nous voyons, c'est le Seigneur de gloire se cachant lui-même comme quelqu'un qui vient au nom d'un autre, et non en son propre nom. Mais il était «le Seigneur de gloire» et «le Prince de la vie». Il était un *captif* volontaire, ainsi que nous l'avons remarqué, et à la fin dernière, il fut une *victime* volontaire. «Il a *donné* sa vie en rançon pour plusieurs (*)».

(*) Le Fils s'est placé lui-même sous le commandement du Père, en vue de la gloire de Dieu dans notre salut (Jean 10: 18; 12: 49), et maintenant le Père nous donne un commandement: c'est de rendre tout honneur divin au Fils; en d'autres termes, de marcher dans la vérité de sa Personne (Jean 5: 23; 1 Jean 3: 23; 2 Jean 4-6).

En d'autres jours, l'arche de l'Eternel tomba entre les mains des ennemis. Elle fut prise par les Philistins à la bataille d'Ebenézer. Là, Dieu «livra à la captivité sa force, et sa magnificence dans les mains de l'ennemi», mais elle était inattaquable. En apparence, c'était une chose faible, faite de bois et d'or; mais sa présence troublait les incirconcis et frappait leurs dieux, leurs personnes et leurs terres. Elle était toute seule, sans aide aucune, au milieu d'ennemis enivrés de leur victoire; pourquoi donc ne la mirent-ils pas en pièces? L'écraser contre une pierre semblait chose facile, et elle eût été détruite. Elle les gênait, et semblait pourtant à leur merci. Pourquoi donc ne pas s'en débarrasser? *Ils ne le pouvaient pas*; telle est la réponse. L'arche chez les Philistins était un autre buisson dans les flammes et qui ne se consumait pas. Elle semblait être à la merci des incirconcis, mais elle était inattaquable. Les Philistins pouvaient l'envoyer d'Asdod à Gath, et de Gath à Ekron; mais aucune main ne pouvait la toucher pour la détruire (voyez 1 Samuel 4-6).

Et il en était ainsi de la vraie arche — le Fils de Dieu, Dieu manifesté en chair. Il pouvait être comme le jouet des incirconcis pendant un temps; Pilate l'envoyant à Hérode, et Anne à Caïphe; la multitude le conduisant à Pilate, et Pilate le livrant à la multitude; mais sa vie était en dehors de leur atteinte. Il était le Fils de Dieu, et bien que manifesté en chair, il était toujours le Fils comme dans l'éternité. Par quelques douleurs qu'il eût passé, quelques fatigues qu'il eût endurées, la faim, la soif, les labeurs, en toutes ces choses, il accomplissait ce qui convenait à la forme de serviteur qu'il avait prise. Mais il était le Fils qui avait «la vie en lui-même», l'arche inviolable, le buisson ne pouvant être consumé, même au milieu des flammes dévorantes de la haine parfaite du monde. Tel était le mystère.

Mais en disant cela, en continuant cette méditation avec quelque satisfaction dans mon âme et aussi quelque profit, j'en ai la confiance, il n'y a rien que j'aimerais plus, si ce n'est d'avoir les sentiments que tout vrai Israélite dut éprouver, au jour où l'arche de Dieu revint du pays des Philistins. Il aurait eu le cœur rempli de joie et d'adoration; il aurait mis tous ses soins à s'assurer que ce grand événement avait, en effet, eu lieu, même s'il eût vécu loin de la scène. De même que tout Israélite, de quelque tribu qu'il fût, cette chose le concernait profondément — que l'arche eût été délivrée, qu'elle ne fût plus maniée par les mains des incirconcis, ni envoyée par eux d'une de leurs cités à une autre. Mais une fois convaincu de cela, il devait veiller à ne pas la toucher, ni regarder dedans, de peur de pécher comme les Bethshémites, lorsqu'elle fut revenue de chez les Philistins.

Nous devons, j'en ai la ferme conviction, repousser ces pensées touchant la condition *mortelle* du corps de notre précieux Seigneur. Toutes ces paroles et ces spéculations ressemblent à la manière profane dont les mains des Philistins incirconcis se portaient sur l'arche. Et nous avons à montrer *l'erreur* de ces pensées, en même temps que leur *irrévérence*. Rien d'autre que la pleine délivrance de l'arche des mains des ennemis, et son retour vers nous, ne doit nous satisfaire. Mais un autre devoir nous incombe. Nous n'avons pas à la manier, ou à la scruter, comme si c'était un sujet ordinaire. Nous ne devons pas nous étendre en paroles à cet égard, car «dans la *multitude* des paroles la transgression ne manque pas». On ne doit se permettre aucune considération d'ordre physique dans un tel sujet, quand même elle serait saine et ne pourrait être contredite. Ce n'est point là la voie de l'Esprit de Dieu, ni de sa sagesse. Le corps du Seigneur était un *temple*, et il est écrit: «Vous révérez mon sanctuaire: moi, je suis l'Eternel».

Si quelqu'un refusait de suivre ces spéculations, et au lieu d'y *répondre*, les repoussait, je n'aurais rien à dire. Il peut y avoir chez plus d'une âme un saint sentiment qui la porte à refuser de s'ingérer dans ce qui doit toujours être au-dessus de nous, au delà de la portée de qui que ce soit, et de ce que l'Écriture présente. Je me rappelle les paroles: «Ne réponds pas au sot selon sa folie, de peur que toi aussi, tu ne lui ressembles». Mais ces spéculations sur la Personne du Fils de Dieu tirent leur origine d'autre part. L'arche est tombée en des mains incirconcises, et ce que j'ai pris sur moi d'écrire, est un essai de la recouvrer. Mon désir est de la faire descendre, avec tout le respect et la sainteté qui conviennent à l'âme en accomplissant ce service, du «chariot neuf» où la pensée humaine l'a placée (1 Chroniques 13: 7).

J'ajouterai que toute la question actuelle peut profiter à l'âme. Quelque repoussante que fût la carcasse du lion, elle dut fournir autrefois du miel, agréable au goût et propre à nourrir ([Juges 14](#)). Paul eut à s'occuper de la tâche pénible de défendre la doctrine de la résurrection contre plusieurs d'entre les saints à Corinthe; mais comme de la carcasse du lion, il en sortit un fruit salutaire. Car non seulement il présente la défense de la doctrine elle-même, mais devant son âme se déroulent les diverses gloires qui appartiennent à ce mystère. Il lui est donné par l'Esprit de voir la résurrection dans son ordre, ou à ses différentes époques, l'intervalle qui les sépare, et ce qui se fait dans chacune d'elles, selon les dispensations divines, la scène qui doit succéder à la dernière de ces époques, et aussi la grande ère de la

résurrection des saints dans toute sa puissance et sa magnificence, avec le cri de triomphe qui l'accompagne (1 Corinthiens 15). Là était le miel, et encore du miel tiré de la carcasse d'un lion, car telle est la controverse entre frères.

Mais comme il est écrit (car il en est encore ainsi, dans la grâce abondante et invariable de Dieu): «De celui qui dévorait est procédée la nourriture, et du fort est sortie la douceur».

«NON POINT A NOUS, O ETERNEL, NON POINT A NOUS, MAIS A TON NOM DONNE GLOIRE, A CAUSE DE TA BONTE, A CAUSE DE TA VERITE».

3. Sa dépendance

«Je me confierai en lui» (Hébreux 2: 13).

Quel moment que celui où le Seigneur calma la fureur du vent sur la mer de Galilée! Que cette scène dut être belle et merveilleuse pour ceux qui en furent les témoins, et combien elle le serait encore pour nous maintenant, eussions-nous, pour y penser, des coeurs sensibles aux gloires de Christ! On peut parler de la force nécessaire des principes ou des lois de la nature, et du cours absolu des choses; mais assurément, la première loi de la nature est qu'elle obéisse à son Créateur. Et ici (voir Marc 4), en un clin d'oeil, la mer de Galilée sentit la présence et répondit à la parole de Celui qui, à son gré, change le cours de la nature, ou par un signe la bouleverse tout entière.

C'était Jésus Jéhovah. C'était le Dieu à qui autrefois le Jourdain et la mer Rouge avaient obéi: «Qu'avais-tu, mer, pour t'enfuir; toi, Jourdain, pour retourner en arrière? Vous, montagnes, pour sauter comme des béliers; vous, collines, comme des agneaux? *Devant la face du Seigneur, tremble, ô terre!*» (Psaumes 114). La réponse est là, soit que nous écoutions la voix de la mer Rouge aux jours de l'exode, ou celle de la mer de Galilée aux temps de l'évangile, la présence de Dieu, tel est le secret. «Il a parlé, et la chose a été».

Quand le soleil et la lune s'arrêtèrent au milieu des cieux, il est dit que l'Eternel écouta la voix d'un homme. Josué parla à l'Eternel, et l'Eternel combattit pour Israël. Et la chose était tout à fait merveilleuse; l'Esprit Saint qui la rapporte lui donne ce caractère: «Cela n'est-il pas écrit dans le livre de Jashar? Et le soleil demeura au milieu des cieux, et ne se hâta point de se coucher, environ un jour entier. Et il n'y a point eu de jour comme celui-là, ni avant ni après, où l'Eternel écoutât la voix d'un homme» (Josué 10). Mais Jésus agit immédiatement, et de lui-même, et sans que l'écrivain sacré en fasse une chose merveilleuse. Tout l'étonnement manifesté vient des coeurs *mal préparés* et *incrédulous* des disciples qui ne connaissaient pas la gloire du Dieu d'Israël. Mais sous l'enseignement de l'Esprit qui prend de ce qui est à Christ et nous l'annonce, nous, bien-aimés, devrions mieux la comprendre, comme aussi mieux la discerner, soit à la mer Rouge, dont les eaux se fendirent pour laisser passer Israël, soit au Jourdain qui retourna en arrière, soit aux vagues calmées du lac de Galilée.

Mais à la mer Rouge, nous voyons plus touchant Jésus, que le fait de fendre les eaux.

La nuée qui apparut à Israël aussitôt qu'il eut été racheté par le sang en Egypte, la nuée qui l'accompagna à travers le désert, était le guide du camp. Mais elle était aussi le voile qui couvrait la gloire. Tel était le mystère admirable qui se trouvait au milieu d'Israël. Ordinairement c'était une gloire cachée, parfois elle était manifestée, mais elle était toujours là — le guide et le compagnon d'Israël, mais son Dieu aussi. Celui qui était assis entre les chérubins, marcha à travers le désert devant les pas d'Ephraïm, de Benjamin et de Manassé (Psaumes 80). La gloire demeurait dans la nuée pour conduire Israël, mais elle était aussi dans le sanctuaire, et ainsi, tandis que, sous sa forme humble et voilée, elle guidait le camp, elle réclamait les honneurs divins du sanctuaire.

Or tel était Jésus, «Dieu manifesté en chair», — habituellement voilé sous la forme de serviteur, mais toujours, pour la foi et l'adoration des saints, Celui qui ne regardait pas comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, et parfois se manifestait en grâce et en autorité divines.

En approchant de la mer Rouge, Israël avait besoin de *protection*. La nuée accomplit ce service de miséricorde. Elle vient se placer entre les Egyptiens et le camp, obscurité pour les uns, lumière pour les autres, de sorte qu'ils n'approchèrent point les uns des autres de toute la nuit. Quand enfin, le matin, l'Eternel, dans la colonne de nuée, regarda l'armée des Egyptiens, il la mit en désordre. C'est ainsi que, dans une occasion semblable, Jésus agit comme le firent alors la nuée et la gloire. Il se place entre ses disciples et ceux qui les poursuivent: «Si c'est moi que vous cherchez», dit-il, «laissez aller ceux-ci». Il les abrite comme autrefois par sa présence. Il regarde comme autrefois à travers la nuée qui voile sa gloire, et jette le trouble parmi la troupe ennemie. «Jésus leur dit: C'est moi. Quand donc il leur eut dit: C'est moi, ils reculèrent et tombèrent par terre». Il montra cette fois encore que son bras n'était pas raccourci. Avec la même facilité et la même autorité que le Dieu d'Israël agit au passage de la mer Rouge, Jésus agit au jardin de Gethsémané (Exode 14; Jean 18). Les dieux d'Egypte s'inclinèrent devant lui à la mer Rouge, comme les dieux de Rome à Gethsémané, et quand il sera manifesté une seconde fois au monde, il sera dit: «Que tous les anges de Dieu l'adorent».

Il y a plus. La suite de l'histoire des fils d'Israël montre qu'ils eurent besoin d'être *réprimandés* et *avertis*, aussi bien que *protégés*; d'être disciplinés aussi bien que rachetés. C'est ce que nous voyons, lorsqu'ils quittent la mer Rouge pour entrer dans le désert. Mais la gloire cachée dans la nuée opéra cette oeuvre divine pour eux, tout comme elle fit la première. Dans toutes les occasions où ils provoquèrent la sainteté de l'Eternel, aux jours de la manne, des espions et de l'affaire de Coré, comme aux eaux de Mériba, la gloire se montre dans la nuée en témoignage du ressentiment divin (Exode 16; Nombres 14; 16; 20). Il en était de même de Jésus. Attristé (comme l'était la gloire dans la nuée) de la dureté de coeur ou de l'incrédulité des disciples, il donne quelque signe, quelque expression de sa puissance divine, et, en même temps, leur adresse des paroles de répréhension. C'est ainsi que, dans l'occasion à laquelle j'ai fait allusion, lorsqu'il était avec ses disciples au milieu de la tempête, il leur dit: «Pourquoi avez-vous peur?» puis il reprit le vent et dit à la mer: «Fais silence!» Il agit de même à maintes et maintes reprises, lorsque les disciples montrent leur ignorance et leur incrédulité

touchant sa Personne. Par exemple, il dit à Philippe, dans une occasion remarquable: «Je suis depuis si longtemps avec vous, et tu ne m'as pas connu, Philippe? Celui qui m'a vu, a vu le Père; et comment toi, dis-tu: Montre-nous le Père?» N'était-ce pas là ce que ressentait la gloire cachée dans la nuée?

Assurément, nous sommes là en face du même mystère. Le Seigneur était encore là pour confondre la désobéissance ou l'incrédulité d'Israël. La gloire se montrait dans la nuée comme aux jours dont j'ai parlé plus haut; les formes sous lesquelles se manifestait la puissance divine correspondaient exactement. La nuée était la chose *habituelle*; la gloire qu'elle cachait se *manifestait de temps à autre*, mais était *toujours* là. Celui qui guidait et accompagnait le camp était aussi le Seigneur du camp. Et tout cela n'est-il pas Jésus en mystère? La gloire était le Dieu d'Israël (voyez Ezéchiel 43: 4; 44: 2), et Jésus de Nazareth était le Dieu d'Israël ou la gloire (comparez Esaïe 6: 1; Jean 12: 41). Le Nazaréen voilait une lumière, ou manifestait dans la chair une gloire qui, dans sa propre plénitude, était «inaccessible» à l'homme.

Il est beau de voir Moïse *refuser* la gloire, mais Jésus la *cachait*. Moïse, «devenu grand, refusa d'être appelé le fils de la fille du Pharaon», et ce fut une belle victoire remportée sur le monde. Nous aimons à être honorés, à faire valoir autant que possible ce que nous sommes, et même à nous élever plus que nous n'en avons le droit, si les hommes sont disposés à se faire illusion en notre faveur. Mais Moïse sut s'abaisser lui-même dans le palais du roi d'Egypte, et ce fut une victoire signalée de la foi sur le cours et l'esprit du monde. Mais Jésus fit davantage. Il n'avait, il est vrai, ni serviteurs, ni courtisans à enseigner, car il fut étranger aux palais. Mais les habitants de la pauvre Nazareth le connaissaient comme «le fils du charpentier», et il voulut bien porter ce nom. La Gloire des gloires, le Seigneur des anges, le Créateur des bouts de la terre, le Dieu des cieux, était caché sous cette humble désignation qu'il acceptait sans rien dire.

L'Esprit Saint, en Hébreux 2, nous ouvre les sources de ce grand mystère. La *grâce* de Dieu voulait se répandre, — précieuse pensée! — et la *louange* de Celui «pour qui et par qui sont toutes choses», réclamait, pour ainsi dire, le mystère (voyez Hébreux 2: 9, 10). Là, ces choses nous sont dites; là, nous voyons ces sources abondantes d'où découlent le grand dessein et l'opération de Dieu, le mystère ineffable de la rédemption par l'humiliation du Fils de Dieu, qui doit imprimer son caractère à l'éternité. La grâce divine cherchait à se satisfaire elle-même, et la gloire divine voulait se déployer d'une manière parfaite. Tout sort de ces deux sources. Celui qui sanctifie a participé à la chair et au sang; il a passé par la mort; comme ses frères, il a enduré les tentations, à part le péché; il a connu les relations avec Dieu, les expériences dans son âme et les sympathies pour les saints; il a su ce qu'était la vie de la foi sur la terre, avec ses larmes et ses supplications adressées à Celui qui pouvait le sauver de la mort, et, dans le ciel, la vie d'intercession. Il avait tout ce qui était nécessaire pour être une victime parfaite et un sacrificateur accompli: la capacité pour secourir, et la dignité pour purifier. Toutes ces choses, ainsi que la résurrection, l'ascension, l'attente présente et le royaume et les gloires à venir, ont leur origine et leur source dans la grâce et la gloire divines.

C'est en vue de toutes ces choses que le Fils de Dieu a pris sa place ici-bas. Il a été dépendant, obéissant, plein de foi, de confiance et d'espérance; il a été affligé, souffrant, méprisé, crucifié et enseveli; il a passé par tout ce que nécessitait le grand et éternel dessein de Dieu. Pour cela il s'est anéanti, mais tout qu'il a fait *était infiniment digne de sa Personne*. La parole qu'il prononçait au commencement: «Que la lumière soit, et la lumière fut», n'était pas plus digne de lui que ne l'étaient les prières et les supplications qu'il offrait «avec de grands cris et avec larmes», durant les jours de sa chair. Il n'aurait jamais pu être associé à rien qui fût indigne de la divinité, bien qu'il se trouvât entièrement et à tous ses dépens, dans les conditions et les circonstances où l'avaient amené notre culpabilité et sa grâce qui s'en chargeait pour l'ôter.

Le petit enfant dans la crèche était la même Personne que celui qui fut cloué sur la croix. C'était Dieu manifesté en chair. Et c'est en gardant le plein sentiment de cette gloire que nous pouvons parler de lui, comme s'étant humilié et abaissé depuis le premier jusqu'au dernier moment du chemin qu'il a suivi sur la terre. Dans la crèche, il fut adoré par les bergers et acclamé par les anges. Les mages de l'Orient, conduits par Dieu, vinrent lui apporter leurs hommages. Siméon aussi, dans cette première période de la vie de Christ, l'adore dans le temple, et, chose étrange, dont rien ne peut rendre compte, sinon la lumière de l'Esprit Saint, dont il était rempli, il bénit la mère et non point l'enfant. Il le tenait dans ses bras, et il aurait semblé naturel que dans cette occasion il eût béni l'enfant. Mais non, car celui qu'il tenait dans ses bras n'était pas un faible enfant qu'il avait à recommander aux soins de Dieu: c'était le Salut de Dieu. C'est dans ce caractère glorieux, au moment où il était dans toute la faiblesse de la nature humaine, que Siméon l'élevait dans ses bras et se glorifiait en lui. «Le moindre est béni par celui qui est plus excellent». Ce n'était pas à Siméon de bénir Jésus, mais sans lui faire tort et sans rien usurper, il pouvait bénir Marie.

Anne, la prophétesse, reçut Jésus dans le même esprit. Avant cela, alors qu'il n'était pas encore né, il fut adoré, j'ose le dire, par l'enfant qui tressaillit de joie dans le sein d'Elisabeth, à l'ouïe de la salutation de Marie. De même aussi, avant qu'il fût conçu, l'ange Gabriel le reconnaît comme le Dieu d'Israël, devant la face duquel devait marcher le fils de Zacharie; et Zacharie lui-même, par l'Esprit Saint qui l'animait, le célébrait comme le Seigneur, le Dieu d'Israël, et comme l'Orient d'en haut».

L'obéissance et l'abnégation parfaites, une soumission qui n'appartenait qu'à lui, est donc ce que l'on voit dans chaque acte et à toutes les époques de la vie du Seigneur. Et comment Celui à qui il était rendu, estimait-il ce service? Comme *né* dans ce monde, *circoncis*, *baptisé* et *oint* de l'Esprit Saint, comme *serviteur*, comme *affligé* et *crucifié*, puis comme *ressuscité*, il a passé ici-bas sous le regard de la faveur de Dieu. Dans le secret du sein de la vierge, dans les solitudes de Nazareth, dans l'activité et le service au milieu des villes et villages d'Israël, dans le suprême sacrifice de lui-même sur la croix, et ensuite dans la fraîcheur de la nouvelle vie de résurrection, cet homme «merveilleux» a été l'objet des délices divines — parfait, sans tache, renouvelant, mais plus parfaitement, la joie que le coeur de Dieu éprouva dans l'homme,

lorsque celui-ci fut créé à son image, et faisant plus qu'annuler le repentir divin d'avoir fait l'homme sur la terre (Genèse 6).

Sa Personne prêtait à tout son service et à son obéissance, une gloire qui leur donnait une valeur infinie. Ce n'est pas simplement parce qu'il accomplissait *volontairement* ce service et cette obéissance. Il y avait quelque chose de beaucoup plus grand; c'est ce que communiquait la *Personne* elle-même, «l'homme qui est mon compagnon, dit l'Eternel des armées». Qui peut peser ou mesurer une telle gloire?

Nous connaissons bien cela dans ce qui a lieu parmi nous — je veux dire dans son *genre*. Plus celui qui nous sert est élevé en dignité — en dignité *personnelle* — plus est grande la valeur que nos pensées attribuent à son service. Et cela est juste, parce qu'il y a plus d'abnégation et de dévouement que si le service est rendu par un inférieur; et notre cœur saisit instinctivement que c'est vraiment notre avantage qui est en vue, ou que la satisfaction de nos désirs et de nos besoins est l'objet de la pensée de celui qui sert. Le *service* ne nous fait pas oublier *la personne*. Il en est ainsi dans le précieux mystère sur lequel nous méditons. Le service et l'obéissance de Jésus étaient parfaits, sans mélange et infiniment dignes de toute acceptation.

Mais au delà de la *qualité* du fruit, il y avait la Personne qui le produisait, et cela lui donnait, comme nous l'avons dit, une valeur et une gloire ineffables.

La même valeur qui rendait inestimables les services de sa vie ici-bas, caractérisa aussi sa mort. Ce fut sa Personne qui donna tout son prix, à sa mort ou à son sacrifice, comme ce fut sa Personne qui répandit une gloire toute spéciale sur sa vie entière d'abaissement et d'obéissance volontaires. Et le *bon plaisir* que trouvait Dieu dans cette dernière, était aussi parfait que son *acceptation judiciaire* de la première. La foi contemple plusieurs symboles — tels que, par exemple, celui du voile déchiré — comme exprimant le souverain délice que Dieu trouvait dans *chaque* acte de la vie de Jésus (*). Oh! que nous eussions des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, tandis que nous suivons les voies de Jésus de la crèche à la croix! Mais que nous les voyions ou non, elles demeurent dans tout ce qu'elles ont d'ineffable. Le bon plaisir de Dieu reposait au delà de tout ce que la pensée peut concevoir, sur tout ce qu'il faisait et tout ce qu'il était, à travers sa vie d'obéissance. Ainsi qu'on l'a dit: «La sagesse divine est la voie de notre salut par Jésus Christ, «Dieu manifesté en chair», destiné à glorifier l'état d'obéissance. Dieu a rendu cet état incomparablement plus aimable, plus désirable et plus excellent, qu'il n'aurait jamais apparu dans l'obéissance de tous les anges dans le ciel et de tous les hommes sur la terre, y eussent-ils persévéré, en ce que son Fils, le Fils éternel, y est entré, et a pris sur lui la forme ou la condition de serviteur pour Dieu».

(*) Je parle du voile déchiré comme du *symbole de l'acceptation divine*. L'obéissance de Christ dans sa vie, ne pouvait déchirer le voile; il fallait sa mort.

Ces pensées touchant les voies de Jésus sont fortifiantes. Son sentier de service et de soumission à Dieu prend à nos yeux son caractère spécial; l'obéissance a été glorifiée dans sa Personne et a été manifestée dans toute son ineffable beauté et dans tout ce qu'elle a de

désirable, de sorte que nous pouvons dire non seulement que le bon plaisir de Dieu en lui s'est toujours maintenu dans sa plénitude, mais qu'il va au delà de la pensée de toute créature intelligente.

«La forme d'esclave», en lui, était tout autant une réalité que «la forme de Dieu»; une réalité qu'il avait aussi vraiment *prise*, que l'autre était une réalité *essentielle, intrinsèque* en sa Personne. Etant ainsi, «en forme d'esclave», ses voies étaient celles d'un serviteur, de même qu'étant Fils, ses gloires et ses prérogatives étaient celles de Dieu. Il pria — il passait des nuits entières en prière. Il vivait par la foi, modèle parfait du croyant, ainsi qu'il nous est dit qu'il est «le chef et le consommateur de la foi». Dans la souffrance, il prenait Dieu pour son refuge. En présence de ses ennemis, «il se remettait à celui qui juge justement». Il ne faisait pas sa propre volonté, toute parfaite qu'elle était, mais la volonté de Celui qui «l'avait envoyé». Dans toutes ces voies et d'autres semblables, il manifestait «la forme d'esclave»; elle était vue et connue en lui d'une manière parfaite. C'était une grande et vivante réalité. Du commencement jusqu'à la fin, la vie de ce Serviteur fut la vie de la foi.

Dans l'épître aux Hébreux, nous sommes enseignés à considérer Jésus comme «l'apôtre et le souverain sacrificateur de notre confession»; et aussi comme «le chef et le consommateur de la foi» (3: 1; 12: 2, 3). Dans le premier passage, il est placé devant nous pour le soulagement de nos consciences et comme notre ressource dans les moments de tentation; dans le second, il nous est présenté pour encourager nos cœurs à vivre de la même vie de foi. Comme «apôtre et souverain sacrificateur de notre confession», il est seul; comme «chef et consommateur de la foi», il est associé à une grande nuée de témoins. Dans le premier cas, il agit *pour* nous; dans le second, il va *devant* nous. Mais même quand il va *devant* nous dans le combat et la vie de la foi, il y a à le distinguer de ceux qui suivent ce sentier. Le Saint Esprit nous appelle à contempler le Chef et le Consommateur de la foi d'une manière dont il ne parle pas quand il s'agit des autres. Il parle de ceux-ci comme nous *environnant*, mais nous invite à *fixer les yeux sur lui*.

Ce fut «la contradiction de la part des pécheurs contre lui-même», qui fit de la vie de Jésus une vie d'épreuve et de foi. Ces paroles ne peuvent s'appliquer d'une manière particulière qu'à lui seul. D'autres engagés comme lui dans le combat de la foi, ont eu à subir les moqueries cruelles et les coups; ils ont été égorgés par l'épée, ont été éprouvés par les liens et par la prison, ont enduré les tortures, et ont du chercher leur refuge dans les cavernes de la terre. Ils ont souffert toutes ces choses par l'inimitié de l'homme. Mais il n'est point parlé de leur combat dans les termes qui s'appliquent à Jésus. Il n'est pas appelé «la contradiction de la part des pécheurs contre eux-mêmes». Ces expressions ont une force et une élévation qui ne conviennent qu'à la vie de foi que Jésus a menée et dans laquelle il a combattu.

Combien parfaits sont tous les détails, souvent les plus minutieux, que l'Esprit, dans sa sagesse, nous donne dans la Parole! Le Psaume 16 nous décrit Jésus dans cette vie de la foi. Là, le Fils de Dieu est quelqu'un en qui «la foi est l'assurance des choses qu'on espère, et la conviction de celles qu'on ne voit pas», comme en Hébreux 12: 2, 3. Il jouit de la portion actuelle d'un homme sacerdotal. Il s'est toujours proposé l'Eternel devant lui, et sait que,

comme il est à sa droite, lui ne sera pas ébranlé. Il attend aussi les plaisirs qui sont à la droite de Dieu, et la joie de sa présence sur une autre scène que celle de ce monde.

Le Psaume 116 est le couronnement de sa vie de foi, en résurrection, en joie et en louange; et l'apôtre, «dans le même esprit de foi», peut attendre de partager la même joie de résurrection avec son divin Seigneur et Précurseur (2 Corinthiens 4: 13, 14).

«Je me confierai en lui», c'est là, on peut le dire ce qu'exprime toute la vie de Jésus. Mais sa foi était de l'or, de l'or pur, rien que de l'or. Éprouvé par la fournaise, il en ressortait tel qu'il y était entré, car il n'y avait aucun alliage. Les saints, au contraire, ont à être purifiés dans la fournaise. Il faut que l'impatience, ou l'égoïsme, ou les murmures, soient réduits au silence, comme on le voit dans les Psaume 73 et 77. Job fut vaincu: il fut atteint par le trouble et il faillit, bien que souvent il eût fortifié les mains défaillantes et soutenu par ses paroles ceux qui tombaient. «Les plus forts», a dit un ancien écrivain, «sont souvent ceux qui se montrent les plus faibles». Pierre s'endort, au jardin de Gethsémané, puis, au prétoire, il ment et blasphème. Mais il y a eu un homme dont la valeur précieuse au delà de toute expression, a été manifestée dans la fournaise chauffée sept fois.

Lisez le magnifique chapitre 22 de Luc. Contemplez-y Jésus à l'heure de l'épreuve de la foi. Tout d'abord, il se trouve en présence de *la douleur qui l'attend*, puis nous le voyons avec *ses disciples*, ensuite avec *le Père*, et enfin avec *ses ennemis*; remarquez, bien-aimés, combien tout cela est indiciblement parfait; contemplez la valeur sans mélange de sa foi quand elle est éprouvée par le feu. Mais la vie *entière* de Jésus était la vie et l'obéissance de la foi. D'un côté c'était assurément la vie du Fils de Dieu sous «la forme d'esclave», s'abaissant lui-même jusqu'à la mort, bien qu'il fût en «forme de Dieu», et qu'il ne regardât point «comme un objet à ravir d'être égal à Dieu»; mais de l'autre, c'était la vie de la foi: «Je me confierai en lui». «Je me suis toujours proposé l'Eternel devant moi; parce qu'il est à ma droite, je ne serai point ébranlé». Telles étaient les expressions par lesquelles il exhalait les sentiments de son âme, et dans notre mesure, nous célébrons sa vie de foi en chantant:

*Témoin fidèle au sein de l'infidélité
Et dans la nuit pure lumière,
Tu proclamas le nom du Père
Et ton plaisir était sa sainte volonté.*

A toute cette précieuse vie de foi et de dépendance répondirent les soins et la protection de Dieu: «Celui qui habite dans la demeure secrète du Très-haut logera à l'ombre du Tout-puissant» (Psaumes 91). La foi de Celui qui servait sur la terre était parfaite, et parfaite aussi la réponse de Celui qui habitait dans les cieux.

La sollicitude de Celui qui veillait sur lui fut incessante, depuis le sein de sa mère jusqu'à son *tombeau*. L'Esprit l'avait autrefois déclaré par la bouche des prophètes «C'est à toi que je fus remis dès la matrice tu es mon Dieu dès le ventre de ma mère». «Tu m'as donné confiance sur les mamelles de ma mère». *Et à travers tout, cette sollicitude ne se lassa point.* «Tu maintiens mon lot... Même ma chair reposera en assurance. Car tu n'abandonneras pas mon

âme au shéol, et tu ne permettras pas que ton saint voie la corruption». Ces secours, ces soins, cette vigilance de la part du Père, que nous voyons dans l'histoire de Jésus, étaient tout pour lui. Ils s'exercèrent envers lui, dans la nuit même où l'Ange avertit Joseph de fuir en Egypte. C'était la joie ineffable du Père en cette heure d'étendre sa main pour protéger son Fils, Celui qui gardait *cet* Israël, ne sommeillait point *alors*.

Mais tout ce que nous venons de dire, bien loin d'être incompatible avec les divines prérogatives de sa Personne, en tire son caractère spécial. La gloire de cette relation, de la joie et du bon plaisir du Père qui en étaient la conséquence, est perdue, du moment que la Personne de Jésus n'est pas défendue et honorée. Si grande était la dignité de la Personne, que son *entrée* dans cette relation était un acte d'anéantissement de sa part. Au lieu de ne commencer sa carrière de dépendance qu'au moment de la fuite en Egypte ou quand il était dans la crèche, il avait pris «la forme d'esclave» en conseil, avant que le monde fût, et comme conséquence, il fut «trouvé en figure comme un homme». Tous ses actes et tout son service, du commencement à la fin, furent les voies de quelqu'un qui s'est anéanti lui-même. Car il était aussi réellement «Dieu manifesté en chair», lorsqu'il allait en Egypte, porté dans les bras de sa mère, que lorsqu'en Gethsémané, dans la gloire et la puissance de sa Personne, il se présenta à ses ennemis venus «pour dévorer sa chair, mais qui ont bronché et sont tombés» (Psaumes 27). Il était aussi réellement Emmanuel comme enfant à Bethléhem, qu'il l'est maintenant à la droite de la Majesté dans les cieux (*). Tout, du sein de Marie à la croix, ne fut autre chose que l'abaissement de lui-même. Douter de cela, c'est méconnaître sa Personne. Mais en contemplant ce glorieux mystère sous un autre aspect, nous avons à voir dans la position que Jésus avait prise, les tendres soins, et la constante et parfaite sollicitude du Père envers lui. Ce sont là des points de vue, ou des caractères différents, sous lesquels les évangélistes présentent le Seigneur, comme nous le savons. Il était l'objet des soins du Père, et cependant le compagnon de Jéhovah, et nous pouvons considérer son sentier dans la lumière pure dont la sollicitude et la vigilance divines l'entourent, aussi bien que le contempler dans cette lumière plus brillante et cette gloire très excellente dans laquelle ses droits et ses prérogatives comme Fils de Dieu nous le présentent. S'il était dans cette relation de dépendance, qu'il avait prise selon les conseils éternels, d'autre part, toutes les créatures, terrestres ou célestes, angéliques ou humaines, dans tout l'univers, se trouvent envers lui dans cette même relation, c'est-à-dire dépendantes de lui.

(*) Je ne veux pas dire que, lors du voyage en Egypte, «le jeune enfant» exerçât une volonté. Ce serait aller au delà de ce que dit l'Écriture. Mais cet acte, comme tout ce qu'il a fait de Bethléhem au Calvaire, a porté le caractère de l'obéissance volontaire de quelqu'un qui s'abaisse lui-même.

C'est à cause de ces divers faits également vrais qu'il pouvait dire, d'une part: «Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai», et que, d'un autre côté, l'Esprit Saint disait de lui que le Dieu l'avait ramené d'entre les morts. Ses ennemis qui cherchaient sa vie tombent à ses pieds, lorsqu'il dit: «C'est moi», et cependant, sa foi parfaite reconnaît les soins parfaits et la protection de Dieu, quand il prononçait ces paroles: «Ne puis-je pas maintenant prier mon Père, et il me donnera plus de douze légions d'anges?» Il pouvait, d'un seul attouchement, guérir l'esclave du souverain sacrificateur dont Pierre avait coupé l'oreille droite, et dans la

même nuit avoir son front saignant sous la couronne d'épines. Parfait dans la position d'humiliation qu'il avait prise, il demandait à ses disciples leur sympathie, et disait: «N'avez-vous pu veiller une heure avec moi?» et quelques heures après, dans un moment bien plus sombre en un sens, il se montre comme étant au-dessus de la compassion des filles de Jérusalem qui pleuraient sur lui, et honore la foi d'un malfaiteur mourant, en lui promettant le paradis avec lui. Car dans l'éclat de la gloire dont il resplendit, même au moment de son plus profond abaissement, il fait savoir aux pécheurs que ce n'est pas la *compassion* des hommes que ses douleurs recherchent, mais leur *foi* — qu'il ne demande pas qu'avec les émotions humaines *ils sentent ce qu'est cette heure*, mais que, dans la foi de leurs coeurs et pour la pleine paix de leur conscience, *ils soient bénis par cette heure* — qu'il désire non qu'on *s'apitoie* sur ses souffrances à la croix, mais que l'on *s'appuie* sur elle, et que, tout en étant un symbole de faiblesse, sa croix est la colonne même qui soutient éternellement la création de Dieu.

Telle, sous diverses formes, mais qui s'harmonisent entre elles, nous apprenons à connaître la vie du Fils de Dieu. Une forme est-elle moins réelle, parce que l'autre est vraie? Les larmes de Jésus sur Jérusalem étaient tout à fait réelles, comme s'il n'y avait eu dans son coeur rien d'autre que le chagrin d'un Seigneur et Sauveur rejeté par un peuple incrédule et rebelle; et cependant sa joie en contemplant les desseins de la sagesse et de la grâce divines avait la même réalité sans mélange, sans partage. Le «Malheur à toi, Chorazin», et ensuite le «Je te loue, ô Père», étaient des sentiments également vivants et vrais dans l'âme de Jésus. Rien ne manquait à la réalité de chacun d'eux, et ainsi «la forme d'esclave», avec tous ses parfaits résultats, et la «forme de Dieu», dans toutes les gloires qui lui appartiennent, étaient également des mystères réels et vivants dans la même Personne.

N'est-il pas à propos, tandis que nous repassons soit les actes de sa vie, soit les secrets de son amour et de sa vérité, de faire de temps en temps comme Moïse, de nous «détourner» pour contempler plus attentivement sa Personne? Faire ainsi, est un des traits de l'obéissance de la foi. «La crainte de l'Eternel est pure» — mais il y a une crainte qui n'est pas tout à fait pure, parce qu'il s'y mêle un certain esprit de servitude et d'incrédulité. C'est de là que peut venir le refus de se détourner pour contempler ces grandes visions. Le «mystère» est là, je l'accorde, et il est «grand». C'était une vision grande et mystérieuse que celle vers laquelle Moïse se détourna pour la voir — mais, ses sandales ôtées de ses pieds, il put regarder et écouter. Ne l'eût-il pas fait, il s'en serait allé sans avoir goûté la bénédiction. Mais il écouta jusqu'à ce qu'il eut découvert que Celui qui se nomme «JE SUIS» était dans le buisson, et que c'était le Dieu d'Abraham. Lieu étrange pour qu'une telle gloire s'y enfermât! Cependant il en était ainsi: le Dieu Tout-puissant se trouvait dans le buisson.

Gravissons le Calvaire et contemplons là le «Berger frappé»; et si nos yeux sont ouverts, ne découvrirons-nous pas en lui, l'homme qui est le Compagnon de l'Eternel des armées? (Zacharie 13). Et si nous nous mêlons à la foule qui entourait le siège judiciaire de Pilate à Jérusalem, qui verrons-nous sous les traits de cet homme souillé par les crachats, accablé

d'outrages et de railleries, si ce n'est Celui qui autrefois dessécha la mer Rouge et revêtit de ténèbres les cieux de l'Égypte? (Esaïe 50: 3, 6).

Je le demande, quand j'aurai ainsi contemplé ces grandes choses, quand, par la lumière de l'Esprit dans les prophètes, j'aurai fait ces merveilleuses découvertes, me hâterai-je de me retirer? Où irai-je pour trouver des sources plus rafraîchissantes pour mon âme? Si ma foi découvre, dans ce Jésus affligé et insulté au milieu des courtisans d'Hérode et des officiers romains, le Dieu qui, dans les jours anciens, remplit la terre de Cham des signes de sa puissance, ne dois-je pas m'arrêter sur cette montagne de Dieu, et comme Moïse, me détourner pour voir et écouter? Cette vue serait-elle trop grande pour moi? Non, je ne puis croire que ce soit la pensée de l'Esprit. En contemplant ces grandes choses, je dois réprimer toute liberté d'esprit qui dépasserait les bornes — mais s'y arrêter pour adorer n'est pas transgresser. Je parle de *principes*, non d'*expériences*. Les exercices du cœur sur ce sujet sont ternes et froids, et, si je puis parler pour d'autres, le mal est, non que nous arrêtons trop notre pensée sur le mystère de la Personne du Fils de Dieu, mais que nous la laissons trop vite s'égarer sur d'autres objets.

Cette glorieuse Personne sera «la merveille éternelle et l'ornement de la création de Dieu».

Plusieurs reconnaissent, d'une manière générale, l'humanité et la divinité dans la Personne de Christ. Mais nous avons aussi à reconnaître sa gloire pleine, parfaite et sans tache, de l'une comme de l'autre. Ni l'âme ou l'homme moral, ni le temple de son corps ne doivent être profanés. Nous avons à défendre et à honorer l'homme tout entier (*). Et bien que la relation dans laquelle Jésus se trouvait avec Dieu, les soins qu'elle comportait et l'obéissance qu'elle impliquait, soient des objets bien dignes d'attirer la vue de notre âme, cependant nous ne verrons pas juste et ne pourrons contempler cette position de Jésus dans ce qu'elle a de glorieux, si nous oublions en quelque manière que ce soit la Personne qui s'y trouvait.

(*) Un des martyrs du temps de Marie (reine d'Angleterre) écrivait de sa prison: «Il a fait toutes choses, a acheté toutes choses, et a payé chèrement pour tout: avec son propre corps *immaculé*, il a déchargé nos corps du péché, de la mort et de l'enfer; et avec son précieux sang il a payé entièrement notre rançon une fois pour toutes et pour toujours».

Les divins enseignements de l'épître aux Hébreux, entre autres choses, nous montrent que l'efficacité de la sacrificature de Christ dépend entièrement de sa personne. C'est ce que nous trouvons essentiellement dans les sept premiers chapitres. Quel merveilleux écrit!

Il faut que notre sacrificateur soit un *homme*, capable de secourir ses frères, ayant été tenté comme eux. C'est pourquoi nous devons voir notre grand souverain sacrificateur traversant les cieux *après avoir passé par les souffrances et les douleurs de la scène d'ici-bas*. Mais en lui aussi, nous avons besoin de trouver le Fils, parce que dans aucun autre participant à la chair et au sang, il n'y avait «la puissance d'une vie impérissable». C'est pourquoi Melchisédec représente la Personne, aussi bien que les vertus, les dignités, les droits et l'autorité du véritable sacrificateur de Dieu (voyez Hébreux 7: 1-3), ainsi que nous lisons de

lui: «Sans père, sans mère, sans généalogie, n'ayant ni commencement de jours, ni fin de vie, mais assimilé au Fils de Dieu, il demeure sacrificateur à perpétuité».

Quelle connaissance tout ceci nous donne «du souverain sacrificateur de notre profession!» Il vint du ciel dans la pleine gloire personnelle du Fils, et au temps convenable, il remonta au ciel, y portant la vertu de son sacrifice pour le péché, et ces compassions et cette sympathie qui viennent en aide aux saints!

La foi apprend à connaître tout ce sentier de Jésus. Elle reconnaît en lui le Fils, tandis qu'il habitait en chair au milieu de nous; et quand sa carrière d'humiliation et de souffrance eut pris fin ici-bas, la foi confesse comme glorifié dans le ciel, l'homme qui a été rejeté et crucifié, car c'est la même Personne: Dieu manifesté en chair ici-bas, l'Homme caché là-haut dans la gloire. C'est ce qui nous est dit de lui-même et de sa voie bénie et merveilleuse: «Dieu a été manifesté en chair, a été justifié en Esprit, a été vu des anges, a été prêché parmi les nations, a été vu au monde, a été élevé dans la gloire (*)».

(*) Il était en réalité vrai homme et vrai Dieu, en une Personne. *Tout* dépend de ce «grand mystère». Sans lui, la mort de la croix ne serait rien, comme tout ne serait rien sans cette mort.

Sous la forme de Dieu, il était vraiment Dieu; sous la forme de serviteur, il était vraiment serviteur. Il ne regardait pas «comme un objet à ravir d'être égal à Dieu», exerçant toutes les prérogatives divines, et se servant avec une pleine autorité de tous les trésors, de toutes les ressources divines; et cependant il s'est anéanti lui-même et est devenu obéissant. Cela nous dit le secret. Tout ce qui apparaît dans *l'histoire* est expliqué par le *mystère*. Nous trouvons encore ici la gloire dans la nuée. Celui qui accompagnait le camp d'Israël, «en détresse dans toutes leurs détresses», était le Seigneur du camp. La gloire qui traversait le désert, en suivant Israël dans ses campements, était la gloire qui demeurait entre les chérubins dans le Saint des saints.

Mais les paroles qui suivent dans ce passage (Philippiens 2: 5-11), nous invitent à nous y arrêter encore un peu: «C'est pourquoi aussi Dieu l'a haut élevé». De nouvelles merveilles, se découvrent à nous dans ces paroles. Qu'est-ce qui pouvait élever Jésus? pourrions-nous demander. Avant d'entrer dans sa carrière de «souffrances» et de «gloires» — les gloires qui devaient suivre ces souffrances — il était en lui-même infiniment grand et béni. Rien ne pouvait personnellement l'exalter, étant comme il l'était, «le Fils». Sa gloire était divine, ineffable et infinie. Aucuns honneurs autres ne pouvaient accroître sa gloire *personnelle*; et cependant nous le voyons poursuivre un sentier qui le conduit encore à la gloire et à l'honneur.

Mystère étrange et d'une beauté exquisite! Encore plus étranges et excellentes sont, nous pouvons le dire, ces gloires nouvelles et acquises, et dans un sens les plus précieuses pour lui. L'Écriture nous autorise à parler de la sorte, comme elle nous révèle bien des traits de sa grâce que le cœur n'aurait jamais pu concevoir. Si nous comparons les choses divines aux choses humaines, comme aussi l'Esprit le fait pour nous instruire, ce dont je parle se voit parmi les hommes. Que quelqu'un d'une haute naissance, un prince, un fils de roi, acquière des honneurs, quoique ces honneurs ne puissent lui procurer un rang personnel plus élevé que

celui qu'il occupe, ils seront pour lui ses distinctions les plus chères, et formeront dans l'estime des autres les matériaux choisis de son histoire. Nous comprenons tous cela. Or dans l'ineffable et précieux mystère de Christ, il en est ainsi du Fils de Dieu. Selon les conseils éternels, il s'est mis en avant pour le combat, et les honneurs qu'il a acquis, les victoires qu'il a remportées ou qu'il doit encore remporter, diront sa joie durant l'éternité. Ils formeront la lumière dans laquelle il sera connu, et les caractères dans lesquels il sera célébré à jamais, bien que personnellement, il habite «la lumière inaccessible, qu'aucun homme n'a vu, ni ne peut voir». C'est là ce qu'il estime: Jéhovah-Jiré, Jéhovah-raphi, Jéhovah-shalom, Jéhovah-tzidkenu, Jéhovah-nissi, sont des noms qui rappellent tous des honneurs qu'il a *acquis* (*). Combien leur valeur prévaut pour lui selon les voies ineffables de sa grâce infinie! En Exode 3, il communique son nom *personnel* à Moïse, en disant du milieu du buisson: «Je suis celui qui suis». Mais ensuite, lui faisant connaître aussi le nom qu'il s'est *acquis*, il se proclame «le Dieu d'Abraham, et le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob», et à ce nom qu'il s'est acquis, il ajoute: «C'est là mon nom éternellement, et c'est là mon mémorial de génération en génération», paroles qui nous disent avec force combien il estimait cette gloire qu'il a acquise dans ses actes de miséricorde envers de pauvres pécheurs. Dans le tabernacle aussi, comme dans le temple, où son *nom* était inscrit, c'était celui qu'il avait acquis, et non pas son nom *personnel*, qui était écrit et lu. Les mystères de sa maison ne parlaient pas de ses attributs essentiels, toute-puissance, toute science, éternité, ni d'autres gloires semblables, mais ils proclamaient Celui en qui la miséricorde se glorifie vis-à-vis du jugement, et qui avait découvert un chemin pour ramener à lui ceux qui étaient bannis de sa présence.

(*) Nous rappelons que ces noms signifient: «L'Eternel y pourvoira» (Genèse 22); «L'Eternel de paix» (Juges 6); «L'Eternel notre justice» (Jérémie 23); «L'Eternel mon enseigne» (Exode 17). (*Note du traducteur*)

Tout cela assurément rend témoignage du prix qu'il attache *au nom qu'il a gagné dans son service pour nous*. Mais «Dieu est amour», nous explique tout et nous révèle le secret. Si les manifestations sont excellentes et merveilleuses, les sources cachées qui sont ouvertes en lui, nous donnent la clef de tout.

Nous avons à le connaître comme «né sous la loi», aussi bien que nous le connaissons dans sa gloire personnelle, bien au-dessus de toute loi. Toute sa vie a été la vie d'un homme obéissant. Et ainsi, le Dieu sur toutes choses, le Jéhovah d'Israël, et le Créateur des extrémités de la terre, était aussi l'Homme Christ Jésus. Il était Jésus de Nazareth, oint du Saint Esprit, allant de lieu en lieu en faisant du bien, et guérissant tous ceux qui étaient opprimés par le diable, car Dieu était avec lui. C'est sous ces divers aspects que nous le voyons et que nous lisons sa merveilleuse histoire. Il *communiquait* le Saint Esprit, et il était lui-même *oint* du Saint Esprit.

Le Fils vint participer à la chair et au sang. Ainsi le voulait la grâce des conseils éternels, ainsi le requéraient nos besoins. Il fut trouvé «en figure comme un homme». Il fut exercé dans une vie d'entière dépendance de Dieu, et subit une mort qui (entre autres vertus) était en entière soumission à Dieu. C'était sa place selon l'alliance éternelle, et, dans cette place, il agit

et souffrit d'une manière parfaite. De là le service et les afflictions, les cris et les larmes, les labeurs et les douleurs du Fils de l'homme sur la terre. Mais plus encore — même maintenant qu'il est dans le ciel, c'est, dans un sens, la même vie. Une promesse lui a été faite, il en attend là-haut l'accomplissement: «Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour marchepied de tes pieds», lui fut-il dit quand il monta en haut, et, dans la foi et l'espérance en cette promesse, il a pris sa place dans les cieus: «Il s'est assis à la droite de Dieu, *attendant désormais* jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds». L'espérance répondait à la promesse et se trouvait dans le cœur de Jésus lorsqu'il montait au ciel et s'asseyait à la droite de Dieu, de même que, sur cette terre où nous sommes, il fut Celui qui croyait, qui espérait, qui obéissait et servait. Plus tard, dans ces voies de gloire à venir, ne sera-t-il pas encore assujetti? «Toute langue confessera qu'il est Seigneur», mais ne sera-ce pas «à la gloire de Dieu le Père?» Et quand il aura remis le royaume, n'est-il pas dit: «Alors le Fils aussi lui-même sera assujetti à celui qui lui a assujetti toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous».

Et dans ces mêmes régions de gloire à venir, où il sera assujetti à Celui qui a mis toutes choses sous ses pieds, sa grâce trouvera ses délices à servir ses saints, comme il est écrit: «Il se ceindra, et les fera mettre à table, et s'avançant, il les servira»; et encore: «Celui qui est assis sur le trône dressera sa tente sur eux. Ils n'auront plus faim et ils n'auront plus soif, et le soleil ne les frappera plus, ni aucune chaleur, parce que l'Agneau qui est au milieu du trône les paîtra, et les conduira aux fontaines des eaux de la vie, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux».

4. «Elevé dans la gloire» (1 Timothée 3: 16)

Aux jours d'autrefois, les anges avaient désiré regarder de près dans les choses qui concernent Christ (1 Pierre 1: 12). Leur désir fut exaucé, quand les choses elles-mêmes furent manifestées et accomplies. Dans les évangiles, nous les voyons, en effet, témoins oculaires de ce qu'ils avaient longtemps souhaité de contempler. Ils eurent le privilège d'avoir leur place dans l'histoire de Christ — dans «le mystère de la piété» — «Dieu manifesté en chair», et d'en jouir, de même qu'autrefois ils avaient eu cette place dans le sanctuaire. Là, il est vrai, tout était pour l'usage et le bien des pécheurs. Les autels, la cuve, le propitiatoire, étaient tous ordonnés en vue de nous. L'activité et la grâce de la sacrificature dans la maison de Dieu étaient pour les pécheurs; mais les chérubins établis dans le sanctuaire contemplaient ces merveilles, et plongeaient leurs regards dans les plus profonds mystères.

Il en fut de même au jour où les types trouvèrent leur réalisation, au jour des choses célestes elles-mêmes, quand «Dieu fut manifesté en chair». Alors aussi tout était pour le service et le salut des pécheurs. Dieu ainsi manifesté devait être «prêché parmi les nations» et «cru au monde»; mais, en même temps, c'était pour être «vu des anges».

Ainsi la place qu'ils occupaient dans le sanctuaire, ils la prennent dans le grand mystère lui-même. Ils en sont les témoins oculaires — ils le regardent et le contemplant avec autant d'intensité et d'intérêt que les chérubins dans le saint des saints. «Les chérubins étendaient

les ailes en haut, couvrant de leurs ailes le propitiatoire et leurs faces étaient l'une vis-à-vis de l'autre les faces des chérubins étaient tournées vers le propitiatoire». Tels ils sont vus dans l'histoire de Christ, lui la vraie arche.

L'ange du Seigneur vient avec son message céleste, annoncer aux bergers de Bethléhem la naissance de Jésus. Mais dès qu'il a accompli sa mission, il y a soudain avec lui «une multitude de l'armée céleste, louant Dieu et disant: Gloire à Dieu dans les lieux très hauts; et sur la terre paix, et bon plaisir dans les hommes». Plus tard, quand le temps d'un autre grand événement est arrivé, et que «Dieu manifesté en chair» est ressuscité d'entre les morts pour être bientôt après «élevé dans la gloire», les anges sont encore là. Marie de Magdala se tient près du sépulcre et se baisse pour y regarder, «et elle voit deux anges., vêtus de blanc, assis un à la tête, et un aux pieds, là où le corps de Jésus avait été couché». Puis au moment solennel de l'ascension, nous les retrouvons, instruisant les «hommes galiléens», des voies à venir de Celui qui venait d'être élevé dans le ciel.

Que nous dit ce regard des anges tourné vers le propitiatoire? L'hymne de louanges de l'armée céleste dans les champs de Bethléhem ne faisait pas partie du message apporté aux hommes; c'était un acte d'adoration envers Dieu. Ils n'instruisaient pas les bergers, et même ne s'adressaient pas à eux d'une manière formelle, mais ils exhalaient le ravissement que causaient à leurs esprits la pensée de Celui qui venait de naître. Il en est de même au sépulcre. Quand Marie apparaît, ils ont, il est vrai, une parole de sympathie pour elle, mais ils étaient là avant son arrivée, et ils y auraient été alors même qu'elle n'y fût pas venue. Ils étaient là, placés comme les chérubins qui, sur l'arche, tournaient leurs regards vers le propitiatoire; ils étaient l'un à la tête et l'autre aux pieds à l'endroit où le corps de Jésus avait été couché.

Quelles saintes contemplations! «Dieu a été manifesté en chair — a été vu des anges». Avec quelle ardeur, bien-aimés, devrions-nous désirer de contempler, de louer et d'adorer ainsi! Nous avons lieu de nous humilier et de nous affliger à cause de tout ce qui nous manque sous ce rapport. Nous aurions besoin d'être attirés plus que nous ne l'avons été par ces choses merveilleuses. Nous nous sommes souvent plus arrêtés à considérer la *lumière* de la connaissance des *dispensations* divines, qu'à ressentir la *chaleur* émanant des mystères de Bethléhem, du jardin et du mont des Oliviers, mystères révélés aux anges ravis. Et ainsi nous avons perdu, oui, beaucoup perdu de cette communion intime qui a caractérisé autrefois le sentier et l'esprit d'autres saints. C'est pourquoi, considérant l'état de choses autour de nous et parmi nous, j'ai désiré contempler avec vous cette grande vision: l'objet glorieux placé devant nos yeux, l'adorable Personne toujours la même, «Dieu manifesté en chair», suivi par la foi de la crèche à la croix; de la croix à la résurrection en passant par le sépulcre, de la résurrection dans le ciel où il est à présent, et de là, plus tard, dans les siècles à venir.

Le Saint Esprit, d'une manière que nous nous arrêterons à considérer pendant un moment, se plaît dans sa grâce à nous aider dans la contemplation de cette vision de la foi, en déroulant soigneusement devant nous, pour ainsi dire, les *anneaux* qui relient entre elles les différentes étapes de ce merveilleux voyage, depuis «Dieu manifesté en chair», jusqu'à «élevé dans la gloire». Comme nous l'avons vu précédemment, le Saint Esprit, par le ministère de

l'apôtre Jean, révèle ou proclame tout spécialement le lien qui existe entre «Dieu» et «la chair», dans la personne de Jésus. C'est ce que nous trouvons au commencement de son évangile et de son épître. Toutes les Ecritures d'ailleurs, selon leurs divers caractères, supposent ou expriment cette vérité aussi bien que Jean. Mais c'est un autre anneau: celui qui unit «Dieu manifesté en chair», et «la gloire», ou le ciel, qui fera *maintenant* le sujet de notre méditation. Avec les évangélistes et les anges, nous passerons de Bethléhem au jardin du sépulcre, et au mont des Oliviers.

L'évangile de Matthieu rend témoignage d'une manière générale à la résurrection. L'ange auprès du sépulcre l'atteste; les femmes retournant à la ville saisissent les pieds du Sauveur ressuscité, et les disciples le rencontrent sur la montagne en Galilée.

Marc parle de plusieurs apparitions du Seigneur après sa résurrection. D'abord, il se montre à Marie de Magdala; puis aux disciples qui étaient en chemin, et enfin aux onze, comme ils étaient à table.

Luc insiste davantage sur les *preuves* que Jésus donna à ses disciples pour leur montrer que c'était lui-même, et non un autre, qui était de nouveau au milieu d'eux. Il mange devant eux; il leur montre ses mains et ses pieds percés; il leur dit de le toucher, parce qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme ils voyaient qu'il l'avait; et enfin, il leur fait voir par les Psaumes et les prophètes, qu'il devait en être ainsi.

Jean, dans le style qui lui est particulier, joint son témoignage à celui des autres évangélistes. Dans son évangile, tout ce qui se rapporte au Seigneur est puissance et victoire, et au sépulcre il en est de même. Lorsque les disciples y viennent, ils voient les linges à terre, et le suaire qui avait été sur la tête du Seigneur, plié en un lieu à part. Point d'apparence de désordre, nul indice d'effort ni de lutte, aucun signe qui indiquât que quelque chose de difficile se fût accompli là. Tout s'y présente comme trophée et témoin de la victoire, plutôt que comme marque de l'ardeur et de la violence du combat. «Gloire, gloire au *Vainqueur* qui a été immolé», est la voix qui sort de la tombe, telle qu'elle est ouverte devant nous par Jean. Et si le lieu du triomphe nous parle ainsi, le Seigneur agit ensuite de la même manière. Il ne donne pas de sa résurrection les mêmes preuves qu'en Luc; des signes aussi *sensibles*, que c'est lui-même qui est de nouveau au milieu d'eux. Il ne mange pas avec eux, comme nous le voyons dans ce dernier évangile; le poisson cuit et le rayon de miel qu'il prend devant ses disciples, ne sont pas rappelés comme montrant avec évidence que c'est lui qui est devant eux. C'est dans des régions plus élevées, pour ainsi dire, que la vérité de sa résurrection est rapportée. Il l'atteste aux *coeurs* et aux *consciences* de ses disciples. Sa voix venant frapper l'oreille de Marie, lui dit qui il était, parce que le coeur de Marie était familier avec ce nom sortant de la bouche de son Seigneur; et il montre à ses disciples ses mains et son côté percés, afin de parler de paix à leurs consciences par l'assurance du sacrifice accepté, de sorte que, du secret et des profondeurs de l'âme de l'un d'entre eux s'échappe le cri d'une entière conviction: «Mon Seigneur et mon Dieu!»

Ainsi les évangélistes nous conduisent au jardin du sépulcre pour nous montrer Christ ressuscité. Mais le mont des Oliviers a aussi ses témoins — les témoins de l'ascension de Jésus, comme ils l'ont été de sa résurrection.

Cependant, ni Matthieu, ni Jean, n'en parlent. L'évangile de Matthieu se clôt, quand le Seigneur est encore sur la montagne en Galilée. Jean ne nous conduit ni à Béthanie, ni au mont des Oliviers.

Dans une action figurative, comme je le pense, après que les disciples eurent dîné en sa présence sur le bord de la mer de Galilée, il leur donne à entendre qu'il va dans la maison de son Père, et qu'ils l'y suivront; mais ce n'est pas l'ascension elle-même, ce n'est pas la scène à Béthanie, ce n'est pas la translation effective du Seigneur de la terre au ciel.

Marc affirme le fait de l'ascension du Seigneur en ces termes: «Le Seigneur donc, après leur avoir parlé, fut élevé en haut dans le ciel, et s'assit à la droite de Dieu». Ici le fait — le moment même de l'ascension — est indiqué. Mais c'est tout. C'est simplement l'élévation dans le ciel de Celui à qui appartenaient tous les droits et les honneurs qui l'attendaient là-haut. Mais il n'y a point de communion en esprit de la part des disciples avec cet événement. Marc ne nous dit même pas d'une manière positive si les disciples en furent les témoins oculaires.

Luc nous donne bien davantage. Dans son évangile, l'ascension du Seigneur est contemplée par les yeux et les coeurs d'hommes qui y avaient — et ils le sentaient — leur propre et immédiat intérêt personnel: «Et il les mena dehors jusqu'à Béthanie, et levant ses mains en haut, il les bénit. Et il arriva qu'en les bénissant, il fut séparé d'eux, et fut élevé dans le ciel. Et eux, lui ayant rendu hommage, s'en retournèrent à Jérusalem avec une grande joie. Et ils étaient continuellement dans le temple, louant et bénissant Dieu.»

Ainsi, comme homme ressuscité, du milieu d'une foule de témoins qui pouvaient attester qu'il était bien leur Jésus, il atteint les cieus. Et bien qu'une nuée le recevant, l'emportât de devant leurs yeux, ils savaient qu'il était au delà, dans les lieux très hauts, *toujours le même Jésus*. Jésus, qui avait mangé avec eux dans les jours où il était ici-bas au milieu d'eux, avait mangé avec eux dans les jours de sa résurrection; Jésus, qui avait autrefois amené des multitudes de poissons dans leurs filets, l'avait aussi fait après sa résurrection; Jésus qui, dans le lieu désert, avait béni les pains et les leur avait donnés, venait de le faire de la même manière; et c'était lui qui maintenant, à leur vue, montait au ciel. Combien distinctement, bien que d'une manière variée, tous les pas de ce merveilleux voyage sont retracés pour nous, par le même Esprit, dans les évangiles. C'est toujours la même Personne bénie que nous avons devant nos yeux, à Bethléhem, dans le jardin de la résurrection et sur la montagne de l'ascension. Manifesté en chair, le Fils poursuit sa course de Bethléhem au Calvaire. Ressuscité d'entre les morts, avec ses mains et son côté gardant l'empreinte des blessures qui lui avaient été faites sur la croix, il se fait voir à ses disciples durant quarante jours; puis, avec les mêmes mains et le même côté blessés, il monte au ciel. Après, comme avant sa résurrection, il leur donne ses enseignements; il leur confie un message et un ministère; il les connaît et les appelle

par leurs noms; puis enfin, tandis qu'ils le regardaient s'en allant au ciel, comme s'ils l'avaient perdu pour toujours, les anges leur apparaissent pour leur dire que ce même Jésus avait encore d'autres voies à accomplir à leur égard: «Hommes galiléens, pourquoi vous tenez-vous ici en regardant vers le ciel? Ce Jésus, qui a été élevé d'avec vous dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu s'en allant au ciel».

Et c'est là le secret ou le principe de toute religion divine. C'est «le mystère de la piété». Rien ne ramène l'homme à la connaissance et à l'adoration de Dieu, si ce n'est l'intelligence et la foi de ce mystère, par l'Esprit. C'est la vérité qui forme et remplit la maison de Dieu: «Dieu a été manifesté en chair, a été justifié en Esprit, a été vu des anges, a été prêché parmi les nations, a été cru au monde, a été élevé dans la gloire».

Gardons-nous, bien-aimés, constamment et d'une manière vivante, cette adorable Personne devant les yeux de notre coeur? Il a passé ici-bas à travers les fatigues et les douleurs de la vie; il est mort sur la croix; il est sorti ressuscité des profondeurs du sépulcre et est monté s'asseoir au plus haut des cieux. Les anneaux sont formés et ne seront jamais brisés, bien qu'ils unissent ce qu'il y a de plus élevé avec ce qu'il y a de plus abaissé. L'Esprit Saint les place devant nous, tels qu'il les a formés, et les maintient devant nos yeux avec délices. Avec quel souffle divin, dans les Psaumes 23 et 24, il transporte le prophète de la vie d'abaissement, de foi, de dépendance et d'espérance, que Jésus a vécu ici-bas dans les jours de sa chair, aux jours de son entrée comme «l'Eternel puissant dans la bataille», «l'Eternel des armées» «le Roi de gloire», dans «les portes éternelles», de sa Jérusalem millénaire!

Sommes-nous aussi, en esprit, sur ce chemin avec lui? Et posons à nos âmes cette autre question, bien propre à nous humilier de nouveau: Sommes-nous, en vivante et réelle puissance, avec notre Seigneur dans la période *actuelle* de ce mystérieux voyage? Car, dans ce monde, il est encore le Christ *rejeté*. A quel degré sommes-nous, en esprit, avec lui comme tel? Comprendons-nous ce *pauvre*; persévérons-nous avec lui dans ses tentations? (Psaumes 41: 1; Luc 22: 28). «Hommes et femmes adultères, ne savez-vous pas que l'amitié du monde est inimitié contre Dieu?» Jésus n'était pas davantage *quelqu'un* dans le monde *après* sa résurrection qu'il ne l'avait été avant. La résurrection ne fait quant à cela aucune différence. Le monde n'était pas plus pour lui alors qu'il ne l'avait été aux jours où, comme nous le savons, il n'avait pas où reposer sa tête. Il le laissa alors pour le ciel, comme il l'avait auparavant laissé pour le Calvaire. Lorsqu'il naquit, la crèche de Bethléhem le reçut; maintenant, ressuscité d'entre les morts, le ciel l'a reçu. Né dans ce monde, il se proposa lui-même à la foi et à l'acceptation d'Israël, mais Israël ne voulut pas de lui. Ressuscité, il fut de nouveau présenté à Israël par les apôtres, mais Israël le refusa de nouveau — et Jésus est encore *l'étranger* ici-bas. Le temps actuel est encore celui où il est rejeté. Bien qu'il fût l'Homme ressuscité, il était solitaire sur la route de Jérusalem à Emmaüs, comme il l'avait été dans son chemin de Bethléhem au Calvaire. Mais, bien-aimés, est-ce dans ce caractère que vous et moi, nous nous sommes joints à lui dans ce chemin?

Plus d'une pensée serait trop grande et trop élevée pour nous, si nous n'étions pas formés pour la recevoir selon la méthode de la sagesse divine: «J'ai encore beaucoup de choses à vous

dire; mais vous ne pouvez les supporter maintenant», dit notre divin Maître, et c'est ainsi que sa «débonnairété» nous «agrandit» (2 Samuel 22: 36). Nous sommes préparés pour recevoir de lui de plus grandes communications. Jésus peut annuler les distances, de même qu'il peut mettre un frein aux oppositions. Sur le lac de Galilée, il marchait sur les eaux agitées; puis, dès qu'il entre dans la nacelle, elle prend terre au lieu où ils allaient (Jean 6: 18-21).

Lorsque les rayons de cette gloire cachée viennent à percer la nue et entrent dans l'âme, comme ils sont les bienvenus! Et qu'avons-nous à faire, sinon à ouvrir toutes les avenues de notre âme pour laisser entrer Jésus? La foi *écoute*. Le Seigneur voulait que la pauvre Samaritaine au puits de Sichar l'écoulât simplement, du commencement à la fin. Elle peut parler et elle parle, en effet, mais ce qu'elle dit ne fait que rendre témoignage de ce fait que l'intelligence, la conscience et le cœur, étaient ouverts aux paroles du *Seigneur*. Et lorsque le vase tout entier fut ouvert, Jésus le remplit de lui-même.

C'est cette attitude recueillie de la foi, que nous désirons, garder plus simplement, et surtout en nous occupant de ces sujets si saints et si profonds.

Nous avons brièvement retracé, d'après les évangiles, les liens qui unissent les diverses parties de ce grand mystère, les moments de transition dans le chemin suivi par notre Seigneur Jésus Christ, le Fils de Dieu. En d'autres termes, nous avons été avec les anges et avec les disciples à Bethléhem, au jardin du sépulcre et au mont des Oliviers.

En entrant immédiatement après dans le livre des Actes, on est frappé de voir que ce qui remplit la pensée des apôtres et forme le grand thème de toutes leurs prédications, c'est que Jésus, Jésus de Nazareth, l'homme rejeté et crucifié ici-bas, est maintenant dans le ciel. Pierre rattache d'abord et constamment toute la grâce et la puissance qui (aux jours de son témoignage) se déployaient du ciel au milieu du peuple juif, au fait de l'ascension de Jésus de Nazareth.

Après la descente du Saint Esprit, le jour de la Pentecôte, la prophétie de Joël devient proprement et naturellement, je dirai même nécessairement, le texte des discours de Pierre. Mais en le développant, il y trouve et y montre Jésus de Nazareth, le crucifié. Il annonce que l'Homme qui récemment avait été approuvé de Dieu au milieu d'eux par des miracles, et des signes était maintenant dans le ciel, et que, comme étant le *Dieu* dont il est parlé dans cette prophétie, il avait répandu le Saint Esprit promis. De plus, l'apôtre déclare que ce même Jésus était le *Seigneur* que la prophétie mentionne, Celui dont le *nom* était maintenant pour le *salut*, mais dont le *jour* serait bientôt pour le *jugement*. Tel est le discours et l'exhortation de Pierre sur le texte de Joël. C'est l'Homme qui maintenant est dans le ciel, qu'il trouve et annonce dans toutes les parties de ce magnifique oracle.

Si Jean voit Jésus sur la terre dans la plénitude de sa gloire sans tache, Pierre voit dans le ciel, dans le lieu de toute grâce, du salut et de la puissance, le Fils de l'homme, le Nazaréen, autrefois méprisé et rejeté ici-bas.

Dans le chapitre suivant, c'est Jésus de Nazareth — le nom couvert de mépris et d'opprobre parmi les hommes — c'est Jésus, maintenant glorifié en haut, dont Pierre parle et

par lequel il agit. Le mendiant boiteux à la Belle porte du temple est guéri par la foi en ce nom, et ensuite l'apôtre annonce que le ciel a reçu et gardera ce même Jésus jusqu'au temps où sa présence, quand il reviendra, apportera avec elle le rafraîchissement et le rétablissement de toutes choses. Sommés par les gouverneurs du peuple, dans le chapitre suivant, de dire par quelle puissance ils avaient opéré ce miracle, Pierre proclame ce même Jésus de Nazareth, le méprisé, comme étant la pierre rejetée ici-bas par ceux qui bâtissaient, mais devenue, dans le ciel, la maîtresse pierre du coin.

C'est là le nom et le témoignage — soit que nous voyions les apôtres en face de la puissance du monde, ou au milieu des douleurs des enfants des hommes, c'est leur unique pensée — en cela consiste tout leur art, leur vertu et leur force. Et aussitôt après leur déclaration devant le sanhédrin, c'est ce même nom de Jésus qui est le fondement de leur confiance en la présence de Dieu et par lequel ils se présentent devant lui. L'homme faible aux yeux du monde, le «saint serviteur Jésus», contre lequel se sont élevés Israël et les gentils, Hérode et Pilate, les rois de la terre et les gouverneurs, et qu'ils ont rejeté, est Celui en qui ils espèrent devant Dieu. Ils savent que Jésus est maintenant dans le sanctuaire. Ils le connaissent là, comme auparavant ils l'avaient connu devant les hommes. Et remarquez les manières variées dont ils emploient ce nom. Remarquez *l'assurance* avec laquelle ils le présentent à ceux qui sont dans le besoin, la *hardiesse* avec laquelle ils le défendent devant le monde, et la *tendresse* de coeur avec laquelle ils s'appuient sur ce nom devant Dieu. Le lieu où ils ont ainsi parlé à Dieu en ce nom est ébranlé, et ils sont tous remplis de l'Esprit Saint. Toute puissance est reconnue dans le ciel comme appartenant à ce nom, comme auparavant toute puissance en avait découlé ici-bas. C'est par ce nom que le mendiant à la porte du temple avait été guéri, et le souffle puissant d'en haut vient ébranler le lieu où ce nom avait été invoqué. Il y a plus; le monde et l'enfer même, sont émus en l'entendant, car les principaux sacrificateurs et les sadducéens sont remplis d'indignation et font jeter dans la prison publique ceux qui rendent témoignage à ce nom.

En même temps, Pierre établit pleinement la faiblesse et l'humiliation de Jésus qu'il avait ainsi, à diverses reprises, proclamé être élevé au plus haut des cieux. Cela est un trait frappant de ces premières prédications. Jésus a été mis à mort, dit Pierre, couvert d'opprobre, livré, renié, saisi, crucifié, tué, pendu au bois. Il emploie sans restriction ces expressions, et semble se glorifier dans le nom méprisé de «Jésus de Nazareth». Il l'a constamment sur ses lèvres. Dans son style puissant et plein de vie, sous l'onction nouvelle de l'Esprit Saint, il rappelle et énumère toutes les formes de douleurs et d'ignominie que le «Prince de la vie, le Saint et le Juste», a endurées et portées dans son coeur, dans son corps, dans les circonstances où il se trouvait ici-bas au milieu des hommes. C'est là Celui en qui il se glorifie dans tous ces chapitres qui retracent son ministère des premiers jours auprès des Juifs (Actes des Apôtres 2-5). Et cependant, Celui dont il vient de parler ainsi, en termes qui décrivent son profond abaissement, il le proclame comme étant l'homme des desseins de Dieu: «Seigneur et Christ». Un homme dans le ciel qui était le Seigneur de David, la semence d'Abraham qui avait été

suscitée pour bénir, le prophète promis, semblable à Moïse, qui était monté en haut, voilà la parole que Pierre prêchait avec hardiesse.

De même que cette *onction* de l'Esprit Saint conduit Pierre à rendre témoignage à l'Homme dans le ciel, à Jésus de Nazareth renié ici-bas, mais maintenant exalté en haut, ainsi peu de temps après, Etienne, *rempli* de l'Esprit Saint, rend le même témoignage (chapitre 7). Pierre *parle* de Jésus dans le ciel; Etienne le voit là. L'apôtre le proclame sans crainte, le martyr le voit sans un nuage: «Mais lui, plein de l'Esprit Saint, et ayant les yeux arrêtés sur le ciel, vit la gloire de Dieu, et Jésus debout à la droite de Dieu; et il dit: Voici, je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu».

C'est ainsi que l'Esprit Saint place Jésus, élevé dans le ciel, sur les lèvres et le présente aux yeux de ses différents témoins. Mais il est précieux d'ajouter que Jésus dans le ciel était une aussi grande réalité pour Pierre que pour Etienne, bien que Pierre ne connût le mystère, que sous l'*onction* seulement, tandis qu'Etienne le connaissait étant ravi par l'Esprit. Puissent nos âmes, bien-aimés, le connaître davantage dans la même puissance! Puissions-nous en jouir dans la lumière de l'Esprit Saint maintenant, comme nous en jouissons dans une vision plus claire durant l'éternité!

Telle est la première prédication dans les Actes, après que le grand lien a été formé entre «Dieu» et la «chair (*)», et entre «Dieu manifesté en chair», et le «ciel». Mais quelle vaste et merveilleuse scène est ainsi placée devant les yeux de la foi, pour notre bénédiction, notre lumière et notre joie. Nous voyons les liens entre le ciel et la terre, entre Dieu et les pécheurs, entre le Père et la crèche de Bethléhem, entre la croix du Calvaire et le trône de la Majesté dans les lieux très hauts. La pensée de l'homme aurait-elle jamais pu former une semblable scène; aurait-elle pu jamais y atteindre? Mais elle est là devant nous, une grande réalité actuellement et pour l'éternité. «Or, qu'il soit monté, qu'est-ce, sinon qu'il est aussi descendu dans les parties inférieures de la terre? Celui qui est descendu est aussi le même qui est aussi monté au-dessus de tous les cieux, afin qu'il remplit toutes choses». L'Esprit avait révélé le Dieu de gloire dans le petit enfant de Bethléhem, et maintenant, quand toute puissance et toute grâce sont manifestées du ciel par l'effusion de l'Esprit Saint, la guérison des souffrances des hommes, le salut des pécheurs, la promesse des jours de rafraîchissement et de rétablissement, tout se trouve et est proclamé être dans et par l'Homme glorifié dans le ciel. Quels divins mystères! Combien ils surpassent toutes les conceptions du cœur! «Qui disent les hommes que je suis, moi le Fils de l'homme?» demandait le Seigneur dans les jours de son humiliation; et la seule vraie réponse était: «Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant». Et lorsqu'au temps où les apôtres prêchaient, on leur demande: «Par quelle puissance, ou par quel nom avez-vous fait ceci?» la réponse divine est: «C'est par le nom de Jésus de Nazareth, que vous, vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité d'entre les morts: c'est par ce nom que cet homme est ici devant vous, plein de santé».

(*) Ici, comme en d'autres endroits où il parle de Christ devenu homme, l'auteur entend par la «chair», l'humanité. (*Note du traducteur*)

C'est Jésus, toujours le même, l'Unique. Il a laissé son mémorial dans «les parties les plus basses de la terre», et l'a porté avec lui en haut, «au-dessus de tous les cieux». Il remplit toutes choses. Dieu a été ici-bas, l'Homme est là-haut. La foi avait saisi autrefois que Dieu était sur la terre dans sa pleine gloire, le Fils unique parmi les enfants des hommes, et de même la foi saisit maintenant que l'Homme est dans le ciel, ayant passé là de la scène d'ici-bas où il fut dans le mépris, l'opprobre, la faiblesse et l'humiliation. Oui, la foi s'empare de ce mystère que c'est lui, le même, l'unique — que Celui qui est monté est Celui qui est descendu, que Celui qui est descendu est aussi le même qui est monté.

Quelqu'un a dit: S'il était glorieusement propre à accomplir tous les actes et les devoirs de son office de Médiateur, c'est à cause de l'union de ses deux natures dans la même Personne. Celui qui fut conçu et qui naquit de la vierge était Emmanuel, c'est-à-dire, «Dieu manifesté en chair»: «Un enfant nous est né; un Fils nous a été donné... et on appellera son nom: Merveilleux, Conseiller, Dieu Fort, Père du siècle, Prince de paix». Celui qui parlait aux Juifs, comme un homme n'ayant pas encore trente ans, était «avant qu'Abraham fût» (Jean 8). L'oeuvre parfaite et complète dans chaque acte de sa charge de Médiateur, en tout ce qu'il fit, en tout ce qu'il souffrit, en tout ce qu'il continue à accomplir, est l'acte et l'oeuvre de *sa Personne tout entière*.

Tel est le mystère. La foi le saisit avec une pleine assurance et écoute avec intelligence et joie cette parole: «Justifié en Esprit, prêché parmi les nations, cru au monde». Dieu, bien que manifesté en chair, fut justifié en Esprit. Tout en lui était gloire *morale* parfaite; tout, pour la pensée et l'acceptation divines, était infiniment et ineffablement juste. *Nous*, nous avons besoin d'une justification en dehors de nous, accomplie par un autre. Rien en nous ne peut se justifier par soi-même; en *lui*, tout le pouvait. Pas un mot, pas un soupir, pas un mouvement qui ne fût une offrande agréable, un parfum de bonne odeur: «Il était sans tache aussi bien comme homme, qu'il l'était comme Dieu; aussi pur au milieu des souillures du monde, que lorsqu'il faisait chaque jour les délices du Père avant que le monde fût». La foi reconnaît cela, sans qu'un nuage vienne l'obscurcir. Elle sait aussi que les travaux et les douleurs, la mort et la résurrection de cet Etre béni, «Dieu manifesté en chair, justifié en Esprit», n'étaient pas pour lui-même, comme s'il en eût besoin, mais pour les pécheurs, afin que sa précieuse histoire pût être «prêchée parmi les nations», et «cru au monde». Dans le sacrifice qu'il a accompli, dans la justice qu'il a opérée et introduite, est présenté aux pécheurs, même les plus éloignés, quels qu'ils soient, près ou loin, Juifs ou gentils, afin qu'ils se confient en lui, et soient assurés par lui de leur justification.

Le temps manquerait pour suivre et contempler dans la parole de Dieu, tout ce qui se rapporte à ce mystère; je voudrais seulement ajouter que, parmi toutes les épîtres, qui viennent après le livre des Actes, celle aux Hébreux le présente à nos âmes d'une manière prééminente. «Reçu dans la gloire», est la voix qui se fait entendre d'un bout à l'autre de ce divin oracle. Oh! que notre âme eût en puissance ce dont notre esprit jouit en écoutant cette voix! Je ne *puis* écrire sinon avec ce sentiment, et ne *voudrais* pas écrire sans le confesser.

Chaque chapitre de cette merveilleuse épître, chaque phrase de l'argumentation de l'apôtre, présente à nos regards Jésus *monté au ciel*. Elle s'ouvre par cela tout à coup et directement. *Elle semble nous imposer ce sujet d'une manière pour ainsi dire abrupte*. Et cela certes est bienvenu à l'âme. Le Fils, le resplendissement de la gloire de Dieu, l'empreinte de sa substance, est contemplé, après avoir fait la purification des péchés, assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux, héritier là d'un nom plus excellent que les anges, possédant un titre au trône qui demeure aux siècles des siècles, et occupant en haut la place de la dignité et de la puissance, jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds.

Le second chapitre nous présente le même objet sous un autre aspect. Celui qui sanctifie ayant condescendu à participer à la chair et au sang, à n'avoir pas honte d'appeler frères ceux qui sont sanctifiés, à prendre en main leur cause, est ensuite, dans l'humanité qu'il a prise, considéré comme remonté dans le ciel pour y accomplir pour nous tous les services d'un miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur. Et l'épître est tellement remplie de cette pensée, que le même chapitre nous la présente une seconde fois, en nous montrant, dans le Psaume 8, cet «homme, fait un peu moindre que les anges», mais maintenant «couronné de gloire et d'honneur».

Les chapitres qui suivent (3 et 4), forment comme une parenthèse se rapportant aux enseignements précédents; mais cependant Christ y demeure toujours placé de la même manière devant nos yeux. Nous le voyons ici sur la terre, tenté comme nous en toutes choses, à part le péché; mais ayant traversé les cieux, il est là, dans le sanctuaire, Jésus, le Fils de Dieu, afin que nous trouvions grâce et que nous soyons aidés au moment opportun.

Dans le sujet de la sacrificature, traité dans les chapitres 5, 6 et 7, nous avons encore devant nous le Seigneur monté en haut. Le Fils est déclaré être sacrificateur «plus élevé que les cieux». Il était descendu du ciel afin de naître de la tribu de Juda, et afin d'être consommé (*) dans les jours de sa chair ici-bas, mais étant remonté en haut, il est devenu l'auteur du salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent.

(*) «Consommer», ou «rendre parfait», c'est, dans l'épître aux Hébreux, faire tout ce qui est nécessaire pour initier à un office. (Note du traducteur)

Il en est de même dans le grand sujet traité ensuite — celui des alliances (chapitres 8 et 9) Dès le début, nous voyons Jésus «assis à la droite du trône de la Majesté dans les cieux, ministre des lieux saints et du vrai tabernacle que le Seigneur a dressé, non pas l'homme», ministre et médiateur d'une meilleure alliance.

Et dans le chapitre suivant, où la victime est la pensée dominante, comme l'avaient été la sacrificature et les alliances dans les chapitres précédents, c'est encore le même Jésus monté au ciel que nous avons sous les yeux (chapitre 10). C'est Celui qui pouvait dire: «Voici, je viens!» qui, révélé comme ayant sanctifié les pécheurs dans le corps qui lui avait été préparé sur la terre, est ensuite monté aux cieux, nous ouvrant le chemin pour entrer en pleine liberté dans les parvis des plus hauts lieux, dans la sainte et ravissante présence de Dieu.

C'est ici que se termine la partie doctrinale de l'épître, nous montrant sous ses caractères différents et sous des aspects divers, la même admirable et glorieuse Personne, le Fils de Dieu monté au ciel.

Mais si riche et abondante est cette épître en traitant ce sujet, si fidèle est-elle à retenir la même pensée, que la doctrine ayant été exposée, nous retrouvons dans les exhortations pratiques le même grand mystère — Christ dans les cieux. Jésus, «le Chef et le Consommateur de la foi» à la fin de sa vie de foi ici-bas, est vu *dans le ciel*: «Fixant les yeux sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi, lequel, à cause de la joie qui était devant lui, a enduré la croix, ayant méprisé la honte, et est assis à la droite du trône de Dieu». Ainsi, nous le voyons dans le ciel sous ce nouveau caractère — la vie de foi l'y a conduit, ainsi que tout ce qu'il a fait et souffert pour nous en grâce divine. Et c'est là qu'il brille aux yeux de la foi; et eussions-nous de l'intelligence pour le discerner et un coeur pour en jouir, nous saurions que le ciel lui-même resplendit d'une beauté et d'une gloire qui lui étaient inconnues avant que Jésus y fût entré, revêtu de tous ses caractères conquis et acquis sur la terre pour nous pécheurs.

Et voici le mystère: le Fils a participé à la chair et au sang; il a ainsi pris en main la cause de la semence d'Abraham, et ensuite cette Personne adorable a été reçue dans le ciel. «Dieu a été manifesté en chair — a été élevé dans la gloire». Heureuse et bénie est cette occupation de l'âme qui cherche, comme nous l'avons fait, à découvrir les liens mystérieux qui unissent ces deux points extrêmes; liens formés pour ne pouvoir jamais être brisés, bien que reliant ensemble des choses séparées par des distances que nulle pensée d'une créature ne saurait mesurer. L'Esprit Saint les place devant nous, tels qu'il les a formés pour la gloire et les délices divines, selon les conseils éternels de Dieu. «La Parole devenue chair» de Jean, est ce «quelque chose de bon» venu de Nazareth (Jean 1). L'Emmanuel de Matthieu, était le petit enfant couché dans la crèche et adoré à Bethléhem (Matthieu 1; Luc 2). Au milieu du trône se voit un Agneau comme immolé (Apocalypse 5). Dans la Personne de Celui dont les lèvres parlaient avec une sagesse qui s'adaptait aux choses journalières de la vie humaine, nous trouvons Celui qui, dans le secret de la Déité en trois Personnes, avait été établi comme le fondement de toute voie divine (Proverbes 8). Dans le buisson d'Horeb, se trouvait le Dieu d'Abraham; dans la nuée au désert, c'était la gloire; l'homme ayant une épée nue en sa main près de Jéricho, était le Chef de l'armée de l'Eternel; l'étranger qui visitait Gédéon dans son aire et Manoah dans son champ, était le Dieu à qui seul est dû l'hommage de toute la création. Ce sont là quelques-uns des témoins qui montrent comment, en grâce infinie et pour le bon plaisir et la gloire de Dieu, les choses les plus basses et les plus élevées sont unies ensemble: «Personne n'est monté au ciel, si ce n'est celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans le ciel».

Avec quelle beauté exquise cette pensée de l'apôtre écrivant aux Ephésiens, surgit devant le coeur renouvelé: «Or, qu'il soit monté, qu'est-ce, sinon qu'il est aussi descendu dans les parties inférieures de la terre?» Les dignités et les offices dont il est revêtu, les services qu'accomplit et rend Celui qui est monté au ciel, sont d'un caractère si éminent, qu'ils nous disent que Celui qui était descendu avait déjà été dans le ciel au-dessus de toutes choses, ainsi

qu'il est écrit: «Celui qui vient du ciel est *au-dessus de tout*». La dignité et la grandeur de sa Personne sont renfermées dans ce mystère: Il est monté et il est descendu. Le passage d'Ephésiens 4: 8, 9, semble l'indiquer, et l'épître aux Hébreux en développe pleinement les raisons. En effet, elle nous dit qu'avant de monter au ciel, il avait accompli l'oeuvre de la purification des péchés; qu'il avait détruit celui qui avait le pouvoir de la mort et délivré ses captifs; qu'il avait été consommé comme auteur du salut éternel pour ceux qui lui obéissent (chapitres 1; 2; 5). C'est dans ces caractères qu'il est monté en haut, et maintenant qu'il s'y trouve, il remplit le vrai sanctuaire dans les cieux, le tabernacle que Dieu a dressé et non point l'homme, et il est là pour nous assurer un héritage éternel (chapitres 8; 9)

Qui aurait pu s'élever dans une telle gloire et une telle puissance, sinon Celui qui avait déjà été dans le ciel, «au-dessus de tout?» «Or, qu'il soit monté, qu'est-ce, sinon qu'il est aussi descendu?» Les offices qu'il remplit nous disent qui il est. Ses souffrances, sa faiblesse et son humiliation même, nous disent la gloire divine de sa Personne.

Mais il est dit aussi: «Celui qui est descendu est le même que celui qui est aussi monté au-dessus de tous les cieux, afin qu'il remplit toutes choses», Cela nous dit l'étendue sans bornes de sa souveraineté, de même que ce qui est mentionné auparavant nous avait révélé la dignité de sa Personne. Dans ses oeuvres, dans ses allées et ses venues, dans ses triomphes, il a visité et parcouru les régions les plus élevées et les plus basses. Il a été sur la terre, dans les parties inférieures de la terre. Il a été dans le sépulcre, le domaine du pouvoir de la mort. Il est maintenant dans les plus hauts cieux, au-dessus des principautés et des puissances. Ses royaumes et l'étendue de sa domination sont ainsi placés devant les yeux de notre foi. Ni la façade du temple, ni le sommet le plus élevé de la plus haute montagne, n'auraient pu offrir une telle vue. Mais la foi la contemple. «Celui qui est descendu est le même que celui qui est aussi monté au-dessus de tous les cieux, afin qu'il remplit toutes choses».

Tel est le mystère. C'est le même Jésus, Emmanuel, le Fils unique, et cependant Celui qui a participé à la chair et au sang, qui a pris la postérité d'Abraham. Mais ici, je me sens appelé à le dire: nous ne devons pas confondre les deux natures dans cette Personne glorieuse et bénie. Je m'incline avec foi devant cette vérité que Celui qui sanctifie a participé à la chair et au sang. Je reconnais de toute mon âme la vraie humanité de sa Personne; mais ce n'était pas une humanité *imparfaite*; elle n'était en aucune manière dans la condition ou sous les résultats du péché. Mais je demande en même temps: N'y aurait-il pas dans l'esprit de plusieurs, à l'égard du mystère de la Personne de Christ, quelque incrédulité inconsciente et cependant réelle? *L'indivisibilité* de sa Personne dans toutes les périodes et les transitions de sa glorieuse et mystérieuse histoire, est-elle bien gardée devant les yeux de l'âme?

Combien je désirerais la grâce de pouvoir me réjouir des termes dans lesquels l'Esprit Saint parle, et proclamer «l'Homme Christ Jésus!» *L'homme* qui est ressuscité est le gage de notre résurrection (1 Corinthiens 15: 20). *L'homme* monté au ciel, nous donne la pleine assurance que nos intérêts sont à chaque instant sauvegardés devant Dieu dans le ciel (1 Timothée 2: 5). *L'homme* qui doit revenir bientôt du ciel, sera la joie et la sécurité du royaume à venir (Psaumes 8). Le mystère de *l'homme obéissant, mort, ressuscité, monté ut ciel et en*

revenant, supporte, peut-on dire, tout le conseil de Dieu. Mais, je le répète, l'âme doit garder avec soin l'unité de sa Personne. L'oeuvre parfaite et complète de Christ dans chaque acte de son ministère, dans tout ce qu'il a fait, dans tout ce qu'il a souffert, dans tout ce qu'il continue à accomplir, est l'oeuvre de sa Personne tout entière. Oui, certes, et toute sa Personne était sur la croix, comme partout ailleurs. La Personne était la victime et dans cette Personne était le Fils, «sur toutes choses Dieu béni éternellement». Il remit son esprit, bien que mourant sous le jugement de Dieu contre le péché, et bien que crucifié, mis à mort par les mains d'hommes iniques. Et cela est une grâce infinie.

C'était *Lui*, bien-aimés, *Lui-même*, du commencement, à la fin. Il traça lui-même son mystérieux sentier, mais il le traça seul, sans être aidé par personne. Nul autre que lui, «Dieu manifesté en chair», n'eût pu le faire. Le Fils devint l'Agneau pour être immolé sur l'autel ici-bas, et ensuite l'Agneau qui avait été immolé a atteint la place de gloire au-dessus de tous les cieux. C'est la gloire de *cette Personne* qui donne son efficacité à toute son oeuvre. Les services et les douleurs ne seraient rien, la mort, la résurrection et l'ascension ne seraient rien, si Jésus n'était pas Celui qu'il est. Sa Personne est le Rocher, et c'est pourquoi son oeuvre est parfaite. Là est le mystère des mystères. Mais il ne nous est pas présenté pour que nous le discutions; il est placé devant nous comme l'objet de notre foi, de notre confiance, de notre amour et de notre adoration.

Dieu et l'homme, le ciel et la terre, sont ensemble devant les pensées de la foi dans ce grand mystère. Dieu a été ici-bas, sur la terre, et il y a été en chair; et l'Homme glorifié est en haut dans le ciel. Ce sont les liens entre ces grands objets que j'ai cherché à considérer en détail; et cet exercice de l'âme est bien propre à rendre *réels* et à *rapprocher* de nos coeurs le ciel et l'éternité. Les distances morales sont infinies, mais les distances elles-mêmes ont disparu maintenant. La nature humaine, envahie par les convoitises et la mondanité, rend difficile à l'âme d'entrer dans ces choses, mais la distance en elle-même n'est rien. Jésus, après être monté dans le ciel, se montra «en un moment, en un clin d'oeil» à Etienne, hors de la cité des Juifs; et dans un intervalle de temps tout aussi rapide, il resplendit sur le chemin de Saul de Tarse, alors que celui-ci se rendait de Jérusalem à Damas. Nous n'avons pas aujourd'hui de telles manifestations de la gloire, mais sa proximité et sa réalité sont garanties et confirmées à nos âmes, par la vue de ces grands mystères.

Le royaume à venir ne sera-t-il pas la manifestation des résultats de ces liens mystérieux qui unissent le ciel et la terre? Tous deux, de différentes manières, en seront les témoins et les célébreront. «Que les cieux se réjouissent et que la terre s'égaye». L'Eglise, une avec l'Homme exalté et glorifié, sera en haut, au-dessus des principautés et des puissances. L'échelle que vit Jacob, sera établie, le Fils de l'homme sera le centre aussi bien que le soutien de tout ce système à venir de gloire et de gouvernement. Les nations n'apprendront plus la guerre. Le roi de Juda et celui d'Ephraïm seront un, et un seul roi sera leur roi à tous deux. «Et il arrivera, en ce jour-là, que j'exaucerai, dit l'Eternel, j'exaucerai les cieux, et eux exauceront la terre, et la terre exaucera le froment et le moût et l'huile, et eux exauceront Jizréel». Qu'est-ce que tout cela, sinon un fruit béni que l'on recueillera dans les jours du

royaume à venir, fruit de ces liens qui ont déjà été formés, comme nous l'avons vu? Les germes et les principes de toutes ces manifestations dans les cieux et sur la terre, parmi les anges, les hommes, toutes les créatures, et la création elle-même, se trouvent à Bethléhem, au jardin du sépulcre et au mont des Oliviers.

Puissent nos consciences et nos coeurs apprendre cette leçon! Puissions-nous, associés plus intimement aux anges dans les champs de Bethléhem et au sépulcre de Jésus, contempler ces liens mystérieux dont nous avons parlé! Ou encore, avec le même coeur que les disciples sur la montagne des Oliviers, arrêter nos regards sur ce glorieux lien qui se formait entre Jésus et les cieux (voyez Luc 24: 44-52). Semblables à Israël, ils célébraient alors la fête des prémices (Lévitique 23: 9-14). Jésus, les vraies prémices, venait d'être recueilli, et lui, leur divin Maître, leur avait expliqué le mystère de cette première gerbe cueillie, c'est-à-dire la signification de sa résurrection. Ils contemplaient alors ce glorieux moment. Ils fixaient leurs regards sur leur Seigneur ressuscité qui montait au ciel, et ils célébraient la fête comme avec un sacrifice d'holocauste: «Eux, lui ayant rendu hommage, s'en retournèrent à Jérusalem avec une grande joie».

Assurément, nous pouvons dire: «. Le mystère de la piété est grand: Dieu a été manifesté en chair, a été justifié en Esprit, a été vu des anges, a été prêché parmi les nations, a été cru au monde, a été élevé dans la gloire».

Il a été reçu glorieusement ou en gloire, aussi bien que dans la gloire. Il est entré dans la lumière des plus hauts cieux, mais il y est entré glorieux lui-même; et il est là, dans le corps de sa gloire, modèle de ce que seront les nôtres. L'humanité réelle est là, dans les plus hauts cieux, mais elle y est glorifiée. Et, bien que glorifiée, c'est cependant la vraie nature humaine. Jésus est au ciel, revêtu du même corps que celui qu'il avait ici sur la terre, quand il marchait au milieu des hommes. C'est cette «sainte chose», formée directement par le Saint Esprit dans le sein de la vierge. C'est là le «Saint» qui, bien que couché dans le tombeau, n'a point senti la corruption. C'est là ce corps qui fut offert pour nous, et dans lequel il porta nos péchés sur le bois. Cette nature humaine dans laquelle il souffrit toutes sortes d'insultes, d'ignominies, de mépris et de misères, est maintenant assise pour toujours dans une gloire ineffable. Le corps qui autrefois fut percé, et nul autre, est celui que tout oeil verra. Ce tabernacle ne sera jamais abattu. La Personne de Christ qui comprend sa nature humaine, sera l'objet éternel et divin de la gloire, de la louange et de l'adoration. Sa position actuelle est celle de la gloire la plus élevée, de l'exaltation au-dessus de toute la création de Dieu, et au-dessus de tout nom qui se nomme ou qui peut être nommé.

Il a été «élevé dans la gloire», avec l'amour ineffable et l'acceptation sans limites et sans réserve de Dieu le Père, après avoir opéré et accompli le dessein de sa grâce dans la rédemption des pêcheurs.

Il a été reçu en triomphe, ayant emmené captive la captivité et dépouillé les principautés et les puissances, et il s'est assis à la droite de la Majesté dans les lieux très hauts, toute autorité lui étant donnée dans le ciel et sur la terre.

Il a été reçu en haut comme le Chef de son corps, l'Eglise, de sorte que de la plénitude de la Dèité qui habite en lui corporellement, elle «croisse de l'accroissement de Dieu», par le Saint Esprit qui nous a été donné.

Il a été reçu en haut comme dans un temple, où il paraît pour nous en la présence de Dieu, assis là comme ministre du vrai tabernacle, faisant continuellement intercession pour nous, et en cela, comme en d'autres voies de grâce, servant dans son corps devant le trône.

Il a été élevé et est entré comme notre précurseur dans la maison du Père, pour y préparer une place pour les enfants, afin que là où il est, lui, nous, nous y soyons aussi.

Et de plus, s'il s'est assis dans le ciel, c'est comme quelqu'un qui attend. Il attend, en effet, le moment où il viendra à la rencontre de ses saints dans les airs, afin qu'ils soient avec lui pour toujours. Il attend jusqu'à ce qu'il vienne apporter à la terre des temps de rafraîchissement par sa présence. Il attend jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds.

Notre affection est bien froide et notre énergie bien petite, mais en principe je ne sais rien qui soit digne de ces visions de la foi, si ce n'est cet esprit de *dévouement* qui peut dire avec Paul: «Je sais être abaissé, je sais aussi être dans l'abondance», et cet esprit de *désir* qui s'élançe vers lui et dit: «Viens, Seigneur Jésus», viens promptement.

Bien-aimés, notre Dieu a ainsi lui-même uni sa divinité à l'humanité qu'il a prise, par des liens qui ne peuvent jamais être rompus, et que le délice et la gloire qu'il y trouve, aussi bien que son conseil et sa force, rendent sûrs et stables pour toujours. Nous les avons contemplés, ces liens, mystérieux et précieux à la fois. Lui-même les a formés, lui-même les constitue, la foi les saisit, et établi sur le Rocher des siècles le pécheur croyant se repose en paix et en sécurité.

De toute mon âme, je dis: Puissent ces méditations aider à rendre plus réels et plus rapprochés de nous ces objets de la foi! Elles seront sans valeur, si elles ne tendent pas à le glorifier dans nos pensées, à le donner, lui, avec une fraîcheur et une force nouvelles à nos coeurs.

*Plus près de Toi, mon Dieu,
Toujours plus près de Toi.*

Que ce soit le soupir de nos âmes jusqu'à ce que nous le voyions! Amen.

5. Sa domination sur toutes choses

«*Tu as assujetti toutes choses sous ses pieds*» (Hébreux 2: 8)

En lisant le commencement de l'évangile de Luc, on est frappé d'y trouver et d'y sentir la profonde et vive expression de l'intimité qui existe entre le ciel et la terre. Ce sont les besoins et la faiblesse de l'homme qui ouvrent les portes du ciel; mais une fois ouvertes, elles le sont largement.

Zacharie et Elisabeth «étaient tous deux justes devant Dieu, marchant dans tous les commandements et dans toutes les ordonnances du Seigneur, sans reproche». Ils étaient de la famille sacerdotale, de la postérité d'Aaron. Mais ce ne fut pas leur justice qui ouvrit pour eux le ciel; ce furent leurs besoins et leurs infirmités. Elisabeth était stérile, et tous deux étaient fort avancés en âge; et la raison de leur réelle bénédiction était là, dans leur douleur et leur faiblesse. Pour la femme stérile et le mari sans enfants, Gabriel vient avec une promesse du ciel. Mais ainsi que je l'ai dit, le ciel une fois ouvert, il l'est largement. Les anges sont tout activité et joie; peu importe que ce soit le temple dans la royale et sainte cité, ou un village reculé de la Galilée méprisée, Gabriel est prêt à se rendre dans l'un ou dans l'autre. La gloire de Dieu éclate dans les champs de Bethléhem, tout autant qu'au milieu des armées célestes. Le Saint Esprit remplit de sa divine lumière et de sa puissance les vaisseaux élus, et le Fils lui-même devient un homme. Le ciel et la terre sont très rapprochés l'un de l'autre. L'activité et la joie commencées en haut, sont ressenties et trouvent leur réponse sur la scène d'ici-bas. Les bergers, les femmes favorisées de Dieu, le vieux sacrificateur, et l'enfant dans le sein de sa mère, partagent le saint enthousiasme du moment, et les saints qui attendaient voient s'accomplir leurs désirs.

Je ne sache pas de passages des Ecritures qui présentent ce caractère avec plus de beauté (Luc 1; 2). C'est comme en un moment, en un clin d'oeil, qu'une transition bénie s'accomplit:

«Le ciel descend pour saluer nos âmes.»

La terre apprend de la bouche de ces merveilleux témoins qu'en vérité la porte des cieux lui était toute grande ouverte. L'intimité la plus profonde accompagnait les services de la grâce. L'ange appelle par leurs noms Zacharie et Marie, et en leur parlant nomme aussi Elisabeth. Le coeur comprend immédiatement ce langage.

Nous pouvons bénir le Seigneur qui nous fait connaître ces choses, et nous le bénirions, sans doute, si nous marchions avec plus de simplicité et de foi, dans le sentiment de la *proximité* et de la *réalité* du ciel.

Jacob et Etienne, chacun dans son jour, virent de la même manière le ciel s'ouvrir devant eux, et il leur fut donné de connaître l'intérêt personnel qu'ils y avaient. Jacob contemple une échelle dressée, dont le sommet pénètre dans les cieux, tandis que le pied repose sur la terre, à l'endroit même où il était couché. C'était un lieu méprisable et déshonoré, témoin à la fois de son péché et de sa misère. Mais *là* se trouvait l'échelle, et la voix du Seigneur qui trônait dans sa gloire au-dessus de ce lieu, parle à Jacob de bénédiction, de sécurité, d'héritage, et lui promet de le conduire.

De même, Etienne voit aussi le ciel ouvert et en contemple la gloire; mais le Fils de l'homme est *debout* à la droite de Dieu. Le martyr apprenait ainsi, comme l'échelle l'avait dit au patriarche, que lui et les circonstances où il se trouvait en ce moment même, occupaient les pensées du ciel.

«Tu as assujetti toutes choses sous ses pieds» (Hébreux 2: 8).

Il en était ainsi, selon les mêmes voies, dans ces jours éloignés où vivaient Jacob et Etienne, éloignés l'un de l'autre comme ils le sont de nous. Mais l'intervalle des temps ne fait aucune différence. La foi voit les mêmes cieus ouverts *maintenant* et apprend comme les hommes d'autrefois, que ces cieus sont à nous. Elle apprend qu'il existe des liens entre eux et nous, dans les circonstances où nous sommes. L'oeil de la foi a une échelle devant lui, le ciel est ouvert, et il y contemple «l'Homme Christ Jésus», le Médiateur de la nouvelle alliance, le grand souverain Sacrificateur, l'Avocat auprès du Père, Celui qui sympathise et qui est aussi notre Précurseur dans ces régions de gloire.

Jésus est monté en haut, et la foi reconnaît que ce qu'il accomplit actuellement dans les cieus est entièrement «pour nous». Il se souvient là de nos besoins, aussi bien que de nos douleurs. Les souffrances de Jacob étaient celles d'un homme repentant, celles d'Etienne, d'un martyr, mais le ciel de Jacob était aussi celui d'Etienne.

Cela n'est pas tout. La foi connaît un autre mystère dans le ciel. Elle sait que, si le Seigneur a pris là sa place dans ces divers caractères de grâce envers nous, il l'occupe aussi comme Celui que l'homme a méprisé et que le monde a rejeté. C'est aussi ce que la foi saisit dans les cieus où le Seigneur Jésus, le Fils de Dieu, est maintenant assis.

Jésus mourut sous la main de *Dieu*. Son âme fut mise en oblation pour le péché. «Il plut à l'Eternel de le meurtrir», et il ressuscita comme Celui qui était mort de cette manière: sa résurrection rendant témoignage de l'acceptation de son sacrifice. Il monta ensuite au ciel dans le même caractère, afin d'y poursuivre le dessein de grâce que Dieu avait en vue dans cette mort et dans cette résurrection.

Mais le Seigneur Jésus mourut aussi sous la main de *l'homme*, c'est-à-dire que la main méchante de l'homme eut sa part dans cette mort, tout autant que celle de la grâce infinie de Dieu. Il fut rejeté par «les cultivateurs», haï du monde, chassé, crucifié et tué. C'est là un autre caractère de sa mort. Et sa résurrection et son ascension sont selon ce caractère aussi des parties de l'histoire de Celui que le monde a rejeté. En effet, sa résurrection est le gage du jugement du monde (Actes des Apôtres 17: 31), et son ascension l'a placé dans l'attente du jour où ses ennemis seront mis comme marchepied de ses pieds (Hébreux 10: 13).

Ces distinctions nous font comprendre les différents aspects sous lesquels la foi, à la lumière de la Parole, considère Jésus monté en haut. Elle le voit là, dans la grâce de sa sacrificature, intercédant pour nous; et, en même temps, attendant le jugement de ses ennemis.

L'évangile proclame le *premier* de ces mystères, c'est-à-dire la mort du Seigneur Jésus sous la main de *Dieu* pour nous, et sa résurrection et son ascension, dans un caractère en harmonie avec cette mort. Et c'est dans cet évangile que nous pouvons à bon droit nous glorifier comme étant celui de notre parfait salut (*). Mais en se glorifiant dans le premier de ces mystères, on pourrait oublier *le second*. Ce serait une sérieuse lacune dans l'âme d'un saint et dans le témoignage de l'Eglise. Car si ce grand fait, la mort du Seigneur sous la main de *l'homme*, est oublié sur la terre, il n'est sûrement pas oublié dans le ciel. Ce mystère n'est pas,

il est vrai, le mobile de l'action qui se passe *actuellement* dans le ciel; ce qui l'est, c'est la mort de la *Victime* et les intercessions du sacrificateur en vertu de cette mort. Mais ce sera la mort du *divin martyr*, la mort du Fils de Dieu par la main de *l'homme*, qui caractérisera bientôt l'action qui aura lieu dans le ciel.

(*) Quand on prêche l'évangile, le *péché que l'homme a commis* en mettant à mort le Seigneur de gloire, doit certainement être toujours mis en évidence, mais c'est la mort du Seigneur comme *Agneau de Dieu*, qui est le fondement de la grâce publiée par l'évangile. C'est ce que je veux dire ici.

Ces distinctions sont nettement et clairement tracées et maintenues dans l'Écriture. Le ciel, tel qu'il nous est ouvert dans l'Apocalypse, est un ciel tout autre que celui qui nous est présenté dans l'épître aux Hébreux. Les pensées, les actions, les occupations, diffèrent entièrement, tout autant que la mort du Seigneur Jésus considérée comme perpétrée par la main de l'homme, c'est-à-dire *par nous*, diffère de cette mort venant de la main de Dieu, c'est-à-dire accomplie *pour nous*. Les mêmes objets s'y trouvent, mais dans des relations différentes.

Par exemple, nous voyons dans le ciel de l'épître aux Hébreux et dans le ciel de l'Apocalypse, un trône et un temple, mais le contraste entre eux est très soigneusement maintenu. Dans l'épître aux Hébreux, le trône est un trône de grâce, et nous y trouvons et obtenons tout ce que requièrent nos peines et nos besoins du temps présent.

Dans l'Apocalypse, c'est un trône de jugement devant lequel et autour duquel sont les agents et les instruments de la colère et de la vengeance. Dans les Hébreux, le sanctuaire ou le temple est occupé par le Souverain Sacrificateur de notre profession, le Médiateur d'une meilleure alliance, servant là en vertu de son propre et très précieux sang. Dans l'Apocalypse, le temple retentit des sons et resplendit des lumières qui annoncent le jugement. Des éclairs, des voix et des tonnerres, en accompagnent l'ouverture. C'est le temple vu par le prophète, rempli de fumée, et dont les fondements des seuils sont ébranlés, en signe que le Dieu auquel appartient la vengeance était là dans sa gloire (Esaïe 6).

La vue que nous avons du ciel dans l'Apocalypse est donc très solennelle. C'est le lieu où la puissance se prépare des instruments pour le jugement. Les sceaux sont ouverts, les trompettes retentissent, les coupes sont versées, mais c'est comme introduction à quelque terrible calamité sur la terre. L'autel qui est là n'est pas celui de l'épître aux Hébreux, celui où la sacrificature céleste mange du pain de vie, mais c'est l'autel qui fournit le feu du châtiment pour la terre. Et là aussi il y a *guerre*, et à la fin il s'ouvre ce ciel devant Celui dont le nom est «la Parole de Dieu», qui est vêtu d'un vêtement teint dans le sang, et de la bouche duquel sort une épée aiguë à deux tranchants, afin qu'il en frappe les nations.

Assurément, c'est là le ciel sous un nouveau caractère, et le contraste avec celui des Hébreux est très solennel. Ce n'est pas le ciel tel que la foi le saisit *maintenant*, un sanctuaire de paix rempli des provisions et des témoignages de la grâce, mais un ciel qui nous apprend que, bien que le jugement soit pour le Seigneur une oeuvre inaccoutumée, cependant c'est son oeuvre au temps convenable. Car le ciel, dans ses diverses phases, est le lieu du témoignage de la *grâce*, du *jugement* et de la *gloire*. C'est maintenant le ciel de la grâce; il

deviendra le ciel du jugement au temps qui commence en Apocalypse 4, et se continue durant toute l'action du livre, jusqu'à ce qu'aux chapitres 21 et 22, il devienne le ciel de la gloire.

L'âme doit s'accoutumer à cette sérieuse vérité, que le jugement précède la gloire; je parle ainsi par rapport à l'histoire de la terre ou du monde. Car pour ce qui est du croyant, il est passé de la mort à la vie; pour lui, il n'y a pas de condamnation; il ne ressuscite pas pour le jugement, mais pour la vie. Mais il doit savoir que, dans la suite de l'histoire divine de la terre ou du monde, le jugement précède la gloire. Le royaume sera vu dans *l'épée* ou «la verge de fer», avant d'être contemplé dans le *sceptre*. L'Ancien des jours est assis en vêtements blancs sur un trône de flammes de feu, avec les livres ouverts devant lui, avant que le Fils de l'homme vienne jusqu'à lui avec les nuées des cieux pour recevoir la domination (Psaumes 2; Daniel 7).

Ces leçons sont très clairement enseignées et distinguées dans les Ecritures. Dans la période qui s'ouvre en Apocalypse 4, c'est Christ *rejeté par l'homme*, et non pas Christ *accepté de Dieu pour des pécheurs*, qui est devenu l'objet et la pensée du ciel. Et en conséquence, des préparatifs sont faits pour venger sur le monde les torts qu'y a soufferts le Seigneur Jésus, et pour revendiquer ses droits sur la terre. En d'autres termes, c'est le ciel commençant cette série d'actes qui doit établir le Seigneur dans son royaume après le jugement de ses ennemis.

Mais tout ceci nous montre de nouveau, selon la pensée dominante de ces méditations sur «le Fils de Dieu», que c'est la *même* Personne qui est gardée devant nous, pour être connue de nous, dans toutes les phases ou périodes du même grand mystère. A quelque point que nous soyons arrivés, nous marchons toujours dans la compagnie du *même* Jésus. En effet, ces distinctions, que j'ai déjà fait remarquer, nous disent qu'il a été reçu dans le ciel, et qu'il y est maintenant assis dans les caractères mêmes sous lesquels il avait été auparavant connu et manifesté sur la terre. Car il a été ici-bas comme Celui qui accomplissait parfaitement la grâce de Dieu envers nous pécheurs, et comme Celui qui endura dans toute sa plénitude l'inimitié du monde. Or c'est sous ces deux caractères, comme nous l'avons vu, qu'il est assis dans le ciel.

Mais il ne se hâte point de revêtir ce second caractère, ou d'apparaître agissant dans le ciel comme Celui qui a été méprisé sur la terre. Il retarde, pour ainsi dire, le moment d'entrer dans le ciel de l'Apocalypse. Et dans ce trait de son caractère, en différant l'heure du jugement, en demeurant encore dans le lieu de la grâce, il dévoile à nos yeux une très douce expression du cœur que la foi nous a appris à connaître. C'est ainsi que, lorsqu'il était ici-bas, il approchait à pas lents de Jérusalem comme le Dieu de jugement. Il disait à la cité coupable: «Que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes», avant de prononcer ces paroles: «Voici, votre maison vous est laissée déserte». Il s'attardait dans les plaines, visitant chaque cité et chaque village du pays, dans son patient service de grâce, avant de s'asseoir sur la montagne des Oliviers pour annoncer le jugement et la désolation de Sion (Matthieu 24: 1). Et maintenant, de Celui qui s'avançait ainsi lentement sur la route qui le conduisait au lieu d'où il prononçait le jugement, il est écrit: «Il est patient envers vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance (*)» (2 Pierre 3).

(*) L'expression «Fils de l'homme» caractérise sa Personne, lorsqu'il est présenté dans sa gloire judiciaire, comme aussi lorsqu'il s'agit de sa domination sur la terre (voyez Psaumes 8; Jean 5: 27; Matthieu 19: 28).

Ainsi, nous avons devant nous la même Personne, avec le même caractère, que nous le considérons comme il était sur la terre, ou comme il est maintenant dans le ciel, une seule et même Personne, moralement la même, malgré les changements de scène et de condition. «La grâce qui était en Christ dans ce monde est la même qui est en lui maintenant dans le ciel». Paroles consolantes et propres à encourager! Comme nous devrions savoir réellement que nous parlons selon la vérité, quand nous disons: «*Je le connais!*» Nous l'avons contemplé dès le commencement. Nous l'avons vu descendant du ciel, prenant naissance dans le sein de la vierge, couché dans la crèche; il traversa ensuite la terre revêtu d'une gloire parfaite, complète, sans souillure, bien que voilée; il mourut et fut enseveli; il ressuscita et retourna au ciel, et comme nous l'avons déjà envisagé, la foi le voit là, Lui que la foi avait connu pour avoir vécu ici-bas, lui-même, le ministre et le témoin de la grâce de Dieu envers l'homme, Celui qui a porté pleinement l'inimitié de l'homme contre Dieu, et qui cependant est le Dieu qui diffère le jugement.

Mais je dois faire remarquer quelque chose de plus, touchant le *même* Jésus, quelque chose qui est encore plus immédiatement en rapport avec le sujet de ma présente méditation.

Lorsque le Seigneur Jésus était ici-bas, il attendait son royaume. Il se présenta lui-même à la fille de Sion, comme étant son Roi, le Fils de David. En entrant dans la cité, «débonnaire et monté sur une ânesse», il se manifestait comme Celui que les prophètes avaient autrefois annoncé. Autrefois son étoile, l'étoile du royal enfant de Bethléhem, était apparue en Orient, appelant les gentils à venir au Fils de David, dans la ville de David. Mais il ne trouva point ce qu'il attendait alors: «Il vint chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu». Toutefois il emporta avec lui dans le ciel cette même pensée, ce même désir de son royaume: «Un homme noble s'en alla dans un pays éloigné, pour recevoir un royaume». Il pense à son royaume, maintenant qu'il est assis sur le trône du Père, comme il y pensait et l'attendait lorsqu'il était ici-bas. Et, je le répète ici, combien, sous ce beau caractère de roi, nous sommes gardés en communion avec le *même* Jésus. Il fut autrefois sur la terre, il est maintenant dans le ciel; mais, où que ce soit, nous le connaissons comme le même Seigneur, un dans sa Personne, un dans ses desseins et ses désirs, bien que les lieux et les conditions changent. Il était roi d'Israël ici-bas, et, avec désir, réclamait son royaume; mais ses concitoyens le lui ayant refusé, il l'a reçu dans le ciel. Au temps convenable, au jour de la joie de son cœur, il reviendra pour l'administrer ici-bas où d'abord il était venu le chercher. «Je voyais dans les visions de la nuit, et voici quelqu'un comme un Fils d'homme vint avec les nuées des cieux, et il avança jusqu'à l'Ancien des jours, et on le fit approcher de lui. Et on lui donna la domination, et l'honneur, et la royauté, pour que tous les peuples, les peuplades et les langues, le servissent. Sa domination est une domination éternelle, qui ne passera pas, et son royaume, un royaume qui ne sera pas détruit».

C'est là aussi l'hommage que nous rendons au même Jésus, et le coeur l'apprécie lorsque nous y pensons. Mais il y a un autre trait de cette identité qui surpasse de beaucoup tout ce que nous avons fait remarquer.

Lorsqu'il était ici-bas, il désirait être connu de ses disciples; il désirait que leurs regards, pauvres pécheurs qu'ils étaient, découvrirent quelques rayons de ses gloires cachées. Il se plaisait de même à communiquer à la foi les trésors de sa grâce. La foi qui comptait sur lui sans réserve, la foi qui en simplicité avait recours à lui en toute occasion, la foi qui subsistait, bien que repoussée ou traitée avec une apparente froideur, cette foi-là lui était précieuse. Le pécheur qui s'attachait à lui, malgré le mépris du monde, ou qui se confiait en lui sans être soutenu ou encouragé par d'autres, recevait de lui l'accueil le plus bienveillant. L'âme qui, en liberté, recherchait sa présence, qui désirait entrer en communion avec lui, assise à ses pieds ou penchée sur son sein, pouvait obtenir de lui ce qu'elle voulait, ou, comme Abraham lorsqu'il intercédait, pouvait demeurer avec lui aussi longtemps qu'il lui plaisait.

Il désirait l'union avec ses élus; une union complète, personnelle, et permanente, prêt comme il l'était à partager avec eux le nom que le Père lui avait donné, l'amour dans lequel il était auprès du Père, et la gloire dont, il était héritier.

Il recherchait la sympathie; il soupirait après la communion, dans ses joies comme dans ses douleurs. Or, nous ne saurions en aucune manière apprécier la souffrance de son coeur lorsqu'il ne la rencontrait pas. C'était pour lui un sentiment bien plus profond, nous pouvons le dire, que lorsque, se présentant pour réclamer un royaume, il ne le recevait pas. Quelle douleur dans ces paroles: «Ainsi, vous n'avez pas pu veiller une heure avec moi!» N'y voyons-nous pas l'expression d'un coeur solitaire?

Il y a plus encore. Il se proposait, lorsqu'il était ici-bas, de partager son trône avec les siens. Il ne voulait pas être seul; il voulait faire part à ses élus des honneurs et de l'héritage qui lui appartenaient, de même qu'il aurait voulu qu'eux, en sympathie avec lui, comprissent et partageassent ses joies et ses douleurs.

Et maintenant — mystère excellent et merveilleux qui nous le fait entendre — tout cela est ou sera réalisé pour lui dans l'Eglise et par l'Eglise. L'Eglise est appelée à répondre aux désirs du Seigneur Jésus en toutes ces choses, à être pour lui tout ce que son coeur demandait, soit à présent par le Saint Esprit, soit bientôt dans le royaume. Elle est appelée à entrer maintenant, en esprit, dans ses pensées et dans ses affections, ses joies et ses douleurs, et ensuite à resplendir dans sa gloire et à s'asseoir sur son trône.

Quel mystère! L'Eglise à qui le Saint Esprit a été donné pour demeurer en elle, et qui est destinée à s'asseoir, glorieuse elle-même, dans l'héritage de la possession du Seigneur, l'Eglise est la réponse à ces désirs *les plus profonds* du coeur de Jésus, le Fils de Dieu, dans les jours de sa chair. Je le répète: Quel mystère! Nous pouvons bien admirer ces harmonies qui nous parlent du *même* Jésus, de la Personne, toujours la même dans les différentes parties de ses voies merveilleuses. Lorsqu'il était ici-bas, il cherchait et réclamait un royaume, et désirait les sympathies de ses saints. Mais son peuple n'était pas préparé à reconnaître sa royauté; ses

saints n'étaient pas capables d'entrer dans cette communion. Toutefois, il reçoit maintenant un royaume dans le ciel, et il reviendra l'administrer ici-bas. Il commence maintenant, par l'Esprit Saint qui demeure dans ses élus, à trouver cette communion qui sera pleinement réalisée pour lui au jour où ils auront atteint la perfection. Le royaume sera sa gloire et sa joie. Il est appelé «la joie du Seigneur», car il sera dit à ceux qui le partageront avec lui: «Entre dans la joie de ton Seigneur». Mais la communion dans laquelle l'Eglise sera avec lui, lui sera bien plus précieuse. C'était ici-bas soit désir *le plus intense*; ce sera bientôt sa plus *riche* jouissance. Eve était pour Adam bien plus que la domination sur toutes choses.

Avons-nous, bien-aimés, assez de puissance dans nos âmes pour nous réjouir dans la pensée que le coeur du Seigneur Jésus sera ainsi satisfait? Nous pouvons découvrir et retracer les joies diverses qui l'attendent au jour de ses épousailles, au jour des délices de son coeur; mais avons-nous la capacité, en esprit, de faire davantage? Il est humiliant d'avoir à adresser de semblables questions à notre âme, nous pouvons le dire en toute sincérité.

Le royaume et l'Eglise seront au Seigneur.

Le royaume lui appartiendra à plus d'un titre. Il le prendra *en vertu de l'alliance*, ou selon les conseils existants en Dieu, avant la fondation du monde. Il l'obtiendra par *son droit personnel*, car lui, le Fils de l'homme, n'a jamais perdu l'image de Dieu, et il ne le pouvait pas, parce que, tout en étant Fils de l'homme, il était le Fils du Père. Il ne la *perdit* pas, et l'ayant conservée, la domination lui appartient à titre personnel, selon les premiers grands décrets de puissance et de gouvernement formulés ainsi: «Et Dieu dit: Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'ils dominent sur les poissons de la mer, et sur les oiseaux des cieux, et sur le bétail, et sur toute la terre, et sur tout animal rampant qui rampe sur la terre». Il prendra aussi le royaume en vertu de son *obéissance*, ainsi nous le lisons: «Etant trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. C'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus, se ploie tout genou». Sa *mort* aussi lui donne un titre au royaume, car nous lisons encore: «En lui, toute la plénitude s'est plue à habiter, et par lui à réconcilier toutes choses avec elle-même, ayant fait la paix par le sang de sa croix, par lui, soit les choses qui sont sur la terre, soit les choses qui sont dans les cieux». Et la croix, où il subit la mort, portait, sans qu'il eût été permis d'en effacer une seule lettre, maintenues intactes par la puissante main de Dieu, ces paroles: «Celui-ci est Jésus, le Roi des Juifs».

Ainsi la domination appartient au Fils de l'homme en vertu de l'alliance, par le titre personnel qu'il y a, par son titre de service ou d'obéissance, et par celui d'achat que sa mort lui a donné. Je puis y ajouter aussi, par droit de conquête, car les jugements qui lui fraieront le chemin au trône et qui retrancheront du royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité, seront exécutés, comme nous le savons, par sa main puissante. «Portes, élevez vos têtes! et élevez-vous, portails éternels, et le Roi de gloire entrera. Qui est ce Roi de gloire? L'Eternel fort et puissant, l'Eternel *puissant dans la bataille*».

Quelles solides fondations sont ainsi posées pour la domination du Fils de l'homme! Combien chaque titre contribue à l'honneur et à la gloire de son nom. Ainsi que nous le voyons en Apocalypse 5, personne dans le ciel, ni sur la terre, ne pouvait prendre le livre, si ce n'est l'Agneau qui avait été immolé, le Lion de la tribu de Juda. Mais aussitôt qu'il s'avance, Celui qui est assis sur le trône, le lui laisse prendre de sa main, et alors l'Eglise dans la gloire, les anges et toutes les créatures dans les différentes parties des vastes domaines de la création, exaltent en triomphe les droits et les titres de l'Agneau. Et si son droit est ainsi assuré, scellé comme il l'est par des milliers et des milliers de témoins s'il est merveilleux aussi, tels seront la puissance et le royaume que maintient ce droit. Tout le grand dessein de Dieu dans le gouvernement de toutes choses revit et est rétabli en Christ, le Fils de Dieu, «le Seigneur venu du ciel», aussi bien que le «Fils de l'homme».

Nous pouvons dire que si «toutes les promesses de Dieu sont oui en lui, et amen, en lui», de même toutes les destinées de l'homme sous le gouvernement de Dieu sont «oui et amen» en lui.

La domination fut donnée à Adam. A Noé fut confié le gouvernement. Abraham fut établi père de plusieurs nations. A David appartient le jugement et à Salomon la royauté. Mais en Christ toutes ces gloires seront réunies et brilleront ensemble. En lui et sous lui, se fera «le rétablissement de toutes choses». Il portera «plusieurs diadèmes», et plusieurs noms lui sont donnés. Son nom de «Seigneur», dans le Psaume 8, n'est pas son nom de «Roi», dans le Psaume 72. La gloire qui appartient à chacun est spéciale. Les couronnes sont différentes, mais l'une et l'autre sont à lui. Il est également «Père d'éternité»; Roi et cependant Père, le Salomon et l'Abraham de Dieu. En lui tout sera béni, et cependant devant lui, tout genou fléchira. L'épée aussi est à lui, et «la verge de fer», aussi bien que le sceptre de justice. Il jugera comme David et régnera comme Salomon.

Comme Fils de *David*, il prend en main la puissance pour l'exercer dans une certaine sphère de gloire. Comme Fils de *l'homme*, il exerce la puissance dans une sphère de gloire bien plus vaste. Il vient dans sa propre gloire, dans la gloire du Père et dans la gloire des saints anges. Comme Homme *ressuscité*, il prend aussi la puissance. Nous le voyons en 1 Corinthiens 15: 23-27.

Et ce caractère s'exerce aussi dans une sphère spéciale. Il foule aux pieds la mort, le dernier ennemi. Et comme tout le reste, il est convenable et parfait à sa place, qu'au temps voulu ce soit l'Homme ressuscité qui abolisse la mort.

Des scènes diverses de gloire l'entoureront, et des caractères variés de gloire s'attacheront à sa Personne. Le caractère même du royaume consistera en ceci: *il sera rempli des gloires de Christ*, gloires variées, mais s'harmonisant et se fondant toutes ensemble. La croix nous a déjà présenté un exemple de cette oeuvre parfaite. Là se sont rencontrées «la bonté et la vérité». Là Dieu se montra «juste» et cependant «justifiant» le pécheur. Il en sera dans les jours à venir de la puissance, comme autrefois dans les jours de la faiblesse. De même que la bonté et la vérité, la justice et la paix, se sont rencontrées et embrassées, ainsi l'autorité

et le service, la bénédiction et le gouvernement, un nom de toute majesté et de toute puissance, et cependant un nom qui descendra d'en haut «comme une pluie fine sur l'herbe tendre», seront connus et appréciés ensemble. Il y aura la domination universelle de l'homme sur l'étendue entière des oeuvres de Dieu, les honneurs du royaume dans le gouvernement de toutes les nations, avec la présence du Père d'éternité pour répandre et maintenir partout la bénédiction. «On appellera son nom Merveilleux, Conseiller, Dieu fort, Père du siècle, Prince de paix».

Les gentils seront amenés à une intelligence saine, la raison leur reviendra. Le monde insensé, bien que formé par Lui, ne l'avait pas connu. Les rois et les gouverneurs de la terre s'élevèrent contre l'Oint de l'Eternel. Ils regimbèrent contre les aiguillons, trahissant ainsi l'excès de leur folie. Mais ils recouvreront l'intelligence. On reconnaîtra dans ce qui arriva à Nébucadnetzar un mystère non moins qu'un fait historique. La raison fut rendue à celui que représentait la tête d'or, le grand chef de la puissance gentile. Il la retrouva après que les sept années de folie — juste châtiment de son orgueil — eurent passé sur sa tête, et qu'il eut reconnu et confessé que les cieux dominant. Et c'est ainsi que bientôt le monde, cessant de renier dans sa folie son Créateur, le reconnaîtra et le confessera avec un sentiment aussi profond qu'avait été autrefois son incrédulité insensée.

Car «des rois fermeront leur bouche en le voyant», en signe de profonde adoration. «Le coeur de bête» leur sera ôté, et il leur sera donné «un coeur d'homme» (Daniel 7). Il ne leur sera plus reproché d'être au-dessous du «boeuf qui connaît son possesseur», ou de «la cigogne qui connaît sa saison», et «de la tourterelle, de l'hirondelle et de la grue, qui prennent garde au temps où elles doivent venir», mais ils voleront «comme les colombes vers leurs colombiers». «Voici, ceux-ci viendront de loin; et voici, ceux-là, du nord et de l'ouest, et ceux-ci, du pays de Sinim».

Les oeuvres de la main de Dieu, aussi bien qu'Israël et les nations, se réjouiront sous le même sceptre. «Le loup habitera avec l'agneau, et le léopard couchera avec le chevreau». Le sol lui-même connaîtra de nouveau les bienfaits de «la pluie de la première et de la dernière saison», et le travail du divin laboureur. «Tu as visité la terre, tu l'as abreuvée, tu l'enrichis abondamment: le ruisseau de Dieu est plein d'eau. Tu prépares les blés, quand tu l'as ainsi préparée».

Quel sceptre que celui du Seigneur! N'est-il pas, de même que l'épée, *unique* dans sa gloire? Quel sceptre lui fut jamais semblable? La puissance a-t-elle jamais pu être en une main pareille à la sienne? Ce qu'Adam a perdu sur la terre, ce qu'Israël a perdu dans la terre d'élection et de la promesse, ce qu'Abraham a perdu dans sa semence dégradée, rejetée et dispersée, ce que la maison de David a perdu dans le trône, ce que la création elle-même a perdu à cause de celui qui l'a assujettie à «la servitude de la corruption»; — tout sera réuni et maintenu et manifesté, par la présence et la puissance du Fils de l'homme en son jour.

«Le Fils» seul pouvait prendre un tel royaume. L'efficacité du sacrifice accompli, comme nous l'avons déjà vu en méditant sur ce divin sujet, repose sur la *Personne* de la victime; de

même le sanctuaire est rendu agréable et accessible par la *Personne* du souverain sacrificateur et du Médiateur qui le remplit et y exerce ses fonctions; et ainsi, les gloires et les puissances du royaume à venir, ne peuvent être déployées, exercées et administrées que par la même *Personne*. Le Fils de Dieu accomplit son service dans la condition la plus humble ou la plus élevée, dans la pauvreté et dans la richesse, dans l'honneur et dans le déshonneur, comme le Nazaréen et comme le Bethléhémite, sur la terre et dans le ciel, dans le monde des gloires millénaires, à la fois terrestres et célestes; mais tout ce service, du commencement à la fin, et quels que soient les phases ou les changements de ce grand mystère, nous dit *qui il est*. S'il n'eût pas été sur la croix *la même Personne glorieuse* qu'il était, il ne pourrait l'être davantage maintenant qu'il est assis sur le trône du Père. La foi ne s'occupe pas du lieu où elle le voit, ni du chemin où elle le suit; elle a devant elle le même radieux Objet, ineffablement précieux, et sent douloureusement toute parole qui, même inconsciente, porterait atteinte à sa gloire.

Mais nous avons encore à contempler d'autres gloires de ce royaume à venir qui lui appartient.

«Le second homme est venu du ciel», et son apparition doit être accompagnée d'une gloire à laquelle la domination de Salomon ne saurait être mesurée. Oui, en la présence de Celui qui «est venu du ciel», les gloires les plus brillantes de Salomon seront surpassées. «La lune rougira, et le soleil aura honte; car l'Eternel des armées régnera en la montagne de Sion et à Jérusalem, et devant ses anciens, en gloire». Dans ce royaume, il y aura des choses célestes, aussi bien que des choses terrestres restaurées. Adam possédait le jardin d'Eden dans toute sa riante beauté et son abondance de fruits. Outre cela, l'Eternel Dieu venait y marcher avec lui. Noé, Abraham, et d'autres encore, dans les jours des patriarches, avaient de riches troupeaux et du bétail, et Noé avait reçu la puissance et la suprématie sur la terre. Mais, privilège bien plus grand, ils étaient visités par les anges, et même le Seigneur des anges venait s'entretenir avec eux dans des visions, ou sous leur tente. La terre de Canaan était un bon pays, riche et agréable, un pays de lait, d'huile et de miel; mais plus que cela, la gloire s'y trouvait, et le témoignage de la présence divine demeurait entre les chérubins.

Il en sera ainsi dans ces jours à venir où se manifestera la puissance du Fils de Dieu. Le ciel fera resplendir sur la scène une gloire toute nouvelle et toute spéciale, aussi certainement qu'autrefois l'Eternel Dieu se promenait dans le jardin d'Eden, aussi certainement que les anges montaient et descendaient, dans la vision du patriarche, ou que la présence divine se trouvait dans le sanctuaire à Jérusalem, au pays de la promesse. Or non seulement ces visites divines à la terre se renouvelleront, non seulement la gloire se manifestera du ciel, mais tout revêtira un caractère nouveau et merveilleux. La terre recevra le témoignage de ce mystère étrange et excellent, c'est qu'elle-même, du sein de sa poussière et de son asservissement, a donné une famille aux cieux, famille qui, resplendissante de gloire, reviendra la visiter, bienvenue plus que les anges, et qui, avec l'autorité et la puissance qui lui sont destinées, sera au-dessus d'elle pour gouverner et pour répandre la bénédiction. «Car ce n'est point aux anges qu'il a assujetti le monde habité à venir dont nous parlons; mais quelqu'un a rendu ce témoignage quelque part, disant: Qu'est-ce que *l'homme* que tu te souviennes de lui?»

Quels liens nous voyons entre ce qu'il y a de plus élevé et ce qu'il y a de plus abaissé! «Le second homme est venu du ciel». La sainte cité descendra du ciel, ayant la gloire de Dieu, et en sa présence sera administré le gouvernement du royaume ou la puissance sur la terre. Que seront en comparaison, la souveraineté d'Adam et la gloire du règne de Salomon?

Dans la scène qui eut lieu sur la sainte montagne, et qui est décrite en Matthieu 7, et lors de la royale visitation faite à la sainte cité, en Matthieu 21, ce jour de la puissance du Fils de Dieu, ce «monde à venir», est vu en mystère et dans les lieux célestes, et sur la terre. La gloire céleste brille sur la sainte montagne; Jésus est transfiguré. Son visage resplendit comme le soleil, ses vêtements deviennent blancs comme la lumière, et Moïse et Elie apparaissent en gloire avec lui. De même, à l'occasion de son entrée royale dans la cité sainte, l'humble Jésus, mais toujours le même Jésus, prend un caractère glorieux. Il se montre comme Seigneur de la terre et de tout ce qu'elle contient, et comme le Fils de David reçu en triomphe. Ici, sur la route qui conduit de Jéricho à Jérusalem, on le voit, dans un moment mystique, revêtu de ses droits et dignités terrestres, comme dans un autre moment semblable, il était apparu, «à l'écart sur une haute montagne», dans sa gloire personnelle et céleste.

Ces occasions solennelles présentaient, chacune dans sa propre sphère, une *transfiguration*, bien qu'autre soit la gloire céleste et autre la gloire terrestre. Mais dans ces deux circonstances différentes, Jésus fut glorifié, sorti pour un instant du sentier d'humiliation qu'il parcourait, lui, le Fils de Dieu, abaissé, brisé, rejeté. Les deux grandes régions du monde millénaire se sont alors déroulées devant nous en vision on en mystère. Ce n'étaient que des ombres passagères, bientôt perdues pour nous, mais ce qu'elles présentaient et ce dont elles étaient le gage, demeurera dans toute sa splendeur et sa force durant le jour de gloire qui approche. Car ce jour de lumière, ce monde de bonheur, sera rempli des gloires du Fils de Dieu. C'est *cette plénitude* qui lui donnera son caractère et sa valeur, comme nous l'avons dit précédemment. Chef de la famille ressuscitée, ou soleil de la gloire céleste, il sera alors Seigneur de la terre et de sa plénitude, Roi d'Israël et des nations. D'une manière étrange et mystérieuse, dans ce système de gloires diverses, toutes choses seront unies ensemble, «les parties les plus basses de la terre», et ce qui est «au-dessus de tous les cieux». «Dieu a été manifesté en chair, reçu dans la gloire». Le «second homme» n'est rien moins que le Seigneur «venu du ciel (*)».

(*) La puissance de bonheur et de joie de ce monde millénaire reçoit aussi de frappants témoignages. Pierre, sur la sainte montagne, parle de la joie qu'il partageait avec ses compagnons, de telle sorte qu'il aurait voulu rester là avec eux pour toujours, s'il eût été possible. Mais ce n'était pas lui qui parlait, c'était la puissance de ce lieu qui parlait en lui. De même, sur la route royale de Jéricho à Jérusalem, le possesseur de l'âne se soumet avec une entière promptitude aux droits du Seigneur de la terre, et les multitudes du peuple d'Israël exaltent le Fils de David: les palmes dans leurs mains et leurs vêtements étendus sur le chemin, proclament leurs hommages et leur joie comme dans une fête des Tabernacles. Mais encore ici, à proprement parler, ce n'était pas eux qui agissaient et parlaient, mais la puissance des circonstances où ils se trouvaient.

Quels mystères! Quels conseils de Dieu touchant les fins de la création, cachés dans la profondeur des siècles avant les commencements de cette création! Puissent les affections de nos coeurs être réveillées par ces méditations! Puissent-elles nous conduire à adorer! Le

Fils qui est de toute éternité dans le sein du Père, fut dans le sein de la vierge, participant avec les enfants à la chair et au sang; comme Fils de l'homme, Dieu manifesté en chair, il traversa les âpres sentiers de la vie humaine, les achevant par la mort sur la croix; il laissa le tombeau pour la gloire, les parties inférieures de la terre pour monter au-dessus de tous les cieux, et il va revenir sur la terre revêtu de ses dignités, entouré de louange, dans tous les droits, les honneurs et l'autorité d'une grandeur et d'une splendeur ineffables, pour remplir le monde à venir de joie et de bonheur.

Mais avant que cette scène de gloire — le monde à venir — puisse être inaugurée selon les voies de Dieu, il faut qu'un autre mystère s'accomplisse. L'Eglise doit être introduite dans les cieux, comme son Seigneur l'a déjà été.

Le sentier de l'Eglise à travers le monde est celui d'un étranger qui passerait inaperçu. «Le monde ne nous connaît point, parce qu'il ne l'a point connu». Et de même que son passage *sur* la terre n'attire point l'attention, de même il en sera de *son départ* de la terre. Tout ce qui la concerne est d'un étranger ici-bas. Et comme le monde qui l'entoure ne connaît pas l'Eglise, et ne sera pas témoin de *l'acte* de sa translation au ciel, elle-même en ignore le *moment*. Mais nous savons que ce lien entre nous et les cieux sera formé avant que le royaume, ou «le monde à venir», soit manifesté. Car les saints seront les compagnons du Roi de ce royaume dans les premiers *actes* qu'il accomplira, c'est-à-dire quand il prendra l'épée du jugement pour purifier la scène où s'exercera le règne de la paix et de la justice. Il l'a promis: «Celui qui vaincra, et celui qui gardera mes oeuvres jusqu'à la fin, je lui donnerai autorité sur les nations; et il les paîtra avec une verge de fer».

«Je lui donnerai l'étoile du matin». Cela ne nous donne-t-il pas l'idée d'un lien, d'une action en commun?

Le soleil est dans les cieux le luminaire qui regarde directement la terre, les intérêts et les actes des enfants des hommes. Le soleil domine sur le jour, la lune et les étoiles ont domination sur la nuit. Mais l'étoile du matin n'est pas nommée dans ce système: «Il a fait la lune pour les saisons; le soleil connaît son coucher. Tu amènes les ténèbres, et la nuit arrive: alors toutes les bêtes de la forêt sont en mouvement; les lionceaux rugissent après la proie, et pour demander à Dieu leur nourriture... Le soleil se lève: ils se retirent, et se couchent dans leurs tanières. Alors l'homme sort à son ouvrage et à son travail, jusqu'au soir». L'étoile du matin n'a aucune place dans ces arrangements. Les enfants des hommes se sont couchés et, par la divine miséricorde, goûtent un doux sommeil, tandis que l'étoile du matin orne le firmament.

Le temps durant lequel le soleil brille est le *nôtre*. Je veux dire que le soleil est le compagnon de *l'homme*. Mais l'étoile du matin n'appelle pas l'homme à son travail. Elle apparaît à une heure qui lui est propre: ce n'est pas le jour et ce n'est pas la nuit. Celui qui devance l'aube, l'homme qui est debout avant le soleil, le veilleur qui a passé la nuit, la voient seuls.

Le soleil, dans le langage ou les pensées de l'Écriture, est pour le *royaume*. «Celui qui domine parmi les hommes», est-il écrit, «sera juste, dominant en la crainte de Dieu, et il sera comme la lumière du matin, quand le soleil se lève» (2 Samuel 23: 3, 4; voyez aussi Matthieu 13: 43; 17: 2-5).

Je le demande donc: N'y a-t-il pas pour nous une lumière qui brille avant celle du royaume? N'y a-t-il pas dans les cieux des signes qui annoncent les temps et les saisons? Ces astres n'ont-ils pas des voix? L'étoile du matin apparaissant à son heure solitaire, n'est-elle pas un mystère, aussi bien que le soleil se levant avec puissance sur la terre? N'est-elle pas dans les cieux le signe de Celui dont l'apparition n'est pas pour le monde, mais pour son peuple, attendant un Seigneur qui vient bientôt et qui n'est pas de la terre? L'espérance d'Israël, le peuple terrestre salue «l'Orient d'en haut» (Luc 1: 78) — mais l'Église tourne les yeux vers l'étoile du matin. «Je suis la racine et la postérité de David, l'étoile brillante du matin. Et l'Esprit et l'épouse disent: Viens» (Apocalypse 22: 16, 17).

Tout est à nous; mais parmi *toutes* ces choses glorieuses, l'étoile du matin est pour notre transfiguration à *l'image* de Jésus, et le soleil levant pour le jour de notre puissance *avec* Jésus.

Comme ces liens mystérieux sont admirablement formés, comme ces merveilleuses voies se retracent et se poursuivent du commencement à la fin, d'éternité en éternité. Nous ne les perdons jamais de vue, l'intérêt que nous y prenons n'est jamais diminué, non, pas même dans le moment le plus sacré, le plus intime. Dans la suite de nos méditations sur le glorieux sentier du Fils de Dieu, nous venons de contempler dans les cieux un astre qui précède la lumière de l'aurore, astre que Jésus, le Fils de Dieu, parmi ses autres gloires, réclame comme étant lui-même, et veut partager avec ses saints: «Je lui donnerai l'étoile du matin».

Et lorsque l'Etoile du matin aura brillé pendant le temps de sa courte apparition, le soleil se lèvera à son heure: «Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père». Et ce sera «un matin sans nuages: par sa clarté l'herbe tendre germe de la terre après la pluie». «Que les cieux se réjouissent, et que la terre s'égaie; que la mer bruie, et tout ce qui la remplit; que les champs se réjouissent, et tout ce qui est en eux! Alors tous les arbres de la forêt chanteront de joie devant l'Éternel; car il vient, car il vient pour juger la terre». Scènes qui, dans leur réalité, dépassent tout ce que l'imagination de l'homme peut concevoir.

Quelqu'un a dit: «La foi a un monde qui lui est propre». Assurément nous pouvons le dire, après avoir contemplé le Fils de Dieu dans son abaissement profond et son exaltation suprême, reliant ensemble les choses les plus élevées et les plus basses, et les introduisant toutes dans la splendeur de son royaume, — oui, la foi a un monde à elle. Oh! que nous eussions dans nos âmes la puissance pour y marcher! Mais cette puissance réside dans le sérieux et la ferveur de la foi, et cette ferveur n'est autre que la simplicité et la réalité de la foi. David et Abigaïl marchaient dans ce monde de la foi, quand ils se rencontrèrent au désert de Paran. Selon les apparences et dans l'estime des hommes, David à ce moment n'était que le jouet des méchants, errant dans les cavernes et les antres de la terre. Il aurait consenti, pour un morceau de pain, à être le débiteur d'un homme riche. Mais la foi découvrait en David

quelqu'un d'autre. Aux yeux d'Abigaïl, tout était nouveau. Dans cette heure bénie, bien qu'invisible à d'autres, à cette heure, où les saints de Dieu se rencontraient au désert, le royaume était manifesté en esprit. Le désert de Paran était le royaume dans la communion de pensées des saints. Le fugitif dans le besoin, poursuivi et persécuté, était à ses propres yeux, comme à ceux d'Abigaïl, le Seigneur du royaume à venir, l'Oint du Dieu d'Israël. Abigaïl se prosternait devant lui comme devant son roi, et lui, avec la grâce d'un roi, «accueille avec faveur sa personne». Les provisions qu'elle apportait, son pain, son vin, ses gâteaux de raisins secs et de figues, n'étaient pas l'expression de sa libéralité envers David dans le besoin, mais le tribut qu'un sujet porté de bonne volonté apportait à David, son roi. Elle s'estimait elle-même trop heureuse et trop honorée d'être la servante des serviteurs du roi. C'est ainsi que, par la foi, dans cette circonstance si belle, elle entrait dans un autre monde, et témoignait qu'en effet «*la foi a un monde qui lui est propre*». Ce monde-là avait, pour le cœur d'Abigaïl, une importance infiniment plus grande que tous les avantages que lui présentait la maison de son opulent mari. Le désert avait pour elle plus de charmes que les champs et les troupeaux du mont Carmel. Car là, son esprit s'abreuvait de ces joies que sa foi avait découvertes dans les pures, bien que distantes, régions de la gloire.

Heureux sommes-nous, bien-aimés, lorsque nous avons la même puissance pour entrer et demeurer dans le monde qui nous appartient en propre. N'était-ce pas un tel monde que possédait Noé, lorsqu'il bâtit une arche qui semblait faite pour la terre et non pour les eaux? Abraham n'avait-il pas aussi ce monde en vue, lorsqu'il quittait son pays, sa famille et la maison de son père? N'était-ce pas aussi ce même monde qui occupait la pensée de Paul, quand il disait: «Notre bourgeoisie est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur; qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire?» N'avons-nous pas tous un monde qui nous est propre, quand, par la foi, nos âmes ont accès «à cette faveur dans laquelle nous sommes?» Cette grâce ou cette faveur est actuellement la demeure paisible et heureuse de la *conscience* lavée et purifiée, et elle est aussi la demeure lumineuse de *l'espérance* qui de là contemple «la gloire de Dieu», et s'en réjouit (Romains 5: 1, 2). Ce sont des choses faiblement connues, si j'ose parler pour d'autres comme pour moi, mais elles sont à nous. Et au milieu de toute cette infirmité dont nous avons conscience, notre foi n'a qu'à glorifier le Fils de Dieu, car jouir de lui plus profondément est le progrès le plus divin.

En terminant cette méditation dans laquelle, selon notre faible mesure, nous avons contemplé «le monde à venir», je voudrais ajouter qu'il y a peu de choses qui doivent occuper nos cœurs dans le jour actuel, comme *la réjection de Christ*. La chose est naturellement à sa place, car aussi certainement qu'il doit être *glorieux* dans le monde, il est maintenant *rejeté* dans ce «présent siècle mauvais».

On l'oublie aisément; le dieu de ce monde veut qu'il en soit ainsi, et il y travaille. Il y a de grands perfectionnements dans la société et une civilisation très raffinée — des progrès sociaux, intellectuels, moraux et religieux, mais tout cela n'a pour résultat que de faire oublier un Christ qui *n'est pas de ce monde*. Mais la foi contemple, un Jésus rejeté et un monde jugé.

La foi sait que si la maison a été «vidée, balayée et ornée», elle n'a pas changé de maître, mais a été seulement rendue plus propre à servir ses desseins.

Erreur fatale, bien-aimés, que de songer à cultiver et à orner le monde actuel pour le Fils de Dieu!

Si David, dans une occasion, ne rechercha pas la pensée de Dieu relativement au transport de l'arche, il fut aussi ignorant de cette même pensée, en voulant bâtir pour l'arche une maison de cèdre. Il cherchait à donner à l'Eternel une demeure permanente dans un pays incirconcis et souillé. Il se trompait grandement, ne connaissant pas la *pureté* de la gloire de l'Eternel. Il en est ainsi de ceux qui veulent unir le nom du Seigneur Jésus Christ, le Fils de Dieu, à la terre telle qu'elle est maintenant, ou aux royaumes du siècle présent. Quelque vraie que soit leur droiture et sincère le désir de leur coeur, comme dans le cas de David, nous répétons encore avec une profonde conviction qu'ils errent grandement, ne connaissant pas la *pureté* de la gloire du Seigneur. C'est un enseignement que nous avons besoin de saisir avec une puissance croissante. Le Fils de Dieu est encore un étranger sur la terre. Il ne la revendique pas, mais il veut en retirer un peuple qui y soit pour un temps étranger avec lui, au milieu des vanités et des ambitions qui, à chacune de ses époques, constitue l'histoire de ce monde. «Vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes tentations. Et moi, je vous confère un royaume, comme mon Père m'en a conféré un».

6. Il remet le royaume

«Alors le Fils aussi sera assujetti à celui qui lui a assujetti toutes choses» (1 Corinthiens 15: 28).

C'est pour l'âme une chose heureuse et fortifiante, de se rappeler avec une foi vivante que le même Jésus qui fut autrefois sur la terre, est celui qui est maintenant dans le ciel et que nous connaissons pendant l'éternité. Lorsque nous gardons cette pensée dans notre coeur et notre mémoire, chaque trait de sa vie ici-bas nous apparaît dans une nouvelle lumière, et nous sentons et reconnaissons que nous avons à méditer dans les évangiles une page plus merveilleuse, et en quelque sens plus heureuse et bénie aussi, que nous n'avions pensé.

Dans les jours où il séjourna parmi nous, tout était une réalité pour lui; tout était vivant et personnel. Il faisait plus que s'arrêter à la surface. Lorsqu'il guérissait une blessure ou une douleur, en un sens, il la ressentait. «Lui-même a pris nos langueurs et a porté nos maladies». Son esprit buvait aux *sources* aussi bien qu'aux eaux qui en découlèrent, car non seulement ses joies, ses douleurs, ses craintes étaient réelles, mais il entra dans le caractère tout entier de chaque incident qui les faisait naître. Il connaissait le langage muet de l'âme affligée qui le touchait dans la foule, et comprenait toute la signification de cet attouchement. Il éprouvait une joie profonde devant la foi de ce gentil qui voyait à travers le voile *épais* de son humiliation, et découvrait la gloire divine qui brillait sous ce voile. De même son coeur était rafraîchi par la hardiesse de foi de la pécheresse qui, à travers le nuage *épais* de ses propres péchés et de sa honte, saisissait la grâce divine qui pouvait tout guérir (voyez Luc 7) Il

comprendait l'empressement avec lequel Zachée courait en avant de la foule et montait sur le sycomore, et il connaissait les méditations de Nathanaël sous le figuier. Il entendait les disputes des disciples entre eux sur la route de Jérusalem, il les entendait dans le tumulte des convoitises qui s'agitaient en eux, avant qu'elles éclatassent en querelles au dehors. Il connaissait l'amour aussi bien que la confiance en soi-même qui poussait Pierre à venir vers lui en marchant sur les eaux.

Assurément, quand nous lisons la merveilleuse histoire de Jésus, nous avons, en gardant ces faits dans notre souvenir, à l'y chercher *lui-même* en tout, soit que nous pensions à la main qui accomplit les oeuvres, soit que nous suivions les traces des pieds qui foulèrent ce sentier. Alors chacun de ses actes, chacune de ses paroles produira sur nous une impression toute nouvelle, et quels progrès bénis ne ferons-nous pas? Ne serons-nous pas édifiés dans le sens le plus élevé du mot, si nous acquérons une connaissance plus réelle d'un Jésus vivant et personnel? Dans les jours où nous sommes, bien-aimés, il y a une tendance à oublier sa Personne, à le perdre de vue, au milieu du témoignage rendu d'une manière si étendue à son *oeuvre*. On peut relever le plan des régions de la doctrine, pour ainsi dire, comme avec la règle et le niveau, au lieu de les contempler avec un coeur rempli d'admiration et d'adoration, comme étant le lieu où se manifestent les gloires du Fils de Dieu. Et cependant, c'est là ce qu'il apprécie en nous. Il nous a faits *personnellement* les objets dont son coeur s'occupe, et il désire être l'objet du nôtre.

N'est-ce point là, en un sens, «la pierre du faite?» Ce désir personnel de Christ à notre égard, ne domine-t-il pas toutes ses voies de grâce? L'élection, la prédestination, le pardon, l'adoption, la gloire et le royaume, n'ont-ils pas leur unique couronnement dans ce désir de Christ de faire de nous un objet pour lui-même? Assurément, c'est là ce qui est au-dessus et au delà de tout, une plénitude plus riche et plus élevée que toute autre chose. L'adoption et la gloire, la réception dans la famille et une part dans le royaume, seraient incomplètes, s'il n'y avait pas aussi ce mystère — le Fils de Dieu trouvant en nous un objet désirable. Il renferme toutes les autres oeuvres et tous les conseils de la grâce, et ainsi les dépasse tous.

L'Esprit prend plaisir à parler de *l'oeuvre* de Christ, et à l'apporter au coeur et à la conscience dans toute sa valeur et sa suffisance. Nous ne pourrions subsister un seul moment, si cette oeuvre n'avait pas été tout juste ce qu'elle a été, selon les conseils et les plans de Dieu. Mais l'oeuvre du Seigneur Jésus peut être un sujet important pour l'âme, tandis que lui-même reste à l'arrière-plan, et c'est une grande perte.

Ces méditations sur le Fils de Dieu qui maintenant touchent à leur terme, me suggèrent une autre pensée.

Quand nous considérons les parties les plus profondes et les plus distantes des voies de Dieu, nous éprouvons parfois comme un sentiment que c'est trop pour nous, et nous cherchons à nous soulager du poids de cette grandeur, en revenant à des vérités plus élémentaires et plus simples. Mais il n'est pas nécessaire qu'il en soit ainsi. Si nous avons mieux pénétré le sens de ces mystères plus avancés, nous saurions que nous n'avons pas

besoin de nous retirer de leur contemplation pour éprouver du soulagement, puisqu'ils ne sont en réalité que des expressions différentes et plus profondes de la même grâce et du même amour que nous avons appris à connaître dès le commencement. Ils ne sont qu'un flot plus abondant de la même rivière coulant dans un lit plus large, précisément parce qu'elle est plus éloignée de sa source.

Jusqu'à ce que nous ayons cette assurance dans notre âme, nous sommes mal préparés à penser à ces vérités. Si nous craignons qu'en contemplant les *gloires*, nous abandonnions les *affections*, nous faisons tort à la vérité et à nos âmes. Il n'en est nullement ainsi. Plus les gloires se déploient pleinement, plus se révèlent les richesses de la grâce. La naissance d'une rivière à sa source, quand nous l'embrassons d'un seul coup d'oeil, sans effort et sans surprise, présente assurément un charme particulier; mais lorsqu'elle devient, sous nos yeux, un fleuve puissant, avec ses courants et ses bords variés, nous comprenons beaucoup mieux pourquoi elle a commencé à couler. C'est cependant toujours la même eau, et nous pouvons remonter jusqu'à sa source et redescendre le long de ses divers canaux, avec un plaisir constant et varié. Nous n'avons pas besoin de retourner à sa source pour chercher du soulagement, nous pouvons en contempler le cours avec admiration, à travers les siècles et les dispensations.

Lorsqu'en esprit nous atteignons «les nouveaux cieux et la nouvelle terre», nous nous trouvons avec la même glorieuse Personne, et jouissant de la même grâce illimitée que nous avons apprise et comme dès le commencement.

Que, par la grâce de Dieu, le fruit de ces méditations soit la *même* Personne rendue *réelle* pour l'âme, et *rapprochée* d'elle: «Jésus Christ le même, hier, et aujourd'hui, et éternellement»; ce qu'il est dans sa propre gloire et ce qu'il est pour nous.

Aux jours d'autrefois, il y eut des manifestations du Fils de Dieu. Dans ces apparitions, tantôt sa gloire était *voilée*, tantôt elle se montrait *sans voile*. Pour Abraham, à la porte de sa tente, pour Jacob à Peniel, pour Josué sous les murs de Jéricho, comme pour Gédéon et Manoah, un voile couvrait sa gloire, et la foi, dans une mesure plus ou moins grande, pénétrait au delà et discernait quel était Celui que ce voile cachait. A Esaïe, à Ezéchiel, à Daniel, le Fils de Dieu apparut dans une gloire sans voile, et la grâce trouva le moyen de leur en faire supporter la splendeur (Esaïe 6; Ezéchiel 1; Daniel 10).

Mais, avec ou sans voile, sa Personne demeurait la même. Lorsqu'il eut *réellement* participé à la chair et au sang, la gloire était aussi voilée, et la foi avait à la découvrir comme au temps d'Abraham et de Josué; et après qu'il fut monté au ciel, il apparut à Jean dans une splendeur, de gloire telle que la grâce dut intervenir, comme dans le cas d'Esaïe et de Daniel, pour que l'apôtre pût en supporter la présence (Apocalypse 1).

A cet égard, les temps et les saisons ne font aucune différence. Il est vrai que jusqu'à ce que la plénitude fût venue, le Fils n'était pas «né de femme». Alors il devint «Celui qui sanctifie», participant à la chair et au sang, comme les enfants y avaient eu part (Hébreux 2: 14), mais ce ne fut qu'à ce moment qu'il devint en réalité de la semence d'Abraham: «Il dut, en toutes choses, être semblable à ses frères». Tout cela attendit le moment fixé, «la plénitude

des temps», les jours de la vierge de Nazareth. Mais les manifestations du Fils de Dieu, dans les jours qui précédèrent, étaient les prémices de ce grand mystère, qu'au temps convenable, Dieu enverrait son Fils, né de femme. Elles étaient, si j'ose dire, les ombres préfigurant ce qui devait venir. Or je voudrais faire observer, comme étant plein d'intérêt pour nos âmes, que *ces ombres étaient merveilleusement exactes*. Elles montraient d'avance, sous des formes à la fois de gloire et de grâce, les voies de Celui qui plus tard séjourna ici-bas et traversa la terre dans un amour humble, dévoué, plein de sympathie, et qui maintenant est assis glorifié dans le ciel, le Fils de l'homme, la semence de la femme, pour toujours.

Il est plein de charmes pour l'âme de suivre et d'étudier ces ressemblances et ces préfigurations exactes. Si, dans l'aire d'Ophra, nous voyons une gloire voilée, il en est de même au puits de Sichar; si nous contemplons la splendeur d'une gloire sans voile sur les rives du fleuve Hiddékel, nous la retrouvons dans l'île de Patmos. Le Fils de Dieu apparut aux regards d'Abraham, comme un voyageur marchant pendant la chaleur du jour, et c'est ainsi qu'il se montre aux disciples sur la route d'Emmaüs, quand le jour était sur son déclin. Il participe au repas qu'Abraham lui avait préparé, «un veau tendre et bon», comme il mange «d'un poisson cuit et d'un rayon de miel», au milieu des disciples à Jérusalem. Dans les jours de sa résurrection, il revêt des formes diverses, afin de répondre, en grâce divine, aux besoins du moment, comme il l'avait fait autrefois, se montrant soit comme un étranger, soit comme un visiteur; apparaissant simplement comme «un homme de Dieu», à Manoah et à sa femme, ou comme un soldat armé, à Josué près de Jéricho.

Or c'est là, comme j'ai désiré le montrer dans ces méditations, ce qui est si précieux, de voir Jésus toujours *le même*, si près de nous, si réel pour nous. Nous avons besoin que nos yeux soient purifiés, et qu'ils soient habitués à contempler avec bonheur un ciel, tel que celui où *Jésus* se trouve. Ne sera-ce rien, ô mon cœur, de passer l'éternité avec Celui qui, regardant en haut, rencontra les yeux de Zachée dans le sycomore, et qui fit tressaillir son âme de joie, en laissant tomber son nom de ses lèvres? Avec Celui qui, sans une parole de reproche, remplit le cœur convaincu et vivifié d'une pauvre pécheresse samaritaine, d'une joie et d'une liberté qui débordaient? Ce qui nous manque, c'est un esprit plein d'une foi simple et enfantine. Car nous ne sommes pas à l'étroit *en lui*, et il n'y a rien qui lui soit plus précieux qu'un cœur *croyant*. C'est ce qui le glorifie plus que même le service qui lui sera rendu durant l'éternité.

La nature, il est vrai, ne peut s'élever jusque-là. Il faut pour que cette foi et cette confiance existent, l'oeuvre intérieure et le témoignage du Saint Esprit. La chair se trouve accablée. Elle ne peut jamais, ainsi que le dit l'apôtre, «atteindre à la gloire de Dieu». Lorsque Esaïe, dans l'occasion à laquelle j'ai fait allusion, fut placé en présence de la gloire de Dieu, il ne put en supporter l'éclat. Il se souvint de ses souillures et s'écria: «Malheur à moi! je suis perdu». Tout ce qu'il avait devant lui était la gloire, tout ce qu'il sentait et savait être en lui-même était son indignité et l'incapacité où il était de subsister devant elle. C'était la *nature* en lui. C'était l'action de la conscience, qui, de même qu'Adam dans le jardin d'Eden, cherchait à être délivrée de la présence de Dieu. L'homme naturel, chez le prophète, ne savait pas découvrir l'autel qui, aussi bien que la gloire, se trouvait sur la même scène. Il n'apercevait pas ce qui

était parfaitement capable de lui donner une tranquillité et une assurance entières, pour l'unir, tout pécheur qu'il fût en lui-même, à la présence de la gloire dans toute sa splendeur. La chair ne saurait arriver à cette connaissance.

Mais le messager de l'Eternel des armées non seulement la donne, mais l'applique aussi, et le prophète aussitôt se trouve à l'aise, en possession d'une pureté ou d'une sainteté qui sont à la hauteur du «Saint des saints» lui-même, et de la splendeur de son trône.

L'Esprit agit en nous au-dessus de la nature, oui, en contradiction même avec elle. La nature en Esaïe, comme en chacun de nous, est à part, confondue devant les choses d'en haut, incapable d'y élever les regards — l'Esprit nous attire intérieurement et nous conduit en liberté au-dessus de la terre. Lorsque Siméon est conduit par l'Esprit en présence de la gloire, il s'en va rempli à la fois de confiance et de joie. Il prend l'enfant Jésus dans ses bras. Il ne demande pas à la mère de le lui permettre; il ne se sent débiteur à personne du précieux privilège qu'il possède d'embrasser «le salut de Dieu», que ses yeux contemplaient. Par l'Esprit, il avait découvert *l'autel*, et par conséquent la *gloire* n'était pas au-dessus de sa portée (Esaïe 6; Luc 2).

Ces choses sont vraies maintenant, aussi vraies qu'aux jours d'Esaïe et de Siméon. L'Esprit conduit dans un sentier que la chair n'a jamais foulé. La chair reste à part et est saisie de frayeur; où la foi est en pleine liberté, elle fera entendre des paroles de blâme. Et nous ferons bien de nous rappeler ces voies si différentes de la nature et de la foi, afin d'être consolés, réjouis et encouragés, lorsque nous contemplerons encore le Fils de Dieu, et que nous méditerons sur les mystères et les conseils de Dieu qui se rapportent à lui.

Dans nos méditations, nous avons suivi le Seigneur depuis l'éternité où il était dans le sein du Père, jusqu'aux jours à venir du royaume millénaire. Nous avons contemplé les diverses phases de son abaissement et de son élévation, et indiqué les liens qui rattachent entre elles les différentes parties de ce grand mystère, c'est-à-dire les moments de transition dans les époques de ce merveilleux voyage. L'Ecriture — notre unique guide — ne nous permet guère de le suivre plus loin. Les Psaumes et les Prophètes ouvrent la porte du royaume à venir, et l'ouvrent toute grande; mais ils ne nous conduisent pas beaucoup au delà. Tout au plus nous laissent-ils entrevoir qu'il y a des régions plus lointaines, sans jamais nous les faire contempler.

Il est parlé à diverses reprises du royaume à venir comme étant éternel dans sa durée. Cela est exact, je n'ai pas besoin de le dire, mais dans ce sens qu'il ne sera remplacé par aucun autre royaume. Comme Daniel le dit: «Ce royaume ne passera point à un autre peuple». Il ne peut pas plus être transféré que la sacrificature du même Christ, le Fils de Dieu. Il doit durer autant que la royauté, continuer aussi longtemps que l'autorité «ordonnée de Dieu» existera; car il ne cessera pas tant que Celui «à qui toute autorité a été donnée» aura encore à opérer quelque oeuvre par le moyen de cette puissance. Mais en son temps, le royaume aura accompli tout ce qui le concerne, tout ce à quoi il doit servir, et alors il prendra fin.

Le Psaume 8 nous fait entrevoir d'une manière *verbale ou* littérale, ce mystère, la cessation ou la remise du royaume. Il célèbre la domination du Fils de l'homme, au jour de sa

puissance, sur les oeuvres de la main de Dieu. Mais, comme nous le fait comprendre le commentaire inspiré de ce passage en 1 Corinthiens 15: 27, 28, ce Psaume renferme une indication nous montrant que ce jour de puissance doit faire place à un autre ordre de choses.

Nous avons aussi des indications *morales* concernant ce même mystère. Par exemple, le siècle ou la dispensation que nous considérons en ce moment doit être, comme nous l'avons vu, celle d'un *royaume*, le temps où un sceptre gouvernera, et comme telle, elle doit prendre fin. Un sceptre pourrait-il être le symbole de *l'éternité divine*, l'éternité de la présence de Dieu? Un sceptre peut exercer sa prérogative de puissance pendant un temps, mais l'Ecriture nous conduit à dire que ce ne pourrait être le symbole de notre éternité passée en la présence bénie de Dieu. On peut à peine dire qu'Adam ait tenu un sceptre. Il avait la domination, mais était-elle exactement celle d'un roi? A lui appartenaient plus proprement la seigneurie et l'héritage, mais non un royaume. Ce n'était pas une autorité royale, bien qu'il y eût la plus entière soumission envers lui, et l'ordre le plus parfait. Dans la suite des voies et selon la sagesse de Dieu, il n'exista pas de royaume durant un long temps. Toutes ces pensées nous conduisent à voir que, lorsqu'arrive le temps d'un royaume, l'autorité d'un sceptre, ou l'exercice du pouvoir royal, un tel état de choses ne saurait être final ou éternel. Ce n'est pas là, me semble-t-il, que peuvent s'arrêter les pensées qui sont spirituellement ou scripturairement exercées à l'égard de Dieu et de ses voies. Un *sceptre* de justice n'est pas une pensée aussi élevée ou aussi éternelle qu'un lieu où la justice *habite*, et c'est ce que confirme l'Ecriture (2 Pierre 3: 13).

De plus, une autre indication morale de la même vérité, c'est que le royaume à venir sera un état de choses imparfait. Nous n'avons pas besoin de déterminer jusqu'où la puissance sera nécessaire, jusqu'à quel point elle devra s'exercer, mais elle sera là prête à se faire sentir. Ainsi que nous l'avons dit, les prophètes contemplant et décrivent largement ce royaume dans sa force, son étendue, sa durée, sa gloire, sa félicité et la paix qui y régnera; toutefois le mal et la douleur s'y trouveront, bien qu'avec l'autorité pour réprimer l'un et des ressources pour soulager l'autre.

Ce fait ne nous indique-t-il donc pas moralement que cet ordre de choses doit céder la place à un autre meilleur? Mais il y a plus: le royaume est une chose déléguée, un ministère, et comme tel, selon la pensée scripturaire et divine, il implique une responsabilité, une fonction dont il faut rendre compte. Mais ici, bien-aimés, nos âmes sont de nouveau invitées à nous occuper de Jésus, du Fils de Dieu lui-même.

Dans le caractère dont je viens de parler, son royaume est semblable à ce qu'a été, dans le passé, son temps d'humiliation sur la terre, et actuellement sa sacrificature dans le ciel. Tout, chez le Seigneur, dans un sens général, a été, est, et sera un *ministère*. Il vint sur notre terre pour faire la volonté de Dieu, et lorsqu'il l'eut accomplie, il se livra lui-même en sacrifice comme dernier acte d'obéissance. Sa séance actuelle dans les cieux est aussi un ministère. Comme souverain sacrificateur établi là, il est «fidèle à Celui qui l'a établi, comme Moïse aussi l'a été dans toute sa maison». Et il en sera de même de son royaume à venir et de sa puissance. Ce sera, comme tout le reste, un ministère. Bien que ce doive être une chose *nouvelle*, qui ne

lui avait pas encore été confiée ou mise entre les mains auparavant, une chose glorieuse et excellente — ce n'en sera pas moins un ministère. Et comme tel, il viendra un temps où il faudra en rendre compte et le remettre en d'autres mains. Un tel mystère remplirait nos âmes de béatitude, si nous avons la foi et les affections nécessaires pour en jouir. Car, selon ces voies merveilleuses, *l'assujettissement et l'obéissance à Dieu* — que l'homme qui n'est que poussière, rejette et lui refuse — reçoivent, à cause de la gloire ineffable de la Personne qui s'y soumet, une valeur telle que l'obéissance ininterrompue et complète de toutes les créatures, n'aurait pu y atteindre. Et c'est là une précieuse vérité que l'âme perd dans la mesure où l'ennemi la prive d'une juste appréciation de ce qu'est la Personne du Fils.

Le Fils lui-même trouve ses délices à être le serviteur ou l'administrateur de la volonté de Dieu, en grâce ou en gloire, en humiliation ou en puissance. Et quand nous considérons, dans un esprit d'adoration, *qui* est Celui qui passe par toutes ces phases, nous comprenons que ces divers changements de circonstances et de conditions, soit basses, soit élevées, ne sont rien en réalité. Dans un sens, qu'est-ce qui pourrait élever une telle Personne? Serait-ce la gloire et un royaume? La foi n'a pas plus de peine à reconnaître en lui l'administrateur de la puissance, et de la domination, et des honneurs royaux, quand il viendra s'asseoir sur son trône, qu'elle n'en a à le voir traverser comme serviteur le sentier de la vie ici-bas, dans la faiblesse et l'humiliation. De telles distances, en un sens, ne sont rien lorsqu'il s'agit du Fils. Dans un autre sens, nous le savons, la distance entre ces différentes positions est immense; car il est entré dans la douleur au temps convenable, de même qu'il entrera dans la joie quand le moment en sera venu. Comme nous l'avons dit, pour lui, tout a été, tout est, tout sera *réel*, et par conséquent, dans un autre sens, la distance est immense. «L'homme de douleurs» prendra la «coupe du salut». Ne sera-ce rien? Tout genou se courbera devant Celui qui a été méprisé et rejeté, insulté et raillé, et toute langue confessera son nom. Mais à travers tout, la Personne est la même, Dieu et homme en un seul Christ. La foi reçoit donc qu'ayant été, dans les jours de son humiliation, le ministre de la volonté et de la grâce du Père, il sera encore l'administrateur du royaume du Père, dans les jours de son exaltation et de sa force.

L'Écriture nous le fait connaître en plus d'un passage. «Quand je recevrai l'assemblée», dit Christ en anticipant le royaume, «je jugerai avec droiture». Il reconnaît ainsi que, dans le royaume, il aura cette place d'administrateur. De même, il dit que *le temps pour lui de recevoir le royaume et le moment de la répartition des récompenses et des honneurs du royaume*, n'est pas entre ses mains, mais dans celles du Père (Marc 13: 32; Matthieu 20: 23). En ce jour-là, toute langue assurément confessera que Jésus Christ est Seigneur, mais ce sera «à la gloire de Dieu le Père». Lui-même le nomme le royaume de «*son Père*», Il sera *oint* pour l'administrer, de même qu'il fut oint pour son ministère dans les jours de sa chair (voyez Esaïe 11: 1-3; 61: 1, 2).

Il y a plus; il sera *dépendant* de Dieu durant le jour de sa puissance, ainsi qu'il l'a déjà été, ou comme il le fut autrefois, en son jour de douleur et de faiblesse. C'est pourquoi nous lisons: «On priera pour lui continuellement» — de même que Salomon, le roi en type, plaça le

royaume qu'il avait reçu sous les soins du Dieu d'Israël, par un acte public d'intercession (voyez Psaumes 72; 2 Chroniques 6).

Tout nous indique ainsi *morale*ment que le royaume doit être remis à Dieu, car tout nous montre qu'il est une chose déléguée et à administrer; et cette indication morale, comme nous l'avons dit, est confirmée par la citation du Psaume 8, et le commentaire divin qui en est fait en 1 Corinthiens 15. *Tout* pour Christ est assujettissement et service: les jours royaux de puissance, les jours de renoncement et de douleur, ainsi que les jours célestes du ministère sacerdotal.

De même que «Christ ne s'est pas glorifié lui-même pour être fait souverain sacrificateur», mais que «celui-là l'a glorifié qui lui a dit: Tu es mon Fils, moi je t'ai aujourd'hui engendré», ainsi nous pouvons dire qu'il ne s'est pas non plus glorifié lui-même pour être fait Roi, mais que celui-là l'a glorifié qui lui a dit: «Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour marchepied de tes pieds». «Je voyais dans les visions de la nuit, et voici, quelqu'un comme un fils d'homme vint avec les nuées des cieux, et il avança jusqu'à l'Ancien des jours, et on le fit approcher de lui. Et on lui *donna* la domination, et l'honneur, et la royauté».

Tel est l'établissement du royaume à venir, de Christ. Et ainsi, c'est une chose *déléguée* qui, reçue des mains d'un autre, doit en son temps être remise. Le Fils sera certainement trouvé fidèle là où tous les autres ont manqué. Des hommes, il est écrit: «Dieu se tient dans l'assemblée de Dieu; il juge au milieu des juges». Mais du Fils, il est dit: «Ton trône, ô Dieu! demeure aux siècles des siècles; c'est un sceptre de droiture que le sceptre de ton règne; tu as aimé la justice et haï l'iniquité; c'est pourquoi Dieu, ton Dieu, t'a oint d'une huile de joie au-dessus de tes compagnons» (Hébreux 1; Psaumes 45 et 82). Tout cela nous montre que le Seigneur Jésus ne tient le royaume que comme une administration qui lui est confiée pour un temps. Que ce soit *l'épée* ou le *sceptre* qu'il tienne entre ses mains; qu'il agisse comme David ou comme Salomon, il sera également fidèle. Quand il sortira pour exercer le jugement ou pour combattre les batailles de l'Eternel, ce sera vrai de lui, comme il est dit: «Le Seigneur, à ta droite, brisera les rois au jour de sa colère», et encore: «Venez, voyez les actes de l'Eternel, quelles dévastations il a faites sur la terre!» Et ce sera encore vrai quand il s'assiéra sur le trône, ou gouvernera le royaume en paix: «Je marcherai dans l'intégrité de mon coeur, au milieu de ma maison», dit Christ le Roi. Et de lui, il est dit à Jéhovah: «Il jugera ton peuple en justice et tes affligés avec droiture». Mais je le répète, tout cela suppose un pouvoir délégué, bien que confié à une main spéciale.

De même que la mort du Seigneur a accompli autrefois pour toujours l'oeuvre pour laquelle il la subissait, et que sa sacrifice céleste s'exerce maintenant, jour après jour, d'une manière parfaite, ainsi sort royaume accomplira tout ce qui le concerne. Et alors, tout étant accompli, il déposera son sceptre, et le royaume prendra fin, ainsi qu'il est écrit: «Ensuite la fin, quand il aura remis le royaume à Dieu le Père... alors le Fils lui-même sera assujetti à celui qui lui a assujetti toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous».

«Que Dieu soit tout en tous». Oui, Dieu, par le Fils, a fait les mondes. Et quand les mondes et les siècles auront achevé leur course et accompli leur oeuvre, quand les dispensations auront manifesté les conseils, les oeuvres et les gloires qui leur étaient assignés — le Fils, comme Celui en qui toutes ces choses étaient fondées et par qui elles étaient ordonnées, sera lui-même assujetti à Celui qui lui avait assujetti toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous.

C'est la sujétion de la charge confiée, la sujétion de Celui qui avait toutes choses mises sous ses pieds, à Celui qui les lui avait assujetties. Quant à la Personne, bien différente de la charge, elle est éternelle. Le Fils est dans la gloire de l'essence divine, de même que le Père et le Saint Esprit.

La Personne est le mystère des mystères que nous contemplons. Lorsque nous pensons à Christ dans la réalité de ce qu'il est, tout l'éclat même du royaume à venir n'est qu'un voile jeté sur Sa gloire inhérente. La splendeur du royaume pourrait-elle déployer ce qu'il est en lui-même? Les honneurs du royaume de Salomon et même de tous les royaumes du monde, ne voileraient-ils pas la gloire du Fils, aussi réellement que les outrages du prétoire de Pilate ou la couronne d'épines et l'opprobre du Calvaire? Le fait d'être né à Bethléhem comme fils de David, aux acclamations des anges, est-il la mesure de sa gloire personnelle, plus que le nom de Nazarénien? La foi discerne le Serviteur dans les jours d'exaltation comme dans les jours d'abaissement et de douleurs. Il a servi comme Serviteur; il sert comme Sacrificateur; il servira comme Roi.

Ce mystère que nous contemplons ici, est le lien des liens; dans la foi à ce mystère, toutes les distances et tous les intervalles disparaissent. Le ciel et la terre, Dieu et l'homme, Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés, les choses les plus élevées et les plus abaissées, sont associées l'une à l'autre pour la gloire de Dieu et pour notre bénédiction.

Quels anneaux! quels mystères et quelles harmonies! Quels conseils touchant les fins de la création dans les âges cachés de l'éternelle et divine Sagesse avant que le monde fût! «Si vaste que soit la course tracée par l'Écriture, c'est toutefois un *cercle*, et sous cette forme parfaite, elle revient au point d'où elle est partie. Le ciel qui avait disparu, au chapitre 3 de la Genèse, reparaît dans les derniers chapitres de l'Apocalypse. L'arbre de vie se trouve de nouveau près du fleuve d'eau vive, et il n'y a plus de malédiction.

«Les différences mêmes de formes sous lesquelles reparaît le royaume céleste sont profondément caractéristiques. Elles montrent non seulement que tout a été reconquis, mais retrouvé sous une forme plus glorieuse, parce que c'est *par le Fils* que cette restauration est accomplie. Ce n'est plus le paradis, mais la Jérusalem céleste; ce n'est plus le jardin, mais la cité de Dieu. Ce n'est plus le jardin produisant son fruit spontanément et sans labeur, comme il convenait au bonheur de l'homme dans son état d'innocence; c'est la cité, plus somptueuse, plus magnifique, plus glorieuse, mais en même temps le résultat de labeurs et de souffrances; édifiée pour être une habitation plus splendide et plus durable, mais formée de pierres qui, d'après le modèle de la «maîtresse pierre du coin, élue et précieuse», ont été, chacune en son

temps, laborieusement taillées et péniblement équarries pour occuper la place qui leur était destinée».

Ayant ainsi atteint le moment où le royaume est remis, nous sommes arrivés aux confins du «nouveau ciel et de la nouvelle terre». Les cieux et la terre de maintenant auront été la scène sur laquelle le Fils a exercé son action et auront rendu témoignage de ses perfections en grâce et en gloire, en humiliation et en puissance, dans ses ministères comme Serviteur, Sacrificateur et Roi, dans la vie de la foi et dans la seigneurie sur toutes choses. Puis, quand le Fils aura été ainsi manifesté, dans la faiblesse et dans la force, sur la terre et dans le ciel, de la crèche jusqu'au trône, comme Nazaréen et Bethléhémite, comme Agneau de Dieu et Oint, comme Seigneur sur toutes choses, selon tout ce à quoi il était prédestiné dans les conseils éternels, alors les cieux et la terre d'à présent auront accompli tout ce qu'ils avaient à faire. Lorsque tout ce qui manifeste le Fils aura été déployé, ils auront fini leur temps. Ils passeront, et l'âme qui les a contemplés accomplissant leur service, sera préparée à entendre cette parole du prophète de Dieu «Je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre car le premier ciel et la première terre s'en étaient allés».

Mais comme nous l'avons dit précédemment, l'Écriture — notre seul guide — ne nous donne pas la liberté de suivre le Seigneur plus loin que le royaume. L'Esprit Saint en passant et occasionnellement, nous donne cependant quelques caractères des nouveaux cieux et de la nouvelle terre. Esaïe nous dit que l'on ne se souviendra plus du premier ciel et de la première terre, quand la nouvelle création sera introduite, montrant ainsi combien celle-ci surpassera la première en excellence. Il dit aussi que les nouveaux cieux et la nouvelle terre subsisteront devant Dieu (*), suggérant ainsi la pensée que c'est l'état éternel. Paul dit qu'après que le royaume aura été remis au Père, Dieu sera «tout en tous», voulant dire par là, je pense, qu'alors tout pouvoir délégué, tout ministère, même ce qui a été remis entre les mains du Fils, auront pris fin, comme ayant accompli le dessein pour lequel ils avaient été établis. Pierre parle des nouveaux cieux et de la nouvelle terre comme étant la *demeure* de la justice, et transporte ainsi notre pensée au delà de l'époque où la justice tient *le sceptre*, où elle règne.

(*) Les passages d'Esaïe 65 et 66, auxquels l'auteur fait allusion, se rapportent à l'état millénaire. Voici ce que nous lisons dans les «Études sur la Parole»: «Jéhovah introduira alors un ordre de choses entièrement nouveau, dans lequel la vérité de ses promesses sera reconnue, et les choses précédentes totalement oubliées — il y aura de nouveaux cieux et une nouvelle terre, nouveaux, non pas par rapport à un changement physique, mais l'ordre moral sera entièrement nouveau. Ce ne sera pas seulement un nouvel ordre de choses sur la terre que la puissance du mal dans les cieux pourra gêner, comme dans les jours précédents; l'état des cieux lui-même sera nouveau. Nous apprenons ailleurs que Satan en sera précipité et que son pouvoir dans le ciel aura pris fin pour toujours». Un autre auteur encore a dit: «La vraie clef de ce passage (Esaïe 65: 17-19) est que le changement des choses présentes qui a été annoncé, a son point de départ au commencement du jour du Seigneur et n'est complet que lorsque ce jour fait place à l'éternité... Ainsi il est dit déjà maintenant du chrétien en Christ: «Les choses vieilles sont passées, voici toutes choses sont faites nouvelles», tandis qu'en fait cela ne sera complètement exact que lorsqu'il sera transformé à l'image de Christ à sa venue. Ainsi le commencement du jour du Seigneur sera aussi un commencement d'accomplissement de la promesse des nouveaux cieux et de la nouvelle terre, quand Jéhovah «crée Jérusalem pour être une jubilation, et son peuple une joie». Mais l'accomplissement entier n'aura lieu qu'à la fin du jour millénaire,

lorsqu'à la lettre, toutes choses seront faites nouvelles, les cieux et la terre de maintenant n'étant pas seulement ébranlés, mais dissous, Alors la mer n'est plus, et un ciel nouveau et une terre nouvelle apparaissent, où la justice habite, et où Dieu sera tout en tous. Le Nouveau Testament parle naturellement du plein résultat final renfermé dans la prophétie (2 Pierre 3; Apocalypse 21). Le prophète juif s'arrête aux bénédictions qui sont l'aurore de ce jour, et dont jouiront Israël, son pays et sa capitale».

Mais Jean, dans l'Apocalypse (chapitre 21), est plus explicite: «Et je vis», dit-il, «un nouveau ciel et une nouvelle terre; car le premier ciel et la première terre s'en étaient allés, et la mer n'est plus». Puis il ajoute, en parlant de ce nouvel état de choses: «Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes, et il habitera avec eux; et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu. Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux; et la mort ne sera plus; et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine, car les premières choses sont passées». Combien cela est précieux! Les premières choses sont passées; les larmes sont passées, la mort est passée, douleurs, cris et deuil ne sont plus. Il ne reste aucune trace des choses précédentes où le péché et la mort avaient imprimé leur sceau. La terre millénaire avec toutes ses bénédictions, est loin de répondre à un ordre de choses aussi élevé, car le péché et la mort s'y trouvent encore (Esaïe 65). «Les premières choses sont passées». Ce n'est pas que nous devons perdre quoi que ce soit de ce qui nous a été donné ou communiqué selon ses conseils de grâce et de gloire, par le ministère du Fils et par les opérations de l'Esprit. Rien de ce que nous avons reçu dans le cours des dispensations divines ne sera perdu pour nous. Cela ne se pourrait pas. Même les rafraîchissements de l'Esprit que nous goûtons en passant, et que troublent si souvent les mouvements de la chair, ne sont pas perdus pour nous. Ils sont le témoignage de ce qui est éternel dans son essence même. De même on jouira, dans ses plus éclatants résultats, de toute la sagesse si diverse de Dieu, qui a été déployée dans les différentes dispensations. Elle est essentiellement éternelle, et ne peut être perdue pour nous. Ces manifestations de Dieu dans sa sagesse, dans sa puissance, dans sa grâce et dans sa gloire, se sont montrées et déployées dans la suite des siècles, et ont rencontré la lutte et l'opposition sur la scène de notre monde gâté, ruiné et dégradé. Mais dans les nouveaux cieux et sur la nouvelle terre, tout conflit aura disparu, et ces manifestations seront connues dans leurs complets, glorieux et triomphants résultats.

Devant Celui qui est assis sur le «*cheval blanc*», les pouvoirs apostats de «ce présent siècle mauvais» sont frappés à l'heure du plus entier développement de leur orgueil et de leur audace, et le Seigneur avec ses saints règnent en justice sur la terre durant l'âge millénaire. Devant Celui qui est assis sur *le grand trône blanc*, le ciel et la terre d'à présent s'enfuient et disparaissent, et Celui qui est assis sur le trône dit: «Voici, je fais toutes choses nouvelles». Ce sont assurément des choses distinctes, d'une haute signification, et indiquant le développement successif des conseils et des voies de Dieu.

Ce ne sera plus sur la terre nouvelle, *le sceptre* de la justice, mais *son habitation*; et par conséquent, ce ne sera pas *le trône* du Fils, mais *le tabernacle* ou l'habitation de Dieu. Ce n'est plus *l'autorité divine s'exerçant sur la scène*, mais l'habitation de Dieu sur une scène heureuse et nouvelle.

Ce ne sera plus la terre, *sur laquelle a coulé* le sang de Christ, *la terre*, sépulcre de milliers de générations: ce sera une *nouvelle* terre. Ce ne seront plus ces cieux revêtus «de noirceur» et auxquels «un sac est donné pour couverture»; desquels les tonnerres, le vent de tempête et le déluge sont descendus, pour opérer l'oeuvre de jugement et porter témoignage de la juste colère de Dieu: ce sera un ciel *nouveau*.

Celui qui *aura soif* boira de la fontaine d'eau de la vie; celui qui *vaincra* héritera de toutes choses (Apocalypse 21: 6, 7). Caractères bénis qui distinguent les saints, mais souvent bien peu réalisés! Mais bénis et précieux cependant, lorsque nous lisons ce qu'ils sont et que nous y pensons — soupirer après le Dieu vivant, et vaincre au milieu de ce monde mauvais!

Je ne voudrait, ajouter que peu de paroles. Nous ne devons pas faire des spéculations, là où nous ne pouvons donner des enseignements positifs. Nous ne devons pas écouter ce que nous n'apprenons pas *du Seigneur*. Sa Parole écrite est la règle des pensées de tous ses saints, bien que quelques-uns se soient plus largement que d'autres, mis en possession de cette Parole par l'Esprit Saint. Nous devons tous connaître la règle commune, et chacun de nous doit aussi connaître sa mesure personnelle dans l'Esprit. Je voudrais donc m'arrêter ici, ajoutant seulement une pensée qui m'a été en bénédiction: c'est que, bien que nous ne puissions discerner ces régions lointaines, nous pouvons y croire et les espérer avec confiance, ou plutôt nous confier en Celui qui en est le Seigneur. Nos coeurs peuvent être assurés qu'elles seront tout ce qu'ils désirent, tout ce que demanderont les nouvelles conditions où nous nous trouverons. Le ciel a toujours été ce qui répondait aux besoins de la terre. Au commencement, le soleil a été établi pour dominer sur le jour, et la lune et les étoiles pour dominer sur la nuit. Ils étaient alors placés dans le ciel, parce qu'ils satisfaisaient à ce qu'il fallait à la terre. Mais il n'y avait pas d'arc-en-ciel dans la nuée, parce que la terre n'avait pas besoin d'un signe et d'un gage que, si Dieu agissait encore en jugement, il épargnerait la terre. Le jugement était alors chose inconnue. Mais lorsque la conscience eut été réveillée, que le jugement fut compris et redouté, quand Dieu fut connu comme un Dieu *juste* par les actes qu'il avait accomplis, et que la terre eut besoin d'être assurée que, dans sa colère, il se souviendrait d'avoir compassion, alors dans le ciel apparut le gage de cette miséricorde, déployé au front même des nuées, signe du jugement.

Ainsi le ciel a déjà été changé, ou s'est revêtu d'une manière nouvelle, selon les besoins variés de la terre; et le passé est une garantie pour l'avenir, bien «qu'un ciel nouveau et une terre nouvelle» doivent être révélés. Mais je puis ajouter que la terre *millénaire*, dans son jour, connaîtra la même fidélité du ciel envers elle.

Elle y verra le sanctuaire de la gloire, comme la foi y contemple maintenant le sanctuaire de la paix, et la cité céleste de cet âge sera vue descendant du ciel, dans le caractère même qu'elle devra avoir pour satisfaire les besoins des nations de la terre et de leurs rois, qui se réjouiront en elle et lui apporteront leur gloire et leur honneur. Le Dieu du ciel et de la terre, dans son infinie et infatigable bonté, poursuivant toujours sans dévier et d'une manière constante ses voies d'ancienneté, se montrera toujours fidèle en bénissant ses créatures. «Tout ce qui nous est donné de bon et tout don parfait descendent d'en haut, du Père des

lumières, en qui il n'y a pas de variation ou d'ombre de changement». Les nouveaux cieux et la nouvelle terre raconteront à jamais l'histoire de cette bonté variée et inépuisable.

Ce dont nous avons besoin, c'est de posséder l'heureuse foi qui rend réelles à l'âme toutes ces grandes et précieuses vérités. La maison du Père n'est plus à une distance effrayante pour nos âmes. Nous en sommes approchés, et nous y entrons avec une sainte et heureuse hardiesse par le sang de Jésus. Notre pensée n'aurait jamais pu concevoir un amour tel que celui du Père, de notre Père. Mystérieux amour qui nous amène si près de lui!

Puissent ces méditations nous aider à connaître cette proximité et la réalité des choses précieuses qui appartiennent à la foi. Amen.

Pourquoi Jean ne parle pas de la transfiguration

ME 1892 page 20

Jean ne fait pas mention de la transfiguration, parce que son but était de faire ressortir, non la manifestation extérieure de Christ au monde comme Fils de l'homme dans son royaume, mais sa gloire éternelle comme le Fils unique de Dieu; il dit lui-même: «Nous vîmes sa gloire, gloire comme d'un fils unique de la part du Père».

La venue du Saint Esprit son importance

ME 1892 page 20

Quant à ce qui concerne l'état de l'homme, aucun fait n'a plus d'importance que la venue du Saint Esprit, venant d'en haut, dans sa propre puissance, posséder et remplir la demeure qui lui a été préparée. Toutefois, dans le livre des Actes, ce fait immense a un caractère simple parce qu'il y est question spécialement de la puissance, et non des causes de ce don merveilleux; ni non plus de l'oeuvre dont il dépend, ou de la gloire avec laquelle il est en relation, qu'il a révélée et dont il est les arrhes.

Méditations de Darby J.N.

ME 1892 page 32 - Méditation de J.N.D. n° 37

Luc 22: 39-46

Comme lors de la tentation au désert, Jésus agit ici, en Gethsémané dans son caractère d'homme, semblable à l'un de nous, mais à part le péché. Les voies, en présence de la tentation, sont: Veillez et priez. Le tentateur peut chercher à nous séduire par des choses agréables, ou à nous effrayer en nous présentant de grandes difficultés dans la voie du Seigneur où nous sommes entrés.

Jésus fut conduit par l'Esprit au désert pour être tenté. Satan voulait l'empêcher d'entrer dans son ministère. Dans ce but, il lui présente des choses légitimes à accomplir et l'engage à s'appliquer les promesses hors de la voie de l'obéissance. Jésus lui répond comme homme et toujours par la Parole. S'il avait répondu comme Dieu, nous n'aurions pas trouvé dans son exemple la force qui nous est nécessaire contre Satan. Ce dernier, vaincu dans ce combat, quitte le Seigneur pour un temps, pendant lequel Jésus exerce sa puissance pour délivrer l'homme de celle des démons. A la fin de sa carrière, l'Ennemi vient lui livrer un nouvel assaut.

Satan tente les enfants de Dieu d'une manière analogue; seulement ceux-ci sont conduits en tentation par leur mauvais coeur naturel. Le diable peut leur citer la Parole, comme au Seigneur, mais il ne les conduit jamais à obéir à cette Parole. Ce qu'il nous faut à nous, pour pouvoir lui tenir tête, c'est d'être en la présence de Dieu, dans la puissance de l'Esprit, et d'y trouver la parole de Dieu qui convient aux circonstances où nous sommes. Pour être victorieux de Satan, il faut une pleine confiance en Dieu, et ne pas chercher de secours ailleurs. Nous ne devons pas non plus tenter le Seigneur, douter de sa fidélité, et essayer s'il sera avec nous.

Dans la tentation, Jésus agit comme serviteur, comme homme; il ne fait rien sans un commandement du Père. Plus nous croissons dans l'amour de Dieu, plus notre zèle se réduit à l'obéissance. Jésus répondait à Satan comme homme, mais jamais selon la chair, tandis que c'est la chair en nous, qui répond aux tentations de Satan. Nous voyons que le Seigneur a toujours résisté aux tentations, par l'Esprit. Lorsque Satan nous tente, nous devons pouvoir le rencontrer par la vie de Christ, lui opposant la présence et l'action de l'Esprit en nous. Ayant la parole de Dieu et l'Esprit en nous pour l'appliquer, il nous faut encore «veiller et prier» pour rencontrer Satan.

Quand nous sommes en communion avec Dieu, la lumière de sa présence nous fait juger de toutes choses comme lui en juge; c'est là que nous apprenons réellement ce que nous sommes et ce que le monde est. Si nous ne sommes pas devant Dieu, la chair le manifeste en nous au moment de la tentation. Il est de toute importance que nous soyons habituellement

en cette présence et dans la communion du Seigneur, pour demeurer paisibles et être gardés dans la tentation. Lorsque nous jugeons la racine du mal qui est en nous, et que nous sommes aux prises avec le monde, nous repoussons ses principes et ses séductions. Possédant les richesses de la grâce de Dieu, nous rejetons tout ce qui lui est contraire. Si nous épanchons toutes nos misères dans le sein du Père, notre vie ici-bas sera sans doute une vie d'épreuves, mais aussi de calme et de joie.

Mais, comme nous l'avons dit en commençant, il y a un autre genre de tentation dans la vie du Sauveur. Quand Satan revient, ce n'est plus pour l'empêcher d'entrer dans son ministère, mais pour l'effrayer et l'empêcher d'accomplir son oeuvre. L'adversaire cherche aussi à nous effrayer; nous rencontrons des souffrances, des persécutions; l'opposition de l'Ennemi pour nous empêcher d'être fidèles, non seulement dans les grandes occasions, mais dans les détails de la vie, afin que, trouvés infidèles dans les petites choses, Dieu ne nous confie pas les grandes.

Jésus était dans l'agonie et dans un combat terrible, mais il le livrait à Satan en présence de Dieu et non pas à Judas et aux sacrificateurs. L'effet du combat est non de le décourager, mais de le faire veiller et prier avec plus d'ardeur, aussi, dans le moment critique, est-il plein de calme et de puissance.

Epargne-moi cette épreuve, dit le fidèle. Non, dit Dieu, il faut y passer. Alors le croyant sort de la présence de Dieu avec Sa force, et soumis à Sa volonté. L'épreuve vient, et quelle joie d'arriver de l'autre côté, — car l'autre côté, c'est la gloire, — par l'obéissance et l'accomplissement de la volonté de Dieu.

Il faut veiller et prier pour ne pas entrer en tentation. Si nous avons tout considéré dans la présence de Dieu, l'Esprit nous éclaire et nous fortifie pour le moment critique. Si nous sommes dans la chair et que la tentation arrive, comme dans le cas de Pierre, tous les conseils et tous les avertissements ne servent de rien. Mais quand le combat a été soutenu dans la présence de Dieu, nous y puisons toute force pour remporter la victoire par une heureuse obéissance.

ME 1892 page 52 - Méditation de J.N.D. n° 38

Nombres 23

A la fin des quarante années du désert, Israël, arrivé sur les confins de Moab, était près d'entrer dans le pays de Canaan. Alors Balak mande Balaam pour lui faire maudire Israël. Balaam, pour un salaire d'iniquité, répond à cette invitation, mais Dieu l'empêche de parler comme il le voudrait et met Ses propres paroles dans sa bouche.

C'est ainsi que Satan, à la fin de la vie d'un chrétien, voudrait prononcer la malédiction sur lui et l'empêcher d'entrer dans les bénédictions de la Canaan céleste. C'est la fin de notre carrière qui présente à l'Ennemi la meilleure occasion pour accomplir ses desseins, parce que

toute notre vie, contemplée à la lumière de Dieu, offre toujours infiniment de choses à reprendre.

Le jugement que Moïse, homme doux et débonnaire, porte sur Israël, est celui-ci: «Sache que ce n'est pas à cause de ta justice, que l'Eternel, ton Dieu, te donne ce bon pays pour le posséder; car tu es un peuple de cou roide» (Deutéronome 9: 6). A la même époque, voici le jugement de Dieu sur Israël, à la veille du jour où, ne pouvant maudire le peuple, Balaam enseigna à Balak «à jeter une pierre d'achoppement devant les fils d'Israël, pour qu'ils mangeassent des choses sacrifiées aux idoles, et qu'ils commissent la fornication» (Apocalypse 2: 14). «Il n'a pas aperçu d'iniquité en Jacob, ni n'a vu d'injustice en Israël» (Nombres 23: 21). «Car il n'y a pas d'enchantement contre Jacob, ni de divination contre Israël». Balak croyait à ces enchantements, parce qu'il ne connaissait pas Dieu. Mais, pour Dieu, il n'est pas question de ce qu'Israël a fait: «Selon ce temps, il sera dit de Jacob et d'Israël: Qu'est-ce que Dieu a fait?» (verset 23). Quand Satan nous accuse, Dieu nous juge selon ce qu'il est pour nous et non pas selon ce que nous sommes. Dieu a racheté son peuple et l'a guidé par sa force jusqu'à la demeure de sa sainteté, le délivrant par sa puissance des pièges que Satan mettait sur son chemin. Mais lorsqu'Israël a passé quarante ans par le désert, mettant à nu son méchant coeur, prouvant qu'il était un peuple de col roide, et pour cela châtié et discipliné de Dieu, Satan, l'accusateur des frères, dit: Tu n'as pas le droit de voir les promesses s'accomplir pour toi. Cela est vrai, en un sens, mais Israël étant accusé devant Dieu, il y va non seulement de la conduite de l'homme, mais de la gloire de Dieu, et Dieu nous juge selon ce qu'il est pour nous.

Zacharie 3 nous en offre un exemple. Joshua, le grand sacrificateur, ne pouvait rien répondre; il était vêtu de vêtements sales, mais quand Satan l'accuse, Joshua est pour Dieu un tison sauvé du feu. Comment Satan ose-t-il donc s'en mêler? Mais entre Dieu et Joshua, une tout autre question surgit. Comment Dieu le recevra-t-il? Il le revêt d'habits de fête. Dieu connaît d'avance tous les péchés dont Satan peut nous accuser. L'Esprit de Dieu les place devant nous. Satan s'en empare pour nous accuser et nous dire: Qu'as-tu fait? La foi répond: «Qu'est-ce que Dieu a fait?» La conscience étant éveillée, plus nous considérons notre état, plus nous voyons que nous n'avons point d'excuse. Si nous repassons notre vie, impossible d'y découvrir la vie; mais si nous repassons ce que Dieu a fait, nous faisons de tout autres découvertes. Du moment que nous détournons les yeux de ce que Dieu a fait, nous perdons aussi la certitude de l'amour de Dieu pour nous.

Dieu nous a bénis; Satan est obligé de reconnaître la main de Dieu. Dieu nous a aimés lorsqu'il nous a vus dans notre inimitié contre lui, dans notre état de péché et de ruine, n'ayant rien de bon en nous, esclaves de Satan, malgré la conscience qui nous jugeait. C'est de là qu'il nous a tirés sans notre participation. Dans cet état, l'homme peut avoir le désir d'échapper à l'enfer, mais non celui d'aller à Dieu, car il préfère de beaucoup se passer de Dieu. Quelle consolation pour nous de savoir que sa puissance et son amour sont à l'oeuvre pour nous sortir de cet état. Dieu a entrepris lui-même toute l'oeuvre de notre salut; il a fait le nécessaire pour effacer le péché et nous délivrer de la puissance de Satan. Satan a vu Jésus se soumettre à sa puissance dans la mort pour nous sauver; mais Satan n'a pu le comprendre, car il ne

comprend rien à l'amour, et, de fait, il s'est détruit lui-même en mettant à mort le Prince de la vie.

Jésus a tout accompli; toute iniquité est effacée par son sang; il est impossible maintenant que Dieu voie aucune iniquité en Jacob. Christ est mort pour nous, non seulement pour nos péchés, mais pour nous, tels que nous sommes, dans notre état de rébellion et de péché. Dieu, en donnant son Fils, a condamné le péché dans la chair. La résurrection de Christ a manifesté la puissance de Dieu, pour nous délivrer entièrement de la puissance de Satan. La vie du second Adam est plus puissante que la mort du premier Adam. Maintenant nous avons pleine conscience que Dieu est avec nous et pour nous. Il a tiré du sépulcre et accepté Jésus, Celui qui s'était rendu responsable de tous nos péchés et de tout notre état de péché. Il est le Dieu fort qui nous a tirés d'Egypte, et s'il l'a fait, comment ne nous introduirait-il pas en Canaan?

Tout ce que Satan pouvait faire, il l'a fait en mettant Jésus à mort. Le résultat en est notre salut. La foi dit «Qu'est-ce que Dieu a fait?» Elle ne dit pas: J'espère que Dieu me pardonnera, mais elle dit: Celui qui pour moi n'a pas épargné son propre Fils, comment ne me fera-t-il pas don aussi, librement, de toutes choses avec lui? Dieu est pour moi, qui sera contre moi? Si Satan m'accuse, c'est Dieu qui répond pour moi.

ME 1892 page 76 - Méditation de J.N.D. n° 39

Nombres 9: 15-23; 10: 1-6, 33-36

L'histoire d'Israël est un tableau de notre histoire, car il est dit que toutes ces choses leur sont arrivées en type et pour notre instruction. Comme le peuple était conduit par l'Eternel dans le désert, nous sommes conduits dans ce monde par la grâce de Dieu. Aussitôt qu'il reconnaît Israël comme son peuple, Dieu habite au milieu de lui; de même il demeure dans l'Eglise par le Saint Esprit. Le peuple avait pour se diriger la nuée et les trompettes; nous avons la volonté et le dessein de Dieu dans sa Parole écrite et le Saint Esprit pour nous les faire comprendre.

La rédemption nous place dans le désert avec Dieu; c'est la présence de Dieu lui-même qui nous conduit. Pour être forts et courageux pendant le voyage, il faut reconnaître cette présence de Dieu. Le jour où le pavillon fut dressé, la nuée couvrit le tabernacle de la tente du témoignage; la présence de Dieu s'attachait ainsi à sa loi. De nuit, la nuée avait l'apparence du feu; il était facile d'apercevoir ce feu pendant la nuit. Il en est de même pour nous auxquels la présence de Dieu est bien plus manifeste et plus visible dans les ténèbres et les difficultés.

Israël campait et marchait au commandement de l'Eternel. Rien de plus beau et de plus simple que la manière dont il s'attendait à chaque moment à la volonté de Dieu. Ce qui nous est le plus préjudiciable, c'est de nous laisser diriger par notre propre volonté, et tout spécialement dans les choses de Dieu. Israël ne savait où il allait, mais il marchait sans question et sans hésitation, en suivant la direction que lui indiquait la nuée. Les circonstances n'ont pas de pouvoir sur le fidèle, car il fait la volonté de Dieu dans toutes les circonstances et n'a pas

d'autre règle. Comment Israël aurait-il trouvé sa route, de nuit ou de jour, dans un désert où il n'y avait pas de chemin? Les circonstances n'étaient rien; il lui fallait prendre garde à la nuée. Philippe était extrêmement béni à Samarie, mais au milieu de toute son activité, l'Esprit lui dit: Va à Gaza la déserte; le Seigneur y avait une brebis. Philippe obéit et quand son oeuvre est faite, le Saint Esprit le conduit ailleurs. Cet homme avait les yeux fixés sur la nuée pour obéir, et nous donne un bel exemple de la conduite d'un enfant de Dieu. Obéir est plus important que tout le reste. Christ, le parfait serviteur, est venu, pour faire la volonté de Celui qui l'avait envoyé. Quand il faut agir, il agit; il dit: Si quelqu'un marche de jour, il ne bronche pas. Quant à nous-mêmes, qu'il s'agisse de nous lever ou de nous reposer, tout doit être fait selon la volonté de Dieu.

En Matthieu 11: 25, 26, Jésus célèbre le Père, parce que telle a été sa bonne volonté, Il dit: Apprenez de moi, qui suis doux et humble de coeur, à vous soumettre entièrement à la volonté de Dieu. L'enfant de Dieu doit avoir une confiance entière en son Père, unie à une obéissance parfaite. Au milieu de la nuit, la nuée se lève. Dieu dit: Va. L'on va, sans savoir où, mais avec la certitude que c'est Dieu qui nous conduit. Nous n'avons à tenir compte, ni du temps, ni des circonstances. Jésus met dehors ses propres brebis, mais il va devant elles. C'est comme la nuée qui conduisait les Israélites. Quel privilège, d'être conduit à chaque moment par lui; mais il faut prendre garde à l'Eternel, sinon la nuée pourrait se lever sans qu'aucun de nous le sût. C'est en prenant garde à lui, que l'on est capable d'aller chaque fois que la nuée se lève. Il faut le faire dans les détails de la vie de chaque jour. Si le vieillard Siméon, conduit par le Saint Esprit, ne s'était pas rendu au temple, il n'aurait pas eu le privilège de rencontrer Jésus. Si nous ne prenons pas garde à l'Eternel, les moindres circonstances peuvent avoir des suites très graves. N'oublions pas que nous sommes les rachetés de l'Eternel pour prendre garde à lui et marcher où il nous conduit.

Les trompettes étaient le témoignage de Dieu. Reconnaître ouvertement, franchement, la vérité de l'Eternel nous importe beaucoup, car l'Eternel se met en avant pour rendre témoignage à sa vérité.

On voit au chapitre 10: 11-32, que, selon l'ordre de marche, Juda et deux autres tribus allaient les premières, ensuite venait le tabernacle, puis trois autres tribus, puis l'arche de l'alliance; mais aux versets 33-36, l'arche de l'alliance marche devant eux pour leur chercher un lieu de repos. Dieu sait très bien que, même dans le désert, nous avons besoin de repos en sa présence, et sa fidélité nous le prépare. Lorsqu'Israël dut traverser le Jourdain, l'arche de l'alliance alla devant eux, se plaça au milieu de la rivière et le cours du fleuve s'arrêta, et cependant il débordait, car c'était le temps de la moisson. L'arche se tint là jusqu'à ce que chaque Israélite eût passé. Même dans la mort, nous pouvons compter sur cette conduite.

Dieu s'accommode, non au péché, mais aux résultats du péché. Lorsqu'Israël, effrayé des Cananéens, manque de fidélité et se détourne de la terre promise, la nuée se détourne aussi. A combien plus forte raison, les fidèles doivent-ils souffrir de l'état du peuple de Dieu? Josué et Caleb ont dû, pendant trente-huit ans, accompagner Israël dans le désert et subir les conséquences extérieures de son péché. Il nous faut aussi, non pas suivre le péché, mais subir

les conséquences pénibles de l'état de l'Eglise; mais nous pouvons compter sur la nuée, sur la présence avec nous du Dieu de fidélité.

Si le Saint Esprit a été contristé, Dieu ne peut pas sanctionner le mal, mais ne manquera pas à sa fidélité envers nous. Jésus a été isolé; il a passé lui-même par le désert; il comprend et sent l'état du peuple de Dieu et lui prépare des lieux de repos dans la terre altérée. Nous pouvons toujours compter dans le désert sur la bonté de Dieu, car sans lui nous ne saurions découvrir un chemin. Moïse aurait voulu trouver en Hobab un guide; c'était oublier la nuée comme guide. Il n'y a pas de chemin au désert, mais Dieu y est. Si nous ne sommes pas attentifs à la nuée, quand tout est facile, nous ne la discernons pas dans les difficultés, et c'est à la suite du péché que tout devient difficile.

Deux choses nous donnent confiance pour marcher dans le désert: la Parole écrite et le Saint Esprit. L'une ne servirait de rien sans l'autre, car ce n'est pas la raison humaine qui peut sonder les pensées de Dieu. Le Saint Esprit nous conduit, mais il nous faut les deux choses, non pas la Parole sans l'Esprit, ni l'Esprit sans la Parole. Il faut le Saint Esprit pour avoir le désir de comprendre la Parole, puis pour avoir la force de marcher et d'obéir. Dieu est là pour nous instruire et nous conduire; l'enfant de Dieu peut, quand il y est attentif, discerner clairement la direction du Saint Esprit. On ne peut être conduit par l'Esprit, quand on fait ce qui est contraire à la Parole; mais si nous sommes conduits par lui, nous pourrions dire comme Moïse (10: 35): «Lève-toi, ô Eternel, et que tes ennemis soient dispersés!»

ME 1892 page 97 - Méditation de J.N.D. n° 40

Galates 5

L'homme aura toujours de la difficulté à comprendre la bonté de Dieu à son égard. Le point extrême de cette difficulté, c'est l'incrédulité qui ne sort pas du domaine du coeur de l'homme et prend son expérience pour les limites du possible. — Pour porter remède à cet état, Dieu agit d'une manière digne de lui; il nous donne son Esprit pour que nous comprenions ce que le coeur de l'homme ne saurait comprendre; or, dès que nous recevons les pensées de Dieu, nos pensées s'élargissent et acquièrent une immense étendue (Ephésiens 3: 18-20). Par son Esprit, nous sondons même les choses profondes de Dieu. Tandis que la plupart des autres vérités de l'évangile sont des objets de foi, cette vérité-ci se réalise en nous. Le Saint Esprit demeure en nous, agit en nous, Tout ce qu'il y a de bien en nous, la vie que nous possédons comme chrétiens, viennent de lui. C'est une chose nouvelle qui n'existait pas naturellement, qui n'était pas auparavant dans le coeur.

Mais malgré cela, le coeur même du chrétien cherche à se remettre sous la loi pour sa conduite, pour sa communion. Or une telle chose ne peut se faire, car il n'est plus question pour nous d'être justifiés par la loi. Il est dit au verset 5. «Car nous, par l'Esprit, sur le principe de la foi, nous attendons l'espérance de la justice». Nous attendons la gloire, l'espérance de tout ce qui appartient à celui qui a la justice de la foi, qui est juste en Christ. Le Saint Esprit,

habitant en moi, me fait comprendre que la justice est accomplie, et j'attends l'espérance de cette justice, tout ce qui appartient à celui que Christ a justifié et qui participe à tout ce que Christ possède. La chair demeure étrangère à ces choses; elle n'y entre pas; car elle est une autre nature qui ne peut rien comprendre des choses dans lesquelles le Saint Esprit nous a introduits, et ne peut que lutter contre ce dernier (verset 17).

L'exhortation qui nous est donnée ici, n'est pas de lutter, mais de *marcher par l'Esprit* (verset 16, comparez Romains 8: 1-16). Je ne suis pas débiteur à la chair, car je puis la considérer comme une chose morte; mais j'ai une expérience à faire, c'est de marcher selon l'Esprit, afin de jouir de mon état de justification. Cette expérience est celle de la présence et de la puissance du Saint Esprit en nous. Nous ne la faisons pas pour savoir si nous sommes justifiés, mais *parce que* nous le sommes.

Notre coeur n'est pas toujours rempli de la joie d'être justifié, sauvé ou affranchi; il se relâche facilement et s'occupe alors de choses dont l'Esprit ne peut s'occuper. Ce dernier est contristé, ne peut développer sa puissance, et la chair qui est toujours là, trouve son agrément aux choses mauvaises. Pour jouir des choses de Dieu, il faut une conscience exercée selon Dieu. On trouve parmi les hommes beaucoup de joie sans racines, mais quand la joie est enracinée, il faut que tout ce qui, en nous, contriste l'Esprit Saint soit jugé. Par ce moyen, tout devient vrai dans le coeur. Le Saint Esprit agissant en nous, ramène l'âme au sentiment de l'amour de Dieu et à la puissance des choses divines. Ce travail du Saint Esprit ne nous ramène pas à ce que nous étions auparavant, mais nous fait faire de Christ une expérience nouvelle, et quoique ce soit par un chemin humiliant pour nous, Christ nous en devient plus cher.

Ce n'est pas en luttant, que nous trouvons la force; *c'est en marchant selon l'Esprit*. L'Esprit ne peut s'occuper des choses que la chair convoite. Aussi, quand la convoitise agit, ce n'est pas en s'occupant d'elle pour la repousser, qu'on est fort, mais en étant rempli de l'Esprit et en s'occupant des choses de Christ. Si la chair n'est pas habituellement mortifiée, Dieu nous fait faire l'expérience de ce qu'elle est (Romains 8: 12, 13; Ephésiens 5: 17-20).

L'action de l'Esprit est comparée, pour son effet, à l'ivresse qui nous fait sortir de nous-mêmes. Le monde se débarrasse de ses pensées par le vin; les enfants de Dieu se débarrassent des choses qui les troublent, en s'entretenant selon l'Esprit par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels. La liberté de l'âme et du coeur consiste à n'être occupé que d'une seule chose.

ME 1892 page 117 - Méditation de J.N.D. n° 41

Jean 15

La puissance et l'action du Saint Esprit nous sont présentées dans la Parole de trois manières distinctes: il nous communique la vie; il demeure en nous; il distribue à chacun des dons comme il lui plaît. Nous avons ainsi la vie, la *communion* et les *dons*. Quant à ces derniers, il y a des dons de l'Esprit, indépendants de la vie de l'Esprit; Balaam et Saül nous en offrent

des exemples. L'Esprit de vie est aussi bien un Esprit de communion que de puissance. Comme Esprit de communion, il est donné aux disciples seuls, à ceux qui possèdent la vie. Ils ont la communion avec Dieu, dont le Saint Esprit est la source, lui qui nous communique la connaissance des choses de Christ, les rend vivantes dans nos coeurs et devient ainsi en nous une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle.

Nous trouvons trois espèces d'assurance dans la parole de Dieu: 1° Assurance de *foi* (Hébreux 10: 22), quand la foi s'arrête à ce que Dieu nous dit et que l'Esprit scelle ces vérités dans nos coeurs. 2° Assurance de *l'espérance* (Hébreux 6: 11), quand nous avons par le Saint Esprit le sentiment intime de la certitude des promesses qui nous sont faites, et la jouissance de ces choses en espérance. 3° Assurance *d'intelligence* (Colossiens 2: 2), quand nous connaissons le conseil de Dieu et comprenons comment Dieu a réglé et ordonné toutes choses pour la gloire de son Fils et la manifestation de son caractère. L'âme se repose alors dans la nécessité de ces choses.

Mais le Saint Esprit nous conduit encore plus loin; il nous place dans *l'amour* de Dieu qui est la source de toute sagesse. Le plus petit des enfants de Dieu y est placé au même titre que le plus avancé dans les Ecritures. Le résumé de toute expérience que nous faisons de Dieu, c'est qu'il est amour. Plus on avance, plus on comprend que Dieu est amour. Nous sommes introduits par le Saint Esprit dans une telle intimité avec Dieu, que nous pouvons sonder même les choses profondes de Dieu. Dieu aime le Fils, le Saint Esprit nous fait pénétrer dans toutes les relations du Père avec le Fils. L'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné.

C'est comme Esprit de communion qu'il est parlé du Saint Esprit à la fin de l'évangile de Jean. Il y est appelé le Consolateur; au chapitre 14: 16, Christ est présenté comme Médiateur pour nous obtenir le Saint Esprit. Chapitre 15: 26, il nous l'envoie lui-même. Chapitre 14: 26, le Père l'envoie. Cet Esprit est le moyen de notre communion avec Dieu. Il nous fait connaître que ce Jésus qui a lavé les pieds des disciples, mangé avec eux, vécu avec eux, est un avec le Père, et que nous sommes un avec lui; il nous fait connaître que nous sommes enfants de Dieu, que nous sommes un en Jésus avec le Père. Notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. Nous sommes introduits, non seulement dans la certitude que Dieu nous aime, mais dans la connaissance des relations du Père avec le Fils, et aussi dans la communion des enfants de Dieu les uns avec les autres.

Comme Esprit de dons, le Saint Esprit agit envers l'Eglise par notre moyen, pour communiquer certaines choses à d'autres personnes; comme Esprit de communion, il est dans tous les enfants de Dieu, il appartient à tous. Il est moins important de chasser des démons, que d'avoir son nom écrit dans les cieux.

Le Saint Esprit appartient à tous les enfants de Dieu. Il est un Esprit de vérité. Les vérités qu'il nous fait connaître, sont les canaux de la communion avec Dieu. Il suffit de connaître une seule de ces vérités, que Jésus est le Christ, pour être sauvé. Une âme qui ne connaît Christ que très peu et qui est fidèle, est plus avancée que celle qui, connaissant plus de vérité, est

infidèle. On peut trouver du plaisir et de la joie à entendre expliquer la Parole; mais cette joie n'est rien, si la Parole ne se réalise pas en nous et si nous n'avons pas une communion habituelle avec le Seigneur. On peut être joyeux de savoir que Christ est notre Berger, mais à quoi cela sert-il si on ne le suit pas. Voilà pourquoi nous sommes souvent très faibles, malgré nos connaissances; c'est que nous ne réalisons pas ce que nous connaissons. Ce qui nourrit notre amour pour Dieu, c'est de réaliser toutes ces choses.

Ne disons jamais, nous dont le privilège est de connaître ces vérités, qu'il nous suffit de savoir que nous sommes sauvés. C'est mal reconnaître, la grâce qui nous introduit dans la maison du Père, que de se refuser à ouvrir les yeux sur les trésors qui y sont accumulés pour nous. Cette communion nous rend toujours humbles, parce qu'elle nous place dans la présence de Dieu; or dans cette présence, Satan lui-même ne saurait être orgueilleux.

ME 1892 page 194 - Méditation de J.N.D. n° 42

Matthieu 13: 44-58

Les trois paraboles qui précèdent sont adressées à la multitude, les trois dernières aux disciples, comme on le voit au verset 36. Les paraboles du grain de moutarde, de l'ivraie et du levain, montrent des faits, s'occupent de l'état de choses qui caractérise la chrétienté. Aussi, les trois mesures de farine sont une partie du monde que l'évangile christianise; un grand arbre, dans la parole de Dieu, est l'image d'une puissance capable de protéger d'autres personnes (Pharaon et Nébucadnetzar sont des arbres); l'Eglise, comme puissance extérieure, a pris le même caractère.

Dans les trois dernières paraboles, on voit quelqu'un d'intelligent qui agit avec joie, cherche quelque chose et vend tout ce qu'il a pour l'acquérir. C'est Christ, mais les enfants de Dieu doivent comprendre ces choses et se les appliquer. La parabole du trésor caché montre ce que Christ a fait pour l'Eglise. Ce trésor, c'est la gloire de Dieu manifestée dans l'Eglise, le conseil de Dieu à son égard. Christ seul connaissait le prix de ce trésor, et pour l'avoir il a acheté le champ qui est le monde.

Dans la parabole de la perle, c'est encore Christ qui a connaissance de la beauté, de la pureté morales qu'il a dans l'Eglise. L'Esprit de Christ produit en nous le même effet. Quand nous connaissons le trésor caché, nous vendons tout pour l'avoir. C'est une chose qui n'est comprise que de certaines personnes. Lorsque j'ai vu la gloire de Dieu en Christ, que je connais la résurrection et mon héritage, tout le reste est comme du fumier pour moi. La perle est la beauté morale, la sainteté, la pureté, la charité, la patience. La chair est en activité partout où ces choses ne nous occupent pas. Il faut les chercher par l'Esprit de Christ qui nous donne le discernement spirituel.

La dernière parabole nous offre de nouveau ces deux choses réunies, le trésor et le discernement. Le royaume des cieux est l'état de choses intérieur et extérieur ici-bas pendant que Christ est dans le ciel. Les pêcheurs du commencement sont, à la consommation du siècle,

des anges, ministres de la providence de Dieu. Dans ces paraboles, ils s'occupent toujours du jugement des méchants, tandis que moi, comme chrétien, je ne m'occupe d'eux que pour leur offrir la grâce, discerner le mal, le juger si c'est nécessaire, mais toujours dans le sens de l'oeuvre de la grâce, en admettant même le cas extrême où le méchant est livré à Satan. Nous avons le même objet qu'avait le coeur de Christ en venant au monde. Quand je vois un mondain, je n'ai que la grâce à lui présenter; tandis que *les anges* sont envoyés pour lier en faisceaux les méchants, ou pour les séparer du milieu des justes et les jeter dans la fournaise de feu (versets 30, 49). Dans notre parabole, ce sont les serviteurs qui mettent les bons dans des vaisseaux et les anges qui jettent les méchants dans la fournaise de feu.

Le ministère de la grâce est confié aux enfants de Dieu, à l'Eglise. Ayant l'Esprit de Christ, nous avons la pensée de Christ qui est d'accomplir le but de Christ. C'est pour nous un privilège immense. L'enfant de Dieu agit par des principes que le monde ne comprend point du tout, et ne craint pas de passer par la bonne et la mauvaise réputation. L'homme spirituel discerne toutes choses et n'est jugé par personne. Nous avons la pensée de Christ. C'est là l'intimité de pensée et (l'intelligence entre Christ et l'Eglise, comme elle existait entre Dieu et Abraham, l'ami de Dieu. Où il y a cette intelligence, il y a aussi la force de Christ par son Esprit qui nous donne cette intelligence. Notre coeur est attaché à Christ, par la connaissance de sa pensée et de ses désirs. Si j'ai de l'incertitude à quelque égard sur ses intentions, c'est que j'ai péché, que mes affections sont hors de Christ, que mon oeil n'est plus net.

Trois choses se rattachent à cette communion.

1. Nous avons les mêmes intérêts que Christ, quoique nous ne comprenions pas encore bien tous ses plans. Nous ne sommes pas à nous-mêmes, mais à Christ qui nous a rachetés.
2. Nous avons l'intelligence, la pensée de Christ. Si mon esprit est formé selon l'Esprit de Christ, je comprendrai tout ce qu'il veut.
3. Nous avons la force de Christ qui, pour nous, est dans l'obéissance.

Le docteur, ou le scribe (verset 52) était bien instruit dans les choses anciennes. Il voit, comme scribe, les pensées de Dieu dans l'Ancien Testament, et, par la foi en Jésus Christ, il voit les pensées de Dieu dans le Nouveau.

Mais il y a, dans le Nouveau Testament, des choses nouvelles qui ne se trouvent pas dans l'Ancien: le mystère caché en Dieu, l'union de l'Eglise avec Christ. Nous devons comme chrétiens avoir cette double lumière, produire de notre trésor des choses nouvelles et des choses vieilles.

Puis-je dire que j'estime toutes choses comme des ordures à cause de l'excellence de la connaissance de Christ? S'il y a de l'eau dans mon vin, il y reste du vin, mais l'eau gâte tout. Si Christ n'est pas notre seul objet, ce qui n'est pas lui, gâte tout. C'est une grâce immense d'avoir part aux intérêts, à l'intelligence et à la force de Christ!

ME 1892 page 217 - Méditation de J.N.D. n° 43

Ephésiens 4

Le troisième chapitre de cette épître est une parenthèse, et le quatrième chapitre se relie à la fin du second. L'introduction de cette parenthèse contribue à rendre plus claire la suite des pensées de l'épître. Dans le second chapitre, Paul établit, comme grand principe de la grâce, que le fondement de l'évangile est l'oeuvre de Dieu, non celle de l'homme, ce que Dieu a fait, et non ce que l'homme fait. Tout ce qui a précédé est donc mis de côté. Christ, l'homme ressuscité et glorifié, devient le fondement d'un édifice tout nouveau. Les gentils ne sont plus des étrangers et des gens du dehors, comme sous l'économie juive (2: 19).

Pour constituer le peuple de Dieu, la présence de Dieu était indispensable; pour constituer l'unité du corps, il faut non seulement la vie de Christ, mais la présence du Saint Esprit, car c'est elle qui forme cette unité. La présence de Dieu à Jérusalem, formait le centre et l'unité du peuple juif. Du moment que Dieu n'y est plus, tous sont dispersés. Ainsi, la présence de Dieu distingue, dirige le peuple de Dieu et est le centre de leur union. Ceux qui étaient nés Juifs avaient, par cela même, le droit de monter au temple de Jérusalem. Leur centre était terrestre, car Dieu agissait envers l'homme dans la chair, selon les rudiments du monde. A la mort de Christ, tout cela disparaît. Cette mort introduit le fidèle dans un édifice qui n'a aucun rapport avec tout ce qui est de la chair. Le système juif est aboli. Notre économie est en principe la manifestation de la présence de Dieu et de sa puissance au milieu des fidèles, par l'Esprit. Ce ne sont plus les gentils qui sont des gens du dehors, mais les incrédules; les croyants sont le tabernacle de Dieu.

Le chapitre 4 nous présente les conséquences que Paul tire de ce grand principe. Il y en a deux:

1° L'unité parfaite de l'Eglise, par la présence de Dieu, dans la personne du Saint Esprit. Jean 17: 11, 21, 22, reproduit trois fois le grand principe de l'unité. Les Corinthiens qui le méconnaissaient par leurs divisions, sont appelés charnels (1 Corinthiens 3: 1-3). Notre vocation est d'être un en Christ par le Saint Esprit. Si nous le savons et le sentons, nous montrons inévitablement toute douceur. Impossible à nous d'être alors aigres et orgueilleux, car la présence du Saint Esprit mortifie tout ce qui est de la chair et produit tous ses résultats en humilité, en douceur, en patience. C'est ainsi que nous pouvons marcher d'une manière digne de notre vocation. Au 4: 30, cette présence du Saint Esprit a pour conséquence la sainteté, car chaque pensée de péché le contriste.

2° Une seconde conséquence est la très grande diversité des dons (verset 7). Tous les fidèles sont un par l'Esprit; mais Dieu, selon sa souveraineté, distribue des dons différents (versets 7-15). Il y a unité, une même pensée, une seule volonté; tous les membres du corps agissent ensemble, pour l'effet que la volonté d'un seul Esprit veut réaliser. La diversité sert à l'unité du corps, parce qu'elle met les membres dans une dépendance nécessaire les uns des

autres. Ces dons ont un effet positif (versets 15, 16). Sans nourriture le corps s'affaiblit. Dieu veut que nous croissions dans la connaissance de Jésus Christ. Etant affermis dans la vérité, nous devenons forts pour repousser l'erreur. Il n'est pas question ici des miracles, mais seulement des dons qui servent à l'accroissement et à la nourriture du corps.

Comme le tabernacle dans le désert, et plus tard le temple à Jérusalem, était le lieu visible de la présence de Dieu, l'Eglise est aujourd'hui le lieu de la manifestation de l'Esprit de Dieu. Impossible que le monde ait part à cette unité du corps de Christ. Le monde n'a pas l'Esprit, et ne peut l'avoir. Nous avons à garder l'unité de l'Esprit. Il est impossible que nous ne ressentions pas l'état, quel qu'il soit, du corps de Christ. La main ne peut souffrir, sans que le corps entier ne souffre avec elle; mais si le corps est en bonne santé, la blessure de la main est bientôt guérie. Si le corps est en mauvais état, le mal, quelque léger qu'il soit, s'aggrave. Les membres ont aussi à prendre soin les uns des autres.

ME 1892 page 245 - Méditation de J.N.D. n° 44

Actes des Apôtres 22

Le Saint Esprit met souvent l'apôtre Paul en scène, parce que, dans l'histoire qu'il nous a donnée de lui, se manifestent toutes les voies de Dieu, ainsi que le coeur de l'homme de Dieu. L'apôtre avait une grande activité, une grande force de caractère, une patience admirable, dans les soins qu'il donnait à l'Eglise.

Le chapitre que nous venons de lire, contient des détails qui montrent ce qu'est une bonne conscience devant Dieu. Si la conscience n'est pas bonne, le Saint Esprit est contristé, et quelques-uns sont allés jusqu'à faire naufrage quant à la foi. Un enfant qui a offensé son père n'est plus à l'aise devant lui et ne peut lui ouvrir son coeur.

Ce chapitre nous présente d'abord le récit de la conversion de Paul (versets 6-16), puis l'apôtre est ravi en extase (versets 17-21), et Dieu lui commande de s'éloigner de Jérusalem, car c'est Dieu qui règle toutes ces choses. Paul répond librement au Seigneur qu'il est précisément l'homme propre à lui rendre témoignage dans cette ville, au milieu des Juifs. «Je t'ai persécuté», dit-il, «ils le savent, ils verront en moi l'efficace de la grâce».

Tel était le raisonnement de Paul. Le Seigneur n'en tient point compte; mais ce qui frappe ici, c'est que Paul rappelle toute son iniquité au Seigneur. Il fallait donc que sa conscience fût parfaitement purifiée devant Dieu, car il doit en être ainsi pour que nous osions parler à Dieu en détail de toutes nos offenses, de tous nos péchés. Il y a pour l'enfant de Dieu un faux repos; c'est lorsque sa conscience n'est pas parfaitement bonne et ouverte devant Dieu. Paul place sous les yeux du Seigneur tout le détail de son péché. Il ne se borne pas à dire: Tu sais tout; il met tout devant Dieu, sans avoir l'idée que cela puisse lui être imputé; il s'entretient de ses péchés, comme d'une affaire irrévocablement réglée; il peut même présenter ses péchés comme motif d'être un apôtre et de rendre témoignage à Jésus dans Jérusalem. Paul raisonne avec le Seigneur comme un ami avec son intime ami. C'est ce que fait aussi Ananias, en Actes

9: 13, 14. Quand Dieu a purifié notre conscience par sa grâce parfaite, les intérêts du Seigneur sont les nôtres. Jésus n'est plus notre juge; il a ôté nos péchés, nous a unis à lui, a pris notre cause en main; nous ne voyons plus un juge en lui, mais un ami. Au lieu d'être remplis de frayeur devant lui, nous sommes pleins de confiance en lui, parce que nous sommes assurés de son amour. Un changement complet s'est fait dans le coeur. Le raisonnement de Paul en 1 Timothée 1: 15, était vrai. Dieu l'avait préparé pour son service, parce qu'il était le plus grand ennemi de Christ et le premier des pécheurs. Dès lors, s'il avait parlé d'autre chose que de la grâce parfaite et du pardon des péchés, il aurait eu la bouche fermée.

Pierre a été préparé par son reniement, ce qui est pire encore que d'être ennemi de Christ. Cela aussi lui fermait la bouche pour toute autre chose que pour la prédication de la grâce. Ils avaient l'un et l'autre une conviction profonde du péché. Pour être forts et rendre témoignage à la grâce, il nous faut le sentiment du péché d'où Dieu nous a tirés. Si l'occasion s'en présente, on peut parler de ses péchés devant les hommes, pourvu que tout ait été mis au clair devant Dieu. Sous l'action du Saint Esprit, les chrétiens d'Ephèse apportaient leurs livres de magie, confessant et déclarant ce qu'ils avaient fait (Actes des Apôtres 19: 19). Quand l'amour de Dieu est répandu dans nos coeurs, nous avons plus honte de nos péchés devant Dieu que devant les hommes.

Pour avoir une bonne conscience, il faut garder une conscience pure, et Paul travaillait à l'avoir aussi bien devant Dieu que devant les hommes. Si nous contristons le Saint Esprit, il nous est impossible de sentir aussi vivement l'amour de Dieu, et une conscience souillée ne peut être à son aise devant lui; il y a des coins obscurs qu'elle cache à Dieu quand il entre, et l'âme ne peut plus avoir une parfaite confiance, ni raisonner avec Dieu comme avec un intime ami. Si nous avons d'emblée le sentiment de notre faiblesse, nous sommes poussés à rechercher la force de Dieu. Pouvons-nous avec hardiesse et sans difficulté, sans gêne et sans honte, rappeler devant Dieu tout ce que nous avons pensé, dit et fait? Ne pas pouvoir le faire, c'est ne pas se tenir en la présence de Dieu; le faire, c'est rappeler à Dieu sa grâce immense qui a pu nous pardonner. Sans l'oeuvre de Christ, on ne saurait oser de telles choses. Le péché caché corrompt le coeur, l'endurcit, le rend orgueilleux. Il importe que notre conscience soit entièrement vidée devant Dieu; nous pourrions ensuite oublier ces choses, pour lesquelles nous ne serons pas jugés. Soyons donc fidèles, et ayons une conscience pure devant Dieu et devant les hommes!

ME 1892 page 266 - Méditation de J.N.D. n° 45

1 Corinthiens 12

Dans ce chapitre, il est question du Saint Esprit agissant comme puissance dans l'Eglise. Quand il exerce ainsi son action, il rend plus tranchée la séparation entre l'Eglise et le monde, et condamne ce dernier. L'Eglise infidèle a pu se rapprocher du monde et se mélanger avec lui; le Saint Esprit ne le peut pas, aussi sépare-t-il du monde. Il le fait en attachant les coeurs

à Christ, en réunissant les enfants de Dieu dispersés et en leur donnant une même pensée. Lorsqu'il y a division entre les enfants de Dieu, c'est qu'ils sont charnels et marchent comme des hommes. Satan, le monde, le péché, dispersent; le Saint Esprit rassemble. Quand les enfants de Dieu ont perdu l'unité de l'Esprit, c'est que l'esprit de mondanité les a envahis.

Quand la parole de Dieu nous présente le Saint Esprit, non plus comme puissance, mais comme principe de communion, elle nous en parle autrement. C'est alors le Père qui l'envoie, ou le Fils qui l'envoie au nom du Père. Par lui, nous sommes unis à Christ, un seul esprit avec Christ, et en communion avec le Père et avec le Fils. Mais lorsque la Parole nous montre l'Esprit distribuant des dons comme il lui plaît, elle lui donne la place d'autorité dans l'Eglise. S'agit-il de l'Esprit comme puissance, Christ lui-même l'a reçu dans ce caractère à l'occasion du baptême de Jean. C'est au même point de vue que vous trouvez l'Esprit mentionné en Luc 24: 49; Actes 1: 8; 2: 33; Ephésiens 4: 5, 6.

Comme homme, Christ se trouve actuellement dans la présence de Dieu, afin de lui présenter l'Eglise et de recevoir tout ce qui est nécessaire à l'Assemblée, pour le lui communiquer et l'en nourrir. Comme homme, Christ a reçu le Saint Esprit pour l'Eglise; il le lui donne, et cet Esprit ne la quitte jamais. La présence du Saint Esprit dans l'Eglise est ce qui la distingue du monde. Elle est actuellement d'une faiblesse extrême, parce qu'elle ne se fie pas à la puissance du Saint Esprit.

A la fin de l'évangile de Luc, le Seigneur ouvre l'intelligence des apôtres pour entendre les Ecritures, mais ce n'était pas encore être «revêtus de puissance d'en haut» (Luc 24: 45, 49). On peut comprendre la Parole et l'expliquer, sans avoir la puissance qui la rend efficace pour nous et pour autrui. Nous pouvons jouir beaucoup en entendant expliquer la Parole, mais si la puissance du Saint Esprit n'est pas dans l'âme, cette Parole demeure inefficace, et le cœur n'en ressent pas l'effet.

Dans l'Eglise, quoique le Saint Esprit soit un, il y a toutes sortes de dons. L'Esprit est Dieu, et distribue à chacun en particulier comme il lui plaît (verset 11). C'est une puissance de l'Esprit en nous, qui agit par nous pour le bien des autres; ce n'est ni la vie, ni la communion. On le voit distinctement chez les prophètes qui ont été avant Christ (1 Pierre 1: 10-12). On peut être l'agent pour opérer une bénédiction, sans en être soi-même l'objet. Par ces dons qui nous sont départis, nous devenons des serviteurs de Christ: il y a plusieurs dons, mais un même Seigneur (verset 5). Tous ces dons doivent être sous la direction de l'Esprit et au service de Christ. Il arrivait aux Corinthiens d'employer leurs dons à leur propre gloire. Tous les dons peuvent donner, lieu à cet abus. Le Saint Esprit agit librement en qui il veut, car, à cet égard, il est souverain; il peut parler par la bouche d'un homme inconverti; il peut même faire parler une ânesse; il peut, par le frère le plus ignorant, reprendre les plus instruits. A chacun est donnée la manifestation de l'Esprit, en vue de l'utilité commune (verset 7), et il ne faut pas employer les dons, si on ne le fait pour le bien des âmes et pour l'utilité du corps de Christ, de l'Eglise.

Certains dons étaient un signe pour le monde, et ont discontinué; d'autres sont nécessaires à la vie de l'Eglise, et Dieu les a maintenus. Les premiers étaient les ornements de

l'Eglise, son témoignage aux yeux du monde. Si Dieu avait laissé tous ces ornements et continué ces signes à l'Eglise mondaine et idolâtre, il aurait sanctionné le mal aux yeux même des incrédules.

D'autre part, Christ n'a jamais manqué de donner les dons nécessaires à la nourriture de son corps; il aime sa chair, la nourrit et l'entretient; il les continuera toujours. Mais il est arrivé dans l'histoire de l'Eglise, et il arrive encore tous les jours, que l'Esprit étant contristé, le loup en prend occasion pour venir et disperser le troupeau. Alors les membres, n'étant pas unis de fait, n'agissent plus ensemble pour le bien de tous. Cela n'empêche pas que tout témoin fidèle ne fasse de son mieux au milieu de ce désordre.

Nous devons nous appliquer à reconnaître en nous le don du Saint Esprit, afin de servir Christ par son exercice. C'est une chose extrêmement triste de voir des chrétiens se choisir un ministre. S'ils écoutaient le Saint Esprit, ils seraient édifiés par tout ministre de Christ. Du moment où nous reconnaissons la voix du Saint Esprit, nous devons nous soumettre à cette voix. C'est une cause de bien des misères, que l'homme ait voulu remplacer le Saint Esprit. Dans les premiers temps de l'Eglise, l'Esprit agissait, on en reconnaissait la puissance, et on se soumettait à lui. Quand il agit, on est exhorté, instruit, humilié, édifié; quand c'est l'homme, on jouit peut-être, mais sans profit. Ce ne sont pas les dons les plus manifestes qui sont les plus évidents aux yeux de Dieu et qui agissent le plus puissamment pour le bien de l'Eglise. Un don de sagesse qui s'exerce en particulier, peut être plus efficace qu'un don de prédicateur qui s'exerce en public. Les membres du corps les plus faibles sont les plus nécessaires. Personne ne voit le coeur, ce réservoir de la vie du corps, mais s'il cessait de battre, tout serait fini; il est plus essentiel que les yeux et la main que l'on voit. Il est improbable que Dieu ait donné tous les dons à un seul homme. Toute assemblée est languissante, dès qu'un seul homme y exerce ses dons.

ME 1892 page 283 - Méditation de J.N.D. n° 46

Hébreux 12: 25 – 13: 1

L'Esprit de Dieu nous entretient ici des choses immuables. Tout ce que nous voyons actuellement sera ébranlé, et si nous pouvons désirer qu'il n'en soit pas ainsi, c'est que nous sommes attachés aux choses dont Dieu veut nous détacher. C'est une *promesse* de Dieu, que tout sera ébranlé. Son jugement sur le monde est déjà prononcé. Est-ce pour nous une chose désirable que cet ébranlement s'accomplisse? C'est en vain que l'homme cherche à faire de la terre un lieu de bonheur; sa condamnation est prononcée, et Dieu accomplira ce qu'il a dit. Si notre coeur s'est attaché à Dieu et aux choses que Dieu aime, il possède ce qui demeure et il a la paix dans le sens pratique. Le principe et le fondement de ces choses immuables, c'est l'amour qui demeure à toujours. Il nous rend participants de la nature divine qui ne peut être ébranlée. Il n'y a point d'amour selon Dieu en la chair; elle est toujours son centre à elle-même. Nous avons l'amour, parce que nous participons à la nature de Dieu, mais nous lui sommes

complètement étrangers par nature; il est la nature de Dieu en nous. L'amour de Dieu est en activité, parce que Dieu est amour, et non parce qu'il trouve quelque chose d'aimable dans l'objet aimé. Quand nous n'étions que pécheurs, il nous a aimés, parce qu'il est amour. Par nature, nous n'aimons que ce qui nous paraît aimable, et nous n'aimons plus quand cette qualité a disparu. L'amour chrétien aime ce qui n'est pas aimable; il aime les pécheurs, en tant que pécheurs, parce qu'il les voit dans la misère du péché. L'amour divin ne dépend pas de l'objet aimé.

Si nous appliquons cette vérité à nous-mêmes, nous constaterons que notre état est des plus tristes. Notre amour pour les pécheurs est souvent refroidi; nous nous laissons rebuter, décourager. C'est qu'il y a peu d'amour divin en nous. Il en est de même à l'égard des frères. Un frère peut ne pas être un sujet de satisfaction, mais cela devient occasion d'exercer l'amour. Ce dernier se montre dans les châtiments mêmes, comme on le voit dans les rapports d'un père envers ses enfants. Ce n'est pas l'état des autres, mais notre état qui est la mesure de notre amour. Pour aimer selon Christ, il faut être rempli de son Esprit. Si un frère a péché, c'est, pour l'amour, le cas d'entrer en activité. Quand la brebis s'égare, il faut la chercher. Si je regarde mon frère comme étant sous l'aspersion du sang de Christ, je le vois selon la valeur de ce sang. Dieu l'estime ainsi; l'Esprit de Dieu en moi l'estime ainsi, et je suis affligé de voir qu'un bien-aimé de Dieu ait souillé son caractère. Si je vois dans mon frère le temple du Saint Esprit, j'aurai horreur de le voir dans le péché, et cela me poussera à exercer envers lui la répréhension dans l'amour.

«Si quelqu'un garde mes commandements, mon Père l'aimera»; c'est un amour de satisfaction. Si je rencontre un frère qui marche dans la lumière et la présence de Dieu, j'en suis aussi réjoui. On ne peut avoir communion avec un frère qui est en état de péché, mais on peut l'aimer. Si nous ne pouvons pas aimer un frère, c'est manque de grâce et d'amour en nous, et non en lui; car Christ l'aime encore. Mon amour doit surmonter toutes choses, sans exception. Cet amour ne me rend pas indifférent, mais beaucoup plus ferme contre l'erreur et le péché. Que l'amour fraternel demeure!

ME 1892 page 304 - Méditation de J.N.D. n° 47

Ephésiens 5

Plus on lit la Bible avec le Saint Esprit, plus on voit combien la révélation qui nous y est donnée sépare le chrétien de tout ce qui l'entoure. L'enfant de Dieu a ses habitudes, sa vie à part. Ce chapitre nous montre deux grandes relations des chrétiens: 1° celle d'enfants vis-à-vis du Père, 2° Celle d'épouse vis-à-vis de Christ.

Le verset 1 contient le grand principe de la vie chrétienne. Nous sommes tenus de manifester devant le monde, à l'honneur de Dieu, le caractère de ses enfants. Il est des choses justes, que le chrétien ne peut faire, parce que ce ne serait pas imiter Dieu. Ainsi, il ne pourrait suivre la loi du talion, car Dieu ne nous traite pas ainsi (4: 32; 5: 1). Si même j'y perdais ma

fortune, il serait plus important pour moi de garder mon caractère que mes biens. Ma grande affaire est de me conduire conformément à la gloire qui m'appartient. Nous en trouvons l'exemple et la mesure en Christ (verset 2).

Le verset 14 est un conseil aux enfants de Dieu mêlés au monde, qui dorment parmi les morts et se relâchent au milieu des mondains, Nous avons à prendre garde de marcher soigneusement, parce que les jours sont mauvais et le deviennent toujours plus. Nous appartenions autrefois à cet état de choses, nous étions ténèbres, mais maintenant nous sommes lumière, car nous participons à la nature de Dieu qui est lumière.

Tous les principes de Dieu sont, pour ainsi dire, *humanisés* en Christ. Comme imitateurs de Dieu, il est notre exemple à tous égards. Du moment que nous avons compris que nous appartenons à Dieu, nous n'avons plus qu'une seule règle, qu'un seul objet à poursuivre. Impossible de marcher dans deux chemins à la fois. La mondanité nous rend malheureux comme chrétiens, car nous n'avons plus tout à fait ni le christianisme, ni le monde.

Quant à notre relation, d'Epouse, Christ fait trois choses pour son Eglise: 1° Il l'a aimée et s'est donné lui-même pour elle. 2° Il la sanctifie et la purifie par la Parole. 3° Il se la présentera glorieuse, pure comme Eve a été présentée à Adam.

Il paraît que les Ephésiens étaient dans un fort bon état, car Paul ne leur fait point de reproches. Le Saint Esprit, dans cette épître, s'étend sur les privilèges de l'Eglise, parce qu'il n'a pas à réprimer un caractère terrestre chez les chrétiens. Dieu aime le monde; Christ aime l'Eglise. Je puis participer à ces deux caractères; je dois aimer tous les hommes, mais avoir pour l'Eglise une affection particulière. Christ et l'Eglise ont une intimité de relations qui ne peut exister entre Dieu et le monde. Ces mots: «Il s'est livré lui-même pour elle», nous parlent de toute l'efficacité de son oeuvre. Il s'est substitué à nous, nous a aimés; au lieu d'imputer le péché à son Epouse, il l'a pris tout entier sur lui. Il s'est livré lui-même pour elle, parce qu'il y avait du mal en elle. Ce qu'il y a de plus propre à m'humilier, est de penser que Christ a confessé mes péchés comme étant siens. C'est comme pécheurs, et parce que nous sommes pécheurs, que Christ s'est livré pour nous, et sa mort est un fait accompli, dont toute l'efficacité est devant Dieu. Christ a aimé l'Eglise; le coeur de l'Eglise doit être tout entier à Christ! Si elle a un seul sentiment pour le monde, elle est une épouse infidèle. Elle doit, en l'absence de son Epoux, vivre dans l'attente de son retour, tenant toutes choses en ordre dans la maison, prenant en toute occasion son parti, et n'ayant en vue que sa gloire. Il ne faut pas même que, dans nos habitudes journalières, nous nous conformions au monde. Ce dernier cache la vérité sous les bienséances; sa politesse est une mauvaise imitation de l'amour chrétien. Il n'y a dans la Parole qu'une seule mesure de sainteté, c'est Christ. Nous sommes morts et ressuscités avec lui. Notre force n'est pas de penser, au mal afin de l'éviter, mais de penser à Christ, de nous occuper de lui, chose que la chair ne peut faire.

Plus tard il se présentera l'Eglise glorieuse. Quand il paraîtra, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est, et il est l'image du Dieu invisible. Plus nous réalisons Christ, plus nous voyons que nous sommes loin de lui être semblables. Cet état de gloire future agit

puissamment sur nos coeurs maintenant, car nous savons que nous ne sommes pas dans cet état. Christ ne serait pas satisfait si son Epouse n'était pas avec lui, partageant tout ce qu'il a lui-même. Je serai devant Dieu sans que son oeil voie en moi rien à blâmer, je lui serai présenté par Christ irrépréhensible. Plus il y aura de lumière, plus il sera évident qu'il n'y a devant Dieu ni tache, ni ride, dans l'Eglise. Il faudra que le coeur de Christ, soit satisfait en nous, qu'il nous voie tels qu'il nous veut, et c'est aussi la joie de notre coeur, de savoir d'avance que nous serons dans cet état.

Christ nourrit et chérit son Eglise comme son corps, comme étant lui-même. C'est ce qu'il fait continuellement pour nous au milieu de nos misères, aussi est-il évident que nous devons être entièrement à lui. Nous serions plus en état de saisir sa pensée, si nous étions toujours avec lui par le coeur. Nous avons un privilège et une occasion de fidélité en l'absence de Christ. Il est maintenant méprisé, ce qu'il ne sera pas dans la gloire. Nous pouvons ici-bas partager son opprobre!

ME 1892 page 333 - Méditation de J.N.D. n° 48

Jean 8: 12-49

Jésus avait déjà dit aux Juifs tout ce qu'il avait à leur annoncer, mais ils avaient rejeté sa doctrine. Le Seigneur discute ici devant eux cette rejection de sa parole. Il était venu au milieu d'eux, apportant la grâce et non pas le jugement. Eux se confiaient à la loi, à leur descendance d'Abraham, enfin à la religion de la chair. Au milieu de beaucoup d'autres choses, la chair a sa religion. Cette religion consiste: 1° en devoirs à accomplir; 2° à suivre la religion de nos pères et à être zélé pour leur traditions, en s'opposant à toute innovation.

Ces choses sont communes aux païens et à tous les non-chrétiens; elles n'engagent en rien la conscience. La religion vraie commence au moment où Dieu se présente au coeur, et jamais auparavant; au moment où nous avons la conscience d'avoir manqué à tous nos devoirs. C'est une religion de grâce. Nous trouvons dans ce chapitre les effets que la religion de Dieu produit sur l'homme. Les Juifs étaient à la vérité la postérité d'Abraham, mais non pas spirituellement. Ils se prévalaient de leur naissance; ils se disaient libres, quoique esclaves des Romains (verset 33). Leur confiance, fondée sur la chair, avait l'orgueil pour racine.

La religion de Dieu doit nous rendre libres. L'état dans lequel l'homme se trouve est à la fois l'esclavage, de la loi et du péché. «Quiconque pratique le péché», dit le Seigneur, «est esclave du péché» (verset 34). Il est des hommes qui voient les conséquences du péché et cependant en subissent le joug. On est toujours esclave des motifs qui agissent sur le coeur; ainsi l'homme est esclave de ses convoitises, du monde, de Satan. La loi nous fait sentir encore plus cet esclavage. Les Juifs, comme peuple de Dieu, étaient dans sa maison, mais ils étaient sous la loi et dans l'esclavage du péché, et «l'esclave ne reste pas dans la maison pour toujours» (verset 35). Si le Fils ne nous affranchit pas, nous demeurons sous l'esclavage de la loi, qui nous place sous le jugement et la malédiction. «Maudit est celui qui ne persévère pas

dans toutes les choses qui sont écrites au livre de la loi pour les faire». La loi devrait rendre l'homme esclave de Dieu, mais l'esclave qui ne fait pas la volonté de son maître peut être renvoyé.

Du moment qu'étant né de Dieu, je me trouve en présence de la loi, je reconnais toute sa spiritualité; j'accepte ainsi une vérité qui me remplit de crainte; mais ce n'est pas la vérité que la grâce nous révèle et qui nous affranchit. Dieu n'a pas envoyé la loi pour que nous la pratiquions, mais pour mettre en évidence le péché. La vérité nous affranchit; elle nous présente l'obéissance de Christ et la justice de Dieu.

L'homme qui veut accomplir la loi cherche sa justice, et non la justice de Dieu. Dieu présente à l'homme sa justice à Lui, en Christ. Cela veut dire que, parce que Dieu est juste, il accepte Christ et l'oeuvre qu'il a faite pour nous. Voilà ce qui nous rend libres. Plus de crainte, ni de servitude. La vérité nous affranchit par la connaissance de ce que Dieu a fait pour nous. Nous sommes en règle devant Dieu. Il fait plus encore, il nous donne l'Esprit d'adoption. Il fait de nous ses enfants, dans toute la familiarité et la jouissance de cette qualité.

Dieu fait grâce selon son amour. Nous sommes en sa présence selon le principe de l'oeuvre de Dieu, et non selon le principe de la loi. C'est une relation d'amour. Il n'attend rien de notre part et c'est par amour qu'il agit envers nous, comme un père envers ses enfants. Notre liberté consiste en ces relations d'abandon filial avec le Père. Cette liberté ne peut pas se perdre. «Le fils demeure pour toujours» dans la maison, indépendamment de sa conduite; c'est une chose établie pour l'éternité. Si j'avais à craindre de perdre un héritage, je serais d'autant plus angoissé que l'héritage serait plus grand. Or je ne puis le perdre. Il va sans dire que si, comme enfant, j'ai commis des fautes, je serai mal à l'aise devant mon père, bien que je me sente aimé de lui. Nous sommes dans la maison. Si nous péchons nous serons misérables, parce que notre conscience aura le sentiment d'avoir déshonoré notre Père et contristé son Esprit.

Demeurer dans la maison de Dieu conduit à une connaissance de Lui, toujours plus intime. Mais dans cet état il peut nous arriver de penser à notre jouissance, au lieu de penser à ce qui en est la source; ou bien de divulguer cette jouissance, ce qui nous attache à nous-mêmes, nous détache de Dieu et nuit considérablement à notre communion. Cette perte momentanée de la communion travaille le coeur et l'humilie. Cela est nécessaire; mais le bon Berger restaure l'âme malade et la rétablit dans l'intimité qui est la part d'un enfant fidèle. Il y a pour nous force et vigueur devant Dieu, quand le Saint Esprit n'est pas contristé, quand il n'est pas obligé d'être le médecin de l'âme, mais qu'il reste, au contraire, son principe de vie et de communion.

La vérité nous affranchit. Le Fils nous affranchit, parce qu'il nous place devant le Père selon ce qu'il est lui-même. Maintenons ce qui est convenable à la maison que nous habitons. Gardons nos coeurs, afin que notre communion ne soit pas interrompue!

ME 1892 page 354 - Méditation de J.N.D. n° 49

Hébreux 12: 14

Il est de toute importance de connaître que la grâce, non pas la loi, est le principe de notre sanctification. Ceux qui cherchent la sanctification se placent souvent sous la loi, mais la sanctification comme la justification dépend de la plénitude de la grâce (verset 10). Dieu nous discipline, afin que nous soyons rendus participants de sa sainteté. Le principe même du christianisme est que nous participons à la nature de Dieu qui est amour, que nous la possédons, que nous en avons les privilèges. Dieu est amour, et en participant à sa nature, j'aime. Dieu accomplit en nous la chose qu'il exige. Voilà pourquoi je puis aimer. Nous aimons l'Eglise, parce que nous avons l'Esprit de Christ, qui aime l'Eglise; les hommes, parce que «Dieu a tant aimé le monde»; les frères, parce que Dieu les aime.

Nous ne sommes point venus à Sinai, à la loi qui exige de l'homme d'aimer Dieu de tout son coeur et son prochain comme soi-même, mais à la grâce qui nous donne ce que Dieu demande, tandis que la loi, ministère de mort, ne le donne jamais

Nous sommes rendus participants de la sainteté de Dieu; c'est quelque chose de bien plus élevé que l'innocence même. Les chrétiens sont, dès ici-bas, bien plus que le premier Adam. Notre privilège est de pouvoir aimer les pécheurs, ce que le premier Adam ne pouvait pas. Nous ne sommes pas, comme Adam, dans l'ignorance du mal: nous étions sous l'empire du péché, mais Dieu nous communique une autre nature qui est sainte, la vie de Christ; nous sommes nés de l'Esprit. C'est dans cette vie de Christ en nous que consiste la sainteté. Elle se maintient par l'union avec Christ, mais nous avons la sainteté, parce que nous avons la vie de Christ en nous. En nourrissant cette vie qui est en nous, nous croissons dans la sainteté et dans ses fruits. Il n'y a point de loi contre les fruits de l'Esprit; ils sont une chose positive, produite par *la grâce*, laquelle nous communique une vie qui n'était pas en nous auparavant. La loi est impuissante à l'égard de cette vie et de ses effets.

Lorsque la sanctification pratique est entravée, c'est que la chair n'est pas entièrement mortifiée. Nourrissez la chair, la sainteté en souffrira d'autant. Cela aura lieu d'une manière presque insensible, l'âme n'étant pas en la présence de Dieu, ou par des chutes évidentes. En cette présence, la chair est toujours mise en évidence et condamnée; hors de cette présence, les tentations de Satan nous assaillent et nous tombons. Il est affreux que cela puisse arriver à un chrétien, mais ce n'est que trop vrai. L'homme qui n'est pas en la présence de Dieu ne s'humilie point. Il peut être au clair, avoir raison sur bien des choses, mais cela encore l'enorgueillit au lieu de l'humilier. Il ne connaît pas l'amour; rien n'humilie comme l'amour.

Une chute peut être la suite d'une surprise dans un moment où la présence de Dieu n'est pas réalisée. Est-elle réalisée, alors le péché nous repousse; nous ne recherchons la sanctification pratique qu'en nous tenant en la présence de Dieu, sur le principe de la grâce. Lorsqu'il y a eu chute et que la repentance a eu son cours, tout le coeur est brisé et humilié;

mais quand nous avons été surpris par le mal, si nous n'avons pas horreur du péché, c'est la preuve que nous sommes endurcis et depuis longtemps loin de la présence de Dieu. Dans un état de vraie communion entre les enfants de Dieu, qu'un frère soit dans le péché, tous en souffriront.

Nous devons attacher une haute importance à la vie spirituelle dans nos âmes et chercher la sanctification, parce que nous participons à la vie de Christ. Comprenons aussi que, par cette vie, nous sommes dans la grâce et non sous la loi, que nous n'avons affaire à Dieu que sur le principe de la grâce. Si la conscience n'est pas bonne, l'effet de la présence de Dieu est de nous rendre tristes et de produire en nous du malaise. La vie de Christ peut se développer en nous avec plus de puissance, mais non devenir plus sainte. Elle peut s'emparer de toutes nos facultés et les employer pour Christ, et en pratique nous sanctifier toujours davantage. Faisons des sentiers droits à nos pieds. Si nous sommes facilement enveloppés par tel ou tel péché, la fidélité consiste à éviter les occasions, dans le sentiment de notre faiblesse. La vie de Christ deviendra plus puissante en nous et nous mettra en état de résister. Le chrétien doit, avant tout, garder sa communion avec Dieu. Appeler les âmes à la sanctification, ce n'est pas leur dire: Vous n'êtes pas saints, mais: Vous avez la vie de Dieu en vous; qu'elle y agisse! La vie chrétienne se compose de détails.

Soyons fidèles dans les détails. Que notre joie et notre bonheur soient d'être en la présence de Dieu! Amen.

ME 1892 page 368 - Méditation de J.N.D. n° 50

Josué 1: 1-9

Le caractère des personnages remarquables de la parole de Dieu est en type celui de Christ. Il en est particulièrement ainsi de Josué qui introduisit le peuple de Dieu dans le pays de la promesse. Josué n'est pas un Moïse, apôtre de la profession, ni un Aaron, type sacerdotal, mais il représente Christ, agissant par l'Esprit dans son peuple. Tout le livre de Josué nous présente la puissance de l'Esprit de Christ parmi les siens, pour les introduire dans les résultats du salut. Josué paraît pour la première fois dans le combat contre Amalek (Exode 17: 9). Moïse prie; il est l'apôtre de la profession; Josué agit. Israël n'a de force qu'en vertu d'une bénédiction non interrompue. Josué est le chef du peuple dans le combat, de même que l'Esprit de Christ nous conduit dans nos combats spirituels. Josué apparaît pour la seconde fois accompagnant Moïse sur la montagne de Sinäï, mais l'Eternel ne lui parle pas (Exode 24: 13); puis dans l'intérieur de la tente d'assignation que Moïse dressa hors du camp (Exode 33: 11); puis lors de l'expédition des espions en Canaan (Nombres 13); il est enfin nommé pour remplacer Moïse, à la fin du livre des Nombres.

Moïse est allé jusqu'au Jourdain, emblème de la mort; mais c'est Josué qui introduit le peuple dans la jouissance de ses privilèges.

Deux choses nous représentent la vie chrétienne: le désert, où la patience du peuple de Dieu à travers ce pays altéré et sans eau est mise à l'épreuve; Canaan, où a lieu le combat, figure de notre combat avec les malices spirituelles dans les lieux célestes (Ephésiens 6: 12). Tout, dans ce combat, est l'effet de la puissance de Dieu. C'est par elle que, dès le début, tombent les murs de Jéricho. L'interdit affaiblit ensuite Israël, parce que la puissance de Dieu ne peut s'employer au profit de l'interdit.

Nous trouvons dans les détails de la vie de Josué, ceux de la vie chrétienne. Cette vie, quoique sous la puissance de l'Esprit, a une responsabilité; elle doit reproduire le caractère de Dieu. L'Eternel introduit le peuple dans le combat quand il a passé le Jourdain; de même pour nous, le combat commence quand nous sommes passés de la mort à la vie. Le Jourdain a beau «regorger par-dessus tous ses bords», la puissance de Dieu l'arrête, type de ce que Christ a fait pour nous. La mort est la destruction de l'homme naturel; c'est un chemin par lequel nous n'avons encore jamais passé. Il nous faut un moyen pour en arrêter la puissance; c'est le jugement de Dieu sur le péché. Quand le chrétien voit la mort de près, il se trouve en présence du jugement, mais Christ s'y est mis à notre place et a supporté le jugement de Dieu. L'arche est pour nous au milieu du Jourdain; la mort a perdu sa puissance et n'est plus que l'entrée en Canaan, l'entrée dans la jouissance des promesses de Dieu. Actuellement, c'est pour nos consciences, et pour nos âmes que, nous en avons l'efficace. Devant nous est le Jourdain débordé; de l'autre côté, la possession des choses promises. Israël passe le Jourdain avec le sentiment que Dieu en a arrêté la force. L'arche se tient au milieu du Jourdain; Dieu est pour nous au milieu des plus grandes difficultés. La mort et le jugement deviennent la certitude de notre salut, du moment que nous les voyons sur Christ qui en a porté le poids à notre place. Spirituellement, nous sommes passés de la mort à la vie.

Dès lors nous avons à combattre contre Satan et contre toutes les malices spirituelles. Les principes de ce combat se trouvent au commencement du livre de Josué. Quand nous combattons avec Dieu, Satan s'enfuit; si nous combattons avec de l'interdit, Satan est le plus fort. Avec Dieu, notre victoire est continuelle; sans Dieu, notre force est perdue. N'espérons en tout cas pas trouver quelque force dans le concours du monde.

Dieu nous introduit dans le combat, en nous disant: «Fortifie-toi et sois ferme» (1: 7-9). Il nous ordonne d'être forts, parce qu'il est notre force et nous demande une confiance entière en lui.

Israël ne pouvait pas se demander: Ai-je passé le Jourdain? C'est une ingratitude d'être dans le doute. L'ayant passé spirituellement, nous trouvons le combat pour Lui, dans lequel *Dieu est pour nous*. Un mondain ne craint pas Satan, mais Dieu; un chrétien ne craint pas Dieu servilement, mais il redoute Satan, parce qu'il se sait faible. Nous avons à combattre Satan, mais Dieu est pour nous. Il a déjà donné son Fils pour nous. Ayons confiance en lui. Cette confiance nous donne le courage de regarder en avant, la force pour accomplir la volonté de Dieu. Le péché est comme derrière nous; devant nous toute la volonté de Dieu. Bien des chrétiens tremblent à la pensée d'un avenir inconnu; c'est que Dieu ne remplit pas cet avenir. On tremble d'autant plus qu'on se confie davantage en soi-même.

Une dépendance continuelle de Dieu est la suite de la force de Dieu en nous et de la confiance en lui. Si les bénédictions que Dieu nous accorde, nous inspirent de la confiance en nous-mêmes, elles se tournent contre nous. Christ était dans une dépendance parfaite du Père. La dépendance nous rend humbles.

Dieu dit au verset 2: «Lève-toi»; il nous introduit lui-même dans le combat, après avoir frayé lui-même le chemin. Il est avec nous partout où nous allons (verset 9); il nous fait prospérer (verset 8), mais non dans la mondanité. Quand nous ne sommes pas devant lui, notre connaissance, nos victoires, sont tout autant de pièges, parce qu'elles nous inspirent de la confiance en nous-mêmes.

Le Fils de Dieu et le Fils de l'homme

ME 1892 page 39

Les bénédictions qui se rattachent aux caractères de Jésus, comme Fils de Dieu et Fils de l'homme, ne se réaliseraient pas, si ces titres n'étaient pas réunis dans une seule et même personne: toutefois ils sont bien distincts l'un de l'autre. — Le Seigneur Jésus est appelé *Fils* de deux manières: d'abord il est Fils éternel du Père, Celui qui a créé toutes choses et qui a été envoyé ici-bas; puis il est Fils de Dieu dans ce monde, dans cette relation de Fils, en tant qu'homme dans ce monde; — toutefois, c'est une seule et même personne qui réunit en elle-même cette double gloire. A la première des deux relations dont nous parlons: la relation éternelle du Fils avec le Père, se rattache la mesure de l'amour du Père et la parfaite révélation du Père; ensuite la puissance de la vie divine — «en lui était la vie» — puissance démontrée dans la vie de sainteté parfaite ici-bas, et définitivement dans la résurrection, et qui se montre aussi en nous vivifiant. Il y a là, la grâce, la parfaite révélation du Père (Jean 1-14), la puissance de la vie, et la relation spéciale du Fils avec le Père. Or en devenant Fils de l'homme, le Fils introduit toutes ces choses dans l'humanité, dans la nature humaine, dans sa propre personne au milieu des hommes; ensuite, il communique cette vie: il devient la vie des hommes selon la grâce, et, ayant aboli le péché pour eux, il les baptise du Saint Esprit, de sorte qu'ils se trouvent dans cette nouvelle vie, et, par le Saint Esprit, dans la relation dans laquelle lui-même, le Fils, se trouve comme homme. Ils sont *fils*; le Père les aime comme il a aimé Jésus; on voit et on connaît le Père en lui.

Il y a encore une autre vérité qui se rattache à ce titre de Fils de l'homme: comme Fils de Dieu, né sur la terre, Jésus est aussi le Christ roi en Sion (Psaumes 2). Ayant été rejeté dans ce caractère, bien qu'il doive revendiquer ses droits plus tard, ses droits se déploient sous le caractère de Fils de l'homme. Or Dieu a destiné l'homme, en Lui et avec Lui, à être héritier de toutes choses dans une gloire céleste. Rejeté dans sa qualité restreinte de Messie, il prend celle plus étendue de Fils de l'homme, souffrant premièrement, mais ensuite ressuscité et glorifié (Psaumes 8 cité dans le Nouveau Testament et Daniel 7). Nous voyons dans les évangiles la transition du titre de Messie à celui de Fils de l'homme, qu'il prend du reste toujours lui-même. Le point de vue de Jean est un peu différent, parce qu'il commence par sa nature divine et qu'il voit sa réjection comme commencement d'une manifestation plus grande et plus excellente. Comme Fils de l'homme, il doit souffrir pour l'homme et il est héritier de tout ce que les conseils de Dieu, ont préparé pour l'homme. Aussi, il se lie à nous comme second homme, dernier Adam. Comme Fils de Dieu, il est en relation avec le Père.

La maison de Dieu

Le corps de Christ et le baptême du Saint Esprit - Darby J.N.

ME 1892 page 56

Il s'est produit et développé dans le christianisme une fausse notion dont les conséquences pratiques sont grandes. Je parle de la confusion que l'on a faite de deux aspects différents sous lesquels l'Eglise nous est présentée dans l'Ecriture; c'est-à-dire son aspect comme *maison de Dieu*, et son aspect comme *corps de Christ*.

La pensée que l'admission dans la maison conférait les privilèges du corps, a été la racine de la corruption systématique du christianisme. Elle a acquis le respect des siècles, n'a pas été ébranlée par la réformation, et corrompt maintenant les systèmes du protestantisme, qu'on aurait cru s'être affranchis de ses liens.

Tous les membres du corps de Christ sont des membres vivants, étant vivifiés par l'Esprit et nés de Dieu. Tous leurs péchés leur ont été pardonnés, et, par une seule offrande, celle du corps de Christ faite une fois pour toutes, ils ont été rendus parfaits à perpétuité. Ils ont reçu le Saint Esprit, et sont héritiers de l'héritage de gloire. Si le corps et la maison sont une seule et même chose, tous ceux qui sont admis dans la maison, adultes ou enfants, participent aux privilèges qui appartiennent au corps. D'un autre côté, être de vrais membres du corps de Christ ne garantit rien, car ils peuvent périr. L'idée même d'être né de Dieu est détruite, car après avoir été né de Dieu, on peut perdre ce que l'on avait, et on doit naître de nouveau une seconde fois, sans que les moyens d'y arriver soient indiqués; ou bien encore on entre dans le royaume des cieux, comme on dit, sans avoir la vie. L'efficacité permanente du sacrifice de Christ est réduite à néant, car ceux qui sont sanctifiés ne sont pas rendus parfaits à perpétuité; et le sceau du Saint Esprit pour le jour de la rédemption est appliqué à ceux qui n'auront jamais part à cette rédemption, et ainsi, sous ce rapport, il n'a aucune valeur réelle. Tels sont les résultats ou l'on est arrivé en suite de la confusion dont j'ai parlé.

La première idée générale dont nous avons à nous occuper, est celle de l'Eglise (Ὁ ἑκκλησιασμός). Mais je laisserai ce nom de côté, et me servirai du mot *Assemblée*, traduction littérale de l'expression grecque. Les appellations techniques finissent par acquérir un sens de convention qui introduit souvent une grande confusion dans l'esprit, car, bien que le développement local de la pensée, en fait d'éducation morale, produise le langage, cependant il arrive que les mots deviennent des noms, et créent les idées plutôt qu'ils ne les expriment. Prenons, par exemple, le terme *Eglise*. On l'applique, comme chacun le sait, aux édifices appropriés aux services ecclésiastiques. Mais l'Eglise, selon l'Ecriture, est la maison de Dieu, et par une confusion d'idées, on en est venu à considérer l'édifice comme étant la maison de Dieu, quoique Dieu ait déclaré expressément que, sous le système chrétien, il n'habitera pas dans des temples faits de main, et que le Seigneur ait dit que là où deux ou trois sont

assemblés en son nom — et rassemblés ainsi, ils forment la vraie Eglise, et portent ce nom dans ce passage — Christ est au milieu d'eux.

Je me servirai donc du mot *Assemblée*, vrai sens de l'expression; seulement il ne faut pas oublier que c'est l'Assemblée de Dieu, Prenez le passage auquel j'ai fait allusion (Matthieu 18: 15-20), et voyez quel sera l'effet de cette signification donnée au mot. Si un frère avait péché contre un autre, ce dernier devait le reprendre en particulier; si sa démarche n'amenait point de résultat, il devait en faire une nouvelle avec un ou deux frères, et si celle-ci était inutile, le dire à l'Assemblée. Que n'a-t-on pas tiré de ce passage? tandis que quantité d'erreurs s'évanouissent quand on le prend tel qu'il est, dans sa signification claire et simple. On dit que le roi Jacques défendit aux traducteurs de la Bible en anglais, de changer le mot «église», qui avait été mis de côté dans une traduction précédente faite à Genève. La portée d'une telle défense se comprend aisément.

Le mot *Assemblée* n'est pas étranger au langage et à la pensée de l'Ancien Testament, mais il y a là un caractère et un fondement tout autres que dans le Nouveau. Deux termes y sont employés qui, à mon sens, expriment des idées quelque peu différentes: ce sont les mots *hedah* et *kahal*. Le premier me semble présenter plutôt l'unité de la congrégation comme corps; le second, le rassemblement effectif. Ce serait à peu près la différence que nous ferions entre une assemblée et le fait qu'elle est réunie. Le mot *moed* renferme une autre pensée; c'est la réunion, la rencontre dans un endroit désigné — la tente du rendez-vous ou d'assignation, parce que là les Israélites rencontraient Dieu et se rencontraient aussi les uns les autres. La pensée est donc un lieu désigné pour le rendez-vous.

Israël était l'assemblée de Dieu, mais ceux qui en faisaient partie, étaient là par droit de naissance, bien qu'on en fût exclu si l'on n'était pas circoncis. Tout ce système a été mis de côté pour un temps, pouvons-nous dire, par la mort de Christ, bien que la patience de Dieu se soit prolongée envers le peuple bien-aimé, à cause de l'intercession de Christ sur la croix (Luc 23: 34, comparez avec Actes des Apôtres 3: 17). Les prophètes, il est vrai, avaient parlé de tout cela d'avance. Esaïe, celui d'entre eux qui développa plus complètement qu'aucun autre les destinées d'Israël et leurs causes diverses, parle dans toute sa prophétie d'un résidu qui devait être épargné, les enfants et disciples donnés au Messie, lorsque tout serait ténèbres dans la nation et que le témoignage de Dieu serait fermé, sauf pour ce résidu séparé ainsi du peuple, pendant que Dieu lui-même, cacherait sa face à celui-ci. Ce résidu doit retourner dans un temps à venir, et, pour l'amour de lui, Israël sera épargné, et la gloire de la nation sera établie en lui (voyez Esaïe 6: 9-13; 8: 15-18; 10: 20-22; 65: 8, 9 et 66). Le chapitre 8 nous montre que, quand la nation est mise de côté, le résidu entre en scène d'une manière distincte. Ceux qui le composent sont pour signes aux deux maisons d'Israël.

Le rejet d'Israël a deux causes: l'une a rapport à la position du peuple comme témoin de l'unité de Dieu contre l'idolâtrie; l'autre au fait de sa visitation par Jéhovah dans la personne du Seigneur Jésus. Ces deux points sont traités dans les chapitres 40 à 57 d'Esaïe. Le peuple manqua quant au premier et tomba lui-même dans l'idolâtrie. La captivité de Babylone fut le châtement de son péché; c'est pourquoi Cyrus est mentionné en rapport avec sa délivrance.

L'état actuel des Juifs résulte de ce qu'ils ont rejeté leur Messie. C'est le temps où l'esprit immonde (l'esprit d'idolâtrie) est sorti d'eux, après la captivité de Babylone (Matthieu 12: 43-45). Ce n'était toutefois, au retour de cette captivité, qu'un résidu préservé et ramené dans le pays. Que Dieu ne regarderait pas simplement au fait qu'ils étaient son peuple, mais distinguerait entre les justes et les méchants, est aussi clairement établi au chapitre 48: 22, où se termine le débat sur la question de l'idolâtrie, comme aussi au chapitre 57: 21, où se clôt le débat relatif au rejet de Christ. Le prophète présente ensuite la méchanceté des Juifs, la venue du Seigneur en puissance, et les temps intermédiaires de l'évangile. A la fin de leur histoire, l'esprit immonde qui était sorti, revient avec sept autres esprits plus méchants. Ils deviennent idolâtres, et non seulement le Messie est rejeté par eux, mais ils reçoivent celui qui vient en son propre nom.

Mais nos recherches ont maintenant pour objet la condition de ce résidu épargné au milieu des jugements qui fondent sur Israël, pendant que Dieu cache sa face de la maison de Jacob. Le premier caractère est seulement qu'on lie le témoignage, qu'on scelle la loi parmi les disciples, qu'on attende Jéhovah, qui cache sa face de la maison de Jacob, et que l'on s'attende à lui (Esaïe 8: 16-18). Mais quoique toute bénédiction soit fondée sur la mort de Christ, cela n'introduit pas cette mort comme objet de connaissance. Les instructions contenues dans l'évangile de Matthieu, telles que le sermon sur la montagne et surtout les chapitres 10 et 24, répondent à cet enseignement d'Esaïe, bien que, comme il fallait s'y attendre, on y trouve une lumière croissante jetée sur la position des disciples, soit quant à leur intelligence spirituelle et à l'introduction du nom du Père — que Christ, comme Fils, pouvait introduire, ainsi qu'il le fait dans le discours sur la montagne — soit quant à la connaissance prophétique que leur fournissait le Seigneur. En outre, la pensée de la venue du Roi répand un jour particulier sur tout cet enseignement.

Cependant, dans le Psaume 22, où les circonstances de la mort du Seigneur, et la grande vérité qu'il endura l'abandon de Dieu, sont placées devant nous, une lumière plus précise est jetée sur la position dans laquelle entre le résidu, en vertu de cet abandon et de cette mort. Le Seigneur, après avoir subi l'abandon de Dieu, était maintenant exaucé d'entre les cornes des buffles. La pleine et ineffable bénédiction des délices de Dieu sur lui, lorsque la question du péché eût été réglée, — délices qui, bien qu'éternelles, étaient augmentées par la valeur de son sacrifice, — est exprimée dans les noms de Dieu et de Père; il en jouissait comme Homme et comme Fils, et toute cette bénédiction brillait sans nuage dans son âme. C'est ce qu'il annonce à ses frères, afin de les placer, eux, ces pauvres disciples qui l'avaient suivi, dans la même position que lui-même. Il peut maintenant les appeler ses frères, car l'oeuvre de la rédemption est accomplie. «Va vers mes frères», dit-il à Marie de Magdala, «et dis-leur: Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu» (Jean 20: 17). Mais ce n'était pas tout. Il entonne le cantique de louange au milieu de l'Assemblée. Ainsi le résidu étant déjà manifesté, les disciples sont placés sur le terrain de la rédemption, et rassemblés avec Christ au milieu d'eux. L'assemblée, composée comme elle l'était encore, du résidu

d'Israël, prend une position définie et réelle. L'Assemblée de Dieu était là; sa présence s'y trouvait.

Nous avons donc le résidu, les frères, réunis en une Assemblée (*kahal*, c'est-à-dire le rassemblement de fait), et ce rassemblement est fondé sur le sacrifice et l'expiation accomplis par Christ, et sur la puissance de sa résurrection quant à la vie. Dieu était un Dieu Sauveur dans la puissance de la vie éternelle. Il était connu dans la paix, la grâce et la gloire; on se réjouissait en lui dans l'espérance. Les enseignements du Nouveau Testament nous conduiront plus loin que cela, mais c'est ici qu'est posé le fondement. Car Christ était mort, non pas seulement pour sauver, non pas uniquement pour la nation, mais pour rassembler en un les enfants de Dieu qui étaient dispersés.

Le premier grand élément promis dans l'Écriture et donné après l'exaltation de Jésus, est le baptême du Saint Esprit. L'Assemblée étant formée, le Seigneur y ajoutait chaque jour le résidu d'Israël, qu'il sauvait du jugement. Plus tard, ce résidu formera le corps d'Israël lui-même — mais maintenant il était ajouté à l'Assemblée. Les cent vingt formaient, par grâce, un rassemblement pratique, un *kahal*, sans avoir encore un objet défini qui les ralliât, sauf la conscience d'une foi commune, fortifiée, sans nul doute, par le fait que Jésus s'était trouvé au milieu d'eux le jour de sa résurrection, et le premier jour de la semaine suivante. Mais le baptême du Saint Esprit les constitua en un véritable *hedah*, ils furent formés en un corps de croyants (*); ils furent un véritable *ohel-moed*, une tente de rassemblement, où le Seigneur se trouvait. Il les reconnaissait formellement comme son Assemblée sur la terre. Il y avait bien un temple que Dieu supportait encore, mais ce n'était pas là qu'il habitait. C'était un peu comme lorsque le tabernacle était à Gabaon sans l'arche, et que l'arche se trouvait sur la montagne de Sion, en grâce pour sauver. Le titre «d'Assemblée» devint le nom générique de cette assemblée formée parmi les hommes.

(*) L'auteur ne veut pas dire ici le corps de Christ, mais l'unité de la congrégation comme corps.

Il reste à examiner son état et ses privilèges, sa relation ou ses diverses relations, quand il y en a plusieurs, avec Dieu et avec Christ, et les voies de Dieu et de Christ envers elle. Nous verrons qu'elle a plus d'un aspect et plus d'une relation auxquels correspondent les voies de Dieu envers elle.

Mais l'Assemblée de Dieu était formée. Seulement la foi de ses membres n'avait pas encore saisi ce qui existait déjà dans les conseils de Dieu, la base sur laquelle l'Assemblée était fondée et formée, savoir que Juifs et gentils, sans distinction, formeraient un seul corps. D'autres vérités encore, qui se rattachaient à celle-ci, ne faisaient pas partie de leur foi, mais il y avait sur la terre une Assemblée de Dieu.

Considérons maintenant quelques-uns des aspects sous lesquels l'Assemblée est présentée dans l'Écriture.

En premier lieu, nous avons, en Matthieu 16, la parole du Seigneur annonçant qu'il va bâtir son Assemblée et sur quoi il la fondera. Jusqu'à la fin du chapitre 12, Christ s'était présenté lui-même comme prêchant à Israël la repentance et le royaume, et ne cachant pas

la justice de Jéhovah dans la grande congrégation. Par-dessus tout, il s'était présenté au peuple comme étant Jéhovah le Messie, et cherchant une réponse à son appel et du fruit dans sa vigne. Ensuite, n'ayant rien trouvé, il rompt entièrement sa relation selon la chair avec Israël. Ses disciples sont sa mère et ses frères et ses soeurs. La nation est jugée; son état est pire que tout ce qui l'avait précédé (Matthieu 13). Il sème; il ne cherche point du fruit: et quand le royaume est établi, le champ est le monde, et non pas le judaïsme. Tout cela est très significatif, mais nous conduit seulement à un point nouveau (chapitres 14, 15). Le Seigneur développe certains points moraux sur lesquels la réjection d'Israël est fondée, selon qu'il avait été prédit, et montre la grâce usant de patience et s'élevant au-dessus du mal, quant à Israël.

Mais au chapitre 16, le Seigneur tire de Simon auquel, à la vérité, le Père l'avait révélée, cette confession touchant sa propre Personne: «Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant». C'est sur ce roc, la puissance de la vie divine elle-même en lui comme Fils de Dieu, qu'il voulait bâtir son Assemblée sur la terre. Comme Fils, il existait dans la puissance de la vie qui est en Dieu. Que pourrait faire contre elle celui qui avait le pouvoir de la mort et du hadès? Christ était l'expression même de la puissance du Dieu vivant, et cela en vie, comme Fils; que pouvait faire la puissance de la mort? Cela fut montré dans la résurrection: «Il a été déterminé Fils de Dieu, en puissance, selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection des morts». On ne devait plus annoncer qu'il était le Messie en Israël. Cela avait pris fin; mais, comme il allait bâtir l'Assemblée, il fallait, comme Fils de l'homme, qu'il souffrît et qu'il mourût, puis qu'il ressuscitât; et ensuite, dans la puissance de cette résurrection qui est au delà de la mort, il la bâtit. Quelques disciples verraient (dans la transfiguration d'abord — plus tard pleinement) le Fils de l'homme venant dans son royaume; pour le moment, laissant sa relation d'alors avec Israël comme Messie, il devait souffrir, et, avant de prendre finalement le royaume en puissance, bâtir l'Assemblée sur son titre de Fils du Dieu vivant. Voici donc l'aspect sous lequel nous avons ses trois titres: Christ, sous son caractère de Messie en Israël, ne devant plus être annoncé comme tel; Christ, Fils du Dieu vivant, titre qui ne lui est donné nulle part ailleurs, sur lequel il bâtit son Assemblée; Christ, Fils de l'homme: comme tel il doit souffrir, mais ensuite être vu venant dans son royaume. Il annonce sa mort, mais bâtit son Assemblée sur la confession de ce qu'est sa Personne. Pour ce qui concerne le Fils de l'homme, voyez Psaume 8, Daniel 7 et Psaume 80: 17.

Le royaume des cieus est un autre sujet mentionné dans le chapitre 16 de Matthieu, mais nous n'avons pas à nous en occuper en ce moment. J'en parlerai plus loin.

Christ déclare donc que, sur cette vérité qu'il est le Christ, le Fils du Dieu vivant, il bâtit son Assemblée et que les portes du hadès ne prévaudront pas contre elle; déclaration remarquable! Les portes du hadès avaient prévalu sur Adam innocent et par lui, sur tous ses descendants, de même que sur Israël sous la loi. La mort et la ruine étaient entrées; Satan avait désormais la haute main, comme ayant le pouvoir du hadès. Or tout cela était sur le terrain de la responsabilité humaine. Mais Christ, parfait, en lui-même quand il était sous la responsabilité, mais descendu en grâce dans la mort pour nous, ne pouvait pas, comme Fils du Dieu vivant, être retenu par la puissance de la mort. Il la subit, non parce que le prince de

ce monde avait quelque chose en lui, mais par amour et par obéissance pour son Père et non seulement il n'y fut pas retenu, mais il brisa entièrement sa puissance, annulant complètement le pouvoir de Satan en elle. Il subit donc la mort en grâce et en puissance; la résurrection fut l'accomplissement et le témoignage de cette puissance, bien qu'elle ne fût pas son plein résultat en justice. Elle fut la grande preuve de cette grâce et de cette puissance en Christ, sur lesquelles l'Assemblée était bâtie; bâtie, non pas sur le principe de la responsabilité et de la chute de l'homme, qui faillit toujours, comme l'étaient les espérances humaines, mais, en grâce et en puissance, sur le Fils du Dieu vivant. Ce n'est pas qu'il n'y ait point de responsabilité de l'Assemblée, mais sa sécurité, le fait qu'elle sera amenée au résultat que se proposent pour elle les conseils divins, n'y est pas mise en question.

Nous verrons les aspects sous lesquels ce qui est appelé l'Assemblée est rejeté; mais ce n'est pas l'Assemblée comme bâtie par Christ, c'est-à-dire sa propre maison. Il la bâtit en vue de ses propres desseins, pour notre bénédiction, selon son coeur et sa gloire. C'est tout ce que nous trouvons de l'Eglise (ou Assemblée) dans ce passage. Remarquez que, lorsqu'il s'agit de l'Assemblée, il n'est pas question de clefs. Christ la bâtit. Les clefs appartiennent au royaume des cieux. Non seulement Pierre, ni personne, n'a les clefs de l'Eglise, mais il n'en existe point. Elle est ce que Christ bâtit, et l'on ne bâtit point avec des clefs. Toute idée de clefs de l'Eglise, en quelque sens que ce soit, est erronée. Il n'y en a point.

Mais revenons à notre sujet. L'Assemblée envisagée comme bâtie par Christ, est édiflée en grâce et en puissance. Elle est fondée sur le Roc — Jésus, comme Fils du Dieu vivant. Et tant que cette puissance de vie n'a pas été subjuguée par Satan qui a le pouvoir de la mort, l'Assemblée ne peut être ébranlée. Or la puissance de vie en résurrection a été manifestée comme triomphant d'une manière absolue de Satan et des portes du hadès. C'est pourquoi, quelles que soient les phases par lesquelles l'Assemblée passe; que de faux frères s'y introduisent; que dans son aspect extérieur elle se corrompe au point que Christ doive la vomir de sa bouche, l'édifice que Christ bâtit, son Assemblée, est dans une sécurité aussi grande que ce sur quoi elle est bâtie, car c'est lui-même. Il continue son oeuvre à travers tout ce qui vient de l'homme; en cela consiste la continuation de l'oeuvre et des desseins de Dieu sur la terre.

Remarquez qu'ici nous n'avons pas la moindre notion du corps, ni de l'Epouse de Christ, ni non plus d'une habitation de Dieu par l'Esprit. Tout cela est étranger à la vue que ce passage nous donne de l'Assemblée. Ce que nous avons ici, c'est la vie, c'est-à-dire Christ ayant comme Fils la vie dans la vie du Dieu vivant, et par elle, la vie divine, la vie en lui-même (démontrée en résurrection), et c'est ce qui constitue le fondement et la sûreté de l'Assemblée bâtie par le céleste Architecte, fondement contre lequel ne saurait prévaloir celui qui a le pouvoir de la mort, Satan. Le résultat sera une victoire assurée sur lui selon le dessein de Dieu, quelles que soient les vicissitudes du combat dans l'homme. C'est pourquoi aussi, bien qu'il y ait dans ce passage une assemblée, c'est un rassemblement d'individus et non un corps formé par le Saint Esprit. Pierre, en parfaite conformité avec cette révélation, nous déclare dans son épître, que nous sommes «régénérés pour une espérance vivante par la résurrection de Jésus Christ d'entre les morts»; et ensuite «duquel vous approchant comme d'une pierre vivante... vous-

mêmes aussi, comme des pierres vivantes, êtes édifiés une maison spirituelle, une sainte sacrificature» (1 Pierre 1: 11). Ils sont ensemble comme des pierres dans un bâtiment, et comme une sacrificature, mais ce n'est pas un corps croissant par lui-même et lié par les jointures du fournissement.

Jusqu'ici nous avons donc l'Assemblée bâtie par Christ sur la terre (quoique pour le ciel, mais non bâtie dans le ciel, ni présentée en relation avec une tête dans le ciel), en contraste avec la présentation du Messie aux Juifs sur la base de leurs propres promesses, du Messie venu en chair, semence de David selon la chair. A la vérité, Pierre, en Actes 3, propose à la nation juive d'entrer et de jouir des promesses sur cette base, et déclare que Christ reviendra les accomplir, s'ils se repentent. Cela était fondé sur l'intercession de Christ: «Père, pardonne-leur». Mais ils résistèrent au Saint Esprit, comme avaient fait leurs pères, et cette partie de leur histoire est close.

L'Assemblée fut formée et publiquement inaugurée par la descente du Saint Esprit. Les Juifs, dans la personne de leurs chefs, en rejetèrent, comme nation, les bénédictions qui leur étaient offertes. Une autre vérité vient maintenant en lumière; Dieu reçoit de toute nation. Il n'y a pas encore un mot de l'unité du corps, mais les gentils peuvent être reçus. Que les Samaritains le fussent, ne semble pas avoir autant surpris les disciples. Nous pouvons le comprendre. Ils les avaient visités avec Christ, et ce peuple avait, pour le moins, des prétentions aux privilèges juifs.

Le témoignage de l'Esprit dans Jérusalem est finalement rejeté. Un saint, Etienne, prend sa place dans le ciel, et Christ s'assied dans le ciel en attendant que ses ennemis (quel mot, hélas!) soient mis comme marchepied de ses pieds. Là-dessus, l'Assemblée est dispersée au dehors. La mission juive des apôtres — celle de partir d'une ville où ils seraient persécutés — disparaît: ils sont les seuls qui restent à Jérusalem. L'action de l'Esprit Saint prend un libre cours par qui il veut, et porte le témoignage aux gentils.

Dans l'intervalle s'accomplit un événement de la dernière importance en relation avec les voies de Dieu. Ce qui avait dispersé l'Assemblée, formée telle que nous l'avons vue précédemment, amène sur la scène, en rapport avec la mort d'Etienne, le plus ardent des ennemis qui la persécutaient. Par un effet de la grâce souveraine, par une révélation distincte et nouvelle qui ne le rattache point à Christ selon la chair, et ne le fait pas dépendre des apôtres précédemment appelés, Saul de Tarse voit Christ dans le ciel et dans la gloire suprême, et apprend que tous les saints sont un avec lui — sont lui-même. Confondu, converti, saisi par la puissance, sans prendre conseil de la chair ni du sang, il devient un témoin de cette grande vérité que Jésus est le Fils de Dieu, vérité que Pierre, se bornant à annoncer qu'il avait été fait Seigneur et Christ, n'est jamais dit avoir enseignée. Après un temps salutaire de retraite, nécessaire à tout homme, s'il est appelé à servir, il part, comme nous l'avons tous lu, non de Jérusalem, mais d'Antioche, ville gentile; il part envoyé, non de la part de l'homme, ni par l'homme (Galates 1), mais par le Saint Esprit; dépendant de celui-là seul qui l'a envoyé sous l'autorité de Christ. Il va, par l'énergie active du Saint Esprit, pour prêcher l'évangile de la gloire à toute la création qui est sous le ciel, pour être serviteur de l'Assemblée et pour compléter la

parole de Dieu (Colossiens 1). Mais cette Assemblée, il l'avait appris dans sa conversion, était une avec Christ lui-même dans la gloire.

De là vient que nous trouvons, dans les écrits de Paul, un accroissement très distinct de lumière sur d'autres aspects importants de l'Assemblée de Dieu. Elle est le corps duquel Christ est la Tête, la plénitude de Celui qui remplit tout en tous (Ephésiens 1: 22, 23). Les vrais chrétiens, envisagés comme un tout, sont le corps de Christ, et «chacun individuellement membres l'un de l'autre» (Romains 12: 5). C'est ce que nous trouvons pleinement développé dans le chapitre 12 de la première épître aux Corinthiens: «De même, que le corps est un, et qu'il a plusieurs membres, mais que tous les membres du corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont un seul corps, ainsi aussi est le Christ» (verset 42). Nous apprenons aussi comment cette importante vérité est réalisée: «Car nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps» (verset 13). L'apôtre insiste sur cette vérité et la développe dans les versets suivants. Le chapitre 4 des Ephésiens nous enseigne que le corps produit l'accroissement de lui-même pour l'édification de lui-même en amour (verset 16). En Romains 12, l'apôtre s'arrête sur l'intérêt mutuel que les membres se doivent l'un à l'autre. En un mot, l'Assemblée qui, il faut le remarquer, existait déjà, puisque Jésus avait parlé à Saul des saints qu'il persécutait, comme étant lui-même, l'Assemblée est envisagée dans son vrai caractère vivant, le corps de Christ, et elle est telle par le baptême de l'Esprit Saint.

Toutefois, lorsque, dans l'épître aux Ephésiens, il est question pleinement du corps, l'apôtre a en vue les saints élus, créés de nouveau dans le Christ Jésus, et scellés pour le jour de la rédemption; c'est-à-dire qu'en parlant de l'Assemblée comme du corps de Christ uni à la tête, il la voit telle que Dieu la connaît, vivifiée, ressuscitée et assise dans les lieux célestes en Christ, la Tête. Ce qui a opéré cette unité, c'est le baptême du Saint Esprit, répandu, le jour de la Pentecôte, sur le résidu élu et manifesté. Naturellement, tous ceux qui ont été appelés depuis, en ont été et en sont rendus participants, et quand le corps sera complètement formé, on les trouvera en Lui revêtus de la gloire céleste. La pensée de Dieu, relativement à l'Assemblée, est qu'elle est le corps de Christ et que Christ en est la Tête. Tout ce qui n'est pas cela est le fruit du travail de l'homme, qui, toutes les fois que Dieu lui a confié une bénédiction, l'a gâtée. J'ai souvent insisté sur ce point. Je le répète: Tout ce qui a été confié, à l'homme pendant que Satan est délié, a été gâté et perdu, mais tout sera repris en perfection dans le second Adam. Toutefois l'Assemblée — envisagée comme l'Assemblée de Dieu, et telle elle est en principe, telle elle doit être dans son état normal, et telle elle sera plus tard — est le corps de Christ. Mais dans ce corps, tous sont des membres vivants et qui ne peuvent cesser de l'être. Christ n'a pas de membres morts, ni un corps mutilé. La même puissance qui a opéré en Christ en le ressuscitant et en le plaçant à la droite de Dieu, a opéré en eux — c'est la doctrine expresse du premier chapitre aux Ephésiens. Ils ont aussi cru et ont été scellés du Saint Esprit. C'est ainsi qu'il est toujours parlé, lorsqu'il est question du corps. «Personne n'a jamais haï sa propre chair, mais il la nourrit et la chérit, comme aussi le Christ l'assemblée: car nous sommes membres de son corps, de sa chair et de ses os» (Ephésiens 5: 29, 30).

L'Assemblée est le rassemblement en un des enfants de Dieu sur la terre, mais envisagée dans sa réalité, elle est le corps de Christ. Ses membres sont vivifiés avec lui, ressuscités, et assis en lui dans les lieux célestes. Voilà, comment Dieu la voit. Examinons maintenant ce qu'elle devient sur la terre. Ainsi qu'il est écrit, dans la Genèse et dans l'épître de Jacques, l'homme est l'image de Dieu. Cela est dit de lui comme sortant de la main de Dieu. Mais son état et sa position lui ont été confiés sur le principe de sa propre responsabilité, et comment le voyons-nous maintenant? Ennemi de Dieu, et ruiné. Chose semblable est arrivée quant à Israël, et il en a été de même pour l'Assemblée.

Israël est l'objet de la faveur divine, le premier né de Dieu sur la terre, et, en ce qui concerne l'élection, les Israélites sont bien-aimés à cause des pères. Néanmoins, ils sont rejetés et ennemis, et les branches ont été retranchées. Cela veut dire qu'il ne faut pas seulement envisager ce que Dieu a établi comme vu dans sa pensée et ses desseins, mais aussi dans le résultat produit sous la responsabilité de l'homme. Tous, en Israël, furent baptisés pour Moïse dans la nuée et dans la mer, tous mangèrent la même viande spirituelle, et tous burent le même breuvage spirituel — allusion évidente au baptême et à la cène du Seigneur, ordonnances extérieures par lesquelles l'association chrétienne, l'Assemblée, est maintenue d'une manière distincte. Mais Dieu ne prit pas son plaisir dans la plupart d'entre les Israélites. Bien que d'Israël, ils n'étaient point Israël, comme l'apôtre l'exprime.

Il nous faut maintenant examiner aussi ce caractère de l'Assemblée, formée sur la terre sous la responsabilité et par l'activité de l'homme. Or ici, nous revenons, même dans les écrits de Paul, à la figure de la maison et de l'édifice.

Les membres du corps sont membres de Christ, et d'une manière vivante en sûreté en lui. Il est vrai que, même sous l'autre point de vue, c'est-à-dire envisagée comme la maison établie de Dieu, l'Assemblée ne peut faillir; seulement, ainsi qu'il arriva à Israël, elle cédera la place sur la terre à un autre ordre de choses. Christ a déclaré qu'il bâtirait son Assemblée, et que les portes du hadès ne prévaudraient point contre elle. Lorsque le temps fixé sera venu, ce qu'il a bâti sera transporté dans les demeures célestes, pour y être la maison et la cité de Dieu, de même que le résidu d'Israël a été transféré dans l'Assemblée. Quant au corps apostat qui faisait profession de christianisme, il sera retranché, de même que le corps d'Israël l'a été. Seulement l'Assemblée où le Saint Esprit a demeuré, est une chose finale dans le ciel, ou jugée et retranchée entièrement et sans retour — tandis qu'Israël est réservé pour des voies futures de grâce.

Nous voulons considérer maintenant l'Assemblée comme maison, mais dans sa responsabilité sur la terre.

Le Seigneur se présente lui-même comme étant Celui qui la bâtit, et Pierre parle de pierres qui viennent à Jésus, des pierres vivantes, édifiées pour être une maison spirituelle. Dans ces deux passages, nous avons l'oeuvre réelle de la grâce et de Christ, sans aucune allusion à quelque manquement de la part de l'homme, ni à des voies dispensationnelles, sauf le fait que l'Assemblée a pris la place d'Israël sur la terre. Elle est vue dans son état naturel et

normal, et il en est de même quant à la discipline, en Matthieu 18. Le dedans et le dehors, la position païenne, ne se rapporté plus à Israël, mais à l'Assemblée: «S'il n'écoute pas l'assemblée, qu'il te soit comme un homme des nations et comme un publicain». Mais Paul, qui nous conduit plus haut, nous force à distinguer et, par cela même, à descendre plus bas. Il a vu, non seulement une Assemblée formée par Christ sur la terre, à laquelle les âmes étaient ajoutées et édifiées pour être une maison et une sacrifice spirituelle ici-bas (Matthieu 16; 1 Pierre 2), mais il a vu Christ dans le ciel et les saints un avec les membres de son corps, et d'un autre côté, un vaste rassemblement sur la terre. Comme ministre de l'Assemblée, il a à nous dire d'une part ses merveilleux privilèges, et, d'une autre, son histoire actuelle sur la terre, en tant que placée entre les mains des hommes. C'est pourquoi, lorsqu'il s'agit de la construction de l'édifice, nous voyons l'homme introduit dans l'oeuvre. Paul ne parle pas de Christ comme de Celui qui bâtit. C'est sur le fait actuel en bénédiction ou en responsabilité qu'il nous donne ses enseignements. Les résultats demeurent jusqu'à ce jour dans la vaste scène de la profession gentile.

Le premier chapitre de l'épître aux Ephésiens fixera d'abord notre attention. Les saints, comme individus, y sont le premier et principal objet. L'apôtre nous montre ce qu'ils sont en relation avec le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ; puis, le dessein de Dieu étant révélé, ce qu'ils sont comme scellés du Saint Esprit, et héritiers de l'héritage à venir. La Puissance qui les a placés dans leur position vis-à-vis de Dieu a été manifestée dans l'exaltation de Christ. Cela introduit un autre point: les conseils de Dieu quant à l'union des saints avec Christ. Dieu a donné Christ, ainsi exalté, pour être Tête ou Chef sur toutes choses, mais c'est à l'Assemblée qui est son corps. Nous avons ainsi, en second lieu l'union de l'Assemblée avec Christ — elle est la plénitude de Celui qui remplit tout en tous. Il faut remarquer ici que l'Assemblée est envisagée, aux yeux de Dieu, dans son état normal. La doctrine présentée est que les croyants sont vivifiés par l'exercice de la même puissance qui opéra à l'égard de Christ, lorsqu'il fut ressuscité et placé à la droite de Dieu; puissance par laquelle ils ont été vivifiés ensemble avec Christ, ressuscités ensemble (Juifs et gentils), et assis ensemble en lui dans les lieux célestes — créés de nouveau dans le Christ Jésus.

Mais l'Assemblée elle-même est vue comme les individus l'ont été précédemment, tels qu'ils sont dans les pensées et les conseils de Dieu dans le plein résultat à venir.

Les individus sont élus en Christ avant la fondation du monde, pour être saints et irréprochables devant Dieu en amour, et ils sont prédestinés pour être adoptés comme enfants pour lui-même par Jésus Christ. En conséquence, nous les croyants, est-il dit quand il s'agit du temps présent, nous avons la rédemption par son sang, la rémission des péchés, et les saints d'entre les gentils sont, après avoir cru, scellés du Saint Esprit de la promesse, pour et jusqu'à la rédemption de la possession acquise.

De même pour ce qui regarde l'Assemblée, Dieu qui a exalté Christ, l'a donné comme Chef (ou Tête) sur toutes choses à l'Assemblée qui est son corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tous. Or c'est là, bien que la foi le saisisse déjà maintenant, le plein conseil de Dieu quant à l'Assemblée, lorsque le corps complet sera uni à la Tête dans sa domination alors

établie sur toutes choses — la vraie Eve de l'Adam céleste, Seigneur non seulement de cette création inférieure, mais de la création tout entière. C'est une citation du Psaume 8; ce qui y est dit n'est pas encore accompli. Christ est maintenant assis à la droite de Dieu, attendant jusqu'à ce que ses ennemis soient mis comme marchepied de ses pieds. Comme le dit l'épître aux Hébreux, en citant le même Psaume, nous ne voyons pas encore que toutes choses lui soient assujetties; mais nous le voyons (par la foi) couronné de gloire et d'honneur. En attendant, il rassemble l'Eglise, et ceux qui sont scellés du Saint Esprit, introduits dans l'unité du corps, s'approprient avec raison tous les privilèges qui appartiennent à leur union avec Christ qui est une chose effectuée, bien que les résultats extérieurs ne soient pas encore accomplis. Christ, de fait, n'a pas encore reçu comme homme cette domination sur toutes choses, quoique tout ce qui est au Père soit à lui. Les saints savent qu'eux sont réconciliés, mais que le dessein de Dieu de réconcilier toutes choses dans les cieux et sur la terre, n'est pas encore accompli.

Le passage qui nous occupe, nous présente donc le plein et parfait résultat des conseils de Dieu sur ce point-ci: Christ comme homme exerçant sa domination universelle, et l'Assemblée au complet. Il envisage donc l'Assemblée selon la pensée de Dieu, et non dans son administration sur la terre, confiée à la main de l'homme.

Je désire présenter ici, quant aux voies de Dieu, une vérité générale importante qui a rapport au sujet que nous étudions. Cette vérité est celle-ci: toutes les gloires qui doivent se réunir en Christ — j'entends toutes les gloires qu'il doit revêtir comme homme et non pas la gloire essentielle de sa personne — et tout ce qui se rattache à ces gloires en nous, a d'abord été mis à l'essai dans le premier homme, qui a manqué en tout. Adam, comme homme, devant avoir la domination sur la création, a failli. Le second Adam est vraie Tête ou Chef sur toutes choses. Dieu est glorifié en lui lorsque, tenté par Satan, il a remporté la victoire, tandis que le premier homme a succombé. L'homme, en Israël, est éprouvé au moyen de la loi donnée comme règle de vie destinée à mettre l'homme à l'épreuve, et il a manqué. Plus tard, la loi sera écrite dans les cœurs de ceux qui seront d'Israël, et ils garderont les statuts de Dieu. Mais Christ avait la loi de Dieu dans ses entrailles. La sacrificature fut établie dans l'homme et faillit aussi; Christ, à la fin, présentera tous les rachetés sauvés par la sienne. La royauté a failli dans le fils de David et le royaume a été divisé; il sera restauré en Christ, pour ne jamais faillir. La puissance souveraine en gouvernement sur les gentils et sur le monde, a failli en Nébucadnetsar, qui établit l'idolâtrie, afin d'avoir l'unité de religion, et, en conséquence, persécuta les saints de Dieu. En Christ, cette autorité souveraine sera établie en perfection et les nations espéreront en lui. L'Assemblée aussi a été placée dans un état de responsabilité, afin que Dieu fût glorifié en elle, et qu'un Christ glorieux fût connu. Elle a manqué à cela; mais lorsque Christ reviendra, il sera «glorifié dans ses saints et admiré dans tous ceux qui auront cru» (2 Thessaloniens 1). La rédemption est accomplie, il est vrai, et nous connaissons, comme on ne les avait jamais connus auparavant, tous les conseils de Dieu fondés sur elle, parce que le Seigneur Jésus est venu, et a posé ce fondement béni. Mais il n'est pas moins vrai que l'Assemblée a été établie pour glorifier Dieu et le Seigneur Jésus par la puissance du Saint

Esprit présent au milieu d'elle, et qu'elle a failli dans sa place de responsabilité ici-bas, ayant pris sa position dans la chair, hors de laquelle elle avait été appelée. Néanmoins, les conseils assurés de Dieu seront accomplis dans l'Assemblée unie à Christ dans la gloire.

C'est sous ce dernier aspect que l'Assemblée est envisagée dans le premier chapitre aux Ephésiens, aussi bien que tous les sujets dont ce chapitre traite. Il est vrai que l'on y trouve exposé ce que possèdent en attendant les vrais héritiers et membres de Christ, mais seulement en vue de ce dessein final de Dieu, et non de ce qui se rapporte à la sphère de leur responsabilité sur la terre. De cela, le chapitre ne renferme absolument rien. Les pensées, le dessein et les conseils de Dieu en forment tout le sujet.

Le commencement du chapitre second montre le moyen par lequel ceux qui étaient morts dans leurs fautes et dans leurs péchés sont dans la position bénie que ces conseils leur avaient donnée. Depuis le verset 11, bien que s'adressant encore aux saints, l'apôtre parle de leur condition et de leur position actuelles, de fait, ici-bas sur la terre. Les gentils avaient été rapprochés, le mur mitoyen de séparation avait été détruit par la croix, afin que Christ pût réconcilier à Dieu, Juifs et gentils en un seul corps. Ensuite, le message de paix est envoyé aux uns et aux autres, de sorte qu'ils ont accès auprès du Père par un seul Esprit. Ils sont concitoyens des saints et gens de la maison de Dieu, édifiés sur le fondement des apôtres et prophètes du Nouveau Testament, Jésus Christ lui-même étant la maîtresse pierre du coin, en qui tout l'édifice, bien ajusté ensemble, croît pour être un temple saint dans le Seigneur, en qui ils étaient aussi édifiés ensemble, pour être une habitation de Dieu par l'Esprit. Sans nul doute, la pensée présentée ici, est celle de l'état normal de l'Assemblée sur la terre. Parlant d'elle en principe, l'Écriture devait la décrire ainsi, et ne le pouvait faire autrement; mais nous sommes ici sur un tout autre terrain que dans le premier chapitre. Nous n'avons pas le dessein et le conseil de Dieu, mais des faits opérés et un système établi sur la terre, dans lequel les hommes, tels qu'ils sont ici-bas, ont leur part. Ceux auxquels l'apôtre s'adresse étaient édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu sur la terre. Le temple autrefois l'avait été d'une autre manière; maintenant, Dieu a une autre habitation, une habitation chrétienne, où il demeure par l'Esprit.

Plus on examine les chapitres 1 et 2 des Ephésiens, ce dernier jusqu'au verset 10, plus il devient évident que chaque sujet est envisagé au point de vue du conseil et de l'oeuvre de Dieu, et de son bienheureux résultat en nous. On n'y trouve aucune trace, de l'idée que les choses dépendent de l'homme ou soient en rapport avec sa responsabilité. En premier lieu, nous y voyons le dessein de Dieu en Christ quant à nous individuellement; ensuite, nous sommes rendus agréables dans le Bien-aimé, et nous avons la rédemption par son sang; puis sa volonté nous est donnée à connaître, et dans cette position qui nous est conférée pour la gloire de Christ, nous avons un héritage selon le propos arrêté de Celui qui opère toutes choses selon le conseil de sa volonté. C'est là, avec la révélation de ce qu'est cette volonté, ce qui caractérise tout le passage.

L'apôtre prie pour eux, afin qu'ils connaissent tout ce qui leur est donné, et la puissance qui y introduit. C'est la puissance qui a opéré en Christ en le ressuscitant d'entre les morts et

en le plaçant à la droite de Dieu. La même puissance a opéré en nous, qui étions auparavant morts dans nos péchés, nous a aussi ressuscités et nous a fait asseoir ensemble en Christ dans les lieux célestes. Or il est évident que tout cela, ainsi que l'exprime la fin du passage, est une oeuvre de Dieu pour former les vrais membres du corps de Christ. Nous sommes l'ouvrage de Dieu, scellés, après avoir cru, du Saint Esprit de la promesse qui est les arrhes de l'héritage qui, par grâce, nous appartient en Christ.

Or notre union avec Christ, comme étant son corps, constitue une partie déterminée de cette oeuvre, et de fait celle dans laquelle le travail et la puissance positives de Dieu opèrent en nous, comme en Christ lorsqu'il fut ressuscité par cette puissance et placé à la droite de Dieu.

Ainsi le corps est composé des vrais membres de Christ, unis à lui par la puissance de Dieu et la présence effective du Saint Esprit envoyé du ciel, tandis que lui, Christ, est assis à la droite de Dieu, et nous assis là en lui.

Au verset 11, ainsi que nous l'avons vu, l'apôtre commence à parler de la dispensation de ce mystère sur la terre. Mais avant d'entrer dans ce sujet, nous avons à examiner quelques passages.

Si tout se bornait à ce que nous venons de passer en revue, la doctrine d'une Eglise invisible, en vogue depuis Saint-Augustin, devrait être admise comme étant la pensée de Dieu. En conséquence, il n'existerait pas de corps reconnu sur la terre, ou bien tout le système corrompu, introduit par Satan, devrait être reconnu comme le corps de Christ, et son administration extérieure acceptée comme étant les canaux, les seuls légitimes canaux, de la grâce. Tous les privilèges du corps lui-même appartiendraient aussi à ce système.

Mais tel n'est point le cas. Nous avons encore à considérer le corps comme il nous est présenté en 1 Corinthiens, c'est-à-dire dans sa manifestation extérieure en unité sur la terre. Là, nous aurons à reconnaître le pouvoir qui forme cette unité sur la terre, nous y verrons le signe qui constitue l'expression visible de l'unité, et la déclaration positive que l'on peut participer aux signes de la profession chrétienne, ou de l'unité et de la vie spirituelle, et cependant être rejeté. Lorsque l'apôtre parle des hommes comme saints, il les traite comme étant un corps sur la terre, mais, en même temps, il les avertit qu'ils pourraient y être incorporés extérieurement sous tous les rapports, et, après tout, être rejetés de Dieu. Et même le fait de participer à la puissance extérieure ne prouverait pas le contraire.

Le chapitre 12 nous fait connaître la puissance qui forme l'unité: «Car de même que le corps est un, et qu'il a plusieurs membres, mais que tous les membres du corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont un seul corps, ainsi aussi est le Christ. Car aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps». Au chapitre 10, nous en avons le signe extérieur: «Car nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain». Le baptême du Saint Esprit forme le corps en unité, et la cène du Seigneur en est le signe extérieur. On peut remarquer ici que l'apôtre s'adresse «aux sanctifiés dans le Christ Jésus — avec tous ceux qui en tout lieu invoquent le nom de notre

Seigneur Jésus Christ, et leur Seigneur et le nôtre». Ainsi l'unité dont il est parlé ici, embrasse le corps universel des sanctifiés dans le Christ Jésus. Cependant l'assemblée locale des chrétiens est reconnue comme représentant localement cette unité, car Paul écrit: «A l'assemblée de Dieu qui est à Corinthe, aux sanctifiés dans le Christ Jésus, saints appelés» (c'est-à-dire saints par l'appel divin). Ils sont clairement désignés plus loin comme ayant le témoignage de Christ, confirmé par les dons du Saint Esprit. Ils attendaient la venue de Christ qui les affermirait jusqu'à la fin, pour être irréprochables (chapitre 1). Paul les traite constamment comme tels, tout en les avertissant (chapitre 10) de prendre garde à ce que ce fût réel. A la fin du chapitre 5, nous voyons que ce corps de saints appelés doit ôter de son sein le méchant, afin d'être effectivement une nouvelle pâte, de même qu'ils étaient sans levain dans leur place et leur position devant Dieu. On voit là ceux de dedans et ceux de dehors; ceux de dedans jugés, ceux de dehors entre les mains de Dieu.

L'assemblée unique d'un lieu, vue comme ne faisant qu'un avec toute la compagnie des saints, agit comme le corps de Christ. Au chapitre 12, après avoir clairement parlé du corps tout entier, Paul dit: «Or vous êtes le corps de Christ, et ses membres chacun en particulier». Ils sont placés comme corps dans cette position, mais tous ceux qui sont en Christ y sont compris. Il n'y a de corps qu'un seul, celui de Christ; une assemblée locale agit comme étant ce corps; elle ne peut exclure aucun des membres de Christ (*).

(*) Je ne parle pas ici, on le comprend, de l'exclusion de personnes coupables, par l'exercice de la discipline.

Le verset qui suit montre clairement que l'apôtre a en vue toute l'Assemblée, car nous y voyons placés les apôtres et tous les dons. «Dieu a placé dans l'assemblée, d'abord des apôtres, ensuite des prophètes, etc.». Les apôtres et les prophètes ne sont évidemment pas placés comme tels dans une assemblée particulière quelconque; bien qu'à un moment donné ils puissent y être pour un temps. Paul agissait comme un membre de l'assemblée de Corinthe, sans se considérer cependant comme à part de sa position dans ce même moment.

De plus, ce chapitre démontre qu'il s'agit bien de l'Assemblée sur la terre. Il est parlé de dons de guérison; les guérisons ne sont pas dans le ciel, non plus que l'exercice des différents dons. Envisagés dans la vraie lumière de leur position conformément à la pensée de Dieu, ce dont ils sont membres en exerçant leurs dons, c'est du corps de Christ; ce en quoi ils sont placés est l'Assemblée, les sanctifiés dans le Christ Jésus, les saints appelés.

Nous pouvons encore ajouter que l'apôtre suppose possible que quelqu'un possède les dons des langues, de prophétie, des miracles, et ne soit rien. Il ne dit pas que de telles personnes soient membres du corps.

Nous avons donc en Ephésiens 1, le corps selon le conseil et l'opération de Dieu, et, en 1 Corinthiens, le corps comme formé dans ce monde par le baptême du Saint Esprit, et manifesté publiquement dans son unité par la participation à la cène du Seigneur. Dans le premier passage, Christ est la Tête de l'Assemblée, qui est son corps; dans le second, le Saint Esprit opère dans les différents membres du corps, pour leur faire accomplir leurs diverses

fonctions, et Dieu les a placés dans l'Assemblée. C'est-à-dire qu'en Ephésiens 1, l'Assemblée est appelée le corps, étant considérée dans le plein résultat des conseils de Dieu, et qu'en 1 Corinthiens, les membres du corps envisagé comme étant sur la terre, sont placés dans l'Assemblée. Dans la perfection de l'un et de l'autre, l'Assemblée est dite être le corps de Christ. Sur la terre, dans la pensée de Dieu, ils sont pratiquement identifiés, mais l'un n'est pas dit être l'autre. Mais ceux auxquels l'épître s'adresse sont les sanctifiés dans le Christ Jésus, saints par appel, et toujours considérés comme tels.

D'autres portions des Ecritures prouvent que de faux frères pouvaient se glisser parmi les frères, ou apostasier et sortir du milieu d'eux, mais ce n'est pas ce qui est présenté dans le passage qui nous occupe, bien qu'il s'y trouve des avertissements et des allusions qui en font pressentir la possibilité. Nous n'avons rien à faire ici avec l'ivraie semée parmi le blé. Dans ce dernier cas, il s'agit du royaume, et le champ, c'est le monde.

Dans le chapitre 12 de l'épître aux Romains, nous avons la même idée générale qu'en 1 Corinthiens. Tous sont supposés être de vrais saints; les membres sont considérés, non dans leur union avec la Tête, mais dans leurs relations mutuelles, et dans leur service individuel, «Nous qui sommes plusieurs, sommes un seul corps en Christ, et chacun individuellement membres l'un de l'autre». Il n'est pas nécessaire de nous arrêter plus particulièrement sur ce passage.

Ainsi, dans l'épître aux Ephésiens, les vrais saints, vivifiés avec Christ, sont le corps de Christ, Chef ou Tête sur toutes choses; en 1 Corinthiens, c'est «ainsi aussi est le Christ» vu sur la terre en nous; et, dans l'épître aux Romains, «nous sommes un seul corps en Christ».

J'en viens maintenant au second aspect sous lequel l'Assemblée est envisagée dans l'épître aux Ephésiens. Dans un sens dispensationnel (*), Christ bâtit l'Assemblée, contre laquelle, quant au résultat définitif, la puissance de Satan ne prévaudra point. Dans le conseil de Dieu, les saints, ressuscités avec Christ par la puissance divine, constituent le corps de Christ. Ce corps est formé et manifesté sur la terre par le baptême du Saint Esprit. Mais l'apôtre, qui nous a présenté le conseil et l'opération de Dieu quant au corps et quant à la puissance qui le forme extérieurement, nous fait aussi connaître la condition dans laquelle il se trouve effectivement établi ici-bas et ce qu'il deviendra entre les mains des hommes. Ayant pris le fait général qui existait dans les dispensations de Dieu, Paul est donné de Dieu pour le révéler tel qu'il est dans les conseils de Dieu et comme formé par son opération, puis ce qu'il devient entre les mains de l'homme. Et ici il entre dans le domaine des faits. Ce n'est plus la chose envisagée selon ce qu'elle est dans la pensée de Dieu, mais ce sont des faits qui, au commencement, heureux et assez purs et répondant à la pensée de Dieu, se passent cependant dans la sphère de l'homme, dans sa condition et son état ici-bas, bien que Dieu puisse travailler dans cette sphère et par le moyen de l'homme, et en fin de compte assurer l'accomplissement de son propre dessein. Mais nous sommes dans le domaine des faits et des circonstances, et non dans celui du conseil et des pensées de Dieu. Bien qu'au premier moment, l'oeuvre ait pu, par grâce, répondre à sa pensée, par son opération dans l'homme et par l'homme, ce n'est pas simplement et absolument son oeuvre. C'est pourquoi, bien qu'en

général le sujet soit le même, ce dont il est parlé n'est pas plus appelé l'Assemblée que le corps.

(*) Remplaçant Israël. (*Note du trad.*)

Ce que nous venons de dire laisse place à ce que l'oeuvre soit, par grâce, très bénie et réponde en grande mesure à la pensée de Dieu; mais, en même temps, puisque l'homme y est ouvrier, à ce que l'on s'éloigne de cette pensée d'une manière très affligeante. Toutefois nous verrons que, sous les rapports les plus importants, Dieu y a une place, mais une place différente et très distincte. Nous ne trouverons pas les membres d'un corps; mais la sphère de l'oeuvre est celle de Dieu dans le monde, et sa présence se trouve dans ce qui est bâti. L'apôtre, en Ephésiens 2, établit les faits. Ainsi les gentils croyants à Ephèse, autrefois éloignés, avaient été rapprochés par le sang de Christ. Christ avait détruit le mur mitoyen de séparation, en abolissant dans sa chair les ordonnances, pour faire des deux (Juifs et gentils) un seul homme nouveau, et les réconcilier tous les deux en un seul corps par la croix. Ayant ainsi tué l'inimitié, il a annoncé la paix aux gentils qui étaient loin et aux Juifs qui étaient près. Par lui, les croyants Juifs et gentils ont accès auprès du Père par un seul Esprit. Les grands principes sur lesquels l'oeuvre est fondée sont ainsi mis en saillie.

Les versets 19 et 20 décrivent ensuite cette nouvelle position. En Christ, tout l'édifice, bien coordonné pour être un temple saint dans le Seigneur. Ainsi les Juifs et les gentils sont réunis ensemble pour être le temple ou l'habitation de Dieu. Ils croissent pour cela. Dans ce sens, l'édifice sera parfait — c'est un temple saint. Mais à côté de cela, il y a l'oeuvre actuelle qui se poursuivait. Ils étaient alors édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit. Dieu habitait là par le Saint Esprit. La pensée de Dieu, basée sur la mort de Christ, est d'avoir un temple saint où il habiterait; et cela aura lieu. Mais, en attendant, il y avait, se continuant maintenant sur la terre, une oeuvre qui y correspondait. Juifs et gentils étaient édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit. Ce qui est présenté dans ce passage d'une manière précise, c'est Dieu ayant une habitation où il demeure dans la personne du Saint Esprit. Il n'est point question de tête, ni d'union, ni de corps. Ce n'est pas Dieu animant les membres et les unissant en un seul corps à la Tête, et les uns aux autres, mais c'est Dieu ayant une habitation.

Il va sans dire que la maison, dans la pensée de Dieu et en résultat final, sera une sainte maison de vrais chrétiens; nul doute aussi qu'au commencement, ce fût pratiquement le cas lorsque l'Esprit vint y faire sa demeure. L'apôtre s'adresse aux Ephésiens comme à des saints. En fait, le corps et la maison étaient une seule et même chose. Ils étaient édifiés sur le fondement; mais par qui? Il n'en est rien dit. Bien qu'il soit supposé, comme fait actuel, que l'édifice est dans son état normal, nous ne trouvons pas dans ce passage l'opération de Dieu accomplissant ses conseils, mais, plus loin, un avertissement fondé sur la responsabilité de l'homme, chose dont il n'est rien dit dans le premier chapitre, ni dans les dix premiers versets du second. «Je vous exhorte», dit l'apôtre, «à marcher d'une manière digne de l'appel dont vous avez été appelés;... vous appliquant à garder l'unité de l'Esprit par le lieu de la paix». Là-dessus vient la triple unité: un seul Esprit, un seul corps, une seule espérance; un seul Seigneur,

une seule foi, un seul baptême; un seul Dieu et Père de tous, au-dessus de tout, et partout, et en eux tous.

Lorsqu'on en vient à l'accomplissement effectif de l'oeuvre sur la terre, telle qu'elle nous est présentée en 1 Corinthiens 3, elle prend un aspect caractérisé entièrement par la responsabilité de l'homme. Ce n'est pas toutefois à l'exclusion de la vérité que toute l'oeuvre véritable est de Dieu et que l'homme n'y est pour rien; mais la pensée exprimée est que, dans l'oeuvre effectivement accomplie sur la terre, le travail de l'homme entre avec toutes ses conséquences. Paul, comme un sage architecte, avait posé le fondement, le seul vrai fondement. Nul autre ne pouvait être posé; mais chacun devait prendre garde comment il bâtirait dessus. On pouvait édifier de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, du foin, du chaume. La solidité de l'oeuvre dépendait des matériaux, et elle devait être mise à l'épreuve. Les âmes étaient introduites selon le caractère de l'enseignement, et la superstructure de l'édifice, ce qui s'élevait sur le fondement qui est Christ, dépendait des matériaux employés. Ici, nous avons l'édifice selon le résultat extérieur dans le monde; c'est bien l'édifice de Dieu, quant à sa condition et à sa position ici-bas; mais c'est l'homme qui le bâtit, sa responsabilité y est en jeu, et le résultat est selon les matériaux que l'on y fait entrer. On a cherché à justifier le mauvais résultat du mauvais travail de l'homme; mais de cela nous ne trouvons ici aucune trace. L'ouvrier même qui avait bâti de cette manière, ne devait être sauvé que comme à travers le feu, et tout son travail était perdu.

L'enseignement de la Parole va plus loin. Puisque le mal devait exister, Dieu a permis et décrété que les principes de ce mal agissent, avant que fussent fermés les yeux de ceux qui le sondaient avec une sagacité divine. Si la froideur des saints envers Christ et l'opération du mystère d'iniquité pesaient sur le coeur de Paul; si le débordement de l'iniquité sous le manteau du christianisme soulevait la brûlante indignation de Pierre et de Jude, et si la sortie de quelques-uns du milieu des saints pour prendre une position antichrétienne, faisait jaillir du coeur de Jean un cri d'avertissement, ces apôtres nous ont donné par là, dans la Parole, un jugement divinement inspiré de tout ce qui aurait lieu. De faux frères se glissaient inaperçus parmi les fidèles; le mal s'introduisait, et ceux qui n'appartenaient pas en réalité à la communauté chrétienne, en sortaient. Mais Paul — ce sage architecte auquel le ministère de l'Eglise avait été spécialement confié — devait, lui surtout, juger par l'Esprit la portée de cette oeuvre de l'ennemi et donner aux saints les avertissements et les directions nécessaires. Et c'est ce qu'il fait.

Un passage, en particulier, doit attirer notre attention, parce qu'il se rapporte directement à notre sujet, et qu'il donne des directions explicites touchant la conduite que les saints ont à tenir au milieu d'un état de choses qui a tellement mûri, depuis que Paul, par l'Esprit, en a parlé pour la première fois. Ce passage est 2 Timothée 2: 17-22.

L'hérésie s'était introduite, et la foi de plusieurs avait été renversée. Ici, l'apôtre établit nettement la différence entre les deux aspects dont nous avons parlé, sous lesquels le peuple de Dieu se présente maintenant sur la terre. «Le solide fondement de Dieu demeure», et voici les deux devises du sceau: d'un côté, «le Seigneur connaît ceux qui sont siens» — c'est la sûre

garantie du dessein de Dieu; et d'un autre côté, la responsabilité de l'homme: «Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur». Mais ce n'est pas tout. La condition effective, et non seulement la nature, de la maison, de la maison du Seigneur en tant que confiée aux hommes, est aussi envisagée par l'apôtre. «Dans une grande maison», dit-il, «il n'y a pas seulement des vases d'or et d'argent, mais aussi de bois et de terre; et les uns à honneur, les autres à déshonneur». Nous devons nous attendre à trouver dans la maison des vases à déshonneur. La direction que donne l'apôtre est que chacun se purifie de ceux-ci, et poursuive la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur. Le résultat général à la fin se voit en 2 Timothée 3, la forme de la piété sans la puissance, et en 2 Thessaloniens 3, — l'apostasie qui introduit l'homme de péché.

Les divers passages de l'Écriture que nous avons considérés, nous donnent une connaissance assez claire de la manière dont l'Assemblée est envisagée dans l'Écriture.

En premier lieu, nous avons le corps selon le dessein et l'opération de Dieu. Les membres en sont vivifiés avec la Tête, ressuscités, et assis en Lui dans les lieux célestes. Comme plein résultat, ce sera le corps de Celui qui est Chef sur toutes choses, et ainsi la plénitude de Celui qui remplit tout en tous.

Ensuite, nous avons le corps manifesté sur la terre par le baptême du Saint Esprit, et exprimé extérieurement par l'union de ceux qui participent à la cène du Seigneur. C'est pourquoi ceux qui accomplissent cet acte ensemble, sont en ce sens considérés comme étant le corps, tous les saints cependant y étant associés en pensée. Le baptême d'eau n'a rien à faire avec ce point de vue. Nous formons un seul corps avec Christ monté en haut; le baptême ne représente pas l'ascension: sa signification ne va pas au delà de la mort et de la résurrection.

Troisièmement, nous avons la maison selon la pensée et le dessein de Dieu, bâtie sur le fondement des apôtres, et prophètes du Nouveau Testament. Elle croît pour être un temple saint dans le Seigneur. Cela embrasse toute l'Assemblée et n'est pas encore complet. Mais l'union des Juifs et des gentils, sous l'évangile, dans l'Assemblée, constituait l'habitation de Dieu sur la terre par l'Esprit. Cela est présenté comme un fait, sans qu'il soit dit dans les Ephésiens ce que cela deviendrait. Ce n'est pas une oeuvre de puissance divine, tirant de la mort et vivifiant des individus, et les unissant ensuite à Christ par le Saint Esprit; ce sont de nouvelles relations formées par une oeuvre divine, qui sont introduites. L'Assemblée prend la place d'Israël comme demeure et habitation de Dieu. Or, sans nul doute, ceux qui entraient au commencement, le faisaient par la puissance de Dieu; mais c'était une position sur la terre, dans laquelle l'homme était responsable, et non pas l'union avec la Tête dans le ciel.

Quatrièmement nous avons l'édification de cette maison de fait par le travail de l'homme, Paul, le sage architecte, et le danger des autres de ne point bâtir avec de bons matériaux.

En cinquième lieu, nous avons une grande maison renfermant des vases à déshonneur dont les fidèles ont à se purifier eux-mêmes. En même temps, surviennent des temps fâcheux

où les chrétiens de profession auront la forme de la piété en en reniant la puissance, gens desquels il faut se détourner.

Et enfin, vient l'apostasie effective — les vrais saints étant enlevés au ciel — et en même temps la révélation de l'homme de péché. Le jugement clôt toute la scène.

Ici, il faut encore citer deux passages; l'un est 1 Timothée 3: 15, l'autre, Hébreux 3: 6. Le dernier passage a trait au soin de Christ sur sa maison, et considère celle-ci comme reconnue dans son véritable sens, et selon le dessein de Dieu dans l'avenir. Dieu voulait avoir une maison, une demeure, et bien que les cieux, et même les cieux des cieux ne puissent le contenir, il voulait néanmoins demeurer avec les hommes. Cette demeure de Dieu avec les hommes repose sur la rédemption, en vertu de laquelle ils sont devenus siens, non pas simplement par création, mais par droit divin et selon un titre inaltérable. Il ne demeurait un avec Adam, ni avec Abraham, mais lorsqu'Israël eut été racheté d'Egypte et fut devenu son peuple, il vint habiter au milieu d'eux. Il les avait rachetés dans ce but. Voyez les deux derniers versets d'Exode 29, et comparez avec Exode 15. Lorsque la maison fut vide, balayée et ornée, le Bien-aimé vint et put dire de son propre corps «ce temple». Ensuite, la Seigneur forma l'Assemblée pour être une habitation, et cette précieuse vérité ne prend pas plus fin, même maintenant, que les autres fruits de la rédemption. Dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre, le tabernacle de Dieu, l'Assemblée, sera avec les hommes. En attendant, une habitation de Dieu par l'Esprit était formée sur la terre. En Hébreux 3, l'apôtre, comme dans toutes ses épîtres, avertissait les professants Juifs contre le danger de retourner en arrière et d'abandonner la confiance qu'ils avaient eue au commencement. S'ils le faisaient, ils ne feraient plus partie de la maison de Christ sur laquelle lui-même était établi. Comme Dieu, il avait bâti toutes choses, mais dans une relation plus intime, il avait sa propre maison, de laquelle, comme édifice divin, ceux qui l'abandonnaient, lui, ne faisaient naturellement plus partie.

Le passage 1 Timothée 3, envisage la maison de Dieu sous un point de vue un peu différent. La pensée de l'apôtre n'est pas Christ, établi sur sa propre maison, mais la responsabilité du serviteur dans la maison de Dieu. L'Assemblée du Dieu vivant est cette maison. C'est le lieu où la vérité est professée et sa profession maintenue dans le monde, et nulle part ailleurs. Si quelque chose qui se nomme l'Assemblée de Dieu, perd la profession de la vérité fondamentale, elle cesse d'être une Assemblée de Dieu. D'un autre côté, le serviteur de Dieu a à apprendre, quand la vérité est professée, comment se conduire dans l'Assemblée de Dieu, c'est-à-dire dans la maison du Dieu vivant. C'est là le caractère de l'Assemblée, et nos responsabilités sont selon ce caractère.

Ce qui précède, en attirant l'attention du lecteur sur les différents passages cités, sera suffisant, je l'espère, pour l'introduire dans les pensées de l'Écriture sur ce sujet. On peut en tirer plusieurs conséquences très importantes, mais je m'en abstiens pour le moment. Nous avons l'idée générale de l'Assemblée de Dieu sur la terre. Cette assemblée, fondée en conséquence de l'exaltation de Christ en haut, considérée dans son état normal, a un double aspect. Elle est le corps de Christ, si on la regarde dans son union avec Christ en haut; elle est

la maison de Dieu, si nous l'envisageons comme la demeure du Saint Esprit envoyé ici-bas par suite de l'exaltation de Christ. C'est sous ces caractères que l'épître aux Ephésiens la présente; dans l'un et l'autre cas, elle est vue comme composée de vrais croyants, et dans le résultat final, c'est ce qui aura lieu. D'une manière générale, l'édification de l'Assemblée, vue comme se poursuivant jusque dans son résultat final, est l'oeuvre de Christ fondée sur la puissance de sa résurrection, et le pouvoir de Satan ne peut prévaloir contre elle. Sauf dans ce passage (Matthieu 16), elle n'est jamais appelée l'Assemblée de Christ (des assemblées particulières sont ainsi nommées, Romains 16: 16), et elle est considérée comme bâtie par lui-même, et garantie par lui-même, quant au résultat. Il l'envisage dans sa réalité, sans insister sur ses privilèges, ni sur la forme extérieure et temporaire qu'elle prendra entre les mains de l'homme. Il est parlé du corps de Christ comme étant sur la terre, mais en supposant toujours, qu'il est composé de membres vivants dans lesquels le Saint Esprit opère en puissance. L'Écriture ne dit pas qu'un homme ne puisse pas posséder cette puissance, sans être un membre du corps; 1 Corinthiens 13, Hébreux 6, et d'autres passages analogues dans les évangiles, et même dans l'Ancien Testament, montrent que cela est possible; mais en parlant du corps, les membres sont tous supposés être des saints, des membres vivants. La maison est considérée en premier lieu selon son institution et son résultat en bénédiction; mais, en même temps, il est parlé d'un bâtiment élevé par les hommes, et en résultat d'une grande maison dans laquelle des vases à déshonneur ont leur place, aussi bien que des vases à honneur, bien que nous soyons appelés à nous purifier des premiers.

Pour compléter cet aperçu, je désire reporter le lecteur au chapitre 5 des Ephésiens. Là se trouve développé l'amour de Christ envers l'Assemblée, vue comme l'objet des conseils divins et comme l'épouse de Christ, avec allusion à la relation d'Eve avec Adam. Premièrement, nous voyons cet amour dans l'ensemble de son caractère et de ses résultats: Christ a aimé l'Assemblée et s'est donné lui-même pour elle, afin qu'il la purifiât pour lui-même par la parole, et qu'il se la présentât (comme Dieu présenta Eve à Adam après l'avoir formée) glorieuse et sans tache. En second lieu, dans ses tendres soins envers elle, il la nourrit et la chérit comme un homme sa propre chair. Au chapitre 4, nous trouvons les dons qui découlent de Christ comme étant la Tête; ces dons sont représentés comme étant eux-mêmes des membres servant d'abord au perfectionnement des membres individuellement, et ensuite en rapport avec l'oeuvre du ministère et l'édification de tout le corps par ce que fournit chaque partie. Je désire encore rappeler la triple unité mentionnée précédemment: le corps, l'Esprit et l'espérance; — l'unique seigneurie de Christ à laquelle correspondent la foi et le baptême; — et enfin l'unité de l'Être divin, le Dieu et Père de nous tous, au-dessus de tous, et partout, et en nous tous. Privilège vraiment merveilleux!

Pensées

ME 1892 page 72

«Qu'il prenne sa croix *chaque jour*, et me suive» ([Luc 9: 23](#)). «Chaque jour», c'est là ce qui nous met à l'épreuve. Qu'un homme prenne héroïquement sa croix, en une seule occasion et une fois pour toutes, il se trouvera des quantités de gens pour l'honorer ou écrire des volumes à sa louange, mais il est terriblement difficile d'aller jour après jour se renonçant soi-même sans que personne en sache rien.

ME 1892 page 140

Vous dites: «Je crois à toute la valeur, à toute l'efficace de l'oeuvre de Christ, mais je ne puis me l'appliquer». Qui donc vous demande de vous l'appliquer? C'est Dieu qui l'applique, et il vous l'a appliquée, si vous croyez à sa valeur et à son efficace.

La prière n'est pas seulement la dépendance; mais la dépendance exprimée, et aussi la confiance absolue.

ME 1892 page 156

Quand Dieu réveille la conscience, c'est toujours pour faire connaître quelque chose de sa bonté.

ME 1892 page 189

Il me faut avoir mes affections dans ma conscience.

ME 1892 page 197

Le Saint Esprit est un Esprit invisible dans ce monde, mais il nous lie à un Sauveur invisible dans le ciel.

ME 1892 page 200

La mort qui a terminé toute relation de Dieu avec le monde, est le commencement de notre relation avec Christ.

ME 1892 page 220

N'ignorez pas que Christ n'a pas honte de confesser votre nom devant le Père, comme celui d'un homme qu'il a saisi pour la gloire. Et vous auriez honte de confesser son nom devant le monde!

L'effet du vrai ministère est de mettre l'âme en contact direct avec Dieu. Le faux ministère est l'introduction de quelque chose entre l'âme et Dieu.

«Je ne vois pas que je l'aime!» Vous êtes dans l'erreur sur la question tout entière: «En ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que Lui nous aime!»

ME 1892 page 240

Comme Christ paraît pour nous et nous représente devant Dieu, ainsi nous paraissions en la présence du monde pour Christ.

ME 1892 page 360

En ces jours où la parole de Dieu est mise en question de tous côtés, il est précieux de remarquer comment un seul verset de l'Écriture était suffisant pour Christ comme autorité, et suffisait aussi pour le diable qui n'avait pas un mot à répondre.

ME 1892 page 380

Ce n'est pas tout, que nous soyons nés de Dieu; — nous sommes aussi morts avec Christ.

ME 1892 page 417

Il se peut que nous recevions comme Pierre la révélation, de la part du Père, de quelque précieuse vérité, mais la chair peut ne pas être brisée dans la mesure de ce qui nous a été enseigné. Pierre faisait l'oeuvre de l'ennemi quand il disait: «Seigneur, Dieu t'en préserve!» et Christ lui dit: «Va arrière de moi, Satan!» Pensez-vous que le Seigneur n'aurait pas à vous appeler «Satan» sur quelque point?

ME 1892 page 460

Christ rendait témoignage, tandis que Pierre reniait mais Christ avait prié, tandis que Pierre dormait. Il faut revêtir l'armure non pas au moment de la bataille mais avant.

La vie et l'Esprit

Différence entre l'épître aux Ephésiens et celle aux Colossiens

ME 1892 page 100

La vie et le Saint Esprit sont deux choses distinctes pour le croyant; — Christ lui-même n'a reçu le Saint Esprit officiellement que lors de son baptême. Cette distinction entre la vie et le Saint Esprit, fait comprendre la différence qui existe entre l'épître aux Ephésiens et celle aux Colossiens. Dans la première, il ne s'agit pas seulement de la vie, mais du Saint Esprit comme sceau de l'adoption, comme arrhes de l'héritage et puissance du service. Dans la seconde, où il s'agit de la vie en relation avec le Chef dans le ciel, le Saint Esprit n'est pas mentionné, si ce n'est incidemment au chapitre 1: 8, mais seulement le nouvel homme.

«Je suis là au milieu d'eux»

ME 1892 page 127

Les promesses du Seigneur sont certaines et véritables. Nous pouvons, et c'est là notre grande consolation, compter sur elles en tout temps et dans toutes les positions. Sa parole: «Voici, moi, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation du siècle», demeure toujours vraie, de même que celle-ci: «Là où deux ou trois sont assemblés, en mon nom, je suis là au milieu d'eux» (Matthieu 18: 20; 28: 20). Bien que le Seigneur soit remonté vers son Père et soit ainsi caché aux yeux de notre chair, le regard de la foi le contemple là-haut. De même qu'il protégeait et aidait les siens durant son séjour sur la terre, il les aide et protège encore maintenant. Il a dit: «Je ne vous laisserai point orphelins, je viens à vous. Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus, mais vous, vous me verrez; parce que moi je vis, vous aussi vous vivrez» (Jean 14: 18, 19). Le Seigneur connaissait l'entière faiblesse et l'ignorance de ses disciples; il savait aussi quels dangers les attendaient dans ce monde: mais il était avec eux, et cela était pour eux pleinement suffisant. Dans le désert, sur la mer orageuse, au milieu, des souffrants et des malades, et même en face de la mort, ils avaient eu l'occasion d'apprendre à connaître sa puissance et son amour, de voir qu'il était Celui qui jadis avait dit à Moïse: «Je suis Celui qui suis» (Exode 3: 14), et de recueillir ces paroles de sa bouche: «Ayez bon courage! c'est moi; n'ayez point de peur». — «Je suis le bon Berger». — «Je suis la résurrection et la vie», expressions qui toutes nous disent ce qu'il est et qui il est pour les siens en tout temps. Il suffit pleinement à tous les besoins et à toutes les circonstances. Il reste toujours le même et accomplit constamment sa promesse: «Je suis avec vous tous les jours».

Nous vivons à une époque que l'apôtre désigne comme étant «les derniers jours», les jours «des temps fâcheux» (2 Timothée 3: 1), et tous les chrétiens sincères sentent une profonde douleur en voyant la ruine croissante qui les entoure. Mais pour leur consolation la parole du Seigneur: «Je suis avec vous», demeure ferme pendant ces mauvais jours. Et sa présence répond maintenant à tout pour eux, aussi pleinement qu'autrefois pour les faibles disciples. Certes les difficultés sont plus grandes aujourd'hui, mais elles ne sont pas plus grandes que *Lui*. L'ennemi semble souvent l'emporter, mais il ne peut rien contre *Lui*. Il est et demeure le roc contre lequel les portes du hadès ne sauraient prévaloir (Matthieu 16: 18). La vue de la ruine, de l'infidélité des chrétiens et du grand déshonneur causé au Seigneur, peuvent bien nous affecter très douloureusement, nous humilier et nous affliger, mais non pas nous décourager: nous n'en avons aucun sujet. Rien ne peut empêcher le Seigneur de poursuivre son oeuvre et d'accomplir ses desseins, ni notre grande faiblesse et notre incapacité pour arrêter le mal, ni le mal lui-même. Il est avec nous, bien que les yeux de notre corps ne le voient pas, et il attend de nous que nous croyions à la réalité de sa présence et que le regard de notre foi demeure constamment arrêté sur lui. Il ne nous dit pas: «Ayez bon courage, car vous êtes pourvus de tout ce qui est nécessaire», mais: «Ayez bon courage, car je suis avec vous, et moi j'ai vaincu le monde». Il faudrait qu'il cessât d'être «le Seigneur»,

d'être «Je suis Celui qui suis», pour que nous eussions sujet de désespérer. Il tient sa parole, non à cause de notre foi, mais parce qu'il est la vérité, et c'est pour cela que nous devons le croire. Et plus nous nous confions hardiment en lui, plus nous l'honorons, et plus il peut se glorifier.

Cela trouve aussi son application quant à notre rassemblement. L'incrédulité dit: «Les fondements sont renversés; l'Assemblée de Dieu est dissoute; il n'y a plus rien qui soutienne». Elle se sert de ces prétextes pour excuser son infidélité. Mais les fondements de l'Assemblée de Dieu demeurent aussi fermes maintenant qu'autrefois. Le Seigneur est toujours au milieu des deux ou trois rassemblés en son nom, et les décisions d'une telle assemblée ont encore aujourd'hui la même autorité qu'au commencement. Et entre toutes les assemblées ainsi formées qui peuvent se trouver sur la terre existe une unité divine, puisqu'elles ont toutes le même centre. Le Seigneur est au milieu d'elles, parce qu'elles sont sur l'unique terrain de la vérité reconnu de Dieu en dehors et au-dessus de tous les établissements et systèmes humains, car elles sont rassemblées au *nom de Jésus*. Le Seigneur est au milieu d'elles, et voilà pourquoi elles sont bénies, quelque faible et insignifiante que soit leur apparence extérieure aux yeux du monde. A cause de cela aussi, il ne peut rien leur être apporté qu'elles ne possédassent déjà. Elles sont rassemblées autour de lui, annoncent sa mort, lui apportent leur adoration, sont servies par lui-même, se réjouissent de le voir reconnu, si faible que tout cela soit de leur côté. Le fait que le Seigneur est au milieu d'eux donne à leur rassemblement la sanction divine, produit dans tous les coeurs un accord divin et une soumission mutuelle, les préserve des attaques de l'ennemi et des influences d'un monde méchant. Enfin, la présence du Seigneur répond pleinement à tous les besoins de l'assemblée, même dans les temps les plus difficiles, aussi longtemps qu'elle garde devant les yeux cette présence et qu'elle la réalise par la foi.

Sans doute, les temps sont difficiles et les dangers sont grands, et le Seigneur permet que Satan crible le troupeau. Des erreurs de toutes sortes, une diminution constante de la crainte de Dieu et un accroissement correspondant de propre volonté et de mondanité parmi les croyants, menacent d'anéantir le dernier témoignage de la vérité. Mais tout cela n'annule pas la promesse du Seigneur, d'être au milieu de ceux qui sont rassemblés en son nom. Si sombre que soit la nuit qui nous entoure, elle ne l'est pourtant pas plus que celle en laquelle le Seigneur fut livré. L'inimitié du monde, la puissance des ténèbres, la trahison de Judas, le reniement de Pierre, l'état des disciples — tout cela était devant les yeux du Seigneur; mais rien ne l'empêchait d'être assis à table avec ses disciples comme ses chers rachetés, et de leur dire ce qu'il voulait faire pour eux. Et maintenant, il est à table avec nous comme Celui qui a accompli l'oeuvre du salut, et nous pouvons en paix, avec actions de grâces et adoration, être réunis autour de lui, si grande que soit la corruption qui nous entoure. En dépit des «temps fâcheux», le privilège nous reste de nous rassembler au nom de Jésus et de jouir de sa présence. Et ces temps de rassemblement sont les plus précieuses heures que le Seigneur nous accorde ici-bas; heures de repos, de rafraîchissement, de consolation et de joie, destinées par le Seigneur à être le point de départ pour rentrer dans le travail et le combat

avec des forces nouvelles. Car jamais le Seigneur ne laisse les siens sortir de sa présence sans avoir été bénis et fortifiés. Il ne pouvait laisser partir les foules avant de les avoir rassasiées, de peur qu'elles «ne tombassent en défaillance dans le chemin», comment laisserait-il aller à vide un seul de ses chers rachetés? Lorsque nous nous en allons à vide, la faute n'en est pas au Seigneur, mais à nous-mêmes.

Les considérations précédentes nous conduisent à cette question si importante de nos jours: «Tout rassemblement de croyants qui, en dehors des systèmes religieux, professe être sur le terrain de la vérité, est-il assemblé au nom de Jésus?» La première et plus importante caractéristique d'une assemblée réunie au nom de Jésus, consiste en ce qu'elle tient loin d'elle tout ce qui n'est pas en harmonie avec ce saint nom. Comment le Seigneur pourrait-il sanctionner le mal par sa présence? Un roi de la terre souffrirait-il que l'on entreprenne en son nom des actes qui seraient contraires à sa volonté et à sa dignité? Vouloir associer le mal avec le nom de Jésus serait faire un abus effrayant de ce saint nom; ce serait certes le mal sous sa pire forme. Hélas! c'est de cet abus que l'église professante s'est rendue coupable, et c'est contre ce mal, comme un danger qui nous menace sans cesse, que nous devons être constamment en garde.

Toutefois, le Seigneur soit loué de ce que, malgré ce danger sérieux, le privilège de se rassembler au nom de Jésus n'est pas perdu, non plus que la promesse du Seigneur qui s'y rattache pour les croyants. Car «le solide fondement de Dieu demeure», mais «ayant ce sceau: Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur» (2 Timothée 2: 19). Nous rencontrons ici le même principe que précédemment: un rassemblement de croyants ne peut être nommé une assemblée au nom de Jésus, qu'en s'abstenant du mal sous toutes les formes, et tout premièrement en demeurant attachée à la doctrine de Christ et de ses apôtres. Il en était ainsi des premiers chrétiens: «ils persévéraient dans la doctrine et la communion des apôtres, dans la fraction du pain et les prières» (Actes des Apôtres 2: 42). Notre sérieuse tâche et notre saint devoir consistent, malgré la ruine, à tenir ferme «ce que nous avons entendu dès le commencement». «Si ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous, vous aussi vous demeurerez dans le Fils et dans le Père». «Quiconque vous mène en avant et ne demeure pas dans la doctrine du Christ, n'a pas Dieu. Celui qui demeure dans la doctrine, celui-là a le Père et le Fils. Si quelqu'un vient à vous et n'apporte pas cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison et ne le saluez pas, car celui qui le salue participe à ses mauvaises oeuvres» (1 Jean 2: 24; 2 Jean 9-11). Ces passages montrent clairement la responsabilité qu'a l'assemblée de veiller sur la doctrine.

En second lieu, une assemblée réunie au nom de Jésus doit se garder pure de tout mal moral, pour autant que, comme assemblée, elle en est responsable. «Je vous ai écrit que si quelqu'un appelé frère est fornicateur, ou avare, ou idolâtre, ou outrageux, ou ivrogne, ou ravisseur, vous n'ayez pas de commerce avec eux, que vous ne mangiez pas même avec un tel homme» (1 Corinthiens 5: 11).

Le Seigneur n'attend pas d'une assemblée qu'elle purifie l'église professante du levain du mal, mais bien qu'elle s'en tienne elle-même éloignée. C'est à cette condition seulement

qu'elle peut compter sur l'accomplissement de sa promesse, d'être au milieu d'elle. Il ne peut pas y manquer, mais il ne saurait non plus renoncer à la sainteté de son nom.

Quand donc une assemblée, comme telle, comprend sa position et maintient son caractère, qu'en résulte-t-il pour l'individu? Est-il à cause de cela garanti de tout danger? Nullement. La jouissance des bénédictions qui résultent du rassemblement au nom de Jésus, dépend pour l'individu de son état et de sa conduite personnelle. Pour chacun se pose la question: «Est-ce *au nom de Jésus* que je vais là où il est au milieu des siens? Puis-je me trouver avec liberté à sa table? Ai-je jugé dans sa lumière tout ce qui ne convient pas à sa sainte présence et qui troublerait cette liberté?» Le Seigneur attend de chacun de ceux qui se réunissent en son nom, qu'ils s'éprouvent ainsi eux-mêmes. L'apôtre dit: «Que chacun s'éprouve soi-même, et qu'ainsi il mange du pain et boive de la coupe». Et il ajoute ces sérieuses et solennelles paroles; «Car celui qui mange et qui boit [indignement], mange et boit un jugement contre lui-même» (1 Corinthiens 11: 28, 29).

Combien cela est sérieux! L'heure des plus grandes et des plus précieuses bénédictions devient l'occasion du plus sévère jugement, si vous ne vous éprouvez pas vous-mêmes. Oseriez-vous venir en la présence du Seigneur avec un coeur indifférent? Lui qui sonde les coeurs et les reins, lui dont les yeux sont comme une flamme de feu, et devant qui toutes choses sont nues et à découvert, il voit l'indifférence, l'amertume, l'envie, la jalousie, l'orgueil, la vanité, tout ce qui souille le coeur; il sait si ces choses existent ou non en vous. Il sait comment vous venez à sa table, si vous vous éprouvez et jugez vous-même, ou si vous négligez ce jugement salutaire de vous-même. Vous ne sauriez le tromper, et quels que soient sa patience et son support, il ne saurait tolérer le péché chez les siens. Sous ce rapport, il n'y a chez lui aucune acception de personnes, il juge le mal chez les siens aussi certainement qu'il le fait à l'égard du monde, avec cette différence toutefois que celui-ci n'est pas jugé avec *ceux-là* (1 Corinthiens 11: 32). Il est à craindre qu'un grand nombre d'entre les chrétiens ne prennent pas cela assez à coeur, ils se garderont peut-être de péchés grossiers, mais négligent de juger à la lumière de la sainteté de Dieu les manques de droiture et les souillures secrètes de leurs coeurs. Que personne ne se séduise lui-même. Il ne suffit pas d'avoir pris sa place là où le Seigneur se trouve; la question qui importe par-dessus tout est, dans quel état sommes-nous là? Pussions-nous donc toujours venir là, ayant jugé tout ce qui ne pourrait supporter la lumière de la présence du Seigneur. Oui, pussions-nous chaque jour et à chaque heure porter sur nous-mêmes un jugement, et ne pas fermer l'oreille à la voix de l'Esprit Saint en nous, nous exhortant, nous avertissant ou nous réprimandant! La conséquence en sera que nous jouirons du Seigneur lui-même avec un coeur heureux, toutes les fois que nous nous réunirons ensemble en son nom. Nous le contemplerons des yeux de notre foi; il deviendra toujours plus précieux à nos coeurs, et notre marche sera à sa gloire.

Le Saint Esprit demeure avec vous et sera en vous

Jean 14: 17 – ME 1892 page 140

Le vrai sens de la parole de Jésus à ses disciples quand il leur parle du Saint Esprit (Jean 14: 17), disant: «Il demeure avec vous et sera en vous», est celui-ci: Le Saint Esprit ne vous quittera pas, comme moi je le fais actuellement, mais: «il reste (demeure) avec vous»; et plus que cela: «il sera en vous». Quand le Saint Esprit viendrait, il demeurerait avec les disciples et ne les laisserait pas, comme Christ allait les laisser.

«Vous le verrez»

Matthieu 28: 1-10 - ME 1892 page 141

Ce qui conduit ces saintes femmes au sépulcre de Jésus dès les premières lueurs du matin, le premier jour de la semaine, ce qui remplissait leurs coeurs en y venant, c'était l'amour pour la Personne du Maître. Elles ne le voient encore que mort. Leur esprit ne va pas au delà. Leur ignorance n'a pu les élever jusqu'à la pensée de sa résurrection, bien qu'il en eût parlé plus d'une fois. Mais mort ou vivant, elles l'aiment. Elles viennent pour achever l'oeuvre d'amour commencée la veille du sabbat, et qu'elles avaient interrompue à cause du repos de ce jour. Achever d'embaumer le corps de leur précieux Seigneur est tout ce qu'elles estiment pouvoir faire encore *pour lui*, et elles viennent l'accomplir.

Or, bien-aimés, il y a toujours une réponse dans le coeur de Dieu à l'amour que l'on a pour son Fils. Ce que Dieu apprécie et approuve, c'est l'estime que nous faisons de son Bien-aimé, car alors nous sommes en communion avec lui sur ce qui touche le plus son coeur, selon ce que Jésus a dit: «Celui qui m'aime, sera aimé de mon Père, et moi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui», et «si quelqu'un me sert, le Père l'honorera». Ce sont là des paroles positives, chers amis, qui devraient faire réfléchir nos esprits et brûler nos coeurs. Aimons-nous Jésus, et le servons-nous dans l'amour?

Les femmes dont parle notre récit vont faire l'expérience, et une bien douce expérience, de la vérité des paroles de Jésus. Dieu intervient lui-même et manifeste sa présence en leur faveur. Un tremblement de terre montre qu'il est là dans sa puissance, Celui qui commande aux éléments; un ange du Seigneur descend du ciel, un messenger de Dieu vient rouler la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre. Le ciel et ses habitants s'intéressent à ce qui a lieu sur la terre en rapport avec la gloire du Fils de Dieu: «Tous les anges de Dieu lui rendent hommage». Mais n'allons pas croire que l'ange vient ouvrir le sépulcre, afin que Jésus en sorte; non, c'est pour montrer qu'il est vide. L'homme avait employé tous les moyens pour se débarrasser de ce témoin importun qui, par sa sainteté et son amour même, faisait ressortir son péché et son inimitié; il avait fait son possible pour éteindre cette lumière dont il abhorrait la présence. Le tuer et l'enfermer dans un sépulcre; placer devant l'entrée une grosse pierre; sceller cette pierre de sceaux respectés; voilà ce que l'homme pouvait faire. Y mettre une garde sûre, de peur que quelque fraude n'eût lieu; voilà ce que l'homme peut ajouter à toutes ses autres précautions.

Mais Dieu ne se rit-il pas des vains projets et des efforts impuissants de la haine de l'homme? Qu'est-ce qui pourra retenir le Sauveur dans les liens de la mort? empêcher Jésus ressuscité de sortir du sépulcre? Avant le tremblement de terre, avant que l'ange vint, Dieu était descendu dans sa gloire et sa puissance, là où gisait le corps de son Fils, et l'avait ressuscité, «ayant délié les douleurs de la mort, puisqu'il n'était pas possible qu'il fût retenu par elle». Bien que vivant de sa vie précédente, avant de passer par la mort, il eût donné déjà

des preuves de la puissance divine par laquelle il commandait à la création, Jésus ressuscité n'est plus assujéti aux lois sous lesquelles volontairement il s'était placé comme homme. Il était sorti du tombeau malgré les sceaux, et la pierre, et les gardes, sans que rien apparût aux yeux charnels de ces derniers. Les mystères du monde invisible et de la nouvelle création ne sont pas pour la chair.

Pour les gardes, ce qui paraissait était ce qui frappait les sens, savoir le tremblement de terre et l'ange éclatant de lumière — ce qui annonçait le jugement. Si le sépulcre vide est pour le croyant le gage de sa justification, il est la condamnation d'un monde impie. Celui qui y était couché va bientôt apparaître avec les anges de sa puissance dans l'éclat de sa gloire aux yeux de toute la terre, mais ce sera pour le jugement: «Voici, il vient avec les nuées; et tout oeil le verra». De quelle terreur, en effet, ne durent-ils pas être saisis, ceux qui s'associaient à cette oeuvre d'iniquité? «De la frayeur qu'ils en eurent, les gardiens tremblèrent et devinrent comme morts». De quelle terreur les méchants ne seront-ils pas frappés, quand Jésus, le méprisé du monde, apparaîtra glorieux?

Il en est tout autrement des femmes. Leur coeur mû non par une vaine curiosité, mais plein d'amour pour Jésus, va, recevoir la divine récompense. Elles ignoraient encore le terrain nouveau sur lequel elles étaient placées maintenant. Elles étaient venues en pensant se trouver sur celui de la mort, et du deuil, et des larmes, et les voilà sur celui de la vie. Chose étrange! L'ange n'adresse pas un mot aux gardiens du sépulcre. Sa seule présence suffit pour les terrifier. Leur conscience est saisie en la présence de Dieu (lisez la scène solennelle décrite en Apocalypse 20: 12-15. Là non plus, ceux qui sont devant le trône n'entendent aucune parole. Ils comprennent que la condamnation est leur partage). Mais pour les femmes, pour ces coeurs aimants et affligés, Dieu a un message. La voix céleste se fait entendre à elles, et comme toujours, c'est d'abord pour les rassurer: «*Pour vous, n'ayez point de peur*». Le monde peut s'effrayer à bon droit de voir le sépulcre vide. Il lui parle de la puissance de Dieu intervenue à cause du crime qu'il a commis en mettant Christ à mort. Mais *pour vous* qui avez cru au Fils de Dieu, qui vous êtes attachés à sa Personne, pour vous qui l'aimez et qui le cherchez, bien que ce soit avec un coeur peut-être encore ignorant, *pour vous*, il n'y a aucun sujet de crainte, ni de la part du monde, ni de Satan, ni de la mort. Pour vous n'est pas le jugement, mais la grâce et la faveur de Dieu.

Et voici ce qui ôte tout sujet de crainte: «Je sais que vous cherchez Jésus le crucifié». Quelle parole pour les femmes. Dieu connaissait le sentiment secret qui animait leur coeur, le mobile qui les faisait agir. Au milieu de ce monde rempli de haine contre le Crucifié, elles le cherchaient avec amour. «Si quelqu'un m'aime, il sera aimé de mon Père», avait dit le Seigneur; le Père leur en donnait la preuve par les paroles de l'ange. Dieu, bien-aimés, connaît tout dans notre vie, mais s'il y a un soupire de nos coeurs pour Jésus, voilà «en quoi il prend plaisir», à quoi il a égard.

Mais l'ange dit: «Jésus le crucifié». Ce mot de crucifié ravivait peut-être la douleur de ces femmes. Elles se rappelaient le déchirement de leur coeur, quand elles virent leur Maître bien-aimé attaché à la croix. Comme cela le désignait à leur âme d'une manière vivante! Mais dans

ces trois mots: «Jésus le crucifié», il y avait autre chose qu'elles ne saisissaient sans doute pas à ce moment. «Jésus le crucifié!» Quelles paroles pour le monde et pour nous! Le Fils de Dieu saisi par les mains impures de l'homme inique et cloué sur une croix infâme, mais le Fils de Dieu mourant là pour expier mes péchés! D'un côté, la haine et l'inimitié du coeur naturel s'assouvissant sur le Juste et le Saint — le péché porté à son comble; mais de l'autre côté, l'amour infini de Dieu se déployant envers l'homme coupable comme nulle part ailleurs, ni autrement, il n'eût pu se montrer; et se manifestant pleinement, parce que, sur la croix, la justice divine était satisfaite!

C'est une grande chose, une chose nécessaire, chers amis, de chercher «Jésus le crucifié». Nous avons besoin de la croix. Elle nous dit l'amour de Jésus, et la justice de Dieu trouvant en lui, dans son sacrifice, une parfaite satisfaction. Il est bon pour une âme, sous le poids de ses péchés, de *chercher* «Jésus le crucifié». Mais est-ce tout? Non; l'ange le dit aux femmes: «Il n'est pas ici». Ce n'est plus dans la mort que vous avez à le chercher; ce ne serait qu'une source de larmes, comme pour les disciples qui allaient à Emmaüs. On conserverait de lui le souvenir d'un Maître excellent et bien-aimé; mais où seraient le salut, la délivrance, l'espérance? «Il n'est pas ici» dans la mort, dans le sépulcre. C'en est fait des choses vieilles qui tenaient au péché et à la misérable condition que le péché a faite à l'homme. Un jour nouveau a lui, une lumière nouvelle a surgi du sein des ténèbres, ce matin du premier jour de la semaine. C'est sur le terrain de la vie que nous nous trouvons, d'une vie impérissable que la mort ne peut toucher, d'une vie éternelle de lumière et d'incorruptibilité. «Il n'est pas ici». Il a quitté ce sombre séjour de la mort, et c'est pour toujours. Elle est vaincue, annulée; celui qui en avait le pouvoir est rendu impuissant: Christ «est ressuscité».

Ainsi, Dieu répond d'une manière parfaite à l'amour de ces femmes pour son Fils. Ainsi, il nous donne une réponse parfaite pour calmer nos craintes, pour produire en nous la joie et l'espérance. Jésus est *Jésus le crucifié* pour nos péchés; il est Jésus le ressuscité pour notre justification. Plus que cela, Jésus le ressuscité nous amène avec lui sur le terrain de la vie où il se trouve, et nous la communique pour jouir de tout ce qu'elle comporte. Nous voilà avec lui en dehors du jugement, du péché, de la puissance de Satan et de la mort. Combien peu ces femmes se doutaient de ces hauts et grands privilèges que leur donnait ce fait: «Il est ressuscité!» Et nous, bien-aimés, les saisissons-nous, les goûtons-nous, vivons-nous dans la réalité de ces choses nouvelles? C'est un fait que Jésus est ressuscité, qu'il vit. Et parce qu'il vit, nous vivons, et nous vivrons aussi ressuscités comme lui. Ce que ces femmes savent maintenant avec certitude, c'est qu'il est vivant. L'ange les invite à voir le lieu où «le Seigneur gisait», et où il n'était plus. C'est une chose passée et pour toujours; nous le savons aussi, et par lui, nous croyons en Dieu «qui l'a ressuscité d'entre les morts, et lui a donné la gloire, en sorte que votre foi et votre espérance fussent en Dieu».

Ensuite ces femmes, à l'amour desquelles Dieu a répondu, en leur donnant vivant Celui qu'elles pleuraient comme mort, doivent aller annoncer le grand fait propre à remplir de joie le coeur abattu des disciples. Elles deviennent à leur tour des messagères de bonnes nouvelles. Ne pouvons-nous pas admirer le rôle que la femme joue dans tous ces grands

mystères? C'est elle qui a été séduite d'abord; mais le Rédempteur est la semence de la femme; des femmes le servent et l'assistent dans sa vie de pauvreté volontaire; des femmes sont les dernières à la croix et les premières au sépulcre; des femmes le voient d'abord ressuscité et doivent l'annoncer; telle est la grâce souveraine et telle la puissance de l'amour qui attire et domine le coeur et la vie. Mais, chers amis, cela n'est pas réservé aux femmes seules. A tous il est donné de connaître Jésus ressuscité, à tous de goûter son ineffable amour. Puissent nos coeurs y répondre!

Mais l'ange ajoute une parole: «Vous le verrez». Pour le monde il a disparu. Le monde ne le reverra que quand il viendra avec les nuées, dans l'appareil redoutable du jugement. Pour les siens il en est autrement. Jésus l'avait dit: «Je ne vous laisserai pas orphelins; je viens à vous. Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus; mais vous, *vous me verrez*». Et encore: «Je vous reverrai, et votre coeur se réjouira». Alors ils n'avaient pas compris ces paroles; les femmes ne les avaient sans doute pas même entendues. Le temps était arrivé où elles allaient s'accomplir, et le Seigneur répondrait ainsi aux affections du coeur de ces humbles servantes, d'une manière qui dépasserait toutes leurs pensées. Savoir que Jésus est ressuscité leur était précieux, sans doute, mais *Le voir!* Quelle joie pour leur coeur; comme il devait tressaillir!

Où le verrons-nous, quand sera-ce? Le voir vivant, hors du sépulcre, lui que nous pleurons! Combien elles devaient être impatientes que ce moment arrivât. L'ange leur dit: «Il va devant vous en Galilée; là vous le verrez». Leur foi est exercée, leur patience mise à l'épreuve. Bien-aimés, n'en est-il pas ainsi pour nous? Nous croyons en Christ ressuscité, nous savons que nous le verrons quand nous lui aurons été faits semblables ([1 Jean 3](#)), mais nous avons encore à attendre ce moment bienheureux. La pensée en réjouit-elle nos coeurs? L'attente en est-elle vivante en nous? Il a dit «Je viens bientôt», répondons-nous: «Amen viens, Seigneur Jésus?» Pour cela, il ne suffit pas d'une sèche et froide connaissance de la vérité; mais il faut la vraie connaissance, celle qui est jointe à l'amour. Faites passer devant l'âme les plus sublimes vérités, si la personne à qui elles se rapportent n'est pas l'objet du coeur, tout reste vain et mort.

Mais les femmes n'avaient pas de la connaissance seulement. Elles aimaient Jésus. Et Dieu donnait à leur coeur ce que le monde ne pouvait leur donner, ce dont la loi de Moïse même à laquelle elles étaient attachées, ne présentait qu'une ombre, il leur donnait Jésus lui-même. Un jour nouveau s'était levé pour elles; c'était le matin du jour éternel, elles en voyaient luire l'aube. Le sépulcre, le lieu de la mort, n'était plus leur place: elles en «sortent promptement». Comprendons cela aussi, chers amis. Nous ne sommes plus dans la mort, mais en dehors, du moment que Christ est ressuscité. Nous pouvons chanter en triomphe: «O mort, où est ton aiguillon?» Nous appartenons à cette vie qui est au delà de la mort, nous en avons fini avec elle; nous sommes ressuscités avec lui, car nous lui sommes unis, et bientôt «nos corps mortels aussi connaîtront sa victoire». Nous sommes hors du sépulcre; si nous nous y sommes attardés, sortons-en promptement pour jouir de la lumière céleste et de la vie divine que nous avons en Christ ressuscité. Respirons l'air du ciel où il est; vivons dans la lumière de sa grâce.

Il nous a aimés, nous a cherchés et nous a sauvés, et pour cela est descendu dans la mort et est ressuscité; il a ainsi pris notre coeur et l'a lié au sien pour l'éternité. Et maintenant ce qu'il est, nous le sommes; ce qu'il a, il nous le donne. «Et la gloire que tu m'as donnée, moi, je la leur ai donnée»; «comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde». «Afin que le monde connaisse... que tu les as aimés, comme tu m'as aimé». Puissions-nous mieux comprendre et apprécier ce que nous avons en lui!

Plus que tout cela, nous le possédons lui-même. En effet, et c'est le couronnement, la suprême récompense et la suprême joie de l'amour — avoir l'objet aimé. Les femmes sont sorties promptement du sépulcre, avec *crainte*, car elles ont vu la grandeur, et la majesté, et la puissance de Dieu, et nous sommes appelés à servir «Dieu avec révérence et avec crainte»; mais en même temps avec *joie*, car ce n'est plus un Sauveur mort qu'elles ont, mais un Sauveur ressuscité, et la promesse est sûre — un Sauveur qu'elles *verront*. Elles sont remplies de joie; les pleurs sont essuyés de leurs yeux — c'est, bien-aimés, ce que notre Dieu se plaît à faire, il aime que nos coeurs se réjouissent dans son amour. Et n'est-ce pas une «joie ineffable et glorieuse» pour vous qui l'aimez, bien que vous ne l'ayez pas encore vu, de savoir que votre Sauveur est vivant, et que bientôt vous le verrez?

Les femmes obéissent au messager céleste. Rien n'est beau comme de voir leur foi simple, leur obéissance implicite. Elles croient, et s'en vont le coeur plein de joie et d'espérance. C'est toujours le fruit béni de la foi. L'incrédulité enfante le doute et la tristesse. Elles vont annoncer à d'autres ce qui remplit leur âme. Quelles scènes merveilleuses se sont passées sur notre pauvre terre! Les voyez-vous, ces humbles femmes, s'en allant, transportées d'allégresse, annoncer Jésus ressuscité! Dieu a les yeux sur elles; c'est pour lui un spectacle où il se complaît au milieu des scènes de péché qui couvrent la terre. Dieu suit ces femmes de son regard d'amour, car Jésus les aime, et elles aiment Jésus, et ce qu'il avait dit, il va l'accomplir: «Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime, et je l'aimerai, et je me manifesterai à lui».

Ces saintes femmes se hâtent: l'ange a dit qu'elles verraient Jésus en Galilée, mais «Jésus *vint au-devant d'elles*, disant: Je vous salue». C'est lui-même, lui qu'elles ont connu, aimé, suivi jusqu'au tombeau. Le voici devant leurs yeux dans sa grâce et son amour, mais sorti d'entre les morts. Elles le voient, la parole est accomplie, bien avant le moment où elles l'espéraient. Jésus viendra aussi pour nous au moment inattendu. «Je viens bientôt» est sa parole pour nos coeurs. Celui qui connaît et apprécie son amour est toujours prêt: il veille.

Mais en attendant, par la foi, en esprit, «nous voyons Jésus». Le chemin que ces femmes ont suivi, nous avons à le suivre. Jésus mort, Jésus ressuscité, comme tel, est l'objet de notre foi: «mort pour nos fautes, ressuscité pour notre justification». Ainsi nous avons la rémission des péchés en croyant en lui. Mais, bien-aimés, ne vous arrêtez pas là. Ne soyez pas satisfaits que vos yeux n'aient vu, n'aient contemplé le «Roi dans sa beauté», c'est-à-dire que, dans la puissance de l'Esprit, vous ne soyez entrés dans l'intimité de la connaissance de la Personne de Jésus, dans sa communion, avec lui, près de lui, goûtant son amour qui surpasse toute

connaissance, enracinés et fondés dans l'amour, tout autre objet ayant disparu de l'horizon de votre âme, pour ne laisser que Christ, «pour le connaître, Lui».

Et alors, que reste-t-il pour l'âme? Adorer. «Et elles, s'approchant de lui, saisirent ses pieds et lui rendirent hommage».

La résurrection de Christ et quelques-unes de ses conséquences

«Déterminé Fils de Dieu en puissance, selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection des morts» (Romains 1: 4).

ME 1892 page 173

Dans les évangiles, récits dont l'authenticité est reconnue même par les adversaires du christianisme, Christ déclare à plus d'une reprise qu'il est le Fils de Dieu. Non pas fils, comme pourrait être ainsi nommé un homme remarquable par sa piété, ou comme le sont des créatures telles que les anges, mais Fils dans un sens spécial, infiniment plus élevé et indiquant une relation plus intime, une égalité en nature, de sorte que, dans ce sens, il est Fils unique, existant auprès du Père de toute éternité.

Pour montrer qu'en effet Christ acceptait et prenait ce titre, nous pouvons citer la confession de Pierre, en Matthieu 16: «Tu es le Christ, *le Fils du Dieu vivant*», paroles que le Seigneur dit être une révélation directe de Dieu faite à cet apôtre. En d'autres occasions, Christ accepte l'adoration de ceux qui le reconnaissaient comme Fils de Dieu (Matthieu 14). Il confesse lui-même qu'il l'est, devant le sanhédrin, en réponse à l'adjuration du souverain sacrificateur, alors que cette confession équivalait pour lui à une sentence de mort (Matthieu 26: 63; Luc 22: 70).

Mais c'est surtout dans l'évangile de Jean que Jésus fait à l'égard de sa relation avec Dieu comme Fils, comme Fils unique et éternel, les déclarations les plus positives et les plus claires, si claires que ses ennemis ne s'y trompent point et veulent à cause de cela le faire mourir. Il est, dit-il, le Fils unique que Dieu, dans son amour, a envoyé dans le monde, afin que ceux qui croient en lui, aient la vie éternelle (Jean 3: 16-18). A l'aveugle-né, auquel il a rendu la vue, il demande: «Crois-tu au Fils de Dieu?» «Qui est-il?» répond l'aveugle. «Tu l'as vu, et celui qui te parle, c'est lui», dit Jésus, (Jean 9: 35-38). Comme Fils, il s'attribue la puissance de vivifier et l'autorité de juger. Il proclame son égalité avec le Père, en disant: «Mon Père travaille et moi je travaille». Et les Juifs le comprennent bien, car ils veulent le faire mourir, «parce qu'il disait que Dieu était son propre Père, se faisant égal à Dieu». Il ne les détrompe pas, au contraire, car il affirme que tous doivent honorer le Fils, «comme ils honorent le Père» (Jean 5: 17-23). Plus loin, il affirme: «Moi et le Père, nous sommes un». Et comme les Juifs encore cette fois saisissent toute la portée de cette parole et veulent encore le lapider, «parce que», disent-ils, «étant homme, tu te fais Dieu», Jésus leur dit: «Dites-vous à celui que le Père a envoyé dans le monde: Tu blasphèmes, parce que j'ai dit: Je suis le Fils de Dieu?» (Jean 10: 30, 33, 36).

Christ se présente donc comme étant plus qu'un homme, plus qu'un prophète, comme étant le Fils de Dieu, égal à Dieu, Dieu même. La question se pose maintenant: «Sur quelles

preuves appuie-t-il sa prétention?» Car s'il n'est pas ce qu'il affirme être, il est un imposteur, et le christianisme n'est qu'une fable. On ne peut pas faire valoir l'excellence de sa morale, la pureté de sa vie; ce qui est fondé sur un mensonge est la pire des impostures et doit être rejeté avec mépris.

Pour prouver qu'il est en effet ce qu'il dit être — le Fils de Dieu — Christ en appelle à ses oeuvres, c'est-à-dire à ses miracles — «oeuvres», dit-il, «qu'aucun autre n'a faites», et qui n'étaient pas seulement de guérir des malades, de nettoyer des lépreux, de chasser des démons, d'ouvrir les yeux d'aveugles-nés, de nourrir des multitudes avec quelques pains, mais «des oeuvres plus grandes que celles-là», propres à remplir d'étonnement et d'admiration ses adversaires même; je veux dire la résurrection des morts (Jean 5: 36; 10: 25, 37, 38; 14: 11; 15: 24; 5: 20). Ces oeuvres, chacun pouvait les contrôler. Elles étaient faites en plein jour, souvent devant des multitudes de témoins, et ces faits étaient encore récents alors que les évangiles furent écrits. Était-il possible de faire croire à des milliers d'hommes qu'ils avaient été nourris miraculeusement? Quoi de plus aisé de démentir ceux qui rapportaient de tels faits, s'ils eussent été controuvés? Quand Jésus ressuscite Lazare, pouvait-il être question de mort apparente, alors que la soeur du défunt frissonne à la pensée d'ouvrir la tombe, en disant: «Il sent déjà, car il est là depuis quatre jours?» (Jean 11: 39). Et les témoins de cet acte de puissance divine étaient nombreux et pouvaient bien juger de la réalité du fait. «Plusieurs», lisons-nous, «qui avaient vu ce que Jésus avait fait, crurent en lui», tandis que d'autres «s'en allèrent auprès des Pharisiens, et leur dirent ce que Jésus avait fait». Les adversaires de Christ nient-ils le fait? Cherchent-ils à faire voir que l'on a été trompé par des apparences? Rien ne leur eût été plus facile que de convaincre Jésus d'imposture dans un fait aussi palpable. Ils avaient tout intérêt à le faire. Mais non. Ils assemblent un sanhédrin pour délibérer sur ce qu'il y a à faire, «car cet homme fait beaucoup de miracles», disent-ils, et plus loin nous voyons qu'ils veulent même faire mourir Lazare, pour se débarrasser du témoin importun d'un fait qu'ils ne peuvent nier. Jamais les ennemis de Christ n'ont mis en doute ses miracles: ils les attribuaient plutôt à une puissance diabolique (Jean 11: 47; 12: 10, 11; Matthieu 12: 24). Remarquons que Jésus parle de la résurrection de Lazare comme devant faire ressortir sa gloire comme Fils de Dieu (Jean 11: 4).

Les oeuvres de puissance divine que Christ accomplissait et que même ses ennemis acharnés ne niaient pas, étaient donc la preuve qu'il invoquait comme étant le sceau mis à ses déclarations par Dieu lui-même.

Mais la grande preuve, la preuve par excellence, celle que les apôtres allèguent sans cesse, le fait qui est le fondement même du christianisme, c'est la résurrection de Christ. Dieu aurait-il ressuscité un imposteur? Non. «Il a été démontré *Fils de Dieu* en puissance par la résurrection des morts», dit Paul. «Si Christ n'a pas été ressuscité», dit-il encore, «votre foi est vaine». «Vous avez mis à mort le Prince de la vie», dit Pierre avec hardiesse au peuple juif, mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts; ce dont nous, nous sommes témoins». Et cette déclaration, il la répète à maintes reprises. Sur ce fait repose toute la prédication des apôtres, qu'ils s'adressent aux Juifs ou aux païens; il remplit leurs écrits; il est la pierre angulaire de leur

doctrine (Romains 1: 4; 1 Corinthiens 15: 14, 17; Actes des Apôtres 2: 32; 3: 15; 4: 10; 5: 30; 10: 40, 41; 13: 30, 34; 17: 31; 26: 23. Pour les épîtres, les citations sont trop nombreuses).

Il importe donc que la réalité de la résurrection de Christ soit établie de la manière la plus décisive. Or il est peu de faits, si même il en existe, qui soient d'une évidence aussi complète. Celui-ci ne peut être nié que par l'ignorance, par les préventions les plus invétérées ou par un parti pris à l'avance de rejeter le christianisme.

Que Christ soit mort sur la croix, personne ne le conteste. La réalité de sa mort est attestée par le témoignage du centurion romain préposé à la garde des crucifiés et qui était homme à s'y connaître. Les Juifs ne se seraient certes pas montrés satisfaits, si Celui qu'ils avaient poursuivi de leur haine eût pu échapper à la mort. Quant au fait de sa résurrection, remarquons d'abord que ces apôtres qui l'annoncent plus tard avec une conviction si grande, ne comprenaient pas ce que leur Maître voulait dire quand il leur en parlait avant sa mort (Marc 9: 10). Et lorsqu'une fois le fait a eu lieu, quelle difficulté n'éprouvent-ils pas à l'admettre! Qu'on lise le récit qu'ils font eux-mêmes de leur incrédulité à cet égard, de leurs doutes, de leurs hésitations (Matthieu 28: 17; Marc 16: 10-14; Luc 24: 36-43). Ils n'acceptent la chose que lorsque, à plus d'une reprise, ils ont vu de leurs yeux, touché de leurs mains, entendu de leurs oreilles, Celui qu'ils avaient si bien connu avant sa mort, et qui, ressuscité, se trouve devant eux. Il faut que Jésus mange devant eux et leur donne des preuves assurées que c'est lui-même. Et pour qu'il ne reste aucun doute dans leur esprit, il demeure avec eux quarante jours. Pouvaient-ils se tromper sur la réalité de la résurrection de leur Maître?

Remarquons aussi que si le Seigneur ressuscité se montre d'abord à des individus ou à deux ou trois personnes à la fois, comme à Marie-Madeleine, aux deux disciples qui allaient à Emmaüs, aux femmes venues au sépulcre, à Simon. Pierre, il est vu à plusieurs reprises par les apôtres réunis peut-être avec d'autres disciples, et même par une multitude — plus de cinq cents frères à la fois, dit Paul en établissant contre des incrédules de son temps la réalité de la résurrection de Christ. Et il ajoute: «Dont la plupart sont demeurés en vie jusqu'à présent» (Jean 20: 11-20; Luc 24: 13-43; Matthieu 28: 9, 10; 1 Corinthiens 15: 5-7). Paul écrivait aux Corinthiens environ 24 ans après l'ascension de Jésus, quoi de plus facile que de démentir son assertion si elle eût été fausse, puisque tant de témoins étaient encore vivants.

Les ennemis même de Christ en sont réduits à inventer une fable ridicule et impossible pour expliquer comment le corps de Jésus n'est plus dans le sépulcre. Ils font dire aux gardes ignorants et frappés de crainte que les disciples sont venus de nuit enlever le corps de leur Maître (Matthieu 28: 11-15). Mais comment ces disciples pusillanimes et sans courage, qui avaient abandonné Jésus au moment du danger, trouvent-ils tout à coup la hardiesse de venir affronter des gardes armés? Et si ceux-ci dormaient, comment le sommeil de tous eût-il pu être assez profond pour que le bruit d'une troupe d'hommes travaillant à desceller et déplacer une grande pierre, ne les eût pas réveillés? Non, les disciples n'ont pas enlevé le corps de Jésus, et s'il ne s'est plus trouvé dans le sépulcre, de l'aveu même des gardes, comment en est-il sorti? Jésus est ressuscité; voilà la seule explication, et ses disciples l'affirment: ils l'ont vu.

Les apôtres et les disciples ont-ils été trompés par des apparences? Furent-ils des hallucinés? Leurs désirs et leurs espérances quant à leur Maître furent-ils si vifs, qu'ils se sont figuré avoir vu Jésus ressuscité? Sans nous arrêter à l'objection qui se tire de ce que le corps de Jésus ne s'est plus trouvé dans le sépulcre, comment pouvons-nous supposer que les disciples se soient tous ensemble trompés, quand nous pensons à leur incrédulité première qu'ils avouent si franchement, et qui ne se dissipe que devant des preuves palpables? Considérons leur nombre. Que dirons-nous de cinq cents hallucinés en même temps, tous s'accordant à dire, à affirmer qu'ils ont vu ce qu'ils n'ont pas vu, entendu ce qu'ils n'ont pas entendu? Ont-ils voulu tromper? Peut-on croire qu'un aussi grand nombre de personnes s'accordent pour maintenir une fausseté sans jamais se démentir, sans jamais varier dans leur témoignage, quels que soient ceux devant lesquels ils se trouvent et qui pouvaient si aisément les convaincre de mensonge? Qu'avaient-ils à attendre d'ailleurs? Quel intérêt trouvaient-ils à soutenir leurs affirmations? En le faisant, ils ne rencontraient que l'opprobre, la prison et la mort.

Une autre considération ne doit pas nous échapper. C'est le contraste que nous voyons dans leur conduite avant et après le fait dont ils affirment la réalité. Autant auparavant ils s'étaient montrés faibles, timides et lâches, autant maintenant ils déploient de courage et de fermeté. Une puissance nouvelle les a revêtus, et ces pêcheurs ignorants de la Galilée viennent hardiment jeter à la face des grands et des puissants de leur nation: «Vous avez mis à mort votre Messie; Dieu l'a ressuscité». Et ni menaces, ni coups, ni prison, ni la mort même, ne peuvent les arrêter. Comment expliquer ce fait extraordinaire? C'est que Christ est vraiment ressuscité et, comme ils le disent, du ciel où il est monté il coopère avec eux, après les avoir remplis de l'Esprit Saint. Si Christ n'est pas ressuscité, l'activité, le zèle, le dévouement infatigables de cette poignée d'hommes pauvres et ignorants sont inexplicables.

Et ce qui ne l'est pas moins, c'est que des multitudes qui pouvaient si aisément les convaincre d'imposture et qui n'avaient nul intérêt à admettre à la légère ce que les apôtres disaient et à les suivre, les croient et adhèrent à Christ ressuscité. Et cela ne se passe point dans des conventicules secrets, où des adeptes sont gagnés un à un; c'est au grand jour, dans les vastes parvis du temple, que Pierre fait entendre sa voix et proclame: «Dieu a ressuscité Christ, nous en sommes témoins», et que trois mille âmes, et plus tard cinq mille, sont converties à la nouvelle doctrine, et acceptent ce fait merveilleux: la résurrection d'un homme qui est le Fils de Dieu (Actes des Apôtres 2: 41; 4: 4). Leurs ennemis mêmes, en persécutant les apôtres et ceux qui ont cru, n'essayaient pas de les convaincre de mensonge. Ils veulent par tous les moyens les forcer à se taire, mais jamais ne leur disent: «Vous prêchez une fausseté». Ce qui les met en peine est précisément que le grand thème des apôtres est la résurrection d'entre les morts par Jésus; mais ils n'osent dire que Christ n'est pas ressuscité. «Défendons avec menaces à ces hommes de parler davantage en ce nom». «Et ils les jetèrent dans la prison publique». «Et ils tiennent conseil pour les faire mourir» (Actes des Apôtres 4: 17; 5: 18, 33). C'est toute leur procédure contre ceux qui affirment à chaque fois la résurrection de Christ. Cela n'atteste-t-il pas la vérité du témoignage des apôtres? Oui, l'établissement du

christianisme dans le monde par le moyen de ces faibles instruments et en dépit de toute l'opposition qu'ils rencontrent, démontre la réalité de la résurrection de Christ, et si Christ est ressuscité, il est donc le Fils de Dieu.

Un autre fait remarquable vient s'ajouter à notre démonstration. Voici, non plus un pêcheur de la Galilée, ni un publicain, mais un Juif d'une famille distinguée, citoyen romain par sa naissance, originaire d'une ville dont les écoles rivalisaient avec celles d'Athènes et d'Alexandrie. Jeune homme, dans ses études, il pouvait s'être familiarisé avec les poètes ou les philosophes du paganisme; comme Juif, il avait été élevé dans la connaissance de la religion de ses pères aux pieds de Gamaliel, l'un des plus célèbres docteurs juifs de cette époque. Plein de zèle et d'ardeur, il avançait dans le judaïsme, nous dit-il, «plus que plusieurs de son âge dans sa nation, étant le plus ardent zélateur des traditions de ses pères» (Galates 1: 14). Il faisait partie de la secte des pharisiens, la plus exacte et la plus rigide entre toutes celles qui divisaient les Juifs. Attaché à la loi de Moïse et aux traditions des anciens, fidèle observateur de toutes les cérémonies légales, il ne voyait dans les chrétiens que des novateurs qui voulaient renverser le judaïsme, et sa haine contre eux et Jésus de Nazareth ne connaissait pas de bornes. «J'avais cru», dit-il devant le roi Agrippa, «que je devais tout faire contre le nom de Jésus le Nazaréen», et «j'ai persécuté cette voie jusqu'à la mort»; approuvant ceux qui lapidaient le premier martyr chrétien, Etienne (Actes des Apôtres 26: 9, 10; 22: 4, 20). Et voilà tout d'un coup cet homme qui, reniant tout son passé, prêche dans les synagogues que Jésus est le Fils de Dieu, ne veut plus connaître que lui, donne et dévoue sa vie entière à l'annoncer parmi les Juifs et les gentils, souffre les liens, les coups et la mort même, pour le nom de ce Jésus qu'il persécutait.

D'où vient ce changement si complet, cette métamorphose étonnante? Il nous le dit lui-même: Il a *vu* Jésus, Jésus ressuscité lui est apparu. Etait-ce un fanatique ignorant, Paul? Avait-il été le jouet d'une illusion? Etrange illusion que celle qui persiste durant toute une vie. Qu'avait-il à gagner en devenant disciple de Jésus de Nazareth? Il perdait tout: rang, position, honneurs, richesses, tout ce à quoi ses talents, sa science, ses dons supérieurs, pouvaient le faire aspirer, et il n'avait en échange que la haine des Juifs et du monde, et tout ce que cette haine pouvait inventer contre lui. Persécuté, traîné dans les prisons, lapidé, dans les travaux et les peines sans nombre, renvoyé de tribunal en tribunal, toujours dans les liens, jusqu'à ce qu'ayant comparu devant Néron, il reçoit la sentence de mort, ne devait-il pas regretter d'avoir abandonné le judaïsme, et perdu la vie tranquille qu'il aurait pu mener? Oui, s'il s'était trompé au début. Mais non; il avait *vu* Jésus ressuscité, et pour ce Jésus, «je ne fais», dit-il, «aucun cas de ma vie, pourvu que j'achève avec joie ma course et le service que j'ai reçu du Seigneur Jésus». Il a *vu* Jésus ressuscité, et il l'annonce avec hardiesse aux Juifs et aux Grecs, aux rois et aux gouverneurs, témoin irrécusable de ce grand fait de la résurrection de Christ.

Et maintenant, pour compléter, demandons-nous par quel miracle cette religion, dont les doctrines répugnent à tous les sentiments naturels et à la raison de l'homme, prêchée par une poignée d'hommes pour la très grande partie ignorants et faisant partie d'une nation méprisée par le reste du monde, persécutée dès son berceau, par quel miracle cette religion vole de

victoire en victoire, et en moins de trente années, sans moyens apparents, remplit l'empire romain? C'est qu'elle est la religion de Christ ressuscité, d'une puissance qui a vaincu et qui défie la mort. Et voilà pourquoi, malgré toutes les attaques de ses adversaires et les fautes et même les crimes, hélas! de ses adhérents, elle a subsisté, subsiste et ne cesse de s'étendre. Si Christ n'est pas ressuscité, personne ne saurait expliquer l'établissement, la propagation rapide et la vitalité du christianisme.

On a voulu infirmer cet argument par l'exemple de l'établissement et de l'extension du mahométisme. Mais un peu de réflexion montre la futilité de l'objection. Non seulement la religion de Mahomet parle aux sens et flatte les passions, mais comment s'est-elle établie et propagée? Par le glaive. Le christianisme, au contraire, qui mortifie la chair, a vaincu malgré le glaive, a changé la face du monde et partagé son histoire en deux parties profondément distinctes.

Nous concluons donc que Christ est ressuscité. Le témoignage des apôtres et de ceux qui l'ont vu, celui de Paul, la réception de ce témoignage par les foules du temps des apôtres, le fait que jamais ce témoignage n'a été infirmé par les ennemis les plus acharnés, de Christ, au temps où il a été rendu, l'établissement et la propagation si rapide du christianisme fondé sur la résurrection, tout proclame cette grande vérité: Christ est ressuscité.

Christ est donc bien ce qu'il disait être et ce que les apôtres ont annoncé: le Fils de Dieu, le Fils du Dieu vivant, le Fils unique et éternel du Père. Mais quelles conséquences découlent de ce fait! Nous n'en signalerons qu'une seule, mais de la plus haute importance. Christ est le Fils de Dieu: ses paroles, toutes ses paroles sont donc la vérité, la vérité absolue, la vérité divine — il est lui-même la vérité. Il ne peut donc errer et il ne peut vouloir nous induire en erreur. Or que dit-il quant aux écrits de l'Ancien Testament, que sont-ils pour lui? C'est un point capital s'il en fût. Eh bien pour lui ces écrits sont les Ecritures, l'Ecriture par excellence, la parole de Dieu. C'est à leur autorité divine qu'il en appelle pour réduire Satan au silence, pour réfuter ses ennemis, pour instruire et affermir ses disciples, et, pour ces derniers, il le fait après comme avant sa résurrection. La parole écrite, contenue dans l'Ancien Testament, est pour le Fils de Dieu la règle suprême; «il est écrit» décide toute question. Et c'est tout le recueil de l'Ancien Testament tel que l'avaient les Juifs, qu'il reconnaît ainsi — la loi, les prophètes et les Psaumes. — Non seulement cela, mais il reconnaît l'Ancien Testament dans ses auteurs. Pour lui, le Pentateuque est de Moïse; tout le livre d'Esaïe est bien de ce prophète, de même que tout Daniel est de Daniel. Qui croirons-nous, le Fils de Dieu mettant son sceau sur l'authenticité divine des saints écrits et s'y soumettant lui-même, ou les docteurs modernes qui, au nom d'une «science fausement ainsi nommée», tendent à détruire en même temps la foi à l'authenticité et à l'inspiration de l'Ancien Testament, le maniant comme un livre d'homme?

On veut alléguer qu'en partant comme il l'a fait, Christ s'est accommodé aux idées courantes des Juifs. Est-il croyable que Celui qui est la vérité pût consacrer ainsi comme vrai ce qui est erroné? Non; pour le Fils de Dieu, quand il parle, il ne saurait y avoir d'accommodation. Ce serait rabaisser ses paroles au niveau de celles d'un homme.

Christ est le Fils de Dieu; qu'a-t-il promis à ses apôtres, à ces ignorants qui l'entouraient, lents de coeur à croire ce qui dépassait leurs étroites idées juives, gens grossiers, dont l'esprit ne pouvait s'élever aux vérités sublimes dont il les entretenait et qui bornaient leurs espérances à un trône et à un royaume terrestre? Il leur promet comme résultat de sa mort, de sa résurrection et de son exaltation au ciel, l'Esprit Saint qui les instruira, qui illuminera leur entendement et les introduira dans la connaissance et la réalisation des vérités célestes, et qui sera en eux une puissance à laquelle rien ne pourra résister. Quel autre que le Fils de Dieu pouvait faire une semblable promesse, disposer d'une telle puissance? L'a-t-il accomplie? Que les faits répondent. Les voilà, ces gens sans culture ou entichés de pensées charnelles, qui annoncent un royaume céleste que la foi doit saisir et où elle donne entrée; les voilà, ces ignorants, qui dévoilent les mystères des cieus, et devant ces impuissants tombent et s'inclinent les puissances de la terre. Ils sont revêtus de la puissance d'en haut non seulement pour faire des miracles dans le monde physique, mais pour accomplir le miracle des miracles, la conversion des âmes plongées dans les ténèbres et la dégradation du paganisme, aux choses pures, divines et célestes, que Christ est venu révéler. «Tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieus son Fils qu'il a ressuscité d'entre les morts», est-il dit des Thessaloniciens. Et Paul était envoyé aux Juifs et aux nations «pour ouvrir leurs yeux, pour qu'ils se tournent des ténèbres à la lumière, et du pouvoir de Satan à Dieu», et cela s'est accompli.

Mais ce n'est pas tout. Si la parole des apôtres était puissante par l'Esprit Saint pour accomplir de tels prodiges, que seront leurs écrits? Le Fils de Dieu qui ne peut mentir, dont toutes les paroles sont véritables, leur avait dit avant de les quitter: «L'Esprit Saint, que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous rappellera toutes les choses que je vous ai dites». «Quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous conduira dans toute la vérité... et vous annoncera les choses qui vont arriver... Il prendra de ce qui est à moi et vous l'annoncera» (Jean 14: 26; 16: 13, 14). Ainsi, tout ce qu'ils enseignent relativement à Christ et à sa doctrine, tout ce qu'ils relatent de ses faits et de ses paroles, tout ce qu'ils prédisent, est garanti comme venant de Dieu par le Saint Esprit, — évangiles, épîtres et Apocalypse, se trouvent compris dans ces paroles de Jésus. Dira-t-on que les apôtres ont eu la garantie que ce qu'ils *disaient* était par le Saint Esprit, mais non ce qu'ils *écrivaient*, et qu'ils ont transmis de leur mieux, avec droiture et toute l'exactitude possible, les faits et les enseignements, mais que les uns et les autres ne sont pas à l'abri d'erreurs? Poser la question, c'est la résoudre. Il est aisé de voir que, dans ce cas, nous ne pourrions être conduits dans toute la vérité, et que l'incertitude et le doute seraient notre partage, que pour ce qui concerne nos plus chers intérêts, nous n'aurions aucune autorité à faire valoir, et que, tandis qu'à l'égard des Juifs on pourrait dire «il est écrit», nous chrétiens ne pourrions en appeler à nos Ecritures.

Le Fils de Dieu venu pour nous révéler la vérité quant à Dieu (Jean 1: 18), la vérité qui sauve, aurait-il voulu qu'elle ne nous parvînt qu'à travers le prisme changeant de la pensée humaine? Non; il a voulu que nous eussions pour notre foi une base certaine, pour y référer une autorité infaillible, et ainsi sa vérité aussi bien que son amour, nous garantit que les écrits

du Nouveau Testament sont en entier *la parole de Dieu*, aussi bien que ceux de l'Ancien. Et quand nous disons la parole de Dieu, nous entendons aussi bien les paroles que les pensées. Pourrions-nous croire que Dieu eût donné aux apôtres une révélation parfaite de ses pensées, et qu'elle nous eût été communiquée imparfaitement? Grâce lui en soient rendues, il n'en est point ainsi, et l'apôtre Paul nous enseigne d'une manière bien simple que les paroles même étaient données de Dieu pour que la révélation de Dieu arrivât pure à ceux à qui les apôtres s'adressaient, verbalement ou par écrit. «Nous avons reçu l'Esprit de Dieu, afin que nous connaissions les choses qui nous ont été librement données par Dieu; desquelles aussi nous parlons, non point en paroles enseignées de sagesse humaine, mais en paroles enseignées de l'Esprit» (1 Corinthiens 2: 12, 13). Tout est donc garanti: les choses sont révélées de Dieu, et les paroles qui les expriment sont de lui aussi. Voilà pourquoi l'apôtre peut dire: «Nous ne falsifions point la parole de Dieu», et affirme que ce qu'il écrit est «le commandement du Seigneur», et que Pierre met les écrits de Paul au rang des autres Ecritures (2 Corinthiens 4: 2; 1 Corinthiens 14: 37; 2 Pierre 3: 15, 16).

Christ est donc le Fils de Dieu; il a été déclaré tel et par ses oeuvres et par sa résurrection d'entre les morts, fait attesté de la manière la plus évidente. La religion chrétienne, le christianisme est donc de Dieu, et Christ, le Fils de Dieu, nous garantit par ses paroles et ses promesses, la vérité, l'authenticité et la divine et entière inspiration des Ecritures sur lesquelles repose la foi, une autorité infaillible pour nous guider et à laquelle nous pouvons recourir. Il est la Parole vivante, la Parole qui est Dieu et qui est devenue chair, et il nous a donné la parole écrite pour que nous connaissions le Dieu qu'il est venu révéler, et aux croyants il accorde l'Esprit Saint pour les conduire en toute vérité par le moyen de cette parole, et leur en faire goûter tous les fruits de salut, de vie, de paix et de joie.

N'est-il pas digne de Dieu de nous avoir ainsi donné une révélation de lui-même dans son Fils, par sa parole infaillible et son Esprit?

«Nous avons vu le Seigneur»

Jean 20 - ME 1892 page 161

Bien-aimés, nous trouvons dans les Ecritures cette parole: «Dieu, par qui vous avez été appelés à la communion de son Fils Jésus Christ...» (1 Corinthiens 1: 9). Je désire, certes, que vous vous reposiez d'abord, et d'une manière parfaite, sur le grand fait que Dieu a agréé l'oeuvre accomplie par Christ, et que vos âmes demeurent dans cette précieuse vérité. Mais ensuite, ce qu'il nous faut, et ce a quoi je voudrais que nous nous appliquions, c'est de plus en plus à connaître l'adorable Personne qui a opéré cette oeuvre pour nous, et à réaliser la communion à laquelle nous avons été appelés.

En Romains 8 et en d'autres Ecritures, nous trouvons que nous sommes «enfants de Dieu», «fils et filles» du Seigneur Dieu Tout-puissant. Vous êtes-vous jamais arrêtés avec délices, mes bien-aimés, sur ces mots: «fils de Dieu», «enfants de Dieu?» Non pas fils des hommes, créatures qui peuvent périr; mais «fils» du Dieu, vivant, du Dieu saint, éternel, immuable! C'est quelque chose de trop grand pour que le coeur de l'homme le conçoive. Et si vous êtes fils de Dieu, vous êtes aussi «héritiers de Dieu» — rien de ce que Dieu a, qui ne soit votre héritage; et «cohéritiers de Christ» — vous partagez avec lui, votre Sauveur, ce glorieux privilège. Dans quelle relation intime avec lui, cela ne nous place-t-il point?

Si ces vérités avaient sur nos coeurs leur pleine influence, quelle vie serait la nôtre! Combien le monde nous apparaîtrait comme un pur néant! Nous aimerions, n'est-il pas vrai, que ceux qui nous entourent reconnussent la réalité de ce que nous professons être comme chrétiens? Mais pour que cela ait lieu, il nous faut marcher dans la *conscience* qu'au milieu des choses qui passent, nous possédons ce qui ne passe point, connaissant la vérité, alors que tout ce qui nous entoure n'est que mensonge, Que nous faut-il pour cela? La communion de Celui qui est la vérité; la vue par la foi de Celui qui, au-dessus de la terre et des choses visibles, reste éternellement le même dans son amour.

Le chapitre 20 de Jean ne nous parle pas de l'oeuvre du Seigneur Jésus, sauf en ce qui est impliqué dans le fait qu'il montre à ses disciples ses mains et son côté (verset 20). Mais nous y voyons beaucoup de choses touchant le Seigneur, et comment les affections des siens sont attirées vers lui. Bien-aimés, lorsque nous regardons en avant, vers l'apparition du «matin sans nuage», quelle en est pour nous la partie la plus brillante? N'est-ce pas de contempler Jésus, d'être à jamais les compagnons de l'Agneau, de le suivre partout où il ira? Ce chapitre nous montre que ce privilège commence dès ici-bas.

Mais venons-en plus particulièrement aux paroles que nous avons citées: «Nous avons vu Jésus». En Jean 16: 16, nous lisons: «Encore un peu de temps, et vous ne me verrez pas, et encore un peu de temps, et vous me verrez, parce que je m'en vais au Père». Les disciples trouvaient bien difficile de comprendre ces paroles: «Qu'est-ce que ceci qu'il nous dit: Encore un peu de temps et vous ne me verrez pas, et encore un peu de temps et vous me verrez, et:

Parce que je m'en vais au Père?» Le Seigneur leur explique alors ce qui résulterait du fait qu'il s'en allait au Père. D'abord son départ les remplirait de tristesse, mais ensuite la joie de le revoir effacerait jusqu'au souvenir de cette tristesse; ils le retrouveraient pour ne plus le perdre, et ils pourraient adresser leurs demandes avec liberté au Père, au nom de Jésus.

Bien-aimés, c'est aujourd'hui tout spécialement le temps de prier au nom de Jésus, et le temps pour le Seigneur de nous répondre — le temps de recevoir de lui plénitude de joie — de voir Jésus de nouveau — d'avoir communion avec lui. Il n'est pas question ici de pardon des péchés. Ce par quoi nous avons la rémission des péchés, c'est la croix de Jésus, c'est sa mort. Mais il a dit: «Je vous reverrai, et votre coeur se réjouira; et personne ne vous ôte votre joie». Il y a certes de la joie, et une grande joie, dans la connaissance du pardon de Dieu par l'aspersion du sang de Jésus, mais il y a quelque chose de plus, une joie qui nous est propre au milieu de tous nos troubles et de nos perplexités, une joie ineffable causée par la réalisation de la présence du Seigneur

Considérons encore un verset en Jean 14: «Je ne vous laisserai pas orphelins; je viens à vous» (verset 18). Le Seigneur allait passer tout à fait hors de ce monde; mais à ce moment où il dit: «Le monde ne me verra plus», il ajoute: Mais *vous*, vous me verrez». Quelle parole! Ce n'est plus la vue avec nos pauvres yeux mortels; c'est la vue dans la puissance de l'Esprit — vue plus réelle que si c'était dans notre corps, vue qui nous découvre sa beauté. Ah! bien-aimés, nous devrions — et c'est notre privilège — passer les jours de notre pèlerinage dans une constante communion avec Jésus, ses compagnons de chaque instant. Et comment cela? Le Seigneur répond lui-même: «Celui qui a mes commandements, et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime; et celui qui m'aime, sera aimé de mon Père, et je l'aimerai, et je me manifesterai à lui» (Jean 14: 21). Ai-je besoin de dire que ce que ces paroles expriment est vrai de *nous* maintenant par le Saint Esprit? «Jude, (non pas l'Isariote) lui dit: Seigneur, comment se fait-il que tu vas te manifester à nous, et non pas au monde?» Jude pensait à une manifestation extérieure, et glorieuse qui ne pourrait que frapper les yeux du monde. Le Seigneur, en répondant, nous apprend la nature spirituelle de cette manifestation, et nous apprend en même temps qu'elle ne se borne pas aux disciples d'alors, mais que nous pouvons en avoir la jouissance et à quelle condition: «Si *quelqu'un m'aime*, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui» (versets 22, 23). C'est ainsi que Jésus se manifeste et que l'on voit Jésus. Le coeur n'est jamais satisfait — il y a en lui un vide que rien ne peut remplir — sauf la présence de Jésus.

Considérez les mystérieuses manifestations du Seigneur aux siens dans les quarante jours qui précédèrent son élévation dans la gloire. Elles sont très diverses et variées, et étaient destinées, je le pense, à décrire la manière dont, durant son absence, il se manifesterait selon les divers besoins de ses bien-aimés. Marie de Magdala était dans une condition d'âme particulière — les disciples réunis dans la chambre dont les portes étaient fermées, étaient dans une autre condition — et Thomas dans une troisième; mais le Seigneur vient à eux dans *chaque* condition, et y répond, et les satisfait par sa présence.

Il y a, bien-aimés, une chose telle que savoir que le Seigneur est avec nous, de sorte que cette parole soit réalisée pour nous: «Personne ne vous ôte votre joie». Le Seigneur avait été retiré d'avec ses disciples. Marie pleurait à son sépulcre. Les deux disciples étaient tristes en allant à Emmaüs. Toutes leurs pensées étaient: le Seigneur n'est plus avec nous, Leurs cœurs et leurs espérances s'étaient attachés à sa Personne; ils avaient été attirés par sa grâce; ils le reconnaissaient comme le Fils de Dieu. Tout ce qu'ils attendaient et espéraient, était avec lui et dépendait de lui. Et maintenant tout était fini et ruiné, leurs cœurs étaient brisés et découragés: leur Seigneur, qui était leur joie, leur espérance, leur tout, avait disparu, n'était plus avec eux. En même temps, le grand jour de la fête solennelle de Pâque se célébrait à Jérusalem, tandis que Jésus était dans sa tombe — frappante image d'une religion sans vie! «Vous pleurerez et vous vous lamenterez», avait dit le Seigneur, «et le monde se réjouira».

Le «peu de temps» dont Jésus avait parlé, étant passé, leur tristesse est «changée en joie». Il revient pour être leur compagnon à jamais. Il ne les laissera plus. Si, par la pensée, vous entrez, bien-aimés, dans les circonstances et la tristesse des disciples ayant perdu leur Seigneur, et que par là vous mesuriez ensuite leur joie de le revoir, vous apprendrez quelle devrait être votre joie consciente et constante de l'avoir maintenant avec vous, vous accompagnant en tout lieu et sans cesse. Des épreuves et des adversités de toutes sortes peuvent fondre sur vous, mais la parole immuable est: «Je ne vous laisserai point orphelins; je viens à vous».

Remarquez ensuite, qu'outre la précieuse vérité dont votre foi jouit, savoir que Jésus par l'Esprit demeure en vous individuellement, il y a une autre vérité également importante; c'est que Jésus est au milieu de vous quand vous êtes rassemblés en son nom, selon la promesse qu'il a faite: «Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux». Lorsque nous sommes ainsi réunis, nous pouvons nous attendre à ce que le Seigneur soit au milieu de nous. Et si nous avons besoin d'un commentaire sur ce passage, nous le trouvons dans le chapitre même qui nous occupe. Qu'est ce qui avait amené les disciples ensemble dans cette chambre, dont les portes étaient fermées par crainte des Juifs? C'était, sans doute, le sentiment que tout leur avait manqué en perdant Jésus, mais c'était aussi leur commun amour pour lui. Celui qu'ils aimaient n'était plus avec eux, mais ils venaient s'entretenir ensemble de lui. Que ce fût dans l'attente de le rencontrer réellement ressuscité ou non, c'était en tout cas le nom de Jésus qui les avait réunis.

N'est-ce pas aussi le nom de Jésus qui nous rassemble? Assurément, quel autre pourrait-il y avoir? Mais prenons garde, bien-aimés, car l'Esprit Saint peut être *attristé*. S'il est vrai que le Seigneur est au milieu de nous, et si nous venons ensemble, nous attendant à sa présence, il faut aussi que, ayant eu le sentiment de cette présence, soit en joie, soit en puissance pour sonder nos cœurs, nous puissions dire en réalité. «Nous avons vu le Seigneur».

Qu'attendait, que voulait Marie de Magdala? Au milieu de beaucoup d'ignorance et d'obscurité, le Seigneur était l'objet de son âme. Elle aimait mieux l'avoir même mort, que de ne l'avoir point du tout. Elle pleurait à son tombeau, mais ce n'était pas parce qu'elle avait des doutes quant au pardon de ses péchés; non, mais parce qu'elle n'avait pas son Seigneur. Ah!

chers amis, si vous ne savez pas ce que c'est que la présence du Seigneur réalisée dans vos âmes, pleurez à cause de cela! Pleurez de ce que vous ne connaissez pas la communion habituelle avec Jésus, et demandez qu'il dégage votre coeur de ce qui l'entrave, afin que vous la connaissiez et en jouissiez.

Mes bien-aimés frères, connaissez-vous et réalisez-vous la présence du Seigneur dans vos assemblées? La connaissez-vous quand deux à deux vous marchez et vous entretenez ensemble? Et par-dessus tout, la connaissez-vous dans le secret de vos coeurs? Que ce soit votre incrédulité, ou votre orgueil, ou quelque autre chose qui fasse obstacle, c'est une raison pour répandre votre âme en larmes devant le Seigneur. Vous êtes lavés, vous êtes purifiés, vous êtes justifiés, mais si vous n'avez pas ce qui est le grand privilège d'un pécheur pardonné, c'est-à-dire — la jouissance consciente de la présence, de la société de Jésus — ah! pleurez à cause de cela.

Si vous vous réunissez sans être capables après cela de dire à ceux qui étaient dehors, à la maison, ou absents comme Thomas: «Nous avons vu le Seigneur», pleurez à cause de cela. Quelle perte n'avez-vous pas faite! Et il en devrait être de même dans vos entretiens ou quand vous êtes seuls. Est-il rien de plus précieux que ceci: l'Esprit nous révélant Christ, nous le dévoilant pour le délice de nos coeurs, nous mettant ainsi en état de dire: «Nous avons vu le Seigneur?» Ces paroles: «Je ne vous laisserai point orphelins; je viens à vous», et celles-ci: «Nous viendrons et nous ferons notre demeure chez lui», seraient-elles donc sans réalité? Oh! qu'il n'en soit pas ainsi, mais au contraire, que cette présence de Jésus soit si réelle que, si quelqu'un vous demandait de quoi vous avez joui dans vos réunions, vous puissiez dire: «Le Seigneur a été au milieu de nous; nous avons vu le Seigneur, et nos coeurs ont été remplis de joie».

Veuille le Seigneur nous accorder la grâce de réaliser *maintenant* cette grande vérité et cette précieuse promesse, Christ en nous et Christ au milieu de nous, jusqu'au moment où nous verrons le Seigneur face à face dans la gloire!

La vie, la lumière des hommes

Jean 1: 1-5 - ME 1892 page 179

La création a été faite par la Parole, mais «en elle (ou en lui) était la vie»: par celle-ci il était en relation avec une partie spéciale de la création qui est l'objet des pensées et des intentions de Dieu. La vie luisait au milieu des hommes: elle était «la lumière des hommes»; elle se révélait comme témoignage de la nature divine en rapport immédiat avec eux, d'une manière qui n'était la même à l'égard de quoi que ce soit d'autre. Dieu est lumière lui-même, mais si nous regardons à cette lumière telle qu'elle est révélée ici dans le monde, l'Écriture nous dit que «la vie était *la lumière des hommes*», la lumière *pour les hommes*; elle n'était pas pour les anges, mais pour les hommes. Dieu s'est révélé d'une manière spécialement adaptée à l'homme, en miséricorde, en patience, en grâce, etc., et toutes ces choses ne regardent point les anges. Dieu en lui-même est lumière pour tous et pour tout, mais ici Dieu est révélé comme la lumière *des hommes*, et lui qui s'est ainsi révélé, les anges ont à le chercher (comparez 1 Timothée 3: 16; 1 Pierre 1: 12). «Vu des anges»: s'ils veulent apprendre ce que Dieu est comme vie et comme lumière, il faut qu'ils apprennent ce que Christ a été sur la terre.

Or l'Écriture nous fait une déclaration remarquable: «La lumière luit dans les ténèbres; et les ténèbres ne l'ont point comprise» (verset 5). La lumière, naturellement, ne peut pas luire sans dissiper les ténèbres, mais elle luit d'une manière tout à fait étonnante: les ténèbres ne l'ont point comprise.

«En lui était la vie»: telle était sa *nature*. Il n'y eut jamais d'être créé duquel on eût pu dire: «en lui était la vie». Nous ne pouvons avoir la vie en nous-mêmes. Comme croyants, Christ est notre vie. La vie est *en lui*; notre vie est dérivée, étant de lui: «parce que lui vit, nous aussi nous vivrons» (Jean 14: 19).

A la suite de ces cinq premiers versets, l'Esprit poursuivant son sujet, nous donne les détails *historiques* sur les relations de la Parole avec la création et avec l'homme.

Gethsémané - Magnenat H.

ME 1892 page 198

*Aux rives du Cédron, la nuit silencieuse,
Invitant au repos, descendait à pas lents;
Une nuit d'orient, fraîche et mystérieuse,
Rayonnante aux clartés des cieux étincelants!
Partout un calme pur! et cette terre aimée
Déjà s'embellissait de charmes printaniers:
Les palmiers murmuraient sous la brise embaumée
Du mont des Oliviers!*

*Jusqu'à Gethsémané, le solitaire asile,
Dont un étroit sentier gravit l'escarpement,
Quelques hommes pensifs qui sortent de la ville
Dans les ombres du soir s'avancent lentement.
Ils marchent accablés, baissant les yeux à terre,
Quelque trouble secret rend leurs fronts soucieux;
Un seul d'entr'eux, les traits empreints d'un calme austère,
Regarde vers les cieux!...*

*C'est le Christ et les siens; — d'où provient leur souffrance?
Jésus, le Fils de Dieu, lui-même a soupiré...
Que peut appréhender Celui dont la puissance
Peut créer à l'instant ou détruire à son gré?
Que peut craindre Celui dont la force suprême
Commande aux sourds d'entendre, aux aveugles de voir,
Et devant qui la mort et le sépulcre même
Ont perdu leur pouvoir?*

*Voici le lieu paisible où le Maître adorable,
Après de ses amis, souvent s'est reposé;
Mais cette fois, saisi d'un trouble inexprimable,
Il se tient à l'écart, défaillant et brisé.
Puis à genoux, son âme exhale sa prière:
«Mon Dieu, délivre-moi de ce calice affreux!...
Mais que ta volonté s'accomplisse, Abba, Père,
Et non ce que je veux!»*

*De ses lèvres, trois fois cette supplique instante
S'élève vers le ciel comme un cri véhément.
Il sonde, avant la croix, la coupe d'épouvante,
La coupe d'agonie et de déchirement.
Une sueur sanglante inonde son visage,
Découle de son front, se mêle avec ses pleurs;
Mais pour l'Agneau de Dieu, ce n'est que le présage
De plus grandes douleurs!*

*Qu'est donc pour le Seigneur, ce moment redoutable?
C'est porter sur la croix les forfaits des humains;
C'est l'abandon de Dieu, la mort due au coupable;
C'est être fait péché sous des yeux trois fois saints!
Satan, vaincu jadis, plein de haine et de rage,
Revient pour l'accabler de ses traits furieux;
Car c'est son heure, il veut posséder sans partage,
Ce monde ténébreux!*

*Le Ciel même s'émeut à ce spectacle étrange:
Lui! le Fils éternel, de gloire couronné,
Lui! dont les séraphins célébraient la louange,
Accablé de douleurs, le voilà prosterné!
Le nourrisson de Dieu, les délices du Père,
Celui des mains duquel l'univers est sorti,
Le voilà seul, gisant la face contre terre,
Et comme anéanti!*

*Pour le fortifier à cette heure cruelle,
Des ordres du Très-Haut serviteur empressé,
Un ange, apparaissant dans la nuit solennelle,
Offre un baume divin au Sauveur angoissé.
L'amour enfin triomphe et marche au sacrifice!
Le Christ a devant lui la mort et l'abandon,
Mais acceptera-t-il que le pécheur périsse
Sans espoir, ni pardon?...*

*Non, le Saint ne veut pas que cette race humaine
Soit perdue à jamais sans entendre sa voix;
Non, du péché pour elle il portera la peine,
En se laissant meurtrir et clouer à la croix.
Mais il sait, en buvant à cette coupe amère,*

*Qu'un jour il goûtera les fruits de son labeur,
Et que le grain de blé qui tombe dans la terre
Reste seul s'il ne meurt!...*

*Qui donc le bénirait, l'adorerait sans cesse,
Si Jésus, sans mourir, au ciel fut remonté? -
Il s'approche des siens, endormis de tristesse,
Le coeur rempli de calme et de sérénité;
Sur ses traits resplendit une sainte assurance:
Non, le grand ennemi ne triomphera pas.
«Levez-vous, leur dit-il, car le traître s'avance;
Allons, voici Judas!...»*

*Que ce Gethsémané, chrétien, dans ta mémoire,
Reste comme un témoin vivant et solennel
De ce qu'a rencontré le Rédempteur de gloire,
Pour te fermer l'enfer et pour t'ouvrir le ciel!
Et toi, pécheur perdu, contemple l'agonie
Du Sauveur qui t'appelle et que Dieu t'a donné;
C'est pour toi qu'il souffrit la détresse infinie
De ce Gethsémané!*

«Ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons»

1 Jean 1: 3 - ME 1892 page 201

Les apôtres avaient vu de leurs yeux et entendu de leurs oreilles, ce qu'ils annonçaient. Pierre dit: «Ce n'est pas en suivant des fables ingénieusement imaginées, que nous vous avons fait connaître la puissance et la venue de notre Seigneur Jésus Christ, mais comme ayant été *témoins, oculaires* de sa majesté» (2 Pierre 1: 16). Le Seigneur dit à Paul: «Tu lui (à Dieu) seras témoin, auprès de tous les hommes, des choses que tu as *vues et entendues*» (Actes des Apôtres 22: 15). Et enfin Jean rend aussi ce témoignage: «Ce que nous avons *entendu*, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons *contemplé*, et que nos mains ont *touché*... ce que nous avons *vu et entendu*, nous vous l'annonçons» (1 Jean 1: 1-3).

L'effet béni produit sur les apôtres par ce fait, est que, quant à leur service et à leur marche, ils étaient maintenus à la hauteur de ce qu'ils avaient vu et entendu. Ils puisaient leur force dans la constante contemplation des gloires qui leur avaient été révélées, et c'est dans le même but qu'elles nous sont aussi annoncées. C'est notre précieux privilège de détourner nos regards de la scène présente de corruption et de ruine, pour les porter sur ce qui est complètement en dehors de la ruine; sur «ce que l'oeil n'a pas vu, et que l'oreille n'a pas ouï, et qui n'est pas monté au coeur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment» (1 Corinthiens 2: 9).

Toutes les bénédictions et toutes les gloires que les apôtres nous annoncent, ont leur origine et leur centre dans la gloire *personnelle* du Seigneur Jésus. Si celle-ci n'est pas honorée comme elle doit l'être, celles-là ne pourront être appréciées à leur vraie valeur. C'est seulement dans la mesure où nous le connaissons, lui, que nous pourrions comprendre ce que c'est que lui être semblables, ou ce qu'est la vie éternelle, ou quelle sera la gloire de son royaume. C'est pourquoi la connaissance du Seigneur Jésus est le fondement de toute vraie connaissance. Elle rend le coeur simple et le préserve de «la connaissance faussement ainsi nommée» (1 Timothée 6: 20), et des erreurs qui en sont la conséquence. Que seraient toutes les gloires du royaume ou du ciel sans Jésus, en supposant qu'il puisse y avoir sans lui une gloire ou une bénédiction quelconque pour une créature? Et de quelle utilité pourrait être une connaissance si élevée fût-elle, qui n'aurait pas sa source dans la connaissance de Christ? Elle laisserait le coeur froid et vide.

Dans toutes les choses glorieuses que les apôtres nous ont annoncées, si diverses soient-elles les unes des autres, la Personne de Jésus occupe néanmoins la première place. Et comme il a été dit, c'est seulement lorsque notre adorable Seigneur est l'objet de nos coeurs, que nous pouvons comprendre la vraie signification de chaque chose, et surtout des Ecritures; sans cela, leur étude n'est plus que la vaine spéculation de l'esprit humain. A quoi servait aux Juifs, par exemple, la possession des précieux oracles de Dieu, puisqu'ils n'y cherchaient pas Celui qui en est l'objet principal, savoir Christ? «Vous sondez les Ecritures, car vous, vous

estimez avoir en elles la vie éternelle, et ce sont *elles* qui rendent témoignage de *moi*: — et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie» (Jean 5: 39, 40). Combien aussi la chrétienté professante ne s'est-elle pas, sur ce même terrain, écartée de son but! De vrais croyants même sont tombés dans les plus tristes erreurs, lorsqu'ils ont perdu la simplicité quant au Christ, et n'ont pas cherché uniquement lui-même et sa gloire. En sera-t-il toujours ainsi? Non, Dieu en soit loué! Il va bientôt venir, et les paroles de l'épouse ravie à la vue de son Bien-aimé: «Mon bien-aimé est distingué entre dix mille» (Cantique des Cantiques 5: 10), sortiront mille fois répétées de la bouche de tous les rachetés.

Hélas! les dispositions égoïstes de nos pauvres coeurs nous font trop facilement perdre de vue la gloire de la Personne de Jésus, en nous portant à penser à notre propre gloire. Pierre, sur «la sainte montagne», tomba aussi dans cette faute, lorsqu'il voulut placer le Seigneur sur *le même pied* que Moïse et Elie, en étant plus occupé de sa propre gloire que de celle du Seigneur. «Maître, il est bon que *nous* soyons ici; et faisons trois tentes: une pour toi, et une pour Moïse, et une pour Elie» (Marc 9: 5). Mais la voix venant de la nuée lui montra son erreur. Et il la comprit, car, dans sa seconde épître, en rappelant la transfiguration, il place au premier plan la gloire du Seigneur. Il parle là du royaume comme de la période où la gloire de Jésus sera manifestée. Et, bien qu'ayant «part à la gloire» (1 Pierre 5: 1), il ne met pas cela en avant, mais parle uniquement de la *majesté du Seigneur Jésus*: «Comme ayant été témoins oculaires de *sa* *majesté*. Car il reçut de Dieu le Père, honneur et gloire, lorsqu'une telle voix lui fut adressée de la gloire magnifique: Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir». Quelle honte pour nous, qu'il soit devenu nécessaire de nous rappeler ce qu'est le Fils aux yeux du Père! Combien tout serait différent dans l'Assemblée de Dieu sur la terre, si tous les membres de Christ étaient remplis de Lui et de sa gloire! Nous voyons ici, de quelle manière le Père veille à la gloire de son Fils. Il peut nous placer et il nous placera, selon sa grâce, dans la même gloire avec Christ, mais il ne peut permettre que la différence personnelle entre Christ et nous disparaisse, même pour un moment. Le Saint Esprit appuie aussi avec force sur ce fait, que Christ, «en toutes choses, tienne, lui, la *première place*» (Colossiens 1: 18). Notre gloire même ne servira un jour qu'à mettre la sienne en lumière:

*A Toi seul, ô Jésus, à ta lumière pure,
O Soleil de justice, empruntant ses rayons,
L'Eglise portera, dans la gloire future,
L'éclat immaculé de tes perfections.*

Cette différence personnelle entre lui et nous est encore rehaussée d'une manière particulière sur la sainte montagne, par ces paroles: «Et la voix s'étant fait entendre, Jésus se trouva *seul*» (Luc 9: 36). Au milieu des gloires du royaume et de celles des armées célestes, il aura une place dont sa gloire personnelle est digne et que personne ne peut partager avec lui. De même qu'avant la fondation du monde, comme aussi durant sa vie ici-bas, il était l'objet des délices du Père, de même le sera-t-il dans tous les siècles au milieu d'une création rachetée (Proverbes 8: 22-31). Alors sera pleinement révélé ce que le Fils était et sera éternellement pour le coeur du Père, et aussi que tout ce que nous sommes, est uniquement

par lui. Ce n'est *qu'en lui* que Dieu peut nous avoir pour agréables. *Lui seul* est notre Sauveur, notre justice, notre vie: «Il nous a été fait sagesse de la part de Dieu, et justice, et sainteté, et rédemption». Il est pour nous l'unique source de force et de joie; il est notre consolation et notre secours durant tout le chemin, tout comme il est l'objet de notre espérance. *Lui seul* mettra fin à l'état actuel de ruine et de déshonneur jeté sur son nom, et se présentera les saints parfaitement glorifiés et purifiés en amour. *Lui seul* établira un règne éternel de justice et de paix et fera ainsi cesser les soupirs de la création. *Par lui* seul ont été créés les mondes, et par lui seul la rédemption pouvait être accomplie et les desseins de Dieu trouver leur achèvement. Combien infiniment précieux n'est donc pas le nom de Jésus! C'est pourquoi «que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur» (1 Corinthiens 1: 31).

Paul était si rempli de la gloire, de la Personne de Christ qu'il pouvait dire: «Pour moi, vivre c'est *Christ*» (Philippiens 1: 21). Autrefois ennemi de Christ, il avait pensé qu'il fallait faire beaucoup contre le nom de Jésus le Nazaréen (Actes des Apôtres 26: 9), et il avait livré les croyants à la prison et à la mort. Mais la contemplation de Christ glorifié, qui lui apparut sur le chemin près de Damas, et les paroles de sa bouche, lui découvrirent tout à coup les terribles ténèbres où il se trouvait. Il vit dans la lumière de cette gloire que l'homme naturel — même le plus excellent, avec une justice sans reproche selon la loi (Philippiens 3: 5, 6), ne peut subsister devant Dieu, et que lui-même, en persécutant les croyants, avait persécuté le Seigneur. Toute sa gloire et toute son espérance selon la chair étaient anéanties. Il vit le jugement de mort écrit sur sa vie entière, et dut reconnaître que «toute chair est comme l'herbe, et toute sa gloire comme la fleur de l'herbe» (1 Pierre 1: 24). Cette découverte douloureuse, mais nécessaire, qu'il fit, je le répète, dans la lumière de la gloire de Christ, eut pour effet l'entier abandon de son moi et de toute association avec *ce* monde; rien ne lui resta comme fondement d'espérance que *Jésus seul*. En Celui qu'il avait persécuté d'une manière si outrageante, il trouva son Sauveur qui l'avait aimé et s'était livré lui-même pour lui. Par la foi en Jésus, son coeur brisé trouva le repos et la paix. Plus que cela, il pouvait maintenant dire: «N'ayant pas ma justice qui est de la loi, mais celle qui est par la foi en Christ — la justice qui est de Dieu, moyennant la foi» (Philippiens 3: 9). Dans cette lumière qui surpassait en éclat la splendeur du soleil et qui le jeta dans la poussière, il n'avait pas seulement reconnu le néant du vieil homme, mais il avait vu aussi la position du nouvel homme en Christ selon les conseils de Dieu — position entièrement nouvelle et céleste qui a son expression parfaite en Christ ressuscité et glorifié.

Christ dans la gloire est l'expression de la justice de Dieu. Dieu a montré sa justice en ressuscitant et en plaçant à sa droite «au-dessus de tout nom qui se nomme», Christ qui, dans sa vie et sa mort ici-bas, l'avait parfaitement glorifié. Or en lui nous sommes devenus la justice de Dieu (2 Corinthiens 5: 21). Nous sommes devant Dieu en Christ, selon l'infinie valeur de sa Personne et de son oeuvre. En vérité, la connaissance de ce fait rend la Personne de Christ l'objet de nos plus intimes affections, de notre admiration et de notre adoration.

En même temps, comme membres du corps de Christ et comme son épouse, nous sommes placés dans une relation avec lui telle, qu'on n'en peut imaginer de plus étroite et de

plus tendre. Dieu a donné Celui qu'il a glorifié, comme «Chef sur toutes choses à l'Assemblée qui est son corps, la plénitude de Celui qui remplit tout en tous» (Ephésiens 1: 23). L'Assemblée prend ainsi avec Christ la première place dans les conseils éternel de Dieu et dans la création tout entière. De même qu'Eve formait avec Adam; le chef de la création inférieure, un tout et complétait celui-ci, ainsi l'Assemblée est la plénitude du Christ, le dernier Adam. C'est pourquoi elle est l'objet de son amour le plus tendre. De même que l'homme et la femme sont une seule chair, ainsi en est-il de Christ et de l'Assemblée (Ephésiens 5: 29-33), et comme la femme procède de l'homme (1 Corinthiens 11: 8), l'Assemblée aussi procède de Christ. Dans toute la création, il ne se trouvait point pour Adam d'aide semblable à lui (Genèse 2: 20). Les anges étaient loin au-dessus de lui, les animaux bien loin au-dessous en Eve seul il trouva celle qui lui correspondait elle procédait de lui. L'Assemblée est de Christ qui est Chef sur toutes choses, aussi bien sur les choses terrestres, que sur les anges, les principautés et les puissances dans les cieux. Christ peut dire de l'Assemblée seule, comme Adam le disait d'Eve: «Cette fois, celle-ci est os de mes os et chair, de ma chair; celle-ci sera appelée femme (Isha), parce qu'elle a été prise de l'homme (Ish)» (Genèse 2: 23; Ephésiens 5: 30-33). Comme Eve portait le nom de son mari, ainsi l'Assemblée est nommée du nom de Christ (comparez Genèse 5: 2; 1 Corinthiens 12: 12). Et de même que l'homme quitte son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, de même Christ est venu de la gloire ici-bas, et s'est livré lui-même pour l'Assemblée (Ephésiens 5: 25). Il l'a aimée, parce qu'elle est de lui et que Dieu la lui a amenée.

C'est là le grand mystère qui, dès les siècles, était caché en Dieu, et qui fut révélé à l'apôtre Paul par le Saint Esprit, afin qu'il nous le communiquât. C'est pourquoi il dit: «A moi, qui suis moins que le moindre de tous les saints, cette grâce a été donnée d'annoncer parmi les nations les richesses insondables du Christ» (Ephésiens 3: 8). Il était l'instrument préparé et qualifié pour cette proclamation. Lui qui était auparavant un blasphémateur, un persécuteur et un outrageux, eut le privilège de faire dans son propre cœur l'expérience de la grâce insondable de Dieu (1 Timothée 1: 13, 14), et il lui fut accordé de jeter un regard dans la gloire de Christ. Et il fut choisi pour annoncer la grâce et la gloire de Christ à ceux qui étaient enfants de colère et n'avaient aucun droit quelconque à aucune bénédiction. Quelle merveilleuse grâce! Les païens, enfants de colère, et Saul, un blasphémateur, un persécuteur et un outrageux quant à Christ — tels étaient les cohéritiers, et du même corps, et coparticipants de la promesse dans le Christ Jésus! (Ephésiens 3: 6). Il n'y avait aucune différence entre Juifs et gentils. Le premier entre les Juifs était le premier des pécheurs (comparez Philippiens 3: 4-6 et 1 Timothée 1: 15); tous étaient sur le terrain d'Adam que Dieu avait chassé du paradis; le lot de tous était la malédiction, «les ronces et les épines», et finalement, la mort. Et voici, ces pécheurs perdus sans espérance, dans la plus profonde des misères, entrent par la foi dans la possession des richesses insondables du Christ, dans la perfection et la plénitude de ce que Christ est aux yeux de Dieu. «En lui habite toute la plénitude de la déité corporellement; et vous êtes accomplis en lui, qui est le chef de toute principauté et de toute autorité» (Colossiens 2: 9, 10). Quel fait surprenant! Christ, dans son amour divin, est venu vers nous, dans la condition de péché et de mort où nous étions, afin de satisfaire par sa mort à toutes les exigences de la justice de Dieu, et afin de nous introduire

selon la puissance divine de sa résurrection dans la position même où il se trouve devant Dieu comme homme glorifié.

Tandis que Pierre place devant nos yeux le Seigneur dans sa gloire, comme Celui qui rétablit toutes choses, Paul nous montre le Christ glorifié et l'Assemblée en lui dans les lieux célestes. Sous le premier aspect, il est Celui qui accomplit les conseils de Dieu *dans le temps*, l'espérance d'Israël et le libérateur de la création; il établira son royaume et y introduira Israël — un royaume préparé pour eux dès la fondation du monde (Matthieu 25: 34). Sous l'autre aspect, il est, en union avec l'Assemblée, le point central des desseins *éternels* de Dieu: l'Assemblée, ou plutôt ses membres, sont élus en lui *dès avant* la fondation du monde (Ephésiens 1: 4). Mais afin que ces conseils pussent être accomplis, la rédemption était nécessaire, et quel autre pouvait l'accomplir que Celui-là seul qui est en même temps vrai Dieu et vrai homme? Celui qui, dans sa Personne, était le vrai Dieu et la vie éternelle, pouvait seul se présenter pour nous en jugement, et souffrir la mort sans être retenu par elle.

La gloire du Seigneur comme Fils de Dieu et vie éternelle, manifestée sur cette terre, est l'objet dont s'occupe l'apôtre Jean. Son évangile commence par l'exposition de cette gloire. «Au commencement était la Parole, et la Parole était auprès de Dieu, et la Parole était Dieu». Nous avons ici le Fils de Dieu comme seconde Personne de la déité dans son être éternel, avant que rien ne fût créé. C'est une chose des plus solennelles pour une créature, d'être admise à pénétrer dans le sanctuaire de l'éternité et d'y contempler la grandeur de Celui qui est la source de toute existence. «Toutes choses furent faites par elle, et sans elle pas une seule chose ne fut faite de ce qui a été fait». Les choses visibles et les invisibles avec toute leur gloire lui doivent leur être. Nulle intelligence humaine ne peut sonder la grandeur et la gloire des choses visibles, et les invisibles lui sont entièrement cachées. Combien grande et insondable doit donc être la gloire de Celui par qui elles sont venues à exister!

«En lui était la vie» (verset 4). Remarquez la différence que fait ici l'Esprit Saint entre ce qui *était*, et ce qui *a été fait*. La vie *n'a pas été faite*, mais elle *était*, divine et éternelle comme la Personne du Fils. Elle était dans le Fils et ne pouvait être révélée, à moins que le Fils lui-même ne le fût. Aussi personne ne peut la recevoir, si ce n'est en recevant le Fils lui-même. «Et cette vie est dans son Fils: celui qui a le Fils a la vie» (1 Jean 5: 11, 12).

Jusqu'au verset 4, il est seulement question de ce que le Seigneur était en lui-même, avant que le monde fût — la Parole, le vrai Dieu et la vie éternelle. C'est comme tel qu'il a été révélé dans ce monde: «Et la Parole devint chair, et habita au milieu de nous (et nous vîmes sa gloire, une gloire comme d'un Fils unique de la part du Père) pleine de grâce et de vérité» (verset 14). Tout ce que l'on voyait et entendait de lui, était l'expression de Dieu et de la vie éternelle. Lorsque les Juifs demandèrent à Jésus qui il était, il répondit: «Absolument ce qu'aussi je vous dis» (Jean 8: 25). Il avait fait connaître le Père, et celui qui le voyait, voyait le Père (Jean 1: 18; 14: 9).

Tandis que Paul voit l'homme en Christ devant Dieu dans les lieux célestes, Jean contemple Dieu devant les hommes sur la terre. Il suppose la ruine de toutes choses ici-bas,

et introduit le Fils de Dieu comme Celui qui se révèle dans sa gloire propre, tel qu'il est. C'est le signe caractéristique particulier aux écrits et au service de Jean. Il annonce ce qui est éternel et immuable. Soir évangile commence avec ce qui *était au commencement*, et son épître avec ce qui était *dès le commencement*. Et dans son Apocalypse, il nous montre, comme résultat des voies de Dieu, l'état éternel, le domaine propre de la vie éternelle, où Dieu est tout en tous.

L'oeuvre des apôtres, pour autant que confiée à l'homme et dépendante de lui, est tombée en ruine. Pierre, l'apôtre de la circoncision, pouvait dire avec le Seigneur, par rapport à Israël: «J'ai travaillé en vain, j'ai consumé ma force pour le néant et en vain... Israël ne s'est point rassemblé» (Esaïe 49: 4, 5). C'est en vain qu'il fit entendre à Israël ces paroles: «Et maintenant, frères, je sais que vous l'avez fait par ignorance... Repentez-vous donc et vous convertissez, pour que vos péchés soient effacés: en sorte que viennent des temps de rafraîchissement de devant la présence du Seigneur» (Actes des Apôtres 3: 17-19). La lapidation d'Etienne et la dispersion de l'Assemblée par la persécution furent la réponse que donnèrent les Juifs. Paul, l'apôtre des nations pour tirer et rassembler du milieu d'elles l'Eglise, avait posé le fondement comme un sage architecte. Mais de son vivant déjà, la ruine avait atteint l'oeuvre, et il dut prononcer ces paroles: «Tu sais ceci, que tous ceux qui sont en Asie se sont détournés de moi». L'Eglise est devenue comme une grande maison dans laquelle se trouvent des vases à honneur et des vases à déshonneur (2 Timothée 1: 15; 2: 20). Ainsi, après que non seulement la ruine d'Israël, mais aussi celle de l'Assemblée considérée comme la dernière dispensation de Dieu sous la responsabilité de l'homme, ont été posées comme un fait, Jean nous ramène à ce qui *était dès le commencement* (*). Il nous signale, comme unique appui de la foi, le *Fils de Dieu* dans sa propre perfection divine et comme la vie éternelle.

(*) Il faut remarquer ici, que ses écrits ont paru les derniers d'entre les écrits inspirés, après que la ruine de l'Eglise s'était déjà fort accentuée — précieux témoignage des soins prévoyants de Dieu pour les siens.

Quel soulagement pour le coeur, au milieu de la ruine qui nous entoure, de pouvoir regarder à lui et nous reposer en lui qui est la perfection même! de posséder en lui ce qui n'est sujet à aucune ruine, c'est-à-dire la vie éternelle! C'est ce qui faisait la consolation de l'apôtre contemplant cette ruine avec douleur. Il disait: «Toutefois le solide fondement de Dieu demeure» (2 Timothée 2: 19). Lui, Christ, le Fils du Dieu vivant, est le Rocher duquel il disait lui-même: «Sur ce roc je bâtirai mon assemblée, et les portes du hadès ne prévaudront point contre elle» (Matthieu 16: 16, 18).

Dans son évangile, Jean nous montre le Fils de Dieu marchant sur la terre et traversant les diverses circonstances de cette vie; et tout ce que nous voyons et entendons de lui, est l'expression de la perfection, l'expression de la vie éternelle. Bien que véritablement homme, il était dans toutes ses paroles et dans toutes ses oeuvres l'expression de la perfection; tout était à sa vraie place et en parfaite harmonie avec sa nature divine. Son humanité même et les besoins qui s'y rattachaient, n'étaient que l'expression de l'amour parfait et divin qui l'avait conduit à descendre dans un aussi profond abaissement. Sa parfaite obéissance jusqu'à la

mort, la mort même de la croix; son renoncement parfait à tout ce à quoi il avait droit; sa position au puits de Jacob, où assis, étant lassé du chemin, il sollicitait d'une misérable pécheresse un peu d'eau pour étancher sa soif; sa profonde sympathie au sépulcre de Lazare, où il versa des larmes — tout était l'expression de l'amour divin digne de toute adoration. Il s'était fait le serviteur de tous, et était venu afin de donner sa vie en rançon pour plusieurs. Quel amour! Le Père seul pouvait apprécier et honorer à sa pleine valeur un tel amour. «A cause de ceci le Père m'aime, c'est que moi je laisse ma vie, afin que je la reprenne» (Jean 10: 17). Hélas! l'homme, au lieu de tomber en adorant devant le Fils de Dieu qui volontairement s'est abaissé si profondément, n'a trouvé dans cet abaissement qu'une occasion de le mépriser!

Ainsi, le Fils de Dieu fut en toutes ces choses la manifestation de la vie éternelle sur la terre. C'est lui que les apôtres ont entendu, vu de leurs yeux, contemplé et touché de leurs mains! et ce qu'ils ont entendu, vu et touché, était la «Parole de la vie», la vie éternelle. C'est ce qu'ils ont annoncé dès le commencement (du christianisme). «Ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons» (1 Jean 1: 3).

Comme nous l'avons déjà remarqué, Jean suppose, non seulement la ruine du judaïsme, mais aussi celle du christianisme. Déjà de son temps, il y avait des antichrists et des séducteurs qui ne demeuraient pas dans la doctrine du Christ, mais qui menaient en avant (1 Jean 2: 18; 2 Jean 9). Nous voyons de nos jours à quel point la ruine est venue, même de vrais chrétiens se trouvent dans une terrible confusion. Mais cette confusion a sa source uniquement dans le manque de simplicité quant à Christ. Voulons-nous être préservés de toutes les spéculations de l'esprit humain, tenons ferme à «ce qui était dès le commencement». C'est ce qui nous maintient dans la simplicité, nous donne de la solidité, nous garde dans la communion du Père et du Fils et rend notre joie accomplie. Ce qui «était dès le commencement» suffit à tous les chrétiens, vieux ou jeunes, forts ou faibles, comme pierre de touche pour distinguer la vérité de l'erreur. C'est aux petits enfants qu'il est dit: «Pour vous, que ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous: si ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous, vous aussi vous demeurerez dans le Fils et dans le Père» (1 Jean 2: 24). Et des pères, il est dit qu'ils ont connu et connaissent «Celui qui est dès le commencement» (1 Jean 2: 13).

Les paroles: «Celui qui est dès le commencement», ont la même signification que celles-ci: «Ce qui était dès le commencement», et désignent le Fils de Dieu comme le commencement du christianisme. Il est ce qui imprime à celui-ci son caractère propre. Il est la vie du chrétien; par lui, nous sommes introduits dans sa propre relation avec Dieu, dans le même rapport intime avec le Père — rapport qui est en dehors de toute relation avec ce monde où ne règnent que la mort et les ténèbres. Nous sommes rendus propres à être dans cette relation avec Dieu, parce que nous sommes devenus participants de sa nature; car il est lui-même notre vie. En vertu de ce fait, nous sommes, un avec lui, et ses intérêts, ses sentiments et ses joies, aussi bien que ses expériences dans son sentier solitaire ici-bas, deviennent les nôtres. Envoyé par le Père dans un monde pécheur, où il était étranger et

inconnu, il a marché dans une communion non interrompue avec le Père. Comme elle avait été dès l'éternité, telle elle demeura, parfaite et sans interruption, durant toute sa marche sur la terre. Homme parfait, il était cependant «le Fils unique, qui est dans le sein du Père... le fils de l'homme qui est dans le ciel» (Jean 1: 18; 3: 13). «Après du Père» est, Pour ainsi dire, la demeure propre de la vie éternelle.

Jean dit: «Nous avons vu, et nous déclarons, et nous vous annonçons la vie éternelle, qui était auprès du Père, et qui nous a été manifestée» (1 Jean 1: 2). Chacun de ceux qui possèdent cette vie, est introduit par là pour toujours dans la communion du Père et du Fils. C'est la vie du chrétien, c'est son privilège, de connaître le Père et le Fils. «Et c'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ» (Jean 17: 3). Nul ne peut connaître le Père, s'il n'est pas un enfant de Dieu, né de lui. «Je le connais», dit le Seigneur, «car je viens de lui» (Jean 7: 29). Il faut posséder la nature divine, pour le connaître. La connaissance du Père n'est donc pas le privilège seulement de quelques chrétiens mûris et avancés, mais *tous* les vrais chrétiens la possèdent, qu'ils soient petits enfants, jeunes gens ou pères. «Je vous écris, petits enfants, *parce que vous connaissez le Père*» (1 Jean 2: 13). De tous il est dit qu'ils ont la vie éternelle, et ainsi la nature divine. «Je vous ai écrit ces choses afin que vous sachiez que *vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu*» (1 Jean 5: 13). Quel ineffable privilège qu'en vertu de cette vie, même le plus faible croyant soit introduit dans la communion du Père et du Fils!

C'est ce que nous confirme le Seigneur lui-même, lorsqu'il dit de tous ceux qui viendraient à croire en lui par la parole des apôtres: «Afin que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi, afin qu'eux aussi soient un en nous... moi en eux, et toi en moi, afin qu'ils soient consommés en un» (Jean 17: 21-23). Cette position bénie ne dépend absolument, point de notre connaissance ni de notre état spirituel, mais uniquement du fait que, par la foi au Fils de Dieu, nous avons la vie éternelle. C'est la position de tout vrai chrétien dès l'instant où il est devenu participant du salut. Il entre immédiatement dans la perfection de la nature divine, alors même que la connaissance qu'il en a puisse être extrêmement faible. C'est sur ce fait que Jean insiste constamment dans ses épîtres, et c'est ce qui dès le commencement a caractérisé le christianisme. «*Quiconque confessera que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui, et lui en Dieu*» (1 Jean 4: 15). La connaissance et la réalisation de ces privilèges bénis sont autre chose, mais notre place est dans le Père et dans le Fils.

Il existe, sans doute, une grande différence dans l'état pratique des chrétiens, et malheureusement chez un grand nombre cet état répond très peu à leur haute position. En général, il est de nos jours à un degré bien bas, bien qu'il puisse y avoir beaucoup de connaissance. Mais ce qui caractérise un état vraiment spirituel n'est pas une grande connaissance, mais *l'amour pour la Personne du Seigneur Jésus*; et c'est là malheureusement ce qui est faible. Toutefois, quelque triste et humiliant que ce soit pour nous tous, cela ne change rien au fait que tout vrai chrétien possède la vie éternelle, et la divine perfection de cette vie n'en est nullement atteinte. La conscience de cette vérité est infiniment précieuse pour le coeur, et ne peut avoir pour effet que d'élever notre état spirituel. Nous possédons la

vie par laquelle Dieu a été parfaitement glorifié dans un monde de péché, et qu'aucune puissance de l'ennemi n'a été capable de vaincre. Ni le monde, ni le péché, ni la mort, ni le diable, n'ont pu en rien y porter atteinte; elle est restée immuablement ce qu'elle *était* au commencement. Quel privilège pour le chrétien de pouvoir contempler la puissance et la pureté parfaite de cette vie, et dire: «C'est ma vie!»

Mais si la puissance et la perfection de la vie éternelle se sont ainsi révélées ici-bas sur la scène du péché et de la mort, que sera son plein déploiement dans son domaine propre, là où tout se trouvera en parfait accord avec elle! C'est ce que nous montre Jean, à la fin du livre de la Révélation. Là il lui est donné de contempler la vie dans toute sa puissance souveraine et sa plénitude, sous l'image d'un fleuve. De même que maintenant la domination de la mort répand partout la douleur et l'effroi, alors la puissance de la vie renouvellera tout pour un printemps éternel, «un matin sans nuages» (2 Samuel 23: 4). Il est intéressant de voir comme la conclusion de la parole de Dieu se relie à son commencement, pour montrer quels étaient les vrais desseins de Dieu dès le commencement, et comment toutes ses voies ont concouru à leur accomplissement.

Le fleuve et l'arbre de vie de l'Eden se retrouvent à la fin. Entre ces deux points extrêmes se voient l'activité de Satan, la chute de l'homme et la complète ruine d'une création déchue. Mais à travers tout, on voit couler pour ainsi dire le fleuve de la vie reliant comme par un fil d'or les deux extrémités, et dispensant la vie à tous ceux qui sont altérés et qui ne peuvent trouver aucune satisfaction dans ce monde. Ils puisent à ses eaux la consolation, la force et le rafraîchissement, et sont ainsi rendus capables de devenir pour d'autres des canaux d'eau vive. Aussi intarissable que le fleuve même, est la force de ceux qui s'y abreuvent. «C'est pourquoi nous ne craignons point, quand la terre serait transportée de sa place, et que les montagnes seraient remuées et jetées au coeur des mers; quand ses eaux mugiraient, qu'elles écumeraient, et que les montagnes seraient ébranlées à cause de son emportement. Il y a un *fleuve* dont les ruisseaux réjouissent la ville de Dieu, le saint lieu des demeures du Très-haut. Dieu est au milieu d'elle; elle ne sera pas ébranlée. Dieu la secourra au lever du matin» (Psaumes 46; Jean 7: 37-39). Le cours du temps présent prendra fin, avec ses douleurs, ses difficultés et ses épreuves; la puissance du serpent ancien sera brisée et toute conséquence de son activité effacée jusqu'à la moindre trace; mais le fleuve de la vie, avec une force et une plénitude qui ne défaudront point, demeurera d'éternité en éternité les rafraîchissantes délices des rachetés.

Puissions-nous, semblables au prophète, chercher à sonder les insondables profondeurs de ce fleuve! (Ezéchiel 47: 3-5). Puissions-nous, par la foi et dans la puissance de l'Esprit, nous plonger dans l'immensité insondable de Celui qui nous est présenté par cette image — dans la gloire du Fils unique du Père, de Celui qui «était au commencement» — et de sa plénitude recevoir grâce sur grâce! Oui, que le Seigneur nous accorde de nous oublier nous-mêmes, pour nous perdre en Celui en qui habite toute la plénitude de la Dité corporellement.

Quelques notes sur l'épître aux Hébreux

ME 1892 page 230 - ME 1893 page 25

Cette épître s'adresse à des chrétiens sortis du judaïsme, qui restaient encore attachés à son culte et à ses cérémonies et qui, ne voyant pas la réalisation de leurs espérances en Christ comme Messie terrestre, exposés au contraire à la persécution, étaient en danger de se décourager et de retourner en arrière vers l'ancien ordre de choses. L'Esprit Saint leur fait voir que cet ordre de choses terrestre n'était que transitoire, et établit la supériorité du christianisme, du nouvel ordre de choses où tout est céleste et permanent. Pour cela, tout en montrant en quoi les deux systèmes, tous deux établis de Dieu sont semblables, il fait ressortir leurs contrastes, et démontre ainsi que le premier, consistant en ombres et figures, a dû faire place au second qui ne renferme que les réalités.

Dans son discours, l'auteur de l'épître procède progressivement. Il enlève du judaïsme pièce après pièce, pour le remplacer par quelque chose de plus excellent, jusqu'au dernier chapitre où il conclut par la nécessité d'abandonner décidément un ordre de choses qui a fini son temps, pour se trouver avec Christ hors du camp en portant son opprobre. Il montre finalement que ceux qui restent attachés aux ordonnances judaïques, ne peuvent participer à l'autel des chrétiens, de même que, dans le corps de l'épître, il avait averti ses lecteurs des terribles conséquences résultant de l'abandon du christianisme après l'avoir connu. Quelle grâce aussi de la part du Seigneur de détacher du judaïsme ces chrétiens hébreux, au moment où la ruine finale de Jérusalem et du temple mettait effectivement fin aux ordonnances! Quel bonheur pour eux d'être rattachés à un Christ céleste, le même hier et aujourd'hui et éternellement!

L'auteur de l'épître ne se nomme pas. Il ne se présente pas comme apôtre, parce qu'il veut diriger nos regards vers le grand Apôtre, Jésus (chapitre 3: 1). Il se place au milieu de ceux auxquels il s'adresse, comme faisant partie avec eux d'une classe de personnes qui sont en relation avec Dieu depuis longtemps. Telle était, en effet, la position des Juifs: pour eux, le christianisme, nouvelle relation avec Dieu, se soude, pour ainsi dire, à une relation antérieure. Il n'en était pas de même des gentils qui, à proprement parler, n'avaient eu de relations antérieures qu'avec les démons (1 Corinthiens 10: 20-22).

Chapitre 1

(Verset 1). *Dieu a parlé*, ainsi commence notre épître. Quel fait immense! Dieu a donné à l'homme une *Révélation* de lui-même et de ses desseins. Et il l'a fait de deux manières successives — par les prophètes, puis directement dans le Fils. «Aux pères par les prophètes», cela nous rappelle que c'est aux Juifs que «les oracles de Dieu ont été confiés». Privilège grand de toute manière, dit l'apôtre (Romains 3: 2). Dieu avait donc parlé autrefois ou anciennement aux pères — aux pères, aux ancêtres du peuple juif d'alors, expression que nous trouvons

souvent dans le Nouveau Testament (Jean 7: 22; Actes des Apôtres 13: 32; Romains 9: 5; etc.). Et il leur avait parlé à plusieurs reprises et en plusieurs manières, leur donnant des révélations successives et progressives des desseins qu'il voulait accomplir. C'était par les prophètes, ces saints hommes de Dieu qui, poussés par l'Esprit Saint, ont parlé (2 Pierre 1: 21); les prophètes, à commencer depuis Moïse, le plus éminent de tous, selon ce qui est dit: «Et il ne s'est plus levé en Israël de prophète tel que Moïse» (Deutéronome 34: 10), jusqu'à Malachie, durant un espace de plus de mille années. Tous ces prophètes annonçaient Celui qui devait venir accomplir leurs paroles, et cela dans des révélations toujours plus précises. Moïse avait dit: «L'Eternel, ton Dieu, te suscitera un prophète tel que moi» (Deutéronome 18: 15), et Malachie termine l'Ancien Testament par cette parole: «Voici, j'envoie mon messenger, et il préparera le chemin devant moi; et le Seigneur que vous cherchez viendra soudain à son temple, et l'Ange de l'alliance en qui vous prenez plaisir, — voici il vient» (Malachie 3: 1). Dieu ayant ainsi parlé aux pères par les prophètes durant cette longue période de temps, quand elle a été terminée — «à la fin de ces jours» — «nous a parlé *dans* le Fils» — c'est la révélation des pensées de Dieu par lui-même *dans le Fils*; Dieu est là qui parle lui-même, et non plus médiatement, par l'intermédiaire d'hommes «poussés par l'Esprit Saint». Quelle immense supériorité dans cette révélation, dans cette nouvelle relation de Dieu avec les Juifs; elle devait les saisir: mais on voit en même temps qu'elle se rattache à l'ancienne. Dans les deux cas, c'est Dieu qui a parlé, voilà la similarité; mais le contraste est en ce que, dans le second cas, c'est Dieu lui-même qui a parlé, et, dans le premier, qu'il l'a fait par l'intermédiaire d'autres (*).

(*) «Dieu, en parlant *par* (ou *dans*) les prophètes, reste distinct de ceux-ci; il se sert d'eux comme d'une bouche pour lui. En parlant *dans* (le) Fils, littéralement: *en fils*, non pas, exactement, *comme fils* (parce que cette expression donnerait le caractère de la manière de parler), Dieu parle lui-même, non par un autre, non comme le Père, ni en la personne du Père, non pas seulement par le Saint Esprit en se servant d'une personne non divine, mais comme Personne divine lui-même, et cette Personne étant *le Fils*». (Note du Nouveau Testament, version Pau-Vevey, 1872)

Le fait que Dieu a parlé dans le Fils introduit immédiatement l'idée de l'incarnation, mais en établissant toute la gloire de sa Personne. Et il faut remarquer, en effet, que ce qui ressort dans ce chapitre, au sujet de la dignité de la Personne du Fils, c'est sa divinité dans l'humanité: le Dieu homme a parlé; Dieu est descendu au milieu de nous.

Ainsi, au verset 2: Dieu a «*établi*» le Fils «héritier de toutes choses»; cela implique aussi son humanité; car c'est après avoir souffert et avoir été exalté à la droite de Dieu comme homme ressuscité, que Dieu, selon ses conseils, met toutes choses sous ses pieds et lui en donne la possession (Philippiens 2: 6-11; Psaumes 2: 8). Mais c'est comme *Fils* qu'il doit ainsi posséder glorieusement toutes choses.

Mais de plus, il est le Créateur. C'est par lui que Dieu a fait «les mondes», c'est-à-dire tous les vastes systèmes de cet univers: tout ce qui existe dans le temps et dans l'espace. Vérité sur laquelle insistent à plusieurs reprises et avec force les écrivains sacrés (Jean 1: 3, 10; Colossiens 1: 15, 16), et qui nous fait connaître la gloire et la puissance du Fils. Les mondes qui circulent dans les cieux et disent la gloire de Dieu, c'est lui qui les a faits et c'est lui qui nous a parlé.

Aussi est-il (verset 3) «le resplendissement de la gloire de Dieu et l'empreinte de sa substance», autre trait de sa grandeur divine. Il est dans sa Personne la révélation de Dieu lui-même. De même que la lumière nous est révélée par son resplendissement, par son éclat, de même en Christ nous voyons briller les rayons de la gloire, c'est-à-dire des perfections de Dieu. Il nous révèle ainsi Celui «qui habite la lumière inaccessible» (1 Timothée 6: 16). Il est l'empreinte de sa substance ou de son être, de ce que Dieu est en lui-même. Comme un sceau apposé sur de la cire reproduit exactement tous les traits du sceau lui-même, ainsi en Christ se montrait, d'une manière parfaite, tout ce que Dieu est, et tout cela a été vu dans sa Personne ici-bas, dans ce qu'il disait et dans ce qu'il faisait. «Personne ne vit jamais Dieu; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître». Et «celui qui m'a vu», dit Jésus, «a vu le Père» (Jean 1: 18; 14: 9).

De plus, il soutient «toutes choses par la parole de sa puissance». Sa parole a cette puissance divine par laquelle, non seulement il a tiré toutes choses du néant, et les a bien ordonnées, mais par laquelle il maintient leur existence et leur ordre, et les gouverne. Sans elle, sans son action constante, elles cesseraient d'exister; elles tomberaient dans la confusion et le néant. Les effets de cette puissance se manifestaient quand il était sur la terre. Il tançait le vent et disait à la mer: «Fais silence, tais-toi!» (Marc 4: 39). C'est sur son ordre tacite que les poissons venaient remplir les filets de Pierre (Luc 5: 4-6).

Telle est sa gloire divine personnelle. Mais il y a une autre partie de sa gloire, divine aussi, sans doute, mais manifestée dans la nature humaine, et ne pouvant l'être que là (chapitre 2: 10, 14). Il a «*fait par lui-même la purification des péchés*». C'est l'oeuvre de la rédemption accomplie sur la croix, mais c'est sa propre oeuvre, une oeuvre divine dont toute la gloire lui revient personnellement. Les pécheurs qui en bénéficient ne sont pas en vue ici. C'est une oeuvre que lui seul pouvait accomplir, lui, Dieu et homme en même temps, et dont la gloire s'ajoute à celle de ses oeuvres en création, bien qu'infiniment supérieure et d'un autre ordre. Chose merveilleuse que le Fils, l'héritier de toutes choses, le Créateur, en qui se montre la splendeur de la gloire de Dieu et son parfait caractère, soit Celui qui «*fait par lui-même la purification des péchés*». Combien ce qu'il est rehausse la grandeur de cette oeuvre!

L'ayant ainsi accomplie, et en vertu de cette oeuvre même, «*Il s'est assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux*». Telle est actuellement sa position comme Homme, mais toujours Dieu. Remarquons qu'ici, dans ce passage, il n'est pas envisagé comme le Fils de l'homme dépendant de Dieu pour sa résurrection et son exaltation en haut, ainsi que nous le voyons dans les Actes et dans les Ephésiens; c'est lui-même qui, ayant fait la purification des péchés par lui-même, par son sacrifice (chapitre 9: 26), vient prendre cette place comme lui appartenant de droit. Il est le Fils, le Créateur, une Personne divine, la révélation de Dieu; il est aussi le Rédempteur, exalté maintenant à la droite de Dieu. Telle est sa gloire personnelle, telle sa position glorieuse. C'est bien le Messie, mais le Messie occupant une position céleste, après avoir accompli l'oeuvre du salut. Quelle chose propre à détacher les chrétiens juifs du judaïsme en les rattachant au ciel, et quel effet aura aussi sur nos coeurs de contempler là haut notre Jésus!

(Verset 4). «Etant devenu d'autant plus excellent que les anges, qu'il a hérité d'un nom plus excellent qu'eux». L'auteur de l'épître va maintenant établir l'excellence de Jésus au-dessus des anges, ces créatures célestes, «puissants en force». Et il le fait, ainsi qu'il le fera à l'égard de tous les traits du système juif, pour montrer la supériorité du christianisme. Dieu s'était fréquemment servi du ministère des anges dans ses rapports avec le peuple d'Israël et avec ses ancêtres. Les Juifs avaient «reçu la loi par la disposition des anges», et ils s'en glorifiaient (Actes des Apôtres 7: 53; Hébreux 2: 2; Galates 3: 19). L'apôtre va montrer la supériorité de Christ, par divers passages de l'Ancien Testament et d'abord en ce qu'il a hérité comme d'une chose qui lui est propre, d'un nom plus excellent que celui d'ange; un nom par lequel Dieu a révélé ce qu'il est. C'est ce que nous apprend le verset suivant.

(Verset 5). «Car auquel des anges a-t-il jamais dit: Tu es mon Fils, moi je t'ai aujourd'hui engendré?» C'est là le caractère qui distingue, d'une manière absolue, Christ des anges. Il est Fils. Il est bien vrai que les anges, comme créatures sortant des mains de Dieu, sont appelés «fils de Dieu» (Job 1: 6), mais ils ne se trouvent pas avec Dieu dans cette relation spéciale qu'implique le mot *engendré*, et l'ensemble des paroles: «Tu es *mon* Fils»; ce qui indique qu'il est Fils d'une manière exclusive. Il est Fils de toute éternité; mais ce nom qui lui est donné ici, tout en indiquant cette relation, s'applique au Christ comme né sur la terre. «Je t'ai *aujourd'hui* engendré»; c'est sa relation avec Dieu dans le temps. Fils unique et éternel avant que rien n'existât, il a acquis cette position ici-bas par sa naissance miraculeuse, ainsi que l'ange l'annonce à Marie: «La sainte chose qui naîtra, sera appelée Fils de Dieu» (Luc 1: 35), et Jésus a été déterminé tel par la résurrection des morts (Romains 1: 3, 4). A cette citation du Psaume 2, l'écrivain sacré ajoute: «Moi, je lui serai pour père, et lui me sera pour fils», paroles qui, dans leur sens littéral et immédiat, s'appliquaient à Salomon, mais qui, appliquées ici à Christ par l'Esprit Saint, montrent bien qu'il s'agit de sa relation avec Dieu comme homme. C'est comme Messie, Roi en Sion, Celui dont Salomon était le type, que ces paroles désignent Christ. Et tout cela montre combien excellent est le nom dont il a hérité; combien il est au-dessus des anges.

(Verset 6). Un autre témoignage est rendu à la dignité du Seigneur. Introduit comme Premier-né dans le monde habitable, les anges même, les créatures les plus élevées, les plus rapprochées de Dieu, doivent l'adorer. Cette expression de Premier-né exprime la prééminence, comme on le voit au Psaume 89: 27. Ici, ce n'est pas comme en Romains 8: 29, «premier-né entre plusieurs frères», mais plutôt comme dans l'épître aux Colossiens, où cette expression indique sa suprématie sur toutes les choses créées.

(Versets 7-12). Les anges ne sont que des serviteurs; Dieu fait d'eux ce qu'il veut. Il en est autrement du Fils: Dieu déclare ce qu'il est. Et l'auteur de l'épître cite pour le montrer deux passages remarquables des Psaumes s'appliquant au Messie. Dans l'un, tiré du Psaume 45, sa divinité est déclarée d'une manière positive: «Ton trône, ô Dieu»; «ô Dieu, ton Dieu t'a oint»; et comme tel, bien que comme Messie, il doive avoir un trône terrestre, qu'il remettra, il a un trône éternel, un trône qui demeure aux siècles des siècles. Comme Messie, il régnera en justice, selon son caractère personnel exprimé par ces paroles: «Tu as aimé la justice et haï

l'iniquité». Une félicité parfaite, une huile de joie, sera son partage après ses souffrances; il s'associera des «compagnons», les amis de l'époux, pour partager cette joie — ce sera le résidu d'Israël — mais il demeure dans sa joie, comme en toutes choses, au-dessus de ses compagnons (voyez Hébreux 12: 2; Jean 3: 29).

Le second passage, tiré du Psaume 102, exprime d'une manière sublime et plus précise encore la gloire divine du Messie. Dans le Psaume, les versets 23 et 24 qui précèdent la citation, font entendre le cri de détresse du Messie souffrant, «retranché au milieu de ses jours», puis vient la réponse de l'Eternel, témoignage merveilleux rendu à la Personne de Christ: «Toi, dans les commencements, Seigneur, tu as fondé la terre, etc.» Ce Messie humilié, abattu, est le Créateur qui existait avant toutes choses, et qui subsistera dans l'éternité, quand il aura changé tout ce qui est muable. Pour lui, au milieu de la création, changeante et passagère, il est le même, Celui qui est et qui ne change pas, titre qui appartient à Dieu seul.

(Versets 13, 14). Un dernier trait vient compléter ce déploiement des gloires de Christ. C'est sa position actuelle. La citation est tirée du Psaume 110, que le Seigneur s'applique à lui-même (Matthieu 22: 43-45). En vertu de l'accomplissement de son oeuvre, après ses souffrances et sa mort, en vertu aussi de l'excellence divine de sa Personne, Dieu l'appelle à occuper la place suprême d'honneur et d'autorité: «Assieds-toi à ma droite», en attendant la manifestation publique de cette position glorieuse, quand Dieu mettra ses ennemis pour marchepied de ses pieds. Auquel des anges Dieu a-t-il adressé une telle parole? Auquel a-t-il donné une telle place? A aucun. Le contraste est grand entre leur position et la sienne. Toutes choses lui seront assujetties, et en attendant il est à la droite de Dieu, les anges, qui l'adorent, ne sont tous que des esprits administrateurs, aux ordres de Dieu, des serviteurs de Dieu, exerçant leur ministère en faveur des héritiers du salut. Nous avons des exemples de ce service dans plusieurs passages du livre des Actes (Actes des Apôtres 5: 19; 12: 7-10; 27: 23), et nul doute que, bien qu'invisibles à nos yeux, nous ne soyons encore au bénéfice de leurs soins. Mais il est préférable que nous ne les voyions pas, car l'homme est toujours enclin à s'attacher à l'instrument que Dieu emploie, au lieu de s'élever jusqu'à Dieu lui-même. Il vaut mieux loger des anges sans le savoir.

Tout dans ce chapitre exalte donc la gloire divine du Christ, du Fils devenu un Homme sur la terre. Puissent nos coeurs la contempler en adorant!

Chapitre 2

On peut remarquer dans toute l'épître que l'exposition de chacune des parties du sujet est suivie par une exhortation ou un appel adressé à la conscience, au coeur, ou à la responsabilité du lecteur. C'est ce que nous trouvons dans les quatre premiers versets de notre chapitre.

(Verset 1). Si Dieu nous a parlé dans le Fils, dont la grandeur divine vient d'être placée sous nos yeux, quelle attention ne devons-nous pas porter aux choses que nous avons entendues de sa bouche, avec quelle énergie ne devons-nous pas nous y attacher! Nous

sommes sans cela en danger de nous «écarter», ou de «glisser loin», comme un navire qui, au moment d'entrer dans le port, est entraîné par le courant et risque de périr.

(Verset 2). «La parole prononcée par les anges». Souvent des messagers célestes furent employés sous l'ancienne alliance pour apporter des communications divines, mais ici il s'agit spécialement de la loi. Elle a été «ordonnée par des anges», dit Paul (Galates 3: 19). «Vous qui avez reçu la loi par la disposition des anges», dit Etienne (Actes des Apôtres 7: 53). Or cette loi a été inexorable à l'égard de toute transgression et de toute désobéissance, comme le démontre l'histoire entière d'Israël.

(Versets 3, 4). Comment donc échapper à une juste rétribution, au châtement et à la condamnation, si l'on méprise la grâce qui apporte un si grand salut? La grandeur de ce salut ressort de toutes manières. Il est grand en lui-même, car il s'étend à tout ce qui nous concerne: aux transgressions, aux difficultés journalières du chemin, à la délivrance finale du résidu, à la délivrance de notre corps d'humiliation. Que trouver à sa place, si nous le négligeons? Comment échapper? Mais il est grand surtout, quand nous considérons Celui qui nous l'a apporté et qui l'a annoncé. C'est le Seigneur, le grand Apôtre de Dieu, qui l'a proclamé de son vivant et l'a accompli dans sa mort. Ensuite les apôtres, qui l'avaient entendu annoncer de sa bouche, l'ont confirmé dans leur prédication après sa mort, sa résurrection et son ascension. Mais il y a plus encore: Dieu lui-même a rendu témoignage avec eux. Le Saint- Esprit qui était en eux manifestait sa puissance divine par des signes, des prodiges et des miracles — distributions diverses de cet Esprit, selon qu'il plaisait à Dieu. Tout cela fait ressortir la grandeur du salut apporté par l'évangile.

Il est beau de voir ici l'auteur de l'épître, Paul, se placer au milieu de ceux à qui il s'adresse, comme étant lui-même au bénéfice du ministère des douze — «*nous a été confirmé*», dit-il. Paul n'avait point part à ce témoignage, dont le Seigneur dit, en Jean 15: 27: «Et vous aussi, vous rendrez témoignage; parce que *dès le commencement* vous êtes avec moi». Il fallait, comme le dit Pierre, avoir été avec ceux que Jésus avait d'abord choisis, pendant tout le temps que le Seigneur Jésus entraînait et sortait au milieu d'eux, depuis le baptême de Jean jusqu'à son ascension. Il fallait avoir été témoin de sa résurrection (Actes des Apôtres 1: 21, 22). Or Paul n'avait point été dans ce cas. Son témoignage était autre. Il avait vu Christ dans la gloire. Quand il s'agit de la révélation du mystère, de l'Eglise comme corps de Christ, Paul est le plus grand apôtre. Il n'avait rien reçu des autres quant à son ministère spécial; ceux même qui étaient des colonnes ne lui avaient rien communiqué (Galates 2). Mais ici, se plaçant au milieu des Hébreux croyants, il est, comme eux, un disciple des douze. C'est un bel exemple de la dépendance des ministères entre eux (comparez 2 Pierre 3: 15, 16).

(Verset 5). L'auteur reprend ici la suite de son discours sur la supériorité infinie du Fils comparé aux anges. Ceux-ci disparaissent devant sa gloire comme Fils de l'homme.

En Israël, les anges, comme nous l'avons vu, avaient une administration spéciale. Dans le monde actuel, dont Satan est le prince, mais où Dieu gouverne tout par sa providence, les anges ont un service à accomplir en faveur des rachetés (1: 14). Ils ont même servi le Seigneur

comme homme ici-bas (Marc 1: 13; Matthieu 4: 11). Mais il y a un «monde à venir». C'est non pas l'état éternel, car alors Christ «aura remis le royaume à Dieu le Père» (1 Corinthiens 15: 24), mais c'est le monde millénaire qui ne sera pas assujetti aux anges, mais au Fils de l'homme. Les anges participeront, sans doute, aux événements qui prépareront ce règne (Matthieu 13: 41; 2 Thessaloniens 1: 7, etc.), mais une fois qu'il sera établi, ils n'ont plus d'office médiateur. Tout est assujetti au Fils de l'homme et à ses saints (1 Corinthiens 6: 2; 2 Timothée 2: 12).

(Versets 6-9). Le Saint Esprit, par la bouche du roi-prophète David, au Psaume 8, a annoncé d'avance cette grande vérité de l'assujettissement de toute la création à l'homme dans la personne de Christ. «Qu'est-ce que l'homme que tu te souviennes de lui, ou le fils de l'homme que tu le visites?» C'est là ce qu'il dit en comparant la splendeur des oeuvres de Dieu dans les cieux, avec la petitesse et l'a misère actuelle de l'homme. Dieu l'avait créé, sans doute, «à son image, selon sa ressemblance». Il l'avait établi sur les oeuvres de ses mains et lui avait donné la domination sur toutes choses (Genèse 1: 26). Il lui avait donné une âme immortelle, en soufflant dans ses narines une respiration de vie (Genèse 2: 7). Mais Adam, *le premier homme*, est tombé par le péché. Il a souillé et traîné dans la poussière l'honneur que Dieu lui avait conféré. Il a ainsi tout perdu et a été assujetti à la mort et à Satan, lui qui devait avoir tout sous ses pieds. Mais Dieu, dans ses compassions, s'est souvenu de lui et l'a visité. Il a introduit le second Homme, en qui se réalise d'une manière parfaite tout le dessein de Dieu quant à l'homme. Le Saint Esprit nous le présente dans la personne de Jésus; c'est comme si Dieu disait: «Pour moi, le voilà, l'homme». En cela encore nous avons le contraste déjà signalé. La première manière dont Dieu a parlé fait place à la parole du Fils; la loi disparaît devant le grand salut; le premier homme est remplacé par le second, et les anges disparaissent devant la gloire du Fils de l'homme.

Comme nous le voyons plus loin (verset 9), Jésus, le fils de l'homme, le second Homme, a dû passer par la mort, comme Sauveur, et a été ainsi fait un peu moindre que les anges qui, eux, ne subissent pas la mort. Mais, par la foi, nous le voyons maintenant là où il est, où Dieu l'a placé, couronné de gloire et d'honneur, Dieu ayant assujetti toutes choses sous ses pieds. Tout ce qui est créé, sans réserve, lui est assujetti, et non pas aux anges. Il est vrai que nous ne le voyons pas encore réalisé: ce temps n'est pas venu. Mais la chose est assurée pour les temps glorieux du millénium, quand son royaume sera manifesté. La preuve en est qu'il est déjà maintenant à la droite de Dieu couronné de gloire et d'honneur.

Il est là après avoir souffert la mort, — fait par lequel il a été inférieur aux anges. Et cette mort, il l'a soufferte par la grâce de Dieu pour tout. Nous devons passer par la mort à cause de notre péché; lui, l'a endurée, par un effet de la grâce de Dieu, pour notre péché. Il a goûté la mort, afin qu'elle perde pour nous son amertume; il l'a goûtée pour *tout*, c'est-à-dire pour tout ce qui bénéficiera de sa mort, personnes et choses (Colossiens 1: 20-22).

(Verset 10). Le dessein de Dieu, par qui et pour qui sont toutes choses, était d'amener plusieurs fils à la gloire, la gloire dans laquelle se trouve déjà le Fils de l'homme, et qui sera manifestée quand il viendra et que toutes choses lui seront assujetties. Eux, ses cohéritiers,

seront alors participants de la même gloire dans le monde à venir (Romains 8: 18, 19). Qu'étaient-ils, ceux que Dieu élève à cette dignité de fils? De pauvres pécheurs condamnés et perdus, assujettis au péché, à la mort et au diable. Il convenait donc à la majesté de Dieu que Celui qui prenait en main leur cause, qui leur frayait la voie du salut, qui marchait en avant contre tout ce qui s'y opposait, le péché, la mort et Satan, que le Chef de leur salut, en un mot, fût consommé, ou rendu propre à cet office, par les souffrances qu'il a subies dans sa course ici-bas, dans son agonie en Gethsémané, et dans sa mort sur la croix. Ainsi il a remporté la victoire, et sa victoire est la nôtre. C'est de cette manière qu'il est le Chef de notre salut.

(Verset 11). Celui qui sanctifie, c'est Christ; ceux qui sont sanctifiés sont les siens, ses rachetés, qu'il met à part. Il les associe à lui-même, et ainsi ils sont tous d'un devant Dieu. Au Psaume 16, où l'Esprit, par avance, nous fait entendre les paroles de Christ, il ne dit pas de tous les hommes: «En eux sont toutes mes délices», mais c'est «aux saints qui sont sur la terre, aux excellents», qu'il parle. C'est ce qu'ils étaient, en contraste avec le reste des hommes; ils étaient donc des «sanctifiés», mis à part des autres hommes.

Nous voyons au baptême de Jean, l'application de ce qui précède. Quand le Seigneur vient se faire baptiser, il se met à la Tête du résidu repentant. Il s'associe à eux en grâce. Il prend ses délices en ceux qui se mettaient à leur vraie place devant Dieu; pour lui, ce sont les excellents de la terre. Ainsi ils étaient des «sanctifiés», mis à part par lui, pour lui et avec lui, «tous d'un». De même aujourd'hui, nous sommes les sanctifiés. Christ a été par excellence l'homme mis à part, et les siens le sont avec lui.

Ce terme de «sanctifié», ou ceux qui s'y rapportent, se retrouve souvent dans cette épître. Rappelons-nous à ce sujet qu'il y a une sanctification qui précède la justification. Dieu nous prend à un moment donné et nous sépare pour lui, et il se peut qu'à ce moment tout soit à faire en nous (voir 1 Corinthiens 6: 11; 1 Pierre 1: 2). Il y a ensuite une sanctification pratique qui suit la justification. A ces sanctifiés, parce qu'ils sont «tous d'un» avec lui, le Seigneur n'a point honte de donner le nom de «frères». L'auteur de l'épître cite à ce sujet le Psaume 22: 22: «J'annoncerai ton nom à mes frères; au milieu de l'assemblée je chanterai tes louanges». Ce passage s'applique tout d'abord au résidu d'Israël, bien que ce soit après sa résurrection que Jésus prononce ces paroles (comparez Jean 20: 17). Pendant sa carrière au milieu d'Israël, le Seigneur revendique ce titre de frères pour ceux qui écoutaient la parole de Dieu et qui la mettaient en pratique (Matthieu 12: 49, 50; Marc 3: 33-35; Luc 8: 20, 21). En Matthieu 25: 40, il appelle de ce nom les messagers qui plus tard iront prêcher l'évangile du royaume à toutes les nations. Ils sont ses frères, mais, sans contredit, ce ne seront pas des saints de l'économie actuelle, des fils dans le sens chrétien. Il faut donc distinguer entre l'acceptation de ce nom de «frères» donné au résidu, et ce que ce nom signifie pour les chrétiens qui sont avec le Père dans la même relation filiale que Christ, relation dont le Saint Esprit est le sceau et le témoin dans leurs coeurs. En somme, les passages qui, littéralement, s'appliquent au résidu d'Israël, comme le verset 22 du Psaume 22, s'appliquent aussi spirituellement aux chrétiens, les vrais fils du Père, ainsi que nous le voyons en Jean 20: 17: «Va vers mes frères, et dis-leur: Je monte vers mon Père et votre Père». D'un autre côté, les

passages directement applicables aux chrétiens ne le sont pas au résidu. Tel est Romains 8: 29.

En attendant que le résidu de la fin bénéficie des précieuses déclarations que renferme pour lui la Parole, ces déclarations ont leur application actuelle et immédiate aux croyants chrétiens. Le résidu tiré de la nation juive et composé de ceux qui avaient cru au Seigneur avant sa mort et sa résurrection, devient, après la descente du Saint Esprit, l'assemblée chrétienne à laquelle s'ajoutaient ceux qui devaient être sauvés, le résidu d'Israël que Dieu épargnait (Actes des Apôtres 2: 47). Les croyants auxquels notre épître s'adresse, étaient donc bien considérés comme le vrai résidu de l'époque.

(Verset 13). Ici se trouvent citées les paroles d'Esaïe 8: 17, 18. C'est de ses propres enfants que le prophète parle, au moment où les deux maisons d'Israël et de Juda, cette dernière en particulier, cherchaient leur appui dans des alliances charnelles. Mais ces enfants étaient donnés pour «signes et pour prodiges en Israël de la part de l'Eternel». Ils étaient des signes représentant l'un le résidu qui reviendra (Esaïe 7: 3), et l'autre annonçant la délivrance de ce résidu. Le prophète et avec lui le résidu, déclare qu'il s'attendra à l'Eternel qui cache sa face de la maison de Jacob, et donne pour motif de sa confiance les enfants que Dieu lui a donnés et avec lesquels il se présente. Mais dans notre verset, l'Esprit Saint montre que les paroles d'Esaïe ont en vue Christ, Emmanuel; le prophète et ses enfants n'étant que des figures. Christ, comme homme, se confiait en Dieu (Psaumes 16: 1), et nous le voyons ici se plaçant à la tête du résidu, de ceux qui avec lui se confient en Dieu, et les présentant à Dieu comme ceux qui lui ont été donnés et avec lesquels il s'associe: «Me voici, *moi et les enfants* que Dieu m'a donnés». Il est le Chef de leur salut; il les a mis à part avec lui; il n'a pas honte de les appeler frères; et ils sont ensemble une sainte compagnie de témoins devant Dieu.

Le verset 14 place devant nos âmes une autre merveille de la divine grâce. Christ avait voulu devenir le Sauveur de ces sanctifiés, de ces frères, de ces enfants que Dieu lui avait donnés. Or, ils avaient eu part au sang et à la chair (la nature humaine); c'était leur condition héréditaires. Lui, pour devenir leur Sauveur, a voulu y participer. Lui, la Parole, est devenu chair (Jean 1: 14). Eux y ont eu part, ils étaient placés dans cette condition comme leur commun lot; lui n'y avait point de part; ce n'était pas sa condition, mais il a voulu participer à la nature humaine, afin de pouvoir comme homme, entrer personnellement dans la mort pour eux, afin de les délivrer entièrement. Il est descendu dans la mort, cette forteresse de Satan, afin d'ôter à celui-ci sa puissance.

«Par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort» (Romains 5: 12); en péchant, l'homme s'était donc placé sous l'empire de la mort. Mais il avait péché à l'instigation du diable, qui ainsi a acquis le pouvoir de la mort et la présente comme un épouvantail devant l'âme de l'homme. La crainte de la mort et par suite de la condamnation, est donc une servitude à laquelle l'homme est assujetti. Pour les justes eux-mêmes, sous l'ancienne alliance, la mort était une chose redoutable, ainsi que nous le voyons par les paroles d'Ezéchias (Esaïe 38) et par plusieurs passages des Psaumes. La mort ouvrait le shéol, lieu d'obscurité, où tout était fini de ce qui fait la joie, où on ne loue plus l'Eternel. Aussi était-elle

«le roi des terreurs» (Job 18: 14). Quel contraste avec le langage du chrétien affranchi qui peut dire avec Paul: «Mourir m'est un gain... ayant le désir de déloger et d'être avec Christ, car cela est de beaucoup meilleur!» (Philippiens 1: 21, 23).

Il est vrai que des méchants peuvent, par endurcissement, arriver à être exempts de la crainte de la mort (voir Psaumes 73: 4), et mourir comme des êtres dépourvus de raison. Mais combien sera terrible leur réveil! On trouve aussi, hélas! des chrétiens qui ne sont pas délivrés de cette crainte de la mort. Mais s'ils avaient saisi par la foi la grande vérité proclamée ici, — la victoire complète de Christ sur Satan, — comment craindraient-ils encore? Remarquez les expressions: «afin que, par la mort, il rendit impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort». Pour ceux qui sont libérés par la mort de Christ, Satan n'a plus ce pouvoir, il a été rendu impuissant, son pouvoir a été brisé à la croix, où Christ a expiré.

(Verset 16). Ce verset dit un dernier mot au sujet des anges et se rattache ainsi au verset 5. Le monde à venir, les souffrances et la mort de Christ pour amener des fils à la gloire, son triomphe sur Satan, tout cela ne concerne pas les anges; Christ n'a pas pris leur cause en main, il ne les avait pas en vue quand il a participé à la chair et au sang. Les anges fidèles n'avaient pas besoin de salut. Ce qu'il a été et ce qu'il a fait concerne l'homme pécheur qu'il est venu délivrer. «Il prend la semence d'Abraham», c'est-à-dire les croyants. Ce sont eux qu'il avait en vue, et c'est pourquoi il dut devenir un homme.

(Verset 17). C'est ce que nous montre encore ce verset. Christ est représenté ici comme un miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur en faveur de ceux qui sont encore ici nommés ses frères; il devait donc en toutes choses leur être rendu semblable, participer à leur condition (à part le péché, bien entendu). La sacrificature de Christ pour les croyants occupe une grande place dans l'épître aux Hébreux. Nous la voyons paraître ici pour la première fois. Christ est devenu un homme ici-bas, afin de pouvoir accomplir cet office de sacrificateur dans le ciel. Premièrement, il a accompli ici sur la terre, tout ce qu'il fallait pour expier les péchés: cela concernait Dieu, sa justice, sa sainteté et sa gloire. Notre Sauveur a été en cela miséricordieux envers nous qui, sans cela, périssions; et il a été fidèle à l'égard de Dieu pour accomplir sa volonté et le glorifier (voir chapitre 10: 7, 9).

(Verset 18). Mais en passant sur la terre, il a passé par des douleurs et des épreuves de divers genres, auxquelles nous-mêmes nous sommes exposés comme chrétiens dans un monde ennemi de Dieu. Il a souffert dans son coeur, il a rencontré l'opposition des hommes, il a été tenté — non par le péché — mais éprouvé dans son caractère d'homme obéissant et dévoué, il a été exercé de toutes manières, et c'est ainsi qu'en sympathie profonde, il peut nous secourir dans ces exercices, ces épreuves, ces tentations, par lesquelles nous avons à passer. Ainsi maintenant il se montre constamment un miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur. Combien il est précieux pour le coeur et encourageant pour l'âme de le contempler ainsi dans le ciel, s'intéressant à nous devant Dieu.

Dans l'épître aux Hébreux, nous remarquerons qu'en général, quand l'auteur parle des sacrifices et de l'office des sacrificateurs, il fait allusion à ce qui se passait au grand jour des

expiations, selon ce qui est développé en Lévitique 16. C'est ce que l'on voit dans ces paroles: «Pour faire propitiation pour les péchés du peuple» (comparez Lévitique 16: 17, 24, 33, 34)., En ce jour-là, Aaron remplissait un double office: il offrait des victimes et en même temps portait leur sang au dedans du voile, afin que propitiation fût faite devant Dieu pour les péchés du peuple.

En résumé, ce chapitre nous présente Christ accomplissant le dessein de Dieu d'amener plusieurs fils à la gloire, en devenant le Chef de leur salut. Pour cela, il a revêtu la nature humaine, 1° afin que, par ses souffrances, il satisfît à ce qui exigeait la sainteté et la majesté de Dieu quant à l'état où se trouvaient ceux qu'il venait sauver; 2° afin de mourir, et par sa mort de rendre impuissant celui qui avait l'empire de la mort, le diable, et ainsi délivrer les saints de la crainte de la mort; 3° afin d'être pour eux un souverain sacrificateur qui les secoure, lui-même ayant été tenté comme ils le sont.

Chapitre 3

Le verset 1 est la conclusion de ce qui a été présenté dans les deux premiers chapitres. Nous y avons vu la gloire infinie de la Personne du Fils au-dessus des anges, puis son incarnation. Devenu un homme, il vient nous parler comme apôtre ou envoyé de Dieu. Ayant participé à la chair et au sang, à la condition où étaient les siens, il souffre et meurt pour les délivrer; puis nous le voyons, lui, Fils de l'homme, couronné de gloire et d'honneur à la droite de Dieu, en attendant que de fait toutes choses soient mises sous ses pieds. Et enfin, comme homme encore, il est un miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur qui, ayant souffert, étant tenté, est à même de secourir ceux qui sont tentés. C'est donc sous ce double caractère d'apôtre et de souverain sacrificateur que nous avons à considérer Jésus, et il est remarquable qu'il nous soit présenté ici sous son nom personnel. C'est en effet Celui qui porte ce nom sur la terre au milieu des hommes, qui fut l'apôtre, l'envoyé de Dieu (Jean 20: 21), et dans le ciel où il exerce la sacrificature suprême, c'est toujours Jésus, le nom élevé au-dessus de tout nom. Cela convient à l'exhortation: «Considérez», et parle au coeur.

Mais il est l'apôtre et le souverain sacrificateur de notre *confession* ou *profession*, c'est-à-dire du christianisme. Les Hébreux confessaient ou professaient être chrétiens. Tel est le terrain où l'écrivain sacré les prend toujours. La profession cependant pouvait n'être pas réelle chez tous, de là les avertissements qui abondent dans l'épître; toutefois ils sont supposés sincères.

Ils avaient à considérer Jésus là où il est maintenant — à la droite de la Majesté dans les cieux. A cause de cela, ayant à faire avec un Christ céleste, bien qu'étant le vrai résidu d'Israël, ils étaient participants à l'appel céleste, en contraste avec l'appel terrestre d'Israël. Comme tels encore, ils étaient saints — mis à part.

(Versets 2-6). Nous trouvons ici un troisième caractère de Christ: il est, comme Fils, établi sur sa propre maison. Et dans cet office, il est présenté en comparaison avec Moïse, dont les Hébreux auraient pu revendiquer la grandeur comme serviteur de Dieu, en se fondant sur le

témoignage de l'Eternel en Nombres 12: 7. Mais la comparaison fait aussi ressortir le contraste. Moïse a été fidèle comme *serviteur* dans toute la maison de Dieu — la maison d'Israël dont il fut le libérateur et le législateur. Son caractère comme tel a été la fidélité envers Dieu, dont il exécutait et faisait exécuter les ordres et dont il rapportait les paroles à Israël. Mais Christ est fidèle comme *Fils*, non comme serviteur, fidèle à Celui qui l'a établi apôtre et souverain sacrificateur. Il l'est sur sa propre maison — la maison chrétienne. Ce n'est pas ici l'Eglise comme corps, mais tout ce qui professait la foi chrétienne. De plus, Christ est *Dieu*, autre gloire qui montre son infinie supériorité sur Moïse. Comme tel, c'est lui qui a bâti la maison, c'est-à-dire qui l'a établie avec tout ce qui lui appartient et en dépend. Moïse n'était qu'un fidèle serviteur dans la maison de son Maître; bien qu'occupant une place éminente, il faisait partie de la maison. Christ comme Fils est établi sur sa propre maison, qu'il a fondée. Moïse a passé, Christ demeure et administre sa propre maison, celle dont nous faisons partie, et nous pouvons compter sur lui, sur cet administrateur toujours fidèle. Quelle grâce et quel encouragement.

(Verset 6). «Et *nous sommes sa maison*», dit l'auteur de l'épître, se plaçant toujours au nombre des croyants hébreux auxquels il s'adresse. C'est bien la maison de Dieu, mais envisagée sous le point de vue de l'administration plutôt que comme habitation de Dieu. Or, puisqu'il s'agit de la profession, tous les Hébreux qui professaient le christianisme, faisaient partie de cette maison. Mais la fin de la course devait manifester ceux qui auraient retenu ferme la confiance et la gloire de l'espérance. Les professants sans vie restent en route, mais les professants qui possèdent la vie sont stimulés à tenir ferme jusqu'au bout, soutenus par la confiance que donne le christianisme et l'espérance glorieuse qui s'y rattache.

(Versets 7-11). «C'est pourquoi», encore ici est introduite par ces mots une exhortation fondée sur ce qui précède et surtout sur l'importance capitale de persévérer jusqu'au bout. Au premier verset, c'était «*considérez-le*», ici, c'est «*écoutez-le*».

«Comme dit l'Esprit Saint». Plusieurs fois, dans cette épître, nous trouvons des expressions semblables quand l'Ancien Testament est cité: «L'Esprit Saint dit»; «L'Esprit Saint indique»; «L'Esprit Saint rend témoignage». Nous avons ainsi un témoignage rendu à la divine inspiration de l'Ancien Testament, comme du reste l'établissent d'autres passages amenés par «Dieu dit»; «Il dit». Et cela en parfaite harmonie avec les paroles qui ouvrent l'épître: «Dieu ayant autrefois parlé par les prophètes», ainsi qu'avec le témoignage du Seigneur. En ces temps d'incrédulité, il est bon de le remarquer.

Le but de l'exhortation est de mettre en garde les chrétiens hébreux contre le danger d'abandonner leur confiance et leur espérance. Dans cette pensée, l'écrivain sacré leur cite les paroles du Psaume 95, où le psalmiste rappelle les révoltes du peuple au désert, la cause de cette révolte — l'incrédulité — et les conséquences — l'exclusion de Canaan. Puis il les applique à ceux auxquels il écrit en leur disant:

(Verset 12). «Prenez garde, frères, etc.». La source de l'incrédulité est dans le cœur. L'effort de l'ennemi consiste à agir sur ce cœur mauvais, pour y jeter la défiance à l'égard de

Dieu et de ses promesses. Israël, au désert, bien qu'ayant vu les oeuvres de Dieu, sa puissance et ses soins, céda à son mauvais coeur, se laissa aller à l'incrédulité, perdit ainsi de vue l'assurance que Dieu lui avait donnée d'entrer en Canaan et d'y trouver le repos, et il se révolta. C'est la pente naturelle du coeur. Les Hébreux devaient prendre garde, afin que la séduction de l'ennemi ne les entraînaît dans le même péché. L'incrédulité est un péché, et le péché est toujours une séduction du coeur. Et combien est solennel le résultat de l'incrédulité? On abandonne «le Dieu vivant», on se plonge ainsi dans la mort, et que reste-t-il?

(Verset 13). En même temps que chacun devait prendre garde à lui-même et aux ruses de son propre coeur, ils devaient aussi s'exhorter et s'encourager mutuellement, et cela «chaque jour». Tout chrétien a à exercer ce devoir d'amour envers ses frères; c'est pour lui et pour eux une force. On a plus d'énergie et de courage en combattant ensemble que séparément. Le «chaque jour» est aussi bien à propos, puisque chaque jour, jusqu'à ce que nous soyons au but de la course, se rencontrent les épreuves, les difficultés et les tentations. Et c'est pourquoi il est ajouté: «Aussi longtemps qu'il est dit: *Aujourd'hui*». Ce mot est répété jusqu'à cinq fois, dans les chapitres 3 et 4; il nous est montré ainsi l'importance que l'Esprit Saint y attache, C'est le moment présent, le seul qui nous appartienne — demain n'est point à nous. Chaque jour est «aujourd'hui», jusqu'à ce que nous soyons au bout de la course, dans le glorieux repos. «Aujourd'hui», la voix de Dieu par sa parole se fait entendre, non seulement pour appeler les pécheurs au salut, mais aussi pour encourager les chrétiens à la vigilance et à la persévérance. «Aujourd'hui» nous dit qu'un radieux demain se lèvera, mais non sur cette terre. Et c'est ainsi, en prenant garde et en nous exhortant mutuellement «aujourd'hui», que nous serons préservés de l'endurcissement de coeur, résultat de la séduction du péché.

(Verset 14). «Nous sommes devenus les compagnons du Christ», voilà le privilège précieux et glorieux du vrai chrétien. Ces compagnons sont déjà nommés au verset 9 du premier chapitre. Ils ont part à sa vie et auront part à sa gloire. Ils marchent dans le sentier qu'il a frayé et où il a marché et arriveront au même but. Seulement, comme ils sont mêlés à un peuple professant, il y a une restriction: «*Si du moins* nous retenons ferme jusqu'au bout le commencement de notre assurance». Cette place de compagnons du Christ est la nôtre, si nous retenons ferme jusqu'au bout, l'assurance que donne au commencement la réception du christianisme. Cela ne touche en rien la sécurité du vrai croyant. Nous dépendons de Dieu à chaque instant, et il sera fidèle jusqu'au bout; mais nous avons à tenir ferme jusqu'au bout.

Le verset 15 se lie à ce qui précède, et nous y trouvons un motif pressant de retenir jusqu'à la fin l'espérance qui nous a soutenus dès le commencement: «Selon qu'il est dit». L'épître est ainsi remplie d'exhortations et d'avertissements auxquels nous avons à prêter une sérieuse attention.

Les versets 16-19 forment une parenthèse qui présente la marche et la chute d'Israël dans le désert, comme exemple de ce qui peut arriver à ceux qui professent le christianisme. Le peuple était sorti d'Egypte sous la conduite de Moïse. Ils avaient tous entendu la voix de Dieu, et malgré cela ils se révoltèrent contre lui et l'irritèrent. Durant quarante années l'indignation

de Dieu contre eux subsista, et selon, le jugement qu'il avait prononcé, à cause de leur péché, leurs corps tombèrent dans le désert (voyez surtout Nombres 14: 22, 23, 29, 32). Ils n'entrèrent pas dans le repos promis; leur incrédulité les en empêcha. L'avertissement s'applique à ceux qui, professant le christianisme, se laissent décourager et, par incrédulité, ne restent pas fermes jusqu'au bout. Cela avait une application plus directe aux Hébreux, qui s'étaient mis en route en recevant Jésus comme le Messie promis, mais que les difficultés du chemin, épreuves et persécutions, semblaient décourager. Ils sont donc exhortés à tenir ferme par la foi l'espérance promise, et à prendre garde que l'abandonnant, ils ne jouissent pas au bout du repos de Dieu. C'est ce repos qui sera le sujet du chapitre suivant. Rappelons encore une fois que ces exhortations, ces avertissements, ces «si», répétés, ne touchent en rien la sécurité des saints, qui repose sur Dieu lequel ne peut manquer. Ils profitent des avertissements donnés à tous les professants, et veillent à tenir ferme jusqu'à la fin de la course.

Chapitre 4

Abandonner Dieu par incrédulité, s'endurcir par la séduction du péché, comme les Israélites dans le désert, a eu pour conséquence d'irriter Dieu et de leur fermer l'entrée du repos en Canaan. Cette pensée du repos étant introduite, donne lieu aux exhortations adressées aux croyants hébreux.

(Verset 1). Une promesse a été laissée aux croyants d'entrer dans le repos de Dieu. Cette promesse peut être sous-entendue dans le «aujourd'hui» du passage des Psaumes qui a été cité plus haut, et qui a été énoncé plusieurs siècles après l'entrée des Israélites en Canaan (voyez verset 7). Or les Israélites sortis d'Egypte tombèrent dans le désert à cause de leur incrédulité, «craignons donc que quelqu'un d'entre vous», devant lesquels une promesse de repos est aussi placée, «*paraisse* ne pas l'atteindre», semble rester en arrière. — Chercher à s'établir ici-bas afin de s'y reposer à l'aise, en évitant les souffrances et le bon combat qui se rattache au pèlerinage de la foi, c'est bien *paraître* avoir perdu de vue le repos de Dieu qui se trouve à la fin de la course.

(Verset 2). «Nous avons été évangélisés, de même que ceux-là»; à nous aussi, de même qu'aux Israélites, a été annoncée la bonne nouvelle du repos non temporel, comme à eux, mais éternel. La parole même de Dieu assurait au peuple l'entrée dans le bon pays de Canaan. Ils entendirent cette parole, mais elle ne leur servit de rien, parce qu'ils ne la crurent point, comme nous le voyons au chapitre 13 des Nombres. Le récit des espions fut la pierre de touche qui manifesta leur incrédulité; ils se rebellèrent et périrent dans le désert. Sans la foi mêlée dans le cœur avec la parole, à quoi servent les promesses de Dieu? A rien, répond notre verset. Et c'est une chose bien sérieuse.

(Verset 3). Nous avons ici le côté positif de la vérité énoncée dans le verset précédent. «Car nous qui avons cru (ou nous, les croyants), nous entrons dans le repos», en opposition avec ceux que leur incrédulité a exclus du repos. «Nous qui avons cru», est le caractère de

ceux qui entrent dans le repos; repos encore à venir, mais qui leur appartient — ils y entrent par la foi; ils en ont l'assurance. C'est un repos promis par Dieu et qui est son repos.

(Verset 4). Les oeuvres de Dieu étaient accomplies dès la fondation du monde. Il se reposa ensuite; c'est le repos de Dieu après la création, le septième jour. Ce repos nous fait connaître le caractère de celui qui est à venir. Ce sera un repos après le travail, mais c'est le repos *de Dieu*. Dieu se reposera dans son amour (Sophonie 3: 17). Et il a voulu, chose merveilleuse! que d'autres partagent ce repos, y entrent.

(Versets 5-7). Dieu se reposa le septième jour. Ce repos était non seulement la cessation de son oeuvre, mais aussi la joie souveraine du Créateur dans ce qu'il avait appelé à l'existence: «Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et voici, cela était très bon». L'homme, sa créature intelligente, celle qui était à la tête de la création, était destinée à entrer dans ce repos de Dieu, à participer à cette félicité. Dieu avait mis pour cela à part le septième jour. Mais l'homme n'est pas entré dans le repos de Dieu à la création, car premièrement il n'avait pas travaillé, et ensuite, par son péché, il introduisit la souillure et le désordre dans la création de Dieu. Les Israélites, par leur incrédulité et leur rébellion, se privèrent aussi d'entrer dans le repos en Canaan, alors Dieu, qui dans sa grâce n'abandonne pas son dessein d'amour envers l'homme, mais qui, celui-ci ayant manqué, introduit quelque chose de plus excellent, «détermine encore une fois un certain jour» où quelques-uns entrent dans son repos; ce sont les croyants. Ce repos de Dieu est celui dont la foi s'empare dès maintenant et dont le croyant aura la possession dans l'avenir, repos non terrestre, mais céleste.

(Verset 8). L'introduction d'Israël par Josué dans la terre promise, ne fut pas le repos définitif; ce n'en fut que l'image. L'auteur de l'épître le prouve par le passage qu'il a cité, où David, longtemps après Josué, parle d'un autre jour. Quelle consolation et quel encouragement pour ces chrétiens ébranlés dans leur foi, de recevoir l'assurance qu'il y avait un repos à venir pour eux. C'est la conclusion tirée au verset suivant. Mais remarquons encore ici comme tout ce qui se rapporte à l'ancien ordre de choses est mis de côté, pour être remplacé par quelque chose de plus excellent.

(Verset 9). «Il reste donc un repos sabbatique (un sabbatisme) pour le peuple de Dieu». Consolante vérité! C'est encore à venir, mais c'est certain: «*il reste*» un repos après le travail, les luttes, les fatigues; le peuple de Dieu y entrera. Et c'est «un sabbatisme», c'est-à-dire quelque chose de permanent: la célébration d'un sabbat ou repos éternel que rien ne viendra plus troubler. Le millénium sera le vrai repos terrestre pour le peuple terrestre, Israël, et pour la terre entière, bénie sous le règne de Christ. Le ciel sera le repos pour le peuple céleste. Mais l'état éternel, où Dieu sera tout en tous, sera le repos parfait et définitif pour Dieu et pour tous les rachetés de tous les temps et de toutes les économies. Alors Dieu se reposera dans tout ce qui contente son coeur, et tous ceux qui lui appartiennent se reposeront dans son repos.

(Verset 10). «Car celui qui est entré dans son repos, lui aussi s'est reposé de ses oeuvres, comme Dieu s'est reposé des siennes propres». Ce verset nous donne le caractère du repos

dont il est question dans le chapitre. C'est le repos succédant au travail, comme cela eut lieu pour Dieu à la création. «Ses oeuvres», ce ne sont pas seulement les labeurs provenant de la lutte contre le mal en nous et hors de nous, mais aussi ceux qui ont pour objet d'accomplir le bien. C'est tout ce que le chrétien a à faire selon la volonté de Dieu ici-bas, ce qui constitue l'activité de sa vie dans le désert. Nous nous reposerons de nos combats et de nos bonnes oeuvres. Quelqu'un a dit: «Les labeurs du nouvel homme cesseront». Mais notre propre repos se trouve renfermé dans celui de Dieu.

(Verset 11). «Appliquons-nous donc à entrer dans ce repos-là, afin que personne ne tombe en imitant une semblable désobéissance». Le terrible exemple de la désobéissance d'Israël dans le désert et de ses conséquences est encore une fois placé devant les yeux des professants chrétiens comme un avertissement. Mais c'est aussi un encouragement. Le repos est au bout de la course, mais les travaux et les labeurs sont là; mettons donc tous nos soins à poursuivre cette course sans nous laisser décourager. Les Israélites avaient la parole de Dieu, ils ne l'ont pas crue et sont tombés dans le désert. Nous aussi, nous avons la parole de Dieu qui nous montre le but et nous trace le chemin vers le repos.

(Verset 12). C'est ce que nous trouvons maintenant. Le reste de ce chapitre nous présente, en effet, les secours précieux dont nous avons besoin pour aller courageusement en avant, à travers tout ce qui peut se rencontrer sur la route. Ces secours sont la parole de Dieu, la sacrifice de Christ et le trône de la grâce.

La parole de Dieu est vivante, comme Dieu dont elle émane; elle est l'expression de sa volonté. Elle produit son effet: elle appelle à l'existence, de même qu'elle fait rentrer dans le néant. Elle agit sur l'âme, et le fait avec énergie, ce qu'indique le mot «opérante». Et pour montrer avec encore plus de force jusqu'où va son action, il nous est dit qu'elle est «plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants». Et pourquoi cette vie, cette énergie et cette puissance? Pour atteindre à ce qu'il y a de plus intime chez l'homme, «jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles». Elle sépare, par la puissance de la vérité, ce qui est le plus étroitement lié dans nos pensées. Si l'âme (ce qui est de la nature) mêle ses sentiments avec ce qui est spirituel, la Parole nous le fait discerner. Elle nous montre, comme révélation de Dieu, ce qui est de Dieu et ce qui est du moi. «Les jointures et les moelles» est à la fois ce qu'il y a de plus vital et de plus profondément caché.

Quel est donc l'effet de cette pénétration de la Parole dans ce qu'il y a de plus intime en nous? C'est de juger les pensées et les intentions du coeur. Elle juge les pensées de la chair qui produisent l'incrédulité et nous conduisent à négliger le repos d'en haut pour le chercher ici-bas.

Elle juge ce qui dans le coeur est de Dieu et n'est pas de lui. Elle manifeste ce qui est un obstacle à notre marche, les ruses et les pièges de notre coeur pour nous faire abandonner notre position de foi. Les intentions même sont jugées par elle. Mon intention peut me sembler bonne, mais supporte-t-elle le jugement de la Parole? Est-ce que je n'y mêle rien du «moi?» Pensées, désirs, motifs, tout a besoin d'être jugé et contrôlé par elle, afin que notre

marche dans le désert ne soit ni arrêtée, ni ralentie, mais se poursuive vers le but, le repos. Qu'elle est donc précieuse comme guide divin pour nous! Elle juge à la racine même les tendances perfides de notre chair, de sorte que nous puissions poursuivre avec joie et confiance notre chemin.

(Verset 13). Ici, nous sommes amenés sans transition de la parole de Dieu à Dieu lui-même. On le comprend, car c'est elle qui nous amène devant Dieu, qui nous place en sa présence, avec tout ce qu'elle nous fait découvrir en nous. De même que son oeil est ouvert sur chaque créature, qu'aucune ne peut se dérober à son regard, de même tout en nous, «toutes choses», est nu et à découvert devant Celui à qui nous avons affaire. En vain essaierait-on de lui cacher quoi que ce soit, pensées, motifs, intentions, tout est devant lui. Notre conscience est ainsi placée sous son regard même. Pensée solennelle et sérieuse, mais bien précieuse aussi, à cause de l'effet béni produit sur l'âme. Tout interdit est ainsi jugé, et nous pouvons continuer la route dans la communion de Dieu.

(Verset 14). Ici commence, pour se continuer dans les chapitres suivants, le grand sujet de la souveraine sacrificature de Christ, cet autre secours pour nous aider dans notre course à travers le désert. Le premier verset du chapitre 3, exhorte les frères saints à considérer Jésus Christ, l'apôtre et le souverain sacrificateur de leur profession. Jusqu'ici, nous avons considéré l'apôtre; nous verrons maintenant le souverain sacrificateur. Si la Parole juge le mal en nous sans réserve, d'un autre côté la sacrificature de Christ nous est donnée comme aide dans nos infirmités.

Comme au premier verset du chapitre 3, l'auteur de l'épître commence par une exhortation le sujet qu'il va traiter: «Ayant donc... tenons ferme notre confession». Il est remarquable de voir dans cette épître la sollicitude avec laquelle l'Esprit de Dieu insiste sur la persévérance et la fermeté dans la profession chrétienne. Mais en même temps, il nous présente les motifs les plus puissants pour que nous tenions ferme. Ici, c'est le fait que nous avons «un grand souverain sacrificateur qui a traversé les cieux, Jésus, le Fils de Dieu», et tout ce qui résulte de ce fait. Considérons d'abord la personne qui remplit cet office de la souveraine sacrificature. C'est *Jésus*, Celui qui a été un homme ici-bas et comme tel est entré dans tout ce que comporte la condition d'homme ici-bas, mais homme parfait, sans péché. Et ce Jésus est le *Fils de Dieu*; c'est ce qui nous dit sa grandeur. Voilà pourquoi il n'est pas seulement un souverain sacrificateur, mais un *grand* souverain sacrificateur. Voyons ensuite le lieu où la sacrificature s'exerce: «Il a traversé les cieux». De même qu'Aaron, autrefois, au grand jour des expiations, après avoir accompli tout ce qui était ordonné, passait à travers les diverses parties du tabernacle, et entrait enfin dans le *lieu très saint* où se trouvait l'arche, figure du trône de Dieu, où l'Eternel manifestait sa présence, de même Christ, notre grand souverain sacrificateur, après avoir tout accompli en s'offrant lui-même, est monté au-dessus de tous les cieux et est entré en la présence de Dieu. Il n'a pas été seulement au rang des esprits parvenus à la perfection et des anges, mais il s'est assis à la droite de la Majesté, couronné de gloire et d'honneur, avec un nom au-dessus de tout nom, ayant toutes choses sous ses pieds, et là, il paraît devant la face de Dieu pour nous.

(Verset 15). «Car nous n'avons pas un souverain sacrificateur qui ne puisse sympathiser à nos infirmités, mais nous en avons un qui a été tenté en toutes choses comme nous, à part le péché».

Notre souverain sacrificateur sympathise à nos infirmités. Nous aurions pu penser que sa grandeur l'en aurait empêché. Mais non; s'il est le Fils de Dieu, il est aussi le Fils de l'homme et comme tel, sur la terre où il a vécu, il a été tenté en toutes choses comme nous, à part le péché. Seulement remarquons bien qu'il s'agit de nos *infirmités*, non de nos péchés. Le péché, la parole le juge et je le juge avec elle. Il n'y a point de sympathie pour le péché. Si nous avons péché, nous le confessons à Dieu et nous avons pour Avocat auprès du Père, Jésus Christ, le juste. Mais il est sacrificateur pour sympathiser à nos infirmités, à nos faiblesses, à nos difficultés — les peines et les combats et les labeurs du chemin. Pour tout cela, nous trouvons en lui un coeur plein de sympathie.

Et quelle est la raison qui nous en est donnée? C'est que lui-même «a été tenté en toutes choses comme nous, à part le péché». On sympathise aux douleurs que les autres ressentent quand on y a passé soi-même, et c'est le cas de notre souverain sacrificateur. «Il a été tenté (ou éprouvé) en toutes choses pareillement à nous». Ainsi que nous l'avons lu au chapitre 2, il a participé au sang et à la chair, il a été véritablement un homme, et il a senti les choses qu'il eut à rencontrer avec un coeur d'homme. Il a été l'homme de douleurs. Il a été dans le trouble et l'angoisse. A côté des souffrances morales, il a ressenti nos infirmités physiques, la fatigue, la faim et la soif. Il a souffert de la contradiction des pécheurs qui s'opposaient à lui. Il a été assailli par toutes les ruses de Satan et des hommes. Tenté par le diable, tenté par les méchants, tenté par ses disciples, rien ne lui a été épargné. Il fut ainsi rendu semblable en toutes choses à ses frères, afin d'être pour eux un miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur. Et c'est ainsi qu'il peut sympathiser, et sympathise en effet avec nous dans la haute position de gloire où il est entré, après avoir traversé les cieus, et où il est à l'abri de toutes ces infirmités et ces souffrances. De même qu'ayant éprouvé des douleurs profondes, nous sommes à même de prendre part à la peine de ceux qui passent par les mêmes épreuves, ainsi en est-il du Sauveur, et c'est ce qui nous encourage lorsque, dans nos infirmités, nous pensons à lui et que nous nous disons: Il sympathise à toutes mes peines. Mais n'oublions pas que, si le Seigneur fut un vrai homme qui a passé à travers tout ce que comporte la condition d'homme, ce fut «à part le péché». Ce n'est pas seulement qu'il n'a jamais failli, ni en actes, ni en pensée, mais il était en lui-même absolument sans péché. Nous sommes nés de la chair et avons le péché en nous dans la chair, nous sommes donc tentés par le péché qui est en nous, et nous commettons le péché (voir Jacques 1: 14, 15). Jésus naquit du Saint Esprit, sans péché par conséquent, étranger à la convoitise, de sorte que la tentation pour lui ne pouvait venir que du dehors. Mais nos infirmités, il les a ressenties et ainsi, en dehors maintenant de la douleur, mais avec la nature humaine qui, dans le temps de son passage ici-bas, a éprouvé la douleur et la langueur, Jésus peut avec amour sympathiser à tout ce par quoi nous passons ici-bas. Cela nous conduit au troisième point: le trône de la grâce, qui se rattache à la souveraine sacrificature de Christ.

(Verset 16). «Approchons-nous donc avec confiance du trône de la grâce, afin que nous recevions miséricorde et que nous trouvions grâce, pour avoir du secours au moment opportun». Pour un pécheur non justifié, le trône de Dieu est un trône de sainteté, de justice et de jugement. Amené devant ce trône, il dit: «C'est fait de moi». Mais alors Dieu lui fait connaître le sacrifice de Christ et la grâce qui pardonne, et qui règne.

Désormais, pour lui, le trône de Dieu est devenu le trône de la grâce, et devant ce trône est le souverain sacrificateur, Jésus, le Fils de Dieu, Celui qui a tout accompli pour que nous puissions nous tenir devant Dieu, Celui qui sympathise à nos infirmités. C'est pourquoi tenons ferme notre profession, car Jésus ne cesse point d'être là pour nous maintenir. Mais le savoir n'est pas tout. Ce qui nous est dit est destiné à nous inspirer de la confiance — ce qu'est le Seigneur, ce qu'il a fait, le lieu où il se trouve, ce qu'il fait encore là, et tout ce qu'il y a dans son coeur. Comment tenir ferme dans la faiblesse, les difficultés et au milieu des efforts de l'ennemi? Alors vient à propos l'exhortation, ou plutôt l'encouragement. Dans ce sentiment de nos besoins et de notre impuissance, «approchons-nous avec confiance du trône de la grâce». Avec confiance, car Jésus est là; avec confiance, car c'est le trône de la grâce qui ne repousse point, c'est le coeur de Dieu ouvert en notre faveur. Approchons; être près de Dieu est notre précieux privilège. Il n'est pas dit: Approchons-nous du souverain sacrificateur; mais allons directement au trône de la grâce, où nous avons un libre accès et où nous trouvons tout préparé pour nous. Nous avons besoin de miséricorde, nous pauvres et faibles créatures qui, même comme chrétiens, manquons de tant de manières, et nous la recevons, cette miséricorde, au trône de la grâce; elle s'y trouve pour nous. Mais nous avons besoin aussi de la grâce dans nos combats, et nous la trouvons aussi au trône de la grâce. Miséricorde et grâce nous sont constamment nécessaires; nous les trouvons dans le coeur de Dieu, et ainsi nous sommes secourus au moment opportun. Ils sont fréquents ces moments. On peut dire que c'est chaque instant de notre pèlerinage. Mais il y a des temps où la détresse est plus forte, où le danger est plus pressant; allons avec confiance au trône de la grâce où le secours est tout prêt, où nous n'avons, pour ainsi dire, qu'à le saisir.

Chapitre 5

L'écrivain sacré continue ici le grand sujet de la sacrificature de Christ, commencé dans le chapitre précédent. Il la compare à celle d'Aaron, mais fait ressortir le contraste entre la personne de Christ et celle d'Aaron, et montre la gloire de la sacrificature de Christ, sa supériorité infinie et sa perfection vis-à-vis de celle d'Aaron. Il existe toutefois des analogies que nous verrons en avançant dans l'étude du chapitre. Mais nous pouvons remarquer que, comme dans les chapitres précédents, les prophètes, les anges, le premier homme, David, Moïse, Josué, disparaissent tour à tour devant la suprême dignité de Christ, ici, dans le chapitre 5 et les suivants, Aaron et la sacrificature lévitique avec les sacrifices qui s'y rapportent, disparaissent aussi devant la sacrificature glorieuse et le sacrifice parfait de Christ, dont ils n'étaient que les ombres et les figures.

(Verset 1). Aaron était pris *d'entre* les hommes, de même que tous ceux qui lui succédèrent dans cet office. Christ était bien réellement un homme, et devait l'être pour accomplir son oeuvre et pour pouvoir sympathiser avec nous, mais il n'était pas pris d'entre les hommes pécheurs. Il était saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs (chapitre 7). On voit donc à la fois ici l'analogie et le contraste.

Tout sacrificateur est établi pour les hommes dans *les choses qui concernent Dieu*, c'est-à-dire les rapports des hommes avec Dieu, essentiellement au point de vue du pardon des péchés, du maintien de la jouissance et du rétablissement de la communion avec Dieu. C'est pour cela «qu'il offre des dons et des sacrifices pour les péchés», comme nous les voyons décrits dans le Lévitique. «Des dons» les diverses offrandes; «les sacrifices pour les péchés», les victimes. Mais ces dons et sacrifices étaient tous, comme on le voit plus loin, la figure de l'offrande et du sacrifice parfaits de Jésus Christ (voyez Ephésiens 5: 2).

(Verset 2). Le sacrificateur pris d'entre les hommes connaissant par expérience leurs infirmités, était par cela même capable d'y compatir. Christ, comme homme, a connu nos infirmités, et il peut sympathiser avec nous, comme nous l'avons vu. C'est l'analogie. Mais Aaron était, comme les autres, dans l'ignorance et l'erreur, c'est pourquoi il pouvait être indulgent envers ceux qui erraient. Il n'en est pas ainsi de Christ, saint, innocent, sans souillure, comme nous l'avons fait remarquer, homme parfait et Fils de Dieu. C'est le contraste.

(Verset 3). Aussi, et c'est ce qui fait ressortir ce contraste, Aaron, de même que ses successeurs, était obligé d'offrir pour lui-même des sacrifices pour les péchés. Nous voyons, en effet, dans l'Exode et dans le Lévitique, que pour sa consécration, puis, au jour des expiations avant d'entrer dans le sanctuaire, il devait être sanctifié par l'offrande de victimes (Exode 29; Lévitique 9; 16). Et au chapitre 4 du Lévitique, est indiqué ce qu'il doit offrir, s'il a péché. Rien de tout cela ne saurait s'appliquer, à Christ. Il s'est offert lui-même, mais c'est pour nous.

(Verset 4). Un autre caractère du souverain sacrificateur était que «nul ne s'arroge cet honneur, mais seulement s'il est appelé de Dieu, comme Aaron». Exode 28 nous rapporte l'appel de Dieu relativement à Aaron et ses fils: «Et toi», dit l'Eternel à Moïse, «fais approcher de toi Aaron, ton frère, et ses fils avec lui, du milieu des fils d'Israël, pour exercer la sacrificature devant moi». Et nous voyons aussi, par l'exemple de Coré et celui d'Ozias, le crime que commettaient ceux qui voulaient usurper cet honneur, et le châtiment qui en fut la conséquence, (Nombres 16; Chroniques 26: 16-21). Le fait que le sacrificateur était établi de Dieu, garantissait au peuple l'acceptation de ses sacrifices.

(Versets 5, 6). Comme dans le cas d'Aaron, Christ non plus ne s'est point attribué à lui-même la gloire d'être souverain sacrificateur; il l'a reçue de Dieu. Et la déclaration divine contenue dans les deux versets de l'Ancien Testament qui sont cités, fait ressortir magnifiquement le contraste entre les deux sacrificatures, celle d'Aaron et celle de Christ, et nous fait voir dans celle-ci des traits qui n'appartiennent point à l'autre, et qui la rendent infiniment plus excellente: «Tu es mon Fils, moi je t'ai aujourd'hui engendré», citation du

Psaume 2, nous dit la dignité glorieuse de Celui qui est établi souverain sacrificateur et qui a été glorifié par Dieu lui-même dans ce but (6: 20). «Tu es sacrificateur pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédec», paroles tirées du Psaume 110, et qui nous montrent l'établissement formel de Christ dans cette charge par la bouche de Dieu même. Mais, en même temps, nous y voyons le contraste de sa sacrificature avec celle d'Aaron. C'est dans le ciel, quand il a été glorifié, qu'il est établi souverain sacrificateur, et non sur la terre, comme Aaron; ce n'est pas comme successeur de celui-ci, c'est selon un ordre nouveau, celui de Melchisédec — c'est une sacrificature royale, présentant d'ailleurs d'autres traits que l'auteur indique surtout au chapitre 7; c'est une sacrificature perpétuelle — pour l'éternité — et non temporaire, comme celle d'Aaron.

(Versets 7-10). Ces versets nous disent le chemin par lequel il a passé afin d'être «consommé», rendu propre à être l'auteur d'un salut éternel pour les siens, et souverain sacrificateur aussi pour eux dans le ciel.

C'est «dans les jours de sa chair», tandis qu'il était homme ici-bas, ayant participé au sang et à la chair, afin de pouvoir souffrir et donner sa vie pour nous. Il offrit alors «avec de grands cris et avec larmes, des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort». Il avait entrepris notre cause; il en devait subir les conséquences. Mais il ne pouvait pas ne point sentir toute l'horreur de la colère et du jugement de Dieu contre le péché, toute l'amertume de la coupe qui lui était présentée. Déjà en Jean 12: 27, à la pensée de cette heure de la mort qu'il devait rencontrer, il s'écrie: «Maintenant mon âme est troublée; et que dirai-je? Père, *délivre-moi* de cette heure». Et en Gethsémané, quand le moment suprême est venu, nous entendons encore par trois fois sortir de ses lèvres ces ardentes prières, ces supplications offertes cependant dans une dépendance et une soumission parfaites: «Abba, Père, toutes choses te sont possibles; fais passer cette coupe loin de moi; toutefois non pas ce que je veux, moi, mais ce que tu veux, toi» (Marc 14: 36). Comme ces paroles font bien sentir tout ce qu'il y avait de terrible pour lui, le Prince de la vie, à la pensée de rencontrer la mort, jugement de Dieu sur le péché; pour lui, l'homme parfait et juste, à être abandonné de Dieu! Et cette angoisse du combat nous est décrite par Luc: «*Il priaït plus instamment; et sa sueur devint comme des grumeaux de sang décollant sur la terre*» (Luc 22: 44). Il accepte la coupe dans l'obéissance; son âme est fortifiée, et il va au-devant de ses ennemis (Jean 18: 4), mais dans ces trois heures de ténèbres et d'agonie sur la croix, quand il buvait la coupe, le cri douloureux s'échappe encore de sa bouche: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» Les scènes émouvantes de Gethsémané et de Golgotha sont le commentaire inspiré des paroles de l'épître, ou plutôt l'auteur de l'épître les a devant ses yeux.

Il offrait ses prières à Celui qui *pouvait* le délivrer de la mort: «Père, toutes choses te sont possibles», et il fut «exaucé». Ainsi que le Psaume 22 l'exprimait à l'avance, il s'écriait: «Sauve-moi de la gueule du lion», et bientôt il peut dire: «Tu m'as répondu d'entre les cornes des buffles». Par la résurrection — «ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père» — il a été délivré à cause de sa piété; Dieu a répondu à son cri et il a pu dire: «Tu n'abandonneras pas

mon âme au shéol, tu ne permettras pas que ton saint voie la corruption» (Psaumes 16; Actes des Apôtres 2: 27).

Il était Fils (verset 8); comme tel, commander lui appartenait, tandis que le serviteur est né pour obéir. L'obéissance était donc pour lui une chose nouvelle. Mais «quoique Fils» (allusion au Psaume 2), il a obéi. Mais cette obéissance, il l'a apprise «par les choses qu'il a souffertes». En entrant dans le monde, il dit: «Me voici, je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté», et il n'a jamais eu d'autre volonté que celle de Dieu; il a toujours marché dans une obéissance parfaite; mais c'était à travers des souffrances de chaque jour, un sacrifice constant de sa volonté, exprimé au moment de l'acte suprême d'obéissance par ces paroles: «Non ce que moi, je veux, mais ce que toi, tu veux». Il a su ainsi ce que c'était qu'obéir, depuis le moment où il s'est présenté pour accomplir la volonté de Dieu — puis à travers toute sa vie — jusqu'au moment où il l'a laissée sur la croix.

Et c'est ainsi qu'il a été *consommé, consacré, amené à la perfection* dans la place de gloire où il est, et rendu ainsi parfaitement propre à tout ce qu'il avait à accomplir; devenu premièrement «l'auteur du salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent», et secondement, «salué par Dieu souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec». Le «salut éternel» est ici en contraste avec les délivrances temporelles des Juifs; on est sauvé pour toujours, sans que rien puisse arriver qui nécessite un autre salut, de même que lui est assis à perpétuité à la droite de Dieu. Mais ce salut éternel appartient seulement à «ceux qui lui obéissent». Il est digne de remarque qu'il n'est pas dit: «ceux qui croient en lui». — C'est que, comme il a été parlé des souffrances et de *l'obéissance* de Christ qui l'ont amené à la gloire, l'Esprit Saint nous montre que ceux qui croient en lui ont à suivre la même voie. D'ailleurs, on ne peut obéir à Christ, se soumettre à lui pour le salut, si ce n'est en croyant en lui. Ensuite, consommé, arrivé dans la gloire, Sauveur pour l'éternité de ceux qui s'attachent à lui, Dieu le *salue*, le *déclare* souverain sacrificateur «pour l'éternité» aussi (chapitre 6: 20), selon l'ordre de Melchisédec, et là, dans le ciel, il accomplit pour ceux qui lui appartiennent tout ce qui se rapporte à cette sacrificature.

(Versets 11-14). L'auteur de l'épître interrompt ici son développement du sujet de la sacrificature de Christ, et ouvre une parenthèse qui s'étend jusqu'à la fin du chapitre 6. Elle renferme une répréhension sérieuse à l'adresse des croyants hébreux, à cause de leur manque de progrès dans l'intelligence spirituelle des choses qui se rapportent à la position glorieuse de Christ. En même temps, ils sont exhortés d'une manière pressante à saisir les promesses de Dieu et encouragés par la certitude qu'il les accomplira.

Les choses concernant Melchisédec, comme type de la sacrificature de Christ, étaient difficiles à expliquer, non à cause des choses mêmes, mais à cause de l'état spirituel des croyants hébreux. Ils étaient *devenus* — ils ne l'avaient pas toujours été — paresseux à écouter. Dans les jours précédents, «ayant été éclairés», ils avaient soutenu un grand combat de souffrances (10: 32); mais leur attachement aux formes et aux ordonnances les avait empêchés de progresser; ils étaient tentés de retourner aux ombres des biens meilleurs que le christianisme leur avait apportés. Les chrétiens actuellement ont à veiller que les formes

auxquelles ils auraient été attachés ne les arrêtent dans leur développement spirituel. D'une manière générale, nous avons tous à prendre garde qu'après le zèle et l'ardeur qui caractérisent la conversion et l'entrée dans les vérités merveilleuses qui nous ont été révélées, nous ne *devenions* paresseux à écouter, pleins de langueur et d'apathie pour ce qui devrait être toujours nouveau et rempli de fraîcheur.

Depuis le temps où le christianisme leur était parvenu, ils auraient dû progresser et être des «docteurs», propres à enseigner les autres, tandis qu'ils avaient besoin qu'on leur enseignât *de nouveau* les premiers rudiments des oracles de Dieu. Ce reproche qui leur est adressé ne concerne-t-il pas aussi de nos jours un grand nombre de chrétiens? On a été converti, on fait partie d'une assemblée, et souvent les vérités les plus élémentaires, «les premiers rudiments des oracles de Dieu», semblent être peu ou même pas connus! Combien nous avons besoin de secouer cette paresse spirituelle qui nous empêche *d'écouter* ce qui est, non la parole de l'homme, mais la parole de Dieu. «Les oracles de Dieu» sont les révélations que Dieu nous a faites et que nous avons dans sa Parole. Les Ecritures tout entières sont ces oracles, et les rudiments sont les premières et plus simples vérités qu'ils renferment.

Leur paresse spirituelle les avait fait devenir *tels* qu'ils avaient besoin de lait et non de nourriture solide: ils étaient des *enfants*. Il est question, en rapport avec les chrétiens, d'enfance et de lait, dans deux passages qu'il ne faut pas confondre avec celui-ci. En 1 Corinthiens 3: 1, 2, l'apôtre oppose les hommes spirituels aux hommes charnels. Il nomme ces derniers de petits enfants en Christ, auxquels il faut donner du lait à boire. Il ne veut pas dire qu'ils fussent des hommes naturels, des hommes qui ne fussent pas des chrétiens, mais ils étaient des chrétiens qui se conduisaient d'une manière charnelle, à la façon des hommes. Cet état, qui provenait de leur orgueil, les empêchait de pouvoir saisir les enseignements spirituels relatifs au mystère de la sagesse de Dieu — ils étaient des enfants auxquels, malgré leurs hautes prétentions, il fallait du lait, un enseignement approprié à leur état. Dans 1 Pierre 2: 2, la parole de Dieu, cette parole dont l'apôtre a parlé à la fin du chapitre 1, est représentée comme un pur lait intellectuel, comme la nourriture pure et sans mélange destinée à l'intelligence spirituelle du chrétien pour qu'il croisse à salut. Il doit désirer cette nourriture, *de même qu'un* enfant nouveau-né désire le lait de sa mère, et cela s'applique à chaque instant de sa vie spirituelle. L'apôtre ne reproche pas à ceux à qui il s'adresse, de n'être encore que des enfants, comme c'est le cas dans les Corinthiens et les Hébreux. Pour ces derniers, l'état d'enfance dont ils sont blâmés, consiste en ce qu'ils s'attachaient aux ordonnances et aux règlements de la loi (Galates 5: 1), ce qui leur faisait perdre de vue le Christ céleste et ce qui se rapporte à lui dans cette position. Ils avaient donc besoin de lait, d'un enseignement qui se rapportât à leur état, non toutefois pour les y maintenir, mais pour les en faire sortir, afin de devenir des hommes faits (6: 1), capables de prendre une nourriture solide, de saisir les vérités que l'Esprit Saint voulait leur présenter.

Celui qui en est encore au lait, qui par conséquent est encore un enfant, est inexpérimenté (ou non exercé) dans «*la parole de la justice*». Cette *parole de la justice* (la justice pratique) exprime les «vrais rapports pratiques de l'âme avec Dieu, selon son caractère

et ses voies (*)» et l'on y est exercé dans la mesure où le Christ est révélé à l'âme et est connu d'elle, car lui est la révélation du caractère de Dieu et le centre de ses voies. Or il s'agit pour le chrétien du Christ glorieux dans sa position céleste, et non pas simplement du Messie pour les Juifs. La nourriture solide est donc cette «parole de la justice» qui fait connaître la position de Christ glorifié selon la justice de Dieu et qui nous met en rapport avec Dieu. Elle est pour les hommes faits — ou les parfaits. Ceux-là, par l'habitude, par l'exercice, par la pratique dans cette parole de la justice, ont leurs sens spirituels exercés à discerner le bien et le mal, à séparer ce qui est selon Dieu, dans la position qu'ils ont comme participants à un Christ céleste, de ce qui ne convient pas à cette position.

(*) Etudes sur la parole de Dieu.

Chapitre 6

(Verset 1). «C'est pourquoi» indique que nous avons ici la conclusion de ce qui précède immédiatement à la fin du chapitre 5. C'est encore une exhortation. L'auteur sacré a reproché aux Hébreux d'être restés à l'état de petits enfants en fait de connaissance et d'expérience, au lieu qu'ils auraient dû être des docteurs; il les exhorte maintenant à laisser cet état d'enfance et à avancer vers «la perfection», ou l'état d'hommes faits.

«Le commencement de la parole du Christ», est ce qui appartenait à l'enfance, à l'état des Juifs avant que fût venu le Christ, le Messie annoncé par les promesses et les prophéties (voir Galates 4: 1-5). Elles concernaient bien le Christ, mais la révélation en était obscure: c'était «le commencement de la parole du Christ», et non sa pleine révélation comme glorifié dans le ciel. Il ne fallait pas rejeter les choses qui se rapportaient à cet état d'enfance: elles avaient eu leur place et leur importance; mais Christ étant venu et occupant sa place glorieuse dans le ciel, il fallait les laisser pour les choses qui appartiennent à cette position de Christ et qui en découlent, ces choses qui constituent le christianisme et sont l'apanage, le privilège de l'état d'hommes faits, de ceux qui ont saisi la gloire de la Personne de Christ, car c'est là «la perfection».

(Versets 2, 3). Ces versets nous donnent une énumération de ce qui constitue «la parole du commencement du Christ». «La repentance des oeuvres mortes», — ces oeuvres sont celles que produit l'homme dans sa nature pécheresse, l'homme irrégénéré qui est mort (Ephésiens 2: 1), et dont les oeuvres portent le même caractère de mort. S'en repentir est s'en détourner, et c'est bien la repentance qui précède l'évangile. En effet, nous voyons que c'est par là que commencent, dans leur prédication, Jean le baptiseur et le Seigneur lui-même; et la repentance est toujours le premier pas vers le salut. «La foi en Dieu» est la confiance absolue en ses soins pour nous, en ses promesses, en sa puissance pour les accomplir, et pour nous soutenir et exaucer nos prières. Le Seigneur y exhortait ses disciples (Matthieu 6: 24, etc.; Marc 11: 22), et l'exemple des patriarches nous montre qu'ils la connaissaient. «La doctrine des ablutions» se trouve dans l'Ancien Testament; c'est une des choses qui caractérisaient les cérémonies et ordonnances de la loi (Exode 30: 20; 40: 12; Lévitique 8: 6; 13: 6; 14: 8, 9; 15: 13; 16: 4, 24, 26, 28; 17: 16, etc).

«L'imposition des mains» se pratiquait non seulement dans les sacrifices (Lévitique 1: 4; 4: 15), mais aussi à l'égard de personnes (Nombres 8: 10; 27: 18, 23). Les doctrines de «la résurrection des morts» et du «jugement éternel», reviennent souvent dans les enseignements du Seigneur et étaient reçues généralement parmi les Juifs, sauf les sadducéens. Ainsi ces choses qui sont le commencement de la parole du Christ étaient connues des justes de l'Ancien Testament et des disciples qui suivaient le Seigneur dans sa carrière ici-bas. Elles avaient leur importance, mais il fallait les laisser pour tendre à des choses plus excellentes. C'était un fondement posé et auquel il n'était pas nécessaire de revenir.

Les disciples avaient connu Christ selon la chair; mais à la suite de sa mort, de sa résurrection, de sa glorification dans le ciel, l'Esprit Saint est venu et a révélé des choses glorieuses qui s'ajoutent aux précédentes. Cette nouvelle révélation fait du chrétien un être céleste qui marche vers la gloire. Il a conscience de son union, avec Christ en haut, ainsi que des soins dont il est l'objet de la part de ce Christ glorifié, souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec.

(Verset 3). «Et c'est ce que nous ferons», c'est-à-dire de tendre, d'avancer vers la perfection, l'état d'hommes faits. «Si Dieu le permet», s'il nous accorde la grâce de saisir et de recevoir cette vérité tout entière qui se rapporte à cet état. Mais avant de la développer, de montrer ce qu'est la perfection d'un christianisme céleste, l'écrivain sacré fait voir le terrible danger qui menace ceux qui l'abandonnent après avoir professé le recevoir.

(Versets 4, 5). Ces versets décrivent les privilèges que le christianisme apportait. La lumière divine avait lui, *éclairant* les âmes par la pleine révélation de la connaissance de Dieu; «le don céleste», Christ donné de Dieu, avait été présenté, et on avait pu le goûter; l'Esprit Saint était venu rendre témoignage à la glorification de Christ, et avait manifesté sa puissance par des conversions et des miracles, et par son action au sein de l'Assemblée, de sorte que ceux qui étaient introduits au milieu des chrétiens en sentaient l'influence — étaient ainsi devenus «participants de l'Esprit Saint»; «la bonne parole de Dieu», la parole de la grâce merveilleuse de Dieu était annoncée, et on pouvait en apprécier la saveur et le prix; enfin, des miracles s'accomplissaient par la puissance de l'Esprit Saint et accompagnaient ceux qui avaient cru: ils étaient une anticipation du merveilleux développement de puissance qui aura lieu dans «le siècle à venir», le glorieux millénium, quand le Messie, Fils de Dieu, triomphera de tous ses ennemis, et apportera la pleine délivrance, non seulement à Israël, mais à la création qui soupire (Romains 8: 18-22). «Les miracles du siècle à venir», qui s'opéraient déjà parmi les chrétiens, étaient un témoignage rendu à la puissance, alors cachée dans le ciel, du Sauveur glorifié. Voilà donc toutes les choses qui caractérisaient le christianisme et sous l'effet desquelles se trouvaient ceux qui l'avaient embrassé, ceux qui, ayant abandonné le judaïsme, étaient entrés dans l'Eglise où elles se déployaient. Mais on pouvait être là au milieu de ces privilèges, et sous leur influence, sans avoir été réellement vivifié, sans posséder la vie de Dieu, qui seule les rend efficaces pour l'âme. Rien, en effet, dans toute cette énumération, ne suppose la possession de la vie. Cela posé, la difficulté que peut présenter ce passage disparaît.

(Versets 6-8). Ceux donc qui, après être entrés dans ce nouvel ordre de choses, au milieu de ces privilèges célestes, découlant de la glorification de Christ, venaient à l'abandonner pour retourner au judaïsme, se trouvaient dans la position la plus terrible. Ils avaient apostasié. Et pour ceux-là, il était impossible qu'ils fussent «renouvelés à la repentance». Ce qu'il y avait de plus excellent ayant été rejeté et cela, non par ignorance, mais avec une pleine connaissance et volontairement, quel renouvellement pouvait-il y avoir pour amener l'âme à la repentance? Il n'y en avait point, car agir ainsi c'était, quant à eux-mêmes, de plein gré et après avoir connu les privilèges qu'il apportait, crucifier le Fils de Dieu et l'exposer à l'opprobre, péché d'autant plus terrible que l'on ne pouvait dire d'eux: «Ils ne savent ce qu'ils font».

Que restait-il donc pour eux? Rien d'autre que le jugement, et l'écrivain sacré emploie pour le montrer une image frappante. Il les compare à une terre qui a reçu souvent la pluie — figure des bénédictions d'en haut (Esaïe 55: 10, 11), et qui n'a produit que des épines et des chardons, plantes inutiles et nuisibles. Elle est réprouvée, rejetée, destinée à être maudite, et n'a à attendre que le feu du jugement. Mais au contraire, la terre qui reçoit la bénédiction d'en haut, qui la boit, et produit du fruit, prouve que la vie est en elle; ces fruits sont utiles pour ceux pour qui elle a été labourée; ainsi l'âme en qui est la vie, reçoit de Dieu la bénédiction et manifeste la vie par des fruits. Or tels étaient ceux à qui l'auteur s'adresse. De là, l'assurance qu'il exprime à leur égard dans les versets suivants.

(Versets 9, 10). Ceux auxquels l'épître est adressée auraient pu être effrayés ou découragés, aussi l'auteur, après leur avoir signalé le danger, leur adresse-t-il immédiatement des encouragements — «quoique nous parlions ainsi», pour vous avertir, vous réveiller et vous pousser en avant. Remarquez l'expression «bien-aimés», qui ne se trouve qu'ici dans l'épître, parole bien propre à donner du poids à ce qui est ajouté: «Nous sommes persuadés, en ce qui vous concerne, de meilleures choses, et qui tiennent au salut». Il avait l'assurance qu'ils n'abandonneraient pas ce qu'ils avaient reçu, le grand salut apporté par Christ. Et le fondement de sa conviction à leur égard c'était, malgré leur déclin, les preuves que la vie de Dieu était en eux — leur activité dans le service de Dieu et des saints, et leur amour. Un dernier trait qui devait les encourager était que Dieu, selon sa justice, tiendrait compte de ce qu'ils avaient fait par amour pour lui, car, comme on le voit en bien d'autres en droits, il y a une rémunération.

(Verset 11). L'auteur, par le tableau qu'il a tracé du danger auquel les croyants hébreux étaient exposés et par les encouragements qu'il leur donne, a montré, et ici il l'exprime, l'ardent désir de son cœur de les voir persévérer avec diligence jusqu'au bout dans la voie chrétienne, qui aboutit au repos et à la gloire, objets de l'espérance. Il désire qu'ils ne soient point vacillants, mais qu'ils aient dans leur cœur jusqu'à la fin une pleine assurance de cette espérance, de sa réalisation qui ne peut manquer. N'est-il pas désirable que nous l'ayons aussi, cette pleine assurance?

(Verset 12). «Afin que vous ne deveniez pas paresseux». Ils étaient devenus paresseux à écouter (5: 11), de là leur état d'enfance, de là le danger de se ralentir dans leur course chrétienne; ils sont donc exhortés, en vue de l'espérance glorieuse placée devant eux à n'être

point paresseux, languissants dans leur vie spirituelle, parce qu'ils rencontraient des difficultés. Il y en avait dans le passé, comme il en était aussi dans le présent, qui avaient attendu et attendaient dans la foi et la patience ce qui avait été promis, et qui en héritaient, qui en étaient mis en possession. C'est leur caractère qui est décrit ici: «Par la foi et la patience, ils héritent ce qui avait été promis». Les Hébreux, en n'étant point paresseux, devenaient les imitateurs de ceux-là. Puissions-nous aussi saisir par la foi et attendre avec patience la réalisation des promesses du Seigneur!

(Versets 13-15). Abraham est un grand exemple de cette foi et de cette patience qui héritent la promesse. Mais il faut remarquer que la promesse rappelée ici: «Certes en bénissant je te bénirai, et en multipliant je te multiplierai», est celle qui fut faite à Abraham après le sacrifice d'Isaac, et qui est rapportée en Genèse 22: 16-18. C'est cette promesse-là qui fut accompagnée du serment. Abraham, quand il fut appelé à quitter son pays et sa parenté, avait bien reçu la promesse d'une postérité nombreuse, d'une bénédiction personnelle, et d'une bénédiction des nations en lui (Genèse 12: 3); mais il n'y avait pas eu de serment, comme dans celle qui est rappelée ici, et qui se termine par l'annonce de Christ — la semence d'Abraham — duquel Isaac mort et ressuscité en figure était le type.

«Et ainsi, Abraham, ayant eu patience, obtint ce qui avait été promis». Ces paroles nous enseignent que la foi et la patience d'Abraham furent exercées non seulement relativement à la naissance si longtemps différée d'Isaac, mais encore ensuite, et au travers de la plus terrible épreuve, celle d'être appelé à offrir en sacrifice celui de qui il avait été dit: «En Isaac te sera appelée une semence». La patience d'Abraham traversa tout, et après avoir recouvré Isaac comme de nouveau, il obtint la promesse confirmée par le serment.

(Versets 16-20). Le verset 16 rappelle que, parmi les hommes, le serment clôt les contestations et *rend ferme ce qui a été convenu*. Ils jurent par un plus grand qu'eux; mais Dieu faisant intervenir le serment pour confirmer la promesse, n'ayant personne de plus grand par qui jurer, jure par lui-même (Genèse 22: 16).

«Les héritiers de la promesse» sont les croyants, vrais enfants d'Abraham. Ils héritent de la bénédiction d'Abraham, bénédiction en Christ et par Christ, semence d'Abraham, et cela selon le conseil *immuable* de Dieu, car ce que Dieu a décidé, il ne peut manquer de l'accomplir. Mais, dans sa grâce, afin que les héritiers de la promesse eussent une garantie solennelle sur laquelle reposât leur foi, il leur donne deux choses immuables comme lui-même, d'une part la promesse elle-même, de l'autre le serment. Il n'était pas possible que Dieu mentit dans sa promesse, même si elle n'eût pas été accompagnée du serment. Mais celui-ci est ajouté pour donner à la promesse une solennité, plus grande, et imprimer ainsi plus fortement dans l'âme du croyant la certitude des déclarations de Dieu. La foi a ainsi le fondement le plus inébranlable. Et combien n'était-ce pas nécessaire pour ces Hébreux chancelants! Quelle condescendance de la part de Dieu pour notre faiblesse, qu'il veuille donner ainsi à notre cœur une, pleine assurance de l'accomplissement de ses desseins de grâce envers nous!

Et c'est ainsi qu'appuyés sur la promesse et le serment de Dieu, les croyants hébreux avaient une ferme consolation. Ils avaient fui du système terrestre destiné à périr, pour saisir l'espérance proposée, Christ dans la gloire et revenant en gloire les prendre et les y introduire. Ils avaient pour garantie du conseil immuable de Dieu, sa promesse et le serment, mais maintenant voici un autre fait qui vient donner à leur espérance une stabilité parfaite. Christ lui-même est entré au dedans du voile, dans le sanctuaire céleste, et il y est comme précurseur des siens.

L'expression «enfuis» fait penser au meurtrier en Israël se sauvant dans une des villes de refuge (Nombres 35, et Josué 20). Mais il existe un contraste frappant entre la position des Hébreux croyants et celle d'Israël. Les premiers avaient pour refuge le sanctuaire céleste où se trouvait Jésus leur précurseur, le souverain sacrificateur des chrétiens, toujours vivant pour intercéder pour eux. Leur espérance était là, dans le ciel près de Dieu, établie sur un fondement inébranlable. Quel bonheur et quelle sécurité pour l'âme d'être ainsi rattachée au ciel, à Christ dans le ciel! Israël, coupable par ignorance du meurtre de Christ, se trouve au contraire gardé au milieu des nations jusqu'à l'expiration de la sacrificature actuelle de Christ, où alors Israël rentrera en possession de l'héritage.

«Une ancre de l'âme, sûre et ferme», telle était l'espérance des croyants hébreux, parce qu'elle était fixée au dedans du voile où était Christ leur précurseur. La foi, comme la chaîne qui relie le navire à l'ancre, traverse tout l'espace qui s'étend entre la mer agitée de ce monde et le lieu céleste et immuable où est l'Objet de notre espérance.

«Etant devenu souverain sacrificateur pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédec»; c'est ainsi que l'auteur rentre dans le sujet de la sacrificature, interrompu au chapitre 5: 11. Il nous a conduit, par ses exhortations, à considérer de nouveau le grand souverain sacrificateur de notre profession comme entré dans le ciel; il ramène nos pensées à ce système glorieux et céleste. Du moment que Jésus est dans ce sanctuaire, il est devenu souverain sacrificateur *pour l'éternité* selon l'ordre de Melchisédec. Ce n'est plus seulement de sa sacrificature actuelle qu'il est question. Cette déclaration assure aussi l'accomplissement glorieux des bénédictions futures concernant le résidu d'Israël et la terre millénaire, lorsque Jésus sera le vrai roi de justice et de paix, et le vrai sacrificateur du Dieu Très haut, ce dont Melchisédec était le type. C'est ce que développe le chapitre suivant.

Chapitre 7

(Versets 1-3). L'auteur rentre ici dans le sujet béni et glorieux de la sacrificature de Christ, qu'il mettra en contraste avec celle d'Aaron ou de Lévi, pour en montrer l'immense supériorité. Pour la faire voir avec évidence, ainsi qu'il l'a déjà fait pressentir (chapitre. 5: 6, 10; 6: 20), il prend pour type de la sacrificature de Christ celle de Melchisédec, au sujet duquel il avait beaucoup de choses à dire (5: 11). Cette sacrificature, tout à fait en dehors de celle d'Aaron qui ne fut instituée que beaucoup plus tard, offre des traits tels qu'elle représente exactement celle de Christ, et cela au point que plusieurs ont cru à tort voir en Melchisédec plus qu'un homme. On voit ce personnage remarquable apparaître soudain, dans le récit du

14^e chapitre de la Genèse, et disparaître de la même manière, sans qu'il soit plus question de lui historiquement, dans tout le reste des Ecritures.

Melchisédec était roi de Salem, le lieu qui plus tard porta le nom de Jérusalem (Psaumes 76: 2). Or son nom signifie «roi de justice» et, comme Salem veut dire «paix», il était aussi «roi de paix». Mais de plus, il était sacrificateur du *Dieu Très haut*; cette appellation de Très haut est donnée à Dieu quand il s'agit du règne millénaire: «le Dieu Très haut, possesseur des cieux et de la terre» (Genèse 14: 18-20), ainsi qu'on le rencontre fréquemment dans les Psaumes qui se rapportent à cette époque. Melchisédec, roi et sacrificateur, est donc le type du Seigneur quand, ayant établi son royaume sur la terre, il régnera en justice, lui, le Prince de paix, et que l'oeuvre de la justice sera la paix (Esaïe 32: 1, 17; 9: 6), et qu'il sera sacrificateur sur son trône (Zacharie 6: 13). Le premier verset de notre chapitre rappelle à quel moment Melchisédec vint au-devant d'Abraham. C'est lorsque celui-ci «revenait de la défaite des rois», et cela sous-entend aussi le jour à venir de la manifestation de Christ, lorsqu'il aura subjugué les rois de la terre et établi son règne de justice et de paix.

Pour le dire en passant, nous pouvons remarquer que les expressions «alla au-devant d'Abraham», et celles de la Genèse «fit apporter du pain et du vin», ont trait au caractère actuel de la sacrifice de Christ pour nous, c'est-à-dire ses soins préventifs et le secours que nous trouvons en lui au moment opportun.

«Sans père, sans mère», est-il dit de Melchisédec, c'est-à-dire sans aucune parenté d'où il tirât son sacerdoce; «sans généalogie», en contraste avec les enfants d'Aaron qui, pour légitimer leur droit à la sacrifice, devaient prouver leur descendance. (Esdras 2: 62). «N'ayant ni, commencement de jours, ni fin de vie», sans qu'une limite fût assignée à sa sacrifice, comme c'était le cas pour les fils d'Aaron, car il apparaît et disparaît sans qu'il soit question de sa naissance, ni de sa mort. Nous ne le voyons donc que vivant: *sa sacrifice demeure à perpétuité*. Et c'est ainsi qu'il représente d'une manière frappante la sacrifice perpétuelle, intransmissible du Seigneur. Aussi est-il dit: «Assimilé au Fils de Dieu», semblable au Fils de Dieu, non dans sa personne, mais dans son office de sacrificateur. Seulement la sacrifice de Christ s'exerce maintenant dans les cieux.

(Versets 4-10). Après avoir montré tous les traits de la sacrifice de Melchisédec et prouvé ainsi qu'en dehors de la sacrifice d'Aaron, il en existait une autre d'un ordre tout différent, l'auteur montre combien la première sacrifice est au-dessus de la seconde. Or cette sacrifice est celle de Christ, comme le prouvent les paroles du Psaume 110, où David, parlant par l'Esprit, dit: «Tu es sacrificateur pour toujours, selon l'ordre de Melchisédec». L'auteur de l'épître les applique au Seigneur, ayant en cela l'autorité de Jésus lui-même, qui parle de ce même Psaume comme concernant sa personne (Matthieu 22: 43).

L'auteur veut donc montrer la supériorité de la sacrifice de Christ selon l'ordre de Melchisédec, sur celle d'Aaron. Pour cela, il prend deux traits du récit de Genèse 14. Le premier est que Melchisédec bénit Abraham, le second est qu'Abraham lui donna la dîme du butin. «Considérez combien grand était celui à qui même Abraham donna une dîme du butin,

lui le patriarche» (verset 4). La grandeur de Melchisédec apparaît en effet d'une manière bien frappante, si nous pensons à la dignité du patriarche Abraham, du dépositaire des promesses, du père des croyants, qui a donné ce grand exemple de foi et de patience mis en relief au chapitre 6 de cette épître.

Abraham, quelque grand qu'il fût, en donnant la dîme du butin à Melchisédec, reconnaissait sa dignité et le droit qu'il avait à cette dîme. Or sous la loi, qui vint longtemps après Abraham, les sacrificateurs de la tribu de Lévi, de la famille d'Aaron, avaient l'ordre de prendre la dîme du peuple, de leurs frères. Or le fait qu'Abraham a été dîmé par Melchisédec, montre que Lévi, le descendant d'Abraham, a été dîmé en lui. Cela fait voir nettement que la sacrificature de Melchisédec était supérieure à celle de Lévi. De plus, les sacrificateurs de l'ordre lévitique étaient «des hommes mortels», tandis que le témoignage rendu à Melchisédec, c'est qu'il était vivant, *«qu'il vit;»* «sans commencement de jours, ni fin de vie». Il subsiste dans sa dignité. Enfin la seconde preuve de la supériorité de Melchisédec sur Abraham est qu'il le bénit, «or, sans contredit, le moindre est béni par celui qui est plus excellent» (verset 7). Un dernier trait est qu'il ne tirait pas «son origine d'eux (des descendants de Lévi), généalogiquement».

Quel que soit donc ce personnage, d'ailleurs inconnu et mystérieux, sa grandeur et les traits de sa sacrificature sont clairement placés devant nos yeux. Nous savons ainsi ce que la Parole nous enseigne, en disant du Seigneur qu'il est «sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec», en contraste avec les sacrificateurs selon l'ordre d'Aaron.

(Versets 11-17). Dans ces versets et ceux qui suivent, se trouvent développés et appliqués au Seigneur les traits qui appartiennent à la sacrificature selon l'ordre de Melchisédec, et qui démontrent sa supériorité sur celle d'Aaron.

Mais il y a autre chose. Le peuple d'Israël avait reçu une loi fondée sur la sacrificature lévitique. Mais cette sacrificature ne pouvait faire parvenir à la perfection, elle n'était pas le terme, le but final des desseins de Dieu. Et ce qui le démontre, c'est qu'une autre sacrificature, selon l'ordre de Melchisédec, était annoncée dans l'Ecriture (Psaumes 110), comme devant se lever. Il s'ensuit que «la sacrificature étant changée, il y a aussi par nécessité un changement de loi» (verset 12). Tout le système lévitique, ont la sacrificature selon l'ordre d'Aaron était la base, tombe avec elle.

Deux choses démontrent le changement complet qui est opéré, le contraste du tout au tout entre les deux genres de sacrificature. Premièrement: «celui à l'égard duquel ces choses sont dites», le Seigneur, appartient à une tribu étrangère au sacerdoce lévitique qui était confiné à la famille d'Aaron. Le Messie, selon la prophétie de Jacob et d'autres encore, devait sortir de la tribu de Juda (Genèse 49: 10) et de la famille de David (Esaïe 11: 1), comme nous savons que cela eut lieu. Voilà une première différence. En second lieu, le sacrificateur de l'ordre d'Aaron était établi «selon la loi d'un commandement charnel». Tout le système était adapté à l'homme dans la chair, tout était extérieur et temporaire; les cérémonies et les ordonnances n'étaient que des figures, et souvent un joug pesant pour l'homme pécheur et

sans force; les sacrificateurs se succédaient l'un après l'autre et n'exerçaient ainsi chacun leur charge que durant leur vie ici-bas. Au contraire, le Seigneur, «à la ressemblance de Melchisédec», se lève comme sacrificateur «selon la puissance d'une vie impérissable». La vie dans laquelle il est entré, après avoir accompli la rédemption, est une vie sur laquelle la mort n'a point de puissance. C'est pourquoi ce témoignage lui est rendu: «Tu es sacrificateur à perpétuité, selon l'ordre de Melchisédec». Sa sacrificature est parfaite.

(Verset 18) Le commandement qui a précédé l'établissement de la sacrificature parfaite, le système légal s'appliquant à l'homme dans la chair, a été abrogé, «à cause de sa faiblesse et de son inutilité». Il était faible, car Dieu restait caché derrière le voile, et rien, dans ce système, ne rendait l'homme capable de pénétrer au delà et d'approcher de Dieu. Il était donc inutile à cet effet, et ainsi se trouve démontré que «la loi n'a rien amené à la perfection».

(Verset 19). Mais si l'ancien ordre de choses a été mis de côté, parce qu'il n'amenait rien à la perfection, la sacrificature de Christ introduit «une meilleure espérance par laquelle nous approchons de Dieu». Ce n'est plus un commandement qui tenait l'homme pécheur loin de Dieu, mais une espérance, une confiance basée sur la promesse et la grâce divine et qui nous permet d'approcher de Dieu, de nous trouver en sa présence sans crainte. Nous pouvons remarquer que c'est là un des grands points sur lesquels l'épître insiste, le fait d'approcher comme étant le privilège du chrétien (voyez chapitres 4: 16; 7: 19, 25; 10: 1, 22). Précieuse grâce pour nous!

(Versets 20-22). «Jésus a été fait garant d'une meilleure alliance». Une alliance sur le principe de l'obéissance se rattachait à la sacrificature aaronique; mais une nouvelle alliance avec le peuple d'Israël, «une meilleure alliance», est établie avec lui en rapport avec la sacrificature de Christ — Christ est le garant de cette alliance qui repose non sur le principe demandant l'obéissance à un peuple charnel, mais sur Christ lui-même et son oeuvre. Rappelons-nous que l'auteur parle à des Hébreux devenus chrétiens, et que les alliances ont rapport à Israël.

Or ce qui démontre l'excellence et la supériorité de cette alliance, c'est que Celui qui en a été fait garant, a été établi sacrificateur avec serment «par celui qui lui a dit: «Le Seigneur l'a juré et ne se repentira pas: Tu es sacrificateur pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédec». Les sacrificateurs selon l'ordre d'Aaron, au contraire, avaient été établis simplement sur l'ordre de Dieu, sans qu'aucun serment fût intervenu qui assurât leur perpétuité.

(Versets 23, 24). Voici un nouveau contraste entre la sacrificature lévitique et celle de Christ; c'est le contraste entre la mort et la vie. Dans la première, les sacrificateurs «étaient plusieurs». Hommes mortels, ils ne demeuraient pas, mais se succédaient l'un à l'autre: Christ, vivant d'une vie impérissable, est et demeure unique sacrificateur. Il a la sacrificature qui ne se transmet pas et qui ne change pas. Tout est stable et perpétuel.

(Verset 25). La conséquence tirée de ce qui précède est infiniment précieuse pour nous. D'abord remarquons l'expression: «Ceux qui s'approchent de Dieu par lui». C'est une classe de personnes qui est ainsi caractérisée. Ce sont les croyants, ceux qui sont sauvés, ceux qui

sont au bénéfice de l'oeuvre accomplie par Christ. C'est par lui qu'ils possèdent cette faveur que la loi, ni les sacrifices juifs, ne pouvaient leur donner: ils s'approchent de Dieu. Voyons maintenant le privilège qui résulte pour eux de la sacrificature intransmissible, perpétuelle de Christ. C'est qu'il peut les sauver entièrement, ou jusqu'à l'achèvement. Nous sommes sauvés parfaitement, c'est-à-dire lavés de nos péchés et affranchis du jugement, par l'oeuvre accomplie à la croix. Mais il nous reste encore la course à travers le désert avec ses dangers et ses labeurs. A travers tout et jusqu'à ce que tout soit achevé, il nous sauve, nous délivre et nous garantit. Et en vertu de quoi? C'est qu'il est toujours vivant, vivant à perpétuité, d'une vie que rien n'interrompt dans son activité, et que, dans cette vie, il intercède pour nous. C'est donc à son intercession constante que nous devons d'être sauvés jusqu'à l'achèvement de la course. De même qu'autrefois Moïse élevant, en intercession à l'Eternel, ses mains soutenues par Aaron et Hur (Exode 17), procura à Israël une complète victoire sur ses ennemis, ainsi Jésus toujours vivant, nous fait triompher de tous les obstacles qui arrêteraient notre course.

(Versets 26-28). Un nouvel argument nous est donné ici, qui établit encore par contraste l'excellence suprême de la sacrificature de Christ sur celle d'Aaron. Les souverains sacrificateurs pris d'entre les hommes étaient dans l'infirmité, comme ceux pour lesquels ils étaient établis. Ils étaient des hommes pécheurs qui devaient offrir des sacrifices, d'abord pour leurs propres péchés, puis pour ceux du peuple, et pour cela entraient dans un tabernacle terrestre dont l'entrée était interdite au peuple. Mais nous, sauvés par le sacrifice de Christ qui s'est offert lui-même une fois pour toutes, nous approchons de Dieu dans le sanctuaire céleste, où rien d'impur, ni de souillé, ne peut entrer, notre place est là; nous étions des pécheurs, mais sauvés, nous sommes des saints. Comme tels, il nous *convenait* d'avoir un souverain sacrificateur tel que le demandent la gloire et la pureté du ciel — saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs — de l'avoir là où nous sommes appelés à entrer: élevé plus haut que les cieux, dans la présence de Dieu. Etant ainsi revêtu de ce caractère de sainteté, il n'a point eu à offrir de sacrifice pour lui-même: il s'est offert pour nous. Et ce sacrifice étant parfait, n'a point à se renouveler. Son efficacité demeure, et nous demeurons devant Dieu, là où cet unique sacrifice nous a placés. Sa sacrificature s'exerce donc dans le ciel, et son office comme souverain sacrificateur est d'intercéder pour nous.

C'est la loi qui établissait des hommes dans l'infirmité pour être souverains sacrificateurs; mais une chose plus excellente est venue après la loi. C'est le serment de Dieu: «Le Seigneur l'a juré», et ce serment établit «un Fils». C'est bien un homme, mais il est Fils de Dieu, et il est établi souverain sacrificateur lorsque, après avoir été consommé, consacré (voyez chapitre 2: 10), il est entré dans le ciel, rendu parfaitement propre à accomplir son office pour l'éternité.

Nous ferons une remarque à propos du verset 27. Il est dit: «S'étant offert lui-même». Cela ne veut pas dire qu'il s'est immolé lui-même, accomplissant ainsi un acte de sacrificateur. Mais il s'est présenté lui-même comme offrande, il s'est donné lui-même pour être la victime du sacrifice (Galates 1: 4; 2: 20; Ephésiens 5: 2, 25). De même ce n'est pas lui qui a versé son sang, mais son sang a été versé (Matthieu 26: 28). Dans la sacrificature lévitique, il y avait même bien des cas où ce n'était pas le sacrificateur qui immolait lui-même la victime

(Lévitique 1: 5, 11; 3: 2, 8, 13; 4: 4, 24, 29, etc.). Il n'y a aucun acte de sacrificateur de la part de Christ avant le moment où, entrant dans la gloire, après avoir été consommé, il est salué par Dieu même souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec (voyez chapitre 5).

Chapitre 8

(Versets 1, 2). Ces deux versets sont le résumé de tout ce que l'auteur de l'épître a dit touchant le merveilleux sujet de la souveraine sacrificature de Christ dans le ciel. Ce sujet, introduit à la fin du chapitre 2, se poursuit jusqu'à notre chapitre, à travers les autres, avec des interruptions où des choses accessoires sont traitées, telles que le repos, au chapitre 4, la profession, au chapitre 6, etc. Mais si l'on prend les deux derniers versets du chapitre 2, les premiers du 3^e, les versets 14 à 16 du 4^e, les versets 1 à 11 du 5^e, le dernier du 6^e et tout le chapitre 7, on verra ce que veulent dire ces mots: «la somme de ce que nous disons». Cette somme, ce résumé est le fait glorieux de la souveraine sacrificature de Christ dans les lieux saints, le ciel, où il s'est assis à la droite du trône de la majesté, c'est-à-dire dans la position suprême de grandeur. Ces lieux saints, ce vrai tabernacle que le Seigneur a dressé, et non pas l'homme, sont en contraste avec le tabernacle terrestre dressé au désert, et où officiaient les sacrificateurs selon la loi. Dans le vrai tabernacle céleste, officie en notre faveur, par son intercession, Celui qui, après s'être offert lui-même comme victime, y est entré et a été salué souverain sacrificateur pour l'éternité.

Ce grand fait introduit une économie nouvelle qui met fin à l'ancienne, non plus sous le rapport seulement des ordonnances lévitiques, mais aussi de l'alliance qui s'y rattachait et qui est mise de côté pour faire place à une nouvelle et meilleure alliance. Tel est le sujet du chapitre qui nous occupe.

(Verset 3). L'office du souverain sacrificateur était de présenter à Dieu pour le peuple des dons et des sacrifices. «Celui-ci», Jésus, a donc dû aussi avoir quelque chose à offrir. Il s'est offert lui-même sur la croix, et ce sacrifice étant accompli, il présente à Dieu pour nous son intercession dans le ciel (comparez 7: 27 et 25).

(Verset 4). Mais l'auteur insiste sur le fait que ce n'est pas sur la terre. Là il y avait des sacrificateurs qui offraient des dons selon la loi pour un peuple terrestre. L'Esprit Saint veut toujours plus détacher les Hébreux de la terre et les introduire dans les choses plus excellentes du ciel.

(Verset 5). C'est ce que ce verset nous montre clairement. Tout le service des sacrificateurs selon la loi se rapportait à «l'ombre et à la figure des choses célestes». Tout y était prescrit de Dieu, tout devait s'y faire exactement pour répondre à sa pensée, cela avait été répété quatre fois à Moïse par l'Eternel (Exode 25: 9, 40; 26: 30; 27: 8), mais ce n'étaient que des figures des choses célestes, «des lieux saints et du vrai tabernacle» dont Christ est ministre. Que devaient donc préférer les Hébreux, les ombres ou la réalité?

(Verset 6). Cette réalité céleste est en Christ, le «Médiateur d'une alliance meilleure» que celle à laquelle se rapportaient la sacrificature et les ordonnances lévitiques. L'auteur, au

chapitre 7: 22, a touché ce sujet de l'alliance dans ces paroles: «C'est d'une alliance d'autant meilleure que Jésus a été fait le garant». Il reprend ici le sujet, qu'il va, dans les versets suivants et au chapitre 9, traiter d'une manière complète. Mais remarquons comme en toutes choses la gloire de Christ ressort, effaçant toutes les gloires de l'économie précédente, que les Hébreux auraient pu faire valoir. Voilà la sacrificature aaronique mise de côté et remplacée par sa sacrificature céleste. Et l'alliance traitée avec les pères par la médiation de Moïse, que devient-elle? Elle est aussi mise de côté pour faire place à une meilleure, dont le Médiateur est bien plus grand que Moïse et «qui est établie sur de meilleures promesses». Les promesses de l'ancienne alliance reposaient sur l'obéissance à la loi. Celles de la nouvelle sont inconditionnelles, ayant pour source la grâce de Dieu seule et basées, quant à leur accomplissement, sur le sacrifice de Christ, ainsi que le montrera le chapitre 9.

(Verset 7). Le fait qu'une nouvelle alliance avait été annoncée dans les Ecritures, comme on le voit plus loin, faisait voir que la première n'était pas irréprochable — «la loi n'a rien amené à la perfection»: elle n'était que provisoire, en rapport avec un peuple terrestre placé sous la condition d'obéissance. Tout ce que Dieu avait dit, ordonné, établi, était sans doute sans défaut; mais ce n'étaient que des ombres, et le peuple à qui la loi était donnée, avec qui l'alliance était traitée, était un peuple charnel, «de col roide», incapable de garder la loi et de ne pas enfreindre cette alliance. Elle devait donc être remplacée par une autre, et c'est en ce sens qu'elle n'était pas irréprochable. Le peuple était tenu de la garder, responsable s'il ne le faisait pas. Aussi est-ce en le censurant, en lui faisant des reproches mérités pour n'avoir pas gardé l'alliance, que, dans sa grâce souveraine, Dieu en annonce une autre.

(Versets 8-12). L'Esprit Saint cite les magnifiques promesses relatives à cette nouvelle alliance et que le prophète Jérémie faisait entendre au peuple dans un jour d'extrême ruine (Jérémie 31: 31-34). Mais au lieu d'entrer dans des développements sur les bénédictions de cette seconde alliance, l'auteur se borne à tirer la conclusion que, puisqu'il y avait une nouvelle alliance, l'ancienne disparaissait. Les croyants Hébreux étaient ainsi détachés de l'ancienne alliance, comme ils l'avaient été de toutes les autres choses qui se rattachaient au judaïsme, et en même temps préservés de s'attacher à ce que comporte la nouvelle alliance qui a trait à un temps encore à venir.

(Verset 13). C'est avec ménagement — et nous pouvons ici admirer les tendres soins de Dieu — que le Saint Esprit conduit peu à peu les croyants Hébreux à laisser le judaïsme et tout ce qui s'y rapporte. Ainsi, au verset 4, il est fait mention des sacrificateurs, comme exerçant encore alors leurs fonctions sur la terre, et cependant la croix de Christ y avait mis fin pour les croyants. De même, ce dernier verset de notre chapitre ne dit pas que l'ancienne alliance a passé, mais qu'elle vieillit et va disparaître. C'est comme une personne très âgée: elle est encore là, mais elle est sur le point de quitter la scène de ce monde.

Remarquons encore qu'au verset 8, en citant Jérémie 31, l'Esprit Saint rappelle que c'est «en censurant» que l'Eternel proclame la nouvelle alliance. Quel Dieu de grâce! Combien de fois, en effet, ne voyons-nous pas dans les prophètes, que les menaces, les jugements, les malédictions prononcés contre Israël, à cause de ses désobéissances et de sa rébellion, sont

accompagnés des promesses de bénédiction qui s'accompliront aux temps millénaires! (voyez, par exemple, Esaïe 2: 2-5; 4: 2-6; 11: 6-16; 12, etc.).

Ajoutons encore quelques mots, nécessaires aux chrétiens, touchant la nouvelle alliance.

Selon les termes de Jérémie 31, cités dans notre chapitre, la nouvelle alliance, de même que l'ancienne, est établie avec Israël, le peuple terrestre, et non avec nous chrétiens. Les alliances sont relatives aux voies et au gouvernement de Dieu en rapport avec des hommes qui sont avec lui dans une condition de relation terrestre. Il n'y a pas d'alliances dans le ciel. Pour nous chrétiens, notre position et nos bénédictions sont dans le ciel (Ephésiens 1: 3). D'ailleurs le caractère de nos relations avec Dieu et avec Christ ne comporte pas une alliance. La relation d'enfant à père, ni celle d'épouse à époux, ne sont pas des alliances. Etre uni dans la gloire, par le Saint Esprit, au Médiateur de la nouvelle alliance, est loin d'être une alliance. Mais nous sommes sauvés par le sang de l'alliance. Nous bénéficions, avant le résidu à venir d'Israël, des privilèges essentiels de la nouvelle alliance, dont Dieu a posé le fondement sur le sang de Christ, mais c'est en esprit et non selon la lettre.

Remarquons aussi la différence entre Moïse, médiateur de l'ancienne alliance, et Christ, Médiateur de la nouvelle. Moïse était intermédiaire entre Dieu et le peuple, pour transmettre à celui-ci la teneur du contrat qu'il acceptait comme passé avec Dieu, et il annonçait les peines attachées à l'infraction de la loi. Mais Christ meurt pour la nation (Jean 11: 50-52), et, comme nous le verrons au verset 15 du chapitre 9, sa mort intervient pour la rançon des transgressions qui étaient sous la première alliance. Ainsi se trouve posée la base de toute la bénédiction de la nouvelle alliance; non l'obéissance des hommes pécheurs, mais la mort de Christ pour les pécheurs.

Une autre différence entre la première alliance et la nouvelle, c'est que la première était établie *avec* le peuple (verset 9: «avec leurs pères»); il y avait deux parties contractantes. Au contraire, la nouvelle sera établie non *avec eux*, mais *pour eux* (verset 8 et 10: «j'établirai *pour* la maison d'Israël», etc.). Pour la nouvelle alliance, Dieu est seul et peut bénir sur le fondement de la rédemption parfaite accomplie par Christ.

Chapitre 9

(Versets 1-5). L'Esprit Saint, dans cette portion de l'épître (9; 10: 1-18), nous présente — en continuant toujours le grand sujet de la sacrificature — le sacrifice unique et parfait de la nouvelle alliance et sa valeur, en contraste avec les anciennes offrandes. Mais pour faire ressortir l'excellence des privilèges attachés au nouvel ordre de choses, l'écrivain sacré rappelle ce qui avait lieu sous l'ancien, et pour cela commence par rapporter ce qui se trouvait dans le tabernacle qu'il appelle un sanctuaire terrestre ou «mondain» (cosmicv) c'est-à-dire «de ce monde», par opposition au «tabernacle qui n'est pas de cette création (*)» (verset 11).

(*) Dans toute l'épître, il s'agit du tabernacle dans le désert et non du temple dans le pays, figure du repos.

La première alliance était en rapport avec ce sanctuaire et elle avait des ordonnances données de Dieu pour le service divin, mais qui, de même que l'ancienne alliance, devaient maintenant disparaître. La structure même de ce sanctuaire exprimait que l'adorateur était tenu à distance, Dieu restant caché derrière un voile.

En effet, il se composait de deux parties distinctes, bien que formant un tout. Il y avait d'abord la première partie, qui est appelée ici le premier tabernacle ou lieu saint, où se trouvaient le chandelier d'or et la table sur laquelle étaient placés les pains de proposition. La seconde partie — l'autre tabernacle — était appelée saint des saints et séparée de la première par un voile qui est nommé ici le *second* voile, parce qu'il y en avait déjà un à l'entrée du lieu saint. Dans le saint des saints se trouvaient l'encensoir d'or (voyez Lévitique 16: 12, 13; Nombres 16: 46), avec lequel le souverain sacrificateur offrait du parfum l'unique jour où dans toute l'année il entrait là en présence de l'Eternel; puis l'arche de l'alliance, le trône de Jéhovah, renfermant la cruche d'or avec la manne, souvenir des soins de Dieu pour son peuple dans le désert (Exode 16: 32-34), la verge d'Aaron qui avait fleuri, sceau de sa sacrificature (Nombres 17: 10), et enfin les tables de la loi ou témoignage, nommées ici tables de l'alliance, car l'ancienne alliance était établie sur le principe de l'obéissance de l'homme (Exode 34: 27, 28; 25: 21; 40: 20). Enfin sur l'arche étaient les chérubins de gloire couvrant de leur ombre le propitiatoire. L'écrivain sacré ajoute qu'il n'a pas à parler en détail de ces choses qui ont toutes leur signification symbolique, comme nous le savons. Nous voyons, en effet, qu'il omet de mentionner l'autel des parfums, mais il parle de l'encensoir qui devait être rempli du feu pris sur cet autel quand, au grand jour des expiations, le souverain sacrificateur offrait l'encens non sur l'autel, mais dans le saint des saints, sur le feu contenu dans l'encensoir. Il faut remarquer que ce qui est dit des sacrifices dans les chapitres 9 et 10, se rapporte à ceux qui étaient offerts en ce jour-là.

(Versets 6-10). Après avoir montré la disposition du tabernacle partagé en deux parties, et avoir indiqué sommairement ce qu'elles contenaient, l'auteur nous rappelle deux faits dont il tire les conséquences. Premièrement, les sacrificateurs (parmi lesquels le souverain sacrificateur aussi) entraient bien constamment dans la première partie du tabernacle pour y accomplir le service, tel que d'offrir chaque jour l'encens sur l'autel des parfums, d'avoir soin des lampes du chandelier d'or, afin qu'elles brûlassent continuellement, et de placer chaque sabbat les pains de proposition sur la table (Exode 30: 7, 8, comparez Luc 1: 9; 1 Chroniques 6: 49; Exode 27: 21; Lévitique 24: 1-9). En second lieu, le souverain sacrificateur *seul, une fois* l'année, au grand jour des expiations (Lévitique 16: 3-19), entrait dans le lieu très saint, en y *portant le sang* des victimes offertes pour lui-même (Lévitique 16: 11) et pour les fautes ou péchés d'ignorance du peuple (Lévitique 16: 15, 16). L'Esprit Saint qui était en Moïse enseigne lui-même ce que signifient ces faits. En premier lieu, c'est que l'accès auprès de Dieu, sous la première alliance, était fermé. L'homme pécheur ne pouvait entrer dans le vrai lieu très saint, la demeure de Dieu, le ciel, dont la seconde partie du tabernacle était la figure. Le chemin pour y entrer n'avait pas été manifesté. Et secondement, nous voyons que toutes les ordonnances charnelles du culte mosaïque, les dons, les sacrifices, les ablutions, ne pouvaient

rendre la conscience parfaite, purifiée du péché, chose indispensable à celui qui veut approcher de Dieu pour lui rendre culte.

L'expression «*les lieux saints*», au verset 8, indique la réunion des deux parties du tabernacle en une seule. C'est la figure du sanctuaire céleste où nous entrons; là il n'y a plus de voile. En effet, quand le Seigneur eut donné sa vie sur la croix, le voile du temple a été déchiré «depuis le haut jusqu'en bas» (Matthieu 27: 51). Au chapitre 10: 19, de notre épître, nous lisons: «Ayant donc, frères, une pleine liberté pour entrer dans *les lieux saints*». C'est donc pour nous le sanctuaire céleste.

Le souverain sacrificateur entrait, au jour des expiations, dans le lieu très saint, avec du sang des victimes, pour lui-même d'abord, puis pour les fautes du peuple. Ces *fautes ou ignorances* sont les péchés commis par erreur, tels qu'il en est parlé en Lévitique 4 et 5, et Nombres 15: 22-29. Mais quant aux péchés commis volontairement, par fierté, il n'y avait point de sacrifice qui pût les expier: le coupable était inexorablement mis à mort (Nombres 15: 30-36). Les derniers versets sont un exemple de péché par fierté (voyez aussi Deutéronome 17: 12). C'est ce qui est rappelé plus loin dans l'épître: «Si quelqu'un a méprisé la loi de Moïse, il meurt sans miséricorde, sur la déposition de deux ou de trois témoins» (chapitre 10: 28).

Le tabernacle était une figure pour un «*temps présent*», actuel, sur la terre; les ordonnances qui s'y rapportaient ne devaient durer que jusqu'au «*temps du redressement*», l'économie nouvelle. S'attacher au mosaïsme, c'était donc préférer l'ombre à la réalité, ce qui ne pouvait satisfaire aux besoins de la conscience, à ce qui la rend parfaite. C'est ainsi que l'écrivain sacré passe au sujet qu'il a en vue, c'est-à-dire la valeur et la portée du sacrifice de Christ, en contraste parfait avec les sacrifices offerts sous l'ancienne alliance.

(Versets 11, 12). Christ est venu! Tel est le grand et glorieux fait posé dès l'abord, et dont on comprend la portée en se rappelant ce qui a été dit de la dignité de sa Personne. Deux choses le caractérisent: 1° Christ est «souverain sacrificateur des *biens à venir*». Ces biens étant à *venir* ne sont donc pas les bénédictions dont, comme chrétiens, nous jouissons actuellement en Christ, bénédictions présentes et entièrement et purement célestes, comme l'est aussi notre relation avec Christ (Ephésiens 1: 3). Ces biens à venir sont ceux qui appartiennent à la nouvelle alliance avec Israël, ce sont toutes les bénédictions promises que le Messie apportera quand il régnera durant le millénium. 2° Il est venu, «par le tabernacle plus grand et plus parfait qui n'est pas fait de main, c'est-à-dire qui n'est pas de cette création;» c'est-à-dire que Christ est venu, non en rapport avec le tabernacle terrestre que la main de l'homme avait élevé, mais en rapport avec un tabernacle plus grand et plus parfait, en dehors de la création d'ici-bas, en rapport avec le tabernacle céleste. C'est toujours le contraste entre les ordonnances terrestres et les choses célestes — plus excellentes.

Cela posé, nous voyons: 1° que Christ est venu, non avec le sang de boucs et de veaux, mais avec *son propre sang* — nouveau contraste. Il a, par la valeur infinie et à jamais efficace de ce sang, obtenu une *rédemption éternelle*. L'oeuvre est parfaitement, entièrement

accomplie, et le péché ôté pour toujours. Nous avons une rédemption pour l'éternité. 2° Cette rédemption éternelle étant obtenue, Christ «est entré *une fois pour toutes* dans les lieux saints». Il y demeure en la présence de Dieu, gage pour nous de la perfection et de la permanence de l'oeuvre accomplie.

Notons en passant la place qu'occupe *le sang* dans ce chapitre; mais c'est pour établir le contraste complet entre le sang des victimes et la valeur infinie et l'efficacité entière et éternelle du sang de Christ, comme nous le verrons dans la suite du chapitre. L'Écriture nous enseigne que le sang, c'est la vie; de là, la défense expresse de manger d'aucun sang (Genèse 9: 4-6; Lévitique 3: 17; 7: 26; 17: 10-14; Deutéronome 12: 16; Actes des Apôtres 15: 28, 29). Le sang répandu, c'est la mort, c'est-à-dire la vie ôtée. Mais dans le cas de notre adorable Sauveur, c'est la vie donnée: il a donné lui-même sa vie à la mort (Jean 10: 11, 15, 17, 18; Esaïe 53: 12).

(Versets 13-14). Voici maintenant les conséquences de cette rédemption éternelle. Pour les faire mieux ressortir, l'auteur rappelle ce qui avait lieu sous la loi. Les souillures contractées alors étaient extérieures, affectaient la pureté de la chair — c'était la lèpre, c'était l'attouchement d'un mort, etc. — Celui qui était ainsi souillé se trouvait hors de la communion du peuple, jusqu'à ce qu'eût été offert le sang de taureaux et de boucs, ou qu'il eût été aspergé avec l'eau de purification préparée avec les cendres de la génisse rousse qui avait été immolée (voyez Lévitique 4; 5; 14; 16; Nombres 19). Mais par le sang de Christ est opérée une purification bien autrement grande et importante — une purification morale, celle de la *conscience*. Remarquons de quoi la conscience est purifiée: c'est des *oeuvres mortes*, non pas seulement des péchés positifs, mais de tout ce que produit la nature pécheresse de l'homme *mort* dans ses fautes et dans ses péchés. Elles sont mortes ces oeuvres, fruits d'un coeur corrompu et ne pouvant être d'aucune valeur devant Dieu, sauf pour condamner l'arbre qui les porte. Par l'oeuvre de Christ, par le sang qui a été versé, à cause de cette rédemption éternelle, la conscience est purifiée, les oeuvres mortes sont effacées, tout ce qu'était l'homme dans sa nature pécheresse et qui le souillait est mis de côté. Ainsi purifiés dans notre conscience, nous sommes rendus propres à servir *le Dieu vivant*. Cette expression «Dieu vivant» forme un contraste absolu avec ces oeuvres *mortes*, avec l'état moral de l'homme irrégénéré qui les produit et qui se trouve ainsi dans l'incapacité absolue de servir le Dieu vivant. Notons que l'expression «servir» (latreÀw) exprime non pas faire la volonté de Dieu, obéir, mais le service sacerdotal, en sa présence. C'est le même mot, traduit au verset 9 par «rendre culte». Quel heureux privilège que celui de pouvoir, avec une conscience purifiée, nous trouver devant Dieu pour le servir!

Mais arrêtons-nous encore un moment, sur le moyen par lequel nous jouissons d'une telle faveur. C'est le *sang de Christ*, mais ici sont ajoutées plusieurs choses qui rehaussent la vertu et l'efficacité de ce sacrifice. Les victimes (verset 13) étaient offertes, sans conscience de ce qui se faisait. Christ s'est offert *lui-même* à Dieu. Il s'offrait dans la pleine conscience de ce qu'il faisait; l'offrande de lui-même était volontaire; c'était celle du dévouement et de l'obéissance à Dieu; ainsi le sacrifice de Christ était un acte moral accompli pour la gloire de

Dieu. «Sans tache», est-il ajouté; les victimes devaient être extérieurement sans aucune tare. Mais Christ était moralement pur, sans tache, digne ainsi de Dieu auquel il s'offrait lui-même. Il s'agit ici de Christ homme; comme tel, il n'avait pas connu le péché; exempt de péché dans sa naissance comme conçu de l'Esprit Saint, conduit dans sa vie par l'Esprit Saint, il n'avait pas laissé le péché entrer en lui; en tout, il fut à part du péché. Tous ses motifs, ses mobiles, étaient parfaitement purs, n'ayant que Dieu en vue. Offrande volontaire, elle était aussi sans tache, et ainsi parfaite d'une perfection qui la faisait agréer de Dieu. C'était le véritable holocauste. Un autre trait vient encore s'ajouter à ce qui fait l'excellence du sacrifice de Christ. Il s'offre par *l'Esprit éternel*. Il le fait animé et mû entièrement dans cet acte par la puissance de l'Esprit de Dieu qui demeurait en lui comme homme. L'Esprit n'est pas nommé ici l'Esprit Saint, mais l'Esprit éternel, de même que la rédemption accomplie par le sacrifice de Christ est éternelle. La puissance dans laquelle Christ s'est offert est donc aussi caractérisée par ce même mot. L'Esprit par lequel Christ a accompli son sacrifice lui confère une efficacité et une valeur éternelles (*). Combien est grande et magnifique l'oeuvre de Christ à la croix!

(*) «Il faut bien remarquer avec quel soin l'épître aux Hébreux attache à toutes choses l'épithète «éternel». Elle ne place point le croyant sur un terrain de relation avec Dieu dans le temps et sur la terre, mais c'est un terrain de relation éternel. Il en est ainsi de la rédemption et de l'héritage. En rapport avec ceci, l'oeuvre sur la terre est accomplie une fois pour toutes. Il n'est pas sans importance de remarquer cela quant à la nature de l'oeuvre. De là l'application de cette épithète, même au Saint Esprit. (Synopsis V, note de la page 289).

(Verset 15). A cause de cela, en vertu de ce sang qui a été versé, de cette mort qui a été subie, Christ est devenu *médiateur* d'une nouvelle alliance. Cette nouvelle alliance est donc fondée sur son sang. Elle concerne Israël dans le futur, aussi l'apôtre évite toujours de faire une application directe de la nouvelle alliance; mais tout est prêt pour qu'elle ait son effet: le Médiateur est là, et la mort est intervenue «pour la rançon des transgressions qui étaient sous la première alliance». Les sacrifices offerts sous la première alliance ne pouvaient pas expier les transgressions commises, mais le Médiateur en a payé la rançon par sa mort, salaire du péché; elles sont effacées en vertu de cette mort, de sorte que «ceux qui sont appelés», appelés actuellement (voir chapitre 3: 1), sont au bénéfice de cette rançon, et reçoivent *l'héritage éternel* qui a été promis. Cet héritage comprend toutes les bénédictions promises et qui sont en rapport avec la nouvelle alliance, et il est éternel, ou à perpétuité, parce que l'oeuvre qui ôte le péché de devant les yeux de Dieu est accomplie parfaitement, la nature et le caractère de Dieu étant glorifiés par elle, et qu'elle a une valeur éternelle.

(Versets 16, 17). Le mot traduit par alliance, l'est ici par testament. Il veut dire une «disposition». L'alliance est une disposition que Dieu fait par rapport à l'homme qui entre en relation avec lui; un testament est une disposition en faveur de quelqu'un. Dans ces deux versets, qui forment une parenthèse amenée par l'idée d'héritage, on voit clairement que le sens est bien celui de testament. Cette pensée additionnelle est introduite pour montrer la nécessité de la mort de Christ — considéré comme testateur — pour que l'on puisse jouir de ce que le testament des promesses) confère — c'est-à-dire les bénédictions de l'héritage éternel.

(Versets 18-22). Revenant à la pensée d'alliance, l'auteur sacré montre que la première alliance n'avait pas été consacrée sans du sang, sans l'intervention de la mort. En effet, comme nous le lisons en Exode 24: 7, 8, le sang des victimes scella l'autorité de la loi sur le peuple qui l'avait acceptée, en disant: «Tout ce que l'Eternel a dit, nous le ferons». C'était la sanction de la mort attachée à l'obligation de garder la loi. En second lieu, on voit par de nombreux passages, et en particulier en Lévitique 16: 15-19, que même le tabernacle et ses ustensiles, souillés par les impuretés et les transgressions des fils d'Israël, étaient purifiés par le sang (*), et l'auteur arrive ainsi à cette grande et capitale vérité proclamée dans toute la loi: «Sans effusion de sang (sans la mort), il n'y a pas de rémission». L'alliance est donc fondée sur le sang; les souillures purifiées par le même moyen, et la rémission des péchés (l'enlèvement de la culpabilité) obtenir aussi par l'effusion du sang.

(*) «Presque toutes choses sont purifiées par du sang, selon la loi», est-il dit. Il y avait des cas où l'eau était employée comme moyen de purification soit des personnes, soit des choses. Voyez Lévitique 15 et Nombres 19. «L'eau est une figure de la purification morale et pratique. Cette purification s'effectue par l'application au coeur et à la conscience de la parole qui juge tout mal et révèle tout bien».

(Verset 23). Les *images* des choses qui sont dans les cieux — le tabernacle et ce qui y appartenait — étaient donc purifiées par le sang des victimes, mais les choses célestes elles-mêmes, pour être purifiées, demandaient des sacrifices plus excellents — celui de Christ. Ces choses célestes sont le sanctuaire d'en haut, le «vrai tabernacle» où Christ est entré et dont il est le ministre (chapitre 8: 1, 2). Elles ont besoin d'être purifiées, parce qu'elles sont souillées par la présence de Satan et de ses anges. Au grand jour des expiations (Lévitique 16), le souverain sacrificateur, comme nous l'avons vu plus haut, purifiait avec du sang le sanctuaire terrestre souillé par les péchés des fils d'Israël. De même Christ, par son sang, en vertu de son sacrifice, a opéré tout ce qu'il faut pour la purification du sanctuaire céleste. L'oeuvre sur laquelle repose cette purification, est accomplie parfaitement et, pour nous, nous en jouissons déjà pleinement, nos péchés étant effacés, et ainsi nous-mêmes réconciliés avec Dieu, et admis en sa présence, mais il reste encore un côté à venir de la purification, c'est lorsque Satan et ses anges seront précipités du ciel (Apocalypse 12: 9). C'est aussi en vertu du sacrifice de Christ, du «sang de la croix», qu'aura lieu la réconciliation de «toutes choses» avec Dieu, «soit les choses qui sont sur la terre, soit *les choses qui sont dans les cieux*» (Colossiens 1: 20), quand Satan sera jeté dans l'abîme et lié (Apocalypse 20: 1-3); mais nous, nous sommes déjà *maintenant* réconciliés «dans le corps de sa chair, *par la mort*» (Colossiens 1: 21, 22). On voit donc ici, comme dans l'épître aux Hébreux, l'oeuvre de Christ à la croix, son sang versé, et l'application actuelle de son oeuvre aux croyants, puis son application future — la purification des choses célestes et la réconciliation de toutes choses.

(Verset 24). Voici donc le grand fait qui suit le sacrifice de Christ. Il entre, non dans le sanctuaire terrestre fait de main, mais dans le sanctuaire céleste, le ciel, dont le premier n'était que l'image. Il se trouve là selon l'excellence de sa Personne et en vertu de la perfection de son oeuvre accomplie, en la présence de Dieu même, et il y paraît *maintenant pour nous*. Comme le souverain sacrificateur qui entrait une fois l'an dans le lieu très saint et y représentait Israël, ainsi Christ paraît *maintenant* pour nous devant la face de Dieu et il y

demeure, notre position ne change donc pas. Quelle grâce d'être ainsi, sans voile, en la présence de Dieu! Quelle perfection dans la Personne et l'oeuvre de Celui qui parait là pour nous! Quelle sécurité pour l'âme d'être ainsi représentée!

(Versets 25, 26). En Israël, le souverain sacrificateur devait entrer chaque année dans le sanctuaire avec le sang de nouvelles victimes, un sang autre que le sien, afin de purifier le peuple et le tabernacle. L'oeuvre n'était jamais parfaite et n'ôtait pas le péché pour toujours: il fallait constamment recommencer. Il n'en est pas ainsi de Christ. Il est entré une seule fois dans le sanctuaire céleste et il y demeure. Car il est venu avec son propre sang, et comme son sacrifice est parfait en lui-même et dans ses effets, il ne saurait être répété. Pour se répéter, il eût fallu que Christ souffrît plusieurs fois depuis la fondation du monde, depuis l'introduction du péché, mais il n'en était pas besoin, car «maintenant, en la consommation des siècles, il a été manifesté *une fois* pour l'abolition du péché par son sacrifice (le sacrifice de lui-même)». Vérité de toute importance et infiniment précieuse.

«En la consommation des siècles», est-il dit. «Les siècles», c'est le temps de la patience de Dieu envers l'homme avant l'oeuvre de Christ, le temps où de diverses manières l'homme est mis à l'épreuve; c'est le temps où se déroule l'histoire de l'homme placé sous sa propre responsabilité, dans les diverses dispensations par lesquelles Dieu le faisait passer: avant la loi, sous la loi, avec la sacrificature pour approcher de Dieu, avec des promesses, puis avec la présence de son Fils bien-aimé venant en grâce et en puissance de délivrance. Ces siècles d'épreuve ont montré clairement ce qu'est l'homme dans sa nature et sa volonté. Il ne s'est point soumis à Dieu, n'a profité d'aucun moyen de s'approcher de Dieu; il s'est clairement manifesté comme mauvais, irrémédiablement mauvais, pécheur et ennemi de Dieu, tellement qu'à la fin de sa carrière d'amour sur la terre, Jésus prononce cette douloureuse parole qui résume finalement ce qu'est le coeur de l'homme: «Ils ont, et vu, et haï et moi et mon Père» (Jean 15: 24). C'est là «la consommation des siècles», la fin de l'histoire de l'homme mis à l'épreuve. Il met le comble à son péché en rejetant et crucifiant le Seigneur Jésus, le Fils de Dieu. Mais alors aussi Dieu intervient selon ses conseils éternels de grâce. L'homme a montré son entière incapacité à répondre à ce que Dieu demandait de lui, et en même temps sa profonde inimitié contre Dieu, alors le Christ rejeté est manifesté comme accomplissant l'oeuvre de Dieu — l'abolition du péché, et cela dans ce rejet même, par cette mort qu'il subit volontairement de la part des hommes. Cette oeuvre est parfaitement accomplie. Le péché qui avait déshonoré Dieu et qui avait séparé l'homme de lui, est *aboli* par le sacrifice de Christ. Il est *ôté* de devant les yeux de Dieu, et il l'est une fois pour toutes, car Christ a été manifesté une fois, et cette unique fois suffisait, puisque le péché une fois aboli, le grand et final résultat était, atteint pour la gloire de Dieu et la bénédiction de l'homme. La consommation des siècles est ainsi moralement arrivée. Il est vrai que tous les résultats de l'oeuvre de Christ ne sont pas encore manifestés, mais la base est posée. Le péché sera ôté du monde (Jean 1: 29); les oeuvres du diable seront détruites (1 Jean 3: 8); il y aura un nouveau ciel et une nouvelle terre où la justice habite, une création toute nouvelle (Apocalypse 21: 1; 2 Pierre 3: 13), où le péché et ses conséquences n'existeront point et ne pourront jamais entrer, et tout cela est le résultat

de l'oeuvre de Christ; son sacrifice, le sacrifice de lui-même sur la croix, est le fondement sur lequel repose cette manifestation de la puissance, de l'amour et de la gloire de Dieu pendant l'éternité. Mais déjà ce résultat, savoir l'abolition du péché, est réalisé pour le croyant dans la conscience, de même qu'il appartient aussi déjà moralement à la nouvelle création (2 Corinthiens 5: 17).

(Versets 27, 28). La fin du verset précédent présente l'oeuvre de Christ — son sacrifice — et sa portée générale, le résultat complet et final étant encore à venir. Nous avons dans les versets 27 et 28, ce résultat déjà possédé par le croyant, non pas sans doute tel qu'il sera dans la gloire, mais déjà complet quant à ce qui concerne la conscience, de sorte que pour lui le péché est aboli, et il est sans voile en la présence de Dieu. Seulement ici, Christ est présenté sous le caractère de *substitut*: il porte les péchés. Au grand jour des expiations, il y avait *deux boucs* mis à part — un pour l'Eternel, offert en sacrifice pour le péché du peuple et dont le sang était porté dans le sanctuaire, afin de faire propitiation pour le lieu saint et le purifier des impuretés du peuple d'Israël. En type, cela correspond à l'abolition du péché devant Dieu par le sacrifice de Christ. Le second bouc n'était pas mis à mort, mais cependant identifié avec le premier dans sa mort, car il devait disparaître dans une terre inhabitée, figure de la mort. Sur la tête de ce bouc étaient confessées par Aaron, le souverain sacrificateur représentant le peuple, les transgressions et les iniquités des fils d'Israël; elles étaient mises sur lui, puis on le conduisait au désert, et il y emportait tous ces péchés qui disparaissaient ainsi de devant les yeux de Dieu et du peuple (Lévitique 16). En type, ce second bouc nous présente Christ, «s'offrant lui-même pour porter les péchés de plusieurs», c'est-à-dire Christ, notre substitut à nous croyants: «Il a porté nos péchés en son corps sur le bois» (1 Pierre 2: 24).

Deux réalités terribles attendent l'homme à cause du péché, «la mort et après cela le jugement». C'est le sort de l'homme comme enfant d'Adam: il lui est réservé de mourir une fois, mais tout ne finit pas pour lui à cette mort qui est les gages du péché (Romains 6: 23); il reste ce qui est encore plus terrible, c'est-à-dire le jugement. La mort ne fait que l'introduire devant le Dieu qui le juge, et c'est pourquoi la mort est le roi des terreurs (Job 18: 14). Mais pour le croyant, son sort est tout changé; il ne dépend plus d'Adam, mais de Christ. Et en Christ, il trouve deux certitudes bénies: premièrement, Christ a été offert une fois pour porter ses péchés, et par conséquent ils sont entièrement ôtés; et secondement, Christ va bientôt paraître et apporter une parfaite délivrance à ceux qui l'attendent. Il n'a donc point à redouter le jugement et ainsi pour lui la mort, s'il doit la subir, n'a point de terreurs.

Remarquons l'expression «plusieurs». Cela est opposé à tous. L'oeuvre de Christ est suffisante pour tous; il s'est donné en rançon pour tous, il est la propitiation pour le monde entier (1 Timothée 2: 6; 1 Jean 2: 2), mais il n'a pas porté les péchés de tous, sans quoi tous seraient sauvés. Ceux-là seuls qui croient sont au bénéfice de son oeuvre. «La justice de Dieu par la foi de Jésus Christ est *envers* tous», mais seulement «*sur* tous ceux qui croient» (Romains 3: 22).

Pour ceux-là, remarquons-le aussi, il n'est point question de mort. Ils attendent Christ, et il leur apparaîtra — c'est sa seconde venue — et combien elle est différente de la première!

Dans celle-ci, il a paru dans l'humiliation, mais alors il apparaîtra en gloire. Dans sa première venue, absolument sans péché dans sa Personne, nous le savons (Hébreux 4: 15), il a eu cependant à faire avec le péché. En effet, lui qui n'a point connu le péché a été fait péché pour nous (2 Corinthiens 5: 21); il a été la victime pour le péché (Romains 8: 3); il a porté les péchés des «plusieurs»; il en a été chargé sur la croix. Mais là, il a aboli le péché par son sacrifice; il a fait là la purification des péchés; il les a expiés et les a ôtés totalement pour les croyants: cette oeuvre est parfaitement accomplie; la question est réglée, et quand il apparaîtra une seconde fois, ce sera «sans péché», en dehors de toute question de péché, n'ayant plus rien à faire avec le péché, relativement aux croyants, à ceux qui l'attendent, car leurs péchés ont été entièrement ôtés. Il leur apparaîtra, non pour le jugement, mais à *salut*, c'est-à-dire pour les délivrer de toutes les conséquences du péché. Remarquons que cette expression «à salut» qui s'applique d'une manière absolue au chrétien, embrasse aussi le résidu juif qui, dans le temps à venir, attendra Christ et le verra apparaître pour sa délivrance. Il n'est point parlé ici de l'enlèvement des saints, tel que nous le voyons mentionné en 1 Thessaloniens 4, mais de l'apparition de Christ pour la délivrance de ceux qui l'attendent — les chrétiens actuellement, le résidu juif plus tard. Il ne s'agit point non plus de sa manifestation publique au monde, alors que tout oeil le verra (Apocalypse 1: 7), car alors ce sera pour le jugement. Ici, c'est «à salut à ceux qui l'attendent».

Quelle merveilleuse histoire de la grâce que celle qui nous conduit de notre état de ruine, par le sacrifice de Christ abolissant le péché, jusqu'à la délivrance finale des saints, en nous donnant déjà maintenant une place assurée en la présence de Dieu où Christ paraît pour nous!

En la consommation des siècles, Christ *a paru* une première fois pour abolir le péché et porter les péchés; il *va apparaître* une seconde fois sans péché, pour la pleine délivrance de ceux qui l'attendent; c'est notre espérance. Nous nous trouvons entre ces deux venues, parfaitement purifiés, sans conscience de péchés, devant Dieu, en la présence duquel Christ *paraît* maintenant pour nous. Quelle position bénie, quelle heureuse attente!

Cette déclaration «apparaîtra à salut», termine et consomme une série de passages dans l'épître où se trouve l'expression «salut». Il y a «ceux qui vont hériter du salut» (1: 14); «un si grand salut» (2: 3); «le chef de leur salut» est consommé par les souffrances (2: 10); c'est un «salut éternel» (5: 9); les choses excellentes tiennent à ce salut (6: 9); ce salut — opéré par Christ — est entier, se poursuit jusqu'à l'achèvement de la course chrétienne (7: 25); et cette fin de la course, c'est lorsqu'il «apparaîtra à salut à ceux qui l'attendent».

Chapitre 10

Dans la première partie de ce chapitre (versets 1-18), Christ est présenté essentiellement comme la victime sainte et parfaite, dont tous les sacrifices offerts sous la loi n'étaient que des figures; sacrifices qui ne pouvaient point ôter les péchés, ni par conséquent purifier la conscience. Cette offrande de Christ comme victime sans tache avait déjà fait le sujet du chapitre 9, mais le chapitre 10 montre surtout les grands résultats du sacrifice de Christ. Il est bon, en lisant ces chapitres, d'avoir devant les yeux ce qui avait lieu en Israël au grand jour des

expiations. Nous ayons ici le commentaire inspiré de ce que signifiaient les cérémonies de ce jour.

«Il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par son sacrifice», est-il dit à la fin du chapitre 9. Qu'étaient donc les sacrifices offerts sous la loi? C'est ce qui va nous être dit.

(Verset 1). «Car la loi, ayant l'ombre des biens à venir, et non l'image des choses». Les biens à venir sont toutes les bénédictions que le Christ devait apporter. La loi ne pouvait les présenter dans leur glorieuse réalité; elle ne se trouve qu'en Christ. L'image même des choses est ce que les choses sont en réalité, par opposition à l'ombre qui indique bien leur existence, mais ne donne, pour ainsi dire, que leur contour. Selon cette loi, des sacrifices devaient être offerts «chaque année», ce qui reporte bien nos pensées au jour des expiations, mais ils ne pouvaient «rendre parfaits ceux qui s'approchent». Rendre parfaits est le même mot qui est rendu par «consommer», aux chapitres 2: 10 et 5: 9, et qui signifie être tout à fait propres pour une chose. Celui qui s'approche de Dieu doit être dans une condition telle qu'il puisse le faire; aucune question quant à son état devant Dieu ne doit pouvoir être soulevée; il doit être «consommé», rendu «parfait», tout à fait propre à se trouver dans la sainte présence de Dieu. Or c'est là ce que les sacrifices offerts sous la loi ne pouvaient faire pour des hommes pécheurs. La raison en est donnée plus loin.

(Versets 2-4). En premier lieu, si ces sacrifices eussent pu avoir pour résultat de «purifier» ceux qui s'approchent, et par conséquent d'ôter leurs péchés pour toujours, de sorte qu'ils n'eussent plus «conscience de péchés», ils auraient cessé d'être offerts. On voit par ces expressions «purifiés», n'avoir «plus conscience de péchés», ce que veut dire ici «rendre parfaits». L'homme est souillé par ses péchés; pour pouvoir s'approcher de Dieu, il doit en être purifié; il faut que Dieu n'en voie plus sur lui. De plus, il est aussi nécessaire que l'homme en la présence de Dieu, sache, pour y être à l'aise, que ses péchés sont ôtés, qu'il n'ait plus «conscience de péchés», rien qui l'accuse. C'est là être «parfait». Heureuse condition! Mais la loi ne pouvait amener à ce résultat. Au contraire, le fait que les sacrifices devaient être offerts chaque année, rappelait que le péché était toujours là: c'était «un acte remémoratif de péchés». Car, dit l'apôtre, «il est impossible que le sang de bœufs et de boucs ôte les péchés». Pour l'Israélite pieux, il pouvait y avoir un certain soulagement de conscience le soir du jour des expiations; mais dès le lendemain, le compte des péchés s'ouvrait de nouveau; la conscience n'était pas purifiée pour toujours; l'efficacité des sacrifices n'était pas perpétuelle: on n'avait que l'ombre des biens à venir, et ceux-là sont introduits avec le verset 5, qui nous montre la seule vraie victime.

(Versets 5-9). De cette incapacité absolue des sacrifices offerts selon la loi, pour rendre parfaits ceux qui s'approchent de Dieu, résulte la nécessité d'un autre sacrifice qui ait cette efficacité. Or dans les conseils de Dieu il y a été pourvu. «C'est pourquoi, en entrant dans le monde, IL DIT: Tu n'as pas voulu de sacrifice, ni d'offrande, mais tu m'as formé un corps». Nous avons ici une citation du Psaume 40: 6-8. Quel est celui qui dit? C'est Christ, par la bouche de David, parlant en Esprit. L'Esprit Saint déclarait à l'avance ce que le Christ exprimerait en entrant dans le monde, le but de sa venue ici-bas comme homme. «Tu m'as formé un corps»,

c'était la première chose nécessaire pour accomplir la volonté de Dieu; il fallait qu'il devînt un homme, et nous pouvons remarquer que c'est à Dieu qu'il attribue son incarnation non à lui-même, car en tout il est le serviteur, l'homme dépendant. Dans le Psaume nous lisons: «Tu m'as creusé des oreilles (*)» expression qui indique la position de serviteur obéissant que Christ a prise. Mais pour cela, il fallait qu'il fût homme, et voilà pourquoi l'Esprit Saint dit: «Tu m'as formé un corps», prenant la traduction que les septante ont donnée du passage et qui présente le vrai sens.

(*) Ce n'est pas là même expression qu'en Exode 21: 6: «percé l'oreille», signe que l'esclave était attaché à la maison pour obéir à toujours. Ce n'est pas non plus, comme en Esaïe 50: 5 «m'a ouvert l'oreille», ce qui signifie que le Seigneur prêtait l'oreille pour connaître, matin après matin, la volonté du Père. «Creusé des «oreilles», Dieu l'avait préparé, formé, pour accomplir cette volonté.

Christ venant donc comme homme sur la terre, entrant dans le monde, dit: «Tu n'as point voulu de sacrifice, ni d'offrande... Tu n'as pas pris plaisir aux holocaustes, ni aux sacrifices pour le péché; alors j'ai dit: Voici, je viens, il est écrit de moi dans le rouleau, du livre, pour faire, ô Dieu, ta volonté». Nous trouvons plus d'une fois dans l'Ancien Testament des passages où Dieu déclare qu'il ne prend point plaisir aux holocaustes et aux sacrifices, mais à l'accomplissement de sa volonté (voyez Psaume 51: 16, etc.; Jérémie 6: 20; 7: 21-23; Michée 6: 6-8). Mais quel homme pouvait ou a pu accomplir cette volonté, a pu présenter à Dieu cette offrande parfaite de soi-même, capable d'être agréée de Dieu, et telle qu'elle devînt aussi un sacrifice pour l'abolition du péché? Christ seul le pouvait; seul il a pu dire: «Me voici, je viens, ô Dieu, pour faire, ta volonté», cette volonté qui était de résoudre une fois pour toutes, la question du péché, afin que Dieu pût sauver en justice des hommes coupables. Et c'était l'accomplissement des conseils de Dieu. Il était écrit de lui dans la rouleau ou en tête du livre. Christ devenant un homme pour glorifier Dieu, était le grand objet des conseils divins. Combien il est grand d'assister, pour ainsi dire, à cet entretien, où dans les profondeurs de la Divinité, Christ s'offre pour venir accomplir la volonté de Dieu en s'offrant lui-même. L'Esprit Saint insiste sur l'incapacité des sacrifices offerts selon la loi, pour satisfaire à ce que Dieu demandait, Il en nomme les quatre genres: holocauste, offrande de gâteau, sacrifice de prospérité et sacrifice pour le péché, tous quatre types de Christ, comme on le sait; puis il les met tous de côté pour montrer Celui en qui ils ont leur réalisation: «Voici, je viens pour faire ta volonté», et ainsi «il ôte le premier, afin d'établir le second». Le premier ordre de sacrifices n'arrivait point à rendre parfaits ceux qui s'approchent; la conscience n'était pas purifiée; le second ordre de choses se résume dans l'unique sacrifice de Christ qui amène à un résultat parfait et éternel. Et cet unique sacrifice est le fruit de l'obéissance parfaite du Seigneur!

(Verset 10). Nous sommes *sanctifiés*, mis à part pour Dieu, sauvés, par conséquent, par le moyen du sacrifice de Jésus Christ. C'est dans son corps, le corps que Dieu lui avait formé, qu'il venait accomplir la volonté de Dieu, dont le point culminant était ce sacrifice parfait, sa mort sur la croix. Remarquons de plus qu'il est offert une fois pour toutes: il est suffisant pour toujours; il n'a pas besoin d'être répété, contrairement aux sacrifices offerts sous la loi. La sanctification, la mise à part, qui en résulte est donc aussi parfaite et pour toujours. Quelle

grâce pour les croyants! Ce n'est pas d'une sanctification pratique qu'il s'agit ici, comme dans le chapitre 12: 14; mais d'une mise à part pour Dieu, en vertu du sacrifice de Jésus Christ.

(Versets 11-14). Le contraste entre le système juif et le système chrétien, se poursuit ici dans la comparaison faite, non plus quant aux sacrifices, mais quant à l'action des sacrificateurs. Sous la loi, les sacrificateurs se tenaient chaque jour devant l'autel, faisant le service qui leur incombait, en offrant constamment des sacrifices qui ne pouvaient jamais ôter les péchés. Leur service était incessant, signe qu'une oeuvre parfaite n'était pas accomplie. Christ, au contraire, a offert un seul sacrifice pour les péchés, mais un sacrifice pleinement suffisant pour présenter à Dieu sans tache ceux qui lui appartiennent, sacrifice d'une valeur et d'une efficacité éternelles. Aussi s'est-il *assis* — marque du repos après l'oeuvre accomplie — *assis à perpétuité*; c'est une oeuvre qui ne saurait se répéter, puisqu'elle est pleinement suffisante. Et c'est à la droite de Dieu, dans la gloire, signe de son acceptation parfaite, après avoir accompli parfaitement toute la volonté de Dieu. Quelle sécurité sans mélange pour les croyants de voir là-haut, dans cette position de gloire, notre grand Souverain Sacrificateur!

Christ est assis à perpétuité, sans interruption, quant à son oeuvre de salut; mais il se lèvera quand il viendra tirer vengeance de ses ennemis. Il attend, depuis le moment où il est entré comme souverain sacrificateur dans le ciel, «jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds», selon ce qui est dit au Psaume 110. Contraste bien frappant et solennel! Pour les croyants, ses amis, titre délivrance parfaite; pour ceux qui se constituent ses ennemis en le rejetant, l'attente d'un jugement terrible. Les fidèles Hébreux pouvaient se dire: Le Messie est venu et nous avons cru; comment donc sommes-nous persécutés et ses ennemis triomphent-ils? L'Esprit Saint leur montre, d'un côté, leur salut assuré par le sacrifice parfait de Christ et sa séance à la droite de Dieu; et, d'un autre côté, dans l'avenir, le triomphe final de Christ et des siens sur tous leurs ennemis. Qu'on lise, à ce sujet, le magnifique Psaume 110, tout entier.

L'Esprit Saint, après cette assurance relative à l'avenir, donne pour le présent, la raison, si précieuse à tous les croyants, pour laquelle Christ demeure assis maintenant, dans le repos. C'est que, «par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés». L'offrande — celle du corps de Jésus Christ — est parfaite, elle ne se répète pas; il est donc assis à perpétuité à la droite de la Majesté. Ceux qui sont sanctifiés, mis à part pour Dieu, le sont pour toujours en vertu de cette offrande (verset 10), et quant à leur position devant Dieu, de même que l'oeuvre de Christ a une valeur perpétuelle, et que lui-même est toujours devant Dieu, eux, à cause de cette oeuvre, sont parfaits pour Dieu à perpétuité. L'oeuvre de Christ est parfaite, son acceptation est parfaite, rien ne peut l'altérer; et nous sommes parfaits, comme représentés devant Dieu par lui (*).

(*) Tous ceux qui acceptaient le christianisme étaient bien, par cela, sanctifiés, mis à part du reste du peuple, mais les vrais croyants étaient de plus rendus parfaits devant Dieu par l'oeuvre de Christ.

(Versets 15-18). Après avoir établi la valeur parfaite et permanente de l'oeuvre de Christ, l'auteur cite le témoignage rendu par l'Esprit Saint à son excellence et à sa perfection éternelle dans son application aux croyants. Ce témoignage est tiré du chapitre 31 du prophète Jérémie,

où le Seigneur montre les privilèges de la nouvelle alliance qu'il traitera avec le peuple. Voici donc ce dont l'Esprit Saint, par la bouche du prophète, nous rend témoignage: «Je ne me souviendrai plus *jamais* de leurs péchés, ni de leurs iniquités». Quelle chose précieuse, d'une valeur infinie pour l'âme, que la certitude de ce pardon complet et absolu de tous les péchés, certitude basée sur le dessein et la volonté de Dieu, sur le sacrifice parfait de Christ, et garantie par l'infaillible témoignage de l'Esprit Saint! Nous pouvons la saisir avec une foi entière, et n'avons à chercher rien d'autre pour assurer notre position devant Dieu: «Car là où il y a rémission de ces choses» rémission parfaite et pour toujours des péchés et des iniquités, «il n'y a plus d'offrande pour le péché». Le sacrifice qui ôte le péché pour toujours de devant les yeux de Dieu (chapitre 9: 26), ayant été offert, il n'y a plus lieu d'en offrir un autre. Pour le dire en passant on voit par là l'erreur profonde et subversive du christianisme, qui est enseignée par l'Eglise romaine, je veux dire le sacrifice sans cesse répété de la messe.

En résumé donc, dans ce que nous présente la portion de ce chapitre 10, que nous venons de parcourir, nous trouvons: 1° Au verset 10, que notre rédemption a eu une source divine dans la volonté de Dieu; 2° au verset 12, qu'elle a été accomplie par une oeuvre divine — le sacrifice de Christ; 3° au verset 15, qu'elle a un témoignage divin, celui du Saint Esprit. Il y a donc la volonté de Dieu le Père, l'oeuvre du Fils, et le témoignage du Saint Esprit.

(Versets 19-21). La partie doctrinale de l'épître, dont le grand sujet est la sacrificature de Christ dans la gloire, se termine ici. La conclusion pratique de ce qui y a été enseigné touchant cette sacrificature et touchant la perfection du sacrifice de Christ assis maintenant à la droite de Dieu, c'est que, le péché étant ôté, la conscience purifiée, et les croyants rendus parfaits à perpétuité, sans péché aux yeux de Dieu, ils ont pleine liberté (ou hardiesse) pour entrer dans les lieux saints. Nulle barrière n'existe plus qui leur en interdise l'accès: le sang de Jésus, satisfaisant à tout ce qu'exigeait la justice de Dieu, leur permet d'entrer en la présence de Dieu sans voile et d'y demeurer sans crainte. Merveilleux privilège pour des pécheurs que leur souillure excluait de cette place bénie! Mais il a fait par lui-même la purification des péchés; il est ensuite entré là et nous en a ouvert l'accès en nous en montrant le chemin. Et ce chemin, c'est sa chair. L'humanité de Christ, son humiliation, son abaissement, était comme un voile qui cachait sa gloire divine à l'homme pécheur. La foi seule la discernait. Mais à sa mort, le voile a été déchiré (*), le péché a été ôté, et dans Christ ressuscité et glorifié à la droite de Dieu, l'homme par la foi peut contempler la gloire de Dieu et, bien plus, être admis en sa présence. Voilà le chemin. L'épître nous avait montré Christ entré une fois pour toutes dans les lieux saints (chapitre 9: 12); maintenant les rachetés sont exhortés à le suivre et à entrer par le chemin qu'il leur a ouvert lui-même. C'est un chemin *nouveau* qui jamais auparavant n'avait existé, puisque l'entrée des lieux, saints était interdite; c'est un chemin vivant, puisque Christ, après avoir passé par la mort, est maintenant ressuscité et, dans la puissance d'une vie impérissable, vivant aux siècles des siècles dans la gloire. Sa mort était nécessaire pour expier nos péchés; sa vie en résurrection et dans la gloire ne l'est pas moins pour nous introduire où il est: «étant toujours vivant», est-il dit (7: 25).

(*) Nous le voyons en Matthieu 27 en figure: le voile du temple est déchiré du haut en bas, du ciel à la terre, de Dieu à l'homme. Le coup vient d'en haut et montre que Dieu ne reste plus caché: la mort de Christ ouvre l'accès à Dieu pour le pécheur.

Sous la loi, le souverain sacrificateur seul, avait la liberté, une fois l'an, d'entrer dans le lieu très saint, avec le sang des victimes. Maintenant tous les sanctifiés, les croyants rachetés par le sang de Jésus, peuvent toujours entrer dans le sanctuaire, avec une pleine liberté, car ils n'ont plus conscience de péchés. Et de plus, ils trouvent là le grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu, Jésus lui-même, qui nous représente dans le lieu saint. Tout est fait pour que nous soyons à l'aise et heureux dans la présence de Dieu.

(Versets 22-25). Cela posé, nous avons les exhortations fondées sur ces vérités. La première est: «*Approchons-nous* avec un coeur vrai, en pleine assurance de foi, ayant les coeurs par aspersion purifiés d'une mauvaise conscience, et le corps lavé d'eau pure». Toutes les barrières étant ôtées qui nous interdisaient l'accès auprès de Dieu, nous sommes exhortés à profiter de cet immense et précieux privilège et à nous *approcher*. L'état moral de celui qui s'approche est ensuite décrit. C'est un coeur vrai, sincère, exempt de fraude, n'ayant rien à cacher à Dieu devant lequel il se trouve en vertu de l'oeuvre de Christ. C'est l'état de celui qui saisit et apprécie la perfection et l'efficacité de cette oeuvre et qui peut dire avec le Psalmiste: «Bienheureux celui dont la transgression est pardonnée, et dont le péché est couvert; bienheureux l'homme à qui l'Eternel ne compte pas l'iniquité, et dans l'esprit duquel il n'y a *pas de fraude!*» (Psaumes 32: 1, 2). A un coeur vrai se lie la pleine assurance de foi qui s'approprie, sans qu'il y ait place au doute, les déclarations divines, relatives à la parfaite valeur de l'expiation accomplie par le sacrifice de Christ, et par ces deux choses — le coeur vrai devant Dieu et la pleine assurance de foi — Dieu est glorifié et Christ et son oeuvre sont honorés. Le reste du verset montre sur quel fondement on peut avoir un coeur vrai et une pleine assurance de foi. C'est que les coeurs, par l'aspersion du sang de Christ appliqué une fois pour toutes, sont purifiés d'une mauvaise conscience, du sentiment de la culpabilité qu'entraîne le péché, et que *le corps est lavé d'eau pure*. Que signifient ces paroles? Il est fait évidemment allusion aux sacrificateurs qui, lors de leur consécration, pour pouvoir s'approcher de Dieu, étaient aspergés de sang après avoir été lavés d'eau (Exode 29). Aaron, au jour des expiations, lavait aussi sa chair avant d'entrer dans le lieu très saint (*). C'étaient des figures. L'eau pure qui nous lave est la Parole dans son application à nos âmes par la puissance de l'Esprit Saint. Nous le voyons en différents passages. En Jean 13: 10, 11, le Seigneur dit: «Celui qui a tout le corps lavé, n'a besoin que de se laver les pieds; mais il est tout net; et vous, vous êtes nets, mais non pas tous. Car il savait qui le livrerait; c'est pourquoi il dit: Vous n'êtes pas tous nets». Et ces paroles nous sont expliquées au chapitre 15: 3: «Vous, vous êtes déjà nets, à cause de *la parole* que je vous ai dite».

(*) Le baptême peut avoir donné lieu à cette allusion. Dans les Actes, chapitre 22: 16, il est dit: «Sois baptisé, et te lave de tes péchés, en invoquant son nom» (le nom de Jésus). Voyez aussi 1 Pierre 3: 21.

Ainsi, de même que l'eau appliquée à nos corps les purifie, de même la Parole appliquée à nos âmes les régénère et les purifie, et cela une fois pour toutes, sans qu'il y ait besoin de répétition. Paul, en Tite 3: 5, parle du lavage de la régénération; Pierre dit: «Vous êtes

régénérés par une semence incorruptible, par la vivante et permanente parole de Dieu» (1 Pierre 1: 23), et Jacques: «Il nous a engendrés par la parole de la vérité» (1: 18); et le Seigneur nous enseigne qu'il nous faut «naître d'eau et de l'Esprit» (Jean 3: 5).

Il est bien important de remarquer que les paroles dont l'apôtre se sert, indiquent qu'il n'y a pas de répétition de l'aspersion du sang, non plus que de l'application de la Parole pour régénérer. En effet, il n'est pas dit: «Devant avoir le coeur par aspersion purifié d'une mauvaise conscience, et le corps lavé d'eau pure;» mais «*ayant* etc.». La chose est faite une fois pour toutes: c'est un fait qui a eu lieu; une position où l'on se trouve. Et c'est parce que nous sommes dans cette condition, que nous pouvons approcher avec un coeur vrai et une pleine assurance de foi, sans qu'aucune question se soulève quant au privilège que nous avons d'entrer en la présence de Dieu avec une entière liberté. Il ne faut pas oublier que, si notre position de consécration à Dieu est assurée une fois pour toutes, le lavage d'eau, l'action de la Parole appliquée à l'âme, ne continue pas moins dans la pratique, action figurée par le lavage des pieds en Jean 13, et dont il est parlé à l'égard de l'Eglise, en Ephésiens 5: «Afin qu'il la sanctifiât, en la purifiant par le lavage d'eau par parole».

(Verset 23). Nous avons dans ce verset la seconde exhortation, celle qui se rapporte à notre profession devant les hommes. La précédente avait trait à notre privilège d'entrer dans le sanctuaire céleste, en la présence de Dieu. L'espérance se rapporte toujours à une chose à venir, que nous ne possédons pas, mais que nous attendons. C'est Christ, c'est sa venue, avec toutes les bénédictions qu'elle apportera. «Il apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent». On voit que cela est général à dessein, comme toujours dans l'épître, et concerne aussi bien la phase de la venue de Christ pour les saints actuels — la bienheureuse espérance — que celle de la délivrance d'Israël. Nous confessons ou professons attendre Christ — c'est la vraie attitude chrétienne. Combien n'y en a-t-il pas qui, malheureusement, l'oublient, et auraient besoin de s'appliquer l'exhortation de l'apôtre! Et nous avons à la retenir «sans *chanceler*». Le coeur naturel est porté à se décourager si l'attente se prolonge; il raisonne et dit: «Mon maître tarde à venir», et alors on regarde vers le monde, on oublie le but céleste. De là, l'importance de l'exhortation fondée d'ailleurs sur la fidélité de Celui qui a promis l'heureuse et prochaine issue de la course: «Celui qui a promis est fidèle».

(Versets 24, 25). Troisième exhortation qui se rapporte à la communion et aux relations fraternelles de ceux qui avaient été rassemblés en dehors du judaïsme. Il ne suffit pas de retenir pour soi-même la confiance en la fidélité de Dieu; nous avons aussi à penser aux autres et à leur bien spirituel, et ainsi à nous encourager mutuellement à marcher dans cet amour qui est la marque de la vie divine en nous, et dans les bonnes oeuvres qui glorifient Dieu et rendent témoignage de la réalité de notre profession. Or cette profession doit être publique; elle se manifestait dans le fait du «rassemblement» de ceux qui avaient une foi commune. L'abandonner, ce rassemblement, comme hélas! plusieurs avaient l'habitude de faire, éviter ainsi d'affirmer sa solidarité avec ceux qui se rassemblaient autour de Christ, à cause de l'opprobre et de la souffrance qui pouvaient s'y trouver, était un danger et un mauvais signe quant à la foi de ceux qui agissaient ainsi, et qui se contentaient du culte juif. C'est ce qui

motive la déclaration solennelle et terrible des versets 26 à 31. Il fallait donc s'exhorter à demeurer fidèles et fermes dans la confession publique de la foi, et cela «d'autant plus que vous voyez le jour approcher».

Quel est ce jour? Evidemment le jour du jugement, quand le Seigneur viendra (2 Thessaloniens 1: 10). C'est celui qui est toujours présenté quand il est question d'agir sur la conscience, d'exciter à la vigilance et à une marche sainte en dehors du monde et, en même temps, pour encourager le chrétien à ne pas craindre les hommes (voyez 2 Timothée 4: 7, 8; Matthieu 24: 42; 1 Thessaloniens 3: 13, etc.). Du reste, un jour de jugement approchait, prélude et image du jugement de la fin. C'était le jour de la destruction de Jérusalem dont les signes avant-coureurs se montraient déjà (voyez Luc 21: 20-24). Combien donc il était nécessaire, au moment où allaient disparaître et le temple et le culte auquel les Hébreux étaient encore si attachés, qu'ils n'abandonnassent point ce «rassemblement de nous-mêmes» qui subsiste en dehors de toute forme, qui est fondé sur Christ et son oeuvre! Or l'abandon de la profession chrétienne laissait sans espérance. C'est ce que nous voyons dans les versets suivants.

(Versets 26-31). Ils nous montrent les terribles conséquences de l'abandon de la profession chrétienne. Il importe que nous saisissons bien leur portée. D'abord, qu'est-ce que la vérité dont il est ici question? C'est évidemment le christianisme, mais selon la doctrine précédemment exposée, le christianisme au point de vue de la valeur parfaite et suffisante du sacrifice de Christ offert une fois pour toutes pour ôter le péché, sacrifice qui ne saurait se répéter. Si, après avoir connu cette vérité et l'avoir professée en reconnaissant la valeur de ce sacrifice, on l'abandonnait et l'on choisissait volontairement le péché, c'est-à-dire une marche selon sa propre volonté, il n'y avait pas un autre sacrifice auquel on pût recourir. L'unique sacrifice efficace pour ôter les péchés, avait été rejeté. On se constituait adversaire de Christ et de la grâce, et pour de telles personnes il ne restait que le jugement qui allait certainement les atteindre et les consumer (*).

(*) Il semble que l'Esprit Saint a toujours en vue le jugement qui était sur le point de fondre sur les Juifs qui avaient rejeté Christ et résisté au Saint Esprit.

L'apôtre qui, dans toute l'épître, a fait ressortir l'excellence du christianisme sur le judaïsme, montre aussi que le mépris du premier amènera un jugement plus terrible que celui qui frappait les contempteurs du second. Mépriser la loi que Dieu avait donnée par Moïse, c'était la rejeter, et ceux qui se rendaient coupables de crimes qui impliquaient ce mépris, étaient sans miséricorde mis à mort. Rien ne pouvait expier leur péché (voyez Lévitique 24: 10-16; Nombres 15: 32-36; Deutéronome 17: 2-7). Or, rejeter le christianisme après l'avoir connu et professé, était un crime infiniment plus grand. En effet, les deux grands privilèges chrétiens sont le sacrifice unique et parfait que le Fils de Dieu a offert sur la croix en se livrant lui-même, et la présence du Saint Esprit qui rend témoignage à la grâce divine manifestée dans ce sacrifice. Abandonner ces privilèges après les avoir connus et professés, c'était fouler aux pieds celui qu'on avait reconnu comme le Fils de Dieu; c'était estimer profane le sang de l'alliance par lequel on avait professé être mis à part; c'était enfin faire outrage à l'Esprit de

grâce. Dieu, sa grâce, son Fils, le sacrifice de Celui-ci, et l'Esprit Saint qui lui rend témoignage, tout était rejeté et méprisé, et que restait-il comme terme final d'une telle voie, sinon le juste jugement de la part de Celui à qui appartient la vengeance et qui rendra à chacun selon ses oeuvres? Le jugement par le Seigneur est une chose certaine: il l'a déclaré; et combien n'est-il pas terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant pour en recevoir le juste salaire du plus grand des péchés, de celui qui ferme la porte à tout espoir, le rejet volontaire de sa grâce!

(Versets 32-39). Pour qu'ils évitent, un sort aussi terrible, pour les encourager à la patience et à la persévérance, l'écrivain sacré rappelle aux Hébreux combien ils ont souffert au commencement de leur carrière chrétienne, dans «les jours précédents», après avoir «été illuminés» par cette lumière céleste de la vérité qui avait pénétré leurs âmes. Une cause pour laquelle on a beaucoup enduré nous est d'autant plus chère, et de plus l'expérience faite de la grâce de Dieu qui a soutenu dans ces souffrances, est bien propre à encourager. C'est sur ces sentiments que s'appuie d'abord l'exhortation adressée à ces chrétiens. En endurant les opprobres et les afflictions, en s'associant de coeur à ceux qui étaient persécutés, en soulageant ceux qui étaient en prison pour leur foi, en se laissant dépouiller avec joie de leurs biens, parce qu'ils avaient en vue des biens meilleurs et permanents, dans le ciel, ils avaient montré la réalité de leur profession. Ce n'était donc pas le moment de se décourager, maintenant que le but était près d'être atteint, et ils ne devaient pas abandonner la confiance en Dieu et en ses promesses dont ils avaient fait preuve et dont la récompense est la gloire. Il est vrai que la patience est nécessaire pour persévérer jusqu'au bout dans le chemin de la volonté de Dieu, chemin où se rencontrent les épreuves, mais dont le terme est la jouissance des choses promises. Il est précieux de voir comme l'Esprit Saint place constamment devant l'âme, afin de l'encourager, la récompense certaine que Dieu, qui est fidèle et qui a promis, lui donnera au bout de la course. Le repos de Dieu, des biens meilleurs et permanents, le salut apporté quand Christ apparaîtra, voilà ce qui nous attend.

(Verset 37). Or le moment où nous entrerons dans la possession de ce qui est promis, est proche: nouveau et puissant motif pour s'encourager, pour avoir patience et persévérer. «Encore très peu de temps, et celui qui vient viendra, et il ne tardera point». L'accomplissement de tout ce que renferme la promesse glorieuse se rattache à la venue de Christ. Or «il vient» est une expression frappante et qui nous le montre, pour ainsi dire, en route; elle caractérise Christ, de même que l'attente constante et patiente caractérise le fidèle. Et bientôt il paraîtra, il ne tardera pas. Tout, dans ce verset, nous annonce donc la venue très prochaine de Christ: «encore très peu de temps;» «il vient;» «il ne tardera point». «C'est en vue de cela que le chrétien doit vivre, obéir et persévérer. Rien n'influera autant sur sa marche fidèle que cette pensée: «Il vient».

(Verset 38). Mais il y a un principe qui est la puissance de cette vie d'attente: c'est la foi. Elle caractérise la vie du juste, elle la nourrit, elle lui donne la force de persévérer au milieu de toutes les difficultés. Là où elle manque, la vie s'affaiblit; les épreuves effrayent; on est en danger de se retirer, de revenir en arrière, et si quelqu'un entre dans cette voie fatale, Dieu ne prend point de plaisir en lui.

(Verset 39). «Mais pour nous», dit l'écrivain sacré, se plaçant au milieu des croyants, s'associant fraternellement à eux, «nous ne sommes pas de ceux qui se retirent pour la perte», — telle est l'issue fatale où conduit l'abandon de la confiance en Dieu pour l'accomplissement de la promesse, — «mais de ceux qui croient pour la conservation de l'âme». La conservation de l'âme, la jouissance de la vie éternelle en gloire, telle est la fin bienheureuse du chemin de la foi.

Ainsi, tandis que les versets 26-31 font voir que le jugement est la seule issue où conduit l'abandon volontaire de la profession de la foi, les versets suivants encouragent ceux qui gardent la foi, en leur montrant que le terme de la route est Christ venant accomplir les promesses de gloire.

Le passage: «Or le juste vivra de foi», tiré du prophète Habakuk 2: 4, est cité trois fois dans les épîtres de Paul, en Romains 1: 17; Galates 3: 11, et ici. Dans l'épître aux Romains, l'emphase est sur le mot «*juste*;» en Galates, sur le mot «*foi*», et ici sur le mot «*vivra*». Dans le premier cas, la citation est en rapport avec la justice de Dieu révélée dans l'Évangile sur le principe de la foi: «Or le *juste* vivra de foi». Dans le second, la *foi* qui justifie est mise en contraste avec la *loi* qui condamne. Et enfin, dans le troisième, *vivre de foi* est en contraste avec se retirer et périr.

Chapitre 11

(Verset 1). Nous n'avons point ici une définition de la foi de laquelle le juste doit vivre, mais bien plutôt un de ses caractères: la déclaration de sa puissance et de son action. Elle est active et énergique dans l'âme. Elle rend présent l'avenir et visible l'invisible: c'est ce qui fait la force du croyant. Elle réalise les choses que l'on espère, comme si on les tenait déjà; ces choses existent pour le cœur: il a l'assurance de leur réalité. En même temps, elle est une démonstration intérieure des choses que l'on ne voit pas, une conviction intime de leur existence. «La foi est une vue de ce qui est caché; elle nous donne sur l'invisible la même certitude que nous avons pour les choses qui sont sous nos yeux. Ce dont la réalité ne paraît point encore, la foi nous en donne la substance».

La déclaration que «le juste vivra de foi» est appuyée dans ce chapitre par des exemples qui, partant des premiers hommes, traversent toute la période de l'Ancien Testament pour aboutir à Christ, le Chef et le consommateur de la foi. C'est donc par la foi que les anciens ont reçu témoignage — témoignage qu'ils étaient agréables à Dieu. Les croyants Hébreux avaient une peine extrême à se détacher des choses visibles et qui se rapportaient à une religion selon la chair, et à aller en avant comme étrangers et voyageurs sur la terre, ayant les regards de la foi arrêtés sur les choses célestes, qui étaient invisibles pour le moment, et fixés sur la Personne de Christ dans la gloire, le grand objet de la foi et de l'espérance. C'est pourquoi l'auteur de l'épître leur montre, dans notre chapitre, que cette vie de foi à laquelle ils avaient été appelés et la marche qui la manifeste, n'étaient pas du tout une chose nouvelle, mais qu'elles avaient été la vie et la marche de tous les justes depuis le commencement.

Si l'on compare la fin du 3^e chapitre de l'épître aux Romains et le commencement du 4^e avec la fin du 10^e chapitre de notre épître et le commencement du 11^e, l'on trouve que l'apôtre, après avoir dit aux Romains: «Nous concluons donc que l'homme est justifié par la foi», montre, par les exemples d'Abraham et de David, que la justification par la foi n'était pas une chose nouvelle. De même ici, le chapitre 10 se terminant par la déclaration que la vie du chrétien est une vie de foi, le chapitre 11 fait voir que telle a toujours été la vie des justes.

Les sept premiers versets du chapitre qui nous occupe, forment un tout complet composé de plusieurs vérités importantes, et d'abord la création. Il est bien digne de remarque que la création de l'univers soit le premier fait auquel soit rattachée l'action de la foi, de cette foi qui est la démonstration intérieure des choses que l'on ne voit point. La création est la première manifestation du Dieu infini et tout-puissant dans le fini. Comment la connaître? L'homme savant, comme l'homme ignorant, ne *comprendront* jamais que ce qui se voit n'a pas été fait de choses qui paraissent, c'est-à-dire que l'univers a eu une cause invisible. Ils remontent, dans leurs raisonnements, d'effets à causes, et n'arrivent point à la grande cause première, et ainsi ils concluent que le monde a toujours existé. Mais le croyant se fonde sur la révélation positive de Dieu: «Au commencement Dieu créa les cieux et la terre», et il comprend et reconnaît que «les mondes», l'univers entier, «ont été faits par la parole de Dieu». La foi saisit cette action toute-puissante de la Parole créatrice; tout dès lors lui est simple et facile, car elle introduit Dieu. Nous avons en cela comme la base de ce qui suit; car c'est une grande chose pour la foi de recevoir ce miracle qui dépasse tous les autres, cet acte de là toute-puissance, qui tire toutes choses du néant. Ce premier exemple n'est pas seulement la foi en un Dieu créateur, mais la foi dans la toute puissance de sa Parole.

(Verset 4). Nous voyons, dans l'exemple d'Abel, l'âme s'approchant de Dieu par la foi. Le péché était entré; comment l'homme pouvait-il s'approcher de Dieu? Abel comprend, par ce qui était arrivé dans le jardin d'où ses parents avaient été chassés, peut-être aussi par ces vêtements de peau dont Dieu les avait couverts, qu'il était nécessaire qu'un sacrifice fût placé entre lui et Dieu, que la mort, jugement du péché, intervint pour que lui trouvât grâce devant Dieu. Par la foi donc dans la vérité de la déclaration divine relative au jugement du péché, il s'approche de Dieu avec le sacrifice que Dieu agrée et, avec le sacrifice, celui qui l'offre. Par cette foi, il reçoit le témoignage d'être juste, d'une justice selon Dieu. Dieu rend témoignage que ses dons lui sont agréables, et lui est accepté avec son sacrifice. Il en est ainsi pour nous. Le sacrifice d'Abel était la figure du sacrifice de Christ, l'Agneau sans défaut et sans tache. Ce sacrifice, le don qu'a fait Jésus de lui-même — il s'est offert à Dieu sans tache — a été agréé de Dieu, et par la foi en Jésus, je m'approche de Dieu, agréé comme lui-même. Abel, quoique mort, parle encore. Sa foi parle, son sacrifice parle, sa mort même parle. L'exemple de sa foi, consigné dans les premières pages des saintes lettres, a parlé et parlera jusqu'à la fin.

(Versets 5, 6). Après Abel, dans la série des témoins de la vie de la foi, nous trouvons Enoch, qui, par la foi, marcha avec Dieu trois cents ans, comme un homme céleste sur la terre, traversant un monde d'iniquité dont il annonce le jugement (Genèse 5: 22; Jude 14, 15). Cette vie céleste, fruit de la foi qui réalise l'existence et la présence de Dieu, aboutit, dans sa

puissance et par la grâce de Dieu, à une fin qui n'est pas la mort. Enoch est enlevé de ce monde sans voir la mort; il lui est épargné de subir la sentence prononcée sur l'homme pécheur. Il a vécu de la vie de Dieu, il a marché avec Dieu, il s'en va vers Dieu dans la puissance de la vie de Dieu qui est au-dessus de la mort. L'Écriture attribue son enlèvement à sa foi, lorsqu'elle dit: «Par la foi, Enoch fut enlevé pour qu'il ne vit pas la mort». L'Esprit Saint identifie ainsi la marche avec Dieu par la foi, avec l'issue d'une telle marche. Cette issue est le résultat de la foi qui a produit cette marche de communion intime avec Dieu. «Il a reçu le témoignage d'avoir plu à Dieu», il avait conscience d'être approuvé de Dieu, dans la jouissance de sa communion avec lui. Les hommes iniques, au milieu desquels il se trouvait, le désapprouvaient sans doute; plaisant à Dieu, il leur déplaisait, mais qu'importe? Plaire à Dieu n'est-il pas le bien suprême? Dépendre de Dieu, se confier entièrement du cœur à lui, voilà ce qui l'honore, et c'est ainsi qu'on lui est agréable; car «sans la foi, il est impossible de lui plaire». Ainsi, par la foi, on vit et l'on marche en communion avec Dieu, on lui plaît, et de plus on trouve en lui sa récompense. Pour s'approcher de Dieu, il est nécessaire de croire qu'Il est; non d'être froidement convaincu de son existence, mais d'avoir saisi par le cœur le Dieu vivant et vrai, le Dieu d'amour qui s'intéresse à nous et qui donne à qui le cherche la rémunération, la récompense — un bonheur résultant de son approbation.

(Verset 7). Noé, le troisième témoin choisi par l'Esprit Saint avant le déluge, nous est ensuite présenté comme exemple de foi. Au milieu du monde qui se croit en sécurité, et qui poursuit ses affaires et ses plaisirs (Luc 17: 26, 27), Noé, «averti divinement des choses qui ne se voyaient pas encore», et qui concernaient le jugement et la destruction des hommes pécheurs (Genèse 6: 13, etc.), croit la parole de Dieu; sa foi saisit ce qui ne se voyait point encore: les jugements de Dieu, et elle lui inspire une sainte crainte. En même temps, il croit que, par le moyen que Dieu lui offre, il échappera à la destruction, et il construit l'arche, en dépit des sarcasmes que cela pouvait lui attirer. Sa foi attend aussi, sans se lasser, durant les cent vingt années de la patience de Dieu. En agissant ainsi, d'une part il se sauva lui et sa maison, et d'une autre, il condamna le monde. Prédicateur de justice (2 Pierre 2: 5), de la justice de Dieu contre le monde, pour lui il devint héritier de la justice qui est selon la foi. Comme Abraham, il crut Dieu et cela lui fut imputé à justice (Romains 4: 3), et la justice de Dieu le fit devenir héritier d'un monde nouveau, après avoir traversé, par grâce, le jugement qui avait mis fin à l'ancien.

En résumé, on trouve donc, dans ces sept premiers versets, comme objets ou résultats de la foi, premièrement la création; puis, après le péché de l'homme, la rédemption en figure. Ensuite, comme fruit de cette rédemption, une marche céleste qui aboutit au ciel, et enfin, un témoignage éclatant rendu contre un monde qui allait subir un jugement, à travers lequel, gardé par Dieu, le juste arrive à l'héritage d'un monde nouveau.

On voit aussi dans ces mêmes versets: la foi à la parole de Dieu; la foi au sacrifice expiatoire; la foi qui fait marcher avec le Dieu qui est le rémunérateur de ceux qui le recherchent; et la foi qui fait rendre témoignage à la justice de Dieu contre un monde coupable.

On peut dire encore que l'on a en Abel l'exemple du croyant racheté par le sacrifice de Christ; en Enoch, le type des croyants qui, rachetés ainsi, et vivant de la vie de Dieu, traversent le monde et sont enlevés dans la gloire avant que le jugement arrive; puis, en Noé, le type du résidu juif aux derniers jours, lequel traversera les jugements, en étant gardé de Dieu, et arrivera ainsi au millénium.

Après avoir montré la foi qui reconnaît et saisit l'existence d'un Dieu créateur, et les principes permanents des relations de Dieu avec les hommes, notre chapitre nous présente une série d'exemples particuliers qui font ressortir la foi comme principe d'obéissance, de confiance, de patience et d'énergie. Remarquons que l'Esprit Saint ne signale ici autre chose que les actes de foi des témoins. Il ne mentionne nullement leurs faiblesses, ni leurs fautes, ni leur manque de foi dans des cas donnés. Non seulement cela, mais en enregistrant les exemples de foi qu'ils nous donnent, il les interprète et fait connaître les motifs intérieurs des actions que l'Ancien Testament se borne à relater. En présentant aussi la manière dont instinctivement leur foi a percé dans les choses à venir et les invisibles, il dépasse ce qui n'était que peu clair et intelligible dans leurs propres âmes.

(Versets 8-12). Nous trouvons en premier lieu l'exemple d'Abraham, le père des croyants. Par la foi, saisissant, lui aussi, les choses invisibles et à venir, Abraham obéit à l'appel de Dieu, sans que Dieu lui eût donné aucun renseignement quant à la situation et à la nature du pays où il l'envoyait pour le posséder: «Il s'en alla, ne sachant où il allait». Remarquons que la foi produit toujours l'obéissance, une obéissance implicite, sans raisonnement. Arrivé dans le pays qu'il devait recevoir en héritage, Dieu lui déclare qu'il le donnera à sa postérité (Genèse 12: 7); lui-même n'y a pas même où poser son pied (Actes des Apôtres 7: 5), tellement qu'il doit y acheter un terrain pour y enterrer Sara (Genèse 23). Le pays devient ainsi «la terre de la promesse», et Abraham, saisissant cette promesse, demeure là comme sur une terre étrangère, habitant sous des tentes, étranger et voyageur, ainsi qu'Isaac et Jacob, cohéritiers de la même promesse que Dieu leur renouvelle (Genèse 26: 3, 4; 28: 13, 14).

(Verset 10). Abraham «attendait la cité qui a les fondements, de laquelle Dieu est l'architecte et le créateur». N'ayant rien reçu sur la terre, sauf la promesse faite pour sa postérité, la foi d'Abraham, comptant absolument sur Dieu, s'élève vers des choses plus excellentes, des choses à venir spirituelles, célestes et permanentes. Ce ne sont plus les tentes fragiles du voyageur, mais une cité qui a les fondements posés par Dieu lui-même et qu'il a préparée pour ces hommes de foi. Il en est l'architecte — il en a dressé le plan suivant ses conseils; il en est le créateur — lui-même l'a établie pour durer d'une manière inébranlable. Quelle récompense de la foi! quelle sécurité! combien ce que Dieu prépare pour les siens dépasse ce qu'ils auraient imaginé! La foi marche ici-bas appuyée sur sa grâce puissante, et elle attend avec confiance ce qu'il a établi dans le ciel pour ses bien-aimés.

(Versets 11, 12). L'exemple de Sara est bien frappant, car nous savons, par Genèse 18: 10-15, que d'abord elle montra de l'incrédulité à l'égard de la promesse. Mais ensuite la foi triompha de ses doutes, elle reconnut que la promesse venait réellement de Dieu, et cette foi fut en elle, stérile et hors d'âge d'enfanter, la source de la puissance pour fonder une postérité:

«Elle estima fidèle celui qui avait promis». Ainsi, la foi en Celui qui est fidèle sera aussi en nous le secret de la puissance pour surmonter ce qui semble et qui est en effet insurmontable pour l'homme, car «rien n'est impossible à Dieu» (Luc 1: 37).

Au verset 12, nous avons la conséquence relativement à elle et à Abraham. D'une femme stérile et hors d'âge, et d'un homme amorti par l'âge, est née une postérité égale en nombre aux étoiles du ciel et aux grains de sable sur le rivage de la mer. La promesse de Dieu que nous trouvons en Genèse 13: 16 et 15: 5, et confirmée, après la preuve suprême de la foi d'Abraham dans le sacrifice d'Isaac (Genèse 22: 17), cette promesse s'est accomplie: Dieu est *fidèle* (voyez aussi Romains 4: 18-22).

(Versets 13-16). Ces versets reviennent sur le caractère général de la foi d'Abraham, de Sara, d'Isaac et de Jacob, foi qui les constituait étrangers et forains sur la terre de la promesse. Ils confessaient être tels, comme nous le voyons en Genèse 23: 4; 47: 9. David le reconnaissait aussi (1 Chroniques 29: 15), et nous savons que tel est aussi notre caractère comme chrétiens (1 Pierre 2: 11). Ces patriarches sont morts en croyant aux choses promises, sans en avoir vu l'accomplissement; mais comme des navigateurs qui tendent vers le rivage désiré, qu'ils aperçoivent de loin, et vers lequel leur coeur les porte, ils les ont salués. «Abraham a tressailli de joie de ce qu'il verrait mon jour», dit le Seigneur (Jean 8: 56). Détachés ainsi des choses de la terre, professant être étrangers et voyageurs ici-bas, ces hommes de Dieu parlaient et agissaient de manière à montrer clairement qu'ils étaient citoyens d'une autre patrie que le pays où ils plantaient leurs tentes, ou que celui d'où ils étaient venus. Ils recherchaient — c'est ce que leur vie montrait — une patrie meilleure en dehors de ce monde, une céleste. Et n'est-ce pas là aussi ce qui doit nous caractériser, nous qui avons une vue plus claire de notre vocation qui est du ciel? (Hébreux 3: 1; Philippiens 3: 20). Et comme ils marchaient dans la foi en Dieu, ayant en vue ce que Dieu leur avait préparé, au delà de la mort, en dehors de cette terre, Dieu les honora du plus grand des honneurs: il n'a pas honte d'eux, puisqu'ils se sont attachés à lui; il s'appelle lui-même *leur Dieu*: «Je suis le Dieu d'Abraham, ton père», dit-il à Isaac; et à Jacob: «Je suis l'Eternel, le Dieu d'Abraham, ton père, et le Dieu d'Isaac». Il le rappelle à Moïse: «Tu diras ainsi aux enfants d'Israël: L'Eternel, le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob, m'a envoyé vers vous» (Genèse 26: 24; 28: 13; Exode 3: 6, 15). Et comme il est leur Dieu, il leur a préparé une cité où il sera avec eux, leur Dieu, toujours le même. Quelle récompense attachée à leur foi! C'est de ce fait que Jésus tirait cette conclusion si remarquable relative à la résurrection. Ces patriarches morts quant à la vie dans ce monde, étaient vivants pour Dieu, leur Dieu, en attendant la résurrection bienheureuse, moment où s'accompliront pleinement pour eux les promesses (Luc 20: 37, 38). Souvenons-nous que ce Dieu, le Dieu de Jésus Christ, est aussi notre Dieu, et rappelons-nous ce qui est dit pour celui qui vaincra par la foi (Jean 20: 17; Apocalypse 3: 12).

(Versets 17-22). Nous avons dans ces versets la confiance absolue en la puissance et la fidélité de Dieu pour accomplir ses promesses. Le cas d'Abraham offrant son fils unique, fait ressortir cette confiance de la manière la plus remarquable. Après 25 années d'attente patiente, durant lesquelles il vécut en étranger en Canaan, Dieu lui donna ce fils si longtemps

attendu, quand tout espoir d'une postérité semblait évanoui. Isaac était la joie de son vieux père; Dieu, parlant d'Isaac, dit à Abraham: «Celui que tu aimes», et l'on comprend que toutes les fibres de son coeur fussent attachées à ce fils bien-aimé. Mais par-dessus tout, c'était sur lui que reposait positivement la promesse: «En Isaac te sera appelée une semence» (Genèse 21: 12). Quelle épreuve donc, non seulement pour son coeur, mais par-dessus tout pour sa foi, lorsqu'il reçoit l'ordre de sacrifier son fils, son unique! Il avait passé par une série d'épreuves de sa foi, mais celle-ci était au-dessus de toutes. Sa confiance va-t-elle lui manquer? Comment conciliera-t-il la promesse divine avec l'ordre divin de livrer son fils à la mort? Sa foi s'élève au-dessus de tout; il ne s'inquiète pas de la manière dont Dieu résoudra la contradiction entre sa promesse et son ordre; par la foi, il a l'assurance que Dieu saurait tout concilier, qu'il le pouvait et le ferait, dût-il pour cela ressusciter Isaac d'entre les morts; et en figure cela eut lieu en effet. Ce fut comme une image de la résurrection d'entre les morts; car du moment qu'Abraham avait levé le couteau pour immoler son fils, il n'y avait que la voix toute-puissante de Dieu qui pût arrêter son bras et rendre Isaac à la vie. La foi d'Abraham est bien la foi au Dieu qui ressuscite les morts. Il avait dit: «Moi et l'enfant nous irons jusque-là, et nous adorerons; et *nous* reviendrons vers vous» (Genèse 22: 5). Il avait donc la certitude que, d'une manière ou d'une autre, Dieu agirait. Nous avons déjà vu qu'à l'occasion de la naissance d'Isaac, la foi d'Abraham avait été la foi au Dieu «qui fait vivre les morts, et appelle les choses qui ne sont point comme si elles étaient» (Romains 4: 17).

(Verset 20). La foi d'Isaac bénissant Jacob et Esaü était une démonstration que pour lui les choses à venir promises de Dieu étaient certaines, car il ne possédait rien en Canaan. C'est toujours le caractère de la foi qui saisit les choses invisibles, sans autre fondement que la parole de Dieu.

(Verset 21). Jacob eut une vie remplie de difficultés — châtiments de ses fautes — vie où l'énergie de sa propre volonté a agi plus que celle de sa foi. Hélas! nous ne lui ressemblons que trop à cet égard. Mais, arrivé à la fin de sa longue carrière, instruit et restauré par la grâce divine, sa foi se montre avec un caractère d'une remarquable beauté. Il bénit, avec l'intelligence donnée par l'Esprit de Dieu, chacun des fils de Joseph, de ce fils bien-aimé que Dieu lui avait rendu, assignant au plus jeune la prééminence dans les temps à venir; étranger, voyageur, s'appuyant sur le bâton avec lequel il s'en était allé solitaire, il adore Dieu qui l'a gardé selon sa promesse (voyez Genèse 28: 10-22; 32: 10); il montre son attachement au pays de la promesse et sa confiance en Dieu quant à l'accomplissement de ce qui avait été promis, en demandant d'y être enterré: il veut que ses os reposent avec ceux de ses pères, et enfin, dans sa magnifique prophétie relative à Joseph, sa foi, comme celle d'Abraham, perce jusqu'à Christ, rejeté par ses frères, ainsi que Joseph, type du Seigneur, mais béni par-dessus tout des bénédictions les plus excellentes (lisez Genèse 47: 31; 48; 49: 25, 26). Quelle fin glorieuse, après une vie si agitée, et, on peut le dire, souvent si charnelle! Jacob avait été brisé, dépouillé, et ainsi était devenu un vase propre à être dépositaire des secrets de Dieu, que maintenant sa foi pouvait pleinement et simplement saisir, sans y mettre de conditions (voyez Genèse 28: 20).

(Verset 22). Joseph, au faite des honneurs, à un moment où les familles d'Israël étaient dans une tranquillité parfaite et dans la prospérité en Egypte, saisit, par la foi, ce que Dieu avait autrefois dit à Abraham (Genèse 15: 13, 14), touchant la sortie des fils d'Israël hors d'Egypte; il compte sur la promesse que Dieu avait faite à Abraham, à Isaac et à Jacob, de donner Canaan en héritage à leur postérité; sa confiance est entière: «Dieu vous visitera *certainement*», dit-il (Genèse 50: 24, 25), et il donne des ordres pour que ses os à lui aussi aillent reposer dans le pays promis, participant ainsi à la délivrance de son peuple. Et Dieu prit soin que ces ordres donnés «par la foi» fussent exécutés (Exode 13: 19; Josué 24: 32).

Dans tous ces exemples, nous voyons la foi produisant l'obéissance, la séparation, la puissance, le renoncement à ce qui est de la chair, et la confiance absolue en Dieu s'élevant au-dessus et perçant au delà même de la mort.

(Versets 23-31). Dans ce qui suit, nous voyons plutôt l'énergie active de la foi pour aller en avant, en dépit de toutes les difficultés qui peuvent se présenter dans le chemin. Saisissant son objet, elle agit malgré toute l'opposition du monde; elle ne tient nul compte de la puissance des adversaires; elle foule aux pieds les grandeurs de cette terre. La foi comprend ce qu'elle a à faire selon Dieu, et lui abandonne les conséquences.

(Verset 23). La foi des parents de Moïse montre leur attachement aux promesses de Dieu; elle les élève, au-dessus de la crainte. Durant leur séjour en Egypte, malgré leur dur asservissement, les Israélites avaient tourné leurs yeux vers les idoles de ce pays, oubliant l'Eternel, le Dieu de leurs pères (Ezéchiel 20: 5-8 (*)). L'idolâtrie fut toujours leur péché dominant. Gémissant sous la cruelle oppression qui les accablait, ils n'avaient pas même la consolation que la foi aux promesses divines leur aurait donnée, par l'espoir de la délivrance. Mais comme dans tous les temps Dieu eut toujours un résidu fidèle, il y avait des fils d'Israël qui avaient gardé soigneusement la foi au Dieu qui avait donné les promesses et qui avaient l'assurance des choses qu'ils espéraient. Tels étaient les parents de Moïse. «Par la foi», ils cachèrent leur enfant durant trois mois, malgré la cruelle ordonnance du roi. Ils reçurent leur enfant comme un don tout spécial de Dieu. Sa beauté remarquable — «divinement beau», dit Etienne (Actes des Apôtres 7: 20) — leur présente un cachet divin; leur foi leur fait voir en lui le futur libérateur de leur peuple, et ils sentent leur responsabilité de le conserver, coûte que coûte, en comptant sur la puissance de leur Dieu. Ils ont confiance en lui et ne craignent point la colère du roi. Leur foi, comme nous le savons, fut rémunérée; Dieu conserva l'enfant par des moyens qui n'appartiennent qu'à lui; Moïse, sauvé des eaux par la fille du Pharaon, fut élevé par elle dans la maison du roi.

(*) On peut conclure ce fait de l'idolâtrie d'Israël en Egypte d'autres passages d'Ezéchiel (23: 8, 19; Josué 24: 14), ainsi que de l'érection du veau d'or, souvenir d'une des principales divinités égyptiennes. Qu'ils eussent oublié Dieu, la question de Moïse le prouve aussi (Exode 3: 13-16).

(Versets 24-26). Moïse, après quarante années de séjour dans la maison du Pharaon où il fut instruit dans toute la sagesse des Egyptiens, comprit, par la foi, que pour s'identifier avec le peuple de Dieu, il lui fallait quitter cette position élevée où la providence de Dieu l'avait placé. La foi créait dans son cœur des affections en harmonie avec celles de Dieu, pour ce

peuple affligé dont il faisait partie. Mais pour lui venir en aide, il fallait qu'il *choisit* entre le titre de prince, «fils de la fille de Pharaon», et les mauvais traitements qu'endurait Israël; entre la jouissance du péché et l'opprobre de Christ; entre les trésors de l'Egypte et la rémunération que Dieu accorde à la foi (verset 6). Et en rapport avec ceci, trois choses nous sont dites, de lui, qui font bien ressortir l'énergie de sa foi. Premièrement, *il refusa* l'honneur d'être appelé fils de la fille de Pharaon il y renonça, car en Exode 2: 10, nous lisons: «Il fut son fils». En second lieu, il choisit plutôt d'être dans l'affliction avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un temps des délices du péché. Remarquons ici que la foi discerne que ce peuple d'esclaves, qui a oublié son Dieu, n'en est pas moins son peuple; et que, pour Moïse, la jouissance de tout ce que lui apportait d'honneurs et de biens sa position à la cour de Pharaon, c'étaient «les délices du péché». C'est «le péché» que d'être en dehors de la place où Dieu nous veut comme siens, car nous ne sommes pas alors en communion avec lui. Et troisièmement, il *estima* (il avait fait l'évaluation de chaque chose; il les avait pesées, comme Paul, en Philippiens 3: 7-11), il estima l'opprobre de Christ comme un trésor plus grand que les richesses de l'Egypte. L'opprobre dans lequel se trouvait le peuple de Dieu en Egypte était déjà l'opprobre de Christ, car Jéhovah s'est toujours identifié avec les siens, ainsi que tant de passages le démontrent, et la foi de Moïse le saisissait. Il en est de même aujourd'hui: le chrétien, en prenant sa place avec le peuple de Dieu, la prend avec un Christ méprisé, et *estime* ainsi que la croix vaut mieux que de gagner l'univers entier (Luc 9: 23-25). C'est ce qu'avait fait Paul, comme nous l'apprend le passage de Philippiens que nous avons cité. Combien cela devait parler aux Hébreux, et combien aussi cela devrait nous parler! L'opprobre de Christ, cet opprobre que le monde jette et jettera toujours sur ceux qui veulent être fidèles au Seigneur, est un trésor, car c'est le sceau que nous lui appartenons. Et que sont les richesses du monde en comparaison de ce privilège? Moïse avait en vue la rémunération. Ce n'était pas la Canaan terrestre; il ne l'a pas possédée: il n'a eu que les peines et les douleurs du désert. C'était comme pour les patriarches quelque chose de meilleur, au delà de ce monde. Sa foi saisissait l'invisible, le céleste, en dehors de cette terre. Son attente a-t-elle été trompée? Non; nous le voyons apparaissant déjà en gloire avec Jésus lors de la transfiguration (Luc 9: 30, 31). Et que sera-ce quand le royaume, dont on n'a ici qu'un échantillon, sera établi! Oui, Dieu est le rémunérateur de ceux qui le recherchent. Il y a tout à gagner à s'engager avec lui dans *son* chemin. Ce n'est pas que la rémunération soit un motif, ni que nous fassions, en marchant bien, comme une spéculation, car le mobile d'une marche sainte ce sont les saintes affections, un cœur gagné par Christ et pour Christ, mais cette rémunération assurée est un encouragement pour la foi. Il est dit du Seigneur lui-même: «Lequel, à cause de la joie qui était devant lui, a enduré la croix» (Hébreux 12: 2). Et l'apôtre, au milieu de ses souffrances pour Christ, s'écrie: «Désormais m'est réservée la couronne de justice que le Seigneur juste juge me donnera» (2 Timothée 4: 8).

(Verset 27). Quarante ans plus tard, après avoir appris à l'école de Dieu au pays de Madian, l'Eternel l'envoya en Egypte pour être le libérateur de son peuple. Là, il eut affaire avec Pharaon et sa puissance. Il s'agissait de quitter l'Egypte avec le peuple, et nous savons quelle volonté endurcie Pharaon opposa aux sommations de Moïse, jusqu'à ce que le roi irrité, refusant encore une fois, lui dit: «Va-t'en d'auprès de moi; garde-toi de revoir ma face! car au

jour où tu verras ma face, tu mourras» (Exode 10: 28). Mais Moïse, par la foi, demeure ferme et ne s'épouvante point. Il voit, des yeux de l'âme, Celui qui est invisible à la chair, et qui est avec lui et l'entoure de sa puissance. C'est ce qui fait triompher le fidèle dans les moments les plus critiques. Un Paul, devant le cruel tribunal romain, peut dire: «Tous m'ont abandonné... mais le Seigneur s'est tenu près de moi et m'a fortifié» (2 Timothée 4: 16, 17). Il voyait Celui qui est invisible. C'est là l'immense privilège de la foi, non seulement pour un Paul et un Moïse, mais pour chacun de nous; c'est ce qui nous rendra plus que vainqueurs en tout. Moïse, à la tête de son peuple, sans se soucier de la colère du roi, quitte donc l'Egypte, fortifié par sa foi. La sortie d'Egypte se trouve ici désignée d'une manière générale. Les deux versets suivants en présentent deux traits particuliers, qui font ressortir la foi de Moïse.

(Verset 28). La foi de Moïse se montre aussi d'une manière remarquable, lorsqu'il fait la pâque et l'aspersion du sang. Il acceptait ainsi le fait de la culpabilité du peuple qui était aussi exposé au jugement que les Egyptiens. Il reconnaît que, pour être épargné, il faut le sang d'une victime, et surtout *il croit, sur la parole* de l'Eternel, que ce moyen — le sang sur les maisons des Israélites — détournera l'épée du destructeur. Ce moyen, aux yeux de la chair, pouvait paraître bien inutile. Quelle apparence que le sang d'un agneau serait efficace contre le jugement de Dieu? Mais la foi ne raisonne pas, elle ne considère pas la valeur du moyen d'après les lumières humaines; l'Eternel avait choisi le moyen; il avait *dit*: «Je verrai le sang, et je passerai par-dessus vous;» cela suffisait pleinement à la foi. N'en est-il pas de même maintenant pour nous? Le sang de Jésus, notre Pâque sacrifiée pour nous, n'est-il pas efficace pour ôter nos péchés, détourner le jugement et la mort, mettre fin à nos doutes et à nos craintes? Assurément. Il en sera ainsi pour nous «par la foi». «Si tu crois», dit le Seigneur.

(Verset 29). Une nouvelle difficulté se présentait aux Israélites délivrés du jugement. Les flots de la mer Rouge, contre laquelle ils sont acculés par l'armée de Pharaon, s'opposent à ce qu'ils quittent l'Egypte, la terre d'esclavage. C'est la mort, si Dieu n'intervient. Mais par la foi en la parole de l'Eternel (Exode 14: 15, 16), le chemin de la mort est mis à sec pour les Israélites déjà rachetés par le sang. Les Egyptiens, n'ayant ni parole de Dieu, ni foi, ayant voulu tenter avec une audace tout humaine de les suivre, sont engloutis. Ils n'avaient pas eu, comme les Israélites, un salut assuré par la mort d'une victime. Ce qu'il faut remarquer surtout ici, c'est l'énergie de la foi qui fait entrer sans hésiter dans la mort même pour y trouver la délivrance. Nous, par la foi, nous avons part à la mort et à la résurrection en Christ.

(Verset 30). Il s'agissait de se mettre en possession du pays, et Jéricho avec ses fortes murailles et ses portes solidement fermées, se dressait devant le peuple comme un obstacle insurmontable. Comment le renverser? *Par la foi*; la foi en la parole de Dieu, quelque étrange que fût le moyen qu'elle proposât. La délivrance, ou plutôt la victoire, dépendait de lui seul, il fallait compter sur lui, sur sa puissance uniquement, sur aucun moyen humain, et les murailles tombent par l'effet de cette puissance invisible à laquelle Josué et les Israélites après lui, se sont confiés.

Dans ces trois versets sont ainsi rappelés trois grands faits: 1° La foi à l'aspersion du sang pour être mis à l'abri du jugement. 2° La foi pour traverser la mer Rouge et être ainsi délivrés

de l'Egypte. 3° La foi pour la mise en possession du pays promis, en dépit des obstacles dressés devant eux. Et l'on voit aisément l'application que nous pouvons nous faire de ces trois faits.

(Verset 31). Rahab, la prostituée de Jéricho, trouve une place parmi les témoins de la foi; et, en effet, sa foi brille du plus vif éclat. Elle ressemble à celle de Moïse; Rahab s'est identifiée avec ce peuple dans lequel elle a reconnu le «peuple de Dieu», à l'ouïe des merveilles que l'Eternel avait opérées en sa faveur (Josué 2: 8-12). A la nouvelle de l'approche des Israélites, sans qu'ils aient encore remporté une seule victoire dans le pays, alors que les Cananéens, et Jéricho en particulier, sont dans toute leur force, elle se déclare pour Israël, parce qu'elle sait, par la foi, que Dieu est avec eux: «Je sais que l'Eternel vous a donné le pays» (Josué 2: 9); elle agit selon sa foi, et reçoit les espions en paix. Elle reçut la récompense de sa foi, échappa au jugement qui fit périr ses compatriotes incrédules, trouva une place au milieu du peuple de Dieu (Josué 6: 25), et, ayant épousé Salmon, de la tribu de Juda, elle prit rang, par Booz et David, parmi les ancêtres du Seigneur (Ruth 4: 20-22; Matthieu 1: 5). Remarquons que sa foi est mise en opposition avec l'incrédulité de ses compatriotes, qui, tout autant qu'elle, avaient entendu ce que l'Eternel avait fait pour Israël. Ils auraient pu croire aussi et être sauvés.

(Versets 32-38). L'apôtre cesse ici d'entrer dans des détails circonstanciés touchant les héros de la foi de l'Ancien Testament. Ce n'est plus maintenant qu'une revue sommaire, où il rappelle d'abord ceux qui ont montré leur foi par de grandes actions (versets 32-35); puis ceux qu'elle a soutenus dans de grandes épreuves (versets 35-38). C'est l'énergie et la patience de la foi. Si l'auteur n'entre plus dans les détails, c'est non seulement que le temps lui manquerait, mais que le peuple, une fois introduit dans le pays promis, a moins fourni d'exemples dans lesquels se montraient les principes d'après lesquels la foi agissait. Dieu toutefois reconnaissait la foi des individus là où elle se trouvait, même chez ceux qui ne sont pas nommés. Gédéon est en tête des juges, libérateurs du peuple, ayant foi en la parole de l'Eternel; David est en tête des rois, et Samuel, en tête des prophètes. On saisit sans peine cet ordre moral.

Il est aisé de trouver dans l'histoire d'Israël ce à quoi fait allusion l'écrivain sacré. On voit les conquêtes de David en 2 Samuel 8 et 1 Chroniques 18; Salomon exerça la justice (1 Rois 3: 28); David encore obtint les choses promises, et d'autres, parmi ses successeurs fidèles, comme Ezéchias et Josias, les réalisèrent; Daniel, par la foi qui produisait en lui la fidélité, ferma la gueule des lions (Daniel 6: 22, 23); par la même foi énergique pour donner la fermeté, les trois jeunes Hébreux éteignirent la force du feu (Daniel 3: 27); David, Elie et Elisée échappèrent au tranchant de l'épée. (David, durant la longue persécution de Saül; pour Elie et Elisée, voyez 2 Rois 1; 6). Ezéchias fut guéri de sa maladie, et la vaillance dans la guerre se montra dans David et ses compagnons (2 Samuel 23: 8-23).

(Versets 35-38). «Des femmes ont recouvré leurs morts par une résurrection;» nous en trouvons deux exemples dans l'histoire d'Elie et celle d'Elisée. La foi de ces hommes de Dieu en la puissance de l'Eternel, obtint cet effet, mais il y en avait aussi dans celles en faveur de qui Dieu agit. Le cri que jette la veuve de Sarepta, l'insistance de la Sunamite auprès d'Elisée, le font bien voir. Remarquons en passant que les femmes présentées et nommées dans notre

chapitre comme exemples de foi, sont mentionnées, non comme montrant cette foi dans un service public, mais chez elles: Sara est dans sa tente et Rahab dans sa maison. Nulle mention n'est faite de Marie, la prophétesse, soeur d'Aaron, ni de Débora, autre prophétesse, à l'ombre de laquelle a marché Barac qui, lui, est nommé comme exemple.

Ce qui suit, dans le verset 35 et les autres, se rapporte sans doute à cette époque de persécutions terribles auxquelles les Juifs fidèles furent exposés et qui sont rapportées dans les livres des Macchabées. Ces livres, on le sait, ne font pas partie des Ecritures, mais rapportent des faits historiquement vrais. «D'autres ont été torturés, n'acceptant pas la délivrance, afin d'obtenir une meilleure résurrection», fait probablement allusion à sept frères mis à mort avec leur mère après d'horribles souffrances, et refusant de renier leur foi, parce qu'ils attendaient une résurrection plus excellente qu'une délivrance temporelle, ainsi que le dit l'un d'eux, s'adressant au roi, leur meurtrier: «Toi, tu nous ôtes la vie présente; mais le Roi de l'univers nous ressuscitera en la résurrection pour la vie éternelle».

Combien est beau le témoignage du verset 38! Il nous montre l'appréciation que Dieu fait de ses témoins au milieu d'un monde qui s'est éloigné de lui. «Ils ont rendu témoignage par la foi», est-il dit; et encore: «Dieu n'a pas honte d'eux, ni d'être appelé leur Dieu;» mais ici, ces hommes rebutés, rejetés, méprisés, chassés, la balayure de la terre aux yeux d'un monde orgueilleux, incrédule et enivré de lui-même, ont une telle valeur aux yeux de Dieu, qu'il déclare que ce monde n'est pas digne d'eux. Ils sont trop de Dieu, pour que le monde soit digne d'eux.

Les deux derniers versets étaient bien concluants pour les croyants hébreux. «Tous ces témoins», est-il dit, «ont reçu témoignage par la foi», qui les rendit agréables à Dieu et les rendit capables d'accomplir de grandes actions et de supporter de grandes épreuves; mais «ils n'ont pas reçu ce qui avait été promis». Ils ont tous dû quitter ce monde sans avoir vu la promesse réalisée; ils ont ainsi marché par la foi seule, vécu de cette foi. Les Hébreux devaient donc être encouragés par leur exemple, et cela d'autant plus qu'ils avaient des privilèges plus excellents, que les anciens ne possédaient point. Mais ni les uns, ni les autres n'étaient arrivés à la perfection, à être «consommés», c'est-à-dire à posséder la gloire céleste, leur part commune. L'auteur de l'épître, comme ailleurs, se place ici au nombre des croyants hébreux, participants de l'appel céleste, il attend avec eux le quelque chose de meilleur que Dieu a en vue «pour nous». Ce quelque chose de meilleur que nous possédons, sont les choses célestes apportées par Christ, l'accès en la présence de Dieu ouvert par son sacrifice, la bourgeoisie céleste, notre union avec Christ en haut, lui étant là comme notre précurseur. Mais quant à la consommation en gloire, ils l'attendent aussi et ils y arriveront avec nous, bien qu'il y ait toujours une part spéciale pour l'Eglise.

Tous les justes de l'Ancien Testament font donc partie des morts en Christ qui ressusciteront au cri de commandement, à la voix de l'archange, au son de la trompette de Dieu; puis les saints vivants seront changés (1 Corinthiens 15: 51, 52), et tous ensemble, depuis le premier croyant de l'Ancien Testament jusqu'au dernier de l'Eglise, monteront au ciel,

seront alors parvenus à la perfection, et reviendront ensuite avec Christ: «Il viendra avec tous ses saints».

Il est donc préférable, en parlant de ce qui aura lieu à ce moment, d'employer l'expression «l'enlèvement des saints», plutôt que «l'enlèvement de l'Eglise», ce qui semblerait exclure les saints de l'Ancien Testament.

Il faut aussi se garder de parler *de deux secondes venues de Christ*. Il n'y en a qu'une, mais qui comprend deux actes: le premier est celui où les saints vont à la rencontre de Christ; le second, celui où ils reviennent avec lui.

Chapitre 12

(Verset 1). Nous retrouvons encore ici ce mot «c'est pourquoi», souvent employé par l'auteur de l'épître, et qui indique que ce qui suit est une conséquence de ce qu'il vient de dire. Il va donc exposer les exhortations pratiques découlant de son enseignement et s'appliquant d'une manière spéciale à l'état d'âme des croyants hébreux et aux dangers qu'ils couraient. Il s'applique à ranimer leur zèle et à les encourager.

La multitude des justes mentionnés dans le chapitre précédent, et comparée à une nuée, était composée de témoins qui attestaient tous cette grande vérité que «le juste vivra de foi». Les Hébreux devaient marcher sur les traces de ces hommes. Mais l'auteur couronne le tableau qu'ils présentent, en plaçant devant les yeux de ceux auxquels il écrit et devant les nôtres. Celui qui marche à la tête de tous ces témoins, le témoin par excellence, devant lequel pâlit le témoignage de tous les autres, quelque grand et apprécié qu'il eût été aux yeux de Dieu. Ce témoin est Jésus: Il est le Chef et le consommateur de la foi qui a caractérisé tous les justes. Il en a donné l'exemple parfait; il en est le Chef; il en a parcouru toute la carrière dans toute sa perfection. Ainsi il en est le consommateur. Les justes avant lui avaient été éprouvés, les uns d'une manière, les autres d'une autre; chacun, selon la position où il s'était trouvé, avait parcouru une partie du chemin de la foi, et avait là rendu témoignage; Jésus a parcouru d'un bout à l'autre la carrière, éprouvé dans tout ce en quoi la nature humaine peut l'être. Et en tout et par tout, que ce fût par les hommes, par Satan, ou même par l'abandon de Dieu, il a persévéré constamment dans l'obéissance, la patience, la confiance, montrant en même temps aussi l'énergie dans l'amour que produit la foi, quand il a renoncé à toute gloire et a subi la croix. En lui, la foi a été consommée, rendue parfaite.

Non seulement son exemple parfait établit entre lui et les témoins du chapitre 11, une différence profonde; il en est une autre. Ceux-ci sont morts et ne sont pas encore parvenus à la perfection, tandis que lui, le Chef et le consommateur de la foi, a été ressuscité et est assis à la droite du trône de Dieu. Il est donc arrivé personnellement à la perfection; il est couronné de gloire et d'honneur; il a atteint le but, après avoir glorifié parfaitement Dieu dans son chemin sur la terre. Nous sommes donc exhortés à fixer nos regards sur lui, là où il est arrivé — tout en nous souvenant du chemin dans lequel il a marché.

Sa séance actuelle à la droite de Dieu, non seulement comme ayant fait par lui-même la purification des péchés, mais comme consommateur de la foi, nous montre l'issue glorieuse d'un tel chemin. Elle nous dit: «Voilà où aboutit le chemin de la foi: courez donc dans ce chemin». Cette issue est placée devant nous pour nous encourager.

Ainsi, c'est pour courir avec patience et persévérance, et sans nous lasser, la course qui est devant nous, que d'un côté nous est présenté, comme derrière nous, pour nous stimuler, l'exemple de tous les témoins qui nous ont précédés, et que, d'un autre côté, pour nous encourager et nous attirer, nous avons comme but et comme phare conducteur, la place glorieuse où est arrivé le Chef et le consommateur de la foi.

C'est de la course qu'il est question ici; plus loin, il s'agit du combat (verset 4). La course ne veut pas dire la carrière que chaque homme a à parcourir ici-bas; de même que l'achèvement de la course n'est pas la fin de cette carrière. Tous ne courent pas la course, comme aussi on peut ne point l'achever. Paul, en Actes 20: 24, exprime son désir d'achever sa course avec joie, et en 2 Timothée 4: 7, il dit: «J'ai achevé la course». Il emploie souvent, comme figure de la vie chrétienne, ces courses et ces luttes qui avaient lieu chez les Grecs dans leurs jeux publics, et où les coureurs et les combattants rivalisaient d'ardeur pour remporter le prix (voyez 1 Corinthiens 9: 24, 25; Philippiens 3: 14).

Deux choses sont requises de celui qui veut courir avec avantage dans la course proposée c'est que rien ne pèse sur lui pour l'accabler c'est ensuite que rien ne s'attache à lui pour l'arrêter. On ne peut courir avec un fardeau; on ne le saurait non plus si des objets étrangers vous enlacent. Les fardeaux sont les difficultés et les soucis de toutes sortes que présente le chemin de la vie; ce qui embarrasse l'esprit ou tient au coeur dans les choses terrestres. Il s'agit de les mettre bas, de les rejeter. Mais il est une autre chose qu'il faut absolument écarter: c'est le *péché*. Il nous enveloppe aisément, car la chair est en nous et les objets que le monde présente agissent sur elle, et les convoitises du coeur sont éveillées et excitées. Si l'on n'y prend garde, on est facilement enlacé dans les liens du péché et ainsi arrêté dans sa course. Il faut donc le rejeter purement et simplement, de même que les fardeaux. Mais comment cela aura-t-il lieu? En fixant les yeux sur Jésus, car le coeur ayant alors un objet divin devant lui, se trouve dégagé et délivré de tout ce qui le chargeait, le détournait et l'arrêtait dans sa course. En effet, en Christ se trouve non seulement ce qui répond aux affections de la vie et de la nature nouvelle que nous possédons, mais aussi la puissance pour écarter ce qui n'y répond pas et qui est de la chair.

Ayant ainsi rejeté tout fardeau et le péché, on est allégé pour courir; on peut courir et il faut courir toujours, avec persévérance. On a besoin de patience pour fournir cette course où les difficultés abondent, où les obstacles sont nombreux, mais on a en vue le but glorieux qui, à mesure que l'on avance, apparaît plus proche et devient plus précieux à l'âme fidèle.

Le verset 2 nous dit, que notre modèle parfait, Jésus, avait, dans son chemin d'épreuves, *une joie* placée devant lui. Il était entré en grâce dans un sentier tel, qu'il avait besoin comme homme d'encouragement par la vue du but qui lui était proposé à la fin de ses souffrances et

de ses humiliations. Il voyait que son chemin le conduisait jusqu'à la mort et au tombeau (Psaumes 16: 10); mais il savait aussi que, par la résurrection, Dieu lui ferait connaître le chemin de la vie, et qu'il arriverait ainsi devant sa face, où il y a des rassasiements de joie et des plaisirs pour jamais (verset 11). Sans doute que le Seigneur avait aussi devant lui la joie de nous avoir, comme prix de ses souffrances et de sa victoire sur la mort et Satan; mais ici, il s'agit de son chemin personnel comme Chef et consommateur de la foi et comme notre parfait modèle dans ce chemin. C'est donc en vue de cette joie dans la gloire de Dieu qu'il a «enduré la croix» et méprisé «la honte» qui s'attachait à ce supplice. Ce n'est pas qu'il ne sentit profondément l'offense faite à sa sainte personne. Il a «enduré», supporté «la contradiction» des pécheurs contre lui-même. Tout contredisait, dans ce monde, l'amour, la dignité et la sainteté manifestés dans sa personne. Sa grâce ne rencontrait qu'inimitié, son autorité que révolte, et sa sainteté que péché. La haine des hommes le poursuivit jusque sur la croix. Sur sa tête auguste fut placée la couronne d'épines, lui qui, Roi des rois et Seigneur des seigneurs, devait porter la couronne de gloire; il fut lié et conduit au supplice comme un vil malfaiteur, lui devant qui les anges se prosternaient; il fut jugé et mis à mort, lui, le souverain juge des vivants et des morts. On rejeta ses paroles de grâce, on attribua ses oeuvres à Satan; à chaque pas de sa vie, il ne rencontra que contradiction et opposition de la part de l'homme pécheur. Et tout finit par la honte de la croix. Mais il avait devant lui la joie dans la gloire, la joie suprême où il entrerait après avoir accompli parfaitement la volonté de Dieu; il a donc tout enduré, tout méprisé en fait d'ignominie, et le but est atteint. Il est assis à la droite du trône de Dieu; il est couronné de gloire et d'honneur: fixons donc nos regards sur lui, afin que nous ne nous lassions pas dans notre course et que nous ne nous décourageons pas dans nos âmes à persévérer dans le combat. Notre divin Chef a marché devant nous; il a combattu et vaincu; combattons aussi, et «si nous souffrons avec lui, nous serons glorifiés avec lui».

Au verset 4, nous arrivons au combat contre le péché. Le verset 1 nous parlait du péché qui nous enveloppe aisément. Il s'agit là de ce qui vient de l'intérieur; au verset 4, c'est contre le péché qui vient du dehors qu'il faut combattre. Dans ce sens, Christ a combattu contre le péché, quand il endurait la contradiction des pécheurs contre lui-même. «Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang en combattant contre le péché». Les chrétiens hébreux avaient enduré de grandes souffrances (voir chapitre 10: 32-34), mais ils n'avaient pas encore eu à donner leur vie, à sceller de leur sang leur témoignage à la vérité. Christ l'avait fait, ainsi que plusieurs des témoins dont il est question au chapitre 11. Pourquoi donc se décourager et se relâcher? Nous sommes les témoins de Dieu dans ce monde de péché; les témoins du bien au milieu du mal. Toutes sortes de souffrances se rattachent à ce témoignage. Le monde qui «gît dans le méchant» nous enserme et nous presse de toutes parts; on résiste, mais c'est en souffrant. On endure l'opprobre, le dédain, la malveillance, des pertes, et il s'agit de résister, de tenir ferme, fût-ce même jusqu'à la mort. Christ l'a fait; il a mieux aimé mourir que de ne pas glorifier Dieu en tous points. Les Hébreux, au contraire, s'étaient relâchés devant ces souffrances attachées au conflit entre le bien et mal. Nous aussi, hélas! trop souvent nous nous relâchons. Mais alors Dieu nous vient en aide. Il nous discipline; il fait notre éducation; il

bride notre volonté pour amener la bénédiction dans nos âmes, et pour nous rendre capables de combattre réellement pour lui contre le mal.

(Versets 5, etc.). L'apôtre développe donc maintenant ce sujet si important de la discipline de Dieu à l'égard de ses enfants. On a la tendance de restreindre la discipline aux châtiments; mais la discipline comprend tout ce que comporte l'éducation, et ainsi la verge y est aussi comprise. La discipline renferme tout ce qu'embrasse cette merveilleuse déclaration: «Il ne retire pas ses yeux de dessus le juste» (Job 36: 7).

Dans les versets 5 et 6, qui sont une citation de Proverbes 3: 11, 12, et dans les suivants, nous avons d'abord le fait que la discipline est une conséquence de la relation de fils dans laquelle se trouve à l'égard de Dieu celui envers qui elle est exercée. La souffrance qu'ils endurent est donc, non pas l'effet d'un châtiment, mais le signe du plus tendre amour de la part de Dieu. De là l'expression «discipline» ou «correction». C'est un père sage qui corrige son enfant, tout en l'aimant et parce qu'il l'aime. Cela posé, nous sommes exhortés à éviter deux écueils: l'un, c'est de passer légèrement sur les épreuves qui nous sont dispensées, ne prenant pas garde que, par elles, Dieu veut nous enseigner quelque chose, nous reprendre et nous former, ou de faire les stoïques dans les afflictions, et ainsi, de «mépriser la discipline du Seigneur». L'autre écueil, c'est de nous laisser aller au découragement; de nous laisser écraser sous le poids des épreuves, comme si tout ce qui nous arrive ne provenait pas de l'amour parfait de notre Père pour nous: «Nous savons que *toutes choses* travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu» (Romains 8: 28). Remarquons en passant, que le verset 6 signale une différence entre la discipline qui a pour but l'éducation et la verge qui corrige en châtant pour une faute: «Celui que le Seigneur aime, il le discipline, et il fouette tout fils qu'il agrée».

(Verset 7). Sous l'administration paternelle de Dieu, on endure des peines, mais non de la part d'un père irrité. L'Écriture ne connaît pas l'expression de «la colère du Père». Ce sont les soins de l'amour paternel de notre Dieu qui s'exercent envers nous, et non la verge de sa *colère*. La discipline à laquelle nous sommes soumis est une preuve de la relation de fils. Un bâtard n'a point de place dans la maison paternelle, ni de part dans les soins qui appartiennent à cette maison, mais nous, nous sommes la famille de Dieu.

(Versets 9, 10). Les pères de notre chair, ceux desquels nous tenons notre vie naturelle, nous ont disciplinés, et nous les avons respectés. Nous les avons eus comme éducateurs pendant le peu de temps de notre enfance et de notre première jeunesse, et, ils nous disciplinaient selon qu'ils le trouvaient bon. Leur sollicitude pouvait se relâcher, n'était pas constante, et l'éducation qu'ils nous donnaient était sujette à bien des imperfections: leurs vues pouvaient être erronées; ils pouvaient se tromper dans la direction à nous donner. Tout autrement en est-il de Dieu, le Père des esprits. Cette expression est en contraste avec «les pères de notre chair». Ceux-ci nous ont engendrés, mais notre esprit, ce qui nous fait vivre, ce par quoi aussi nous sommes en relation avec Dieu, c'est Dieu de qui nous le tenons. «L'esprit retourne à Dieu qui l'a donné» (Ecclésiaste 12: 7). Il est «le Dieu des esprits de toute chair» (Nombres 16: 22; 27: 16). C'est dans ce sens qu'il est appelé le «Père des esprits;» de lui ils tirent leur origine, de même que nos corps la tirent de nos pères selon la chair. Or si nous

avons respecté ceux-ci, «ne serons-nous pas beaucoup plutôt soumis au Père des esprits», pour nous incliner sous sa discipline? Soumis ainsi, «nous vivrons».

Ces dernières paroles peuvent avoir deux sens. D'un côté, la discipline développe pratiquement la vie spirituelle dans l'âme qui est exercée par elle, et qui s'y soumet avec confiance en Celui qui l'applique avec sagesse et amour (voir Romains 5: 3-5). On *vit* par ces choses, comme le dit Ezéchias: «J'irai doucement, toutes mes années, dans l'amertume de mon âme. Seigneur, par ces choses on vit, et en toutes ces choses est la vie de mon esprit» (Esaïe 38: 15, 16). — D'un autre côté, la discipline peut aller, jusqu'à la mort du corps. Le chapitre 36 de Job nous parle de la discipline de Dieu à l'égard du juste. Après avoir dit: «Il ne retire pas ses yeux de dessus le juste», il ajoute: «Et si, liés dans les chaînes, ils sont pris dans les cordeaux du malheur, il leur montre ce qu'ils ont fait, et leurs transgressions, parce qu'elles sont devenues grandes; et il ouvre leurs oreilles à la discipline, et leur dit de revenir de l'iniquité. S'ils écoutent et le servent, ils accompliront leurs jours... Mais s'ils n'écoutent pas, ils s'en iront par l'épée, et expireront sans connaissance». Ainsi la soumission à la discipline fait éviter cette fin fatale: *«nous vivrons»*, pour jouir du fruit béni de ces épreuves par lesquelles un tendre Père juge bon de nous faire passer.

(Versets 10, 11). Ce fruit nous est montré dans les versets 10 et 11. Nos pères selon la chair, en nous disciplinant pendant un peu de temps, le faisaient suivant leurs pensées, «comme ils le trouvaient bon», sans avoir toujours dans leurs vues bornées un but répondant à notre vrai bien, ou n'y atteignant pas, faute de connaître ou d'appliquer les moyens d'y arriver. Notre Dieu, le Père des esprits, désire notre vrai bien, un bien en dehors et au-dessus de tout ce que la terre peut offrir. Il nous discipline «pour notre profit», avec une sagesse parfaite; connaissant et choisissant les moyens propres pour nous faire arriver au but qu'il se propose à notre égard, et ne se lassant pas de les employer: faisant travailler toutes choses à notre bien. Les épreuves sont diverses pour chacun, mais toutes tendent pour chacun à ce grand but de la discipline: *«afin que nous participions à sa sainteté»*.

La sainteté de Dieu, quelle pensée! La séparation absolue de tout mal, parce qu'il est le bien absolu; cette pureté inaltérable qu'aucune souillure ne peut atteindre; cette lumière qu'aucunes ténèbres ne peuvent obscurcir; voilà la sainteté, l'état moral auquel Dieu veut que nous participions. Et c'est pour nous dégager de tout ce qui pourrait être une entrave à la jouissance toujours plus grande de cette condition qu'il nous discipline! N'est-ce pas une preuve manifeste de sa tendre sollicitude pour nous? En Christ, nous avons devant Dieu une position de sainteté parfaite: «Saints et irréprochables devant lui en amour» (Ephésiens 1). Mais il veut que nous lui ressemblions pratiquement; que moralement notre état réponde à ce qu'il est; et c'est pour nous le bonheur qui ne peut se trouver que dans la proximité du Dieu saint et bienheureux dans sa sainteté. Quelle grâce que ses soins en discipline aient pour nous un semblable but! Puisseons-nous nous y soumettre avec une humble confiance!

(Verset 11). Notre Dieu sait que ces exercices douloureux de sa discipline paternelle ne sauraient être, alors que nous y passons, un sujet de joie. Si nous ne les ressentions pas, s'ils ne produisaient pas la tristesse, quels fruits pourraient-ils porter? Le chrétien n'est pas un

stoïque qui, orgueilleusement, brave la douleur. Il sent les coups, mais il connaît la main qui les inflige, et en les sentant, il regarde au résultat béni qui en sera la suite. Lorsqu'une fois la volonté a été brisée, que nous avons saisi que «toutes choses travaillent ensemble à notre bien» (Romains 8: 28), que «notre légère tribulation d'un moment» est destinée à opérer «pour nous, en mesure surabondante, un poids éternel de gloire» (2 Corinthiens 4: 17), alors est produit le fruit paisible de la justice pratique, la réalisation dans la vie de cette sainteté dont nous sommes faits participants. Le fruit de la discipline pour ceux qui sont exercés par elle, est donc un état d'âme paisible dans la soumission à la volonté de Dieu et dans une marche de séparation pour lui. Le mal agite et rend malheureux: «Il n'y a pas de paix pour les méchants, a dit mon Dieu» (Esaïe 57: 21); mais le bien, la pratique de la justice rend paisible et heureux: «L'oeuvre de la justice sera la paix, et le travail de la justice, repos et sécurité à toujours» (Esaïe 32: 17). Que le Seigneur nous donne, quand nous passons par l'épreuve, de ne jamais perdre de vue le but béni qu'il poursuit pour nous — nous dégager, nous purifier de tout ce qui serait un obstacle à ce que nous jouissions pleinement de sa présence et de sa communion!

(Verset 12). Nous retrouvons de nouveau un «c'est pourquoi». L'apôtre qui vient de placer devant les yeux de ses lecteurs les grandes vérités touchant le but béni de l'épreuve, en tire comme conséquence l'encouragement qui suit. Tout ce qui est dispensé, provenant de l'amour du Père, nous pouvons prendre courage. «Redressez donc les mains lassées et les genoux défaillants». C'était l'exhortation que l'Esprit Saint, par la bouche d'Esaïe, adressait à Israël, en lui annonçant la bénédiction à venir, quand son Dieu viendrait le sauver. Combien, pour les Hébreux, qui connaissaient les Ecritures, cette citation était propre à relever leurs esprits! Ils pouvaient, sous la discipline actuelle du Père, regarder à la bénédiction qui en serait la suite.

Les mains lassées ont peut-être trait à la prière, en rapport avec cette parole de 1 Timothée 2: 8: «Je veux donc que les hommes prient en tous lieux, élevant des mains saintes». Il est certain que, si l'on se décourage sous la discipline, ne comprenant pas le but de Dieu, on peut se lasser de prier, et qu'alors les genoux défaillent et la marche chrétienne devient languissante et chancelante. Les mains lassées et les genoux défaillants sont l'indice pour le corps d'un affaiblissement, d'un affaissement du système. Appliquées comme figure à l'âme, ces expressions désignent aussi la faiblesse, le relâchement, produits par le doute, par le manque de foi et de confiance en Dieu. C'est un état d'âme maladif et qui devient dangereux, si un remède énergique n'y est pas appliqué. L'épître nous l'indique, ce remède. Ce n'est pas d'attendre passivement qu'un changement se produise, mais c'est de s'appuyer fermement sur ce qui a été dit précédemment touchant les tendres soins de Dieu. Alors, on devient capable de redresser les mains et les genoux; une vie nouvelle circule dans l'âme quand on saisit, par la foi, Dieu et ses voies envers nous; on retrouve une vigueur qui nous fait aussi faire à nos pieds «des sentiers droits» (verset 13), dans lesquels on marche d'un pas ferme et non chancelant. Ces sentiers droits sont ceux dans lesquels nous conduit la parole de Dieu, à part du péché, du monde et de la recherche des avantages que la terre peut donner; sentiers dans

lesquels on regarde droit devant soi vers les choses divines et célestes sans hésiter et se détourner, sans vouloir allier la terre avec le ciel, le monde avec Christ. Ce sont les sentiers de la foi. «Que tes yeux», disent les Proverbes, «regardent droit en avant, et que tes paupières se dirigent droit devant toi. Pèse le chemin de tes pieds, et toutes tes voies seront bien réglées» (Proverbes 4: 25, 26).

En marchant ainsi courageusement à travers les difficultés, portant, à travers tout, un coeur joyeux, témoignage d'une réelle communion avec Dieu, on sera un encouragement pour les faibles; en sorte que ceux qui suivent en boitant ne se dévoient pas, mais soient guéris. Ils verront que c'est aussi leur privilège de poursuivre leur chemin dans les «sentiers droits» où le coeur est au large, et où la bénédiction abonde. «Un bon exemple est un meilleur stimulant que la répréhension même».

(Verset 14). Nous sommes exhortés ici à rechercher ou poursuivre deux choses: *la paix* avec tous, et *la sainteté* sans laquelle nul ne verra le Seigneur. La première chose a rapport à nos relations les uns avec les autres, et la seconde a rapport à nos relations avec Dieu. Poursuivre la paix, est s'efforcer d'éviter ces dissensions entre chrétiens qui nuisent au développement de la vie spirituelle, d'apporter en tout un esprit d'humilité et de douceur qui écarte les occasions d'irritation et de froissements et qui apaise les querelles. Pour cela, on comprend qu'il est essentiel que tout d'abord il y ait un état d'âme paisible, résultat d'une marche avec Dieu, dans la dépendance. Si la paix de Dieu garde mon âme dans la jouissance de Christ (Philippiens 4: 6, 7), si la paix de Christ préside dans mon coeur (Colossiens 3: 15), il me sera aisé de poursuivre la paix avec tous. Je l'apporterai avec moi, là où j'irai; mes pieds seront chaussés de la préparation de l'évangile de paix (Ephésiens 6: 15), et au lieu d'attiser les mésintelligences, je procurerai la paix, comme il convient à un fils de Dieu, du Dieu de paix (Matthieu 5: 9). Quelqu'un a dit qu'un homme heureux est facilement aimable. Si je jouis dans mon âme de la communion avec le Dieu de paix, je suis heureux, et ce bonheur me rend aisé d'être doux, bienveillant, plein de support envers les autres.

Mais cette paix avec tous ne doit jamais s'obtenir aux dépens de la sainteté, aux dépens de ce qui touche nos rapports avec Dieu. C'est simultanément que nous avons à poursuivre ces deux choses. Nous savons ce qu'il faut entendre par la sainteté pratique, celle dont il est question ici. C'est la séparation pour Dieu de toute souillure, de tout ce qui est mal (2 Corinthiens 6: 17, 18; 7: 1), et en même temps une marche dans tout ce qui est selon Dieu. Partout nous y sommes exhortés (1 Pierre 1: 15, 16), et Dieu lui-même nous est proposé comme exemple et modèle, et comme motif à la sainteté. Sans elle, il n'y a pas de communion possible avec Dieu; nous avons déjà le privilège ici-bas de le voir, de le contempler, de jouir de lui par la foi et dans la puissance de l'Esprit, mais jamais en dehors de la sainteté pratique. Si nous cédon à quelque chose qui porte atteinte à la sainteté, notre vue spirituelle s'obscurcit, comme aussi notre jouissance des choses de Dieu est altérée. On comprend donc que la sainteté pratique que nous avons à poursuivre ici-bas, n'est pas d'une autre nature que celle — parfaite à tous égards, sans altération possible (Apocalypse 4: 6) — dont nous jouirons dans le ciel, et qui seule nous rendra possible de voir le Seigneur. Nous avons donc à la poursuivre,

à la rechercher, à y persévérer ici-bas jusqu'à ce que nous soyons «placés irréprochables devant sa gloire avec abondance de joie» (Jude 24). «Bienheureux ceux qui sont purs de coeur», dit le Seigneur, «car ils verront Dieu» (Matthieu 5: 8). «Quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme lui est pur» (1 Jean 3: 3), et la marche dans la sainteté pratique aboutit à la vie éternelle en gloire (voyez Romains 6: 22). Combien il est essentiel dans nos temps de relâchement de nous souvenir avec sérieux de cette exhortation: «Poursuivez la sainteté!» Est-ce que je la poursuis; est-ce la chose qui occupe mon âme, que d'être en tout gardé à part pour mon Dieu?

(Versets 15, 16). «Veillant», parole d'avertissement bien motivée par les trois dangers signalés ici et dans lesquels le manque de vigilance nous ferait aisément tomber, nous écartant ainsi de la voie de la sainteté.

Premier danger signalé: «De peur que quelqu'un ne manque de la grâce de Dieu». La grâce de Dieu qui nous a introduits dans le chemin de la bénédiction, peut seule aussi nous y faire marcher et persévérer, et nous garder du mal. Aussi les apôtres dans leurs lettres souhaitent-ils la grâce aux saints auxquels ils écrivent; ils les exhortent à persévérer dans la grâce de Dieu; on est recommandé à cette grâce, et exhorté à se fortifier dans la grâce qui est dans le Christ Jésus. Ainsi paix, joie, sécurité, force, tout découle de cette grâce, de cette disposition du coeur de Dieu qui l'incline vers nous; nous y trouvons tout ce qui est nécessaire pour la vie chrétienne, pour la marche dans la sainteté. Mais si un coeur vient à l'oublier, s'il ne s'appuie plus sur elle, s'il n'en jouit plus, en un mot, s'il vient à en manquer — non que ce soit elle qui lui manque, car Dieu reste le même, mais parce qu'il a négligé ce précieux trésor, alors il est ouvert au mal: quelque cause lui en a ôté la jouissance.

Second danger: «De peur que quelque racine d'amertume bourgeonnant en haut, ne vous trouble, et que par elle plusieurs ne soient souillés». Le mal signalé ici, découle du premier, car une racine d'amertume ne pourra jamais germer, bourgeonner et pousser dans le terrain de la grâce, dans un coeur qui n'en manque point. Il y a sans doute ici une allusion à Deutéronome 29: 18, 19, où l'infidélité du coeur et l'idolâtrie, si elles se glissaient parmi le peuple de Dieu, sont comparées à une racine amère produisant «du poison et de l'absinthe». «De peur», dit Moïse, «qu'il n'y ait parmi vous homme, ou femme, ou famille, ou tribu, dont le coeur se détourne aujourd'hui d'avec l'Eternel, notre Dieu, pour aller servir les dieux de ces nations; de peur qu'il n'y ait parmi vous une racine qui produise du poison et de l'absinthe, et qu'il n'arrive que quelqu'un, en entendant les paroles de ce serment, ne se bénisse dans son coeur, disant: J'aurai la paix, lors même que je marcherai dans l'obstination de mon coeur».

Il en est ainsi chez les chrétiens. La pensée de se détourner du christianisme pouvait s'élever dans le coeur des Hébreux à cause des difficultés qu'ils trouvaient sur leur route; s'ils manquaient de la grâce de Dieu, s'ils ne jugeaient pas cette pensée, elle pouvait devenir une racine d'amertume, qui, d'abord cachée, bourgeonnerait bientôt, se montrerait, troublerait les âmes et en souillerait plusieurs. Rien n'est subtil et contagieux comme le mal. Mais l'avertissement a une portée générale et nous concerne tous. Si quelque mal, quelque péché est toléré dans le coeur sans qu'il soit jugé, c'est une racine qui ne manquera pas de

bourgeonner en haut. La mauvaise plante viendra à la surface, le mal apparaîtra extérieurement, troublera les âmes et se répandra, en sorte que plusieurs en seront souillés. Cette marche du mal est surtout frappante au point de vue doctrinal.

L'expression «*racine d'amertume*» est bien propre à attirer l'attention. La racine a déjà tous les caractères qui se trouveront dans les fruits qu'elle produit. C'est poison en soi et *amertume* dans les tristes et fâcheuses conséquences qui en résultent.

Troisième danger: «De peur qu'il n'y ait quelque fornicateur, ou profane, comme Esaü». Voilà où peut aboutir le manque de la grâce de Dieu, et le défaut de jugement du mal, la négligence à extirper la racine d'amertume dès qu'elle se montre. Il peut s'agir de la corruption païenne, quand il est parlé de «fornicateur». Mais cela va plus loin. Dans l'Ancien Testament, l'idolâtrie, dans laquelle les Israélites étaient exposés à tomber et sont tombés souvent, est appelée adultère à l'égard de Dieu et fornication. Il y a donc une fornication spirituelle pour l'âme, quand elle se détourne de la fidélité complète qu'elle doit au Seigneur (voyez Osée 4: 12), et l'apôtre exhorte les chrétiens à cet égard (1 Corinthiens 10: 8; voyez aussi Apocalypse 2: 14, 20). Mais il y a aussi quelque «profane comme Esaü», et ici il s'agit de ce dont l'apôtre a parlé au chapitre 6 et au chapitre 10: l'abandon du christianisme par ceux qui, sortis du judaïsme, l'avaient accepté. C'est là l'acte profane, mépriser et rejeter une chose sainte, le don de Dieu, et les conséquences en sont terribles. Esaü méprisa et livra son droit de premier-né, auquel étaient attachées toutes les bénédictions promises à Abraham. Et ce fut par un motif grossier et tout charnel, trahissant son manque de foi et le peu d'estime qu'il faisait du don et des promesses de Dieu. «Voici, je m'en vais mourir; et de quoi me sert le droit d'aînesse?» disait-il. Ne pouvait-il s'attendre à Dieu? Mais non; «il méprisa son droit d'aînesse» (Genèse 25: 29-34). Les Hébreux étaient exposés à un danger semblable. Pour échapper aux épreuves et jouir des choses terrestres, ils étaient tentés de retourner en arrière. Or ç'aurait été une profanation; ç'aurait été mépriser Christ, le don de Dieu. On voit ainsi toute la force et l'à propos de l'avertissement qui leur est donné. Cela ne nous dira-t-il rien, à nous aussi? Ne nous arrive-t-il point de préférer à Christ et aux choses célestes, quelque avantage terrestre, quelque satisfaction de la chair?

Ce qui rend l'avertissement encore plus sérieux, c'est la conséquence de la profanation ainsi commise, mise en relief dans l'histoire d'Esaü. N'ayant pas apprécié la bénédiction, quand plus tard il la désira, il fut rejeté, bien qu'il la recherchât avec larmes. «N'as-tu que cette seule bénédiction, mon père?» s'écriait-il en pleurant. «Bénis-moi, moi aussi, mon père!» Mais «il ne trouva pas lieu à la repentance;» son père ne changea pas de disposition. C'était trop tard alors (Genèse 27: 38). Cet exemple est placé devant les Hébreux professants pour leur montrer le danger que couraient ceux qui rejetteraient le christianisme, après l'avoir accepté. Il faut se souvenir que les Hébreux sont toujours considérés relativement à leur profession, sans qu'il soit question de la réalité de la vie divine chez eux (*).

(*) Quelques-uns pensent que ces paroles: «Il ne trouva pas lieu à la repentance», s'appliquent à Esaü et non à Isaac. Elles signifieraient d'après eux qu'Esaü, quoiqu'il le désirât avec larmes, ne put se repentir véritablement et fut rejeté. La conclusion serait toujours la même: le profane est rejeté.

(Versets 18-24). Ici, l'auteur de l'épître trace un parallèle frappant entre ce que la loi offrait et les bénédictions que Christ a apportées. Le contraste entre les deux lui sert d'argument puissant — «car», dit-il — pour montrer combien il serait insensé et coupable d'abandonner l'un pour retourner à l'autre. C'est comme s'il disait aux Hébreux pour les encourager et les stimuler: «Voulez-vous donc retourner en arrière vers la loi qui n'offrait que des ombres et des figures, et vous placer sous ses terreurs, en vous privant des bénédictions que la grâce vous apporte dans le christianisme? Voyez le contraste entre votre ancienne condition juive, et votre condition chrétienne sous la grâce. «Car vous n'êtes pas venus» aux foudres du Sinaï, à cet appareil redoutable dont s'enveloppait la majesté de Dieu, et tel que ceux qui entendaient sa voix priaient que la parole ne leur fût plus adressée». La montagne qui peut être touchée, indiquait une économie terrestre, mais en même temps cette montagne, sur laquelle Dieu était descendu, ne *devait* pas être approchée, ni touchée, sous peine de mort. La loi tenait l'homme pécheur à distance, et s'il voulait s'approcher de Dieu dans cette condition, c'était la mort pour lui et ce qui dépendait de lui. Si terrible était ce qui paraissait, que Moïse lui-même était effrayé et tout tremblant. Ce fait ne nous est point rapporté dans le récit que nous donne l'Exode, chapitres 19 et 20. Là, l'Écriture nous présente Moïse dans sa dignité de médiateur. Seul il s'approche de l'obscurité profonde où était Dieu et reçoit ses paroles pour les transmettre au peuple (Exode 20: 21, 22). Mais ici, l'Esprit Saint nous révèle ce qui se passait dans le cœur de l'homme mis en présence de la majesté divine, de Dieu se révélant dans toute la gloire de sa sainteté et de sa justice.

«Mais», dit notre épître, «vous êtes venus à la montagne de Sion», en contraste avec Sinaï. Sion est la montagne de la grâce. Elle figure l'intervention de la souveraine grâce de Dieu envers Israël, quand tout avait failli sous la responsabilité de la loi. Israël était ruiné; «Icabod», c'est-à-dire «privé de gloire», était écrit sur le peuple, car l'arche de l'Éternel était tombée entre les mains de l'ennemi, et bien que ramenée, elle reste chez Abinadab, oubliée pour ainsi dire. L'Éternel ne demeurait pas encore au milieu de son peuple (voyez 1 Samuel 4-6, 7: 1). Alors, en 2 Samuel 5, nous voyons David, le roi élu, l'homme selon le cœur de Dieu, marchant contre les Jébusiens à Jérusalem, et s'emparant de la forteresse de Sion qui devient la ville de David. L'arche y est placée; l'Éternel, dans sa grâce, ayant établi la royauté en David, rétablit aussi le peuple dans ses relations avec lui-même. Sion devient le siège de la puissance royale, c'est la demeure de l'Éternel, c'est là que le Messie est oint comme Roi. «Et moi», dit l'Éternel, au jour où les rois de la terre s'élèvent contre lui, «j'ai oint mon roi sur Sion, la montagne de ma sainteté» (Psaumes 2). Le livre des Psaumes est rempli d'allusions à Sion, les prophètes en parlent aussi, et partout sont célébrées sa beauté, sa perfection; partout, elle est montrée comme le lieu où l'Éternel habite et d'où découle la bénédiction (voyez Psaumes 48: 2, 13; 50: 2; 110: 2; Esaïe 2: 1-5, etc.).

Tout ce qui est décrit dans les versets 22-24 de notre chapitre, présente la scène millénaire à laquelle les croyants hébreux étaient spirituellement parvenus; choses à venir, espérées, non encore établies, mais auxquelles nous appartenons déjà.

Après Sion, lieu de la demeure et du repos de Dieu sur la terre, nous montons en esprit jusqu'à la Jérusalem céleste, la cité du Dieu vivant. Sion est le siège de la puissance du Messie sur la terre; mais le Seigneur, fils de l'homme, a droit à un héritage dont les limites s'étendent à tout l'univers (Psaumes 8; Hébreux 2: 7, 8; Ephésiens 1: 10; 2: 20-22; Philippiens 2: 9-11). De ce vaste empire, la Jérusalem céleste, la cité du Dieu vivant, est, pour ainsi dire, la métropole. C'est la cité qui a des fondements, dont Dieu lui-même est l'architecte et le créateur. En Apocalypse 21, on trouve la sainte cité, *nouvelle Jérusalem*, soit pour le millénium, soit pour l'état éternel. C'est l'Eglise. Là, c'est donc ce que nous serons, tandis qu'ici, dans les Hébreux, la Jérusalem céleste, c'est où nous serons.

En montant le premier versant de cette montagne de gloire, nous sommes arrivés à la Jérusalem céleste. C'est donc le ciel que nous avons atteint, et nous voici au milieu de ses habitants. D'abord nous trouvons les «myriades d'anges, l'assemblée universelle» de ces êtres qui sont comme les indigènes du ciel: ils ont été préservés de chute et sont là dans leur demeure naturelle. Ils peuplent le monde invisible à nos yeux. Nous les voyons, en Apocalypse 5, autour du trône: «des myriades de myriades, et des milliers de milliers».

Montant plus haut encore, cette scène merveilleuse nous présente un objet particulier: «l'assemblée (*) des premiers-nés écrits dans les cieux». C'est l'Eglise. Ceux qui la composent «ne sont pas nés là; ils n'en sont pas les indigènes, comme les anges. Ils sont les objets des conseils de Dieu. Ce n'est pas seulement qu'ils ont atteint le ciel: ils sont les glorieux héritiers et les premiers-nés de Dieu selon ses conseils éternels, en vertu desquels ils sont inscrits dans les cieux. L'Assemblée, composée des objets de la grâce, maintenant appelés en Christ, appartient au ciel par la grâce. Ils ne sont pas (comme les saints de l'Ancien Testament) les objets des promesses, lesquels n'en ayant pas reçu l'accomplissement sur la terre, ne manqueront pas d'en jouir dans le ciel. Les premiers-nés n'ont en anticipation aucune autre patrie que le ciel. Leur bourgeoisie est dans les cieux (Philippiens 3). Les promesses ne leur sont pas adressées; leur place n'est pas sur la terre. Dieu lui-même leur a préparé le ciel; c'est là et nulle autre part qu'il a inscrit leurs noms. Leur place est la plus élevée dans le ciel, au-dessus des voies de Dieu sur la terre, en gouvernement, en promesse et selon la loi». C'est l'Eglise, qui tient le premier rang dans les conseils de Dieu, et qui vient la dernière dans l'ordre des révélations (voyez Ephésiens 3).

(*) Dans l'expression «assemblée universelle», le mot dans l'original n'est pas le même que dans «l'assemblée des premiers-nés». Le premier était celui qu'on employait pour désigner tous les états de la Grèce; le second indique l'assemblée des citoyens d'un état particulier.

Quelle place glorieuse que la sienne! Ce tableau de la gloire, de ce qui y est le plus élevé, et c'est ce qu'il y a de plus excellent en grâce, nous amène au sommet, à Dieu lui-même, «juge de tous». C'est donc sous un autre caractère que nous le voyons là, car l'idée de gouvernement se retrouve partout dans l'épître aux Hébreux. Dieu est présenté comme gouvernant et jugeant d'en haut tout ce qui se trouve au-dessous, caractère sous lequel il est partout désigné dans l'Ancien Testament et surtout dans les Psaumes.

Cela nous conduit, pour ainsi dire, sur l'autre versant. De Dieu, juge de tous, nous arrivons à une autre classe des bienheureux habitants de la gloire céleste. Ce sont les esprits des justes consommés, qui ont achevé leur course, qui, par leur foi, ont vaincu dans les combats. Dieu, juge de tous, les a reconnus pour siens avant que l'Assemblée céleste fut révélée. En rapport avec les voies de Dieu sur la terre, ils ont été fidèles sans recevoir l'effet des promesses, et maintenant, dans le repos du ciel, ils attendent la résurrection et la gloire (chapitre 11: 39, 40).

«Et à Jésus, médiateur d'une nouvelle alliance». Israël n'est pas perdu de vue. De ces esprits des justes consommés, déjà dans le ciel, nous descendons au peuple terrestre, pour lequel il y a encore des bénédictions en réserve; non plus sur le principe de la loi et de la responsabilité de l'homme, mais sur le principe de la grâce. Dieu établira une nouvelle alliance avec Israël, comme nous l'avons vu (chapitre 10). Il ne se souviendra plus de leurs péchés ni de leurs iniquités, et il mettra ses lois dans leurs coeurs et les écrira dans leurs entendements. C'est une alliance de grâce et de pardon, où tout est du côté de Dieu. Et Jésus est le médiateur de cette nouvelle alliance. Il était déjà apparu comme tel et avait posé les bases de cette alliance; il avait accompli tout ce qui était nécessaire pour qu'elle fût établie. Les croyants hébreux étaient venus, non à la nouvelle alliance qui n'est pas encore établie, mais à Celui qui en est le médiateur, et dans lequel une bénédiction à venir était préparée et assurée pour Israël et pour la terre.

Enfin, ils étaient venus «au sang d'aspersion qui parle mieux qu'Abel». Le sang d'Abel, versé par Caïn, criait de la terre à Dieu et demandait vengeance du crime commis. La réponse fut la sentence prononcée contre le meurtrier: «Le sol ne te donnera plus sa force; tu seras errant et vagabond sur la terre» (Genèse 4: 10-12). Mais le sang de Christ, au lieu de crier vengeance, parle de grâce. Il implore le pardon pour ceux mêmes qui l'ont versé (Luc 23: 34); c'est en vertu de ce sang que ceux qui étaient ennemis sont réconciliés, et même qu'un jour, toutes choses, dans les cieux et sur la terre, seront réconciliées (*) (Colossiens 1: 20-22).

(*) Les Juifs ont versé le sang de Christ, ils ont crié: «Que son sang soit sur nous et sur nos enfants» (Matthieu 27: 25). Le sang de Christ n'a pas crié vengeance contre eux, mais eux ont assumé volontairement la responsabilité de leur acte, et sur leurs têtes coupables est tombée la vengeance. Comme Caïn, les voilà errants et vagabonds sur la terre.

(Versets 25-27). Après avoir établi le contraste frappant entre Sinaï avec ses terreurs, et la scène merveilleuse de gloire céleste et terrestre à laquelle les Hébreux étaient venus, l'auteur de l'épître les exhorte d'une manière pressante à ne pas se détourner de Celui qui leur parlait des cieux, c'est-à-dire Christ. C'était déjà lui, le Jéhovah de l'Ancien Testament, qui avait parlé en oracles sur la terre, lorsqu'à Sinaï il donnait des oracles vivants, afin que Moïse les donnât au peuple (Actes des Apôtres 7: 38). Le peuple refusa d'entendre et n'a pas échappé. Christ a rendu, il est vrai, son témoignage sur la terre: il y a fait entendre sa voix. Mais, en fait, les Hébreux, ainsi que nous-mêmes, avaient à faire maintenant à «Celui qui nous parle des cieux», à Christ qui est glorifié, assis à la droite de la Majesté, au Seigneur lui-même dans la gloire, d'où il a envoyé l'Esprit Saint qui a confirmé son témoignage (Hébreux 2: 1-4).

Si le peuple d'Israël n'a pas échappé, ayant refusé Celui qui parlait alors sur la terre, combien moins échappera-t-on maintenant, si l'on se détourne de Celui «qui parle des cieux?»

Sa voix ébranla la terre, lorsqu'il parla en Sinaï (Exode 19: 18), et maintenant il parle avec grâce et autorité du haut du ciel, et que nous annonce-t-il? Qu'il va encore une fois secouer, non seulement la terre, mais aussi les cieux, selon la prophétie d'Aggée (Aggée 2: 6). Or cet ébranlement, selon l'explication qu'en donne l'auteur sacré, indique la dissolution de toutes les choses créées, ainsi que nous le voyons en 2 Pierre 3: 7, 12. Le judaïsme, système en rapport avec l'homme dans sa responsabilité avec Dieu, allait disparaître, mais le passage qui nous occupe va plus loin. Non seulement la terre et tout ce qui s'y trouve, souillés par le péché et la corruption, la terre et tout ce en quoi l'homme cherche à trouver son repos et son plaisir, doivent être dissous, disparaître; mais le ciel même, siège de la puissance de l'ennemi, souillé par sa présence (Apocalypse 12, etc.), doit être dissous. Tout ce qui appartient à la première création — *les choses muables* — doit disparaître et céder la place aux *choses immuables*, permanentes, de la nouvelle création. «Selon sa promesse, nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habite».

(Versets 28, 29). L'apôtre tire maintenant, pour les croyants, la conséquence de ce qu'il vient de dire. Ils étaient arrivés à la possession par la foi de toutes ces gloires millénaires et éternelles; ils étaient la partie céleste de ce royaume qui ne peut être ébranlé et qui sera introduit de fait par l'ébranlement des choses muables — ils étaient les premiers fruits de la nouvelle création, et quant au présent, ils recevaient déjà ce royaume. C'est en effet le privilège de tout croyant de vivre et de se mouvoir par la foi dans tout cet ordre de choses si élevé auquel ils appartiennent. Par là, les Hébreux étaient détachés du judaïsme, chose muable qui passait; par là, nos coeurs seront détachés des choses qui sont sur la terre et qui nous entravent dans le service que nous avons à rendre à Dieu.

Nous possédons ces privilèges par la grâce: ne l'oublions pas, mais *retenons* cette grâce. La loi ne pouvait nous y faire arriver. Et maintenant, qu'avons-nous à faire? Servir Dieu «d'une manière qui lui soit agréable». Servir ici, comme partout dans cette épître, se rapporte au culte que nous avons à rendre à Dieu. Le culte juif avait fait son temps, ce n'était plus le culte agréable à Dieu; maintenant la grâce qui nous a introduits dans la jouissance des bénédictions célestes, remplit nos coeurs de reconnaissance envers Dieu et nous rend capables de lui offrir un culte qui lui est agréable. Il est le fruit de ce que sa grâce a produit en nous.

Toutefois il ne faut pas oublier que, si la grâce nous a amenés près de Dieu, de sorte que nous sommes en liberté en sa présence, il n'en reste pas moins le Dieu Tout-puissant, le Dieu saint et juste, et que nous sommes devant sa Majesté souveraine. Il faut donc que notre service s'accomplisse «avec révérence et avec crainte», dans la conscience de sa grandeur et du respect qui lui est dû. Ce respect et cette crainte, liés au sentiment de la grâce, donneront à notre culte un caractère excessivement élevé. Puissions-nous en être pénétrés dans toute notre marche qui doit être un service journalier! Ainsi le motif de notre service est la grâce, et son caractère, la manière de l'accomplir est le respect et la crainte.

La raison qui nous en est donnée est solennelle. «Car aussi notre Dieu est un feu consumant»: *«notre Dieu»*, remarquez-le, et non Dieu en dehors de Christ. Le Dieu qui consuma Nadab et Abihu pour avoir offert devant l'Eternel un feu étranger (Lévitique 10: 1, 2); le Dieu qui déclare aux Israélites en les avertissant contre l'idolâtrie, qu'il est un feu consumant, un Dieu jaloux (Deutéronome 4: 24), est aussi notre Dieu, le Dieu des chrétiens, et demeure dans sort caractère de sainteté qui lui fait juger le mal. Il ne veut souffrir en ceux qui s'approchent de lui aucune souillure, rien qui rappelle au sens spirituel le feu étranger, ni l'idolâtrie. Il nous veut tout entiers pour lui.

Chapitre 13

Le commencement de ce chapitre nous montre que, si nous sommes encore au milieu des choses muables, dont nous avons à nous détacher, il y a cependant des choses qui demeurent et que nous avons à garder. Tels sont l'amour fraternel et ses fruits, la pureté, la confiance en Dieu, etc.; et, par-dessus tout, Jésus Christ, le même hier, et aujourd'hui, et éternellement.

(Verset 1). «Que l'amour fraternel demeure». L'amour fraternel, ou bien l'amour des frères (la Philadelphie). Plus d'une fois, dans les épîtres, nous trouvons cette recommandation à l'amour des enfants de Dieu les uns envers les autres (Romains 12: 10; 1 Thessaloniens 4: 9; 1 Pierre 1: 22; 2 Pierre 1: 7). C'est l'exhortation que le Seigneur adressait à ses disciples: «Je vous donne un commandement nouveau, que vous vous aimiez l'un l'autre» (Jean 13: 34), et l'apôtre bien-aimé la répète à diverses reprises (1 Jean 3: 11, 23; 4: 7, 11, 21), en montrant cet amour fraternel comme un des signes de la vie de Dieu en nous, et en en faisant connaître quelques-uns des caractères et des fruits. La fréquence de ces exhortations à l'amour fraternel nous fait voir, d'une part l'importance qu'il y a de le réaliser dans le coeur et dans la vie, comme le fruit de l'amour et de la vie de Dieu en nous, et, d'un autre côté, comme nous ne le savons, hélas! que trop, la facilité avec laquelle on l'oublie parmi les chrétiens. Remarquons qu'il est dit: «Que l'amour fraternel *demeure*». Il ne doit pas se borner à quelques manifestations extérieures et se montrer seulement de temps en temps, mais *demeurer*, subsister comme une chose qui fait partie de notre vie.

(Versets 2, 3). Deux choses nous sont présentées ici en quoi l'amour fraternel se montre: l'hospitalité et la sympathie pour ceux qui souffrent, étant dans les liens et maltraités. «N'oubliez pas l'hospitalité, etc.». Il peut résulter pour celui qui exerce l'hospitalité une grande bénédiction. Nous pouvons ne pas voir un ange dans l'enfant de Dieu ou le serviteur du Seigneur que nous recevons, mais il peut y avoir en lui quelque chose qui, tout en ne se voyant pas et dont lui-même n'aura pas conscience, apportera avec soi la bénédiction pour la maison qui le reçoit. L'Écriture nous présente plus d'un exemple de cette vérité, ainsi Jéthro recevant Moïse; la Sunamite accueillant le prophète Elisée, et d'autres encore. Il est dit que quelques-uns ont logé des anges; historiquement, nous n'avons que l'exemple de Lot (Genèse 19). «A leur insu», nous n'avons pas à accomplir un devoir pour en recevoir une bénédiction; l'exercice de l'hospitalité n'a pas à tenir compte de l'excellence de la personne que nous recevons; elle

doit découler de l'amour, et il y a déjà une bénédiction dans l'exercice de cet amour. Mais alors, «à notre insu», il pourra se trouver que nous aurons logé «des anges», des envoyés de Dieu, qui nous apporteront de sa part des bénédictions.

(Verset 3,) Un autre fruit de l'amour est la sympathie pour ceux qui souffraient la persécution, étant dans les liens et maltraités. La sympathie réelle s'identifie avec ceux qui endurent des maux: «comme si vous étiez liés avec eux;» et cela, parce que l'on est soi-même «dans le corps», dans un corps susceptible des mêmes souffrances. Les croyants hébreux avaient montré cette sympathie dans les jours précédents, alors qu'ils avaient souffert eux-mêmes (Hébreux 10: 32-34). Rien n'est propre à nous faire entrer dans les souffrances d'autrui, comme d'avoir aussi passé par l'épreuve.

(Verset 4). Les relations naturelles, établies de Dieu dès le commencement, doivent être maintenues dans leur intégrité. Il y avait déjà alors des docteurs qui dépréciaient ou proscrivaient le mariage, sous prétexte d'une plus grande pureté, ce qui avait pour conséquence l'adultère et la fornication. A tous égards, le chrétien doit respecter le saint lien du mariage, le tenir en honneur, et marcher dans la pureté. Il ne demeurera pas impuni celui qui enfreint ce que Dieu a institué: «Dieu jugera les fornicateurs et les adultères».

(Versets 5, 6). La conduite de ceux devant lesquels sont placées les choses immuables et éternelles qui leur appartiennent, et qui reçoivent un royaume inébranlable, doit être sans avarice, ou littéralement, «sans amour de l'argent». L'apôtre dit à Timothée que «c'est une racine de toutes sortes de maux que l'amour de l'argent» (1 Timothée 6: 10), et aux Ephésiens «qu'aucun fornicateur, ou impur, ou cupide (qui est un idolâtre), n'a d'héritage dans le royaume du Christ et de Dieu (Ephésiens 5: 5). Il ne faut pas que, dans la manière de vivre — les moeurs — du chrétien, il y ait rien qui dénote qu'il a cet amour de l'argent, ce désir des biens du monde. Hélas! combien souvent, sous un prétexte ou un autre, on en fait la poursuite. Ce n'est pas l'avarice sous sa forme grossière, contre quoi nous sommes mis en garde, mais contre l'amour de l'argent. Vaut-il la peine, en chemin vers la patrie céleste, d'amasser, pour un avenir que nous ne verrons pas, des choses qui vont être détruites? L'exhortation avait une application particulière au caractère des Juifs qui aimaient les biens de cette terre.

«Etant contents de ce que vous avez présentement». Etre satisfait de ce que Dieu nous donne, ne point désirer au delà, est un point important mais difficile de la vie chrétienne. L'apôtre Paul nous donne un bel exemple de ce contentement dans les circonstances présentes, «J'ai appris», dit-il, «à être content *en moi-même* dans les circonstances où je me trouve» (Philippiens 4: 11-13). Apprenons comme lui, car cette satisfaction de ce que Dieu nous donne, le glorifie et est accompagnée d'une paix que ne connaissent pas ceux qui recherchent toujours ce qu'ils n'ont pas, ou veulent avoir plus qu'ils n'ont.

Mais pour pratiquer ce contentement de ce que nous avons présentement, une chose est nécessaire, c'est la confiance en Dieu, et l'épître nous rappelle une promesse faite autrefois à Josué, et qu'il applique aux croyants auxquels il écrit, et que nous pouvons nous appliquer

aussi. C'est lorsque Josué était sur le point d'introduire le peuple en Canaan, que l'Eternel lui adresse ces paroles que cite notre chapitre: «Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point». Il devait avoir à vaincre des ennemis puissants, bien des difficultés devaient s'opposer à lui; mais l'Eternel lui donne l'assurance qu'il ne le laissera pas seul pour trouver son chemin au milieu des difficultés, qu'il ne l'abandonnera pas dans les combats à livrer, et Josué fit l'expérience de la fidélité de son Dieu. D'après ce que nous lisons ici, nous pouvons compter sur cette même parole que Dieu a fait entendre en diverses circonstances à son peuple et à quelqu'un des siens (voyez Genèse 28: 15; Deutéronome 31: 6-8; 1 Chroniques 28: 20). Dans toutes nos difficultés, disons-nous donc: Il ne nous *laissera point* et il ne nous *abandonnera point*, et nous verrons aussi sa fidélité.

Dieu a voulu nous donner cette assurance, afin que, «pleins de confiance, nous disions: Le Seigneur est mon aide, et je ne craindrai point: que me fera l'homme?» La confiance doit avoir un fondement. La confiance du croyant n'est pas aveugle; elle repose sur une déclaration positive du Dieu qui ne peut mentir; ainsi elle peut être et doit être pleine. Là confiance honore et glorifie Dieu. Traverser les difficultés et les épreuves avec un coeur calme, est le résultat de cette confiance. «Le Seigneur est mon aide», dit le coeur confiant. Il ne s'appuie point sur lui-même, sur sa sagesse, sur sa force, sur les ressources humaines, mais sur le Seigneur. Il connaît la promesse du Seigneur et s'y abandonne. Quel motif de crainte aurait-il sous la puissante protection du Seigneur? Toute la puissance de l'homme pourra-t-elle atteindre celui qui s'abrite sous ce bouclier? Quand Paul à Corinthe, sentant sa faiblesse, entendit le Seigneur lui dire: «Ne crains point, mais parle et ne te tais point, parce que je suis avec toi; et personne ne mettra les mains sur toi pour te faire du mal», ne fut-il pas rempli de confiance, et rendu capable d'annoncer la Parole avec hardiesse dans cette ville, vraie forteresse de Satan, en dépit de toute opposition? Ainsi, saisissant pour nous-mêmes la précieuse promesse de Dieu, soyons pleins de confiance, quoi que nous puissions avoir à rencontrer de la part de l'homme, dans le chemin où Dieu nous conduit. (La citation est tirée du Psaume 118: 6; mais nous trouvons des paroles semblables, ce saint défi jeté à l'homme par l'âme qui se confie en Dieu, dans le Psaume 56: 4, 11. Le psalmiste, dans ce dernier cas, les prononçait alors qu'il était aux prises avec l'homme — «l'homme voudrait m'engloutir;» — dans le Psaume 118, il a été délivré (verset 5), mais la jouissance de la délivrance vient affermir sa confiance).

(Verset 7). Ici, comme nouveau motif d'encouragement à marcher dans le sentier de la foi, se trouve présenté aux croyants hébreux l'exemple de leurs conducteurs qui leur avaient annoncé la parole de Dieu. Ils avaient été des pasteurs du troupeau qu'ils avaient nourri de la parole de Dieu, leur marche dans la fidélité et le dévouement à Christ, résultat de leur foi, était arrivée à son terme, peut-être par le martyre; après avoir dépensé leur vie au service de Christ, ils avaient achevé leur course. Leur souvenir devait rester dans le coeur de ceux qu'ils avaient conduits, pour les encourager à persévérer comme eux; les croyants hébreux avaient à imiter leur foi qui aboutirait à une semblable issue.

(Verset 8). Les conducteurs humains, si excellents et fidèles soient-ils, passent, et leur absence se fait douloureusement sentir; leurs lumières et leurs soins manquent. En contraste

avec cela, comme aussi avec les doctrines diverses et changeantes des hommes, telles qu'il en est question dans le verset 9, le verset 8 nous présente Celui qui demeure: «Jésus Christ, le même hier, et aujourd'hui, et *éternellement*». Il est le même dans son amour et dans sa fidélité; le même pour éclairer, vivifier, conduire, protéger les siens. Ce qu'il fut dans le passé pour ces conducteurs dont nous avons à imiter la foi, pour tous les saints qui ont achevé leur course, il l'est aujourd'hui pour nous. Ce qu'il est, il le sera dans l'éternité pour remplir et satisfaire nos coeurs. Qu'il nous suffise donc et remplisse nos coeurs. C'est en lui que nous trouverons le repos et le courage et la force. Il répond pleinement à tout.

(Verset 9). Si le coeur, en réalisant ce qu'il est, est vraiment satisfait de Christ, il est garanti de la recherche des doctrines diverses et étrangères. Elles ne le séduisent pas: il a trouvé en Christ le repos. Ces doctrines sont étrangères à ce christianisme dans lequel les fidèles conducteurs avaient conduit les croyants. Il s'agissait de ne pas se laisser entraîner loin de Celui qui est tout, par des spéculations qui prétendent peut-être à une plus haute spiritualité, mais qui en réalité voilent à l'âme la plénitude de Christ.

De plus, «il est bon que le coeur soit affermi par la grâce» qui se trouve en Christ, et non par les viandes des sacrifices judaïques, viandes consacrées et par l'usage desquelles on estimait avoir quelque mérite, ou bien en s'abstenant de certains aliments. Les docteurs qui voulaient ramener au judaïsme, disaient: «Ne prends pas, ne goûte pas, ne touche pas» (Colossiens 2: 21). Etablissant ainsi des ordonnances, ils détournaient de la grâce pour conduire les âmes vers un formalisme religieux, qui ne peut affermir l'âme. L'apôtre parle encore d'eux, en 1 Timothée 4: 3: «Prescrivant de s'abstenir des viandes que Dieu a créées pour être prises avec des actions de grâces par les fidèles et par ceux qui connaissent la vérité». Ces observances n'ont servi de rien à ceux qui s'y sont attachés. Combien nous avons à prendre garde que rien ne nous détourne, même par ce qui aurait une belle apparence de piété, de Celui qui suffit à tout et dont la grâce donne la paix, la force et le courage!

(Verset 10). «Nous avons un autel». Aux chrétiens appartient maintenant l'autel de Dieu. Eux seuls peuvent offrir un vrai culte. La mort de Christ, sacrifice parfait qui était l'antype de tous les sacrifices offerts sous la loi, et de tout ce que préfigurait le jour des expiations, nous donne accès auprès de Dieu pour lui rendre ce culte, privilège auquel ceux qui restaient Juifs n'avaient aucun droit. On ne pouvait être juif et chrétien en même temps; rester attaché au type et vouloir posséder l'antype; rendre un culte terrestre avec des éléments du monde, alors qu'on était introduit dans le sanctuaire céleste. Ceux qui restaient attachés au tabernacle, c'est-à-dire à ce qui constituait le culte juif, n'avaient pas le droit de jouir du culte chrétien, de Christ lui-même, de se nourrir de lui, la grande et sainte victime.

(Versets 11, 12). L'écrivain sacré donne une raison à ce qui précède: «*Car* les corps des animaux, etc.». Les Juifs ne pouvaient même se nourrir des corps des victimes offertes pour le péché au jour des expiations. Leur sang ayant été porté dans le lieu saint, elles étaient brûlées hors du camp (Lévitique 16: 27). Ceux qui restaient attachés au système juif n'avaient donc rien, ni du type, ni de l'antype. Ils ne pouvaient manger de ces victimes, et ils n'avaient

aucun droit à Christ. Mais cela conduit l'Esprit à nous présenter de grandes et précieuses vérités touchant cet antitype, Christ.

Nous voyons d'abord que Jésus a accompli d'une manière parfaite la chose préfigurée par ce qui se faisait à l'égard de la victime offerte pour le péché au jour des expiations. Son sang était porté dans les lieux saints par le souverain sacrificateur; puis elle était brûlée tout entière hors du camp (Lévitique 16: 14, 15, 27). Or Jésus n'a pas été mis à mort dans Jérusalem, ni dans l'enceinte du temple, où plus d'une fois les Juifs levèrent des pierres contre lui (Jean 8: 59; 10: 31). Selon les desseins de Dieu, c'est hors de la porte, loin du temple, en dehors de l'enceinte judaïque, qu'il a été crucifié, qu'il a souffert, qu'il s'est offert en sacrifice pour le péché.

Le but était: «afin qu'il sanctifiât le peuple par son propre sang». Le sang des victimes pour le péché, au jour des expiations, était «porté dans le lieu saint pour faire propitiation» (Lévitique 16: 27), et c'est ainsi que Christ est venu avec son propre sang et «est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, ayant obtenu une rédemption éternelle» (Hébreux 9: 11, 12). Remarquons que dans cette épître, la sanctification, la mise à part pour Dieu, est par le sang de Christ; ce qui nous rend propres pour sa présence, et nous introduit dans le sanctuaire, c'est le sang de Celui qui a souffert hors de la porte (chapitre 10: 19). De sorte qu'en même temps cette mort de Christ sépare entièrement les croyants du système juif.

(Verset 13). De là suit l'exhortation que renferme ce verset: «Ainsi donc, sortons vers lui hors du camp, portant son opprobre». Les croyants hébreux avaient donc à laisser ce système judaïque, selon lequel on ne pouvait entrer en dedans du voile, en la présence de Dieu, et ils avaient à se placer sur le terrain chrétien, «vers Jésus». Si, d'un côté, leur place bénie était ainsi le sanctuaire, le ciel même, d'un autre côté, c'était sur la terre l'opprobre de la part de ceux qui restaient dans le camp, attachés à une religion terrestre. C'est la part de Christ. Il est entré dans le ciel, agréé de Dieu, mais rejeté et méprisé sur la terre, et c'est aussi la part que le croyant a à prendre: «Sortons vers lui... portant son opprobre». Or cela est dit, non seulement pour les croyants hébreux, à qui l'épître est adressée, mais en principe, dans tous les temps, pour tous les croyants qui ont à se dégager des liens de toute religion fondée sur des ordonnances terrestres, afin de se trouver avec Jésus, sur le vrai terrain chrétien.

Comme exemple de cette sortie hors du camp et de ce que l'on trouve en en sortant, nous avons l'aveugle-né de Jean 9. Chassé de la synagogue, parce qu'il a confessé Christ, il trouve le Seigneur également chassé et méprisé par les Juifs. Jésus se révèle alors à lui comme le Fils de Dieu, et celui qui auparavant était aveugle, devient un adorateur de ce Fils de Dieu.

(Verset 14). Les Juifs, en s'attachant à leur système religieux terrestre, voulaient se faire, pour ainsi dire, une cité permanente ici-bas. Ils devaient bientôt éprouver d'une manière terrible que rien de ce qui tient au monde ne saurait subsister. Jérusalem, le temple, la nation, allaient être renversés. Les croyants sortis du système judaïque vers Jésus, appartenaient ainsi à ce qui demeure éternellement. Etrangers et voyageurs ici-bas, ils regardent: vers la cité permanente à venir, vers l'établissement des choses immuables. Cela est d'une, application

générale, et nous concerne tout comme les Hébreux. Nous sommes dans un monde dont la figure passe. Voulons-nous, nous y établir? Nous y attacherions-nous, nous qui professons être sortis vers Jésus, qui sommes unis à un Christ céleste? Non; nous avons aussi à rechercher cette cité à venir, là où est Christ, et y avoir nos pensées et nos affections (Colossiens 3: 1-3). Remarquons que l'écrivain sacré ne parle pas comme exhortant à rechercher la cité à venir, mais pose le fait que nous la recherchons. C'est *le vrai caractère chrétien*. Souvenons-nous en.

(Verset 15). Ayant laissé les sacrifices qui n'étaient que la figure de celui de Christ, et étant, par ce sacrifice offert une fois pour toutes, purifiés du péché et introduits dans le sanctuaire en la présence de Dieu comme adorateurs, les croyants hébreux avaient cependant — et nous ainsi qu'eux — à offrir un sacrifice à Dieu. C'est celui de la louange sortant d'un coeur qui connaît, goûte et apprécie la grâce merveilleuse dont il est l'objet. Cette louange — fruit des lèvres qui confessent ou bénissent le nom de Celui par qui toute bénédiction nous est acquise — monte aussi vers Dieu et lui est rendue agréable par lui, Christ. Ainsi que le dit Pierre, nous sommes «une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ» (1 Pierre 2: 5). Et remarquons aussi que ce sacrifice de louanges ne montera pas à Dieu seulement dans un moment spécial, mais que nous sommes exhortés à l'offrir *sans cesse*. En effet, les bénédictions qui nous sont conférées en vertu de l'oeuvre de Christ ne sont-elles pas une jouissance de tous les instants? N'est-ce pas constamment que nous avons le privilège d'être en la présence de notre Dieu? Et n'y a-t-il pas un contraste frappant entre les sacrifices de la loi, rappelant *sans cesse* le péché, et le sacrifice de louange montant *sans cesse* de nos coeurs, parce que le péché est aboli pour toujours? Oh! comment nos âmes, dans la sainte liberté où le sacrifice de Christ nous a placés, ne se sentiraient-elles pas *sans cesse* pressées de louer et de bénir notre Dieu?

(Verset 16). Ici, nous avons d'autres sacrifices provenant de coeurs reconnaissants envers Dieu. La louange est ce qui se rapporte directement à lui; l'amour envers nos frères, se manifestant par la bienfaisance et par les dons faits aux nécessiteux, est une chose qui lui est agréable. Elle répond à sa nature, elle montre la conformité de nos sentiments avec les siens à lui qui ne cesse de répandre ses bienfaits. En adorant Dieu, en jouissant de lui, le coeur est disposé à la bienfaisance. L'amour de Dieu dont il est rempli, déborde et se répand sur nos frères, et aussi sur les autres hommes. Dieu prend plaisir à de tels sacrifices. La bienfaisance est la disposition du coeur; faire part de ses biens en est le résultat. On pourrait faire part de ses biens par un principe légal; Dieu ne saurait y prendre plaisir. Si je donnais tous mes biens et que cela n'eût pas l'amour pour source, cela ne profiterait de rien (1 Corinthiens 13: 3). La bienfaisance ne se montrera pas seulement dans la distribution d'aumônes à ceux qui sont dans le besoin. Elle fera du bien (son nom l'indique) moralement, aussi bien que physiquement.

On remarquera en lisant Deutéronome 26: 1-15, qu'on a là les deux mêmes pensées, dans le même ordre: l'action de grâces et la louange envers l'Eternel; la bienfaisance exercée envers le Lévite, l'étranger, l'orphelin et la veuve, envers ceux qui étaient destitués de biens.

(Verset 17). Les conducteurs mentionnés au verset 7, avaient passé, en laissant aux fidèles l'exemple de leur foi. Mais le Seigneur, dans sa fidélité, ne laisse pas les siens sans conducteurs. Ce sont ces hommes qui, responsables envers Dieu, veillent sur les âmes comme devant en rendre compte. Ils ouvrent pour ainsi dire la marche, vont en tête d'une manière intelligente dans le chemin de la vérité, pour y conduire les âmes et les garantir de l'influence des doctrines diverses et étrangères. Ils veillent; ils sont comme des sentinelles qui avertissent contre les attaques subtiles de l'ennemi. Leur service est de chaque instant et souvent difficile et pénible, et leur responsabilité est grande. Grande aussi est la responsabilité de ceux dont ils ont la charge. On a à reconnaître ceux qui sont tels, à les estimer et à les aimer, ainsi que Paul l'écrivait aux Thessaloniens (1^{re} épître 5: 12, 13). On doit leur obéir, leur être soumis, et ne pas prétendre être chacun compétent pour se conduire soi-même. Leur service envers ceux qui les écoutent avec docilité et humilité, produit en eux la plus pure des joies (1 Thessaloniens 2: 13-20). Mais si ce service, par suite de la conduite insubordonnée de ceux dont ils ont à rendre compte, s'accomplit dans les larmes, en gémissant, ce sera au désavantage de ceux qui causent cette douleur.

(Verset 18). Cette demande des prières des saints se retrouve partout, et souvent dans les mêmes termes, dans les épîtres de Paul (Romains 15: 30; 2 Corinthiens 1: 11; Ephésiens 6: 19; Colossiens 4: 3; 1 Thessaloniens 5: 25; 2 Thessaloniens 3: 1). L'auteur de l'épître, comme autre part, ne s'isole pas de ses compagnons d'oeuvre, il dit: «Priez pour nous». Le motif de sa demande est qu'il a bonne conscience dans son service, en sent la responsabilité, et c'est pourquoi, afin de pouvoir l'accomplir, il a besoin du secours des prières des saints. Et il les demande avec confiance, parce que son unique désir est de se bien conduire en toutes choses. Nous avons là l'exemple d'un vrai et humble conducteur.

(Verset 19). Il exhorte d'autant plus les saints à prier pour lui, afin qu'il leur soit rendu plus tôt. Cette confiance dans les prières des saints est touchante; elle exprime aussi la confiance que le Dieu auquel les prières sont adressées, les écoute et les *exauce*. Nous avons grandement besoin de cette confiance qui seule donne à la prière sa valeur et son efficacité. Remarquons aussi que les demandes si souvent répétées de l'apôtre, que l'on prie pour lui et ses collaborateurs dans l'oeuvre, renferment tacitement une exhortation aux chrétiens de nos jours de prier pour les ouvriers du Seigneur dans les diverses circonstances où ils sont placés. Notons enfin que, pour qu'un ouvrier du Seigneur puisse comme tel demander les prières des saints, il est nécessaire qu'il ait une bonne conscience et le désir de bien faire en toutes choses.

(Versets 20, 21). Nous arrivons à la conclusion de l'épître, et cette conclusion commence par une prière pour ceux auxquels elle s'adresse. L'auteur a demandé leurs prières pour lui, et il prie pour eux. Touchante réciprocité! Ce voeu que l'apôtre forme est d'une richesse de pensées infiniment précieuse. Avant de l'examiner un peu en détail, remarquons que dans cette épître nous avons non seulement un grand nombre de citations littérales de l'Ancien Testament, mais aussi beaucoup d'allusions à différents passages. Ainsi, quant aux versets qui nous occupent, si l'on s'en réfère au chapitre 37 du prophète Ezéchiel, après la résurrection des os secs (symbole de la renaissance d'Israël à une nouvelle vie comme peuple), qui sera un

résultat de la mort et de la résurrection de Christ, on trouve, aux versets 24 et 26, ces paroles: «Et mon serviteur David sera roi sur eux, et il y aura un seul *pasteur* pour eux tous... Et je ferai avec eux une alliance de paix, ce sera, avec eux, une alliance éternelle».

Venons-en maintenant à nos versets. L'auteur de l'épître invoque «le Dieu de paix». C'est le nom par lequel Paul désigne si souvent Dieu (voyez Romains 15: 33; 16: 20; Philippiens 4: 9; 1 Thessaloniens 5: 23), comme étant la source de la paix, Celui qui la donne au coeur, et qui l'établira un jour par tout l'univers. Soit que nous considérions les sentiments de l'écrivain sacré à la vue de tout ce qui était de nature à ébranler la foi des Hébreux et qui exerçait ainsi son coeur, ou soit que nous pensions à ces chrétiens éprouvés dans leur âme par la mise de côté de ces ordonnances qu'ils pensaient devoir toujours durer, ce titre de «Dieu de paix» était particulièrement précieux. Au milieu des troubles, quels qu'ils soient, celui qui s'attend au Dieu de paix, sera en paix lui-même (voir Philippiens 4: 6, 7, 9).

Or ce Dieu de paix est Celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts. Tout est fondé sur la mort et la résurrection de Christ, comme sur une base inébranlable. La paix est assurée par sa mort, et la résurrection en est la preuve (*).

(*) C'est la première et l'unique fois que la résurrection est mentionnée dans cette épître, bien qu'elle soit partout supposée par l'entrée de Christ dans les lieux saints. Et elle est présentée ici comme caractérisant le Dieu de paix; Il est «*le ramenant*» d'entre les morts, le grand Pasteur des brebis.

Celui qui à été ramené d'entre les morts, Jésus, notre Seigneur, est nommé ici le grand Pasteur des brebis, placé bien au-dessus de tous les conducteurs et pasteurs établis par lui sur le troupeau et dépendants de lui. Dans cet ordre d'idées, nous le voyons en 1 Pierre 5: 4, nommé «le souverain pasteur», qui donnera à ses serviteurs fidèles la couronne de gloire. Les brebis du grand Pasteur, c'est lui qui les a rachetées par son sang: il a donné sa vie pour elles (Jean 10: 11, 15). Et c'est dans la puissance ou en vertu de ce sang, que Christ a été ressuscité. C'est le sang de l'alliance éternelle, c'est-à-dire d'une alliance qui ne saurait passer comme celle de Sinäi. Celle-ci, en effet, promettait la bénédiction sous la condition de l'obéissance du peuple. L'homme était placé sous cette obligation d'obéir à la loi. Il transgressa, et l'alliance fut brisée. Mais sur le fondement de la mort de Christ qui expie le péché, et de sa résurrection qui en est la garantie, est établie une alliance éternelle, durable, qui ne peut être renversée, ni changée. On remarquera que, dans l'épître aux Hébreux, tout est «éternel», c'est-à-dire permanent, durable, en contraste avec le système juif qui n'était que pour un temps. Ainsi nous y trouvons «une rédemption éternelle», un «héritage éternel», «l'Esprit éternel», et «l'alliance éternelle». Sur ce sang de l'alliance éternelle se fonde, pour ceux qui croient, une espérance que rien ne peut ébranler. Quelle chose précieuse! Au milieu de tout ce qui passe, le croyant a Christ toujours le même, une paix permanente, celle du Dieu de paix, et un salut éternel!

Voici maintenant le voeu de l'apôtre pour ces croyants qu'il a cherché à établir dans les choses célestes et immuables, en les sortant des choses terrestres et passagères. C'est que le Dieu de paix «les rende accomplis en toute bonne oeuvre pour faire sa volonté». Cela n'est plus sur le pied de la loi et de la responsabilité de l'homme naturel. Dieu lui-même forme le

croisant et le rend accompli, lui donnant vie, puissance et énergie, pour faire sa volonté en toute bonne oeuvre, toute oeuvre qui se présente et qui est selon Dieu. Et dans ce vase ainsi formé par lui-même, c'est encore Dieu qui agit, qui opère pour que tout ce qui se fait lui soit agréable. En effet ce qui est produit par lui, peut seul être tel; car ce que nous produirions de nous-mêmes est souillé et ne saurait soutenir sa présence: «Ayant été créés dans le Christ Jésus pour les bonnes oeuvres que Dieu a préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles» (Ephésiens 2: 10).

C'est par Jésus Christ que, non seulement s'accomplit l'oeuvre parfaite qui nous sauve, mais que se réalise aussi cette marche sainte dans toute bonne oeuvre, cette marche selon la volonté de Dieu qui convient à des rachetés et qui le glorifie. Aussi à ce Jésus, Fils de Dieu, Créateur, resplendissement de la gloire de Dieu et empreinte de sa substance, à ce Jésus qui, devenu un homme, victime parfaite et sacrificateur consommé pour l'éternité, est l'Auteur du salut, à lui soit gloire aux siècles des siècles! Quel hommage plus complet pourrait être rendu à sa divinité éternelle? A qui, sinon à Celui qui est Dieu sur toutes choses béni éternellement, pourrait être rendu gloire aux siècles des siècles? Quel blasphème si Celui de qui cela est dit n'était qu'un homme!

(Verset 22). L'écrivain sacré exhorte ses frères à supporter ce qu'il leur a écrit comme une parole d'exhortation. Ces mots respirent l'affection et l'humilité que nous retrouvons en bien des endroits des épîtres de Paul. Il avait l'autorité apostolique et pouvait commander, mais il préfère exhorter et même prier et supplier (voyez Romains 15: 14-16 et Philippiens 4: 2). Il avait pressé les Hébreux de quitter résolument ce judaïsme, ces cérémonies, ce culte d'ombres et de figures, auquel ils tenaient tant, et il sentait qu'il avait touché à des cordes sensibles chez eux. La manière dont il les prie de supporter ses paroles était bien propre à toucher et gagner leurs coeurs.

Il leur avait écrit «en peu de mots», et cependant c'est une des plus longues épîtres du Nouveau Testament. Mais devant les gloires de la Personne et de l'oeuvre de Christ, devant ces richesses infinies des choses célestes, que n'aurait-il pas eu à dire? C'est donc par contraste qu'il estime que c'est peu de mots. Pour dire l'infini de l'amour et des pensées de Dieu révélés en Christ, l'éternité ne sera pas trop longue. L'apôtre en était pénétré; ce qu'il a dit n'est que peu de mots (voyez Jean 21: 25).

(Verset 23). L'auteur de l'épître veut que les saints auxquels il écrit, sachent que Timothée est délivré. Il ne doute pas que leur coeur en soit réjoui, car ils avaient montré de la sympathie pour les prisonniers (chapitre 10: 34); lui-même n'était plus en prison et il se réjouissait de les voir avec Timothée.

(Verset 24). Nous retrouvons encore ici les «conducteurs». Ce n'est pas à ceux-ci que la lettre est adressée pour qu'ils la communiquent. La salutation est pour les conducteurs et ensuite pour les saints. La lettre était à tous.

(Verset 24). Ceux d'Italie, au milieu desquels se trouvait l'auteur de l'épître, envoyaient aussi leurs salutations à leurs frères hébreux. Une même foi les unissait à un même Sauveur,

et leur affection chrétienne devait encourager ces croyants à la veille de voir détruits ce temple et cette ville qui leur étaient si chers.

(Verset 25). Enfin l'apôtre termine par ces paroles: «La grâce soit avec vous tous!» Son dernier adieu est pour leur souhaiter que la grâce dont il leur a parlé, la grâce de Dieu, dont il les a exhortés à ne pas manquer, les garde, les conduise, les soutienne dans les épreuves par lesquelles ils auront à passer. Puisse cette même grâce être aussi avec nous tous actuellement!

Nous avons remarqué en commençant l'étude de cette épître, que l'auteur inspiré procédait envers les croyants hébreux en leur enlevant pièce à pièce leur judaïsme, et en substituant Christ à tout. Il va ainsi jusqu'au chapitre 13, où il donne, pour ainsi dire, le dernier coup, en disant: «Maintenant, c'est le moment de laisser tous ces types et toutes ces figures, car on ne peut être chrétien, et juif en même temps. Il faut sortir vers Jésus hors du camp en portant son opprobre, car il est impossible de prétendre servir le tabernacle, et en même temps participer à l'autel chrétien qui repose sur la mort de Christ et ses résultats».

Le voeu de Paul dans les liens

Actes des Apôtres 26 - ME 1892 page 251

C'est une grande chose, chers amis, de pouvoir dire comme Paul à Agrippa: «Plût à Dieu que non seulement toi, mais aussi tous ceux qui m'entendent aujourd'hui, vous devinssiez de toutes manières tels que je suis, hormis ces liens».

Voilà ce que l'apôtre était capable de dire du fond de son coeur à ceux qui l'entouraient. A Agrippa qui lui disait: «Tu me persuaderas bientôt d'être chrétien», il aurait pu répondre: «Plût à Dieu que tu le fusses». Ces paroles auraient été bonnes et selon la charité, mais elles ne nous auraient pas fait connaître un état tel que l'exprime la réponse de l'apôtre, dont le coeur rempli de bonheur déborde dans ce voeu plein d'amour. Un coeur heureux se montre tel tout naturellement.

L'apôtre était pressé de dire ce qu'il connaissait; c'est-à-dire d'exprimer ce qui se passait dans un coeur qui jouissait de sa position en Dieu. Son âme était si heureuse qu'il pouvait désirer pour les autres ce qu'il avait conscience de posséder lui-même. La joie est toujours pleine de bienveillance; la joie divine, pleine d'amour. Mais il y a plus: ce voeu de l'apôtre dépeint l'état de son âme, quelles que fussent les circonstances.

Malgré sa captivité, qui avait déjà duré plus de deux années, son coeur était parfaitement heureux. C'était un bonheur dont il pouvait rendre raison, et tout ce qu'il souhaitait était que ceux qui l'entendaient, même le roi, fassent tels que lui, hormis ses liens.

Tel est l'effet du merveilleux et étrange bonheur produit dans une âme qui a reçu pleinement le christianisme. Elle possède une félicité qui, en principe, ne laisse rien à désirer, et qui est toujours accompagnée de cette énergie d'amour qui s'exprime par le voeu que les autres soient tels qu'elle-même. Nous voyons de plus ici que c'est un bonheur entièrement indépendant des circonstances extérieures: c'est une source de joie qui jaillit dans l'âme. La position extérieure tout entière de l'apôtre n'était guère faite pour produire la joie. Depuis longtemps il était préparé à rencontrer les liens et les tribulations; mais rien ne l'émouvait, et il ne faisait aucun cas de sa vie, ni ne la tenait pour précieuse, pourvu qu'il achevât avec joie sa course et le service qu'il avait reçu du Seigneur pour rendre témoignage à l'évangile de la grâce de Dieu (voyez Actes des Apôtres 20).

Paul avait été saisi et conduit dans la forteresse de Jérusalem à cause de la violence du peuple qui voulait attenter à sa vie. Depuis il avait été traîné de tribunal en tribunal. Il avait languï deux ans en prison à Césarée, et enfin s'était trouvé forcé d'en appeler à César. Pour résumer son histoire, il était un homme que l'on aurait pu supposer usé, accablé comme il l'était et pressé de tous côtés par tout ce qui est de nature à briser le coeur et abattre le courage. Mais rien de cela n'apparaît quand il est devant Agrippa. Il parle de ce qu'il était venu faire à Jérusalem et non de ses souffrances. Au milieu de tout ce qui lui arrivait, il s'appliquait,

comme il le dit lui-même, à avoir toujours une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes. Toutes les difficultés à travers lesquelles il passait, étaient sans effet sur lui, et n'atteignaient pas son coeur; il était heureux dans son âme; il ne désirait rien sinon ce bonheur pour lui-même et pour les autres, et il est certes bien remarquable le bonheur qui remplit d'une aussi parfaite satisfaction. Il était lié de chaînes, c'est vrai; mais le fer de ses chaînes n'atteignait pas son coeur: l'affranchi de Dieu ne peut être lié de chaînes. Et il ne désirait rien, pour les autres comme pour lui-même, que ce complet affranchissement par le Seigneur. Tout ce qu'il désirait était que tous fussent de toutes manières tels que lui, à la réserve de ses liens.

Examinons ce qui donne ce bonheur, cette tranquillité d'âme, qui ne laisse rien à désirer. Tant qu'il y a en nous quelque désir, nous pouvons avoir de la joie jusqu'à un certain point, mais non pas la paix. Chez Paul, on voyait un bonheur parfait, et, dans ce bonheur, un libre et ardent amour. Il n'avait pas encore atteint la perfection, comme il le dit lui-même: «Je ne pense pas moi-même l'avoir saisi», mais il y avait en lui le bonheur et l'amour. La félicité qui remplissait son coeur était parfaite. Devant «les rois et les gouverneurs», environnés de toute la pompe qui s'attachait à leur rang, il désirait qu'ils fussent tels que lui. Et si puissant était son témoignage, qu'Agrippa était contraint de dire: «Tu me persuaderas bientôt d'être chrétien».

Parmi ceux qui m'écoutent peuvent se trouver des personnes qui passent par des circonstances pénibles et dont le coeur est angoissé. Eh bien, Paul était dans une position à être «de tous les hommes le plus misérable», car non seulement il souffrait, mais il était arrêté dans son oeuvre. Il ne pouvait pas s'occuper de ce qui concernait le cher troupeau du Seigneur; tout ce qu'il aurait pu chercher de satisfaction de ce côté lui était fermé. Mais bien que, à vues humaines, il eût de bonnes raisons de se plaindre, on le voit ici le modèle de l'homme heureux. Ce dont il jouissait était hors de l'atteinte des circonstances extérieures; ce n'est pas d'elles que dépendait son bonheur.

Il y a des personnes qui s'imaginent que si elles se trouvaient dans telles ou telles circonstances, elles seraient heureuses. Mais ce n'est pas ce qui donnait à Paul le bonheur, qu'il possédait: tout semblait lui être contraire. Dieu seul était la source d'où il le tirait. Nous pouvons avoir des peines, mais elles ne sauraient troubler le bonheur dont nous parlons; et nous avons besoin, chers amis, de ce bonheur bien fondé, car si nous connaissions les circonstances de la vie, soit des riches, soit des pauvres, nous verrions que nulle part la douleur ne manque. Mais, revenant aux relations avec Dieu, nous allons voir la source d'où Paul tirait son bonheur.

Il ne le possédait pas avant sa conversion. Les privilèges dont il jouissait comme Juif, ne pouvaient pas le lui donner. Comme homme, il avait une bonne conscience, mais mal éclairée: il pensait en lui-même «qu'il fallait faire beaucoup contre le nom de Jésus le Nazaréen» (versets 9, 10). La conscience est très souvent faussée par l'éducation, et c'était le cas de Paul. Il suivait ses directions et obéissait à ses ordres, et par là même, il s'opposait de toutes ses forces à Christ. Il faisait consciencieusement ce qui était la plus grande iniquité possible. Quant au reste, il était bien instruit dans la religion de ses pères, pharisien, dit-il, «selon la secte la plus exacte de notre culte», très actif, et distingué par son zèle. Il avait été instruit aux pieds

de Gamaliel; il avait été dirigé par les principaux sacrificateurs (verset 12), et en guerre ouverte contre le Seigneur Jésus (versets 14, 15). Avec toute notre conscience, notre religion, notre science, et l'approbation des docteurs de ce siècle, nous pouvons être en guerre ouverte avec le Seigneur.

La jouissance de tous ces avantages ne nous empêche pas d'avoir fait complètement banqueroute devant Dieu, et rien n'est douloureux et terrible comme une telle position. Elle l'est d'autant plus que les choses que nous avons estimées à un si haut degré, non seulement ne nous soutiennent plus, mais se trouvent avoir été des instruments pour aveugler nos âmes. Bien que l'apôtre eût une bonne conscience, fût pieux et dirigé par des hommes estimés sages, tous ces avantages n'avaient servi qu'à le mettre en opposition ouverte contre Dieu. On peut se vanter, se glorifier et dire, comme plusieurs: «Personne ne peut rien dire contre moi», et finalement on découvre que tout cela a conduit seulement à faire la guerre au Seigneur.

La chair a sa religion, aussi bien que ses convoitises; elle fait tout ce qu'elle peut pour empêcher la conscience de rencontrer Dieu. Lorsque Paul agissait dans la chair, il était satisfait de lui-même; avec l'aide du bien qu'il accomplissait, il réglait son affaire avec sa conscience. La religion que la chair emploie est mise dans la balance pour parfaire le poids. Si la conscience dit: «Tu n'as pas été tout à fait ce que tu aurais dû être», la religion apporte certaines formes, certaines cérémonies, que la chair peut accomplir, met le tout dans la balance, tranquillise ainsi, et on en reste là. Ce n'est pas la foi, car la foi amène près de Dieu. Devant Dieu la religion ne sert à rien. Devant Dieu la conscience est convaincue de péché, et l'on est trop occupé du jugement de Dieu à l'égard du péché pour penser à sa religion, ou plutôt on n'en a point à apporter à Dieu. Il n'y a pas une personne ici qui, si elle était en la présence de Dieu, pourrait penser à sa religion. La piété mondaine ne sert que quand on n'en a pas besoin. Lorsque nous en aurions besoin, soit devant la justice de Dieu, ou parce que notre cœur est brisé, elle est réduite à néant. Elle n'a servi que comme moyen de nous détourner du sentiment de nos besoins comme pécheurs, sentiment qui, par la grâce qui l'a produit, nous aurait conduit au vrai remède, à ce qui nous aurait rendu un vrai service au moment nécessaire.

Qu'est-ce qui rendit Paul heureux? Ce fut sans doute la vérité, mais non pas immédiatement, car il trouva d'abord qu'il avait fait la guerre à Dieu, quand le Seigneur le rencontra sur le chemin de Damas. Jusqu'alors, il avait été satisfait, mais c'en était fait maintenant de sa propre satisfaction. Le Seigneur Jésus lui apparaît en gloire, et le convainc de péché. Il reste trois jours sans manger ni boire, bouleversé par cette rencontre avec le Seigneur, et certes à ce moment il n'aurait pas pu dire: «Plût à Dieu que non seulement toi, mais aussi tous ceux qui m'entendent aujourd'hui, vous devinssiez tels que je suis».

Le Seigneur l'envoie à Damas pour entendre la parole de la vérité, et après trois jours de souffrances produites par la conviction que ce Jésus contre qui il avait combattu avec tant de fureur, était le Seigneur, ce même Seigneur lui envoie Ananias. Nous voyons alors combien fut complète sa conversion. D'ennemi, il devient l'ami de Jésus et l'apôtre de la grâce. C'est ainsi que Dieu opère: d'un Saul persécuteur, il fait un Paul, témoin puissant de l'amour de Jésus.

Paul avait été consciencieux et plein de zèle pour la religion de ses pères; mais avec toute sa conscience et sa religion, un ennemi de Dieu. Il était le plus méchant, et, ainsi qu'il l'exprime lui-même, le «premier» des pécheurs. Et néanmoins voici qu'en trois jours il devient le plus remarquable apôtre de la grâce. Comment cela a-t-il eu lieu? Par un moyen très simple: il a appris à connaître Jésus. Il ne pouvait pas immédiatement manifester ce qu'il serait, car il avait été terrifié en voyant l'état de mort où il se trouvait, mais il avait entendu dans son coeur la voix de Jésus.

Juif ou gentil, c'est tout un, aussi longtemps que l'âme n'a pas été dépouillée, que la conscience n'est pas convaincue de péché, et que l'homme n'a pas compris que toute sa religion n'est qu'inimitié, contre Dieu. Cette conviction de péché n'est pas produite chez tous de la même manière; il y a des circonstances différentes, mais il faut toujours que l'âme soit mise à nu, et que Christ lui révèle ses relations avec les siens.

Il y a de pauvres chrétiens, tenus en nulle estime par ceux qui sont considérés dans le monde, et désignés par des noms injurieux; eh bien, le Seigneur révèle de la manière la plus claire et la plus positive, ses relations à lui, avec ces personnes méprisées et montrées au doigt à cause de leur foi. Ce que Jésus révèle à Paul, c'est que ces chrétiens sont entièrement identifiés avec lui-même. Le Seigneur dit: «Tous ces hommes que tu persécutes, c'est Moi». Paul voit la gloire: il est arrêté; sans nul doute, c'est le Seigneur. Mais ce Seigneur, c'est Jésus qui montre à Paul qu'en persécutant les chrétiens, c'est lui-même qu'il persécutait: «Je suis Jésus que tu persécutes».

Dans ces jours, comme maintenant, il y avait parmi les chrétiens des différences dans la patience, la foi et la piété; mais Jésus les porte tous sur son coeur. Il dit: «C'est moi-même». Il y eut donc une complète révolution en Paul, savant, religieux et persécuteur. Plus il y a de religion de la chair, plus l'on est ennemi de Jésus. Plus raffiné et beau est le dehors, plus je me montre honnête et brave, plus, dans la même mesure, je suis l'ennemi de Dieu et de la grâce de Jésus; tandis que celui qui se vautre dans le péché ne prétendra pas être ami de Dieu, pour être réconcilié avec lui.

Mais quant à ceux qui ont cru, Christ s'identifie avec eux. Ici, dans ce local, il y en a qui croient et d'autres qui ne sont pas croyants. Parmi les premiers, il se trouve sans doute plusieurs degrés de spiritualité, mais de tous je puis dire: «Ils sont un avec Jésus». Il est évident que cette simple vérité change tout dans l'état de l'âme — être un avec Celui qui est dans la gloire.

Plus tard, Paul fut ravi au troisième ciel, et reçut de précieuses révélations. Lorsqu'il fut arrêté sur la route de Damas, il avait encore beaucoup de progrès à faire, car il se croyait perdu, jusqu'à ce qu'Ananias lui eût expliqué et fait comprendre que Jésus voulait se servir de lui (Actes des Apôtres 22: 14). Il lui dit: «Le Dieu de nos pères t'a choisi d'avance pour connaître sa volonté, et pour voir le Juste, et entendre une voix de sa bouche; car tu lui seras témoin, auprès de tous les hommes, des choses que tu as vues et entendues». Mais du moment que Paul eut vraiment connu le Seigneur Jésus, il fut un avec lui, et il le savait.

Quelles que fussent donc les circonstances où se trouvât Paul, soit à Jérusalem ou à Césarée, devant Festus ou César, il pouvait dire: «Plût à Dieu que vous fussiez tels que je suis, excepté ces liens», car il savait ce qu'il possédait en Christ. Il s'agissait de cette vérité: être un avec Christ. Sans doute, Paul avait encore beaucoup à apprendre du Seigneur après l'avoir rencontré, mais malgré cela, il était un avec lui; il avait compris qu'en persécutant les chrétiens, les bien-aimés de Jésus, il persécutait Jésus. Plus près nous serons de Jésus, mieux nous comprendrons que celui qui touche ses frères, «touche la prunelle de son oeil».

Je dirai quelques mots de plus sur ce que nous sommes en Jésus. Tout en nous a été inimitié contre Dieu — notre religion, nos oeuvres, notre conduite entière, de sorte que, dans cet état, il était impossible de lui plaire. C'est triste, mais vrai. Paul l'admet: il n'estime plus ce qu'il avait pensé être un «gain»; au contraire, il le regarde comme «des ordures». Mais il comprend que, par la foi, tous sont faits un en Christ. La foi lui fait prendre sa place avec eux. Il ne demande pas s'il a la foi; il ne commence pas une discussion métaphysique pour savoir ce qu'est la foi; mais il devient un chrétien, parce qu'il croit que les chrétiens sont un avec le Seigneur. Et c'est la vie et la joie de nos âmes de comprendre que Christ ne nous a pas demandé si nous avons la foi, mais qu'il a dit: Je suis un avec toi.

Tout était péché dans ce monde. Il n'y avait plus aucun moyen d'entrer en relation avec Dieu, et il était nécessaire, pour que ces relations fussent rétablies, que Jésus vînt dans le monde pour accomplir la volonté de Dieu, et manifester aux hommes pécheurs le profond intérêt que Dieu leur portait. Mais alors je n'ai rien à faire que de considérer ce que Christ est pour moi; c'est là toute mon occupation. Je trouve en lui tout ce qui ôte entièrement ma méfiance, parce qu'il me connaît à fond. Il connaît mon péché mieux que je ne le connais, moi-même. En allant à lui, mon coeur est en liberté, parce qu'il sait tout, et qu'il est venu expressément pour cela. En lui, je trouve toute liberté, toute grâce et toute bonté.

De plus, sachant qu'il est Dieu, je le connais comme le Dieu Sauveur. Quelle révolution s'opère dans une âme qui sait qu'elle a à faire avec le Dieu qui ne peut se renier lui-même et qui est amour! Il est venu non pas seulement pour me soulager, mais, bien plus, pour me sauver. Et ce qui est précieux au delà de toute expression, c'est que, quand j'ai rencontré l'Homme Jésus, j'ai rencontré Dieu. Je suis un avec Christ, non sur la croix — là il a pris ma place — mais dans tous ses privilèges. Pécheur comme je le suis, il a pris ma cause en main, et s'est livré lui-même comme victime propitiatoire pour moi. Dieu ne peut plus me solliciter pour que je reçoive le salut, parce que je suis avec Christ dans le ciel; et si je me tourmente encore, c'est avec moi-même, car devant Dieu, je ne puis ressentir, aucun malaise.

Satan a fait tout ce qu'il pouvait; mais, cela montre seulement que son pouvoir est détruit pour toujours. Il ne reste rien qui puisse me troubler devant Dieu. Il y a en lui tout pour être la source de la vie et de la joie. Je trouve tout en Jésus, en qui «habite toute la plénitude de la déité corporellement». En lui, je trouve toute la grâce nécessaire pour mes besoins; il est ma force et ma justice.

A la justice de l'homme en a succédé une autre: c'est la justice de Dieu. Christ est devenu Chef sur toutes choses, et toute la gloire dans laquelle il se trouve est manifestée à la droite de Dieu, comme conséquence de l'expiation qui a été faite pour mon péché. Ainsi toute la plénitude a été manifestée, et Jésus glorifié a dit qu'il est un avec nous, et qu'il a envoyé son Saint Esprit pour nous le faire comprendre. Christ a dit de nous: «C'est moi». Et je n'ai qu'à considérer ce que Christ est, et à me réjouir aussi en cherchant à manifester ce qu'il est, puisqu'il a dit des siens: «C'est moi».

Le Saint Esprit est donné pour être, dans le coeur de ces pauvres êtres indignes, «le sceau et les arrhes de l'héritage». Lorsque quelqu'un a le Saint Esprit, n'est-il pas mal à l'aise avec lui-même? Bien au contraire; car alors nous sommes un avec Christ, qui nous considère comme «sa chair» et qui a soin de nous. Peut-être faudra-t-il qu'il la blesse un peu, mais il le fait, parce qu'il ne peut pas la négliger: c'est «sa chair». Et l'Esprit Saint nous fait sentir tout ce qui en nous ne saurait satisfaire Jésus comme étant un avec lui, son corps. Plus près nous serons de lui, plus nous sentirons ces choses. Nous sommes un avec Jésus, c'est un fait; mais afin de jouir pleinement de ce privilège, afin que notre coeur déborde de joie dans la conscience que nous, le possédons, il faut que le Saint Esprit ne soit pas attristé. Si le coeur de Paul n'avait pas été en liberté, il n'aurait pas pu dire: «Plût à Dieu que vous fussiez tels que je suis», bien que le fait d'être un avec Christ demeurât. Son *intelligence* en aurait reconnu la vérité, à part du péché; son coeur n'aurait pas pu le dire par le Saint Esprit. Mais s'il ne s'agit que de prison et de toutes sortes de tribulations, le Saint Esprit n'est pas écrasé par elles. Rien n'entravait Paul dans la jouissance de la grâce de Jésus. Il pouvait se dire heureux dans toutes les circonstances où il se trouvait et souhaiter à ceux qui l'entendaient: «Je voudrais que vous fussiez tous tels que moi».

Si les paroles d'Agrippa à Paul nous avaient été adressées, chers amis, quelle aurait été notre réponse? Peut-être aurions-nous dit: «Plût à Dieu que tu fusses chrétien»; mais aurions-nous pu dire: «Plût à Dieu que tu fusses tel que moi?», Les paroles de Paul montraient le bonheur intérieur dont il jouissait. Oh qu'heureux est l'homme qui peut parler ainsi! Et tous le peuvent en Christ, car c'est de tous que Christ a dit: «C'est moi». Mais si nous ne sommes pas près de Christ, dans l'état de Paul, nous ne sommes pas en liberté.

Hélas! il y a dans la vie d'un pauvre chrétien bien des choses qui obligent Christ à le châtier, et il y a une diversité de manifestations de son amour, mais cela ne change point cette vérité: il est un avec moi. Le chrétien voit en Dieu une bonté parfaite envers lui, et, comme pécheur, rien que grâce. Il y a en Christ la justice de Dieu, la vie de Dieu, la gloire de Dieu, et ce qui en Christ déclare au chrétien qu'il est un avec lui, et dit de lui: «C'est moi». Le chrétien a le Saint Esprit, afin qu'il puisse comprendre Christ et jouir de lui, et qu'il puisse connaître par ces «arrhes», que la communion et la félicité de Dieu sont à lui pour toujours, et selon la douceur de la paix qui le lui assure. Est-il donc étonnant que, rempli d'amour, il s'écrie: «Ah! plût à Dieu que ceux qui m'entendent fussent tels que je suis?»

Etre en la présence de Dieu détruit tout ce que nous avons mis pour empêcher la conscience de le sentir. Avec toute votre religion, voudriez-vous être nus devant Dieu, pour

lequel n'existe aucun voile? Tout ce que nous plaçons devant nous pour nous empêcher de voir Dieu, soucis, plaisirs, religion, ne nous inspirent que dégoût quand, une fois, la conscience est réveillée.

Etes vous satisfaits de ce que vos consciences soient mises à nu devant Dieu? S'il en est ainsi, Christ peut vous dire: «Vous êtes un avec moi, et à cause de cela Dieu s'occupe de vous», comme de ceux dont il disait: «C'est moi, Jésus, que tu persécutes».

Que Dieu nous accorde la grâce, chers amis, de comprendre cette vérité si puissante et si bénie pour nos âmes.

Sur l'épître aux Galates

ME 1892 page 273

Il ne sera pas sans intérêt pour nos lecteurs de rappeler les grands principes qui sont à la base de la doctrine dans l'épître aux Galates. Elle est réduite à ses éléments, les églises de Galatie étant dans un danger imminent d'ajouter le judaïsme au christianisme, de manière à détruire la nature même de ce dernier. Et ce n'a pas été le seul temps où ce danger ait existé, et où il ait été nécessaire d'y veiller.

La loi est une pierre de touche de la nature de l'homme, destinée à faire voir si elle peut produire un fruit de justice pour Dieu; elle est pour cette nature une règle parfaite de justice en tout ce qu'elle doit à Dieu et au prochain. La loi demande donc la soumission, elle exige de plus que, sous peine du jugement, l'homme accomplisse ce qu'elle exige. Dans ce système, se trouvent renfermées l'autorité de Dieu, l'obéissance de l'homme à ses commandements, et une règle parfaite de conduite pour l'homme dans son état présent comme enfant d'Adam. L'homme à qui sa conscience montre que la loi est juste et qu'il doit l'accomplir, ne soupçonnant pas sa faiblesse et la profondeur de sa ruine, et voyant qu'observer la loi lui constituerait une justice devant Dieu, accepte volontiers l'obligation de la garder comme le moyen d'avoir cette justice, de jouir de la faveur divine, et d'être en règle quand le jugement viendra. Lorsqu'elle n'est pas réveillée, l'observation extérieure des commandements satisfait la conscience naturelle; mais si la loi est comprise spirituellement, elle conduit à la découverte de cette autre loi qui est dans nos membres et qui empêche d'atteindre le but proposé. Or Dieu lui-même ayant établi la loi, il était difficile et délicat de montrer que, comme système, elle avait pris fin, non parce qu'elle n'était pas à sa vraie place et utile pour son propre et réel dessein, mais parce qu'elle devait faire place à un système de grâce préparé et promis longtemps avant que la loi fût établie. Et cela était rendu manifeste par la découverte qu'être sous la loi, c'était la condamnation et la mort, que la pensée de la chair (la nature avec laquelle la loi avait à faire) ne se soumet pas à elle et ne le peut, et que nous échappons à sa malédiction comme étant sous elle, non par la destruction de son autorité, mais en mourant à elle par le corps de Christ, en qui nous nous trouvons dans une nouvelle vie au delà de la condamnation. La croix rend claires toutes ces choses. Mais la chair (c'est-à-dire l'homme lui-même) aime à se faire valoir, et jusqu'à ce qu'il ait découvert qu'en lui (c'est-à-dire en sa chair) il n'habite aucun bien, il répugne à abandonner une règle qu'il sait être juste, en confessant humblement qu'il est un pécheur tel, qu'elle ne peut être que sa condamnation; que la loi du péché est si forte dans ses membres et que lui-même est si disposé au mal, que la loi, faible par la chair, ne peut que le condamner. Les docteurs judaïsant, orgueilleux dans leurs pensées, zélés pour la loi comme de ce qui faisait valoir leur nation, ne pouvaient pas supporter de la voir mise de côté, comme cela était nécessaire pour introduire la justice et la vie auprès de Dieu, et le ministère qui jugeait la chair dans le Juif et dans le gentil, et qui affranchissait ce dernier de tout assujettissement au système juif, leur était intolérable. L'homme s'attache

toujours à la loi, alléguant d'une manière spécieuse les droits et la sainteté de Dieu, jusqu'à ce qu'il ait reconnu par expérience — en découvrant le vrai caractère de la chair — quel est son véritable état, et que tous ceux qui sont sur le principe des oeuvres de loi sont sous la malédiction.

C'est pour cela que Paul, à la fois à l'égard de son propre ministère et de la place que la loi tenait, était en conflit perpétuel avec ces docteurs judaïsant. Plus nous serons familiers avec ses écrits, et mieux nous verrons combien grande était cette lutte, et comme ses écrits insistent constamment sur ce point: que vous ne pouvez mêler les deux systèmes, la loi et la grâce. C'est à la racine de toute sa doctrine, et cela dans ses développements les plus élevés, aussi bien que dans ses premiers éléments. Les conseils de Dieu à l'égard du second Homme furent formés avant que le monde existât, ou avant que l'homme responsable fût. Ils ne furent révélés qu'après que le dernier Adam fut venu et eut accompli l'oeuvre sur laquelle était fondée la mise à exécution de tous ces conseils. La doctrine de l'apôtre, pleinement exposée, en montre le fondement et la portée dans leur plein développement en Christ et, quant à nous, dans une nouvelle et céleste position de l'homme en lui et avec lui. D'un autre côté, le véritable état du premier homme, responsable de sa marche dont la loi était la règle parfaite, fournissait l'occasion d'insister sur les premiers éléments de la vérité et la nécessité de mettre de côté le premier homme, et ainsi de montrer l'usage de la loi qui ne pouvait atteindre l'homme qu'aussi longtemps qu'il vivait, afin de substituer à la loi la grâce et la justice divine. Ce n'était pas parce que la loi était mauvaise, mais parce qu'étant juste, elle était mort et condamnation pour l'homme placé sous elle. Christ a rencontré cette responsabilité pour nous sur la croix. Il a magnifié la loi en portant sa malédiction et nous a amenés, morts au péché et vivants en lui, en relation avec un autre, avec lui-même ressuscité d'entre les morts. Dans sa mort, Dieu a condamné le péché dans la chair et a introduit ce qui est divin en justice et en vie dans la place de l'homme, lorsque Christ était pour le péché un sacrifice sur la croix. L'épître aux Galates nous instruit pleinement de ces éléments, sans entrer dans les conseils de Dieu dont l'accomplissement est fondé sur la croix. On trouve le développement de ces conseils dans d'autres portions des Ecritures, mais surtout dans l'épître aux Ephésiens.

Dans la première partie de l'épître aux Galates, Paul parle de l'indépendance de son ministère. Il n'était ni de l'homme, ni par l'homme. Il n'avait rien reçu des apôtres. Les révélations qu'il avait reçues et l'autorité apostolique, lui venaient immédiatement du Seigneur. Mais ce n'est pas sur ce point que je désire m'arrêter maintenant. A la fin du chapitre 2, l'apôtre, dans des paroles sérieuses et brûlantes, donne toute la portée de la loi relativement à l'évangile, et montre le rapport qu'il y a entre eux; mais de ceci il parle à la fin. Je veux faire voir maintenant comment il met la loi et l'évangile en contraste l'un avec l'autre.

Jusqu'au déluge, sauf le témoignage d'hommes pieux et de prophètes, Dieu n'intervient pas après que l'histoire de la perversion de l'homme se fut montrée complète en Adam et en Caïn. Cette période se termine par le jugement du déluge. Ensuite, Dieu recommença à nouveau à agir avec l'homme, pour déployer ses voies envers lui dans l'état où il se trouvait. Et ces voies furent poursuivies jusqu'à ce que la pleine preuve de l'état, irrémédiable de péché

fut donnée dans la rejection de Christ. La première des voies de Dieu, après la dispersion des hommes et leur séparation en nations et langues, fut de mettre à part de toutes Abraham, le séparant pour lui-même, afin qu'il fût la racine et la souche d'une nouvelle famille sur la terre, la famille de Dieu selon la chair, ou la famille spirituelle: la première Israël, la seconde la semence unique, Christ. Laissant pour le moment de côté Israël, la semence selon la chair, envers qui s'accompliront certainement en grâce les promesses, nous trouvons la promesse faite à Abram, au chapitre 12 de la Genèse, et confirmée à la semence au chapitre 22. Celle-ci se rapporte à toutes les nations qui devaient être bénies dans la semence, la semence unique, dont le type est Isaac, offert en sacrifice et ressuscité en figure. C'est là-dessus que l'apôtre insiste. La bénédiction est venue par la promesse. Celle-ci, confirmée comme elle le fut à Isaac, ne pouvait être annulée, et — ce qui est plus directement le point en question — il ne pouvait y être ajouté. La loi ne pouvait y être annexée comme condition. Pour cela, il y avait deux parties, mais Dieu est un seul. L'accomplissement de cette promesse conditionnelle dépendait de la fidélité des deux parties, et c'est pourquoi il n'y avait point de stabilité. La promesse de Dieu dépendait de lui seul. Sa fidélité la garantissait, et elle ne pouvait manquer. Mais la loi, qui venait quatre cent trente ans après, ne pouvait invalider la promesse confirmée, ni lui être ajoutée. La loi n'est pas contre les promesses de Dieu, mais elle est seulement intervenue en passant, jusqu'à ce que vînt la Semence à qui la promesse était faite, et elle a introduit la transgression et non la justice. La loi n'était pas de la foi; sa bénédiction était pour ceux qui étaient sous elle et qui l'accomplissaient. La promesse, la foi dans la promesse et Celui qui était promis, allaient ensemble. La loi apportait une malédiction; Christ, la semence promise, fut fait malédiction pour ceux qui étaient sous la loi, et lorsque le christianisme ou la foi furent venus, ils ne furent plus du tout sous elle. La loi était une chose intermédiaire qui devait céder la place quand la semence promise viendrait. La loi et la grâce sont en contraste, en premier lieu pour la justification. Un homme sous la loi était tenu de l'accomplir tout entière; un chrétien se plaçant sur ce terrain était déchu de la grâce; Christ ne lui profitait de rien. Un homme qui regardait à la loi frustrait la grâce de Dieu; si la justice venait par elle, Christ était mort en vain.

Mais le contraste est appliqué à la marche. L'Esprit est opposé à la chair. Ils sont contraires l'un à l'autre dans leur nature. Nous avons à marcher par l'Esprit, ayant les choses de l'Esprit devant nous pour faire ses oeuvres, pour produire ses fruits, mais si nous sommes conduits par l'Esprit, nous ne sommes pas sous la loi. La vie, la puissance et un objet céleste caractérisent l'Esprit, en contraste avec la loi qui a à faire avec la chair, mais en vain, au lieu de nous en tirer. Ainsi, quant à une marche sainte aussi bien qu'en rapport avec la justice, la loi et la grâce sont en contraste. D'un côté, sont la grâce, la promesse, la foi, Christ et l'Esprit, et, je puis ajouter, une position de justice devant Dieu; de l'autre, nous avons la loi réclamant de la chair l'obéissance qui lui est impossible, la chair dont la loi ne peut pas nous délivrer. La loi ne donne pas la vie. S'il y avait eu une loi qui eût pu donner la vie, alors la justice aurait été par la loi. C'est ce contraste complet qui rend l'épître aux Galates si frappante.

Le résultat est celui-ci: étant conduits par l'Esprit, nous ne sommes plus sous la loi. Quelle est donc notre position? Par l'Esprit, nous attendons l'espérance qui lui appartient, c'est-à-dire la gloire. Comment cela? Etant justes en Christ, nous avons reçu l'Esprit, et dans la puissance de l'Esprit nous attendons ce qui est si richement révélé. Le combat entre la chair et l'Esprit, et la puissance de ce dernier, laissent la loi sans action quant à la marche. La loi était une règle pour la chair, une règle parfaite, mais non pas pour l'Esprit. Celui-ci révèle les choses célestes, Christ dans la gloire, et nous transforme en son image. Ce n'était nullement l'objet de la loi.

Quel est donc le véritable usage et la puissance de la loi, selon cette épître? Lorsque certaines personnes furent venues d'auprès de Jacques à Antioche, Pierre ne voulut plus manger avec les gentils. Paul lui résista en face: la faiblesse de l'un cédant devant la présence des Juifs, la foi énergique de l'autre tenant ferme la vérité de l'évangile. Pierre avait laissé la loi comme moyen d'obtenir la justice, et il retournait en arrière vers elle, réédifiant les choses qu'il avait renversées. Il avait donc été un transgresseur en les renversant. Or Christ l'avait conduit à le faire. Christ était donc ministre du péché. Quel était l'effet de la loi. Ah! nous avons, par grâce, dans le sérieux d'une sainte conscience, sa véritable opération. Elle produit la mort. La loi avait tué Paul (je veux dire, dans sa conscience devant Dieu); autrefois il avait été vivant sans elle. Mais par la loi même, il était mort à la loi, et cela afin que, d'une autre manière, dans une autre vie, il vécût à Dieu, ce que la chair ne pouvait pas. Si la loi avait eu simplement son effet en lui-même, cela eût été la malédiction et la condamnation aussi bien que la mort, mais elle avait eu son effet en Christ qui était mort pour lui sous la malédiction, et il était crucifié avec Christ, étant ainsi mort, mort en même temps à la loi et au péché, en ayant fini avec le vieil Adam auquel la loi s'appliquait. Néanmoins il vivait, non pas lui, toutefois — cela aurait été la chair — mais Christ vivait en lui.

C'en était fait, pour ainsi dire, de la loi, de la condamnation et de la chair, quant à la position de Paul devant Dieu; elles avaient disparu et étaient remplacées par Christ et l'Esprit. C'est là-dessus qu'il insiste fortement dans ce qui suit, au chapitre 3. Mais il y a plus; Paul a un objet devant l'âme: «Ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi». C'est ici le grand point. Cette Personne divine qui nous a ainsi aimés et qui s'est livrée pour nous, que nous connaissons ainsi en parfaite grâce, dans un amour qui a été jusqu'à la mort, est l'objet sanctifiant de la vie tout entière. Nous vivons par lui. La loi ne présentait aucun objet, tout comme elle ne donnait ni vie, ni force. Ici nous avons ce qu'il y a de plus précieux, le coeur étant rempli d'amour et amené à la confiance en un objet qui nous rend conformes à lui-même. Le principe d'action, la grâce, la vie, la puissance et l'objet, tout est en contraste avec la loi, qui n'offrait aucune de ces choses, et qui, par conséquent, ne pouvait pas plus produire la sainteté qu'elle ne pouvait donner une justice devant Dieu.

L'épître met ainsi en contraste la grâce, la promesse, la foi, Christ, l'Esprit, pour la justice aussi bien que pour la marche, avec la loi et la chair. La loi était utile comme apportant la mort sur nous, c'est-à-dire sur le vieil homme, la condamnation ayant été subie par Christ en qui

nous sommes morts à la loi et à la chair. Une nouvelle position, et la vie, et la justice, au delà de la croix, est ce en quoi nous sommes entrés, ayant Christ dans le ciel devant nous. Je crains de n'avoir pas donné tout ce qui était dans ma pensée, mais j'ai la confiance que les grands principes de cette épître sur ce point, auront été suffisamment mis en lumière, pour être utiles à quelques-uns de ceux qui étudieront l'épître elle-même.

Quelques remarques sur Néhémie 3

ME 1892 page 310

A première vue, ce chapitre peut ne paraître qu'une liste sèche de noms sans aucune signification et sans aucun intérêt pour nous. A un homme du monde, à un sage de ce siècle, il semblerait que l'écrivain aurait pu dire en deux lignes: «Les Juifs relevèrent les murailles et les portes de leur capitale». Mais en cela, comme dans tout le domaine spirituel, on peut voir que «l'homme animal ne comprend pas les choses de Dieu». Celui qui reçoit l'Écriture toute entière comme «divinement inspirée», comme le Livre de Dieu, jugera *a priori* que, si Dieu a voulu que les noms de ceux qui travaillèrent à cet ouvrage, fussent conservés, il avait un but; et ne saisît-il pas ce but, il ne serait pas moins sûr qu'il y en a un. D'ailleurs si, avec soumission et humilité de cœur, on étudie de plus près ce chapitre, si l'on entre dans les détails qu'il présente, on sera surpris de voir l'abondance de précieuses leçons qui y sont renfermées, et l'on comprendra une des raisons pour lesquelles il nous est donné. Oui, vraiment, «toute écriture divinement inspirée est aussi utile pour *enseigner*».

Disons d'abord un mot sur la nature et le but de l'ouvrage entrepris par les Juifs. Il s'agissait de relever les murailles de Jérusalem, de la ville sainte, chère au cœur de tout pieux Israélite.

Il y avait environ 150 ans que Nébucadnetsar, roi de Babylone, s'était emparé de la ville, avait renversé ses murailles, brûlé le temple et emmené captifs tous les principaux d'entre les Juifs, ne laissant dans le pays que les plus pauvres (2 Rois 25). Après les soixante-dix années de captivité annoncées par Jérémie (Jérémie 25: 11, 12), Cyrus, roi de Perse, avait rendu un édit accordant aux Juifs captifs la liberté de retourner dans leur pays et de rebâtir le temple de l'Éternel à Jérusalem. Un certain nombre de Juifs profitèrent de la bienveillance du monarque dont Dieu avait incliné le cœur, et se rendirent au pays de leurs pères. Le temple fut édifié au milieu de beaucoup de difficultés suscitées par les ennemis des Juifs. Le découragement s'était emparé de ceux-ci; l'ouvrage commencé avait été abandonné; il fallut les exhortations et les appels des prophètes Aggée et Zacharie pour le faire reprendre, et ce ne fut que vingt et un ans après l'édit de Cyrus, que la dédicace de la maison de Dieu eut lieu.

Jérusalem était habitée, mais par un peuple peu nombreux. Et quelle désolation ne présentait-elle pas! «Les ruines perpétuelles» étaient encore là comme témoignage à la fois de la fureur de l'ennemi et du jugement de Dieu. «Il n'y avait point de maisons bâties» (chapitre 7: 4), et Jérusalem était une place ouverte: les murailles n'avaient point été relevées. Leurs ruines perpétuaient le souvenir de la honte et de la défaite des Juifs; c'était «un opprobre» pour eux (chapitre 2: 17). La ville sainte était ainsi ouverte à tous les peuples voisins qui se mêlaient sans obstacle avec les Juifs, s'associaient à eux, et exerçaient sur eux leurs influences délétères et corrompaient leurs mœurs. Des mariages avec des incirconcis avaient

lieu, «la semence sainte» était mêlée avec «les peuples du pays»; la loi de Moïse était oubliée, et le sabbat, le signe de l'alliance de Dieu avec le peuple, n'était pas observé.

Tel était l'état déplorable des Juifs et de leur ville. Ces tristes nouvelles avaient été portées à Néhémie, échançon du roi de Perse. Son coeur, attaché à son peuple et fidèle à Dieu, en avait été ému. Dieu lui mit au coeur de s'employer pour ses frères, et il obtint du roi son assentiment pour aller relever les murailles de Jérusalem et rebâtir la ville. Puissions-nous aussi, dans ces temps de ruine, penser aux saints devant Dieu, comme Paul, «avec une vive affection dans les entrailles du Christ Jésus», et nous employer pour leur bien dans la mesure que Dieu nous donne!

Arrivé à Jérusalem, Néhémie prit d'abord connaissance de l'état des choses, et combien il fut navré en voyant l'étendue de la ruine de la ville! Pourrions-nous jeter un coup d'oeil sur ce qu'est devenue l'Eglise sur la terre, sans en être aussi douloureusement affectés? Néhémie, ayant rassemblé les principaux des Juifs, leur fit part de son dessein de relever ces ruines, en leur lisant en même temps que le roi lui était favorable. C'était, il est vrai, un signe de la triste condition des Juifs: ils dépendaient des rois des nations; mais c'était aussi la marque que Dieu ne les abandonnait pas dans leur état d'abaissement: il inclinait le coeur du roi. «Venez», ajoute Néhémie, «et bâtissons la muraille de Jérusalem, afin que nous ne soyons plus dans l'opprobre». Et Dieu agissant dans les coeurs des chefs, ils répondirent à l'exhortation de Néhémie: «Levons-nous, bâtissons». C'était un nouveau réveil opéré par la grâce de Dieu et par son Esprit. Le premier réveil, dont nous avons le récit dans le livre d'Esdras, avait eu pour effet la reconstruction du temple pour l'adoration; le second devait avoir pour résultat le relèvement des murailles pour la séparation et la défense, et celui des portes par où l'on entre, que l'on peut ouvrir à quiconque est de Dieu et fermer à qui n'est pas de lui et doit être exclu.

Bien-aimés, n'est-ce pas une figure frappante de ce qui a eu lieu de nos jours dans l'Eglise de Dieu? Au milieu des ruines, l'autel de l'adoration, du culte en esprit et en vérité, du culte par l'Esprit, a été relevé par les deux ou trois rassemblés au nom de Jésus. Mais une autre chose importante a accompagné ce réveil. La muraille de séparation a été élevée; du moins l'appel à le faire a été adressé: «Venez et bâtissons». Et qu'est-elle cette muraille qui doit être élevée par le chrétien, sinon la séparation du mal sous toutes ses formes? séparation du monde et de ses influences corruptrices; séparation dans nos associations et relations; séparation du mal individuellement et collectivement, du mal moral et religieux; séparation d'avec tout ce qui est du monde, de la chair et de l'homme, et pas de Dieu.

Mais ce n'est pas tout. Les portes aussi de Jérusalem devaient être rebâties. Les portes donnaient entrée et sortie au peuple de Dieu; elles se fermaient aux infidèles. Il en est de même pour nous. On pourrait avoir élevé extérieurement la muraille de séparation, s'être mis à part des systèmes et organisations de l'homme, et cependant laisser entrer ce qui n'est pas de Dieu, soit le monde, soit des doctrines étrangères, et ceux qui les soutiennent et propagent. La parole de Dieu par les apôtres a prévu cela: «N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde», dit Jean. «Recevez-nous: nous n'avons fait tort à personne», disait Paul. «Celui qui est de Dieu nous reçoit». Mais d'un autre côté, même à une simple femme, la dame

élue, l'injonction est: «Quiconque vous mène en avant et ne demeure pas dans la doctrine du Christ, n'a pas Dieu... Si quelqu'un vient à vous et n'apporte pas cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison». Que la porte lui soit fermée.

Bien-aimés, nous sommes encore dans le temps de la vigilance. Un temps heureux viendra où, sur la terre même, Jérusalem relevée dans une splendeur sans égale, revêtue de ses vêtements de parure, aura bien toujours ses murailles en signe de sa séparation pour son Dieu, mais où ses portes seront continuellement ouvertes, «car l'incirconcis et le souillé n'entreront plus en elle». Le pays en sera purifié. Et dans la Jérusalem céleste entourée de la muraille de la gloire de Dieu qui aussi l'éclairera, les portes ne se fermeront jamais. Car là il n'y aura plus à se garantir des ruses de celui qui se déguise même en ange de lumière pour séduire les saints. Il n'en est pas de même maintenant. Le mur de séparation doit être maintenu et les portes soigneusement gardées et fermées contre l'intrusion de tout ce qui n'est pas de la doctrine de Christ, de ce que nous avons appris dès le commencement, aussi bien que contre tout mal moral. «Veillez, tenez ferme dans la foi».

Telle était la nature et le but de l'ouvrage élever la muraille et réédifier les portes, pour séparer la ville sainte des incirconcis et de leurs souillures et leur en défendre l'entrée; telles sont les instructions que nous pouvons en tirer. Entrons maintenant plus avant dans les détails de notre chapitre.

Remarquons d'abord que tous sans distinction sont employés à ce grand ouvrage. Il les concerne *tous*, *tous* y ont intérêt, depuis les sacrificateurs et les chefs, jusqu'aux marchands et aux artisans. Les uns ne disent pas: «C'est un ouvrage au-dessous de nous, nous sommes trop saints pour y mettre les mains, c'est bon pour le commun peuple». Les autres n'estiment pas que ce soit l'affaire des sacrificateurs, des lévites et des chefs, en disant pour s'excuser: «Nous avons nos affaires; nous ne pouvons y perdre nos journées; il nous faut gagner notre vie». Non; la séparation était nécessaire pour tous, tous avaient à se mettre à part des nations, à se protéger contre elles; tous avaient à veiller à ce que les portes fussent bien établies. Tous n'avaient pas la même partie de l'ouvrage, mais tous travaillaient à l'oeuvre commune, des femmes même, telles que *les filles de Shallum* (verset 12). Et il en est de même pour nous, chrétiens. C'est à tous que s'adresse l'exhortation à la séparation. «Soyez séparés, dit le Seigneur,... et vous me serez pour fils et pour filles».

Mais si tous travaillent, nous voyons des différences dans l'ouvrage et dans l'appréciation que Dieu en fait. En tête de la liste vient Eliashib, le souverain sacrificateur, et ses frères. Et il était juste qu'il fût ainsi nommé le premier. Dieu reconnaît les dignités qu'il a établies, et nous sommes exhortés à les respecter. Mais Dieu juge aussi «selon l'oeuvre de chacun, sans acception de personnes» ([1 Pierre 1](#)). Eliashib et ses frères bâtissent la porte des brebis; ils travaillent jusqu'à la tour de Méa et celle de Hananeël. Ils sanctifient leur ouvrage. C'est bien; il y a là de hautes prétentions. Mais voyons un petit détail que l'Esprit Saint consigne et qui jette un certain jour sur la valeur de ce travail. Les portes ont été bâties et les battants en ont été posés. Mais quoi! nous n'y voyons pas de fermeture, ni *verrous*, ni *barres*, comme les fils de Senaa en mettent à la porte des poissons (verset 3), comme Jehoïada et Meshullam, à la

porte du vieux mur (verset 6), comme d'autres encore à d'autres portes (versets 13, 14, 15). D'où vient cette omission dans l'ouvrage d'Eliashib? A quoi sert une semblable porte? Elle n'est qu'un beau semblant, toute sanctifiée qu'elle soit. Le premier venu n'a qu'à la pousser pour entrer. La suite du récit de Néhémie peut nous expliquer ce fait. Eliashib avait des attaches avec Tobija, Ammonite, et avec Sanballat, le Horonite, tous deux ennemis du peuple de Dieu, «très mécontents de ce qu'un homme fût venu pour chercher le bien des fils d'Israël» (chapitre 13: 4, 28; 2: 10). Eliashib voudrait-il fermer la porte à ses deux alliés? Malgré de beaux dehors, l'ouvrage est imparfait, trahissant ce qu'il y a dans le coeur. Prenons garde, bien-aimés. Parce qu'un homme occupe une place éminente dans l'Eglise de Dieu, parce qu'il montre de hautes prétentions religieuses et professe des doctrines élevées, ce n'est pas une preuve que tout son travail est selon Dieu, ni que nous ayons à le suivre en tout. A-t-il une fermeture à sa porte? N'a-t-il pas laissé une porte ouverte aux faux docteurs et à des doctrines pernicieuses? Il a pu travailler à bâtir la muraille de séparation et parler avec force et éloquence sur la nécessité d'être séparé du monde et des systèmes religieux. Mais cela ne suffit pas. Donne-t-il la main en quoi que ce soit à ce qui déshonore Christ, sans peut-être le tenir lui-même? Ah! chers amis, la neutralité ne peut être agréée de Dieu. N'imitons pas Eliashib et ses frères, mais suivons l'exemple de ceux qui ont soin de munir leurs portes de solides fermetures, barres et verrous. Soyons bien fondés et fermes en Christ; demeurant fermes et retenant les enseignements que nous avons appris (Colossiens 2: 6, 7; 2 Thessaloniens 2: 15). C'est ainsi que nous fermerons la porte à ce qui n'est pas de Dieu.

L'esprit apporté à l'ouvrage nous est aussi indiqué. Un Baruc répare avec un zèle que l'Esprit, de Dieu se plaît à signaler (verset 20). Son coeur est tout à son travail. Rien ne lui coûte pour aider à élever le mur de séparation. C'est pour la gloire de Dieu et le bien du peuple. Oh! qu'il fait bon ne pas travailler, parce qu'il faut faire comme les autres, par entraînement, mais par un zèle qui a Dieu et Jésus en vue, ayant la conscience de ce que l'on fait et pour qui on le fait. Tel que Baruc était Epaphras, «combattant toujours» pour les saints, «par des prières», «dans un grand travail de coeur pour eux», «afin qu'ils demeurassent parfaits et accomplis dans toute la volonté de Dieu». Il élevait ainsi le mur de séparation. Et ne sommes-nous pas tous exhortés à être: «pas paresseux, fervents en esprit, servant le Seigneur?»

A côté de ce réjouissant tableau d'un Baruc travaillant avec zèle, ferveur de coeur et joie à l'oeuvre du Seigneur, nous avons la triste mention des principaux des Thekohites «qui ne plièrent pas leur cou au service de leur Seigneur» (verset 5). Etait-ce négligence et insouciance, ou ne serait-ce pas plutôt un orgueil qui leur faisait considérer comme au-dessous d'eux de s'occuper d'un ouvrage manuel, de faire les maçons, estimant que c'était bon pour le commun peuple? Mais est-ce s'abaisser que de travailler pour «son Seigneur» quel que soit le labeur qu'il nous donne à faire? N'est-ce pas un honneur, au contraire. Le Seigneur Jésus, le Fils de Dieu, ne nous a-t-il pas donné l'exemple, venant pour servir, lui l'objet des hommages des anges? Quelle que soit notre position dans le monde, ne craignons pas de nous mêler à ceux qui s'occupent à relever le mur de séparation entre le monde et eux, comme Moïse, «choisissant plutôt d'être dans l'affliction avec le peuple de Dieu... estimant l'opprobre de

Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Egypte». Il est beau de voir les autres Thekohites, ceux qui n'étaient pas les principaux, résister à l'exemple de leurs conducteurs et travailler avec un zèle qui les porte non seulement à réparer à côté de Tsadok (verset 4), mais à réparer «une seconde portion, vis-à-vis de la grande tour saillante, et jusqu'au mur d'Ophel» (verset 27). On aime à les voir mettre en pratique un avertissement qui est aussi pour nous: «Ne nous laissons pas en faisant le bien, car, au temps propre, nous moissonnerons, si nous ne défailions pas» (Galates 6: 9).

Tous les principaux ne suivirent pas l'exemple, des chefs Thekohites; nous en voyons, au contraire, un grand nombre mentionnés comme prenant une part active à l'oeuvre (versets 9, 12, 14, 15, 16, etc). Si, comme au temps de Paul, on peut dire: «pas beaucoup de sages selon la chair, pas beaucoup de puissants, pas beaucoup de nobles», cependant, béni soit Dieu, il y a comme alors de «très excellents Théophiles», «des femmes de qualité et des hommes aussi», qui sont heureux de travailler à l'oeuvre du Seigneur.

L'Esprit de Dieu mentionne aussi d'une manière expresse la quantité et la nature du travail fait par quelques-uns. Tandis que les uns réparent simplement la muraille, d'autres relèvent les portes, en ayant soin de les munir de bonnes fermetures. Mais il en est comme Malkija et Hashub qui, avec la muraille, réparent aussi «la tour des fours», une des défenses de la ville. Hanun non seulement bâtit «la porte de la vallée», mais encore «mille coudées de la muraille». Plus loin, nous voyons Shallun qui répare «la porte de la fontaine», et même la couvre; à cela il ajoute «la muraille de l'étang (ou réservoir) de Siloé». Il est heureux de travailler à ce qui sera utile pour rafraîchir et désaltérer les habitants de Jérusalem, en retenant ces eaux de Siloé qui coulent doucement, symbole de la grâce, pour arriver dans le réservoir où l'aveugle-né ira se laver afin de recouvrer la vue, et en descendre pour arroser «le jardin du roi». Ainsi Dieu se plaît à reconnaître ce qui est fait pour lui. Le divin Architecte a les yeux sur chacun de ses ouvriers. Quel encouragement! «Votre travail», bien-aimés, «n'est pas vain dans le Seigneur». Mais si tous ne faisaient pas la même somme de travail, Dieu ne tenait pas moins compte à chacun de ce qu'il accomplissait. C'est au coeur que Dieu regarde, et on lui «est agréable selon ce qu'on a, et non selon ce qu'on n'a pas». Les forces diffèrent, la capacité n'est pas la même, le temps et les occasions ne se présentent pas pour les uns comme pour les autres; l'un a cinq talents et l'autre deux, mais ce que le Seigneur demande, c'est qu'on les fasse valoir pour lui. Ainsi Dorcas, qui avait son temps à elle, faisait des robes pour les pauvres veuves; Lydie, la marchande de pourpre, recevait chez elle les apôtres; Phoebé était servante de l'assemblée et avait été en aide à plusieurs et à Paul, et Rhode, servante de Marie, s'appliquait à ce qui convenait à son humble position. Parmi ceux et celles que Paul salue à la fin de l'épître aux Romains, il en est qui sont compagnons d'oeuvre de Paul et ont exposé leur vie pour lui; d'autres ont travaillé dans le Seigneur, et d'autres ont «beaucoup» travaillé. Mais, selon ses capacités, chacun avait servi le même Maître, et n'eût ce été qu'un verre d'eau froide donné en son nom, le Maître le reconnaît et donnera la récompense. Tous entendront sa voix bénie: «Bien, bon et fidèle esclave, entre dans la joie de ton Seigneur». Oh!

qu'il nous soit donné d'être de coeur à notre service, ou plutôt au service, quel qu'il soit, que le Maître nous donne à accomplir, en attendant qu'il vienne! (Marc 13: 34, 35).

Un autre détail nous est donné, et nous avons à le remarquer avec soin. Il n'est pas sans valeur. De plusieurs il est dit qu'ils réparèrent *vis-à-vis de leur maison* (versets 10, 23, 29, 30). Devons-nous attribuer cela au hasard, à un sentiment égoïste, ou à un motif plus élevé? Quoi qu'il en soit, je n'hésite pas à penser qu'il y a là pour nous une leçon sérieuse. Ceux des Juifs qui bâtissaient ainsi «vis-à-vis de leurs maisons», tout en travaillant à l'oeuvre commune, avaient sans doute le coeur au travail, d'une manière spéciale. En voyant devant eux leur demeure et celle de leur famille, ils voulaient qu'elle fût tout particulièrement bien défendue, et ne négligeaient aucun soin pour que la muraille fût forte. Certes les pierres qu'ils employaient étaient solides et bien ajustées, et le ciment de bonne qualité: c'était la muraille vis-à-vis de *leur* maison. Et nous, bien-aimés, n'avons-nous pas *nos* maisons? Nous avons compris que la muraille de séparation devait être élevée entre nous et le monde, mais l'avons-nous élevée d'une manière spéciale devant nos maisons? N'est-il pas vrai que plusieurs d'entre nous, tout en nous abstenant pour nous-mêmes du monde et de ce qui est dans le monde, n'avons pas exercé le même soin à cet égard pour nos maisons, et avons laissé nos enfants se mêler à ce dont nous-mêmes nous nous séparions? Moïse ne voulait pas que les enfants des Israélites demeurassent en Egypte. «Nous irons avec nos fils et nos filles», dit-il au Pharaon; et Josué, plaçant devant le peuple d'Israël le choix entre les faux dieux et l'Eternel, dit: «Mais moi et *ma maison* nous servirons l'Eternel», élevant ainsi fermement et résolument devant sa maison le mur de séparation. Au contraire, Jacob avait négligé de le faire, les faux dieux étaient restés avec Rachel dans sa famille, et Dina sort vers les filles des Cananéens, nous savons quelle en fut la triste conséquence, et ses fils se livrent aux plus honteux désordres. N'oublions pas *nos* maisons. Ne négligeons pas d'élever fortement la muraille qui protège contre les influences délétères du monde répandues partout et le flot d'incrédulité qui va toujours montant. Fermons les portes avec barres et verrous contre tout ce qui séduit et corrompt.

La muraille est ainsi achevée. Partant de la porte des brebis bâtie par le grand sacrificateur et ses frères, cette porte près de laquelle était le réservoir de Béthesda (Jean 5), l'ouvrage s'accomplit et se termine par le travail des orfèvres et commerçants, qui réparèrent entre la montée du coin et la même porte des brebis. Qu'il devait être beau de voir tout ce peuple travailler joyeusement, de coeur pour le Seigneur: Sacrificateurs et lévites, chefs et gens du peuple, hommes et femmes, grands et petits, hommes de Jéricho, de Thekoa, de Gabaon, de la plaine, comme ceux de Jérusalem, tous d'une même âme s'empressent à la même oeuvre. Merveilleux spectacle sur lequel Dieu se plaisait à arrêter ses regards et qu'il bénissait. Puisse-t-il en être de même dans les assemblées du Seigneur; puissent tous les frères et soeurs, bien unis ensemble, travailler de coeur à la même oeuvre, une sainte séparation pour Dieu, fermant la porte à tout ce qui n'est pas de lui.

Un mot encore. On peut se demander: Pourquoi tous ces noms? Ceux qui les ont portés nous sont et nous resteront inconnus. Ah! serions-nous indifférents à ce à quoi Dieu, prend intérêt. Oui, Dieu prenait un puissant intérêt à ces pauvres Juifs, car ils travaillaient en vue de

lui, et c'est pour nous le montrer qu'il les a inscrits dans son Livre. Le monde les ignore; il a, lui, ses grands hommes, et il remplit ses livres de leurs hauts faits. Dieu, devant qui s'accomplissait cet ouvrage que les Tobija, les Sanballat et les Guéshem méprisaient (4: 1-3), connaissait *chacun* de ceux qui, s'y adonnaient, et leur donne cette marque de son approbation. Il a voulu que ces noms nous fussent transmis. Titre de gloire pour ces travailleurs, c'est leur livre d'or. Alors, comme plus tard au temps de Malachie, «un livre de souvenir a été écrit devant lui, pour ceux qui craignent l'Eternel et qui pensent à son nom». Et nous voyons la même chose du temps des apôtres. Lisons le chapitre 16 de l'épître aux Romains. Là vous avez, comme en d'autres endroits des épîtres, la liste de ces humbles chrétiens qui, à Rome, ce foyer de corruption, et jusque dans le palais de Néron, avaient élevé la muraille de séparation. L'histoire les ignore, mais de quel éclat ils brillent dans le livre de souvenir, les annales de Dieu, et c'est pour l'éternité! C'est le livre de vie où leurs noms sont écrits, et Jésus dit de ceux qui comme eux ont vaincu: «Je n'effacerai pas son nom du livre de vie». Les uns ont fait plus, les autres moins, mais tous ont leur part des salutations de l'Esprit Saint, comme tous ont leur part de l'amour de Jésus, comme tous auront leur part dans la rémunération. Ne serons-nous pas heureux de connaître dans le ciel ceux dont les noms nous ont été conservés comme ayant été les compagnons de Jésus sur la terre, un Jean, un Pierre, etc., ces apôtres comparés à des pierres précieuses, fondements de la sainte cité? N'aimerons-nous pas voir un Paul avec sa couronne d'âmes sauvées par son travail pour le Seigneur? Et pourquoi ces humbles Juifs, dont les noms sont conservés dans le livre de Dieu, nous seraient-ils plus indifférents? Ce dont le coeur de Dieu s'est occupé, n'est-il pas digne d'occuper le nôtre? Et ils nous ont donné de précieux exemples. Mais, à notre tour, pensons-nous que Dieu nous oublie? Non; «il nous connaît nom par nom», dit notre cantique. Il sait le nom du plus petit d'entre nous, comme autrefois Jésus sur la terre connaissait celui qui montait dans le sycomore pour le voir et lui disait: «Zachée»; et celui qu'André lui amenait: «Tu es Simon, fils de Jonas». Il appelle ses propres brebis par *leur nom*; bien plus, ces noms sont écrits *dans les cieux*. Le monde ne nous connaît pas, car il ne l'a pas connu, mais Lui nous connaît, et «il n'est pas injuste pour oublier votre oeuvre et l'amour que vous avez montré pour son nom, ayant servi les saints et les servant encore». Quelle consolation, quel encouragement!

Bien-aimés, le temps est court désormais. Il y a plusieurs années, un cri s'est fait entendre: «L'Epoux vient». Ce fut le signal de l'attente et le motif de la séparation. Bientôt surgirent des erreurs même parmi ceux qui s'étaient mis à part. Il fallut penser aux portes et voir si elles avaient des barres et des verrous pour se fermer aux séducteurs. La Parole qui répond à tous les besoins, en tous temps, donna aux saints le discernement et la puissance pour résister. A côté de la séparation d'avec le monde et les systèmes humains, il fallut prêter l'oreille aux avertissements des apôtres: «Il se lèvera d'entre vous-mêmes des hommes qui annonceront des doctrines perverses pour attirer des disciples après eux... Je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce». — «Je vous exhorte à avoir l'oeil sur ceux qui causent les divisions et les occasions de chute par des choses qui ne sont pas selon la doctrine que vous avez apprise; et éloignez-vous d'eux». — «Ne soyez pas séduits par des doctrines diverses et étrangères».

— «Fuis les discours vains et profanes, et l'opposition de la connaissance faussement ainsi nommée».

Le temps s'est écoulé, et les coeurs se sont relâchés. Mais les principes de la vérité restent les mêmes, car Celui à qui nous avons à faire ne change pas. C'est pourquoi la séparation et le soin de fermer la porte au mal, sont toujours notre devoir. D'ailleurs ne sommes-nous pas plus près du salut que lorsque nous avons cru? N'est-il pas temps de nous réveiller du sommeil, de nous souvenir de notre séparation, de renouveler notre nazaréat? Laisserons-nous, nos portes ouvertes à l'ennemi? Satan voit qu'il n'a plus que peu de temps, car le Seigneur vient. Il fait ses derniers efforts parmi les saints contre le beau nom de Christ, contre sa Personne adorable. Oh! Pussions-nous être fidèles, tenir ferme ce que nous avons, gardant la parole, et ne reniant, pas le nom du Seigneur!

Christ, la sagesse de Dieu et la puissance de Dieu

1 Corinthiens 1: 24 - ME 1892 page 328

1.

Dieu a voulu que la croix de Christ fût la pierre de touche de tous les *sentiments* et de toutes les *pensées* de l'homme. Tous ceux qui ne reconnaissent pas la puissance et la sagesse de Dieu dans la croix sont rejetés avec toutes leurs pensées. La sagesse de l'homme ne peut rien apprécier dans la croix. Tout ce qui est en l'homme ne fait que l'aveugler: il a besoin de la sagesse de Dieu. Or Dieu a manifesté sa sagesse, sa puissance et sa gloire dans la croix. Il les a revêtues, pour ainsi dire, de cette forme, pour confondre la sagesse de l'homme; afin de montrer que l'homme, par sa sagesse, ne peut les comprendre. La croix de Christ met à néant la sagesse humaine. Celle-ci raisonne pour essayer d'arriver à des conclusions, mais il ne s'agit pas de raisonnements pour obtenir le salut. Raisonner ne sert de rien à celui qui périt: il lui faut ce qui sauve.

Mais l'homme n'aime pas la croix, parce qu'elle lui découvre ce qu'est son coeur. Lorsqu'on voit qu'à la croix Dieu ne peut même épargner son propre Fils, quand celui-ci est fait péché pour nous, on a la mesure de ce qu'est le péché aux yeux de Dieu. Toute la justice de l'homme s'éclipse en présence de la croix et y est couverte de honte. Jamais la sagesse humaine ne sonde le coeur pour l'amener à se reconnaître pécheur; la croix le fait. Bien loin de se laisser juger par Dieu, la philosophie prétend juger Dieu, et la philosophie religieuse est la pire de toutes, car elle a la prétention de juger de ce que Dieu est. La foi, au contraire, amène l'homme devant Dieu comme juge, et en présence de la croix, comment s'endurcir et ne pas se reconnaître pécheur? Comment la conscience ne jugerait-elle et ne condamnerait-elle pas le péché? Rien n'est plus humiliant, c'est vrai. Il n'est rien qui humilie plus la sagesse humaine que d'être obligé de recevoir le salut, d'en être redevable à un autre.

La sagesse humaine juge qu'il y a de certains plaisirs qu'elle nomme innocents. La croix de Christ est la pierre de touche de cette innocence. Quand Dieu a envoyé son Fils mourir sur la croix pour le péché, peut-on appeler innocentes les choses qui excitent les passions et les convoitises et qui satisfont la chair? La croix de Christ, voilà ce qui est précieux au coeur de Dieu. Que peut être en réalité une danse soi-disant innocente, au milieu du monde où Christ a été crucifié? On veut trouver le plaisir loin de la croix de Christ, et la gloire en dehors. Mais une fois que la conscience, est atteinte, elle juge de toutes ces choses comme Dieu en juge. Satan a inventé tous ces plaisirs pour éloigner les âmes de Dieu.

Mais peut-être tout cela ne vous concerne-t-il pas? Vous ne recherchez pas ces plaisirs; vous êtes justes — vous le pensez, du moins. Ah! c'est une dure écorce à percer que la propre justice. Les gens de mauvaise vie sont plus près du royaume des cieux que ceux qui se confient en eux-mêmes et s'appuient sur leur justice. Plus que d'autres, ils résistent à la croix de Christ. Comment la croix de Christ juge-t-elle un semblable état? Comme le plus éloigné de Dieu,

parce que, dans cet état, on juge n'avoir pas un besoin absolu de Dieu et qu'on lui résiste davantage. Vous voulez bien accepter de Dieu un grain de miséricorde pour suppléer à ce qui vous manque, afin d'avoir de vous-mêmes une tout à fait bonne opinion. Vous êtes loin de Dieu — la croix le démontre.

Si vous avez besoin de la croix de Christ, d'où cela vient-il? N'avez-vous pas assez péché pour mériter la condamnation? La croix le déclare, mais la propre justice a l'effronterie de se tenir en présence de la croix, comme si l'homme n'en avait pas besoin. C'est là un péché beaucoup plus grand que de courir après le plaisir. Cette justice vient-elle d'un coeur qui pense à Dieu et qui suit le Seigneur Jésus? Non; c'est l'hypocrisie qui couvre un peu la grossièreté du péché et veut donner une bonne apparence au mauvais état de l'âme.

2.

Mais nous voyons en la croix, non seulement la sagesse, mais aussi la *puissance* de Dieu. La sagesse de Dieu juge toutes choses selon leur vrai état — la puissance de Dieu tire l'homme de la condition où il se trouve et le rend capable de vouloir et de faire autre chose que ce qui est dans sa propre volonté.

Un homme qui voit le bien et qui ne peut l'accomplir, ne manifeste pas la puissance de Dieu. Il peut faire des efforts pour arriver à avoir bonne opinion de lui-même, mais cela n'établit pas une relation entre lui et Dieu. Dieu nous a aimés quand nous étions dans notre état de péché, sans quoi son amour aurait été réservé à ceux qui peuvent faire quelque chose. Il justifie *l'impie*. Nous sommes les objets de l'amour de Christ, quand nous sommes parfaitement impuissants. Christ a eu compassion de nous, là où nous sommes. Dieu peut s'approcher de nous en amour, quoique nous soyons méchants et souillés; la croix nous le fait voir. Elle démontre la justice de Dieu, son horreur du péché, sa vérité, car il a dit que les gages du péché, c'est la mort.

La croix répond à tous les besoins de l'homme.

Combien nous avons besoin de la puissance de Dieu! Voilà un homme pêcheur, éloigné de Dieu; comment le ramener à Dieu? Une telle oeuvre est ce qui manifeste le plus la puissance de Dieu. Il s'agit pour cela de rétablir la confiance dans le coeur: rien n'est plus difficile. Eh bien, pour le faire, Dieu a donné son Fils. Dans ce don, je vois que Dieu a pris en considération ma misère et a fait tout ce qu'il fallait pour m'inspirer toute confiance et m'attirer à lui.

Une des choses les plus difficiles est d'amener une âme à la confession du mal qu'elle a commis et du mal qui est en elle. La philosophie humaine n'a pas cette puissance; mais la croix de Christ amène l'homme à reconnaître et à confesser ce qu'il est. Elle produit la vérité dans l'âme.

Si un homme a des passions violentes, comment arrivera-t-il à les dominer? Ses propres efforts le laissent impuissant. Mais du moment que la croix de Christ est connue, tout est

complètement changé. Christ devient précieux à l'âme; les choses que l'on aimait, dans lesquelles on se complaisait, deviennent abominables à nos yeux, et nous aimons celles que nous haïssions.

Qui pourra faire qu'une mauvaise conscience devienne bonne? Cela dépasse toutes les ressources humaines. Plus la lumière divine brille en moi, plus apparaissent les taches et les souillures de mon âme. La puissance de Dieu par la croix donne seule une bonne conscience, parce que, tout en montrant l'état de péché dans lequel je me trouve, elle me montre aussi que tout est effacé. Elle change le coeur et donne une bonne conscience. Nous confessons d'un coeur vrai ce que nous sommes, et la paix avec Dieu est établie. Voilà comment la croix est la sagesse et la puissance de Dieu pour la conscience qui en a besoin. Cela n'exalte pas l'homme; non, mais cela donne à Dieu toute gloire.

Dieu nous montre ainsi par la croix ce qu'est l'homme et ce que Lui est. La croix est ainsi le remède, et l'unique remède à la condition de l'homme. L'oeuvre du salut a été accomplie en dehors de nous et pour nous; il ne nous reste qu'à l'accepter et à bénir Dieu pour ce qu'il a fait.

Sommaire des chapitres 1 à 17 de l'évangile de Jean

ME 1892 page 341

Ce sommaire est donné dans l'intention de faciliter l'intelligence de la position que le Seigneur prend au chapitre 17. Les trois premiers chapitres sont préliminaires, mais à quelques égards le chapitre 1 est à part. Il nous présente la Personne et l'oeuvre de Christ, mais ne parle pas de ses relations comme souverain sacrificateur et Chef de l'Eglise. Le chapitre commence par la nature divine de Jésus — le monde ne l'a pas connu, et les Juifs ne l'ont pas reçu. Ceux qui sont nés de Dieu l'ont reçu. A partir de là, dans tout l'évangile, les Juifs sont traités comme réprouvés, et les élus sont reconnus. Puis vient son oeuvre; il mettra le monde en ordre (la chose sera accomplie dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre), et il baptise du Saint Esprit, qui nous fait connaître notre relation avec Dieu, l'amour du Père, et nous fait pénétrer dans les choses célestes.

A la fin du chapitre, nous trouvons un autre point. Nathanaël, le résidu pieux, reconnaît en Jésus l'objet de la promesse juive développée au Psaume 2, qui révèle aussi son rejet par les hommes (Pierre le cite ainsi); la réponse du Seigneur ouvre la voie à une espérance plus étendue, selon le Psaume 8, où il est comme Fils de l'homme établi de Dieu sur toutes les oeuvres de ses mains. Ce changement laisse son empreinte tout le long de l'évangile.

Au chapitre 2, nous avons le souper des noces, et le jugement qui caractérisera le retour du Seigneur. Cela complète l'espérance terrestre.

Au chapitre 3, nous trouvons les grands principes qui forment la base de notre relation avec Dieu: une nouvelle naissance et la croix. Cela juge Israël comme nation, bien qu'il doive être rétabli, mais, pour ce qui était nécessaire aux hommes, cela introduit les choses célestes dans le Fils de l'homme crucifié, dans le Fils de Dieu donné en amour, et met fin à son histoire comme Messie vivant des Juifs. Il s'agit désormais du Fils de l'homme crucifié, et la venue du Seigneur sort pour ainsi dire du domaine de la promesse, pour devenir l'épreuve de l'homme par la manifestation de Dieu comme lumière. Nous trouvons ensuite que son témoignage consistait à parler les paroles de Dieu, et que comme Fils il était aimé du Père, qui avait mis toutes choses entre ses mains. Une fois entrés dans cette plus vaste sphère, nous trouvons un point de contact entre l'homme et Dieu, c'est de croire au Fils. Ici, le Juif et le gentil ne sont rien. Celui qui croit a la vie éternelle, et celui qui ne croit pas au Fils ne verra pas la vie; mais la colère de Dieu demeure sur lui. Tout l'évangile de Jean est basé sur ce principe. Dès le 1^{er} chapitre, les Juifs sont un peuple rejeté; et tout nous est donné en résurrection et comme conséquence de la mort.

L'espérance messianique des Juifs est mise de côté, et toutes les bénédictions sont données en résurrection et par la mort.

Chapitre 4. — Ce que j'ai à dire sur les chapitres suivants sera beaucoup plus bref. Au quatrième, nous trouvons le rejet du Messie en Judée introduisant un sujet nouveau, le culte rendu à Dieu en Esprit et en vérité. Jérusalem et Samarie ne comptent plus. Le Père, dans sa grâce, en cherche de tels qui l'adorent, et ici il cherche une âme étrangère aux promesses par sa position et déçue quant à ses voies. Mais désormais tout dépendait d'un Dieu qui donnait sans être requis, qui donnait la vie éternelle, dans la puissance de l'Esprit en Christ, une vie qui jaillissait en son plein développement dans les lieux célestes.

Chapitre 5. — Comme le Père vivifie, de même aussi le Fils vivifie, et seul il juge comme Fils de l'homme avec une autorité divine.

Le chapitre 6 présente le Fils de l'homme humilié, devenu notre nourriture, duquel nous vivons spirituellement et dans lequel nous demeurons. Il est considéré dans son incarnation et dans sa mort. Il est fait allusion à son ascension, au fait qu'il remonte où il était auparavant, mais à quatre reprises la bénédiction est présentée comme étant en résurrection et au dernier jour.

Le chapitre 7 introduit le millénium, préfiguré par la fête des tabernacles, fête du repos d'Israël dans son pays, et de la manifestation de Christ au monde, fête qui ne pouvait pas avoir lieu alors. Au lieu de cette manifestation, la gloire céleste de Christ est introduite, et par suite le don du Saint Esprit, envoyé pour révéler du ciel la gloire du Seigneur.

Chapitre 8. — Sa parole est rejetée, et cette parole exprimait ce qu'il était lui-même.

Chapitre 9. — Ses oeuvres sont rejetées.

Chapitre 10. — Il déclare qu'il mène ses brebis hors du bercail d'Israël — c'était là le dessein de Dieu, qui ne pouvait être entravé — il leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais. Il avait d'autres brebis qui n'étaient pas de cette bergerie (les brebis d'entre les gentils) il les amènerait, et il y aurait un seul troupeau, un seul berger.

Chapitres 11-12. — Etant ainsi rejeté, quoique le dessein de Dieu fût accompli, Dieu ne permet pas que ce rejet ait lieu, sans qu'un témoignage complet soit rendu au Seigneur dans ses trois caractères — de Fils de Dieu, de Fils de David et de Fils de l'homme. A la résurrection de Lazare, il est manifesté comme *Fils de Dieu*; lors de son entrée à Jérusalem sur l'ânon d'une ânesse, il est déclaré *Fils de David*. Alors les Grecs viennent à lui, et il dit: L'heure est venue pour que le *Fils de l'homme* soit glorifié; mais il ajoute que, pour récolter les fruits de ce Nom, il faut que le grain de blé tombant en terre meure; puis il envisage la croix, s'y soumet pour la gloire de son Père, et voit la nouvelle et plus glorieuse position qu'il obtient par elle. Un Jésus vivant était le Messie des Juifs, un Sauveur mourant était l'objet d'attraction pour tous les hommes dans le monde.

Nous voyons, en outre, dans les deux premiers caractères de Christ — Fils de Dieu et roi d'Israël — les titres ou la position du Messie sur la terre, mais rejeté, titres donnés par le Psaume 2. Le troisième caractère, celui de Fils de l'homme, est donné par le Psaume 8; il est la conséquence de sa réjection; mais il ne pouvait revêtir ce caractère de Fils de l'homme dans

tout son développement divin qu'en passant par la mort. Sans doute, Christ aurait toujours pu s'en retourner parfait vers son Père, mais alors il serait demeuré seul. Le grain de blé devait mourir pour qu'il prît sa vraie place comme Fils de l'homme.

Ici donc se termine dans l'évangile de Jean le développement de la position et de la personne de Christ comme venu ici-bas. Sa position céleste et ce qui y conduit, commencent maintenant, et cela est expressément déclaré au commencement du chapitre 13. — Son heure était venue pour passer de ce monde au Père. Et nous trouvons alors tout le plan des pensées de Dieu, pensées partiellement révélées dans sa Personne et dans ce qui avait été fait par Lui; puis, en contraste avec cela, nous avons ce qui devait suivre sa glorification, l'envoi du Saint Esprit, et le fait de son retour en gloire, mais pour donner à ses disciples une place dans les demeures célestes.

Chapitre 14. — Le changement qui allait avoir lieu est énoncé au chapitre 13. Après la déclaration du chapitre 14: 1-4, qu'il s'en allait leur préparer une place, on apprend ce qui avait eu lieu, c'est que le Père avait été révélé dans le Fils. Ce qui devait suivre, c'était la venue du Saint Esprit pour nous donner connaissance de notre place.

Ayant présenté, d'après l'Écriture, la grande base des pensées de Dieu quant à ce changement (le chapitre 13 introduisant le moment historique où il l'accomplit), je suivrai le cours des chapitres jusqu'au 17^e, que nous examinerons plus en détail.

Chapitre 15. — Jésus, non pas Israël, était sur la terre le vrai cep, et les disciples, les sarments, étaient déjà nets par la parole. Il les exhorte à demeurer en lui en parlant de l'avenir.

Le chapitre 16 qui fait suite s'occupe de la présence du Saint Esprit, alors entièrement future.

Le chapitre 17 revient au changement qui devait avoir lieu, seulement le Seigneur s'adresse au Père pour son accomplissement. «Père, l'heure est venue; glorifie ton Fils». Il déclare ce qu'il avait fait, regarde à l'avenir pour ses disciples, et cela jusqu'au temps de leur gloire, quand ils seront avec lui en haut. Ces choses avaient déjà été présentées en principe au chapitre 13. Le Fils de l'homme entrait personnellement dans la gloire.

En liaison directe avec cela, je relève une vérité générale, qui est réellement à la base du développement de tous les évangiles. Il était dans les conseils éternels de Dieu que toutes choses fussent placées entre les mains du Fils de l'homme. Toutes choses ont même été créées par lui et pour lui. (Colossiens 1). Comme Fils il fut établi héritier (Hébreux 1), et dans le dessein de Dieu, toutes choses devaient être mises entre les mains de l'homme, selon le Psaume 8, appliqué dans Hébreux 2; 1 Corinthiens 15; et Ephésiens 1, déjà mentionnés. Une partie de ce dessein était qu'il aurait des cohéritiers — quelle riche bénédiction pour nous! — et que la création elle-même serait délivrée de la servitude de la corruption pour jouir de la liberté de la gloire des enfants de Dieu.

Pour le moment, je ne m'occupe que de l'assujettissement de toutes choses à Christ comme Fils de Dieu et Fils de l'homme, quoique, pour nous la place d'entière association avec

le Seigneur soit la plus précieuse partie de ce conseil, sauf la gloire qu'il y trouve lui-même. Il vint ici-bas comme héritier de la promesse, comme semence de David et semence d'Abraham, quant à sa position, mais personnellement comme le révélateur du Père — rejeté, parce que le Père l'était réellement aussi et que les hommes ne supportaient pas la lumière, bien qu'elle vint en amour (Jean 15: 22-24; 3: 19). Mais cela fournit l'occasion de manifester les conseils éternels de Dieu dans le second Homme, par la mort et la rédemption, sans abandonner toutefois la responsabilité de l'homme sous la loi et sous la promesse, ni le gouvernement de Dieu dans ce monde. Il fallait aussi que la croix intervint à cause du péché de l'homme, de sa haine contre Dieu et sa bonté, aussi bien que de l'infraction de la loi, à cause aussi de la gloire de Dieu (Jean 13: 31, 32), afin que les promesses faites à Abraham sans condition, perdue par l'homme qui avait rejeté celui en qui étaient ces promesses, fussent ensuite accomplies dans le second Homme. La croix mit fin à l'histoire du premier homme; par elle le monde était jugé (Jean 12: 31); alors, par la rédemption et par le fait que Dieu fut glorifié en Christ, l'histoire de Dieu commença avec le second Homme dans son nouvel état d'homme ressuscité d'entre les morts. Désormais le péché, la mort, la puissance de Satan, le jugement de Dieu, avaient été traversés et laissés en arrière, et Dieu étant parfaitement glorifié, donnait à l'homme une position et un état qui se trouvaient au delà de toutes ces choses (Jean 13: 31, 32).

Or l'accomplissement des conseils de Dieu quant à la gloire, arrive toujours et doit nécessairement arriver après cette oeuvre. Quant à la Personne du Seigneur, sa compétence et son droit étaient toujours complets; je ne parle pas de cela, mais de l'accomplissement de ces conseils dans son humanité. Ainsi, s'il créa toutes choses, ce qui est vrai, elles furent créées pour lui aussi bien que par lui, mais non pas pour en prendre possession comme homme dans leur état de corruption.

De même, comme Fils, il est héritier de toutes choses (Hébreux 1). Dans ce passage, la gloire qui lui est donnée en est une conséquence. Quant à son droit comme Fils de l'homme, bien qu'il soit personnellement glorifié, le Psaume, nous le voyons en Hébreux 2, n'est pas accompli. Quant à sa part royale sur la terre (Apocalypse 11: 17) nous avons le témoignage qu'il ne l'a pas encore prise en main, comme plusieurs paraboles et d'autres passages nous l'enseignent. Le Psaume 110 aussi est simple et clair sur ce point. Le Fils de David devait s'asseoir comme Seigneur de David à la droite de Dieu jusqu'à ce que le temps fût venu.

Mais notre recherche ne porte pas sur sa compétence et son droit personnels; il s'agit pour nous de ce qui est dit quant à la gloire qui lui a été conférée. J'insiste sur ce que tout est à lui par droit personnel, dès la création, en ajoutant seulement qu'il a dû être un homme, et que les conseils de Dieu quant à sa suprématie étaient identifiés avec sa personne, de sorte que je puis toujours dire que tout est à lui. Il nous reste à examiner quelques déclarations scripturaires quant à l'accomplissement de fait.

Je citerai les passages de l'Écriture qui ont trait au fait que cette gloire lui appartient. Nous lisons en Jean 3: 35: «Le Père aime le Fils, et a mis toutes choses entre ses mains». Ici nous avons son droit personnel (verset 31), et le rejet de son témoignage; *personne* ne le reçoit, bien qu'il vienne d'en haut et parle les paroles de Dieu. Ce que Dieu est dans sa nature est

établi d'abord, puis la relation du Fils avec le Père. C'est le don absolu de toutes choses par le Père au Fils. Les faits sont la croix et le rejet universel de son témoignage, et puis les conseils du Père en amour pour le Fils.

De même, dans le 1^{er} chapitre aux Hébreux, nous voyons que c'est quand il eut fait par lui-même la purification des péchés, qu'il s'est assis à la droite de la majesté dans les hauts lieux comme homme, *étant devenu* comme tel, d'autant plus excellent que les anges, qu'il a hérité d'un nom plus excellent qu'eux. D'abord, son titre, puis la place qu'il a prise ou ce qu'il est devenu comme homme à la suite de la croix.

En Matthieu 11, c'est après son entier rejet et après en avoir pris connaissance dans son coeur, qu'il dit: «Toutes choses m'ont été livrées par mon Père; et personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père; ni personne ne connaît, le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils voudra le révéler». Venez à moi, apprenez de moi. Au chapitre suivant, Israël est rejeté. L'enseignement direct de ce passage est que le rejet de Christ était la preuve de l'état incurable de l'homme, mais conduisait à la révélation des conseils de Dieu jusque-là tenus en réserve, et dans lesquels toutes choses étaient livrées au second homme comme Fils, à celui qui manifestait pleinement le conseil et la grâce de Dieu; ici encore, il est question du Père. Le principe moral de cet enseignement se trouve à la fin de Matthieu 12, et consiste à recevoir la parole du Père. Au chapitre 13, le royaume des cieux est introduit. Au chapitre 16, l'Eglise est introduite; au chapitre 17, le royaume en gloire. Au chapitre 13, à la fin du siècle, le Fils de l'homme exerce sa puissance. Sa place ici-bas est indiquée au chapitre 20: 23. La fin de l'évangile de Matthieu nous présente la controverse finale du Seigneur avec le peuple juif; mais au chapitre 28: 18, il base la mission qu'il donne à ses disciples sur ce que toute autorité lui a été donnée dans le ciel et sur la terre — mission qui n'a jamais été accomplie historiquement dans l'écriture, sauf une allusion qui y est faite à la fin de Marc. Les disciples abandonnèrent à Paul la prédication de l'évangile aux gentils (Galates 2: 7-9). Le changement de position est indiqué en Matthieu 26: 64; «*Dorénavant* vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance, et venant sur les nuées du ciel». A partir de là, ils ne le verraient que dans sa gloire céleste et venant sur les nuées.

La déclaration du Seigneur en Matthieu 11, se retrouve au chapitre 10 de Luc. Le royaume de Dieu s'était approché d'eux, démontré par l'expulsion de la puissance de Satan. Cependant le Seigneur pouvait dire: «Vous n'aurez point achevé de parcourir les villes d'Israël, que le Fils de l'homme ne soit venu» (voyez Luc 12: 50). Il devait mourir pour donner libre cours (pour ainsi dire) au dessein de Dieu en grâce — (voyez 19: 12). Il s'en va pour recevoir un royaume et revenir. Le Seigneur les met à l'épreuve avec la question embarrassante du Fils de David, Seigneur de David.

Mais l'écriture nous fournit encore d'autres lumières sur le moment historique réel de cette gloire et de ce règne, dont l'oeuvre grande et glorieuse de la croix était le fondement moral. «Maintenant», lisons-nous dans Jean 13, après la sortie de Judas, «le Fils de l'homme est glorifié» — c'est l'oeuvre de la croix — «et Dieu est glorifié en lui; et si Dieu est glorifié en

lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même; et incontinent il le glorifiera». Sans attendre qu'il ait une gloire publique et manifestée aux yeux de tous, Dieu le glorifiera maintenant.

La croix donc, dans laquelle toute la gloire morale de Dieu fut manifestée et le Fils de l'homme glorifié en la subissant, telle est la base et le point de départ de la gloire conférée. Il avait possédé éternellement la gloire divine auprès du Père, mais maintenant le Fils de l'homme était glorifié, parce qu'il avait glorifié Dieu parfaitement. Ainsi il est dit: «Celui qui vaincra..., je lui donnerai de s'asseoir avec moi sur mon trône, comme moi aussi, j'ai vaincu et je me suis assis avec mon Père sur son trône». Tel fut le fondement et l'époque (à quarante jours d'intervalle sur la terre) de la glorification personnelle de Christ. Il souffrit et entra dans sa gloire. Les prophètes même avaient parlé des souffrances et des gloires qui suivraient. La différence entre cette gloire et l'exercice de la domination est clairement établie dans l'épître aux Hébreux. L'Apocalypse expose ce sujet en détail. Dans le 10^e aux Hébreux, basé sur le Psaume 110, il nous est dit qu'il s'est assis à la droite de Dieu, attendant jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour le marchepied de ses pieds. De même, en Hébreux 2: «Nous ne voyons pas encore que toutes choses lui soient assujetties; mais nous voyons Jésus, qui a été fait un peu moindre que les anges à cause de la passion de la mort, couronné de gloire et d'honneur». C'est là qu'Etienne le vit, non pas encore assis, car son intercession sur la croix avait suspendu le jugement jusqu'à ce qu'il fut rejeté dans la gloire, comme il l'avait été dans l'humiliation, mais prêt à revenir alors (Actes des Apôtres 3), si les Juifs se repentaient. L'histoire de ce peuple, et en réalité l'histoire de l'homme responsable, était terminée, mais le fondement était posé dans l'oeuvre de Christ, et en justice éternelle, pour que la grâce souveraine pût amener les saints dans la même gloire dans laquelle il apparaîtra.

Toute autorité lui appartient maintenant; le développement et la manifestation de cette autorité sont selon le conseil et la sagesse de Dieu, qui rassemble par grâce les cohéritiers de Christ, pendant qu'il est assis — preuve que son oeuvre est achevée — à la droite de Dieu, jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée. Toute puissance lui appartient maintenant comme homme; il a annulé la puissance de Satan par la mort, quoique pour nous ce dernier ennemi, la mort, ne soit pas encore détruit, mais soit déjà devenu pour nous un gain.

Nous venons de voir dans l'Écriture les droits de la personne de Christ comme Créateur, Fils de Dieu et Fils de l'homme; mais de fait, le péché et la puissance de Satan introduits par l'homme, puis la croix, fondement sur lequel l'homme prend le pouvoir selon Dieu, puis une oeuvre spéciale qui se poursuit et retarde la revendication publique de ce pouvoir, je veux parler du rassemblement des cohéritiers pour être associés à lui en gloire et pour toujours avec lui; enfin quoique le droit lui ait toujours appartenu, une position personnelle en gloire fondée sur la croix, lui appartenant désormais. Maintenant, comme Fils de l'homme, il va prendre et déployer publiquement sa puissance et sa gloire et nous avec lui, et toute langue confessera que Jésus Christ est Seigneur à la gloire de Dieu le Père, toutes choses dans les cieux et sur la terre étant réunies en un sous son autorité. Cette glorification, ainsi que la remise de tout pouvoir à l'homme dans la personne de Christ, est la grande vérité centrale et le grand fait des conseils de Dieu.

Le chrétien ayant pour modèle Christ ici-bas

Philippiens 2 - ME 1892 page 374

Cette épître renferme très peu de doctrine — une simple allusion y est faite au chapitre 3 — mais elle nous présente, d'une manière remarquable, l'expérience d'une vie chrétienne dans la puissance du Saint Esprit. Sous ce rapport, elle est bien précieuse. Qu'il est beau de voir la vie d'en haut déployée ici-bas dans un homme par la puissance de l'Esprit de Dieu! C'est tellement le cas, que le mot «péché» ne se rencontre pas dans cette épître. Lorsque l'apôtre y parle de justification et de justice, ce n'est pas en contraste avec le péché, mais plutôt avec la justice humaine et légale. La chair était là. Au moment même où Paul écrivait aux Philippiens, il avait l'écharde dans la chair pour empêcher la chair d'agir; mais nous voyons en lui un homme qui s'élève au-dessus de la chair et de tous les obstacles, afin que Christ soit magnifié en lui. Ce qu'il devait choisir, de vivre ou de mourir, il ne le savait pas; il aurait préféré déloger, mais par amour pour l'Eglise, il dit: Il te vaut mieux rester, et ainsi, comptant sur Christ et voyant que c'était mieux, il sait qu'il restera. Il savait être dans l'abondance et aussi souffrir les privations; il courait droit vers le but — c'était l'unique chose qu'il eût à faire.

La grâce du chrétien se voit dans le chapitre 2 son énergie, dans le chapitre 3; et l'absence de soucis, dans le chapitre 4; mais tout est par la puissance de l'Esprit de Dieu. Il est bon pour nous d'avoir cela à coeur. Nous sommes l'épître de Christ connue et lue de tous les hommes — une épître écrite, non sur des tables de pierre, mais sur les tables de chair du coeur. Comme chrétiens, nous sommes placés devant le monde comme une lettre de recommandation de Christ. Et cela nous donne la confiance la plus entière et la plus précieuse à l'égard de Dieu; car si nous sommes en la présence du monde pour Dieu, Christ est en la présence de Dieu pour nous. Son oeuvre a parfaitement réglé cette question; à chaque moment, il paraît devant Dieu pour nous.

Nous sommes aimés comme il est aimé. Sous quelque point de vue que nous envisagions la chose, tout est fermement établi selon les conseils de Dieu envers nous en grâce. Nous avons ce trésor dans un pauvre vase de terre, mais notre relation est une chose établie; tout ce qui appartient au vieil homme a pris fin, et tout ce qui appartient à Christ, le nouvel Homme, est devenu positivement notre portion. Non seulement nos dettes sont payées, mais nous serons rendus conformes à l'image de son Fils. Christ a obtenu pour nous la gloire qui est la sienne: «La gloire que tu m'as donnée, moi, je la leur ai donnée». Il s'est donné lui-même sur la croix pour répondre à ce que nous étions, et il a obtenu pour nous tout ce qu'il a. C'est de cette manière que Christ donne — ce n'est pas comme le monde. Quand le monde donne, il n'a plus ce qu'il a donné: Christ ne donne jamais ainsi — il ne donne pas pour ne plus avoir, mais nous introduit dans tout ce qu'il a. Si j'allume une bougie à une autre, la première n'a rien perdu; c'est de cette manière que Christ donne. Je parle de principes précieux, «Je vous donne ma paix...» «afin qu'ils aient ma joie accomplie en eux-mêmes». «Je leur ai donné les

paroles que tu m'as données». «Afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux». Christ est devenu un homme, afin de nous amener comme hommes dans la même gloire que lui. Nous sommes déjà amenés dans cette relation, car le Seigneur a dit: «Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu». S'il s'agit de justice et de sainteté, je suis comme il est; si je regarde à Christ comme au Fils, je suis devant le Père comme un fils; et de même que nous avons porté l'image du terrestre, nous porterons aussi l'image du Céleste.

L'oeuvre qui nous donne droit à ces privilèges est achevée totalement et absolument. L'Esprit nous fait d'abord sentir nos besoins, afin que nous entrions en possession des résultats de l'oeuvre pour nous, mais elle est achevée. Afin que nous voyions clairement le sentier que nous avons à suivre, il faut que nous sachions où il nous a amenés, de même que je ne puis pas réclamer de quelqu'un de se conduire comme mon enfant, s'il ne l'est pas. Il vous faut être dans une relation, avant que vous puissiez avoir la conduite qui convient à cette relation, ou être sous les obligations qui y appartiennent. C'est sur ce point que je désire m'arrêter un peu. «Il vous a réconciliés», non pas conduits à mi-chemin, mais, quant à la relation, amenés à Christ. Cela est tout. En vertu de l'oeuvre de la croix, il a ôté nos péchés, et après avoir accompli cette oeuvre, il s'est assis à la droite de la Majesté dans les cieus. Il a achevé l'oeuvre que le Père lui avait donnée à faire: dans l'épître aux Hébreux, le Saint Esprit fait ressortir le contraste entre l'oeuvre de Christ avec celle des sacrificateurs. Celle-ci n'était jamais achevée, de sorte que jamais ils ne pouvaient s'asseoir.

Nous sommes parfaits quant à la conscience. On confond souvent, par méprise, la perfection quant à notre état avec celle relative à la conscience. Lorsqu'une fois nous avons compris l'oeuvre de Christ, nous sommes parfaits pour ce qui concerne la conscience. En effet, si alors je regarde à Dieu, je ne puis avoir la pensée qu'il m'impute jamais de nouveau le péché; dans ce cas, je ne pourrais avoir la paix avec Dieu. Cela est si vrai qu'il est dit que, si l'oeuvre n'était pas parfaitement accomplie, Christ devrait souffrir encore une fois. Mais il ne peut boire de nouveau cette coupe terrible, dont la seule pensée faisait découler de son front comme des grumeaux de sang. S'il y avait encore un seul péché à ôter (je parle des croyants), Christ devrait souffrir de nouveau, ce qui ne se peut. Dieu l'a placé à sa droite, comme ayant achevé l'oeuvre: «J'ai achevé l'oeuvre que tu m'as donnée à faire; et maintenant glorifie-moi, toi, Père». Il agira sans doute contre ses ennemis, quand il se lèvera pour le jugement, mais s'il est question des croyants, il s'est assis et demeure assis à perpétuité, parce qu'il n'a plus rien à faire. Il va sans dire que je ne parle pas ici de la grâce journalière qu'il exerce envers eux. Tout est accompli, et l'est sous ce double aspect que, le dessein de Dieu étant de nous amener dans la même gloire que son Fils, l'oeuvre de Christ non seulement enlève notre culpabilité, mais acquiert cette gloire pour nous. Nous ne la possédons pas encore; mais l'oeuvre qui nous y donne droit est achevée. Nous sommes oints et scellés de l'Esprit qui est les arrhes de notre héritage. Nous sommes à la louange de la gloire de sa grâce, mais pas encore à la louange de sa gloire. Cela aura lieu, quand il reviendra pour nous introduire dans la gloire que son oeuvre a acquise pour nous lorsqu'il est venu la première fois. Et notre vie se trouve entre ces deux points — la croix et la gloire.

Nous sommes dans ce monde, chers amis, au milieu des tentations, des pièges et des difficultés. Tout ce qui nous entoure tend à nous détourner; mais la puissance de Dieu est en nous. Nous savons que nous sommes enfants de Dieu, bien que le monde ne nous connaisse pas. «Ce que nous serons n'a pas encore été manifesté; nous savons que, quand il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est. Et quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme lui est pur». L'effet pratique de la contemplation de la gloire de Dieu est de nous transformer en la même image.

Quand Moïse descendit de la montagne, les enfants d'Israël craignaient d'arrêter leurs regards sur sa face, parce que la loi requérait d'eux ce qu'ils ne pouvaient donner; mais maintenant j'arrête mes yeux sur la gloire qui l'emporte de beaucoup — la gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ, gloire dont la splendeur est bien plus brillante, et cette gloire dans la face de Christ est le témoignage que tous mes péchés sont ôtés. Celle qui brillait sur la face de Moïse exigeait ce que l'homme aurait dû être comme enfant d'Adam, mais elle venait à l'homme pécheur. Elle demandait la justice et prononçait la malédiction, si la justice manquait. Maintenant, je vois la gloire dans la face de Celui qui a porté mes péchés en son corps sur le bois. Le chrétien voit maintenant l'Homme qui est mort pour ses péchés, placé dans la gloire comme homme, témoin que l'oeuvre est achevée, en témoignage aussi de la place où il nous amène. En attendant, nous avons le témoignage rendu par le Saint Esprit, afin que nos âmes soient parfaitement au clair quant à cela.

Voilà où le croyant est placé, reposant avec une entière confiance sur l'efficacité de l'oeuvre de Christ, et, d'un autre côté, attendant du ciel le Fils de Dieu, ayant été converti pour cela: «Vous donc, soyez semblables à des hommes qui attendent leur Maître». Demeurer en cela est la liberté parfaite, car où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté.

Ici, au chapitre 2, nous avons l'expérience propre d'un chrétien conduit par l'Esprit de Dieu. Au chapitre 3, nous voyons, quant à sa marche, un chrétien qui a été saisi par Christ pour cela, comme en 2 Corinthiens 5: «Celui qui nous a formés à cela même», et il n'a pas seulement ôté nos péchés, mais nous a formés pour cela même. Le chrétien voit devant lui Christ dans la gloire (Paul l'avait vu réellement là), et c'est là ce qu'il va atteindre. «Je fais une chose... je cours droit au but pour le prix de l'appel céleste de Dieu dans le Christ Jésus». Ce qu'il voulait, c'était de gagner Christ. Il n'y était pas encore parvenu; il n'avait pas atteint la gloire; mais courir au but était la seule chose qu'il faisait dans le monde: toute sa vie était cela.

D'un autre côté, au chapitre 2, Christ est considéré, non comme allant dans la gloire, mais comme descendant jusqu'à la croix, et là nous voyons la grâce qui le caractérise. C'est par là que sont gagnés nos coeurs et nos affections, et que nous sommes formés à la ressemblance de

382

sa grâce. Nous avons ainsi les deux grandes choses qui gouvernent le chrétien: la gloire qui est devant lui, et la grâce qui lui a été montrée.

Un mot sur les versets 12 et 13: «Non seulement comme en ma présence... travaillez à votre propre salut avec crainte et tremblement». Souvent on emploie ces dernières expressions pour jeter un doute sur nos relations avec Dieu. Ce n'est cependant pas à l'égard de cela que nous avons à craindre. Mais nous sommes au milieu des tentations, de toutes les choses autour de nous, de la puissance de Satan tendant à nous distraire et à détourner le coeur de Christ. L'apôtre, maintenant qu'il est absent, insiste auprès d'eux sur la nécessité de prendre garde. Il avait travaillé pour eux tandis qu'il était présent, et avait rencontré et déjoué la ruse de l'ennemi par la sagesse et la puissance apostoliques; mais quand il leur écrivait, il était en prison. C'est donc comme s'il leur disait: «Maintenant, il vous faut combattre pour vous-mêmes»; mais cela est en contraste avec son combat pour eux, et ils devaient le faire parce que *Dieu* opérait en eux. Le contraste n'est pas entre Dieu et l'homme travaillant, mais entre Paul et les Philippiens. C'est Dieu qui opérait en eux quand Paul était présent, et avaient-ils perdu Paul, c'était toujours Dieu qui continuait à opérer en eux.

Quelle chose solennelle pour nous, chers amis, si nous avons le sentiment que nous sommes laissés ici-bas pour poursuivre notre sentier vers la gloire, en luttant contre Satan et toutes les difficultés du chemin! C'est suffisant pour nous rendre sérieux. Un faux pas me fait tomber dans les pièges de Satan. Je dois être sérieux; j'ai la promesse d'être gardé, mais il me faut fuir toute légèreté.

J'ai parlé de l'oeuvre accomplie; mais il y a une autre chose qui nous exerce. Jusqu'où, si nous regardons à la chair, pouvons-nous dire que nous en avons fini avec elle? C'est là que vient la difficulté pratique, si nous désirons sérieusement marcher en communion avec le Père et le Fils. Je ne devrais jamais marcher selon la chair. L'existence de la chair ne me donne pas une mauvaise conscience, mais j'ai une mauvaise conscience si je laisse agir la chair. Si je me permets même une seule mauvaise pensée, la communion est interrompue. Ce n'est pas qu'en fait la chair n'existe plus; ce n'est pas qu'il n'y ait plus rien en nous que Satan ne puisse tenter, mais il y a en nous une puissance pour ne pas la laisser agir. La chair n'est pas changée. La Parole est aussi claire qu'elle peut l'être quant à ce qu'est la chair. Laisse à elle-même, elle devient si mauvaise que Dieu dut détruire le monde. Noé, sauvé hors du monde détruit par le déluge, s'enivre. La loi est donnée, et la chair ne se soumet pas à elle. Christ vient en grâce et la chair le crucifie. L'Esprit Saint est donné, et la chair convoite contre lui, et nous trouvons le cas d'un homme ravi au troisième ciel et que la chair est prête à enorgueillir. La chair ne peut être corrigée, mais Paul a une écharde mise dans sa chair afin qu'il ne s'élève point. Mais il n'y a aucune raison pour que je la laisse jamais agir; elle ne le doit point.

L'Écriture ne dit pas que nous devrions être conformes à l'image de Christ ici-bas, mais elle dit que nous avons à marcher comme lui-même a marché. Le lieu de la conformité à Christ est la gloire, et «celui qui a cette espérance en lui se purifie comme lui est pur», c'est-à-dire qu'il n'est pas pur: il n'a pas atteint le but. La gloire est la place où je serai semblable à Christ. Il l'a obtenue pour moi, et mes regards se portant vers lui par la foi, je suis transformé en la même image de gloire en gloire comme par le Seigneur, l'Esprit».

Voici la grande vérité que l'Écriture me donne, c'est que, non seulement Christ est mort pour mes péchés, mais que je suis mort avec Christ. Dans la première partie de l'épître aux Romains, il est toujours question des péchés; on y trouve la grande vérité de la substitution de Christ à notre place sur la croix — portant nos péchés en son corps sur le bois, livré pour nos offenses. Dans la partie qui suit, il s'agit, non des péchés, mais du péché — non du fruit, mais de l'arbre, et nous sommes déclarés n'être pas dans la chair, si l'Esprit de Christ est en nous.

Je ne vis plus de la vie d'Adam, mais de la vie de Christ, et là gît toute la différence pour le chrétien. Mais ce n'est pas seulement que j'ai une nouvelle vie comme vivifié par Christ, la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'ayant affranchi de la loi du péché et de la mort; ce n'est pas seulement qu'il a été crucifié pour moi, de sorte que ma culpabilité est ôtée, mais je suis crucifié avec Christ.

Dans l'épître aux Colossiens, nous lisons: «Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu». Nous sommes donc morts dans ce monde: c'est la déclaration de Dieu quant à notre état comme chrétiens. Dans les Romains, il est écrit: «Sachant ceci, que notre vieil homme a été crucifié avec Christ, afin que le corps du péché soit annulé». «En ce qu'il est mort, il est mort une fois pour toutes au péché... De même vous aussi, tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu (non en Adam, mais) par (ou dans) le Christ Jésus». C'est l'appréciation de la foi quant à cette vérité, et en elle se trouve la réelle délivrance, l'affranchissement de l'esclavage du péché. «Il n'y a pas de condamnation» — il n'est pas dit pour ceux dont Christ a porté les péchés — mais «pour ceux qui sont dans le Christ Jésus». Dieu a condamné le péché dans la chair; il ne le pardonne pas; il l'a condamné. Si je prends la loi, elle me condamne; mais Christ, me condamne-t-il? Non; car il a subi la condamnation pour moi, et en lui Dieu a condamné le péché dans la chair, et je me tiens pour mort, parce que c'est dans la mort qu'il l'a fait. La mort de Christ, comme toute son oeuvre, est valable pour moi et c'est pourquoi je me tiens moi-même pour mort. En 2 Corinthiens, nous avons la mise en pratique de cette vérité: «Portant toujours partout dans le corps la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps». L'apôtre parle ensuite des exercices que Dieu envoie pour notre bien, pour éprouver cette réalisation en nous de la mort et la rendre effective. «Nous sommes toujours livrés à la mort, etc.». Nous manquons tous, faute de vigilance, mais c'est ce que notre vie devrait être.

Supposez que j'aie dans ma maison un homme qui cherche toujours à commettre quelque méfait. Je ne puis pas le mettre à la porte, mais si je l'enferme, il ne pourra plus faire de mal. Il n'est pas changé, mais je suis libre dans la maison. Si je laisse ouverte la porte du lieu où il est enfermé, il fera de nouveau du mal; mais nous devons le tenir enfermé, c'est ce que Dieu nous appelle à faire. Le monde ne veut rien de cela; il veut amender et améliorer l'homme; cultiver le vieil homme, comme s'il pouvait produire de bon fruit, parce que le monde ne voit pas combien il est mauvais. Le monde veut le déchausser et y mettre du fumier; c'est ce qui a été tenté, mais en vain. Dieu le coupe et nous greffe en Christ. Cette mise de côté et cette condamnation du vieil homme a été faite à la croix de Christ, non point que Christ

eût aucun péché, mais c'est comme fait péché pour nous. Et je sais, non seulement que mes péchés ont été effacés, mais que j'ai été crucifié avec Christ, et que ma vie est cachée avec lui en Dieu. Et c'est en cela que je trouve la puissance, si je le porte dans mon coeur. Supposez qu'en réalité nous nous tenions pour morts, Satan peut-il tenter un homme mort? Mais pour cela, il ne faut pas être comme quelqu'un qui endosse l'armure quand le danger est là: mais vivant avec Christ, j'ai le coeur rempli de lui.

Une femme qui aurait appris que son enfant a été tué ou blessé à l'autre bout de la ville, penserait-elle en courant vers lui à ce qu'elle voit dans les boutiques devant lesquelles elle passe? Non; à peine aurait-elle assez de sentiment pour trouver sa route. Si, de la même manière, vos coeurs étaient fixés sur Christ, les neuf dixièmes des tentations qui vous assaillent n'auraient aucune prise. Vos pensées seraient autre part, et les choses extérieures n'auraient d'autre effet que de faire sortir la douceur, comme cela avait lieu chez Christ; car nous ne sommes jamais tentés au delà de ce que nous pouvons supporter.

Si les saints sont sérieux, ils ont à réaliser, non seulement le fait que leurs péchés sont ôtés, mais qu'ils sont morts avec Christ; c'est ce qui délivre de la puissance du péché.

Nous voyons, au chapitre 3, un chrétien qui n'a qu'un objet. Sachant que Christ l'a saisi pour la gloire, son coeur court après Christ. Je ne dois pas avoir d'autre but, bien que je puisse avoir plusieurs choses à faire. Christ est «en tous» la puissance de vie, et il est «tout» comme objet de cette vie. Il est tout et en tous (voir Colossiens 3: 11). Cela est encore résumé à la fin du chapitre 2 aux Galates: «Je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi», voilà la vie; puis vient l'objet: «Je vis dans la foi au Fils de Dieu»; et ensuite le sentiment de son amour parfait: «Qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi». Le coeur est fixé sur lui et le suit de près.

Il y a une autre chose — c'est l'esprit et le caractère dans lesquels nous avons à marcher ici-bas, et c'est ce que nous voyons en Christ descendant sur la terre. Lorsque j'ai saisi la position bénie qui m'appartient, que Christ est ma vie, que j'ai une sainte hardiesse pour m'approcher de Dieu, même que je suis assis dans les lieux célestes en Christ, alors (chose merveilleuse, je l'avoue), la place à laquelle comme chrétien je suis appelé, c'est de sortir de devant Dieu et d'être, dans le monde, une épître de Christ. Je me glorifie en Dieu, j'ai saisi la bénédiction de savoir ce qu'il est, et, en communion avec lui, je sors dans le monde pour manifester son caractère. C'est le chapitre 2.

Dois-je marcher comme Christ a marché? Tout chrétien reconnaîtra qu'il a à suivre ces paroles: «Qu'il y ait donc en vous cette pensée qui a été aussi dans le Christ Jésus». Supposez que mon âme ait goûté cet amour parfait, et il est bon de nous le rappeler, l'amour de Dieu versé dans nos coeurs, et que je sache, que j'aie la conscience ici-bas, que nous sommes aimés du Père comme Jésus a été aimé, quelle sera ma pensée? Si je connais réellement Dieu comme révélé ainsi en Christ, qu'est-ce que je crois de lui? Qu'est-ce qui a mis au coeur de Dieu d'envoyer Christ ici-bas? Il savait comment il serait traité? Qu'a fait le monde? Il n'a pas voulu le recevoir lorsqu'il vint. Tout est sorti du propre coeur de Dieu. L'amour parfait dans son coeur, voilà l'unique origine de toute bénédiction. Quel caractère cet amour a-t-il pris en

Christ? Est-il resté au ciel, disant aux hommes: «Que votre conduite soit pure et puis montez ici?» Non; nous le savons tous. Mais lui qui, en forme de Dieu, dans la même gloire, ne regardait pas comme un objet à ravir d'être égal à Dieu (remarquez le contraste avec le premier Adam), lui s'est anéanti; et qu'est-ce qui l'a porté à cela? L'amour le plus pur, l'amour venant pour servir.

Car Christ a pris la forme d'esclave, et a été fait à la ressemblance des hommes. Il s'est dépouillé lui-même de toute sa gloire — le contraire tout à fait du premier Adam. L'amour divin est venu pour servir; chose nouvelle pour Dieu, la seule chose nouvelle. Et c'est là ce que j'apprends. Je connais cet amour; je sais que je suis fait la justice de Dieu, en Christ, de sorte que je subsiste devant Dieu, et ensuite je sors vers le monde pour manifester son caractère. J'ai appris l'amour, et maintenant j'ai à le montrer: «Soyez imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants». Vous êtes des enfants, tout est réglé de ce côté. Maintenant, vous allez et vous vous donnez vous-mêmes comme Christ l'a fait, lui en qui cet amour est connu, lui qui s'est livré pour nous en sacrifice à Dieu. L'esprit d'amour est toujours l'humilité, parce que l'amour se fait toujours serviteur. J'ai saisi la grâce qui a amené Christ ici-bas. Sans doute qu'il nous est difficile de nous humilier; je sais cela, chers amis. Lui, repoussé, s'en alla «à un autre village». Il montrait ainsi sa parfaite douceur et son humilité, mais agir ainsi éprouve l'homme — quelques-uns plus que d'autres. Mais du moment que l'amour parfait est manifesté, on le voit prendre la place la plus humble pour servir les autres. Paul endurait tout pour l'amour des élus, afin qu'ils obtinssent le salut qui est dans le Christ Jésus, avec la gloire éternelle.

Et ici je trouve ce qui est entièrement au delà de la loi. Celle-ci me dit d'aimer les autres comme moi-même; la grâce me dit de me donner entièrement pour mon prochain ou pour quiconque. Dieu ne vous a-t-il pas pardonné? Allez et pardonnez à vos ennemis. N'est-il pas bon envers les ingrats et les méchants? Allez et faites de même. Cela met à l'épreuve toutes les fibres de notre coeur, tout l'orgueil, la vanité et l'égoïsme qui sont en nous; car nous aimons faire notre propre volonté. «Il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort»; il est descendu si bas qu'il ne pouvait s'abaisser davantage: «Jusqu'à la mort de la croix». Mais alors «Dieu l'a haut élevé». Il a été le premier grand exemple de cette vérité: «Celui qui s'abaisse sera élevé».

Que son nom soit béni! Il ne cessera jamais son service; c'est ce qu'il nous montre, et ce en quoi il veut que nos coeurs voient la perfection de sa grâce. C'est ce qu'il fait en Jean 13. Il avait été serviteur des siens ici-bas, et l'on pouvait penser que son service avait pris fin. Mais non. Il dit: Je ne puis rester avec vous, mais je veux vous avoir avec moi. — «Si je ne te lave, tu n'as point de part avec moi». Il accomplit l'oeuvre d'un esclave; c'est ce qu'il fait maintenant. Dans notre chemin à travers le monde, nous ramassons quelque souillure — il n'y a point d'excuse pour cela — mais Christ est là-haut, l'Avocat auprès du Père. Et même quand la gloire sera venue pour les siens, «il se ceindra et s'avançant, il les servira». Il sera là, pour leur dispenser lui-même la bénédiction. Nos coeurs ont besoin d'apprendre les perfections de cet amour qui l'a porté à descendre toujours et toujours plus bas, jusqu'à ne pouvoir s'abaisser davantage.

Désirons-nous marcher dans ce sentier? Personne ne peut nier que nous le devons, mais sommes-nous disposés à le faire? Nos coeurs seraient-ils heureux d'avoir la puissance de cette grâce qui, tenant la chair pour morte, peut dire: Me voici dans la puissance de cet amour pour marcher comme le serviteur de chacun? Nous devons estimer les autres comme meilleurs que nous-mêmes. Si mon coeur est rempli de Christ, je me juge moi-même pour tout ce qui n'est pas conforme à Christ, je juge le mal en moi, parce que je vois le bien parfait en Christ. Mais qu'est-ce que je vois chez mon frère? Je vois Christ en lui. L'effet produit en étant rempli de Christ est de me faire penser peu à moi-même et beaucoup à mon frère. Il n'y a point de réelle difficulté, si Christ remplit le coeur.

«Faites toutes choses sans murmures, etc.». Prenez chaque partie de ce passage, et vous y trouverez ce que Christ a été ici-bas. Il était sans reproche et pur, le Fils de Dieu, irréprochable au milieu de ce monde méchant; il était la lumière du monde, et la Parole de vie.

Si je tiens la chair pour morte, la vie seule de Christ sera manifestée. Et s'il en était ainsi, nous serions une sorte de gens merveilleusement bénis! A celui qui a, il sera donné davantage. Si je me livre à Dieu comme d'entre les morts étant fait vivant, je porterai ici-bas du fruit dans la sainteté, et j'aurai plus tard plénitude de bénédiction.

Chers amis, je voudrais vous le demander: Avez-vous le dessein d'être des chrétiens? Voulez-vous vous livrer à Dieu comme n'ayant plus aucune volonté propre? Il y a en Christ la puissance, non pour dire: «Je suis pur», mais pour me purifier moi-même, en ayant toujours mes yeux arrêtés sur lui.

L'effet produit par la vue de Christ dans la gloire

Philippiens 3 - ME 1892 page 407

Le chrétien peut être envisagé à deux points de vue: le premier, selon les conseils et les pensées de Dieu, et selon l'efficacité de l'oeuvre de Christ. Comme tel, «par une seule offrande» — celle de Christ — il est «rendu parfait à perpétuité» il est agréable à Dieu, en Christ lui-même; tout ce qui était contre lui est aboli; il est délivré complètement et pour toujours de son ancienne condition en Adam; retiré de cette condition, il est placé dans l'acceptation de Christ lui-même: c'est la grâce dans laquelle nous nous trouvons. Mais il y a évidemment un autre aspect sous lequel le chrétien est vu; c'est celui de sa marche dans le monde.

Elle nous est présentée de deux manières l'une dans l'épître aux Philippiens, l'autre dans celle aux Hébreux. Dans cette dernière, elle est considérée en rapport avec la grâce que Christ nous obtient comme sacrificateur dans le ciel. Ce n'est pas l'opération de l'Esprit en nous, mais l'oeuvre de Christ pour nous, et la grâce qui nous aide au temps du besoin. Mais si, dans l'épître aux Hébreux, nous voyons le chrétien ici-bas dans la faiblesse, ayant besoin de secours et l'obtenant, l'épître aux Philippiens nous le montre ici-bas aussi, mais avec l'énergie et la puissance de l'Esprit de Dieu opérant en lui. Nous avons à passer à travers le monde, et il y a des difficultés dans notre sentier, des tentations pour nous détourner; mais celui qui marche dans la puissance de l'Esprit de Dieu, s'élève au-dessus de toutes les difficultés au milieu desquelles il se trouve. Dans l'épître aux Philippiens ressort la puissance de l'Esprit de Dieu agissant dans notre marche en suivant le droit sentier. Le résultat est une personne entièrement au-dessus de tout: quelqu'un qui peut «se réjouir toujours dans le Seigneur». Il faut nous rappeler qu'au moment où Paul écrivait cette épître, il était en prison depuis quatre années, et qu'il en avait passé deux enchaîné à un soldat, et, ce qui était encore beaucoup plus éprouvant pour lui, son activité comme apôtre était arrêtée; elle avait entièrement pris fin. Il aurait pu se blâmer lui-même d'être allé à Jérusalem, et d'avoir fait telle ou telle autre chose, mais non: il s'élève au-dessus de tout. C'est aussi un fait remarquable que, dans cette épître, Paul ne nomme jamais le péché, ni la chair non plus, excepté pour dire qu'il n'a pas de confiance en elle, en mettant en garde contre sa religiosité. C'est une marche simplement dans la puissance de l'Esprit. Dans le chapitre précédent, vous voyez la grâce manifestée dans la marche, mais dans celui-ci c'est l'énergie dans la course chrétienne, la pleine énergie du chrétien traversant ce monde. L'apôtre ne parle pas ici de la croix comme abolissant le péché; elle a un autre caractère: elle est envisagée au point de vue pratique; c'est «être crucifié au monde». Nous avons ainsi, dans cette épître, le livre de expérience du chrétien sur la terre, selon la puissance de l'Esprit.

Emprisonné comme il l'était, de sorte qu'il ne pouvait être actif dans l'oeuvre, Paul cependant dit: «Tout me tournera à salut»; tout sera pour le bien, et je puis me réjouir

toujours dans le Seigneur. Cela a une grande force, si nous nous rappelons dans quelles circonstances il se trouvait lorsqu'il parlait ainsi. Il regarde en arrière, et met en contraste sa propre course avec la conduite de ceux qui avaient fait profession de christianisme, mais marchaient cependant avec le monde.

Considérons d'abord le caractère de l'énergie avec laquelle l'apôtre poursuivait cette course. Il dit qu'il n'a pas encore atteint le but, qu'il n'est pas encore parvenu à la perfection. Il parle ainsi, parce qu'il regarde à son état. Il nous faut voir ce qu'il entend par là. En premier lieu, il n'a absolument aucune pensée relativement à sa propre justice. Il avait eu une certaine justice, une justice dont il s'était glorifié, et qui dépendait toute de lui-même: «Quant à la justice qui est par la loi, étant sans reproche». Mais du moment qu'il avait vu le caractère spirituel de la loi, c'en était fait. Tout ce dans quoi la chair pouvait avoir confiance, était passé pour lui. Nous savons tous comment, lorsqu'il poursuivait avec impétuosité sa carrière, le Seigneur le rencontra. Il découvrit alors que tout ce qui avait été un gain pour lui, tout ce dont il s'était glorifié, n'avait servi qu'à le mettre en inimitié ouverte avec Dieu. Toute sa science, toute son énergie de caractère, n'avaient été employées que pour s'efforcer d'anéantir le nom de Christ. Il n'était pas question ici de ses péchés; c'était le fait que tout ce qu'il avait estimé comme bon avait disparu, que sa conscience avait pris une mauvaise direction, que sa justice selon la loi n'avait aucune valeur. Là, sur le chemin de Damas, revêtu d'une autorité qu'il tenait du souverain sacrificateur, il se trouve en présence de Christ, et en inimitié ouverte contre lui, et, dans cette présence, tout ce qu'il était comme homme religieux, «sans reproche» — extérieurement, sans doute, car il se reconnaît lui-même comme le premier des pécheurs — tout ce dont lui, Saul, pouvait se revêtir extérieurement, était mis en pièces, et il reste dans l'obscurité trois jours, pendant lesquels il passe dans son âme à travers ce que cette terrible révélation lui avait découvert. L'effet pratique de cette apparition de Christ en gloire, fut de renverser de la manière la plus puissante tout ce qui était de l'homme.

La première chose dont nous avons besoin comme pécheurs, et que nous obtenons par la croix du Seigneur Jésus, c'est «la rédemption par son sang, le pardon des péchés», mais ici, ce n'étaient pas les péchés, c'était la justice qui était mise de côté. C'en était entièrement fait de tout ce qu'il avait estimé le faire subsister devant Dieu. Ce qu'est l'homme dans son meilleur état avait été rendu manifeste de la manière la plus forte dans sa propre expérience: le pharisien avec sa droiture, son honnêteté, son observation de la loi, n'était rien qu'inimitié contre Dieu. Il ne s'agissait pas seulement de manquements — ce n'était pas la chose — mais tout ce qu'est l'homme, tout ce qu'il est moralement, était manifesté devant Dieu et tombait à terre. C'était la fin du premier homme, et cela, non comme doctrine, mais pratiquement; car nous devons, pour que ce soit une réalité, apprendre chaque chose dans nos propres consciences. C'était la totale et entière condamnation de l'homme dans la chair sous son meilleur aspect. L'homme le plus excellent dans le monde était le premier des pécheurs; le meilleur que l'homme puisse être.

C'est une vérité qu'évidemment nous pouvons apprendre de différentes manières, soit en nous voyant nous-mêmes comme des pécheurs en rébellion ouverte contre Dieu, soit en

découvrant que ce que nous estimons le meilleur en nous est absolument sans valeur devant lui. L'innocence n'est plus; l'homme a perdu le paradis et tout est fini de ce côté. Il n'y a plus d'accès pour lui à l'arbre de vie; depuis ce moment, ou bien l'homme doit être étranger à Dieu, et ennemi quant à ses pensées par ses mauvaises oeuvres, ou bien il doit avoir une place céleste auprès de Dieu. Sur la route de Damas, Saul rencontre l'Homme dans la gloire; il est jugé dans sa conscience et voit qu'il est un ennemi déclaré de Dieu. Il nous est aisé de voir que Dieu doit juger nos péchés, mais nous ne voyons pas tout d'abord que la pensée et les affections de la chair sont inimitié contre lui. Mais ici, nous voyons la fin de Saul, et de tout ce que la chair était dans ce monde — ce monde qui n'était pas le paradis, et n'était certainement pas le ciel — ce monde dans lequel les choses bonnes n'avaient point de valeur aux yeux de Dieu, et où certainement les péchés ne servaient à rien.

Extérieurement, Saul était l'homme le plus excellent que l'on pût trouver — comme l'homme peut être — juste, religieux et consciencieux; et cependant il était un ennemi déclaré de Dieu. Il n'y avait rien à trouver là, dans ce qu'il était en lui-même; alors il regarde en dehors de ce monde et voit Christ dans la gloire. Il le voit là où il est, et l'effet produit est que le vieil homme est entièrement jugé; il y en a un nouveau dans le ciel. Tout ce que Paul était a pris fin. Ce n'était pas une question de péchés, mais de justice. Dans un autre endroit, il dit: «Je n'aurais pas connu le péché, si ce n'eût été par la loi». Supposons qu'il y eût une justice selon la loi, personne n'y aurait atteint, excepté le Seigneur; mais même si Paul eût pu y atteindre, maintenant il ne l'aurait pas voulue, car, dit-il, j'en ai une autre, «la justice qui est de Dieu». La loi demandait de l'homme la justice envers Dieu, mais tout cela, Paul l'avait abandonné; du reste, personne n'a pu arriver à la posséder. Il dit: «N'ayant pas ma justice qui est de la loi»; il ne dit pas: «N'ayant pas mes péchés». Il va beaucoup plus loin, et j'insiste là-dessus — théoriquement, il était un homme sans reproche, mais il ne veut plus rien de cela. Toute la position, la place et la condition tout entière du premier homme est une chose jugée dans son âme, et un autre Homme, Christ dans la gloire, sera pour lui maintenant ce qu'il était. La condition du premier homme a été manifestée par la révélation du second Homme, et c'est celui-ci que Paul suit. Nous voyons donc tout le fondement et la position de la justice légale balayés et jetés loin. Personne ne l'avait cette justice, cela est certain; mais c'était le terrain sur lequel il était; à présent il dit: Je ne veux plus du tout avoir ma propre justice — j'en ai une autre.

Vous ne pouvez avoir les deux devant Dieu. Voir cela met de côté mille choses flottant dans le monde. De nos jours, on voit des personnes qui veulent arriver à la perfection. «Je ne veux plus pécher», disent-elles. C'est très bien: elles n'ont pas le droit de continuer à pécher. Mais Dieu ne me remerciera pas pour ma justice, quand je me revêts d'une robe adamique, car j'ai une chose tout à fait différente en Christ. Paul, dans les Philippiens, ne parle pas de sa position en Christ. Il ne dit pas: «Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus», mais il parle de la condition d'âme de ceux qui possèdent cette position «d'aucune condamnation». La condition d'âme de Paul était que la révélation de Jésus Christ avait mis de côté en lui tout ce qui était de lui-même. Ce qu'il possédait, c'était la

justice de Dieu, et cette justice ne va pas de l'homme à Dieu, mais de Dieu à l'homme. Quand est-ce que le fils prodigue a la plus belle robe? Quand le Père l'en revêt. «Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien», dit Paul. La nature tout entière, le caractère et la qualité de la chair, est une chose jugée. Mais remarquez que, lorsque Christ lui est ainsi révélé, son esprit, son coeur et ses désirs ne sont jamais satisfaits avant de l'avoir atteint, et quel en est le résultat? C'en est fait de toute votre perfection. L'apôtre dit: La gloire que j'ai vue près de Damas, voilà ce qu'il me faut. Ce n'était plus le jugement du vieil homme; c'était l'espérance de l'homme nouveau.

Christ dit à Paul: «Je suis Jésus de Nazareth». Il n'y avait plus aucune question à cet égard. Cet Homme était là, dans la gloire — le fils du charpentier — Celui que les Juifs avaient rejeté. Tous ceux qui sont avec Paul tombent à terre en voyant la splendeur de cette lumière, qui brillait du ciel, bien qu'ils ne comprissent pas ce qu'elle signifiait. Dans cette lumière, Saul de Tarse fut totalement et entièrement condamné; c'en fut fait de lui: Christ prit la place de tout. Tout ce qu'il avait estimé un gain n'était plus rien. Supposons qu'il s'agît de sa science — pour qui en était le gain? Pour Paul et non pour Christ. C'était seulement édifier, meubler, orner et faire valoir cette chose vieille, qui avait été jugée comme étant inimitié contre Dieu.

Et il ne dit pas seulement: «*j'ai regardé* comme une perte»; il a continué sa route avec Christ, et il ajoute: «*Je regarde* comme une perte»; c'est une chose actuelle. Tout ce que j'ai estimé comme excellent — justice, connaissances, naissance, tout — «je le regarde comme des ordures», car j'ai vu Christ et je le désire; je compte pour néant les choses de ce monde. Il s'est révélé à moi en grâce; il m'a montré son amour au-dessus de toute mon inimitié, et maintenant il faut que je le gagne, que je le possède lui. Paul était un homme dont la course entière et la carrière avaient pour but un seul objet qui était devant lui. C'est cet objet qui caractérise notre course et lui donne son caractère moral. Paul marchait après Christ. Demandons-nous: Est-ce ainsi que je suivrai Christ? Est-ce là ce qui me gouverne? Je ne dis pas que nous ne puissions être distraits, mais est-il, lui, Christ, l'objet après lequel nous courons? Nous ne pouvons avoir deux objets en même temps. Y a-t-il eu une révélation de Christ à nos coeurs telle, que nous l'ayons pour unique objet devant nous?

C'est une chose courante en quelques endroits de parler d'une «vie supérieure», et hélas! il n'est que trop vrai que beaucoup de chrétiens suivent le monde, mais je voudrais demander: Qu'est la vraie vie chrétienne? C'est, sans aucun doute, une «vie supérieure», car notre appel est «céleste» ou «en haut». Il est cela et rien d'autre. Je n'ai d'appel à quoi que ce soit ici-bas, dans ce monde. Selon la parole de Dieu, il n'y a aucun appel pour le chrétien, sauf à un Christ ressuscité et glorifié. Ce qui est placé devant nous, c'est Christ dans la gloire; nous allons lui être semblables, et vous ne pouvez avoir un vrai objet si ce n'est Christ glorifié, parce que c'est le seul Christ. Christ ici-bas est un modèle pour notre marche, mais ce n'est pas maintenant le Christ que nous avons à saisir. Je ne puis pas gagner Christ dans ce monde, parce que là il n'y a pas de Christ à gagner. Le tenter, c'est abaisser la mesure de la sainteté, et au lieu d'être une «vie chrétienne supérieure», c'est une vie moins élevée. C'est l'espérance d'être semblable à Christ dans la gloire qui fait que l'on «se purifie comme lui est pur». L'objet que j'ai devant

mon âme dans cette course dont parle Paul — «je cours droit au but» — est Christ glorifié, et lui seulement. C'est là ce que je vais atteindre. Je vais être semblable au Christ que j'ai vu, est la pensée de l'apôtre. A chaque pas que Paul faisait, il était plus près de lui, mais il ne l'avait pas atteint. Il n'aurait atteint le but, Christ, que dans son corps glorifié. Il n'y a pas d'autre Christ vers lequel nous ayons à courir ou que nous ayons à gagner. Ce n'est pas que nos affections n'aient à s'attacher à lui dans son humiliation, mais c'est un Christ glorifié seulement qui est l'objet de nos coeurs. Je puis être au ciel maintenant en esprit, et être heureux là avec lui, mais je ne l'atteindrai jamais, je ne l'aurai jamais gagné, jusqu'à ce que je sois avec lui dans la gloire. C'est alors que j'aurai gagné Christ.

Quand tout ce qu'était Paul eut été jugé, ce fait, l'amena dans toutes sortes de difficultés. Par exemple, au moment où il écrivait, il était sur le point de passer en jugement et il y allait de sa vie; mais il en avait fini avec Paul — il portait en lui-même la sentence de mort (2 Corinthiens 1: 9). Plusieurs ne le réalisent pas comme lui, peut-être même ne trouverait-on personne; mais la conséquence pour lui était de porter «toujours partout dans le corps la mort de Jésus», de sorte que la vie de Jésus était manifestée dans son corps. Il avait la sentence de mort en lui-même, afin qu'il n'eût pas confiance en lui-même, mais en Dieu qui ressuscite les morts. C'est comme s'il disait: Le Dieu que je connais a ressuscité Christ d'entre les morts; par conséquent, je n'ai peur ni de la mort, ni de comparaître pour être jugé, ni de quoi que ce soit que j'aie à rencontrer sur la route: je puis me glorifier en toutes ces choses.

Nous ne trouvons pas ici seulement la patience et l'espérance, comme dans l'épître aux Romains, mais c'est «la communion de ses souffrances». Nous sommes toujours appelés à souffrir avec Christ ici-bas. Nous savons à peine ce que c'est que souffrir pour l'amour de lui — peut-être ici et là avons-nous une petite épreuve; mais nous savons ce que c'est que souffrir avec lui, car nous ne pouvons traverser ce monde de péché et de douleur, sans souffrir en principe ce que le coeur de Christ a souffert. Nous pouvons nous réjouir dans les saints lorsqu'ils marchent bien, mais il n'y a rien d'autre dans le monde pour réjouir le coeur. C'est ce monde qui a crucifié Christ — à part les pauvres pécheurs auxquels il faut parler, c'est tout ce que le chrétien voit dans le monde.

«Si en quelque manière que ce soit je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts». Cela n'implique pas le doute; mais Paul veut dire: Même si je rencontre la mort sur la route, je passerai à travers; et, si je meurs, je lui serai rendu semblable. Vous voyez ici l'apôtre ayant les regards arrêtés sur un objet — Christ dans la gloire et rien d'autre; il veut souffrir avec Christ coûte que coûte, au prix de sa vie même, pourvu seulement qu'il atteigne cette place — une part dans la première résurrection; car il regarde ici à la résurrection non comme à notre position, mais comme à un objet à atteindre. Je puis avoir à fouler un sentier pénible, mais je trouve en chemin du rafraîchissement: c'est le sentier que Christ a parcouru.

«Non que j'aie déjà reçu le prix, ou que je sois déjà parvenu à la perfection; mais je poursuis». C'est l'activité de la vie. En ces jours où de tous côtés on abandonne le christianisme, il est bon de savoir ce qu'il est. Le christianisme est la paix parfaite et la réconciliation, avec Dieu. Nous sommes rendus parfaits à perpétuité devant lui, et quant au

sentier à suivre dans ce monde, c'est avec le regard fixé sur Christ dans la gloire et une énergie entière pour marcher après lui. A chaque pas que nous faisons, nous possédons davantage de Christ et nous sommes plus capables de le connaître, et l'effet pratique est de nous transformer à sa ressemblance. Ce fait d'introduire la vie de Christ dans mon âme me rend capable de le voir dans la gloire, de sorte que, maintenant même, j'entre davantage dans la possession de cette résurrection vers laquelle je tends. La résurrection d'entre les morts s'identifie avec le fait de gagner Christ; ressusciter d'entre les morts nous parle du parfait bon plaisir que Dieu prend en nous en Christ.

L'apôtre parle ensuite de perfection: «Nous tous donc qui sommes parfaits». Un chrétien parfait est un homme fait, dans un sens. C'est le même mot que dans le passage: «A l'état d'homme fait, à la mesure de la stature de la plénitude du Christ». Et qu'est-ce que c'est? Ce n'est certainement pas être semblable à ce que Christ était ici-bas, car il n'y avait point de péché en lui, de sorte que la pensée de lui être ainsi semblable est une pure illusion. Celui qui regarde à lui en haut marche comme lui ici-bas, mais être semblable à lui tel qu'il était ici-bas, cela n'est pas possible. Marcher comme lui, cela est dit, je le répète; mais être semblable à lui serait être sans péché. Conformés à lui dans la gloire, nous le serons, et par conséquent le cœur le désire et le poursuit maintenant, et c'est là ce que Paul appelle un chrétien parfait. Ce n'est pas quelqu'un qui connaît ce que c'est que d'être purifié des péchés de l'ancienne création; ce n'est pas connaître l'oeuvre de Christ qui ôte le péché, ce qui s'étend à tout l'état de la nature. A ces différents égards, tout est réglé; je sais que, «par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés», qu'il n'y a plus une question à soulever entre Dieu et moi, et que j'ai liberté devant lui dans le sentiment de sa faveur; mais alors je dis: «Est-ce tout?» Toutes mes dettes sont payées, mais n'aurais-je rien pour ne pas mourir de faim? C'est alors que l'âme arrive à voir qu'ayant part à ce pardon, elle a aussi part avec le second Adam; elle a saisi par grâce cet Homme dans la gloire, et en ayant conscience, je dis: «Mon âme tout entière est là. J'ai vu l'excellence du Christ Jésus, mon Seigneur, et tout ce qui est ici-bas a été mis de côté pour toujours. J'en ai fini avec tout cela; j'appartiens à un autre lieu, et je ne reconnais plus du tout le vieil homme».

C'est alors que le chrétien est arrivé à être ce que Paul appelle un homme parfait. Il a devant lui Christ pour objet; il a saisi la place de Christ devant Dieu, et il croît dans la stature de Christ. Ce n'est pas qu'il n'ait encore beaucoup à apprendre, mais il a atteint sa place; il est homme fait; il discerne le bien et le mal; il a saisi sa place en Christ, et il le sait. Cela met complètement de côté la chair, et aussi ce qui est un si grand piège pour plusieurs, je veux dire la perfection dans la chair, car Christ dans la gloire est ma seule perfection. Dans ce monde, je cours vers un but; je ne l'ai pas encore atteint, mais Christ m'a saisi pour que j'y arrive.

L'apôtre place ensuite dans le plus fort contraste ceux qui ne sont pas encore parfaits de cette manière: «Si en quelque chose vous avez un autre sentiment, cela aussi Dieu vous le révélera; cependant, dans les choses auxquelles nous sommes parvenus, marchons dans le même sentier». Je ne puis marcher dans le même amour avec quelqu'un qui connaît

seulement sa rédemption en Christ, mais je désire qu'il saisisse aussi toute sa position en Christ.

Paul parle ensuite de ceux qui ont la profession de christianisme, mais qui sont «ennemis de la croix de Christ». Ils ne sont pas exactement ennemis de Christ, bien qu'en fin de compte cela revienne au même. Dans le paradis Dieu chassa l'homme comme pécheur; à la croix, pour autant que sa volonté y était, l'homme a chassé Dieu qui était venu à lui en grâce. Les disciples même s'enfuirent; ils ne pouvaient supporter cela, comme Jésus le dit: «Tu ne peux pas me suivre maintenant; mais tu me suivras plus tard». Amis ou non, tous, ou s'enfuirent, ou se liguèrent contre lui. Il fut rendu manifeste que Satan est le prince de ce monde. On s'imagine quelquefois qu'il ne l'est pas, parce que l'évangile est prêché dans le monde; mais l'évangile n'y eût jamais été prêché, s'il n'en était pas le prince. Il a soulevé le monde entier contre Christ, de sorte que le monde est jugé avec tout ce qui est en lui. «Le monde m'est crucifié», dit Paul. La croix — un gibet — a mis fin à toute la gloire humaine. Christ est descendu jusque-là, afin de mettre fin à tout ce qui est de l'homme. Il n'y avait rien de plus infâme que la croix; les esclaves et les plus vils criminels y étaient seuls attachés. Satan, par son influence sur le monde, fut ainsi manifesté comme son prince. C'est là ce qu'est le monde, et c'est pourquoi le Seigneur dit: «Père juste! le monde ne t'a pas connu». Il s'en suit que le monde est convaincu de jugement, et la justice est manifestée. De quelle manière? «Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour marchepied de tes pieds», est la réponse de Dieu. Et Christ est assis là, jusqu'à ce que le jugement du monde s'exécute. Le monde ne le voit plus comme Sauveur. Et maintenant, parce qu'il a glorifié Dieu dans ce lieu de péché, nous portons aux pécheurs le témoignage de la grâce qui les cherche.

Ceux dont parle l'apôtre étaient ennemis de la croix de Christ. Ils portaient le nom de chrétiens et marchaient avec le monde. Sans doute, le vrai chrétien peut être entraîné par le monde dans quelque piège; mais ce n'est pas cela. L'ennemi de la croix de Christ met Christ dans le monde. Or si je cherche la justice, je ne la trouve pas dans le monde qui a crucifié Christ; il me faut pour cela regarder à Christ en haut, car la justice en a fini avec le monde.

Voyez ensuite la place que l'apôtre donne au chrétien: «Car notre bourgeoisie est dans les cieux», toutes nos relations dans la vie — tout ce que ma vie comporte, tout ce en quoi elle se développe — sont dans le ciel. Je poursuis ma course ici-bas, en ayant toutes mes relations là-haut, parce que c'est là qu'est Christ qui est ma vie. La vie du chrétien est une chose très définie — elle n'est pas du tout ici-bas.

«D'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur». Pourquoi est-il nommé ici «Sauveur?» Dans un certain sens, tous les chrétiens sont sauvés — nous avons la vie éternelle. Mais, dans cette épître, le salut est le résultat de la rédemption. Pratiquement, Israël était sauvé hors d'Égypte dès qu'il eut traversé la mer Rouge, mais il n'avait atteint son but que lorsqu'il eût aussi passé le Jourdain. Nous avons dans la mer Rouge, la mort et la résurrection de Christ. Le sang sur les poteaux et le linteau des portes mettait les Israélites en sûreté quand Dieu passait à travers l'Égypte, frappant les premiers-nés. La question quant au péché était réglée entre Dieu et eux; toutefois Dieu était là dans son caractère de juge et il les

épargne. Ce n'était pas la délivrance. Mais lorsqu'ils arrivent à la mer Rouge, Dieu dit: «Tenez-vous là, et voyez la délivrance de l'Eternel». Dieu était intervenu comme Sauveur, les avait tirés du lieu où ils étaient, et ainsi ils étaient délivrés. Lorsque j'en viens au Jourdain, c'est encore une autre chose. Les eaux ne s'ouvrent pas pour faire sortir les Israélites du lieu où ils étaient, mais pour les introduire en Canaan. Ce n'est pas seulement que Christ est mort et ressuscité pour nous, mais nous sommes morts et ressuscités avec Christ. La mer Rouge est frappée, pour ainsi dire; mais l'arche descend et se tient dans le Jourdain, et nous le traversons avec elle. L'opprobre de l'Egypte ne fut jamais roulée de dessus les Israélites jusqu'à ce qu'ils fussent entrés en Canaan. Il en est ainsi de nous. Je ne possède point la délivrance, ni une pleine puissance pour être dans les lieux célestes, jusqu'à ce que j'aie vu que je suis mort et ressuscité avec Christ. Jusqu'alors je n'ai pas saisi ma place.

L'avez-vous saisie, chers amis? S'il en est ainsi, tout votre désir sera là, et vous soupirez pour y être bientôt aussi. Christ est en haut, et le coeur du chrétien est avec Christ; ses affections sont dans le ciel, et il attend le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur. Le caractère que Paul assigne au chrétien est celui d'un homme qui a vu Christ dans la gloire et qui dit: Voilà mon espérance; ma bourgeoisie est dans les cieux, et tout ce que j'ai à faire dans ce monde est de courir vers ce but, vers Christ, avec autant d'énergie que je puis pour l'atteindre.

Et mon espérance n'est pas la mort, quelque précieux qu'il soit de déloger pour être avec Christ; mais j'attends le Sauveur, «qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire». Nous poursuivons notre course vers le lieu où est notre position. Nous sommes en Christ, mais ce n'est pas ici la question. Nous avons saisi notre position; mais jusqu'à quel point la croix nous a-t-elle appris réellement ce que nous sommes? Elle nous dit que non seulement nos péchés sont ôtés, mais que c'en est fait de nous-mêmes — du moi. Pouvez-vous dire avec l'apôtre: «Ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu?» N'y a-t-il rien dans les circonstances d'ici-bas en quoi je vive? Les traverser, il le faut sans doute, mais vivons-nous en elles? Vivons-nous à Christ dans ce sens? Il y a bien des chrétiens qui n'ont aucune idée distincte qu'ils ont à prendre leur croix et suivre Christ. Puissions-nous apprendre que le temps est court. Puissent nos coeurs regarder à Christ si réellement, que nous soyons avec lui dans une relation consciente, que nos affections soient avec lui là-haut, et à cause de cela, que nous l'attendions venant des cieux pour transformer ce corps d'humiliation qui ne conviendrait pas à la céleste demeure. Où sont nos coeurs? Avons-nous le sentiment profond qu'il nous a associés avec lui-même? «Père», a-t-il dit, «je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire».

Que le Seigneur nous donne d'avoir les yeux fixés sur lui, afin que nous jouissions pleinement de la conscience qu'il nous a pris pour être avec lui dans son amour ineffable, et afin que nous soyons ainsi réellement délivrés de la puissance du péché et du monde! Que le Seigneur arrête sur lui notre regard pour le contempler constamment et avec ferveur de coeur, afin que nous puissions dire comme David: «Mon âme s'attache à toi pour te suivre».

Je te guiderai de mon oeil

Psaumes 32: 8, 9 - ME 1892 page 448

Trois bénédictions spéciales sont mentionnées dans les Psaumes.

Nous trouvons la première tout au début du livre: «Bienheureux l'homme qui ne marche pas dans le conseil des méchants, et ne se tient pas dans le chemin des pécheurs, et ne s'assied pas au siège des moqueurs, mais qui a son plaisir en la loi de l'Eternel, et médite dans sa loi jour et nuit! Et il sera comme un arbre planté près des ruisseaux d'eaux» (Psaumes 1). L'impie est mis ici en contraste avec Christ, l'Homme juste.

Au Psaume 119, nous faisons un pas de plus. Nous assistons à l'expérience de celui qui a erré et qui a été ramené dans le droit chemin (versets 67, 71, 176). Il est dit ici: «Bienheureux ceux qui sont intègres dans leur voie, qui marchent dans la loi de l'Eternel». Celui dont il est parlé possède la Parole; sa confiance est en elle, il en fait ses délices, et cherche à être dirigé par elle; mais cette direction n'est pas encore aussi absolue que dans le Psaume qui nous occupe.

Le Psaume 32 nous présente deux grandes choses: la félicité du pécheur dont la transgression est pardonnée, et les dispensations de Dieu à son égard: «Bienheureux celui dont la transgression est pardonnée, et dont le péché est couvert! (Non pas celui qui n'a jamais transgressé, ni jamais péché). Bienheureux l'homme à qui l'Eternel ne compte pas l'iniquité, et dans l'esprit duquel il n'y a pas de fraude» (c'est-à-dire l'âme restaurée).

Il est important de remarquer le travail de l'Esprit de Dieu dans une âme qui ne se rend pas entièrement à la volonté du Seigneur: «*Ta main*», dit-elle, «s'est appesantie sur moi». Dieu veut l'amener à une soumission parfaite, à une pleine confession de son péché. «Quand je me suis tu, mes os ont dépéri, quand je rugissais tout le jour; car jour et nuit ta main s'appesantissait sur moi; ma vigueur s'est changée en une sécheresse d'été. Je t'ai fait connaître mon péché, et je n'ai pas couvert mon iniquité; j'ai dit: Je confesserai mes transgressions à l'Eternel; et toi, tu as pardonné l'iniquité de mon péché» (versets 3-5). L'homme sur lequel s'appesantit la main du Seigneur fait toujours ces expériences, jusqu'à ce qu'il ait reconnu le mal devant Dieu, et alors il trouve le pardon de son iniquité.

Il est très important pour nous de distinguer le gouvernement de Dieu, en pardon, envers nos âmes.

Jusqu'à ce qu'il y ait confession non seulement d'un péché, mais du péché, il ne peut y avoir de pardon. Lorsque David s'humilie devant Dieu, il ne confesse pas telle ou telle faute, mais il reconnaît la racine et le principe du péché. Il dit: «Voici, j'ai été enfanté dans l'iniquité, et dans le péché ma mère m'a conçu» (Psaumes 51: 5). De même lorsque, par l'oeuvre du Saint Esprit, nous reconnaissons la main de Dieu sur nous, nous découvrons devant lui la racine

même de l'iniquité qui habite en nos coeurs. Alors, mais pas avant, il peut y avoir un vrai relèvement.

Les conséquences pratiques de ce fait sont beaucoup plus profondes qu'elles ne le paraissent à première vue. Délivrée de l'esclavage des choses qui entravaient ses relations avec Dieu, l'âme apprend à se confier en lui, au lieu de se confier aux choses qui avaient usurpé la place de Dieu. «C'est pourquoi tout homme pieux te priera au temps où l'on te trouve; certainement, en un déluge de grandes eaux, celles-ci ne l'atteindront pas. Tu es mon asile; tu me gardes de détresse, tu m'entoures des chants de triomphe de la délivrance» (versets 6, 7). Telle est désormais sa confiance.

Nous trouvons ensuite dans les versets 8, 9, ce qui fait plus particulièrement le sujet de ces pages: «Je t'instruirai, et je t'enseignerai le chemin où tu dois marcher; je te conseillerai, ayant mon oeil sur toi. Ne soyez pas comme le cheval et comme le mulet, qui n'ont pas d'intelligence, dont l'ornement est la bride et le mors, pour les refréner quand ils ne veulent pas s'approcher de toi».

Nous ressemblons souvent, tant les uns que les autres, au cheval et au mulet. Pourquoi cela? Parce que nos coeurs n'ont pas été labourés. Partout où la *volonté* de l'homme est en jeu, le Seigneur est obligé de s'occuper à nous tenir en bride, comme le cheval et le mulet. Mais si le coeur tout entier est en contact avec lui, il nous guide de son oeil. «La lampe du corps, c'est ton oeil; lorsque ton oeil est simple, ton corps tout entier aussi est plein de lumière; mais lorsqu'il est méchant, ton corps aussi est ténébreux. Prends donc garde que la lumière qui est en toi ne soit ténèbres. Si donc ton corps tout entier est plein de lumière, n'ayant aucune partie ténébreuse, il sera tout plein de lumière, comme quand la lampe t'éclaire de son éclat» (Luc 11: 34-36). Aussi longtemps que l'oeil n'est pas simple en quoi que ce soit, il ne peut y avoir de rapports intimes de coeur et d'affections avec Dieu. Il en résulte que notre *volonté* n'étant pas subjuguée, nous ne pouvons pas être conduits simplement par le Seigneur. Lorsque le coeur est dans un bon état, tout le corps est plein de lumière; la volonté de Dieu est alors facile à saisir. Ayant son oeil sur nous, il nous enseigne tout ce qu'il désire, et produit en nous «l'esprit de connaissance et de crainte de l'Eternel» (Esaïe 11: 2), des coeurs qui n'ont d'autre objet que la volonté de Dieu et sa gloire. Il en fût ainsi de Christ: «Voici, je viens; il est écrit de moi dans le rouleau du livre. C'est mes délices, ô mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir, et ta loi est au dedans de mes entrailles» (Psaumes 40: 7, 8; Hébreux 10: 7). S'il en est ainsi, le chemin peut être difficile, et les circonstances amères et douloureuses, mais nous y trouverons la joie d'obéir pour obéir. Et si cette joie existe, Dieu nous guidera de son oeil.

Si nous n'avons pas cette certitude d'être dirigés, nous devons chercher à l'avoir avant d'entreprendre quoi que ce soit, ou d'entrer dans quelque service spécial, et juger nos propres coeurs s'ils mettent une entrave à cette direction immédiate. Il peut arriver qu'ayant entrepris une chose, je rencontre des difficultés, alors, si je n'ai pas cette certitude, je commencerai à hésiter, me demandant si c'est ou non la volonté de Dieu. Il en résultera de la faiblesse et du découragement. Mais si, d'un autre côté, j'agis dans l'intelligence et la communion des

pensées de Dieu, je serai «plus que vainqueur», quelque obstacle qui se présente (Romains 8: 37).

Or remarquez ceci: non seulement la puissance de la foi, agissant dans le chemin de la foi, transporte des montagnes, mais Dieu a des voies morales envers moi et ne permettra pas que je découvre son chemin, si je n'ai pas en moi un esprit d'obéissance. A quoi cela servirait-il? — à moins toutefois que Dieu ne travaillât à son propre déshonneur. «Si quelqu'un veut faire sa volonté, dit le Seigneur Jésus, il connaîtra de la doctrine si elle est de Dieu, ou si moi je parle de par moi-même» (Jean 7: 17). Voilà précisément l'obéissance de la foi. Il faut que notre coeur soit dans les mêmes conditions d'obéissance que le coeur de Christ, lorsqu'il disait: «Voici, je viens! «L'apôtre parle aux Colossiens d'être «remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle» (Colossiens 1: 9). On trouve ici la promptitude d'intelligence dans la crainte du Seigneur, la condition propre de l'âme, quoique son état d'esprit soit nécessairement visible dans ses actes extérieurs, quand cette volonté lui est présentée. C'est ce que Paul expose plus loin: «Afin que vous marchiez d'une manière digne du Seigneur, pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne oeuvre, et croissant par la connaissance de Dieu».

Tel est donc l'heureux état de celui qui se laisse guider par l'oeil de Dieu. «J'ai de la viande à manger que vous, vous ne connaissez pas», dit notre Seigneur à ses disciples. «Ma viande est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son oeuvre». Même lorsque nous n'avons pas d'intelligence, le Seigneur nous guide ou plutôt nous contrôle par des circonstances providentielles pour nous empêcher de nous égarer, et nous devrions être reconnaissants qu'il en soit ainsi. Mais alors, nous sommes comme le cheval et le mulet. Si votre volonté est soumise à la mienne, dit-il, «Je te conseillerai, ayant mon oeil sur toi», mais si vous n'êtes pas soumis je vous retiendrai par le mors et la bride. Or c'est évidemment une chose toute différente de la première.

Que Dieu nous donne des coeurs désireux de connaître et de faire sa volonté. Alors nous serons moins préoccupés de savoir quelle peut être cette volonté, et davantage de la connaître et de la faire; alors aussi, nous aurons l'heureuse certitude d'être guidés de son oeil. Tout ce gouvernement de Dieu s'exerce envers ceux dont la transgression est pardonnée et dont le péché est couvert, envers ceux auxquels le Seigneur ne compte pas l'iniquité et dans l'esprit desquels il n'y a pas de fraude, qui sont entièrement dépendants de lui et qui sont certains de faire fausse route s'ils ne sont guidés par lui.

On peut être guidé avec ou sans connaissance. Notre heureux privilège est d'avoir la première de ces parts, mais il est possible qu'il nous faille la seconde pour nous humilier. En Christ, tout était exactement en accord avec Dieu. En un certain sens, il n'avait pas de caractère. Quand je le contemple, qu'est-ce que je vois? Une vie parfaite, sans manquement d'aucune sorte, une vie qui était la manifestation de l'obéissance. Il monte à Béthanie, juste au moment voulu, sans s'inquiéter des craintes de ses disciples. Il demeure ensuite deux jours entiers dans le lieu où il se trouvait, après avoir appris la maladie de Lazare (Jean 11). Il n'est là que pour tout accomplir à la gloire de Dieu. Parmi les hommes, autant d'individus, autant

de caractères: l'un est doux et tendre, chez l'autre la fermeté et la décision prédominent. En Christ, nous ne trouvons aucune de ces inégalités. Chaque faculté de sa nature humaine obéit est l'instrument de l'impulsion que lui donne la volonté divine.

La vie divine doit être guidée quand elle est renfermée dans un vase qui a constamment besoin de discipline. Ainsi, même pour un apôtre, la défense de se rendre en Bithynie (Actes des Apôtres 16), n'était pas une direction de l'Esprit du caractère le plus élevé. Cela ressemblait plutôt au frein du cheval et du mulet, et c'était moins l'intelligence de la pensée de Dieu en communion avec lui.

Dans le chapitre 1^{er} des Colossiens, versets 9-11, nous trouvons ce qui constitue la plus grande part des directions du Saint Esprit pour ceux qui sont en communion avec Dieu. Chaque saint individuellement est «rempli de la connaissance de sa volonté». Le Saint Esprit le conduit dans l'intelligence de la pensée divine, et l'occasion ne se présente pas même de prier pour l'obtenir. Je puis posséder de l'intelligence spirituelle sur tel ou tel point, sans en avoir fait un sujet de prières dans le moment présent; il se peut que je la doive à des prières antérieures. Souvent l'on est obligé de prier pour une chose, parce que l'on n'est pas en communion. Ma conscience peut être sérieusement exercée aujourd'hui sur un sujet qui, à cinq ans d'ici, ne fera plus pour moi l'ombre d'un doute. Quand Dieu se sert de nous, si nous avons perdu notre chemin, il peut mettre dans nos coeurs de prendre telle ou telle direction; dans ce cas, Dieu nous guide positivement. Mais cela suppose que nous marchons diligemment avec Dieu, et que nous sommes morts à nous-mêmes. Si nous marchons dans l'humilité, le Seigneur nous conduira. Je puis, par exemple, me trouver dans une ville où quelqu'un me dira: «Ne voulez-vous pas vous rendre dans telle ou telle localité?» Si je n'ai pas connaissance de la pensée de Dieu à cet égard, je devrai prier pour qu'il me guide; il va sans dire que cela suppose un homme qui ne marche pas dans la connaissance de la pensée de Dieu. Je puis avoir des motifs d'action qui me poussent de côté et d'autre et obscurcissent mon jugement spirituel. Lorsque les disciples disent à Jésus: «Tu y vas encore!» lui rappelant que les Juifs cherchaient tout à l'heure à le lapider, le Seigneur répond: «N'y a-t-il pas douze heures au jour? Si quelqu'un marche de jour, il ne bronche pas, car il voit la lumière de ce monde; mais si quelqu'un marche de nuit, il bronche, car la lumière n'est pas en lui». Ces paroles sont l'application du simple fait que, si je marche de nuit, je dois prendre garde aux pierres, de peur qu'elles ne me fassent trébucher. C'est aussi pourquoi Paul demande pour les Philippiens, que leur amour abonde de plus en plus en connaissance et en toute intelligence, pour qu'ils discernent les choses excellentes et qu'ils soient purs jusqu'au jour de Christ, sans broncher une seule fois, tout le long du chemin.

On parle souvent de la Providence comme d'un guide. Elle nous contrôle parfois, mais à proprement parler elle ne nous guide jamais. Elle dirige les choses. Si, ayant l'intention d'aller prêcher quelque part, j'arrive à la gare pour trouver le train déjà parti, Dieu a dirigé les choses qui me concernent, et je puis lui en être reconnaissant, mais je ne puis dire que le Seigneur m'ait guidé, car sans le départ du train, moi je serais parti; ma volonté était de partir. Tout ce que nous apprenons des directions de la Providence est très précieux, mais ce n'est pas être

guidés par l'Esprit de Dieu, être guidés de son oeil, c'est plutôt comme le mors et la bride de Dieu. La Providence gouverne; elle ne guide pas.

Ta parole est une lampe à mon pied, et une lumière à mon sentier (Psaumes 119: 105).

Un esprit, non de crainte, mais de puissance

2 Timothée 1: 3-8 - ME 1892 page 471

De telles exhortations ne sont jamais données, s'il n'existe des circonstances qui les rendent nécessaires. Elles ont pour but de parer à quelque mauvaise tendance de la chair, pour que nous veillions contre elle par l'Esprit. Il est bon de nous souvenir comment le Seigneur, en s'occupant de nous, nous prend toujours tels que nous sommes; comment, dans toutes ses voies, il a égard aux circonstances dans lesquelles nous nous trouvons. Il fait le contraire de la philosophie qui nous transporte dans d'autres circonstances.

Christ ne nous sort pas de nos soucis et de nos épreuves. «Je ne fais pas la demande que tu les ôtes du monde». Tandis qu'il nous laisse ici-bas, il permet que nous soyons en butte à tout ce qui est inhérent à la vie de l'homme; mais, quant à la nouvelle nature, il nous enseigne à nous confier en Dieu. Nous pensons souvent que, parce que nous sommes chrétiens, les difficultés doivent nous être épargnées, ou que, si nous sommes dans l'épreuve, nous devons ne pas la sentir. Ce n'est pas la pensée de Dieu à notre égard.

Le chrétien qui l'est en théorie peut être placide et calme. Il a des livres édifiants, des axiomes profonds; mais si Dieu lui envoie quelque chose pour troubler sa placidité, vous le trouverez plus sensible que d'autres aux épreuves de ce monde et à la difficulté de les surmonter. Plus un homme marche près de Dieu par grâce, plus sensible il devient aux fautes des autres. Plus longue aura été sa carrière chrétienne, plus il aura conscience de la fidélité et de la tendresse de Dieu, et de l'expérience personnelle qu'il en a faite.

Voyez la vie du Seigneur Jésus. A Gethsémani, par exemple, que trouvons-nous? Jamais un nuage sur son âme; une placidité uniforme. Vous ne le voyez jamais hors d'équilibre. Il demeure toujours lui-même. Mais prenez les Psaumes; n'y trouvons-nous rien *au dedans* pour rompre cette placidité? Les Psaumes révèlent ce qui se passait au dedans. Dans les évangiles, il est présenté à l'homme, en témoignage de la puissance de Dieu avec lui, précisément dans les choses qui auraient irrité le cœur humain. Il marche avec Dieu quant à ces choses, aussi le trouvons-nous en parfaite paix, disant avec calme: «Qui cherchez-vous?» — «C'est moi». Quelle paix! comme il en impose! (car rien n'impose comme la paix au milieu des difficultés). Lorsque tout seul, dans l'angoisse de son âme, sa sueur décollait en terre comme des grumeaux de sang, sa placidité ne provenait pas d'un cœur insensible. En esprit, il sentait pleinement l'épreuve; mais, dans ses circonstances, Dieu était toujours avec lui, aussi pouvait-il être uniformément calme devant les hommes.

Nous ne devons pas nous attendre à n'être jamais exercés, troublés ou abattus, comme si nous étions insensibles. «Ils ont mis du fiel dans ma nourriture, et, dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre». Il sentait ces choses dans toute leur intensité. Le fer lui entra jusque dans l'âme. «L'opprobre, dit-il, m'a brisé le cœur». Mais entre Christ souffrant et affligé et nous, il existe une différence. Pour lui, il ne s'écoulait jamais un instant entre l'épreuve et la

communion avec Dieu. Ce n'est pas le cas pour nous. Nous devons premièrement découvrir notre faiblesse et notre incapacité à rien faire de nous-mêmes; cette expérience faite, nous tournons nos regards vers Dieu.

Où se trouvait Paul quand il disait: «Tous m'ont abandonné?» Sa confiance en Dieu n'était pas ébranlée; mais, arrivé à la fin de son ministère, lorsqu'il regardait autour de lui, son coeur était brisé à cause de l'infidélité générale. Il voyait le mal monter comme une marée (chapitres 3; 4); il voyait aussi le danger que courait Timothée de rester seul, sentant sa faiblesse, en face du déploiement des forces de l'ennemi; aussi, pour que Timothée ne se laissât pas envahir par un esprit de crainte, il dit: «Ranime le don de grâce qui est en toi (*) ... car Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais de puissance, et d'amour, et de conseil. N'aie donc pas honte du témoignage de notre Seigneur, ni de moi son prisonnier, mais prends part aux souffrances de l'évangile selon la puissance de Dieu». Si nous avons un esprit de crainte, cela ne vient pas de Dieu, car Dieu nous a donné l'esprit de puissance. Il a rencontré toute la puissance de l'Ennemi dans la faiblesse de l'homme, en Christ, et Christ est maintenant assis à la droite de la Majesté dans les lieux célestes.

(*) Ce passage lie l'exercice du don de grâce à l'état spirituel. «Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte», aussi ne soyons pas découragés par le triste état de choses qui nous environne. Les Philippiens, eux aussi, sont exhortés à n'être en rien épouvantés par leurs adversaires.

«Prends part aux souffrances de l'évangile, selon la puissance de Dieu». Quoi! prendre part aux souffrances? Oui! — Etre délivré de la faculté de les sentir? Non — mais participer aux souffrances que l'on peut sentir comme homme, mais «selon la puissance de Dieu».

On ne réalise pas cela en ne sentant pas le poids de la tristesse et de l'infirmité. Paul avait «une écharde en la chair» (2 Corinthiens 12). Pensez-vous qu'il n'en eût pas conscience? Ah! il la sentait journellement et, qui plus est, sous la forme d'un «ange de Satan pour le souffleter». Et que disait-il? «Je me glorifierai donc très volontiers plutôt dans mes infirmités (dans les choses dans lesquelles je sens ma faiblesse), afin que la puissance du Christ demeure sur moi». Quand nous avons la puissance de Dieu de notre côté, elle ne diminue pas en nous la faculté de sentir. Mais nous «rejetons sur lui tout notre souci, car il a soin de nous». Ce n'est pas que Dieu nous réponde dans l'instant même où nous crions à lui. Daniel dut attendre trois semaines entières la réponse divine; mais dès le premier jour où il appliqua son coeur à comprendre et à s'humilier devant son Dieu, ses paroles furent entendues (Daniel 10). Nous commençons souvent par réfléchir à la question qui nous préoccupe, par en chercher nous-mêmes la solution, avant de placer la chose devant Dieu. En Christ, il n'y avait rien de semblable. «En ce temps-là, Jésus répondit et dit: Je te loue, ô Père», etc. (Matthieu 11). Nous nous fatiguons bien vite en présence de la longueur de notre chemin.

«Ne vous inquiétez de rien» (Philippiens 4: 6). C'est facile à dire. Mais quoi! ne pas s'inquiéter de la condition de l'Eglise, ou de l'entretien d'une famille? etc. «Ne vous inquiétez de rien». Tout ce qui produit un souci en nous, produit aussi les soins de Dieu pour nous. C'est pourquoi «ne vous inquiétez de rien, mais, en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications avec des actions de grâce». Alors, «la paix de Dieu, laquelle

surpasse toute intelligence, gardera vos coeurs et vos pensées dans le Christ Jésus». Ce n'est pas que vos coeurs garderont la paix de Dieu. Mais la paix dans laquelle Dieu est lui-même, sa paix, la stabilité constante de toutes les pensées de Dieu, gardera vos coeurs. De plus, quand l'esprit est au large, ne s'inquiétant de rien, quand la paix de Dieu garde le coeur, Dieu donne à l'âme d'heureux sujets de réflexion. «Toutes les choses qui sont vraies, vénérables, justes, pures, aimables, de bonne renommée, — s'il y a quelque vertu et quelque louange, — que ces choses occupent vos pensées: ce que vous avez et appris, et reçu, et entendu, et vu en moi, — faites ces choses, et le Dieu de paix sera avec vous». Dieu devient le compagnon de l'âme; ce n'est plus seulement «la paix de Dieu», mais «le Dieu de paix».

Quand une âme se confie en Dieu, le Seigneur est avec elle dans l'épreuve; elle est gardée dans une paix parfaite. L'Esprit d'amour, l'Esprit de Christ est là. Si je m'occupe de moi-même, c'est un esprit d'égoïsme.